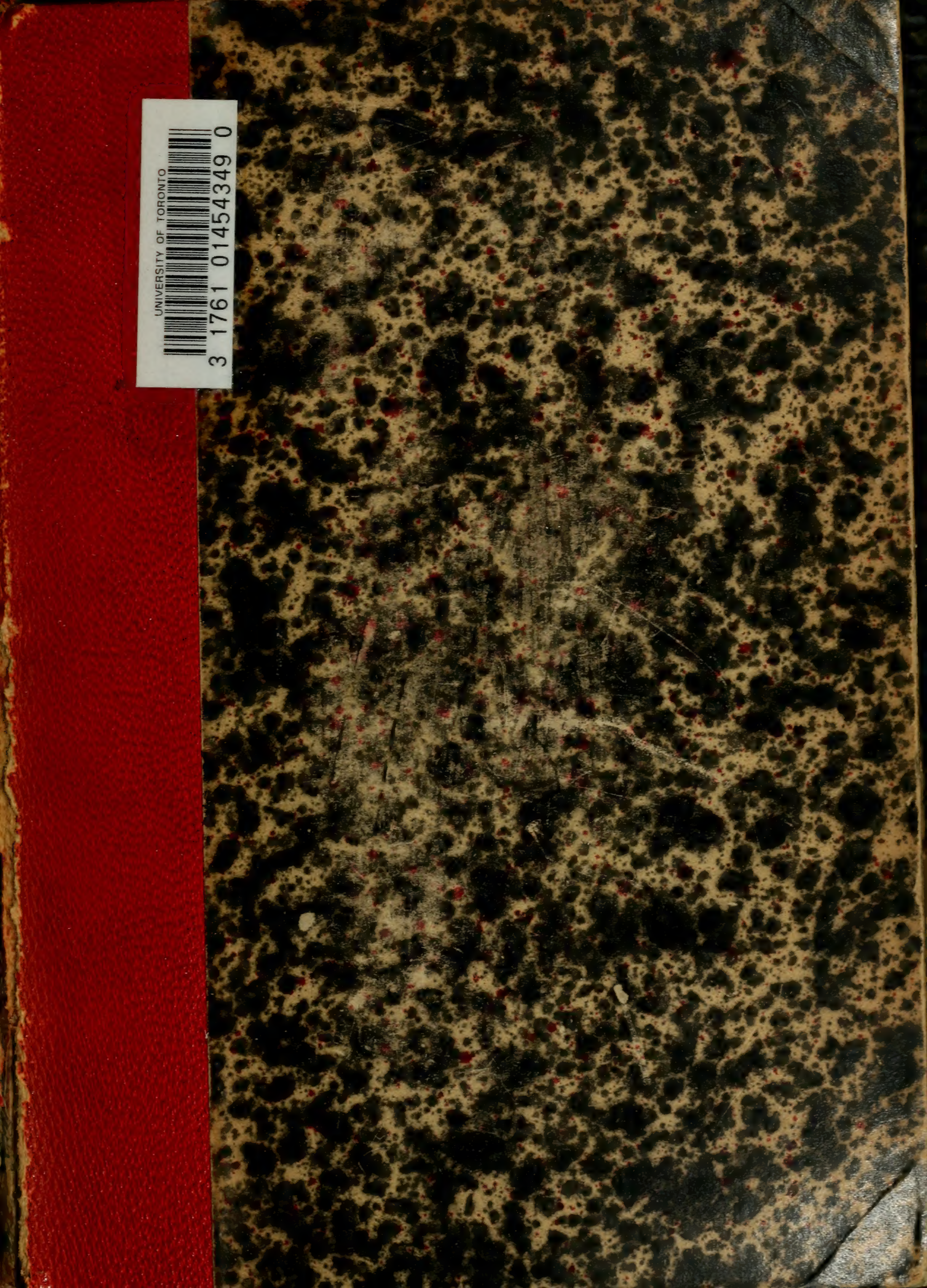

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01454349 0





NOUVELLES ÉTUDES CRITIQUES

SUR LA

VIE DE CHRISTOPHE COLOMB

1476-1493

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

DU MÊME AUTEUR :

Etudes critiques sur la vie de Colomb avant ses découvertes. *Couronné par l'Institut* (Prix Loubat). — Sa famille italienne. — Les Colombo. — La vraie date de sa naissance. — Les études et les premiers voyages qu'il aurait faits. — Son arrivée en Portugal. — Son mariage, etc., etc. Un beau vol. in-8° de XVI-544 pages. Broché sur papier vélin anglais, **10** fr. ; sur papier Hollande, **20** fr. ; sur papier Japon, **30** fr.

AUTRES OUVRAGES DE M. VIGNAUD

La Lettre et la carte de Toscanelli sur la route des Indes par l'Ouest, adressées en 1474 au Portugais Fernam Martins et transmises plus tard à Christophe Colomb. Etude critique sur l'authenticité et la valeur de ces documents et sur les sources des idées cosmographiques de Colomb, suivie des divers textes de la lettre de 1474, avec traductions, annotations et fac-similé. Paris, Leroux, 1901, 1 vol. grand in-8°, p. XXIX-319.

Mémoire sur l'authenticité de la Lettre de Toscanelli du 25 juin 1474, adressée d'abord au Portugais Fernam Martins et plus tard à Christophe Colomb. Extrait du compte rendu du Congrès international des Américanistes, tenu en septembre 1900, précédé d'une réponse à mes critiques : Lettres à MM. G. Uzielli, Hermann Wagner et L. Gallois, Paris, Leroux, 1902, gr. in-8°, pp. XL-33.

Toscanelli and Columbus. The Letter and Chart of Toscanelli on the route to the Indies by way of the west, sent in 1474 to the Portuguese Fernam Martins, and later on to Christopher Columbus. A critical study on the authenticity and value of these documents and the sources of the cosmographical ideas of Columbus, followed by the various texts of the Letter, with translations, annotations, several fac-similes and also a map. London, Sands and Co, 1902, 8°, pp. XIX-365.

Toscanelli and Columbus. Letters to Sir Clements R. Markham and to C. Raymond Beazley. London. Sands and Co, 1903, 8°, pp. 32.

Toscanelli and Columbus. A Letter from Sir Clements R. Markham and a Reply. London, Sands and Co, 1903, 8°, pp. 40.

La carta y el mapa de Toscanelli sobre la ruta de las Indias por el oeste enviados a Cristobal Colomb... Obra traducida del francés y anotada por B. Enseñat, individuo correspondiente de la Real Academia Española de la Historia, etc. Madrid, Biblioteca de la Irradiación, 1902, p. 247.

La route des Indes et les indications que Toscanelli aurait fournies à Colomb. Lettre au Dr Jules Mees et au Dr Sophus Ruge. Paris, 1903, 8°, pp. 35.

A critical study on the various dates assigned to the birth of Columbus The true date : 1451. London, 1903, Henry Stevens, Son and Stiles, 8°, pp. XII-122.

La Maison d'Albe et les archives colombiennes, avec un appendice sur les manuscrits que possédait Fernand Colomb et un tableau généalogique. (Extrait du *Journal de la Société des Américanistes*, vol. I, n° 3.) Grand in-8°, pp. 17.

Sophus Ruge et ses vues sur Colomb. (Extrait du *Journal de la Société des Américanistes*, vol. III, n° I.) Grand in-8°, pp. 10.

Proof that Columbus was born in 1451. A new document. American Historical Review. January, 1907. Grand in-8°.

L'ancienne et la nouvelle campagne pour la canonisation de Christophe Colomb. (Extrait du *Journal de la Société des Américanistes*, vol. VI.) Grand in-8°, pp. 44.

HISTOIRE CRITIQUE
DE LA
GRANDE ENTREPRISE
DE
CHRISTOPHE COLOMB

COMMENT IL AURAIT CONÇU ET FORMÉ SON PROJET
SA PRÉSENTATION A DIFFÉRENTES COURS
SON ACCEPTATION FINALE
SA MISE A EXÉCUTION. — SON VÉRITABLE CARACTÈRE

PAR

HENRY VIGNAUD

CONSEILLER HONORAIRE DE L'AMBASSADE AMÉRICAINE
PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE
ETC., ETC., ETC.

Demonstration fails to change established opinions.
HERBERT SPENCER.

TOME PREMIER
1476-1490

PARIS
H. WELTER, ÉDITEUR
4, Rue Bernard-Palissy, 4

1911

Il a été tiré 25 exemplaires sur papier de Japon
numérotés de 1 à 25
et 25 exemplaires sur papier de Hollande
numérotés de 26 à 50

PREFACE

Dans la première série de ces Études, consacrée à établir le bilan de tout ce que nous savons aujourd'hui sur la période de la vie de Colomb antérieure à la formation de son grand projet, nous avons montré que toutes nos informations à ce sujet se puisaient à deux sources différentes par leur origine et leur caractère, l'une formant la tradition colombienne, qui remonte directement à Colomb ou aux siens, l'autre, de provenance étrangère et n'ayant pas subi l'influence colombienne.

Nous avons aussi montré qu'il résultait des travaux de la critique moderne, que tout ce qui nous vient de la première de ces deux sources, relativement à la famille, à la jeunesse et aux antécédents de Colomb, avant qu'il ne quittât l'Italie, était en tous points controuvé, et que pour savoir la vérité à cet égard il fallait avoir recours aux sources d'information auxquelles Colomb ou les siens sont restés étrangers.

C'est ainsi que, contrairement au témoignage de Colomb lui-même, confirmé par celui de son fils et de Las Casas, ses premiers biographes, qui furent aussi les interprètes de sa pensée, témoignage que reprirent après eux tous ceux qui, avec eux, contribuèrent à la formation de ce que

l'on peut appeler la légende colombienne, il est aujourd'hui démontré que le découvreur de l'Amérique n'était pas d'origine noble ; qu'il n'y avait aucun lien de parenté entre lui et les fameux Colombo qui firent tant parler d'eux au xve siècle ; qu'aucun de ses parents n'exerça la profession de marin ; qu'il ne fréquenta aucune université ; qu'il ne fit aucune campagne, soit avec les Colombo, soit pour le compte du roi René ou d'autres, et qu'avant son arrivée accidentelle en Portugal, en 1476, on ne lui connaît aucune autre profession que celle de tisserand.

En relevant et en précisant les résultats des recherches de la critique sur cette partie de la vie de Colomb comprenant les années pendant lesquelles il avait pu se préparer à la grande œuvre qu'il accomplit plus tard, nous avons constaté que, s'il était bien établi que tout ce qui est rapporté à cet égard par la tradition colombienne s'est écroulé à la lumière de documents nouveaux et d'analyses plus pénétrantes, cette tradition, néanmoins, restait encore debout dans sa partie essentielle : celle qui nous présente la découverte du Nouveau Monde comme la conséquence voulue et cherchée d'un plan scientifique né des méditations de Colomb sur la grosseur du globe et sur l'étendue relative de ses parties solides et liquides.

Cette partie de la légende colombienne, qui est la plus importante et vers laquelle semblent converger les différentes assertions dont on connaît maintenant l'inexactitude, n'a point encore été soumise à un examen méthodique semblable à celui qui a fait tomber toutes les autres. C'est cet examen qu'on se propose de faire ici.

Dans la première série de ces Études nous avons pro-

cédé par monographies séparées, ayant chacune un objet spécial. Le sujet se prêtait à cette division. Il n'en est pas de même de celui que nous allons maintenant traiter, qui a une unité que l'on ne peut rompre, et qui se présente d'une manière différente. Tout en conservant, pour la forme, la même division, nous aborderons donc cette dernière partie de l'examen critique de la légende colombienne en suivant l'ordre historique. Nous prendrons Colomb où nous l'avons laissé dans la sixième de nos précédentes *Études*, après son établissement et son mariage en Portugal, et nous le suivrons pas à pas, autant que les documents permettent de le faire, dans toutes les phases de sa carrière jusqu'au moment où il rentre à Palos après avoir fait sa découverte. Nous n'omettrons aucune particularité, si petite qu'elle soit, parce que ce sont souvent celles-là qui ont une portée révélatrice, et nous demanderons aux faits seuls de nous renseigner sur le véritable caractère de la grande entreprise que nous avons pour objet de faire connaître. Nous verrons alors s'il est vrai que le projet de Colomb avait une origine théorique ou scientifique; s'il consistait réellement à aller aux Indes par l'ouest; si c'est là ce qu'il proposa de faire, d'abord au roi de Portugal, puis aux Rois Catholiques, et si c'est bien là la mission que ces derniers lui confièrent et qu'il s'engagea à mener à bonne fin.

Je ne veux pas terminer cette préface sans constater les obligations que j'ai contractées envers ceux qui m'ont aidé

de leurs conseils, et même de leur travail, dans les recherches et la préparation des nombreux matériaux que ces deux volumes ont rendus nécessaires. Au général de Brito Rebello, à l'éminent lettré Gonçalvez Viana, à M. Paz y Melia, qui tous les trois se sont gracieusement mis à ma disposition ; à MM. Braamcamp Freire, Souza Viterbo et Dom José Pessanha, pour lesquels les archives portugaises n'ont aucun secret, et au professeur Morel-Fatio, si compétent en pareille matière, je suis redevable des matériaux qui m'ont permis d'exposer à mes lecteurs, sous toutes ses faces, l'intéressante question de l'authenticité de la lettre du roi João II à Colomb.

Je suis aussi l'obligé de M. Fitzmaurice-Kelly, dont les encouragements et les sages avis ne m'ont jamais manqué, et particulièrement de M. Ravenstein, qui a bien voulu me communiquer les épreuves de son monumental ouvrage sur Behaim, ainsi que des notes précieuses.

Enfin, c'est un plaisir pour moi de dire combien je suis reconnaissant à deux de mes amis, M. Norbert Sumien et M. Léon Bogaert, qui m'ont donné, pendant toute la durée de mon travail, un concours dévoué et éclairé. Je leur dois une grande partie de la traduction des textes que je cite, ainsi que des éclaircissements utiles. Je suis heureux de leur offrir ici l'expression de ma gratitude.

Bagneux (Seine), novembre 1910.

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

CE QU'ON APPELLE LE GRAND DESSEIN DE COLOMB

ÉTUDE PREMIÈRE

Colomb en Portugal. Origine de son dessein d'après les sources colombiennes.

PREMIÈRE PARTIE

Les papiers de Perestrello. — Les voyages aux côtes de Guinée. — Les récits de pilotes.

SOURCES D'INFORMATION

CHR. COLOMB. — 1. Déposition de 1479, p. 18. — 2. *Journal de Bord*, p. 18. — 3. *Libros de Memorias*, p. 21. — 4. *Mémoire sur les cinq zones*, p. 21. — 5. *Libro de las profecias*, p. 22. — 6. Lettre aux Rois Catholiques de 1501, p. 23. — 7. Fragments de lettres, p. 24. — 8. F. COLOMB, *Historie*, p. 24. — 9. LAS CASAS, *Historia de las Indias*, p. 26. — 10. HERRERA, *Historia general*, p. 29.

DEUXIÈME PARTIE

La correspondance avec Toscanelli.

SOURCES D'INFORMATION

DEUXIÈME ÉTUDE

Colomb et son frère Barthélemy. Les propositions à João II. Celles qui auraient été faites à Gênes et à Venise. Celles que Barthélemy fit en Angleterre et en France.

SOURCES D'INFORMATION

TROISIÈME ÉTUDE

Colomb à la Cour de Castille. Présentation, examen et rejet de son plan. Beatriz Enriquez. Nouveaux rapports avec le roi João II.

SOURCES D'INFORMATION

SOURCES D'INFORMATION

1. Paiements divers faits à Colomb, p. 601. — 2. Chr. Colomb, Acte instituant le majorat, p. 602. — 3. Mémoire à son fils Diego, 1502, p. 602. — 4. Testament et codicille du 25 août 1505, p. 602. — 5. Premier testament de Diego Colomb, p. 603. — 6. Deuxième testament de Diego, p. 603. — 7. Oviedo, p. 603. — 8. Santa-Cruz, p. 603 — 9. F. Colomb, son testament, p. 603. — 10. Las Casas : mentions diverses, p. 604. — 11. Garibay : *D. Crist. Colon*, p. 604. — 12. Colon (Christoval Cardona y), p. 604 — 13. Herrera, p. 604. — 14. Simon (Pedro), p. 604. — 15. Morales (Andres de), p. 605. — 16. Zuñiga, p. 605. — 17. Déclarations des ducs de Veragua, p. 605. — 18. Déclaration de Beatriz Enriquez, p. 605. — 19 Indications sur la date de la naissance de F. Colomb, p. 605.

SOURCES D'INFORMATION

COMPLÉMENTS DU CHAPITRE V

SOURCES D'INFORMATION

SOURCES D'INFORMATION

INTRODUCTION

LE GRAND DESSEIN DE COLOMB

I. — Position de la question.

On cite souvent cette remarque de Robertson que si l'Amérique n'avait pas été découverte par Colomb, elle l'aurait été par un autre quelques années plus tard. Rien n'est plus vrai; mais encore faut-il bien se rendre compte de ce que cela veut dire.

Toutes les découvertes humaines sont le résultat du hasard ou de la recherche. Dans le premier cas on trouve, dans le second on découvre. Le fait de trouver quelque chose ne suppose pas nécessairement l'effort, ou, s'il y a eu effort, il est en quelque sorte extérieur ou physique, indépendant de toute conception théorique. La découverte suppose toujours, au contraire, l'effort, l'effort raisonné, réfléchi, déterminé par quelque conception théorique et non par des notions empiriques. C'est une forme de la déduction. On arrive à l'inconnu en partant du connu.

Deux exemples bien caractéristiques, feront mieux comprendre cette distinction.

La rencontre du Brésil en 1501 par Cabral, qui se rendait aux Indes et que des perturbations physiques jetèrent sur les côtes de l'Amérique du Sud, est une découverte qui rentre dans la première catégorie ; elle est due à des

circonstances particulières qui n'avaient pas été prévues et non à un plan basé sur des données inductives. Tout autre l'aurait faite qui se serait trouvé à la place de Cabral. C'est une découverte empirique. Celle de la planète Neptune par Leverrier, qui détermina la situation de cet astre avant de l'avoir vu, est d'un tout autre caractère. Les circonstances et le hasard n'y sont pour rien. Un autre qui n'aurait pas eu le génie et le savoir de Leverrier n'aurait pu la faire : c'est une découverte scientifique. Dans les deux cas le résultat matériel est le même : mais les moyens qui ont permis d'y arriver sont bien différents.

Si, lorsqu'on cite la phrase de Robertson on veut dire qu'en 1492, les esprits étaient si généralement dirigés vers les entreprises maritimes lointaines, que l'Amérique ne pouvait manquer d'être rencontrée dans l'une des nombreuses expéditions qui s'organisaient à cette époque, en vue de chercher de nouvelles terres, cela est certain. L'aventure de Cabral aurait eu lieu, même si Colomb n'avait pas exécuté son projet, car il n'y a aucun lien logique entre les deux faits, et d'autres expéditions, comme celle de Dulmo, par exemple, qui avait obtenu du Portugal un privilège identique à celui accordé à Colomb, auraient sûrement amené, dans un temps relativement court, la découverte du Nouveau Monde.

Mais si l'on prétend dire, qu'au moment où Colomb soumettait son grand dessein au Portugal et à l'Espagne, les connaissances géographiques et cosmographiques étaient arrivées à ce degré de développement que l'idée de la possibilité de gagner les côtes d'Asie, en prenant par l'Ouest, ne pouvait manquer d'éclore dans quelques cerveaux, et de donner naissance à des entreprises qui auraient eu les mêmes conséquences qu'eut celle de Colomb, cela est en tous points très contestable.

Rien ne nous autorise à penser qu'une telle conception était alors familière aux esprits. Si la lettre de Toscanelli

est authentique, c'est le seul document où on en trouve l'expression à cette époque et, si elle est apocryphe, il faut attendre jusqu'aux dernières années du siècle pour trouver dans la lettre de Müntzer et dans le Globe de Behaim deux pièces authentiques traduisant cette conception. On ne saurait donc dire, avec raison, que l'idée d'aller aux Indes, en prenant par l'Occident, était dans l'air à l'époque colombienne (1). Personne, toujours en exceptant Toscanelli, n'avait suggéré quelque projet de ce genre; aucun cartographe n'avait tracé de cartes marines, montrant que l'espace maritime séparant les deux extrémités du Monde n'était pas infranchissable (2).

Il ne ressort donc pas des données que nous possédons sur l'état des connaissances géographiques, vers la fin du xv[e] siècle, que l'entreprise de Colomb devait être basée sur des considérations d'ordre théoriques. Mais, bien qu'*a priori*, il y ait plutôt lieu de croire le contraire, cela est possible et cette possibilité oblige à examiner la question.

Colomb a eu une théorie cosmographique relativement à la petitesse du Globe et à l'étendue proportionnelle des eaux et des terres, cela ne peut faire aucun doute, puisqu'il l'a lui-même exposée (3). La question n'est pas là. Elle est de savoir si cette théorie était formée, quand il entreprit son grand voyage, et si son projet de découverte était basé sur elle. En d'autres termes, l'objet de Colomb

---

(1) « *The idea was already in the air* », a dit Fiske. (*The discovery of America*. Boston, 1892. V. I, p. 366.) D'autres l'avaient dit avant et d'autres le disent après lui.

(2) Pour le développement de cette assertion, voyez le chapitre V, 2[e] partie de cette première étude.

(3) Notamment dans sa lettre de 1498, dans celle, dite rarissime, de 1503 et dans ses annotations à l'*Imago Mundi*, au Pie II, au Pline et au Marco Polo de la Colombine. Nous avons indiqué tous les passages dans notre *Toscanelli and Columbus*. Première partie, ch. IV, p. 80 et 89. Dans notre édition française (*La Lettre et la carte de Toscanelli*) ce chapitre est moins complet.

était-il le même que celui de tant d'autres aventuriers qui, de son temps, sollicitaient et obtenaient souvent des privilèges pour aller à la découverte de nouvelles terres ou îles sur lesquelles ils croyaient avoir des indications? Ou avait-il, dès l'époque où il demandait le concours des puissances, une conception du Globe qui lui donnait la conviction qu'il pourrait passer aux contrées des épices en prenant une route directement opposée à celle que les Portugais avaient trouvée, et qui serait plus avantageuse? Sa grande entreprise enfin, avait-elle un caractère empirique ou scientifique ? Voilà la véritable question.

II. — Le dessein de Colomb d'après lui-même.

La question qui vient d'être posée, — celle du véritable caractère de l'entreprise patronnée par les Rois Catholiques, — est nettement tranchée par les interprètes de la tradition colombienne, à commencer par Colomb lui-même. Tournez la première page de ce qui nous reste du plus important de ses écrits, son Journal de Bord, et vous y trouverez une lettre, tracée de sa main, adressée aux Souverains, dans laquelle il déclare, en termes précis, que c'est aux Indes qu'il leur proposa d'aller, pour faire connaître aux Princes et aux peuples de cette région les vérités de notre Sainte Foi, et pour nouer des relations avec eux; que c'est aux Indes que ces Princes lui donnèrent l'ordre de se rendre, non par la voie ordinaire de l'Est, mais par celle de l'Occident, que personne n'avait encore prise, et que c'est aux Indes qu'il allait (1). Colomb ajoute qu'à cette occasion, Leurs Altesses le nommèrent grand amiral de la mer Océane et vice-roi et gouverneur

(1) Lettre-prologue au Journal de Bord de Colomb (*Raccolta, Scritti*. Vol. I, pp. 1-2. Navarrete, *Col. Viages*, Vol. I, pp. 1-3. Édit. française, Vol. II, pp. 1-6.) Nous étudierons plus loin cette lettre singulière.

perpétuel de toutes les îles dont il ferait la découverte dans la mer Océane.

Au premier abord cette phrase semble indiquer que, d'après Colomb lui-même, son entreprise avait un double objet: la découverte d'une route nouvelle pour aller aux Indes, et la découverte d'îles ou de terres, jusqu'alors inconnues, qu'il pourrait trouver en cours de route. Mais il suffit de lire attentivement les textes pour voir que l'intention de Colomb est de montrer que son projet consistait à aller aux Indes par cette route de l'Ouest, où personne n'avait encore passé, et que la découverte ou la conquête de terres nouvelles n'était qu'un objet accessoire ou secondaire. En effet, quelques lignes plus loin il nous assure que Leurs Altesses lui ordonnèrent de naviguer « jusqu'à ce qu'il arrivât aux Indes » (5), et dans le cours de son journal il nous déclare à différentes reprises « que sa volonté était d'aller aux Indes » (6), « que les Indes étaient son but » (7), que pour cette raison il ne voulait pas s'attarder à louvoyer pour s'assurer de l'existence de certaines îles, bien qu'il eût des données certaines à cet égard (8), et qu'étant venu pour se rendre aux Indes, il entendait pousser son voyage jusqu'à ce qu'il les eût trouvées (9). Enfin, dix ans plus tard, dans une autre lettre, adressée aux Rois Catholiques, il répète que son dessein consistait à chercher l'Orient par l'Occident (10).

---

(5)... *Y navegar tanto que yo llegase à las Indias.* (Navarrete, Lettre-prologue au Journal de Bord. *Viages*, Vol. I, p. 3.)

(6)... *Porque su voluntad era de seguir adelante hasta las Indias.* (Journal,.. 19 sept. 1492, Navarrete. Vol. I, p. 11.)

(7)... *Pues su fin era pasar à las Indias.* (*Op. cit.*, p. 16.)

(8)... *No quiso detenerse barloventeando el Almirante para averiguar si havia tierra ; mas de que tuvo por cierto que á la banda del Norte y del Sur habia algunas islas...* (*Op. cit.*, 19 sept., p. 11.)

(9)... *Pues que él habia venido á las Indias, y que asi lo habia de proseguir hasta hallarlas.* (Journal, 10 oct. 1492, *op. cit.*, p. 19.)

(10) *A que abrio nuestro senor el entendimiente con mano palpable a que era hasadero navegar de aqui á las Yndias, y me abrio la voluntad para la*

Ces trois documents sont les seuls où Colomb ait explicitement indiqué l'objet du projet qu'il fit agréer aux Rois Catholiques, projet dont il parle le plus souvent comme étant son entreprise des Indes; mais son langage est suffisamment clair pour ne laisser aucune incertitude sur ce qu'était cette entreprise, d'après lui-même, ou sur ce qu'il voulait que l'on crût à cet égard. Colomb admet que dans son projet la découverte de nouvelles terres était prévue, — en présence du langage des capitulations qui ne parlent que de cela, il n'était pas possible de faire autrement, — mais les textes cités montrent qu'il glisse là-dessus et qu'il s'applique, au contraire, à établir que l'Inde était le véritable but de son entreprise, et c'est ainsi, comme on le verra plus loin, que les critiques les plus autorisés ont entendu ses paroles.

III. — Le dessein de Colomb d'après son fils et Las Casas.

Les deux biographes contemporains de Colomb, son fils et Las Casas, confirment en tous points les assertions qui précèdent, qu'ils développent longuement. Ils assurent, avec Colomb, que c'est aux Indes qu'il voulait aller et répètent après lui qu'il promit aux Rois Catholiques de les découvrir par l'Occident (11). Ils s'étendent en outre sur les circonstances qui lui suggérèrent l'idée de son projet; ils indiquent les sources où il en aurait trouvé les

---

hexecuçion dello, y con este luego vine a Vuestros Altezas. « Le seigneur m'a fait comprendre d'une manière palpable la possibilité qu'il y a de naviguer d'ici aux Indes et m'a enflammé du désir de faire ce voyage, et c'est avec ce désir que je suis venu trouver vos Altesses. » (Lettre de Colomb de 1501 insérée dans le livre des Prophéties. *Scritti*, V. II, p. 79.)

(11) *Que andara scoprir le Indie per la via dell' Occidente*, « qu'il allait découvrir les Indes par la voie de l'occident » (F. Colomb, *Historie*, chap. VI, fol. 14 recto.) Las Casas répète la même chose. « Il leur dit qu'il allait chercher et trouver les Indes par la route de l'Occident » (Las Casas, *Historia*. Liv. I, ch. V, Vol. I, p. 57.)

premiers éléments, et donnent les raisons qui en forment la base.

Ce projet, selon eux, serait né de trois sources différentes (12) :

Les études que Colomb aurait dirigées, dès sa jeunesse, vers les questions de cosmographie et qui lui auraient ouvert le livre de la nature;

L'opinion des auteurs qu'il lut et les conseils des savants qu'il consulta;

Puis enfin, les indications nombreuses recueillies par lui relativement à l'existence de terres à l'ouest.

Ce sont les connaissances qu'il avait en astronomie, en philosophie naturelle et en géographie, qui lui permirent de se former une théorie cosmographique d'après laquelle le passage aux Indes par l'ouest était praticable (13).

C'est ce qu'il apprit des auteurs anciens, relativement à la proximité de l'Asie des côtes d'Espagne ou d'Afrique, qui lui donna la conviction que l'espace maritime à franchir pour atteindre les extrémités orientales du monde, ne devait pas être très grand et qu'il lui serait possible de gagner l'Inde par l'ouest (14).

---

(12) « Voulant exposer les motifs qui décidèrent l'amiral à entreprendre la conquête des Indes, je dis qu'il y en avait trois : « La raison naturelle, l'opinion des auteurs et les indices recueillis par les navigateurs. » (F. COLOMB, *Historie*, ch. VI, fol. 12 verso.)

Ce que Fernand Colomb entend par la raison naturelle (*fondamenti naturali*), ce sont les conclusions qui se déduisent des études géographiques et cosmographiques.

(13) Voyez la lettre de Colomb de 1501 où il dit, en substance, ce qui est rapporté ici.

(14) « La seconde raison qui encouragea l'amiral à entreprendre la décou-
« verte des Indes et à leur attribuer ce nom, c'est l'opinion des savants qui
« assurent qu'il est possible de naviguer des côtes d'Afrique et d'Espagne à
« celles des Indes en prenant par l'Ouest. » (*Historie*, ch. VII, fol. 14 recto et verso.)

Tout le chapitre est consacré à relever les opinions des anciens à cet égard. Aristote, Averroès, Sénèque, Pline, Solin, Mandeville, Marco-Polo, le cardinal d'Ailly sont cités.

Ce sont les traditions, les récits, qui avaient cours de son temps sur la possibilité de découvrir de nouvelles terres à l'ouest, et les indications de différents genres qui existaient à cet égard, qui achevèrent de former sa conviction (15).

C'est enfin sa correspondance avec Toscanelli qui le confirme dans les idées qu'il s'était faites à ce sujet et qui détermine sa vocation (16).

Il faut aussi mentionner que Las Casas et Colomb assignent une quatrième source au grand dessein de Colomb : l'inspiration divine. Mais c'est là un ordre d'idées qui ne comporte aucune discussion critique et dans lequel, par conséquent, nous n'avons pas à entrer ici ; il suffit de l'avoir indiqué (17).

Les connaissances puisées à ces différentes sources d'information auraient fait comprendre à Colomb que Marin de Tyr avait eu raison contre Ptolémée, en avançant que des extrémités occidentales du Monde connu à ses extrémités orientales il fallait compter 225 degrés et non 180, et que, par conséquent, l'espace maritime inconnu qui restait à parcourir, du temps de Marin, pour accomplir le périple entier du Globe, était seulement de 135 degrés. Comme cet espace avait été encore réduit par les découvertes faites depuis lors, tant à l'est qu'à l'ouest, et comme

---

(15) Voyez notamment le commencement du chapitre XIII de Las Casas intitulé : *En el cual se contienen muchos y diversos indicios y señales que por diversas personas Cristobal Colon era informado*, Vol. I, p. 97.

(16) « Un maestro Paul, médecin, fils de maestro Domenico de Florence, « contemporain de l'amiral, l'encouragea dans son entreprise. » (*Historie*, ch. VII, fol. 15 verso.) A la fin du chapitre suivant Fernand Colomb dit que cette lettre confirma l'amiral dans son dessein. (*Ibid.*, ch. VIII, fol. 19 recto.)

(17) Las Casas insiste tout particulièrement là-dessus, (*Historia*, ch. II, p. 41, et ch. XIII, p. 97, V. I) et dans les dernières années de sa vie, Colomb lui-même attribuait à la grâce divine seule son œuvre tout entière. Voyez sa lettre de 1501 extraite du Livre des *Profecias*, où il dit que tout ce qu'il avait appris lui fut inutile, auprès des Rois Catholiques, et que c'est la confiance seule des souverains qui le soutint.

la circonférence du Globe n'était pas aussi grande qu'on le supposait, il fallait conclure de là que les deux extrémités du Monde n'étaient pas très éloignées l'une de l'autre, et que celui qui entreprendrait de franchir l'intervalle maritime qui les séparait arriverait aisément et certainement aux Indes (18).

Tel aurait été, d'après Colomb lui-même, d'après son fils et d'après son historiographe, le caractère essentiel et l'origine du grand projet qui, nous assurent-ils, fut soumis aux Rois Catholiques et que ceux-ci acceptèrent en 1491. Ce projet aurait donc consisté à chercher l'Orient par l'Occident, c'est-à-dire à aller aux Indes par l'ouest ; il ne s'agissait pas d'autre chose. L'originalité et la nouveauté du plan étaient dans la route proposée que personne ne connaissait et qui était plus courte que celle que l'on suivait. L'objet était de porter les lumières de la foi aux populations sur lesquelles régnait le grand Khan, et de nouer des relations avec ce potentat. La découverte d'îles ou de terres nouvelles était complètement étrangère à l'entreprise; Colomb le déclare formellement dans un passage déjà cité.

Ce projet de Colomb, ainsi défini et expliqué par lui-même, serait celui dont il avait toujours poursuivi l'exécution, celui qu'il aurait proposé aux puissances auxquelles il s'ouvrit, celui qu'il réussit à faire agréer aux Rois Catholiques et dont il aurait entrepris la réalisation, lorsqu'il quitta Palos le 3 août 1492.

---

(18) Les principaux écrits de Colomb où il a exposé, par fragments, son système cosmographique, écrits postérieurs à ses découvertes, sont ses notes aux ouvrages qu'il a lus: la lettre d'Haïti de 1498 et la lettre rarissisme de 1503. F. Colomb a exposé longuement les raisons scientifiques du projet de son père dans son ch. VI, que Las Casas a reproduit tout entier dans son chap. V.

IV. — Le dessein de Colomb d'après les auteurs modernes.

Le caractère scientifique que nous venons de voir Colomb attribuer à son entreprise est celui que lui attribuent les auteurs modernes les plus compétents en ces matières. Pour eux, comme pour Colomb lui-même, comme pour son fils, et comme pour Las Casas, le projet dont l'acceptation par les Rois Catholiques et la mise à exécution eurent pour résultat la découverte du Nouveau Monde, était une conception d'ordre théorique qui avait uniquement pour objet la découverte d'une nouvelle route destinée à mettre le monde occidental plus facilement en communication avec le monde oriental. Ouvrez n'importe quel livre, où l'œuvre de Colomb est appréciée, et vous y lirez des jugements qui ne diffèrent que par la forme de celui qui vient d'être indiqué.

Son projet, nous dit le premier et le plus complet de ses biographes modernes, « reposait sur des bases scientifiques » (19). Son expédition, nous assure le savant illustre qui, à lui seul, a plus fait pour la gloire de Colomb que tous ses panégyristes réunis, était préparée de manière à ne rien laisser au hasard : « Elle offre tous les caractères « d'un plan scientifiquement conçu et accompli » (20).

Ce sont des calculs cosmographiques, nous affirme un éminent historien de la géographie, qui furent le point de départ de l'entreprise de Colomb et de la découverte de l'Amérique (21).

Ceux que l'on voudrait lui comparer étaient guidés par

---

(19) « *The scheme had scientific and practical foundations* ». Washington Irving. *Life and voyages of Columbus*. Londres, 1828, V. I, liv. II, chap. III, p. [illegible].

(20) Humboldt, Examen, V. 2, p. 282.

(21) Vivien de Saint-Martin. *Histoire de la géographie*, p. 387.

des rapports de gens qui disaient avoir aperçu des terres nouvelles à l'horizon, par des récits de pilotes qui assuraient s'être avancés jusqu'en vue de côtes inconnues ; lui, n'avait d'autre guide que sa foi dans les principes scientifiques d'où il déduisait la certitude de pouvoir passer aux Indes par la voie qu'il voulait prendre : « C'est la science qui mena ses caravelles au port (22). » Ceux-là cherchaient des terres nouvelles, lui, ne cherchait qu'une nouvelle route pour aller aux Indes. Les Portugais pensaient la trouver en suivant les côtes de l'Afrique et en doublant le cap de Bonne-Espérance, lui, « proposa aux Rois Catho-« liques de la trouver en naviguant à l'ouest » (23).

Sa grande idée, nous assure l'éminent président de la Société de Géographie de Londres, l'enthousiaste auteur de la meilleure histoire abrégée de Colomb que nous ayons, était « que les Indes pouvaient être atteintes en « naviguant à l'ouest. Son opinion s'était faite à cet égard « après des années d'études et de méditations » (24). Elle datait, nous assure un autre, de l'année 1474 (25).

« Chercher l'Orient par l'Occident », dit encore l'auteur du livre le plus profond qui ait été écrit sur les causes de la découverte de l'Amérique, fut « son but principal et presque unique » (26). Pour celui qu'on a appelé le Prince des Américanistes, cette parole d'Humboldt n'en dit pas assez. Tracer la voie à prendre pour atteindre par mer le pays d'où provenaient les épices, ne fut pas seulement

---

(22) Ed. Lepelletier. *Congrès des américanistes de* [illegible], p. XXVI.

(23) Navarrete. « *Colon propuso à los Reyes Catolicos encontrarle navegando al occidente* ». (*Coleccion viages*, etc. V. I, p. LII.)

(24) « *The studies of Columbus confirmed him in his great idea that « India might be reached by sailing westward. His mind was made up on this « point, after years of study and reflection.* » Clements R. Markham. *Life of Christopher Columbus*. London, 1892, p. 30.

(25) « *Egli aveva già concepito questo disegno fino dal* 1474. » Tarducci. *Vita di Cristoforo Colombo*. Milano, 1888. V. I, ch. V, p. 69.

(26) Humboldt. *Examen critique*, V. I, p. 21.

l'objet principal et presque unique que se proposait Colomb : il n'a jamais pensé à autre chose, ce fut « en tous temps » le « seul but de ses efforts et de ses vœux » (27).

L'éminent géographe et critique allemand, Sophus Ruge, va encore plus loin. Jamais, nous affirme-t-il, il n'est venu à l'esprit de Colomb de se demander si dans une aussi vaste étendue de mer (celle qu'il fallait traverser), il ne pouvait se trouver quelque grand continent inconnu » (28). En termes différents, mais tout aussi affirmatifs, l'auteur d'un livre sur la découverte de l'Amérique, écrit dans un esprit véritablement philosophique, M. Payne, formule la même idée (29). Enfin, un illustre poète, qui fut à ses heures un éloquent historien, a caractérisé en deux mots la nature des efforts de Colomb, d'après la tradition colombienne : « Il aspirait, nous dit-il, à compléter le Globe (30). »

On pourrait allonger encore la liste des noms et des opinions qui viennent d'être cités (31) ; mais cela n'ajouterait rien à notre démonstration. Nous sommes mainte-

---

(27) Harrisse. *Christophe Colomb*, etc. Paris, 1884. V. I, p. 328.

(28) *Columbus*. Berlin, 1892, p. 84. Plus loin, revenant sur le même sujet, M. Ruge dit : « Il (Colomb) ne s'était nullement mis en campagne pour découvrir de nouvelles terres, mais simplement pour découvrir une nouvelle « route plus facile pour atteindre des contrées connues de toute antiquité. » (*Ibid.*, p. 86.)

(29) « *It was entirely with the expectation of crossing the sea and reaching « India that Columbus concerned himself. Nothing was further from his « purpose than mere discovery.* » (Payne, *History of the New World*. Oxford, 1892, V. I, p. 47.) *He sought to reach the Fart East by way of the west* (*The age of discovery* dans la *Cambridge modern History*, Vol. I, p. 11.)

(30) Lamartine. *Chritophe Colomb*. Paris, 1871, p. 6.

(31) Les passages suivants, par exemple, sont écrits dans le même esprit : « Ce qu'il (Colomb) a cherché toute sa vie avec une intelligence, une « énergie et une persévérance admirables, c'est la route qui, d'après lui, « devait conduire à travers l'Atlantique, des côtes occidentales d'Europe aux « côtes orientales d'Asie, à ce qu'il appelait les Indes. » (Gaffarel, *Histoire de la découverte de l'Amérique*, Vol. II, p. 25.)

« *Colón se ofrecia à dirigir una expedicion que, seguiendo el paralelo de « la isla de Hierro, fuese en busca de la costa oriental de Asia.* — Colomb

nant bien fixés sur ce que, d'un commun accord, tout le monde appelle le grand dessein de Colomb. Nous savons que ce grand dessein est celui que la tradition colombienne attribue à Colomb, et nous pouvons entrer directement dans notre sujet, sans craindre aucun malentendu sur ce point.

« s'offrit de diriger une expédition qui, en suivant le parallèle de l'Ile de Fer, « irait à la recherche de la côte occidentale de l'Asie. » (ALTOLAGUIRRE. *Cristobal Colón y Pablo del Pozzo Toscanelli.* Madrid, 1903, p. 355-56.)

« *The fulfilment of his design to steer west until he reached the Indies...* « *was the triumph of human reasoning.* — L'exécution de son dessein de « naviguer à l'Ouest jusqu'à ce qu'il eût atteint les Indes, fut le triomphe du « raisonnement humain. » (FOX, *An attempt to solve the problem of the first landing of Columbus.* Washington, 1882, 4°, p. 5.)

PREMIÈRE ÉTUDE

COMMENT COLOMB
AURAIT FORMÉ LE GRAND DESSEIN
DE

PASSER AUX INDES PAR L'OUEST

D'APRÈS SON FILS ET LAS CASAS
ET
D'APRÈS LUI-MÊME

PREMIÈRE PARTIE [1]

Les renseignements que Colomb devrait aux papiers de Perestrello, à ses voyages aux côtes d'Afrique et aux indications tirées des récits de pilotes et de navigateurs.

SOURCES D'INFORMATION

On verra plus loin, que pour le fils du Découvreur et pour Las Casas, c'est uniquement aux connaissances acquises par les trois voies qui viennent d'être indiquées — notes de Perestrello, observations faites personnellement et récits de pilotes —, connaissances qu'auraient complétées ses propres lectures, que Colomb devrait la conception de son grand dessein. Les renseignements donnés par Toscanelli n'auraient fait que le confirmer dans ses idées.

Nos sources d'information sur tous ces points sont, avant tout, les deux ouvrages de Fernand Colomb et de Las Casas, sans lesquels nous ne saurions que fort peu de chose à cet égard, et ceux des écrits de Colomb qui nous restent sur lesquels ils se sont appuyés. Autant que possible nous énumérerons ces documents par ordre de date.

---

(1) En raison du caractère spécial des indications que Colomb devrait au célèbre astronome florentin, indications qui diffèrent essentiellement de toutes celles obtenues autrement, nous divisons cette première étude en deux parties, dont la seconde et la plus étendue est uniquement consacrée à Toscanelli.

1. COLOMB (Christophe). — **Sa déposition à Gênes,** le 25 août 1479.

Découverte et publiée par M. Ugo Assereto dans son mémoire : *La data della nascita di Colombo accertata da un documento nuevo* (*Giornale storico e litterario della Liguria*, janv.-fév. 1904.)

C'est une déposition que Colomb fit à Gênes en 1479, à la veille de repartir pour Lisbonne et à l'occasion d'une réclamation faite à un di Negro, qui, se trouvant à Lisbonne avec Colomb, en 1478, l'avait chargé d'un achat de sucre à Madère. Colomb y donne son âge et parle comme s'il était toujours domicilié à Gênes. Cette pièce, découverte et imprimée par M. Assereto, après la publication à Londres, en 1903, de notre mémoire : *The real birth date of Christopher Columbus*, confirme notre démonstration que le grand navigateur est né en 1451. C'est un document important qui donne de nouvelles indications sur la vie de Colomb en Portugal.

2. ———— Son **Journal de Bord** : Este es el primer viage, y las derrotas y camino que hizo el Almirante D. Cristobal Colon cuando descubrió las Indias, puesto sumariamente, con el prologo que hizo á los Reyes, que va á la letra.

Navarrete. — *Viages*, Madrid, 1825, Vol. I, pp. 1-166. C'est la première édition de ce journal, qui a été republié par Varnhagen avec son mémoire *La verdadera Guanahani*, Santiago de Chili, 1885, 8°, et par Los Rios, en appendice à son livre *La parte de los Montañeses en el descubrimiento de America*. Santander, 1892. La dernière et la meilleure édition est celle donnée par M. de Lollis, dans la *Raccolta Colombiana*, *Scritti*, Vol. I, pp. 1-119. Elle a été soigneusement collationnée sur tous les manuscrits et indique en notes toutes les variantes, même les plus insignifiantes.

Traductions : Française, par Verneuil et de la Roquette, dans *Relations des quatre voyages entrepris par Christophe Colomb*, Paris, 1828, 3 vol. 8° Vol. II. pp. 1-345 ; Anglaises, par Kettel, Boston, 1827, 8°, incomplète ; par sir Clements R. Markham, Londres, 1893, 8°, excellente ; et par Thacher, dans son *Columbus*, New-York, 1903, Vol. I, pp. 512-670. Il y a deux versions italiennes du *Journal*, l'une par Marmocchi publiée en 1840, l'autre par Torre qui date de 1864.

Tel que nous le possédons, le Journal de Bord du premier voyage de Colomb n'est qu'une analyse d'une copie du docu-

ment original, faite par Las Casas, que Navarrete découvrit dans les Archives du duc d'Ossuna, et qu'il publia dans sa précieuse collection de *Viages*. Elle est très étendue et suit le texte original jour par jour. Outre la lettre aux Rois Catholiques qui lui sert d'introduction et qui est donnée in extenso, ce résumé reproduit textuellement, à la première personne, de nombreux passages de Colomb; les autres parties sont à la troisième personne. Nous possédons deux manuscrits de ce résumé; l'un, entièrement de la main de Las Casas, forme un petit volume in-folio de 76 feuillets, écrit des deux côtés, et appartenant aujourd'hui à la Bibliothèque Nationale de Madrid; l'autre qui est d'une écriture un peu plus récente, est absolument identique au premier. C'est ce texte qui a servi à l'impression.

Nous savons par le fils de Colomb que son père avait tenu un journal minutieux de son premier voyage — comme des autres d'ailleurs — dans lequel il avait noté toutes les particularités et incidents de la route suivie : vents, courants, poissons, oiseaux, etc. (*Historie*, ch. XV, fol. 39 rect. et vers.). Ce précieux document n'existe plus, ni en original, ni en copie, et nous ne le connaissons que par le résumé de Las Casas, ci-dessus mentionné, que l'on retrouve, en partie, dans les chapitres XXXV à LXXV de son *Historia*, tome Ier, pp. 261-469, et par un autre résumé, plus sommaire, que Fernand Colomb a intercalé dans les chapitre XVI à XLI de ses *Historie*, consacrés au récit du premier voyage de son père.

Dès son retour de sa grande découverte, Colomb adressa son Journal de Bord à ses souverains, qui le firent copier (Lettre des R. C. à Colomb, 1er juin 1493, NAVARRETE, n° XLVI) et le 5 septembre, la reine lui envoya cette copie en le priant de ne pas manquer de lui faire parvenir la carte marine qu'il devait faire. (Lettre de la reine à Colomb, 5 sept. 1493. NAVARRETE, n° LXX, Vol. II, p. 107). C'est évidemment cette copie que Las Casas eut car, à un certain passage, à propos de la position de deux planètes, il remarque, en marge, qu'ici le copiste a dû se tromper. (Journal, 13 janv. 1493, et l'*Historia*, Vol. I, p. 433). Voyez aussi le Journal, à la date du 8 octobre, où il confirme cette observation. Cependant, malgré l'évidence même, Thacher dit, à deux reprises différentes, que Las Casas avait devant lui le journal autographe de Colomb. *Every word of which was in the admiral's proper hand* (*Columbus*, Vol. I, p. 513).

Le manuscrit original de Colomb rentra-t-il dans sa possession?

Deux raisons le feraient supposer. L'une est que le résumé donné par Fernand Colomb dans les *Historie* diffère sur bien des points de celui de Las Casas, ce qui indique que les deux auteurs travaillaient sur des manuscrits différents, et, comme Fernand Colomb dit lui-même que son père avait relaté minutieusement

dans le journal de son premier voyage, ainsi que dans ses autres relations, toutes les particularités de la route, mais que ne voulant pas reproduire tous ces détails, qui seraient oiseux, il se bornera à donner ce qui lui paraîtra nécessaire et convenable (*Historie*, fol. 39, recto et verso), il est évident, qu'au moment où le fils de Colomb écrivait ces lignes, il avait sous les yeux le texte entier du journal de son père. Une autre raison c'est qu'en 1502 Colomb écrivit au pape qu'il se proposait d'aller à Rome pour lui porter un récit de ses découvertes, rédigé, dit-il, dans la forme des Commentaires de César, langage qu'il n'aurait sans doute pas tenu s'il n'avait alors toutes ses relations originales. (Lettre de Colomb au Saint-Père, de février 1502, NAVARRETE, Vol. II, nº 145, et *Scritti*, Vol. II, nº 34). Enfin, une dernière raison, qui confirme les deux autres, c'est qu'en 1554, Luis Colon, IIIᵉ amiral, légataire de son oncle Fernand, et seul possesseur, à ce moment, de tous les papiers de sa famille, s'était proposé de publier un ouvrage de son grand-père, que le privilège qui lui fut accordé à cet effet désigne clairement comme le Journal de Bord du premier voyage (LOLLIS, *Scritti*, Vol. I, *Illustrazione al documento*, 1, p. VII, où le privilège en question est reproduit, d'après Jimenes de La Espada, qui l'a publié, le premier, dans le Vol. II de ses *Relaciones geograficas*, Madrid, 1855).

Il est donc possible que Colomb soit rentré en possession du texte original de son journal, ou que tout au moins il en possédait une copie parfaitement authentique, et que ce soit là le texte dont son fils se servit pour la rédaction de ses *Historie* et que Luis Colon voulait publier en 1554. Est-ce aussi le même qui servit à Las Casas ? Il est permis d'en douter, puisqu'une comparaison attentive des deux résumés montre qu'ils doivent avoir été faits sur des textes différents. Il faut aussi remarquer que Las Casas mêle quelquefois ses propres réflexions à son analyse, de sorte que, dans certains cas, on peut se demander si c'est lui qui parle ou Colomb. M. Harrisse a relevé une interpolation de ce genre (*Christophe Colomb*, Vol. I, p. 417, note 4). Il y en a d'autres.

Quoi qu'il en soit, tout ce qui nous reste aujourd'hui du Journal de Bord du premier voyage de Colomb se trouve dans l'analyse de Las Casas, dans les fragments que Fernand Colomb a donnés, et peut-être aussi dans quelques phrases de Herrera, qui semble avoir eu communication d'un texte complet du document.

Les parties du journal de Colomb auxquelles on se réfère dans cette étude sont : la Lettre-prologue, où Colomb définit l'objet de son entreprise, les divers passages où il est fait allusion à ses voyages à la Côte de Guinée et celui où il est question de la carte qui, apparemment, lui servait de routier.

3. ———— **Libros de Memorias**, dans les *Historie* de Fernand Colomb, chap. IX et dans la *Historia de las Indias* de Las Casas, liv. I, ch. XIII.

Cet ouvrage, qui ne nous est connu que par ce que nous en disent les deux premiers biographes de Colomb, et par les extraits qu'ils en donnent, se composait de cahiers de notes dans lesquels Colomb avait consigné toutes les indications qu'il recueillait relativement à l'existence de terres ou d'îles à l'ouest (Las Casas, Vol. I, p. 97 et 101). Fernand Colomb, qui ne désigne ce recueil par aucun titre, y fait allusion dans plusieurs passages. A l'un d'eux il nous dit que son père « notait tous les indices dont il « entendait parler par certaines personnes ou par des marins, « et qu'il espérait utiliser plus tard » (*Historie*, ch. V, fol. 12, recto). Dans un autre passage il dit, en parlant de ces indications, que, comme elles venaient à l'appui du projet de son père, celui-ci « ne laissait pas de les graver dans sa mémoire » (*Op. cit.*, ch. IX, fol. 19, verso). Fernand Colomb et Las Casas paraissent avoir reproduit intégralement ces notes dans les deux chapitres indiqués ci-dessus, et il est à croire qu'à l'époque où l'évêque de Chiapas faisait cette transcription le manuscrit original de Colomb existait encore, car sa reproduction diffère dans quelques particularités de celle de l'auteur des *Historie*.

M. Harrisse estime que cet ouvrage fut composé en Espagne après 1486 parce qu'il y est question de l'expédition de Dulmo dont les lettres patentes sont de 1486 (*Christophe Colomb*, Vol. I, p. 266). Mais il y est aussi question de Corte-Real, ce qui nous reporte à l'année 1502 au moins. La nature même de ce recueil indique, d'ailleurs, qu'on ne peut lui assigner aucune date fixe.

4. ———— **Mémoire ou notes sur les cinq zones habitables**, écrit cité par Fernand Colomb, ch. IV et par Las Casas, ch. III.

Fernand Colomb parle de cet ouvrage dans les termes suivants : « Dans un mémoire ou annotation qu'il fit, démontrant que les cinq zones sont habitables. *In una memoria o annotatione ch'ei fece, dimostrando che tutte le cinque zone sono habitabile.* » (*Historie*, ch. IV, fol. 8, verso). Las Casas ne parle que de notes : « Dans certaines de ses notes où il soutient que les cinq

zones sont habitables, en le prouvant par l'expérience de ses voyages *En unas anotaciones que hiso de como todas las cinco zonas son habitables, probandolo por experiencia de sus navigaciones* ». *(Historia*, liv. I, ch. III, Vol. I, p. 48.) Ces deux mentions sont les seules que nous ayons relativement à cet écrit auquel l'auteur des *Historie* et celui de la *Historia de las Indias* ont emprunté deux passages, l'un sur le fort de la Mine, l'autre sur le voyage que Colomb aurait fait en Islande. Voyez sur cet écrit: LOLLIS, *Scritti*, in *Raccolta*, Vol. II, p. CCXII, note 2, et la Ve de nos *Etudes*, *Sources*, p. 374.

5. ———— **Libro de las profecias. 1501-1502.** Profecias que juntò el Almirante D. Cristóbal Colon de la recuperacion de la Santa Ciudad de Hierusalem y del descubrimiento de las Indias, dirigidas á los Reyes Catolicos.

Ce titre : Prophéties relevées par l'amiral Don Christophe Colomb sur le recouvrement de la sainte ville de Jérusalem et sur la découverte des Indes, adressées aux Rois Catholiques, semble venir de Navarrete : c'est celui donné à un manuscrit in-folio, du commencement du XVIe siècle, appartenant à la Bibliothèque Colombine à Séville. Reproduit partiellement, d'abord par NAVARRETE, d'après MUÑOS, *Viages*, Vol. II, nº 140, pp. 260-273, puis par GALLARDO, *Ensayo de una Biblioteca española*, Vol. II, article *Colon*, pp. 499 et sq. et, intégralement, par M. de Lollis dans la *Raccolta Colombiana*, *Scritti*, Vol. II, nº XXXII, pp. 73-160, ainsi que dans le Vol. *Autografi*.

Ce manuscrit, qui avait originairement 84 feuillets, n'en a plus aujourd'hui que 70, les feuillets 28, 63 à 66 et 68 à 76 en ayant été arrachés, on ne sait par qui ni quand; ils manquaient déjà au XVIIe siècle. Tel qu'il est aujourd'hui, les matières qu'il contient se suivent dans l'ordre suivant : 1º Lettre de Colomb au Père Gaspar Gorricio, du couvent des chartreux de Séville, en date du 13 septembre 1501, lui envoyant le manuscrit original de ce recueil contenant les textes prophétiques qu'il avait réunis sur sa mission, et le priant de le compléter par d'autres citations. — 2º Réponse du P. Gorricio, Las Cuevas, 25 mars 1502, lui renvoyant le manuscrit, auquel il a ajouté quelques autres citations qu'on reconnaîtra à son écriture. — 3º Titre: *Incipit liber sive manipulus de auctoritatibus, dictis ac sententiis et prophetiis circa materiam recuperandæ sanctæ civitatis et montis Dei Sion ; ac inventionis et conversionis insularum Indiæ, et omnium gentium atque nationum. Ad Ferdinandum et Helisabeth Reges nostros Hispanos*, etc. (Ici commence le livre ou la gerbe des autorités, dits et sentences et prophéties au sujet du recouvrement de la sainte cité et mont de Dieu Sion, et au sujet de la découverte et de la conversion des Iles de l'Inde et de tous les peuples et nations. A Ferdinand et à Isabelle d'Espagne, nos rois.

— 4° Citations de saint Thomas, de Gerson, de saint Augustin, d'Isidore et de Nicolas de Lyra. — 5° Lettre aux Rois Catholiques, sans date, mais Fernand Colomb et Las Casas qui l'ont donnée, la placent en 1501. Le commencement de cette lettre, qui est seul intéressant, a souvent été reproduit; nous la mentionnons sous un numéro à part. — 6° Citation textuelle d'une soixantaine de Psaumes, de l'Ecclésiaste, et d'Isidore. — 7° Plusieurs chapitres extraits d'une lettre du Rabin Samuel, de Fez, traduite de l'arabe et imprimée à la fin du xve siècle. — 8° Longue citation de saint Augustin. — 9° Citations diverses de d'Ailly. — 10° Citation des prophètes avec une strophe de vers à la fin. — 11° La prédiction de Sénèque avec traduction espagnole. — 12° Mentions des éclipses de 1494 et de 1504. — 13° Vers espagnols. — 14° Enumération de chapitres des Livres Saints.

Il ne semble pas douteux que cet ouvrage ait été commencé par Colomb dans le but de réunir les textes qui favorisaient ses prétentions d'être chargé d'une mission providentielle, et que d'autres y ont aussi mis la main, car ni l'écriture ni la couleur de l'encre n'est la même partout. Les experts qui ont examiné le manuscrit de près y reconnaissent quatre écritures différentes, que l'on a attribuées à Colomb, à son fils Fernand, à son frère Barthélemy et au père Gorricio. Cette singulière compilation, remplie de rêveries sur la fin du monde et d'extraits mystiques, n'a aucune valeur historique; on ne peut y prendre que le commencement de la lettre aux rois catholiques, la mention de la prédiction de Sénèque et quelques autres passages indiquant le désarroi des idées de Colomb dans les dernières années de sa vie.

6. ——— **Lettre de 1501** aux Rois Catholiques.

Navarrete, Vol. II, pp. 262-266. — Lollis, *Scritti* in *Raccolta*, Vol. II, pp. 79-84. — F. Colomb, ch. IV, fol. 8 verso. — Las Casas, Liv. I, ch. III, Vol. I, p. 47. — Traduction, française, partielle, dans Humboldt, *Examen critique*, Vol. I, pp. 16-18, et dans nos *Études critiques*, appendice A, p. 367; anglaise, complète, dans le *Columbus* de Thacher, Vol. III, pp. 660-664.

Le texte original de cette lettre se trouve dans le *Libro de las profecias* de Colomb, mentionné au numéro précédent, mais la partie de ce singulier document où elle est transcrite, ne paraît pas être de la main de Colomb. Le fils du découvreur et Las Casas n'en ont donné qu'un assez long fragment, emprunté, probablement, par le premier, au livre des prophéties, qui lui appartenait, et copié ensuite par Las Casas dans le manuscrit original des *Historie*. Ces deux biographes la datent de 1501; mais Las Casas ajoute

qu'elle a été écrite à Séville ou à Cadix et que Colomb envoya en même temps aux souverains une figure ronde de la terre (Liv. I, chap. III. Vol. I. p. 47). Ce qui montre qu'elle a été ajoutée au livre des prophéties.

C'est dans cette lettre que Colomb parle de ses longues navigations, de ses quarante années d'observations et de toutes les sciences qu'il a étudiées. Fernand Colomb fait suivre le passage qu'il en donne par cette singulière remarque que l'amiral ne se serait pas permis de dire à ses souverains autre chose que la vérité (Fol. 8, recto). La lettre, dans le Livre des prophéties, est très longue ; mais le fragment donné par les *Historie* et par Las Casas est le seul intéressant. Le reste est rempli par des considérations cosmografico-mystiques qui n'ont aucune consistance.

7. ———— **Fragments de lettres** ou d'écrits cités par Fernand Colomb et par Las Casas.

Historie, ch. IV et V. — *Historia de las Indias*, chap. III et IV. Ils ont échappé aux auteurs de la *Raccolta Colombiana*.

Ces fragments très courts et sans date, sont cités textuellement. Il y est fait mention de la Guinée, du fort de la Mine, de la mesure du degré, de Porto-Santo et des longues navigations de Colomb.

8. COLOMB (Fernand). — **Historie del S. D. Fernando Colombo**; Nelle qualli s'ha particólare, e vera relatione della vita, e de' fatti dell' Ammiraglio D. Christoforo Colombo, suo padre : et dello scoprimento, ch'egli fece, dell' Indie Occidentali, dette Mondo Nuovo, hora possedute dal Serenis. Re Catolico : Nuovamento di lingua Spanuola tradotte nell' Italiana dal S. Alfonso Ulloa. Con privilegio. In Venetia MDLXXI. Apppresso Francesco de' Franceschi Sanese. In-12, 18 feuillets préliminaires, et 247 feuillets paginés au recto seulement.

C'est, comme l'indique le titre, une traduction italienne du manuscrit original du fils de Colomb, aujourd'hui perdu, et dont il n'existe aucune copie. Nous n'avons pas de traduction française de cet important ouvrage, car celles publiées en 1681 par Cotolendy et en 1879 par M. Muller ne peuvent

être considérées ainsi. Les Anglais en ont une très fidèle qui a été publiée dans la collection des voyages de Churchill, puis dans celles de Pinkerton et de Kerr.

Les chapitres IV à IX des *Historie* sont ceux qui se rapportent à la partie de la vie de Colomb dont traite cette étude. Le IV[e] et le V[e] donnent des indications sur ses voyages aux Côtes d'Afrique et aux Iles ; le VI[e] et le VII[e] montrent la grande place que Marin de Tyr et Alfragan tiennent dans son système cosmographique. Enfin le IX[e] reproduit, d'après Colomb lui-même, toutes les indications de pilotes sur l'existence des terres à l'ouest qu'il avait recueillies dans ses *Libros de Memorias*.

Las Casas qui possédait le manuscrit original de cet ouvrage y fait de fréquents emprunts. On y relève des indications qui montrent que Fernand Colomb commença à l'écrire tardivement, et qu'il y travaillait en 1537, deux ans avant sa mort. A cette époque le manuscrit de l'ouvrage, qui ne figure pas cependant dans le catalogue de la Bibliothèque de Fernand Colomb, dut passer à Marie de Tolède, veuve de Diego Colon et tutrice de son fils, Luis Colon, à laquelle, naturellement, devaient revenir tous les papiers de la famille. C'est par les soins de Luis Colon, que l'ouvrage fut traduit et publié en Italie ; mais on ignore si le manuscrit original resta en Espagne ; cela n'est pas probable, cependant, car dans l'une des instances des revendications de Baldassare Colombo, où le témoignage de Fernand Colombo fut invoqué, on ne put produire l'œuvre originale.

Tel que nous le connaissons aujourd'hui, le livre du fils de Colomb contient tant d'assertions extraordinaires relatives à son père, qu'on s'est cru autorisé à en contester l'authenticité. M. Harrisse a soutenu cette thèse avec beaucoup d'érudition et de vraisemblance, dans son *Fernand Colomb*, Paris 1872, dont la publication souleva une vive controverse, commencée par d'Avezac dans son mémoire : Le *Livre de Fernand Colomb*, Paris, 1873, et dans *l'Appendice* de son *Canevas chronologique de la vie de Christophe Colomb*. qui est de la même année, auxquels M. Harrisse a répondu par quelques pages d'abord : L'*authenticité des Historie*, puis dans un travail plus étendu : L'*Histoire de Christophe Colomb attribuée à son fils Fernand*, 1875. En 1881, le grand bibliographe américain, Henry Stevens, consacra une note très vive à la question (*Historical collections*, n° 1379), que l'abbé Peragallo traita à fond, quelques années plus tard dans son *Autenticità delle Historie di Fernando Colombo*. Fabié, dans sa *Vida de Las Casas*, 1879. Vol. I, p. 360 et sq., et Fiske, *Discovery of America*, 1892, Vol. I, pp. 339-491, y ont aussi consacré quelques pages.

A l'époque où cette question fut ouverte la crédibilité de la tradition colombienne n'était pas encore sérieusement mise en

suspicion, et on n'avait pas reconnu que les assertions extraordinaires, rapportées par l'auteur des *Historie*, venaient de Colomb même. La critique a remis les choses à leur place et on ne peut plus aujourd'hui contester l'authenticité de ce livre, dont le texte original paraît, cependant, avoir subi quelques modifications et des interpolations, notamment dans les premiers chapitres. En tous cas, partout où il a été possible de contrôler la traduction d'Ulloa, son exactitude doit être reconnue. Il est difficile d'attribuer ces changements et ces additions à un autre qu'à Luis Colon, qui seul pouvait alors disposer de l'œuvre originale, et qui s'occupait de publier certains écrits de son grand-père et de faire supprimer ceux qu'il jugeait peu favorables à sa mémoire.

L'œuvre du fils de Colomb reste donc, malgré tout, la première et la plus importante de nos sources d'informations sur la vie du découvreur de l'Amérique. On a cru, et l'auteur de ces lignes a été de ceux-là, que certains passages des *Historie* avaient été empruntés à l'œuvre alors manuscrite de Las Casas ; mais c'est une opinion qui nous paraît maintenant insoutenable. L'étude du texte de l'évêque de Chiapas confirmerait plutôt la priorité de celui de Fernand Colomb. Il n'y a pas de doute que cet ouvrage a été entièrement composé d'après les papiers mêmes de Colomb, et avec des documents authentiques qui se rapportaient à lui; les nombreux extraits de ces pièces qu'on y trouve, et les fréquentes mentions qui y sont faites des opinions ou des propos de Colomb, ne laissent à cet égard aucune incertitude. Nous ne pouvons savoir ce que Las Casas a emprunté à Fernand Colomb, puisque, travaillant tous les deux sur les mêmes documents, ils ont dû souvent se rencontrer. Il lui doit beaucoup, certainement, et, bien qu'il le cite souvent, on ne peut être absolument certain qu'il ne lui ait pas emprunté plus encore qu'il ne le dit. A cette époque les auteurs se copiaient les uns les autres sans se croire obligés de se citer, et il se peut que Las Casas ait fait de même. Nous sommes porté à croire qu'il a pris à Fernand Colomb plus qu'il ne le reconnaît.

9. LAS CASAS (Bartolomé de las). — **Historia de las Indias**, escrita por Fray Bartolomé de Las Casas, obispo de Chiapa, ahora por primera vez dada à luz por el marques de la Fuensanta del Valle y D. José Sancho Rayon. Madrid, Miguel Ginesta, 1875, 5 Vol. 8°.

Cet ouvrage, publié sous les auspices de l'Académie d'Histoire de Madrid, contient aussi la *Apologetica Historia* et est suivi de la *Vida y escritos de Fray Bartolomé de Las Casas, obispo de Chiapa*, por Don Antonio Maria de

Fabié, de la Academia de la Historia, Madrid, Ginesta, 1879, 2 Vol. 8°. Le premier volume contient la vie de Las Casas, le second ses œuvres diverses. Le texte original de la *Historia* n'existe plus ; mais l'Académie d'Histoire de Madrid possède une copie des deux premiers livres que Las Casas avait fait mettre au net et qui porte des notes de sa main, et, à la Bibliothèque du roi, il y a une copie de ces deux premiers livres absolument identique à celle-là, plus, une copie du IIIe livre qui, à en juger par l'apparence, était destiné à compléter l'exemplaire de l'Académie d'Histoire. C'est ce texte qui a été imprimé. Les auteurs de cette importante publication n'ont pas prétendu donner une édition critique ; aucune note n'accompagne leur reproduction qui est seulement précédée, à chaque volume, d'un court sommaire.

La *Historia de las Indias* devait former six décades comprenant la période des soixante années qui suivirent la découverte : 1492-1552. Las Casas n'en écrivit que trois, la première qui se termine avec le xv° siècle, la seconde qui va jusqu'à l'année 1510, et la troisième qui s'arrête à l'année 1520.

Las Casas commença cet ouvrage en 1527 à l'île Espagnole (Haïti), qu'il avait habitée dès l'année 1502. Ses nombreux voyages et ses occupations l'obligèrent à l'interrompre souvent, quelquefois pendant de longues périodes, et à y intercaler, à diverses reprises, de nouvelles matières. C'est lui-même qui parle de ces interpolations, dont la trace se laisse d'ailleurs facilement saisir. Après être rentré définitivement en Espagne, en 1547, et s'être fixé au couvent de San Gregorio à Valladolid, il entreprit de réviser complètement son *Historia* et de la mettre à point. C'est très vraisemblablement à cette époque qu'eurent lieu les interpolations dont il parle. Ce travail de révision commença en 1552, et, en 1559, les deux premières décades de son ouvrage, qui en forment les livres I et II, étant entièrement terminées et recopiées, il en fit don au monastère où il avait trouvé un foyer, en stipulant, toutefois, que son œuvre ne serait communiquée à personne avant un délai de quarante années, condition qui paraît avoir été religieusement observée. En 1561 il termina son IIIe et dernier livre.

Les sources d'information de Las Casas étaient abondantes. Il eut, comme l'auteur des *Historie*, tous les papiers de Colomb et tous les documents officiels qui se rapportaient à sa carrière, plus les papiers de Barthélemy et ceux de Fernand Colomb, ou tout au moins le manuscrit original de la vie de son père qu'il cite fréquemment. Ce manuscrit n'ayant jamais été retrouvé et l'œuvre du fils de Colomb ne nous étant connue que par une version italienne qui, comme nous l'avons dit, paraît avoir subi des modifications et des interpolations, nous ne pouvons savoir exactement ce que Las Casas lui a emprunté ; mais à en juger

par l'ordonnance générale de son livre qui, dans les premières parties surtout, est la même que celle des *Historie* et par les pièces dont il cite exactement les mêmes passages, on est fondé à dire que ses obligations envers le premier biographe du grand Génois sont, comme nous l'avons dit, très considérables.

Ainsi, excepté dans ce qu'il dit du cardinal d'Ailly, de Toscanelli, et de la part qu'il attribue à Colomb dans les découvertes africaines des Portugais, tout ce qu'on trouve dans la partie de son livre relative à la vie de Colomb avant ses découvertes, ne diffère pas des parties correspondantes des *Historie* et peut leur avoir été emprunté. A première vue, quelques particularités nouvelles semblent avoir été ajoutées au récit de Fernand ; mais à l'examen on reconnaît aisément qu'il n'y a là que des amplifications. Pour cette partie de la *Historia*, on ne saurait affirmer que Las Casas ait eu d'autres sources d'information que les *Historie*.

Las Casas ne pouvait tenir toutes les pièces qu'il cite ou qu'il consulte, que de la famille de Colomb, c'est-à-dire de Marie de Tolède, veuve de Diego Colomb, IIe amiral, et de leur fils, Don Luis, IIIe amiral, qui seuls alors disposaient des papiers du grand navigateur et de ceux de ses deux fils. Il n'y a pas de doute que Las Casas restitua ces précieux documents à la famille, car, dans son testament, où il donne des instructions minutieuses pour la disposition de ses manuscrits et de ses lettres, il ne dit pas un mot des papiers de Colomb, ce qui n'aurait pas été le cas, certainement, s'il les avait eus alors encore en sa possession. Une partie de ces pièces se trouve aujourd'hui encore dans les Archives des ducs de Veragua.

Outre les renseignements qu'il puisait dans ses documents, Las Casas avait ceux qu'il tirait de son propre fonds, qui devait être très riche. Il avait connu personnellement la plupart de ceux qui jouèrent un rôle dans les événements de son temps, dont souvent il avait été témoin oculaire. Ses relations étaient très étendues, sa correspondance considérable.

Las Casas est prolixe. Il a des phrases d'une longueur interminable, dont il est souvent difficile de suivre le sens. Il aime à montrer qu'il a des lettres, mais manque absolument de critique. Il est passionné, injuste quelquefois, partial souvent, mais courageux, indépendant et, contrairement à ce que nous avons été enclin à croire, toujours véridique et sincère.

10. HERRERA. 1601. — **Historia general.** Dec. I. Liv. I, II, III, VI, VII et VIII.

Herrera prend généralement ses informations sur Colomb dans Las Casas, dont les manuscrits lui avaient été communiqués; mais sur quelques points il paraît avoir obtenu des indications des Colombo italiens, qui convoitaient l'héritage du Découvreur. Il semble aussi avoir connu le texte original du Journal de Bord de Colomb.

Nos sources d'information sur les entreprises portugaises que Colomb a mentionnées viennent des pièces contenues dans le recueil *Alguns Documentos*, et de l'historien açoréen Ant. Cordeyro, ouvrages sur lesquels nous avons donné les renseignements nécessaires dans la première série de nos *Etudes*.

CHAPITRE PREMIER

ÉTABLISSEMENT DE COLOMB EN PORTUGAL ; FORMATION DE SON DESSEIN ; LES PAPIERS DE PERESTRELLO

I. — Résumé des faits précédemment acquis.

Dans la première série de ces Études, nous avons fait connaître tout ce qu'on sait de la vie de Colomb pendant sa jeunesse : nous l'avons suivi d'aussi près que le permettent les renseignements que nous possédons, depuis sa naissance, en 1451 (32), jusqu'au moment où, en 1477,

---

(32) Ce point est aujourd'hni définitivement acquis. Dans notre essai sur la date de la naissance de Colomb (*The real birth date of Christopher Columbus*, 1451), publié à Londres en 1903, et reproduit en français dans nos *Études critiques*, dont il forme la troisième, nous avons soumis à un examen rigoureux tous les textes relatifs à la question et montré que, contrairement à ce que l'on soutenait, la phrase de l'acte notarié du 31 octobre 1470, découvert à Gênes en 1887 (*Raccolta Colombiana*, *Scritti*, Vol. II, n° XXXIV), où Colomb est désigné comme ayant plus de 19 ans (*major annis decemnovem*), ne voulait pas dire qu'il avait alors dépassé la majorité légale de 18 ans et pas encore atteint celle de 25, mais signifiait tout simplement qu'il avait 19 ans passés, 19 ans révolus, et pas encore 20, d'où il suit que Colomb est né après le 31 octobre 1450 et avant le 31 octobre 1451 (voyez pages 95-101 du volume anglais et pages 261-264 de l'ouvrage français, où notre argumentation est résumée).

Malgré la rigueur de la démonstration, elle ne fut pas acceptée par tout le monde. Les choses auxquelles on s'est habitué à croire ne s'effacent pas facilement de notre esprit, et pour quelques-uns le document du 31 octobre 1470, le seul que l'on connût alors, quoique pouvant avoir la signification que nous lui donnions, ne suffisait pas pour faire écarter l'ancienne manière de voir. Mais depuis lors, on a découvert un autre acte qui a exactement le même sens que celui de 1470, et qui le confirme et le complète. En 1904, M. Ugo Assereto découvrit une déposition que Colomb avait faite le 25 avril 1479

après le voyage qu'il aurait fait au nord, il s'établit en Portugal. Suppléant, autant que possible, à l'absence de documents, par le raisonnement et par les déductions qu'autorise la logique des choses, nous croyons avoir montré que Colomb n'avait pas encore quitté l'Italie en 1473, époque où il exerçait toujours sa profession de tisserand; qu'en 1474 ou 1475 il fit un court séjour à Chio, et qu'en 1476 il s'embarqua à Gènes avec les Spinola et les di Negro sur l'un des bâtiments de commerce que ces Génois conduisaient en Angleterre et peut-être en Flandre ; que ces bâtiments furent attaqués à leur passage, au large du cap Saint-Vincent, par Guillaume de Casenove, dit Coullon ou Colombo, et qu'à la suite de cette attaque Colomb, ainsi que les autres Génois qui purent échapper au terrible corsaire, cherchèrent un refuge temporaire en Portugal, où ils se trouvaient en décembre 1476.

S'il y a quelque incertitude sur l'emploi du temps de Colomb pendant les années 1474 et 1475 ; si ce n'est que

---

devant un notaire de Gênes, où il déclare lui-même, entre autres choses qui seront mentionnées ailleurs, qu'il avait alors 27 ans environ : *Est etatis annorum viginti septem vel circa.* Vingt-sept ans avant août 1479 nous reporte à août 1452. Mais M. Assereto ayant montré qu'il était d'usage pour ceux qui étaient appelés à dire leur âge à un notaire d'accuser le nombre des années déjà révolues, 27 ans environ signifient en réalité, ici, 27 ans passés. Or, comme nous savons par l'acte du 31 octobre 1470, que Colomb avait alors plus de 19 ans et comme celui du 25 août 1479 montre qu'à cette date il avait dépassé sa 27° année, il faut, nécessairement, qu'il soit né dans les deux mois et quatre jours compris entre le 26 août et le 31 octobre 1451.

M. Assereto a publié l'important document qu'il a eu la bonne fortune de découvrir dans le *Giornale storico e letterario della Liguria*, numéro de janvier-février 1904, et l'a fait précéder d'un court mémoire intitulé : *La data della nascita di Colombo accertata da un documento nuovo*, dans lequel il a refait la démonstration que nous avions déjà faite en 1903. Comme il n'y mentionne pas notre nom, nous devons croire que notre travail lui est resté inconnu, quoiqu'il ait fait quelque bruit. Ne voulant pas nous exposer au reproche de ne pas rendre à M. Assereto ce qui lui est dû, nous notons avec plaisir que c'est à lui qu'appartient le mérite d'avoir constaté que l'acte de 1479 permet de circonscrire dans des limites plus étroites l'époque de la naissance de Colomb.

par induction qu'on peut établir qu'une partie de ce temps, tout au moins, fut remplie par un voyage et un court séjour à Chio, il n'en est pas de même du dernier fait : de l'arrivée du futur amiral en Portugal en 1476. La démonstration que toutes les particularités du combat que Coullon-Colombo livra aux Génois, en août 1476, correspondent exactement à celles du combat que Fernand Colomb et Las Casas racontent, sans en donner la date, mais qu'ils déclarent avoir été l'occasion et la cause de l'arrivée de Colomb au Portugal, ne permet pas de douter que c'est de cet événement qu'ils ont voulu parler et que, par conséquent, c'est bien à cette époque, c'est-à-dire dans les derniers mois de l'année 1476, que Colomb aborda pour la première fois au pays où il devait élaborer et préparer son grand dessein. On doit désormais considérer ce point, qui fut si longtemps controversé, comme définitivement fixé. Ceux-là seuls qui n'auraient pas pris la peine d'étudier la question, à la lumière des documents produits par la *Raccolta Colombiana*, pourraient encore avoir quelques doutes à cet égard, que l'examen des pièces ferait aussitôt disparaître.

Partant de ce point, aujourd'hui bien certain, nous avons été amené à placer en 1477 l'établissement de Colomb en Portugal. Nous n'avons pas de preuve du fait ; mais il résulte des diverses particularités relatives au sujet qui sont parvenues à notre connaissance :

Les navires génois sur l'un desquels Colomb se trouvait, quand Coullon les attaqua, se rendaient en Angleterre ; deux de ces navires, l'un commandé par un di Negro, l'autre par un Spinola, Génois appartenant à deux familles avec lesquelles Colomb paraît avoir entretenu des liens d'étroite amitié, étaient allés, après la bataille de Saint-Vincent, se refaire à Lisbonne, et en décembre ils se préparent à continuer leur voyage en Angleterre, où Colomb nous dit avoir été.

Il y a là une suite de faits qui autorise la conclusion que Colomb, qui s'était embarqué à Gènes pour un voyage en Angleterre et non pour aller au Portugal, où il n'aborda qu'accidentellement, continua, dès qu'il le put, le voyage qu'il avait entrepris, et que les navires et les gens avec lesquels il l'avait commencé, s'étant remis en route pour leur destination originelle, qui était aussi la sienne, il dut les suivre et se rendre avec eux en Angleterre. Il semble qu'il n'y ait rien là de forcé et qu'on peut souscrire sans hésiter à des conclusions si bien justifiées.

A partir de ce moment, le terrain devient plus incertain; il reste encore assez solide toutefois pour permettre d'y asseoir quelques autres données. Le fait principal à relever, c'est que, de l'aveu de Colomb, il était dans les régions du Nord en février 1477. Nous estimons que Colomb n'a pas fait le voyage qu'il dit avoir fait, dans la note où il mentionne cette date, et nous avons donné nos raisons pour cela (33). Mais, s'il est inadmissible, pour nous, que Colomb ait visité l'Islande et ait, comme il le dit, navigué à cent lieues au delà, le fait qu'en février 1477 il n'était pas en Portugal peut et doit être admis. Nous ne savons pas où il était alors et nous avons de bonnes raisons de croire que ce n'était pas en Islande ; mais sa propre assertion montre que c'est seulement après cette date de février 1477, indiquée par lui, qu'il retourna au pays où il devait se fixer. On ne saurait plus aujourd'hui avancer, avec quelque vraisemblance, que c'est après s'être établi au Portugal que Colomb fit son voyage en Angleterre et au Nord. Tant que l'on put croire que c'était en 1470, ou vers cette époque, qu'il passa au Portugal, cette opinion pouvait se soutenir; mais maintenant que nous savons que c'est seulement dans les derniers mois de l'année 1476 qu'il aborda

---

(33) Voir nos *Études critiques sur la vie de Colomb avant ses découvertes:* Étude V^{e}, pp. 371 et sq.

pour la première fois dans ce pays, cette supposition n'est plus recevable. On ne saurait admettre non plus que c'est à une époque postérieure à l'année 1477 — à moins que ce ne soit de quelques mois seulement — que Colomb revint au Portugal, puisque nous savons par lui-même qu'il y était en 1478 (34), et par d'autres sources que, lorsqu'il abandonna ce pays en 1484 ou 1485, il avait un fils de 4 ou 5 ans (35).

Nous avons conclu de toutes ces particularités, exposées plus longuement ailleurs, que ce doit être avec le navire de di Negro, ou avec celui de Spinola, que Colomb fit son voyage au nord-ouest, et que c'est probablement avec le même navire qu'il revint à Lisbonne, où les di Negro et les Spinola avaient des intérêts, et où lui-même se fixa (36). Assurément ce ne sont pas là des conclusions qui défient toute contradiction; nous ne pouvons les justifier par aucun document et par aucun témoignage direct; mais elles découlent naturellement de la logique des choses, et on serait fort embarrassé d'en proposer d'autres qui seraient plus vraisemblables et plus acceptables à la critique.

Nous sommes incomplètement renseignés sur les particularités du mariage de Colomb, qui suivit de près son établissement à Lisbonne; mais nous savons que ce mariage n'a pu avoir lieu que de 1479 à 1480 (37) et nous

---

(34) Déposition du 25 août 1479. Voir ci-dessus, sources, n° 1.

(35) Voir ci-après.

(36) Dans la déposition ci-dessus mentionnée Colomb dit que c'est avec di Negro qu'il se trouvait à Lisbonne en 1478.

(37) Dans la première série de ces ÉTUDES nous avions fixé approximativement la date du mariage de Colomb à l'année 1478 ou 1479 (pp. 445-46). Mais la déposition de Colomb du 25 août 1479 donne lieu de penser que c'est en 1479, au plus tôt, que Colomb épousa Felipa Moniz Perestrello, car dans cet acte il est désigné comme citoyen de Gênes (*Cristoforus Columbus civis Janue*), et lui-même déclare qu'il va faire un long voyage au Portugal. Ces expressions n'indiquent pas, qu'à ce moment, il était marié et fixé

connaissons suffisamment bien les deux familles portugaises dans lesquelles cette union le fit entrer. C'est ici que commence une nouvelle existence pour Colomb et c'est ici que nous le reprenons.

II. — Les indications qui auraient donné naissance au projet de Colomb.

La période de la vie de Colomb comprise entre son établissement en Portugal et son passage en Espagne, c'est-à-dire celle qui s'étend de l'année 1477 ou 1478 à 1484, ou à la suivante, est assez mal connue. Pendant longtemps on a ignoré la date, ainsi que les véritables circonstances de son arrivée à Lisbonne, et ce n'est que récemment, pour ainsi dire, que ce point si important a pu être établi, grâce à la découverte de documents qui ne sont pas d'origine colombienne.

Sur les autres particularités de la vie de Colomb à cette époque, sur les voyages qu'il a pu faire aux îles de l'Atlantique et à la côte d'Afrique, sur les observations qu'il aurait faites, sur les renseignements qu'il aurait recueillis dans ce petit pays, alors si ardemment engagé dans la voie des découvertes maritimes, sur toutes les choses, enfin, qui peuvent avoir contribué à la formation de son projet, nous sommes réduits aux seules informations d'origine colombienne, c'est-à-dire que pour étudier ce point, si intéressant pour nous, des véritables origines de la grande aventure de 1492, nous n'avons que des indica-

dans ce pays. Il semble, en effet, que, s'il en avait été ainsi, il n'aurait pas parlé du Portugal comme d'un pays auquel il était étranger et où il allait faire un voyage, alors surtout que Las Casas nous dit que son mariage et son domicile dans ce pays avaient fait de lui un sujet du roi. On peut donc regarder comme extrêmement probable que c'est seulement après son retour à Lisbonne, qui dut avoir lieu au mois de septembre 1479, que Colomb s'y maria.

tions peu sûres, dont il ne faut faire usage qu'avec circonspection.

On a vu à l'introduction que ce que, d'un commun accord, tout le monde appelle le grand dessein de Colomb, c'est le projet d'aller aux Indes par l'ouest, et que c'est là l'objet que Colomb lui-même, ainsi que les deux interprètes de sa pensée, son fils et Las Casas, attribuent à son entreprise. Nous allons maintenant chercher comment s'est formé ce grand dessein, d'après ce qu'ils disent eux-mêmes, et d'après les sources où, suivant eux, ses éléments auraient été puisés.

La tradition colombienne représente l'heureux découvreur du Nouveau-Monde, comme ayant été amené à la conviction que l'on pourrait atteindre l'Asie en prenant la route de l'ouest, par un grand nombre d'indications qui doivent maintenant nous occuper. Avant de nous y arrêter, pour en déterminer le caractère et la valeur, écartons une question préliminaire, celle du lieu d'origine du projet dont nous allons faire l'histoire.

III. — Séjour que Colomb aurait fait à Porto-Santo et à Madère.

Est-ce à Porto-Santo que Colomb eut la première idée de son projet ? On l'a dit et cette assertion, bien qu'assez invraisemblable, peut s'appuyer sur quelques raisons plausibles. Le langage de Fernand Colomb et de Las Casas, celui de ce dernier surtout, semble, en effet, la confirmer.

Après son mariage, nous disent-ils, Colomb alla vivre avec sa belle-mère; c'est-à-dire avec Isabel Moniz, veuve de Bartholomeu Perestrello, le colonisateur de l'île de Porto-Santo, où il avait fixé sa résidence (38). Ni Fernand

(38) « Comme le beau-père était déjà mort, le jeune couple alla habiter « avec sa belle-mère. » (FERNAND COLOMB, *Historie*, ch. V, fol. 11 verso.) « Il

Colomb, ni Las Casas ne nomment ici Porto-Santo ; mais, ailleurs, ce dernier dit positivement que Colomb vécut dans cette île et que sa femme y avait des intérêts (39). Dans le passage qui suit, il répète cette assertion en ajoutant que c'est à Porto-Santo que Colomb eut son premier-né et que c'est peut-être seulement pour y laisser sa femme, pendant qu'il naviguerait, qu'il alla habiter cette île (40). Colomb lui-même parle d'un navire qu'il avait laissé là (41). A cette époque, explique Las Casas, Porto-Santo et l'île voisine de Madère, étaient fréquentées par un grand nombre de navigateurs et de pilotes portugais ; on y était très bien renseigné sur les découvertes et les entreprises maritimes qui avaient alors lieu, et Colomb, que les questions de navigation et de cosmographie intéressaient particulièrement, se plaisait dans ce milieu (42).

(Colomb) s'en alla vivre avec sa belle-mère » (*á la casa de su suegra*). (Las Casas, *Historia de las Indias*, Liv. I, ch. IV, Vol. I, p. 53.)

(39)... *Y porque algun tiempo vivió en la dicha isla de Puerto Santo, donde dejó alguna hacienda y heredades su suegro Perestrello.* « Parce qu'il avait « habité pendant quelque temps la dite île de Porto-Santo où son beau-père « Perestrello avait laissé des biens et un patrimoine. » (Las Casas, *loc. cit.*, p. 54.) Las Casas ajoute qu'il croit se rappeler que c'est Diego qui lui donna ce renseignement en 1519 à Barcelone (*ibid.*).

(40) *Ansi que fuese à vivir Cristobal Colon à la dicha ista de Puerto Santo, donde engendró al dicho su primogenito heredero D. Diego Colon, por ventura por sola esta causa de querer navegar, dejar alli su mujer.* « De « sorte que Christophe Colomb s'en alla vivre à la dite île de Porto-Santo, « où il engendra son dit premier-né et héritier D. Diego Colomb, peut-être « seulement parce qu'il désirait naviguer et voulait laisser là sa femme. » (*Historia*. Liv. I, ch. IV, Vol. I, p. 54.)

(41) Fragment de lettre de Colomb cité par Las Casas, Liv. I, ch. III, Vol. I, p. 49. F. Colomb, *Historie*, ch. IV, fol. 9 v.

(42) Las Casas suppose que cette particularité est une des raisons qui auraient déterminé Colomb à aller vivre à Porto-Santo... *Y porque alli en aquella ista y en la de la Madera, que esta junto, y que tambien se habia descubierto entonces, comenzaba à haber gran concurso de navios sobre su poblacion y vecindad, y frecuentes nuevas se tenian cada dia de los descubrimientos que de nuevo se hacian...* « et parce que là dans cette île et dans « celle de Madère, qui est voisine et qui fut découverte à la même époque,

On a inféré des faits, ainsi présentés, auxquels une tradition locale semble donner quelque créance (43), que Colomb, après son mariage, était allé habiter Porto-Santo avec sa belle-mère, et que c'est là qu'il aurait relevé les premiers indices qui lui donnèrent l'idée de sa grande entreprise. A tout considérer, cependant, cette inférence ne paraît pas justifiée. Il faut remarquer que le témoignage de Las Casas sur ce point n'est pas distinctement confirmé par celui de Fernand Colomb, et que l'évêque de Chiapas lui-même ne semble pas très certain de ce qu'il avance à ce sujet (44). D'autres considérations rendent aussi fort douteux que Colomb ait pu habiter Porto-Santo dans les conditions indiquées par Las Casas.

Nous savons, en effet, qu'Isabel Moniz s'était empressée de se défaire de la capitainerie de Porto-Santo à la mort de son mari en 1457 ou 1458, et qu'elle était allée fixer sa résidence à Lisbonne, où elle fit élever sa fille et où elle la maria à Colomb. en 1479 ou 1480 (45). A cette époque il y avait cinq ans environ que le fils d'Isabel, Bartholomeu Perestrello II, après avoir atteint sa majorité, s'était fait restituer la capitainerie de Porto-Santo, dont sa mère et son tuteur avaient disposé, pendant sa minorité,

---

« il commençait à y avoir un grand concours de navires pour son peuplement et on y avait chaque jour de fréquentes nouvelles des découvertes « qui se faisaient alors » (*op. cit.*, p. 54).

(43) Le savant éditeur et annotateur de Fructuoso, M. Azevedo, a trouvé dans les Annales inédites de Porto-Santo, *Annaes da Ilha da Porto Sancto*, la mention que Colomb avait habité cette île et même qu'il s'y était marié. (Fructuoso, *As saudades*, 1873, 2e partie, note 12, pp. 459-60.)

A Porto-Santo, comme à Funchal, on montre la maison que Colomb habitait. C'était celle de Perestrello qui date de 1471. Des portes intérieures de cette vieille bâtisse, ainsi que deux cannes faites avec des morceaux de bois qui en provenaient, ont figuré à l'Exposition du 4e centenaire de Colomb, à Chicago en 1492, sous les nos 132, 134 et 135. Voyez Curtis, *Relics*, etc.

(44) Voyez ci-dessus note 39; cette réticence de Las Casas affaiblit le témoignage qu'il donne à ce sujet.

(45) Voyez ci-dessus note 37.

en faveur de Correa da Cunha, son beau-frère, et avait repris possession de l'île (46). Le peu que nous savons de cette affaire ne donne pas lieu de croire qu'Isabel Moniz vivait alors en bonne intelligence avec son fils et qu'elle était retournée habiter Porto-Santo ; tout indique même le contraire. Nous savons aussi qu'un ami intime de la famille de Colomb, Diego Mendez, parle de Felipa et de son fils Diego comme vivant à Lisbonne, et Diego lui-même nous dit que sa mère fut inhumée dans cette ville (47).

Malgré le témoignage en apparence si positif de Las Casas, on est donc fondé à regarder comme extrêmement invraisemblable que Colomb, sa belle-mère et sa femme aient jamais fixé leur résidence à Porto-Santo. Le fait, d'ailleurs, n'a qu'une importance secondaire et on n'y insisterait pas, si des écrivains autorisés ne l'avaient donné comme étant bien établi (48).

Il en est de même du séjour que Colomb aurait fait à Madère, où, d'après une ancienne tradition, acceptée par plusieurs auteurs, il se serait marié et aurait conçu son grand dessein. Nous avons mentionné le fait dans la première série de ces ÉTUDES et nous avons conclu qu'il n'y avait aucune bonne raison d'y croire (49). Cependant un document nouvellement découvert et qui est mentionné ci-dessus (50) semble donner quelque créance à cette tradition. Dans cette pièce Colomb déclare à Gènes, en 1479,

---

(46) Voyez la VI[e] de la 1[re] série de ces ÉTUDES, ch. IV, § V.

(47) *Ibid.*, p. 458.

(48) WASHINGTON Irving (*A life of Columbus*... I, p. 45); ROSELLY DE LORGUES (*Christophe Colomb*, Vol. I, p. 98); ELTON (*The career of Columbus*, p. 87); FISKE *Discovery of America*, Vol. I, pp. 353-354); THACHER (*Columbus*, Vol. I, p. 229); TARDUCCI (*Vita*..., p. 57), et d'autres qu'il est inutile de nommer sont très affirmatifs à cet égard. HARRISSE, RUGE et MARKHAM, ne sont pas tombés dans cette erreur.

(49) *Op. cit.*, pp. 442-444.

(50) Paragraphe I, note 32.

que se trouvant à Lisbonne, en 1478, Paulo di Negro le chargea de faire un achat de sucre à Madère. On ne peut guère inférer de là que di Negro envoya expressément Colomb à cette île dans ce but, car il résulte de la déclaration que di Negro commissionna un navire portugais pour aller chercher cette marchandise. Il est donc permis de supposer que Colomb habitait alors Madère, et que c'est pour cela que di Negro le chargea de cet achat. S'il avait été envoyé pour cet objet, il est à croire que c'est lui qui aurait été chargé de rapporter le sucre.

IV. — Informations que Colomb aurait trouvées dans les papiers de Perestrello.

Quel que soit le lieu où Colomb, après son mariage, serait allé vivre avec sa belle-mère, celle-ci aurait vite découvert que son gendre s'intéressait particulièrement aux choses de la mer, et elle lui aurait appris que son mari, qui de son temps était un grand marin (51), s'était aussi épris de navigation, et qu'il avait été l'un des découvreurs de Porto-Santo et de Madère (52). Encouragé par ce succès, qui lui avait valu le gouvernement de la première de ces deux îles, Perestrello s'était proposé de faire d'autres découvertes, et avait réuni dans ce but des documents de différents genres que sa veuve s'empressa de mettre à la disposition de Colomb, qui en prit connaissance avec joie (53).

---

(51) ... *Suo marito era stato grand'huomo per mare.* (F. Colomb, *Historie*, ch. V, fol. 11 verso.)

(52) F. Colomb, *loc. cit.*; Las Casas, *Historia*, Liv. I. ch. V, Vol. I, p. 53. Dans ce passage, Las Casas, tout en présentant Perestrello comme un homme de mer, ne le donne pas positivement pour être l'un des découvreurs de Porto-Santo et de Madère ; mais un peu plus loin il semble le considérer comme tel.

(53) « Comme l'amiral se plaisait beaucoup au récit de ces sortes de navi-
« gations, sa belle-mère lui donna les papiers et les cartes marines qui lui

Ce serait cette circonstance, nous assurent F. Colomb et Las Casas, qui aurait réveillé en lui le goût qu'il avait toujours eu pour les découvertes maritimes, et qui l'engagea à reprendre avec une nouvelle ardeur l'étude des questions qui s'y rapportent (54). Il relut attentivement tous les ouvrages qui en traitaient, et s'efforça de recueillir toutes les informations et indications qu'il put trouver relativement aux découvertes faites et à faire dans l'Atlantique (55). Il se rendit aussi lui-même aux côtes d'Afrique pour acquérir la pratique des routes que suivaient ceux qui fréquentaient habituellement ces parages ; il se renseigna auprès de ceux qui avaient l'expérience de ces choses et finit par se dire que si les Portugais allaient si loin dans la direction du Midi, on devait pouvoir en faire autant dans la direction de l'Ouest et trouver là aussi des terres nouvelles (56).

« étaient restés de son mari. » (*Historie, loc. cit.*) « La belle-mère donna « tous ces objets à Christophe Colomb, qui prit grand plaisir à les consulter. » (Las Casas, *Historia, loc. cit.*)

(54) « Le goût de l'amiral pour ces questions en devint vif. » (*Historie*, ch. V, fol. 12, recto.) « Cette circonstance encouragea et aviva son goût « naturel et lui fournit l'occasion d'étudier avec plus d'assiduité les ouvra- « ges de cosmographie et d'astronomie. » (Las Casas, *loc. cit.*)

(55) « Il s'informait des voyages et navigations que les Portugais faisaient « alors pour la Mine et pour la côte de Guinée, et se plaisait surtout à s'en- « tretenir avec ceux qui faisaient ces voyages... Il se mit à relire les auteurs « traitant de la cosmographie qu'il avait lus autrefois ; il examina les raisons « astrologiques qui pouvaient le confirmer dans son dessein, et il notait tous « les indices dont il entendait parler par certaines personnes ou par les « marins et qu'il espérait pouvoir utiliser. » (F. Colomb, *op. cit.*, fol 12, recto.)

(56)... *Standosi egli in Portogallo, cominciò a congietturar, che si, come quei Portoghesi caminavano tanto lontano al mezo di, medesimamente si potrebbe caminare alla volta dell' Occidente, e che di ragione si potrebbe trovar terra in quel camino...* « Ce fut pendant qu'il était en Portugal qu'il « commença à se demander si, de même que les Portugais allaient si loin « dans la direction du Midi, on ne pourrait pas en faire autant dans la direc- « tion de l'Occident, et s'il n'était pas vraisemblable qu'on trouverait des terres « dans cette voie. » (F. Colomb, *op. cit.*, fol. 12 recto.)

La singularité de ce langage, qui suppose que l'objet de Colomb était la

Telles auraient été, d'après les deux seuls auteurs contemporains autorisés à parler au nom de Colomb, les circonstances qui déterminèrent sa vocation, et qui l'amenèrent à former le grand dessein qu'il mit à exécution plus tard.

Il résulte de ce récit, qui est le même chez les deux auteurs, quoique un peu plus circonstancié dans Las Casas, que Colomb ne conçut son grand dessein qu'après son établissement et son mariage en Portugal; que c'est la lecture des papiers de Perestrello qui lui en donna l'idée; que c'est alors seulement qu'il se mit à étudier les auteurs, et à recueilir des indications relatives au sujet.

L'assertion que c'est en Portugal que Colomb conçut son grand dessein ne soulève aucune objection; mais il n'en est pas de même des deux autres. Le Perestrello qu'on nous représente ici comme un navigateur ayant fait des découvertes importantes, et comme se proposant d'en faire d'autres, en vue desquelles il avait préparé des documents qui fixèrent l'attention de Colomb, n'était pas un homme de mer. Contrairement à ce qu'avancent Fernand Colomb et Las Casas, il ne découvrit ni Porto-Santo, ni Madère, ni aucune autre île, et les documents n'indiquent pas qu'il ait jamais pris part à aucune entreprise maritime. Il fut le premier Portugais, il est vrai, qui tenta de coloniser Porto-Santo; mais cette tentative échoua complètement et il ne paraît pas avoir habité cette île avant 1446, époque à laquelle il en fut nommé capitaine donataire, grâce à des

---

découverte de nouvelles terres, a frappé Humboldt, qui remarque qu'il y a là « pour le moins » une impropriété d'expression. » *Examen critique*, Vol. I, p. 20.) Au point de vue où se plaçait Humboldt, qui ne voyait dans l'entreprise de Colomb que le dessein de « chercher l'Orient par l'Occident », il avait sûrement raison de trouver que le fils du découvreur de l'Amérique s'exprimait ici d'une manière impropre.

circonstances particulières qui sont étrangères à la part qu'il aurait prise à sa découverte (57).

Rien de ce que nous savons de la vie de ce personnage n'autorise à voir en lui un navigateur, et bien que sur la foi de Fernand Colomb et de Las Casas, qui tous les deux le considèrent comme un marin célèbre, mais qui n'étaient pas en position d'être renseignés à cet égard, nombre d'auteurs lui aient attribué cette qualité, on peut avancer en toute sécurité qu'il ne l'avait pas (58). Il est donc tout à fait improbable, pour ne pas dire impossible, que Perestrello ait laissé des documents géographiques ou cos-

---

(57) Les îles de Porto-Santo et de Madère furent découvertes par Gonçalve Zarco et par Tristam Vaz, la première en 1418 et la seconde deux ans plus tard. Azurara, qui est un chroniqueur contemporain, et Barros, qui avait, quand il écrivait, toutes les sources d'information nécessaires, ont raconté cette entreprise d'une manière très circonstanciée et Perestrello n'y fut pour rien, bien qu'après la découverte de Porto-Santo, le Prince Henrique l'ait chargé de coloniser cette île. Il échoua dans cette première tentative, et en fit une seconde peu de temps après qui échoua également, car il s'établit à Lisbonne et devint l'un des Conseillers de cette ville, où il se maria. Ce n'est qu'en 1446 qu'il obtint la capitainerie héréditaire de Porto-Santo et qu'il alla se fixer dans cette île. On ne connait pas les motifs de cette faveur tardive; mais on les soupçonne. A l'époque où on la lui fit, l'une de ses deux sœurs était la maitresse attitrée de l'archevêque de Lisbonne, Pedro de Noronha, et l'autre l'avait été. Or ce personnage était l'un des chefs du parti de Bragance, et son influence était considérable. Pour ces derniers faits, voyez la VI° de nos *Études*, notes 37 et 38, et le paragraphe *Bartholomeu Perestrello*, pp. 475 et sq.

(58) La plupart des ouvrages modernes où il est question de la découverte de Porto-Santo et de Colomb, représentent Perestrello comme un célèbre navigateur. *One of the most distinguished navigators under Prince Henry*, écrit Washington Irving (*History of the life and voyages of Colombus*, Londres, 1828, Vol. I, p. 42). « Le parfait marin », dit Roselly de Lorgues (*Christophe Colomb*, éd. de 1878, Vol. I, p. 94). « L'habile navigateur italien », lit-on dans l'excellent ouvrage de Fiske (*The Discovery of America*, Vol. II, p. 352). M. Harrisse, un des premiers, s'éleva contre cette légende (*Christophe Colomb*, Vol. I, p. 273); depuis, M. Florentino a fait des recherches spéciales à ce sujet et a démontré de la manière la plus péremptoire que la légende n'avait aucun fondement (*A mulher de Colombo*, Lisbonne, 1892, pp. 36 et 37). Mme Maney, qui a traduit et annoté l'ouvrage de Florentino et qui a contrôlé ses recherches sur ce point, a dû s'excuser auprès de la fa-

mographiques et des instruments nautiques susceptibles d'exercer une si grande influence sur le futur amiral de l'Océan.

L'assertion que c'est ce que Colomb apprit de la carrière de son beau-père qui le détermina à étudier les ouvrages de cosmographie et autres dont la lecture forma sa conviction scientifique, ne peut non plus être admise sans difficulté. De l'aveu des plus sincères admirateurs de Colomb, la critique moderne a établi que son savoir était très superficiel et que ses études ne se sont pas étendues au delà des quelques ouvrages qui sont restés dans la bibliothèque de son fils (59), ouvrages dont le principal n'a été imprimé qu'après son passage en Espagne. Il y a, d'ailleurs, ainsi qu'on le verra plus loin, d'excellentes raisons de dire que c'est après avoir quitté le Portugal que Colomb connut ces ouvrages. Sur ces deux points, par conséquent, les explications données par Fernand Colomb et par Las Casas sont manifestement erronées. Les renseignements que Colomb a pu tirer des papiers de Perestrello, si Perestrello en laissa, n'étaient certainement pas de nature à contribuer à la formation d'aucun plan ayant pour objet de passer aux Indes par l'ouest et à susciter des lectures pouvant avoir cet objet en vue.

V. — Aveu de Fernand Colomb et de Las Casas sur l'objet du projet de Colomb.

On vient de voir les raisons qui rendent si invraisemblable la supposition que Colomb ait pu trouver, dans les

---

mille Perestrello, avec laquelle elle entretenait des relations d'amitié, d'avoir à détruire une illusion chère aux descendants du premier gouverneur de Porto-Santo. (*The Wife of Columbus*, 1893, préface.)

(59) C'est l'opinion de M. de Lollis, entre autres. Voyez la IV[e] de nos *Études critiques*, pp. 297 et 298.

notes et papiers que Perestrello aurait laissés, des indications pouvant lui donner l'idée que les Indes étaient accessibles par l'Occident. Mais, à ces raisons déjà si probantes, il faut en ajouter une autre qui est décisive. C'est la déclaration de Fernand Colomb, que la communication faite à son père et les investigations qu'elle lui suggéra, eurent simplement pour effet de le convaincre de l'existence de terres inconnues à l'ouest. Sous la plume du fils même du découvreur de l'Amérique une telle admission est si inattendue qu'il faut citer ses propres paroles.

Après avoir mentionné les études que fit son père et les indications qu'il recueillit à la suite de la lecture des papiers de Perestrello, Fernand Colomb écrit ce qui suit : « Il sut si bien utiliser ces choses qu'il en vint à la certi-« tude que, à l'occident des îles Canaries et du Cap Vert, « il y avait beaucoup de terres et qu'il était possible d'y « aller et de les découvrir (60). »

Remarquons bien qu'en s'exprimant ainsi Fernand Colomb parle de tout ce que son père apprit en Portugal : des idées que lui suggérèrent les papiers de Perestrello, des observations qu'il fit dans ses voyages, des indications qu'il recueillit de la bouche des pilotes, des renseignements que lui donnèrent les savants auxquels il s'adressa, et des données scientifiques qu'il puisa dans ses lectures ; ce sont toutes ces choses qui donnèrent à Colomb la conviction qu'il existait des terres inconnues à l'Ouest.

Le récit de Las Casas n'est pas aussi précis sur ce point que celui de Fernand Colomb ; mais il a exactement la même portée. Las Casas ne dit pas, comme l'auteur des *Historie*, que la connaissance des papiers de Perestrello

---

(60) *Di tutte le quali cose seppe cosi ben prevalersi, che indubitatamente venne a credere, che all' Occidente delle isole di Canaria, e di Capo Verde v'erano molte terre; e ch'era possibile navigarsi a quelle, e scoprirle.* (F. Colomb, *op. cit.*, fol. 12 recto.)

eut pour résultat de convaincre Colomb de l'existence de terres inconnues à l'ouest, mais après avoir raconté de la même manière comment la communication de ces papiers eut lieu et comment cette communication éveilla la curiosité de Colomb et suscita d'autres recherches, il termine en disant que « ce sont toutes ces choses qui fu- « rent la première origine de la découverte de ce grand « Monde » (61).

Ainsi, pour Las Casas comme pour Fernand Colomb, ce sont les indications contenues dans les papiers de Perestrello qui furent la source originelle du projet de découverte de Colomb, et nous venons de voir que de l'aveu du fils même de Colomb, ces indications n'eurent d'autre effet que de convaincre son père de l'existence de terres inconnues à l'ouest. Plus tard, ces deux biographes de Colomb diront que son projet consistait à aller aux Indes par une nouvelle route, mais ici, dans les pages où pour la première fois ils parlent de son grand dessein, et prétendent en expliquer l'origine, ni l'un ni l'autre ne l'expliquent ainsi. Pour eux, jusqu'à présent, le grand dessein de Colomb ne paraît avoir d'autre fondement que ce raisonnement, suggéré par les indications obtenues à la suite des révélations contenues dans les papiers de Perestrello, que, si les Portugais avaient pu découvrir des terres nouvelles en s'avançant vers le Midi, on devait pouvoir en découvrir aussi en naviguant vers l'Ouest (62).

---

(61) « *Y este parece haber sido el modo y ocasion de la venida de Cristo-* « *bal Colon a España, y el primer principio que tuvo el descubrimiento deste* « *grande Orbe* ». Las Casas, *Historia*, Liv. I, ch. IV, Vol. I, p. 54.

(62) Voyez au paragraphe précédent la note 56.

VI. — C'est en Portugal que Colomb conçut son dessein.

Avant de passer à un autre sujet, il n'est pas inutile de constater qu'il résulte bien nettement des deux récits des origines du projet de Colomb que nous venons d'analyser, que ce projet prit naissance en Portugal seulement, et que c'est ce que Colomb apprit dans ce pays qui lui permit de le développer. Les détails circonstanciés que Fernand Colomb et Las Casas donnent à ce sujet, ne peuvent laisser aucun doute sur ce point (63), que confirme, d'ailleurs, tout ce que nous savons aujourd'hui de la jeunesse et des

---

(63) Le titre du chapitre V des *Historie* où Fernand Colomb raconte l'arrivée et l'établissement de son père en Portugal est déjà assez explicite à cet égard : « Du passage de l'amiral en Espagne, et comment il arriva au Por- « tugal où il eut l'idée d'aller découvrir les Indes » : *e come si manifestó in Portugallo, da che hebbe causa lo scoprimento dell' Indie*. Le chapitre commence ainsi : « Quant à l'origine et à la cause de la venue de l'amiral en « Espagne et à l'occasion qui l'a conduit à se consacrer aux choses de la « mer... » *e di essersi egli dato alle cose del mare*, etc. (*Historie*, ch. V, fol. 9 et 10.) Voyez aussi le passage cité note 56 où Fernand Colomb est encore plus affirmatif.

Dans son chapitre IV, qui correspond au V[e] de F. Colomb, Las Casas est tout aussi explicite. On lit au sommaire, qui est donné par lui-même : « De la première origine de la découverte des Indes », et, après avoir expliqué que ce que Dieu a arrêté arrive à son heure, il raconte l'arrivée de Colomb au Portugal, son mariage, puis la communication que lui fit sa belle-mère des papiers de Perestrello, qui détermina sa vocation. Il termine ensuite le chapitre en disant, comme on l'a vu ci-dessus, que toutes les choses qu'il vient d'exposer furent « la première origine de la découverte de ce grand monde ».

Au chapitre suivant, Las Casas dit que Colomb, quand il se décida à chercher un prince chrétien qui voulût l'aider et lui donner son appui, avait déjà la certitude de découvrir des terres ayant des habitants comme s'il y était allé lui-même. — *Ya el tenia certidumbre que habia de descubrir tierras y gentes en ellas, como si en ellas personalmente hoviera estado*, — et qu'il va dire les raisons qui ont pu lui donner à croire, et même à tenir pour certain, qu'on trouverait ces terres dans la mer Océane au ponant et au midi, — *creer y aun tener por cierto que en el mar Oceano al Ponante y Mediodia, podia hallarlas*. (*Historia el las Indias*. Liv. I, ch. V, Vol. I, p. 55.)

antécédents de Colomb. Le fait n'est pas sans importance, parce qu'il détruit cette partie de la légende colombienne, que tant de bons esprits se sont laissés aller à accepter, d'après laquelle Colomb se serait rendu en Portugal pour y proposer son plan de passage aux Indes par l'ouest (64).

---

(64) Le témoignage si explicite de Fernand Colomb et de Las Casas que c'est en Portugal et seulement après son mariage, que Colomb conçut l'idée de sa grande entreprise, n'embarrasse pas les auteurs qui acceptent les légendes sans les contrôler. Ainsi, pour Roselly de Lorgues, le plan de Colomb ne s'est manifesté d'une manière complète qu'après avoir séjourné en Portugal; mais il avait été conçu antérieurement. (*Christophe Colomb*, Vol. I, p. 96.) On trouve l'expression de la même opinion dans la plus récente et la plus dispendieuse de nos Histoires de Colomb, où l'on semble avoir pris à tâche de rééditer les racontages que la critique des trente dernières années a définitivement écartés. « Nous pouvons dire, écrit M. Thacher, que Colomb passa « en Portugal vers l'année 1471 et qu'alors, déjà, il nourrissait des projets « pour la découverte des Indes par les mers de l'Occident. » *We may say that Columbus went into Portugal about the year 1471 and that even then, he entertained projects for the discovery of the Indies by the Western seas.* (*Columbus*, New-York, 1904, Vol. I, p. 279.) Voyez sur cette question nos *Études critiques*, pp. 334-335 et 437-439.

CHAPITRE DEUXIÈME

LES VOYAGES DE COLOMB AUX CÔTES D'AFRIQUE ET CE QU'IL AURAIT APPRIS AINSI

I. — Extension et date des voyages de Colomb aux côtes d'Afrique.

On vient de voir que les papiers qu'aurait laissés Perestrello, et qu'on nous dit être la source première du grand projet de Colomb, ne peuvent lui avoir suggéré aucune idée relativement à la possibilité de passer aux Indes par l'ouest. Il faut donc chercher ailleurs l'origine de cette idée chez Colomb, si, comme lui-même le dit, il n'en eut jamais d'autre. Après les indications contenues dans les papiers de Perestrello, ce sont les connaissances qu'il aurait acquises dans ses voyages aux côtes d'Afrique, qu'on nous donne pour avoir été l'une des voies par lesquelles il fut conduit à la conviction que l'Asie était accessible par l'ouest.

Nous savons fort peu de chose de ses voyages. Las Casas nous dit que tout ce que Colomb apprit en Portugal, relativement aux entreprises maritimes qui se faisaient alors, enflamma tellement son imagination pour les découvertes nouvelles, qu'après avoir acquis les connaissances géographiques et cosmographiques nécessaires, il voulut se rendre compte, par lui-même, des routes que suivaient les Portugais pour aller à la côte de Guinée, et que, dans ce but, il fit avec eux plusieurs voyages, ce qui lui fut

facile, explique Las Casas, parce que sa résidence et son mariage dans le pays l'avaient presque naturalisé Portugais (65). Colomb lui-même dit, à plusieurs reprises, avoir été en Guinée (66), mais sans indiquer le nombre et la date de ces voyages (67). Les seuls points qu'il nomme sont la côte de la Malaguette (68) où il vit des sirènes (69),

---

(65) « Comme chaque jour son imagination s'exaltait de plus en plus, et son « intelligence se nourrissait par la considération d'une foule de choses con- « cernant les terres découvertes et celles qui étaient à découvrir, comme il « avait meublé sa mémoire de la connaissance des diverses parties du monde « et consulté les anciens sur les contrées qui, d'après eux, paraissaient être « habitées, il résolut de visiter par lui-même les parties de l'Éthiopie qui, « à cette époque, étaient fréquentées par les marins, et c'est ainsi qu'il « fit plusieurs voyages à cette contrée en compagnie de Portugais, comme « s'il eût été de leur nationalité. » (Las Casas, *Historia*. Liv. I, chap. IV, Vol. I, p. 54.)

(66) A cette époque on donnait le nom de Guinée à toute la côte d'Afrique. Les limites de cette région n'avaient rien de fixe. Du temps de Colomb, on appliquait cette dénomination à toute la partie de la côte Occidentale d'Afrique comprise entre le Rio del Oro et le château de la Mine.

(67) « Il m'est arrivé qu'en conduisant en Portugal des bâtiments de Guinée... » lit-on, dans son Journal de Bord, à la date du 12 novembre 1492. (Navarrete, *Viages*, Vol. I, p. 55.) Un peu plus tard, le 21 décembre, il dit nettement qu'il a voyagé en Guinée: *Yo he andado la Guinea*. (*Ibid.*, p. 101.) Dans un passage d'un écrit cité par son fils il répète : J'ai voyagé en Guinée : *e ho caminato per la Guinea*. (*Historie*, ch. IV, fol. 9, verso.) Enfin une note autographe à l' *Imago Mundi* mentionne des observations répétées souvent en voyageant de Lisbonne à la Guinée (note 490 au traité de d'Ailly, dans la *Raccolta*, Scritti, Vol. II). Toutes ces expressions supposent certainement plusieurs voyages et confirment ce que dit Las Casas.

(68) La côte de la Malaguette, que Colomb appelle *Manegueta*, était à plusieurs degrés à l'ouest du Fort de la Mine. Ce nom lui vient d'une espèce de poivre qu'on y récoltait et dont les Portugais d'abord, et les Normands de Dieppe ensuite, faisaient un commerce considérable.

(69) Fernand Colomb dit que son père a consigné, dans le journal de son premier voyage, qu'il vit des Sirènes sur la côte de Manegueta, mais qu'elles ne ressemblaient pas autant aux femmes qu'on le prétend. (*Historie*, ch. IV, fol. 9, recto.) Dans le texte de ce journal, tel que nous le possédons, on trouve en effet cette mention à la date du 9 janvier 1493. A propos de trois Sirènes qu'il dit avoir vues près de la rivière Santiago, d'Española, Colomb remarque qu'elles avaient plutôt les traits d'un homme et ajoute qu'il en avait vu autrefois en Guinée sur la côte de la Malaguette... *en Guinea en la*

et le fort Saint-George de la Mine qu'il dit être placé sous la ligne (70).

Rien dans les courtes notes qui nous ont été conservées à ce sujet ne montre que Colomb ait visité d'autres parties de l'Afrique, ou qu'il ait parcouru d'autres régions de l'Atlantique que celle qui baigne le continent africain. Mais la légende colombienne est plus explicite. Las Casas, le premier, emporté par son imagination qui lui faisait voir dans notre Génois un grand navigateur, même avant qu'il eût trouvé l'Amérique, avance qu'il prit aussi part à la découverte des îles du Cap Vert, de l'Éthiopie et des Açores (71).

---

costa de la Manegueta. (NAVARRETE, *Viages*, Vol. I, p. 130. *Scritti*, in *Raccolta*, Vol. I, p. 93.)

On s'est demandé quels animaux aquatiques Colomb avait pu prendre pour des Sirènes. Navarrete a supposé qu'il s'agit de lamantins (*Loc. cit.* note); mais Cuvier a fait observer que les lamantins ne ressemblent à l'espèce humaine que parce qu'ils ont les mamelles sous la poitrine et qu'il faut que Colomb les ait vus de bien loin pour leur trouver des rapports avec la figure humaine. (Note à l'édition française du journal de Colomb. *Les quatre relations*, Vol. 2, p. 269.) Bien d'autres navigateurs ont eu cependant la même illusion et Oviedo rapporte qu'un pilote nommé Diego Martin lui assura avoir vu des Sirènes mâles. (OVIEDO, Vol. II, p. 177, col. 2.)

(70) « J'ai été au fort de Saint-Georges de la Mine qui appartient au roi « de Portugal et qui est sous la ligne. »

« J'ai été au château de la Mine du roi de Portugal qui se trouve sous la « ligne équatoriale. »

Fernand Colomb et Las Casas, qui rapportent ces deux passages, l'un aux *Historie*, ch. IV, fol. 9, recto, l'autre dans son *Historia de las Indias*. Liv. I, ch. III, vol. I. p. 49, disent les avoir empruntés à des notes de Colomb et cette assertion est confirmée par l'une de celles qu'il a mises à l'*Imago Mundi*, où il est dit exactement la même chose... *sub linea equinotiale... habet castrum serenissimus rex Portugalie in quo fui.* « Sous la ligne « équinoxiale... le sérénissime roi de Portugal a un château où j'ai été. » (*Raccolta, Scritti*... vol. II, notes à d'Ailly, nos 234-235.)

(71) « Ce qui eut aussi une bonne part d'influence dans ses résolutions, ce « furent les découvertes des iles du cap Vert, des Açores et d'une partie « des côtes de l'Afrique et de l'Éthiopie, découvertes qui eurent lieu de son « temps et à la plupart desquelles il prit part. » *Y que él habia sido en algunos viages dellos.* (LAS CASAS, *Historia*. Liv. I, ch. 28, Vol. I, p. 217.)

Ces assertions, qui sont démenties par l'histoire des découvertes portugaises, aujourd'hui bien connue (72), ont cependant trouvé créance et ont même été amplifiées par des auteurs modernes, qui donnent des détails d'une étonnante précision sur les parties des côtes et des mers d'Afrique que Colomb aurait visitées. L'un assure qu'il alla à l'embouchure du fleuve d'Or, *el rio de Oro* (73). Un autre l'envoie bien plus loin, jusqu'au delà de l'équateur avec Santarem et Pero Escobar, en 1471 (74). Un troisième, qu'on s'étonne de voir avancer de telles hypothèses, suppose qu'il accompagna Diego d'Azambuja (75). Un quatrième, mieux renseigné que tous les autres, précise la part qu'il prit dans cette entreprise. C'est comme capitaine de l'un des navires de d'Azambuja qu'il alla au fort de la Mine, et il ne se borna pas à cela, il poussa jusqu'à la côte de Bénin, et reconnut vraisemblablement l'archipel de Guinée (76). Enfin, un dernier nous apprend que le

(72) Les Açores étaient connues des Italiens et des Catalans avant les Portugais, mais leur seconde découverte par ces derniers est bien antérieure à l'établissement de Colomb en Portugal. Dès l'année 1439, époque à laquelle le Prince Henrique se fit donner l'autorisation de les coloniser, les sept îles du groupe étaient connues des Portugais : Les principales expéditions qu'ils y envoyèrent après, eurent lieu aux dates suivantes : 1444, Saint-Michel et Corvo ; 1450, Saint-Georges et Terceire ; 1452, Flores ; 1466, Fayal. En 1477 elles étaient toutes colonisées. Quant à la découverte du Cap Vert et à celle de l'Archipel de ce nom, l'une remonte à l'année 1446 et l'autre date de 1460, c'est-à-dire que la première est antérieure à la naissance de Colomb et que l'autre eut lieu pendant qu'il était encore dans l'enfance.

(73) Roselly de Lorgues, *Christophe Colomb*, Vol. I, p. 98. Edit de 1873.

(74) « *I think it not unlikely that he may have been with Santarem and* « *Escobar in their famous voyage of 1471.* » (Fiske, *the Discovery of America*, Vol. I, p. 352.)

(75) « *It is certain that he visited the Cap Verde Islands and Sierra Leona...* « *It seems probable that he actually accompanied the expedition which sailed* « *in december 1481 under the command of Diogo d'Azambuja.* » (Markham, *Life of Christopher Columbus*, p. 33.)

(76) « *Columbus was in command of one of the Caravels.* » Elton (*The career of Columbus*, p. 179)... « *he visited the Portuguese factories in Morocco or at the mouth of Rio del Ouro. As he enlarged the circle of his obser-*

voyage de Colomb au fort de la Mine ne fut pas une entreprise ordinaire, mais un voyage de découvertes (77).

Il faut remarquer que ceux qui viennent ainsi ajouter de nouvelles pierres à la légende colombienne, et lui apporter la sanction de leurs noms, ne sont pas les premiers venus. Ce sont des érudits, des savants, des lettrés tout au moins, qui ont acquis par leurs travaux ou par leurs utiles publications le droit d'être écoutés et que l'on croit sur parole. Comment s'étonner après de tels exemples, qui malheureusement sont trop fréquents, que l'Histoire véritable de Colomb, celle de ses commencements surtout, soit si mal connue !

Est-ce à dire que Colomb n'aurait pas voyagé dans les mers d'Afrique comme il le dit ? Nullement, son assertion n'est pas, il est vrai, une preuve suffisante du fait ; mais ici, on peut contrôler Colomb par lui-même en relevant, dans le Journal de bord de son premier voyage, un certain nombre d'allusions à la Guinée, qu'on ne s'expliquerait pas chez un homme qui n'aurait pas connu cette région par expérience (78). Bien qu'on ne sache pas exac-

---

« *vations, he advanced to more distant shores, among the blacks of the River* « *Senegal or with pepper merchants in Malaguette, or down along the Gold* « *Coast of Benin. He is even said to have visited the islands of the torrid* « *zone...* » (*Ibid*, p. 170.)

(77) « *It is more than likely his voyage was an extensive one made for* « *discovery and exploration.* » (Thacher, *Columbus*, Vol. I, p. 282.)

(78) C'est ainsi, par exemple, que le 28 octobre 1492, il remarque que les palmiers de Cuba sont différents de ceux de la Guinée. (*Journal de Colomb* in *Raccolta*, *Scritti*, Vol. I, p. 30, ligne 32.) Le 12 novembre il parle des noirs qu'on amenait de Guinée en Portugal pour leur apprendre la langue comme s'il avait pris part à ces opérations. (*Loc. cit.*, p. 40, l. 11.) Le même jour, à propos de la langue que tous les Indiens parlent, il dit que ce n'est pas comme en Guinée où il y a mille dialectes. (*Loc. cit.*, p. 40, l. 19.) Le 16 décembre il compare une plante de l'île espagnole à celle du même genre qu'on trouve en Guinée. (*Loc. cit.*, p. 65, l. 25.) Enfin, on a déjà fait remarquer qu'à propos des prétendues Sirènes des Antilles, il rappelle celles qu'il avait vues sur la côte d'Afrique. (Ci-dessus note 69.)

tement quelles sont les parties de la côte d'Afrique qu'il a parcourues, et qu'il soit probable qu'il se borna à aller au fort Saint-Georges de la Mine (79), on ne saurait mettre en doute qu'il a réellement fait dans cette région les voyages dont il parle et qu'il a connu la Guinée pour l'avoir vue.

Quant à l'époque à laquelle ces voyages eurent lieu, elle est nécessairement comprise entre l'année 1479 ou 1480, date du mariage de Colomb et de son établissement définitif en Portugal, et l'année 1485 au commencement de laquelle il passa en Espagne. Si l'on voulait indiquer une date plus précise, on pourrait dire que ce n'est pas antérieurement à l'année 1482 qu'il fit ses voyages à la Mine, qui sont ceux qu'il mentionne le plus souvent et qui paraissent avoir eu pour lui le plus d'importance, puisque cette célèbre forteresse ne fut construite qu'en 1482. Rien n'empèche d'admettre que Colomb ait continué ses voyages aux côtes de Guinée jusqu'au moment où il se décida à quitter le Portugal, ce qui nous ramène à l'année 1485 (80).

---

(79) C'est Diego d'Azambuja qui construisit le fort de Saint-Georges de la Mine sur un emplacement qui avait été découvert par les Portugais dès l'année 1471, et où les noirs apportaient de la poudre d'or. Sur l'ordre du roi Joao II, d'Azambuja partit de Lisbonne en décembre 1481 avec les matériaux et les forces nécessaires pour faire les travaux projetés et arriva au lieu choisi au mois de janvier 1482. (RESENDE, *Chronica* 2e partie, p. 10. DUARTE PACHECO, *Esmeraldo*, p. 69.) Ce n'est donc qu'au cours de cette année 1482 que la construction de ce fort eut lieu, et comme le langage de Colomb suppose qu'il existait lorsqu'il y alla, ce ne peut être avant 1482 qu'il visita cette place qui était aussi un comptoir de commerce.

(80) Nous avons dit plus haut que Las Casas suppose que Colomb prit part à la découverte des Açores et à celle des Iles du Cap Vert. Dans un autre chapitre Las Casas est allé plus loin. Induit en erreur par des notes autographes de Colomb et de son frère Barthélemy qu'il avait sous les yeux, et qui sont évidemment celles qu'on lit sur les marges de l'*Historia rerum* et de l'*Imago Mundi*, il avance que les deux frères firent partie des voyages de découverte des Portugais de l'année 1484 :

« L'amiral Don Christophe et son frère Don Barthélemy Colomb, autant

II. — La constatation que la zone équatoriale était habitable.

S'il n'est pas contestable que Colomb a voyagé avec les Portugais jusqu'aux contrées de l'Afrique Occidentale qu'ils exploraient alors, il n'en est pas de même des observations qu'il prétend avoir faites au cours de ces voyages. Sur ce point nous pouvons nous montrer incrédule.

Colomb avait composé un mémoire contenant un certain nombre de notes pour démontrer, par sa propre expérience, que, contrairement à une opinion généralement acceptée au début du xve siècle, les cinq zones étaient habitables. C'est dans cet ouvrage, aujourd'hui perdu et que nous ne connaissons que par quelques mots qu'en disent Fernand Colomb et Las Casas (81), que se trouve ce que Colomb rapporte de son prétendu voyage en Islande (82), et c'est également là qu'il a consigné la re-

---

« qu'il m'est permis de le comprendre d'après des écrits et des papiers de « leurs mains et qui sont en ma possession, prirent part à ces voyages de « découvertes ou tout au moins à l'un d'eux. (*Historia*. Liv. I, ch. XXVII, Vol. 1, p. 210.)

L'expédition dont Las Casas parle ici est évidemment celle de 1485 que vise la note n° 860 à l'*Historia* de Pie II, où il est question des relevés astronomiques faits par le médecin Joseph. On ne peut admettre que, lorsqu'elle rentra à Lisbonne, Colomb fût encore en Portugal. Voyez ci-après Étude II, notes 86, 89.

Dans un autre passage Las Casas dit que les deux frères vivaient en Portugal lors des grandes découvertes faites par ce pays, que Barthélemy prit part à celle du Cap de Bonne-Espérance et que « peut-être Christophe Colomb s'y trouvait également ». (*Op. cit.*, p. 213.) Mais Las Casas lui-même a fait justice de cette assertion erronée en reconnaissant qu'il s'était trompé et que les notes ou écrits sur lesquels il se basait étaient de Barthélemy et ne pouvaient se rapporter qu'à lui. (*Op. cit.*, ch. XXIX, Vol. I, pp. 226-227.)

(81) Voyez aux *Sources* le numéro 4.

(82) Voyez la Ve de nos Études qui est consacrée spécialement au voyage que Colomb dit avoir fait en Islande.

marque que la zone torride n'est pas inhabitable. Colomb met une certaine insistance à noter le fait, car il y revient à plusieurs reprises.

Parlant de ses voyages à la Mine, qu'il croyait être sous l'équateur, il écrit : « Je puis témoigner que ce pays n'est « pas inhabitable comme quelques-uns le soutiennent (83). » Il revient sur ce sujet dans deux de ses notes à l'*Imago Mundi* (84), et le fait est encore mentionné comme venant de lui par Egnatio Danti dans son édition de la sphère de Sacro-Bosco (85). Colomb ne dit pas en toutes lettres qu'il

---

(83) *Io stetti nella fortezza di San Giorgio della Mina del Re di Portogallo, che giace sotto l'equinottiale; e pero io son buon testimonio che ella non è inhabitabile, come alcuni vogliono.* Fernand Colomb qui donne ce passage (*Historie*, ch. IV, fol. 9, recto) l'emprunte au mémoire de son père sur les zones habitables ci-dessus mentionné. Las Casas qui cite aussi ce passage (*Historia*, Liv. I, ch. III, Vol. I, p. 49) l'emprunte également à ces sources.

(84) Dans la première, il dit que la zone torride n'est pas inhabitable, car les Portugais y naviguent, et qu'elle est au contraire très peuplée. Il ajoute que le château de la Mine est sous l'équateur et qu'il l'a vu. *Zona torrida non est inhabitabilis, quia per eam hodie navigant Portugallenses, imo est populatissima, et sub linea equinoxialis est castrum Mine... quem vidimus.* (Note 16 à l'*Imago Mundi* in *Raccolta*, *Scritti*, Vol. II, p. 375). Dans la seconde note, Colomb répète que les Portugais ont un château sous la ligne où il est allé et qu'il a trouvé ce lieu tempéré. (*Op. cit.*, note 234-235.)

L'érudit bibliothécaire de la Colombine, M. Simon de La Rosa y Lopez, auquel on doit une étude spéciale sur l'écriture des différents manuscrits que nous possédons qui sont ou qui peuvent être de la main de Colomb, assure que la première de ces deux notes est de son frère, Barthélemy. Et comme elle est au pluriel, *quem vidimus*, il se demande si Barthélemy n'a pas voulu parler de lui et de son frère Christophe. (Voyez l'introduction au tome II de son *Catalogue* de la Colombine.)

On ne voit pas ce que cette supposition pourrait éclaircir. Outre que la forme du pluriel est acceptable dans des cas où il ne s'agit que d'une seule personne, le fait que Barthélemy aurait écrit cette note ne détruirait pas celui avancé par Fernand Colomb et par Las Casas, qu'ils ont connu un écrit de Colomb où il dit, en substance, ce que porte la note à l'*Imago Mundi*.

(85) Cette édition de ce célèbre ouvrage est celle de Florence, 1571. En voici le titre exact :

La sfera di messer Giovanni SACROBOSCO, *tradotta, emendata e distinta in capitoli da Piervincentio* DANTE DE RINALDI, con molte et utili annotazioni del medesimo. Revista da frate EGNATIO DANTI, cosmografo del granduca di Tos-

est le premier à avoir fait cette constatation, mais cela résulte de son assertion et de la manière dont on la présente, car autrement elle n'aurait pas d'objet. Si c'est ce qu'il a voulu dire, sa prétention n'est certainement pas justifiée.

Lorsque Colomb se fixa en Portugal, il y avait plus de vingt ans que les Portugais avaient pénétré dans les régions

---

cana... In Firenza. Nella stamperia de Giunti 1571. Le colophon porte 1572. Petit in-4° de 6 feuillets non paginés et de 68 pages.

Comme on le voit, c'est une traduction italienne, avec annotations, du traité de la sphère de Holywood, plus connu sous le nom de Sacrobosco, faite par Dante de Rinaldi et éditée par Egnatio Danti, qui était son petit-fils. Aux pages 34 et 35 se trouve le passage auquel nous faisons allusion, et dont voici un extrait littéralement traduit :

« Quant à ce que la zone torride et les deux zones froides ou glaciales « soient inhabitables, Christophe Colomb nous a prouvé que c'était une « erreur, puisque étant parti d'Espagne en 1491 et naviguant vers l'Occident, « il a découvert des contrées comprises dans cette zone, et qu'à son retour en « Espagne, après quatre mois de voyage, il a rapporté que la dite zone était « très peuplée ; fait dont j'ai eu la preuve, ayant vu moi-même des lettres que « le dit Christophe a adressées, de Séville, au très savant et expert mathéma- « ticien maître Paolo Toscanella, Florentin, lequel me les a envoyées par « l'entremise de Messer Cornelio Randoli. »

L'assertion que Colomb fit cette constatation en 1491, au cours de son voyage de découverte et qu'il en donna communication à Toscanelli à son retour, est évidemment controuvée, puisqu'en 1491 Colomb n'était pas encore parti pour sa grande entreprise et qu'à cette date Toscanelli était mort depuis neuf ans. Dans un ouvrage précédent, nous avons indiqué les raisons qui donnent à penser que ce passage a été introduit dans cette édition de Sacrobosco pour confirmer l'assertion que Colomb avait été en rapport avec Toscanelli, assertion qui venait d'être avancée, pour la première fois, dans la version italienne des *Historie* de Fernand publiée à Venise cette même année 1471 ; nous n'avons pas à nous arrêter ici sur ce point, qui sera examiné plus loin. Mais quel qu'ait été l'objet de cette insertion, il est évident que l'auteur du passage connaissait la prétention de Colomb d'avoir constaté que la zone torride était habitable. Il est à remarquer que l'expression de *très peuplée*, appliquée à la zone torride, qu'il attribue à Colomb, est celle même dont celui-ci a fait usage dans une de ses notes à l'*Imago Mundi* relative au même sujet, dont il sera question plus loin. Sur ce passage du *Sacrobosco* de 1571, voyez notre ouvrage *La lettre et la carte de Toscanelli*, Paris, Leroux, 1901, grd. 8° pp. 49-50 et le chap. II, 2e partie, ci-après.

tropicales de l'Afrique et étaient en relations avec les noirs qui l'habitaient. Avant que la moitié du siècle ne fût écoulée, ils avaient découvert le Sénégal et la Gambie et doublé le Cap Vert. Peu après ils reconnaissaient la Sierra Leona et en 1478, quand Colomb allait seulement commencer ses voyages, sous leur patronage, il y avait dix ans que ces hardis navigateurs avaient dépassé le point où plus tard ils devaient construire le fort de la Mine, et sept années qu'ils avaient franchi la ligne que Colomb n'atteignit probablement jamais (86).

Les Portugais étaient donc parfaitement renseignés sur les conditions climatologiques de la région tropicale, et la facilité avec laquelle l'homme et la vie animale s'y développaient leur était connue, bien longtemps avant que Colomb pût acquérir par lui-même aucune certitude à cet égard.

Las Casas a écrit un chapitre curieux pour montrer que Colomb avait tiré, de la conviction où il était que toutes les zones pouvaient être habitées, la conclusion qu'il y avait, à l'ouest, des terres inconnues habitables ou habitées. Le bon évêque donne à entendre que Colomb était arrivé à cette conclusion par l'étude d'un grand nombre d'auteurs, parmi lesquels il cite Albert le Grand surtout. Mais les notes de Colomb à l'*Historia Rerum* de Pie II et à l'*Imago Mundi* montrent que sa conviction à cet égard n'avait d'autre base que ce qu'on lit dans ces deux auteurs des opinions des anciens à cet égard, notamment de celles d'Ératosthènes et d'Avicenne (87).

---

(86) Cela résulte du langage même de Colomb. S'il avait été au delà du fort de la Mine, il n'aurait pas manqué de le dire, ou s'il ne l'avait pas dit, on trouverait dans ses écrits quelque allusion qui le donnerait à penser. Le fait qu'à plusieurs reprises il mentionne ce fort comme ayant été le but de ses voyages est une indication suffisante qu'il n'a pas poussé plus loin ses explorations.

(87) Las Casas, *Historia*. ch. VI. Notes de Colomb à l'*Imago Mundi*, nos 18 et 673, et au Pie II, no 22.

III. — L'assertion que le fort portugais de la Mine était sous la ligne.

Une autre observation que Colomb aurait rapportée de ses voyages à la côte de Guinée, est celle que la forteresse portugaise, dite château de Saint-Georges de la Mine, qui était à l'époque une place importante, se trouvait sous l'équateur. Colomb, comme on l'a vu par les passages cités plus haut, qui sont empruntés à ses propres écrits, dit avoir été lui-même à cette forteresse et répète à diverses reprises qu'elle est située sous la ligne (88).

Plusieurs de ces assertions viennent, il est vrai, des notes manuscrites qui se trouvent à l'exemplaire de l'*Imago Mundi* et à celui de l'*Historia Rerum* qui appartiennent à la Colombine, et qui sont couverts de notes dont les unes sont de Colomb et les autres de son frère Barthélemy. Il se pourrait donc que celles portant que le château de la Mine est sous la ligne soient de Barthélemy, dont l'écriture ressemblait à celle de son frère, et c'est l'opinion d'un expert en ces matières, M. Simon de la Rosa y Lopez, qui attribue toutes les notes relatives à l'Afrique à Barthélemy Colomb (89). Bien que l'érudit bibliothécaire de la Colombine base son opinion sur la forme de l'écriture de ces notes, qui ne lui paraît pas être celle de Colomb, et que nous n'attachions guère de valeur à ce genre de démonstration, qui ne peut donner que des résultats incertains, nous croyons aussi que les notes en question sont de Barthélemy, parce que

(88) Voir ci-dessus notes 83 et 84. On trouve encore cette assertion à une autre note au *Pie II* de la Colombine, où on lit : « Je tiens pour certain que « le château de la Mine est situé sous la ligne » : *quare certum habeo esse castrum Mine sub linea equinoxiali*. (*Raccolta, Scritti*. Vol. II, note 860 à l'*Historia* de Pie II.)

(89) Introduction au tome II de son catalogue de la Colombine, pp. XXXII et XXXIII.

les principales, qui tiennent aux autres par le sujet, contiennent en elles-mêmes la preuve qu'elles ne peuvent être de Colomb (90).

Mais ce fait n'enlève rien au témoignage de Fernand Colomb et de Las Casas, qui empruntent à Colomb lui-même l'assertion qu'il a été au château de la Mine et que cette forteresse est sous l'équateur. De quelque part qu'elle vienne, cette assertion est singulière. On ne s'explique pas que deux navigateurs, comme Colomb et son frère, qui nous sont donnés l'un et l'autre pour être des cosmographes accomplis, aient pu avancer et répéter d'une manière si positive, qu'un lieu où ils sont allés se trouve sous l'équateur, alors qu'en réalité il est à plus de cinq degrés au nord (91). En ce qui concerne Colomb particulièrement, on n'explique pas une telle erreur en disant que les cartographes de son temps en faisaient d'aussi grossières. Il est très vrai qu'au XVe siècle la détermination de la latitude exacte d'un point était si difficile que les meilleurs cosmographes se trompaient souvent à cet égard, et quelquefois de beaucoup. Mais, comme nous l'avons fait observer ailleurs (92), ces cosmographes n'étaient pas Colomb ; ils n'avaient pas, comme lui, la prétention d'avoir étudié toute leur vie les questions de cosmographie et d'avoir

---

(90) La principale de ces notes est celle à l'*Imago Mundi*, qui porte dans la *Raccolta* le n° 23, où celui qui l'écrit constate le retour de Barthélemy Dias à Lisbonne en décembre 1488, et parle comme un témoin oculaire. Nous montrerons, dans un autre chapitre, que Colomb ne pouvait être à Lisbonne à cette date et que, par conséquent, il ne peut être l'auteur de cette note et de celles qui ont le même caractère.

(91) La forteresse ou le château de Saint-Georges de la Mine, São Jorje da Mina pour les Portugais, aujourd'hui Cape Coast Castle, est située par le 5° 5' 25" nord. Le territoire où se trouve cette place, jadis célèbre dans les annales maritimes portugaises, appartient maintenant aux Anglais qui l'acquirent des Hollandais, lesquels l'avaient enlevé aux premiers découvreurs. C'est une partie de la Côte-d'Or des cartes modernes.

(92) Voyez la quatrième de nos *Études*, p. 295, note 11.

mesuré la longueur d'un degré terrestre, ce qu'il affirme avoir fait, ainsi qu'on le verra plus loin. Ce qui est excusable chez eux, ne le serait pas chez lui, s'il était réellement celui que ses premiers biographes nous disent qu'il était et que la tradition colombiene nous dépeint. Il y a d'ailleurs ceci à noter, c'est que du temps de Colomb les Portugais avaient déterminé la latitude de leur forteresse de la Mine avec suffisamment d'exactitude (93).

IV. — La prétention d'avoir constaté que le degré équatorial mesurait 56 milles 2/3.

Nous arrivons à la plus importante des observations que Colomb dit avoir faites au cours de ses voyages de Guinée : celle qui aurait eu pour résultat la constatation que le degré terrestre ne mesurait, à l'équateur, que 56 milles 2/3. Colomb est très affirmatif sur ce point. Il dit qu'à plusieurs reprises il a fait des observations ayant cette détermination pour objet (94) ; il assure que des cosmographes du roi de Portugal, envoyés dans ce but, ont constaté l'exactitude de cette mesure de

---

(93) Duarte Pacheco, qui prit personnellement part aux découvertes et aux conquêtes des Portugais et qui naquit en 1470, dit, dans son routier, que le château de Sao Jorje da Mina est à 5° 30' au nord de la ligne, ce qui ne fait qu'une différence de quelques minutes avec la latitude véritable. (*Esmeraldo*, p. 63.)

(94) « J'ai souvent remarqué, en naviguant de Lisbonne à la Guinée, qu'un « degré terrestre correspond à 56 milles deux tiers ». *Spesse volte navigando da Lisbona a Guinea, diligentemente considerai, che il grado risponde nella terra a cinquantasei miglia e duo terzi.* (F. Colomb, *Historie*, ch. IV, fol. 9, recto.)

« Dans un autre endroit de ses écrits, il affirme avoir fréquemment navi« gué de Lisbonne à la Guinée, et avoir soigneusement relevé que le degré « terrestre répond à 56 milles 2/3 ». *En otras partes de sus escritos afirma haber muchas veces navegado de Lisbona à Guinea, y que notó con diligencia que el grado responde en la tierra à 56 millas y dos tercios.* (Las Casas, *Historia*, Liv. I, ch. III, Vol. I, p. 49.)

56 milles 2/3 donnée originairement par l'astronome arabe Alfragan (95), et il affirme que lui aussi a fait cette vérification (96). Il n'y a donc ici ni équivoque, ni incertitude; Colomb déclare nettement qu'il a mesuré la longueur du degré équatorial, et que cette longueur est de 56 milles 2/3.

Cette observation diffère de toutes celles que Colomb aurait faites pendant son séjour en Portugal, et qui nous sont données comme l'ayant conduit à la formation de son grand dessein. La constatation que la zone torride, ainsi que la zone glaciale, étaient habitables, le fait que la région équatoriale était très peuplée et toutes les autres obser-

---

(95) Dans une note à l'*Imago Mundi*, du cardinal d'Ailly, relative au degré de 56 milles 2/3, il est dit que cette mesure venait d'Alfragan. Celui auquel ce nom est donné était un astronome arabe du IXe siècle qui s'appelait en réalité Ahmed Ben Kebir, mais auquel on avait attribué le surnom d'Al Fergani, du lieu de sa naissance. C'est bien de lui que vient cette mesure, d'après des observations que le calife Almamoun fit faire vers l'année 827. (Voyez sur ce point notre ouvrage *La lettre et la carte de Toscanelli*, note 87, p. 89-90 et les auteurs qui y sont cités.)

Dans cette note il est dit que le roi de Portugal avait envoyé l'astrologue Joseph et plusieurs autres savants pour établir la mesure exacte du degré et qu'ils sont arrivés au même résultat qu'Alfragan. (Note n° 490 à l'*Imago Mundi*, dans la *Raccolta*, *Scritti*, Vol. II.)

(96) *Nota quod sepe navigando ex Ulixbona ad austrum in Guinea, notavi cum diligentia viam, ut solent naucleres et malinerios, et postea accepti altitudinem solis cum quadrantem et aliis instrumentis plures vices, et inveni concordare cum Alfragano, videlicet respondere quolibet gradu miliaria 56 2/3, quare ad hanc mensuram fidem adhibendam est.* « Remarquez qu'en naviguant « fréquemment de Lisbonne à la Guinée, dans la direction du sud, j'ai re- « levé avec soin la route suivie, comme ont coutume de le faire les pilotes « et les marins; j'ai pris plusieurs fois la hauteur du soleil avec le quadrant « et d'autres instruments, et j'ai trouvé que mes calculs concordaient avec « ceux d'Alfragan, c'est-à-dire qu'à chaque degré correspondent 56 milles 2/3. « C'est pourquoi il faut s'en rapporter à cette mesure. » (Note 490 à l'*Imago* : Ouvrage cité.)

Cette note est une de celles que le bibliothécaire de la Colombine, M. Simon de la Rosa y Lopez, attribue à Barthélemy Colomb (*Catalogo*, Vol. II, préface XXXIII). Mais, ainsi qu'on l'a vu par les textes cités ci-dessus, nous avons le double témoignage de Fernand Colomb et de Las Casas que Colomb avait fait précisément ce que porte cette note. Il faut donc croire qu'elle est de lui, car autrement il faudrait admettre ou que Fernand Colomb a attribué

vations auxquelles pouvaient donner lieu des voyages aux côtes de Guinée, n'étaient pas de nature à suggérer, même à une imagination ardente, que les Indes et le royaume du Grand Khan devaient se trouver à proximité de la péninsule hispanique. Mais il n'en est pas de même du fait établi scientifiquement que le degré équatorial équivaut à 56 milles 2/3, car ce fait seul contient, en substance, tout le système cosmographique que Colomb a formulé plus tard et sur lequel il dit avoir basé son projet. Si Colomb a fait cette observation, il faut reconnaître que nous sommes ici en présence d'une circonstance qui a pu contribuer à la formation d'un plan ayant pour objet le passage aux Indes par l'ouest.

Mais Colomb a-t-il fait cette observation ? Il semble qu'il suffise de poser cette question pour la résoudre. Supposer que Colomb, qui n'avait que des connaissances mathématiques élémentaires, qui ne possédait aucune instruction scientifique, était capable d'entreprendre et de mener à bonne fin les opérations savantes nécessaires pour arriver à une détermination, même approximative, de la longueur d'un degré terrestre, c'est méconnaître la valeur des conditions qu'exige la solution d'un tel problème, ou avancer une chose que contredit tout ce que nous savons aujourd'hui de la vie de Colomb.

Il n'est pas nécessaire d'insister davantage sur ce point qui n'est pas controversé. Les critiques les plus autorisés en ces matières ont déclaré, sans hésiter, que Colomb n'était pas capable de faire une opération de ce genre (97),

---

à son père ce qui appartenait à son oncle, ou que celui-ci a fait exactement les mêmes observations que son frère et a consigné le fait dans les mêmes termes.

(97) Humboldt, qui écrivait à une époque où la critique n'avait pas encore levé une partie du voile qui a si longtemps caché les origines de Colomb, et qui avait pour lui la plus grande admiration, ne peut s'empêcher de sourire de sa prétention d'avoir confirmé l'exactitude de la mesure d'Alfragan. « C'est

et ses admirateurs les plus ardents n'ont pas osé s'élever contre cette assertion.

Quelle autre conclusion peut-on tirer de l'exposé qui précède, sinon celle que Colomb s'est attribué un mérite qu'il n'a pas eu, et qu'ici encore, comme dans d'autres circonstances que la critique a relevées, on surprend le grand Génois en flagrant délit d'une de ces inventions auxquelles il se plaisait quelquefois, et qu'on appelle par euphémisme des exagérations, mais qui sont si contraires à la réalité des choses qu'il est difficile de les distinguer de véritables mensonges.

Cette conclusion, suffisamment justifiée par ce qui précède, paraîtra encore plus évidente quand nous montrerons, dans un autre chapitre, où Colomb a pris cette mesure de la Terre qu'il donne pour avoir été vérifiée par lui. Il ne restera alors aucun doute qu'il n'est pas plus exact que Colomb ait mesuré la longueur du degré terrestre, qu'il n'est vrai qu'il ait fait campagne pour le roi René, qu'il comptait des amiraux parmi ses proches, qu'il était d'une famille de marins et qu'il avait navigué toute

---

« probablement, dit-il, parce qu'il savait d'avance ce qu'il devait trouver. » (*Examen critique*... Vol. II, p. 334). Dans un autre passage Humboldt se demande par quels moyens Colomb aurait pu arriver à une telle confirmation et fait remarquer que, si c'est en comparant les latitudes obtenues par la mesure du sillage des navires, telle que la donnait le loch « Ce procédé « ne pouvait donner aucun résultat valable. » (*Op. cit.*, Vol. I, . 82.) Ruge, qui était mieux renseigné sur le savoir de Colomb, n'admet même pas qu'il ait pu se servir de cette méthode. « L'affirmative, écrit-il, suppose nécessairement « que le marin Colomb était en mesure de faire des évaluations exactes de « latitudes ; qu'il pouvait, au cours d'un voyage le long de la côte d'Afri- « que, apprécier avec sûreté le moment où le navire, soit en allant, soi't en « revenant, avait franchi la distance qui séparait deux degrés de latitude. « Or, son inexpérience à cet égard, quelques années avant, est constatée « par sa prétendue évaluation de la latitude de l'Islande, qu'il place à 10° « plus au nord qu'on ne la plaçait communément alors avec assez d'exacti- « tude. » (*Columbus*... 1902, p. 53.) Pour Ruge, dont la critique manquait d'aménité, il n'y a dans cette assertion de Colomb, « qu'une vantardise in- « supportable ».

sa vie, assertions qui viennent toutes de lui, et que l'on sait aujourd'hui être contraires à la vérité (98).

Ce qu'il faut encore noter ici, c'est que, si l'on écarte des connaissances que Colomb aurait acquises par ses voyages aux côtes d'Afrique, la constatation que le degré équatorial ne valait que 56 milles 2/3, ces voyages ne peuvent avoir exercé aucune influence sur la formation de l'idée qu'il dit avoir toujours été la sienne, que le passage aux Indes par l'ouest était une chose faisable. On conçoit très bien, au contraire, que ces voyages aient eu pour Colomb le résultat indiqué par son fils, celui de lui avoir suggéré la réflexion que, puisque les Portugais avaient pu découvrir de nouvelles terres en s'avançant beaucoup vers le sud, on devait pouvoir en découvrir également en pénétrant plus avant dans les mers de l'ouest.

---

(98) Voir sur tous ces points nos *Études critiques sur la vie de Colomb avant ses découvertes.*

CHAPITRE TROISIÈME

LES INDICATIONS NOTÉES PAR COLOMB QUI AURAIENT CONTRIBUÉ A LA FORMATION DE SON GRAND DESSEIN

Une troisième catégorie d'informations qui auraient grandement contribué à la formation du dessein de Colomb, est celle composée des indications de tout genre relatives à l'existence de terres à l'occident, que des pilotes et navigateurs du temps avaient relevées, et que Colomb s'attachait à recueillir. Il les avait consignées, nous disent ses deux premiers biographes, dans des cahiers de notes — *Livros de memorias* (99) — auxquels ils empruntent tout ce qu'ils rapportent à ce sujet.

I. — Epaves d'origine étrangère venant de l'ouest, jetées aux îles portugaises.

La première indication notée est celle qu'il tenait d'un pilote portugais, nommé Martin Vincente, qui lui dit qu'à 450 lieues du cap Saint-Vincent, il avait ramassé, en mer, une pièce de bois ingénieusement sculptée, mais dont le travail n'avait pu être exécuté par un outil en acier, et qui, en raison de la direction du vent, devait venir de quelque île à l'ouest (100). Son beau-frère, Pedro Correa, lui ra-

---

(99) Voyez sur cet écrit de Colomb : les *Sources*, n° 3.

(100) F. Colomb, *Historie*, ch. IX, fol. 19, verso et fol. 20, recto. Las Casas,

conta aussi que les mêmes vents de l'ouest avaient jeté à Porto-Santo (101), des pièces de bois semblablement sculptées et des bambous de taille colossale, d'une espèce inconnue à leur région (102). Colomb lui-même vit de ces bambous que le roi de Portugal lui fit montrer, un jour qu'il s'entretenait avec lui de questions de ce genre, et, comme les contrées d'Europe n'en produisaient point de semblables, il en conclut qu'ils provenaient de quelque île occidentale voisine (103). Colomb apprit aussi que des pins, d'une espèce inconnue, étaient quelquefois poussés aux côtes des îles de l'archipel des Açores, et qu'on y avait même recueilli des corps d'hommes dont les traits ne ressemblaient en rien à ceux des habitants de l'Europe et

---

Historia... Liv. I, ch. XIII, Vol. I, p. 97. Martin Vincente n'est nommé qu'ici.

(101) « L'une des stations des Portugais sur la côte équatoriale de l'Afrique », dit, en note, l'érudit qui a refait, pour un éditeur parisien, l'ancienne traduction française du petit volume de F. Colomb. (*Histoire de la vie et des découvertes de Christophe Colomb...* Paris, Dreyfous, s. d. in-12, p. 32.) Il s'agit de l'île de Porto-Santo, colonisée par le beau-père de Colomb, Perestrello, et dont Correa fut gouverneur pendant quelque temps. Il a donc pu faire les observations qui lui sont attribuées. Cependant un érudit portugais moderne, Florentino, n'a pu trouver aucune preuve documentaire qu'il ait jamais habité Porto-Santo. (Voyez sur ce personnage la VIe de nos *Études*, p. 496 et sq.)

(102) Les bambous que Correa vit étaient si gros que la partie comprise entre deux nœuds pouvait contenir neuf carafes de vin, lit-on dans les *Historie* (ch. IX, fol. 20, recto). Las Casas dit trois *azumbres* d'eau ou de vin, ce qui correspond à peu près à six litres. (*Historia*, Vol. I, p.98.)

(103) Les *Historie* disent : *da alcune isole vicine, ò almeno dall' India* (fol. 20 recto), c'est-à-dire, « de quelques îles voisines ou *pour le moins* de l'Inde », phrase dont la seconde partie ne concorde pas avec la première. Las Casas, qui ne parle pas de l'Inde, dit que ces bambous devaient venir d'une ou de plusieurs iles, qui ne pouvaient être bien éloignées, et que Colomb fut confirmé dans cette idée parce que Ptolémée assure qu'il y a de ces roseaux dans l'Inde. (*Historia*, Vol. I, p. 98.) On ne saurait donc voir dans le fait, ainsi présenté, une indication que Colomb croyait alors que les extrémités de l'Asie orientale n'étaient pas éloignées.

de l'Afrique (104). On lui assura également qu'on avait vu sur les mêmes côtes des radeaux et des canots d'une forme particulière que les vents y avaient poussés (105).

II. — Iles que l'on croyait apercevoir à l'horizon. Antonio Leme.

Dans un autre ordre de faits, des gens croyables lui affirmèrent que tous les ans, à certaines époques, on distinguait des îles au loin, à l'ouest des Açores et des Canaries (106), et il note, qu'en 1484, un habitant de Madère avait sollicité du roi Joao les moyens d'aller à la recherche d'une de ces îles, qu'il était certain d'avoir aperçue dans cette direction (107). Précédemment, un autre

---

(104) « Ils avaient la face très large et leur aspect était différent de celui « des chrétiens. » (F. Colomb et Las Casas, *op. cit.*)

(105) « Ces canots ou pirogues, dit Las Casas, étaient insubmersibles et « portaient une cabine. » *Op. cit.*

(106) Colomb dit que nombre de personnes honorables croyaient à l'existence de ces îles et c'est exact. Pendant très longtemps les gens des Canaries et des Açores, victimes d'une illusion d'optique, s'imaginaient qu'ils voyaient, à certains moments, une île à l'horizon, et cette croyance était si profonde que nombre d'expéditions furent organisées pour aller à sa recherche. Les uns y voyaient l'île de San-Brandan, d'autres celle des Sept-Cités ou la fameuse île Antilia. Colomb partageait-il cette erreur ? Cela est difficile à dire car nous ne connaissons son opinion à cet égard que par ce que nous en disent son fils et Las Casas, qui, eux savaient bien que ces îles n'existaient pas. Il paraît cependant avoir eu des doutes, car il se demande si ces îles n'étaient pas des terres flottantes semblables à celles dont parlent Pline et Sénèque. (*Historie*, ch. IX, fol. 21, recto et verso. *Historia*, liv. I, ch. XIII, Vol. I, p. 99.) Remarquons, en passant, que cette opinion est assez singulière chez un homme qui prétendait avoir navigué pendant vingt-trois ans et avoir parcouru toutes les mers.

(107) *Historie*, fol. 21, recto et verso ; *Historia*, chap. XIII, Vol. I, p. 99. Dans le livre de F. Colomb, le fait est simplement mentionné ; mais dans celui de Las Casas, il est dit que c'est en Portugal que Colomb l'apprit et cette dernière version est exacte, car dans le Journal de Bord de son premier voyage, à la date du 9 avril 1492, Colomb rapporte encore le fait et dit qu'il eut lieu à l'époque où lui-même était au Portugal. (Navarrete *Viages*, Vol. I, p. 5.) L'individu auquel Colomb fait ici allusion est, sans aucun

Madéréen, Antonio Leme, en avait vu trois à l'ouest de Madère (108).

III. — Diego de Telve et Pedro de Velasco de Palos.

On apprit aussi à Colomb que, du temps du prince Henrique, un nommé Diego de Teive et son pilote Pedro de Velasco avaient fait une tentative pour trouver l'une de ces îles que l'on croyait être la fameuse Antilia. Partis de Fayal, ils auraient fait 150 lieues dans la direction du sud-ouest (109), sans rien trouver ; mais à leur retour, guidés par le vol des oiseaux, ils découvrirent l'île de Flores. Ils se seraient alors dirigés vers le nord-est et auraient poussé jusqu'au cap Clear d'Irlande, où ils observèrent que la mer n'était pas troublée par les vents, ce qui leur donna lieu de pen-

---

doute, Fernam Domingo de Arco, qui était de Madère, et auquel le roi Joao II fit donation, le 30 juin 1484, d'une île qu'il disait avoir aperçue à l'ouest de Madère. L'acte de donation est donné dans les *Alguns documentos*, p. 56.

D'après ce que disent F. Colomb et Las Casas, il semblerait que Colomb ait jugé qu'il s'agissait ici encore de quelque île imaginaire, puisqu'il remarque que c'est la croyance à l'existence de ces îles qui fait qu'on en voit figurer dans ces parages sur les anciennes cartes et mappemondes. Dans le passage de son Journal de Bord cité ci-dessus, Colomb parle, cependant, du projet de découverte de ce Madéréen comme s'il croyait à l'existence de son île. On ne voit pas pourquoi il se serait attaché à noter toutes ces indications, s'il croyait qu'elles ne se rapportaient qu'à des îles imaginaires.

(108) F. Colomb et Las Casas disent que cet Antonio Leme était marié à Madère et comme, d'après leur récit, il s'était avancé vers le Ponant, les îles qu'il crut voir ne pouvaient être qu'à l'ouest des Açores. Colomb, qui tenait son information de Leme lui-même, ne croyait pas à sa découverte parce que, selon lui, il n'y en avait pas à faire à la distance où il disait être allé. Nous n'avons aucune autre donnée sur l'époque à laquelle ce Leme aurait fait sa découverte, que le fait qu'il était connu de Colomb. Son expédition est donc antérieure à l'année 1484. C'est tout ce qu'on peut dire à cet égard. M. Harrisse la place cependant en 1476. (*The Discovery of North America*, p. 659.)

(109) C'est l'indication donnée par Fernand Colomb (*loc. cit.*). Las Casas dit nord-ouest, mais si l'expédition allait à la recherche d'Antilia, ce ne peut être au nord-ouest de Fayal qu'elle se serait dirigée.

ser que cette région était abritée par quelque grande terre ou île située à l'ouest.

Colomb connut les détails de cette expédition par Pedro de Velasco lui-même, qui était de Palos et qui les lui donna au monastère de Sainte-Marie-de-la-Rabida (110).

IV. — Fernao Telles et son privilège.

L'expédition de ce de Teive eut une suite que Colomb ne mentionne pas, si, comme nous devons le croire, ses deux biographes originaux n'ont rien omis d'essentiel de son livre de notes.

A une époque qui n'est pas indiquée, Diego de Teive céda les droits que lui donnait sa découverte de l'île de Flores à un Portugais nommé Fernão Telles qui, en 1474 ou 1475, obtint du roi Affonso V la confirmation de cette cession, avec le privilège exclusif d'entreprendre lui-même des découvertes dans l'Atlantique et la donation des îles ou terres qu'il pourrait ainsi découvrir. Dans l'acte donnant cette autorisation il n'est question que d'îles ou terres incultes et non habitées, et les mers de Guinées sont exclues du champ des explorations de Telles (111).

---

(110) F. Colomb, *op. cit.*, ch. IX, fol. 22, recto et verso ; Las Casas, *op. cit.* pp. 99 et 100.

Ces deux biographes disent que l'expédition de ce Teive, qu'ils appellent l'un de Tienne, l'autre, Detienne, eut lieu quarante ans avant la découverte des Indes, ce qui nous reporte à l'année 1452. Nous connaissons le véritable nom du personnage par un acte authentique, en date du 28 janvier 1474 (ou 1475), portant que le roi Affonso donne à un nommé Fernam Telles l'île de Flores découverte par Diego de Teive et par son père (*Alguns documentos*, pp. 38-40). Ce document ne fait pas mention de Pedro Velasco. (Voir sur cette entreprise Cordeiro, Liv. IX, ch. I, § 3, et ch. IV, §§ 19 et 20.)

(111) Cet acte porte la date du 28 janvier 1474 et se trouve dans le recueil des *Alguns documentos* publié par le Gouvernement portugais en 1492. Voy. pp. 38, 39. Il avait été publié antérieurement par M. de Canto dans l'*Archivo dos Açores*, Vol. I, et par Varnhagen à l'appendice de son mémoire

Ce Portugais fit-il immédiatement usage de son privilège, fit-il ou tenta-t-il à ce moment quelques découvertes? On l'ignore ; mais nous voyons que, le 10 novembre 1475, il obtient du roi une nouvelle concession confirmant la première, et y ajoutant la donation des îles ou terres cultivées et peuplées qu'il pourrait trouver, y compris l'île des Sept Cités. Cette concession était exclusive comme la première ; aucun autre Portugais ne pouvait entreprendre des découvertes dans la partie de l'Atlantique réservée aux recherches de Telles ; mais l'interdiction relative aux mers de la région de la Guinée était maintenue (112).

Le fait que, dans les premières lettres patentes, il n'est question que de terres inhabitées, tandis que les secondes prévoient la découverte de terres ou îles qui le seraient, a donné à supposer que, dans l'intervalle de ses deux concessions, Telles avait découvert quelque île peuplée et que c'est pour s'en assurer la possession qu'il se fit donner les secondes lettres patentes (113). Si cette supposition était fondée, Telles aurait découvert l'une des Antilles, puisqu'à cette époque toutes les autres îles de l'Atlantique étaient

---

sur la *Verdadera Guanahani* de Colon. La date de 1474 qu'il porte pourrait être une erreur, car un érudit portugais, D. Jose de Torres, a donné de bonnes raisons pour faire admettre la lecture de 1475 au lieu de 1474. Voyez ses *Originalidades da navegaçao*, etc. (extrait de l'*Archivo dos Açores*), fol. 23, verso.

(112) *Lettres patentes du 10 novembre 1475* (*Alguns documentos*, pp. 40, 41).

(113) Cette supposition a été faite par l'érudit portugais qui connait le mieux cette matière, le général de Brito Rebello.

« Cette clause notable des secondes lettres patentes (celles étendant la « concession de Telles aux îles habitées) mérite un peu d'attention. Quels « sont les faits qui déterminèrent cette extension ? Ou nous nous trompons « beaucoup, ou les navires de Fernao Telles avaient abordé à une terre peu- « plée, qui ne pouvait être que celle du Nouveau-Monde, et, comme ce cas « était en dehors de la concession primitive, il sollicita et obtint qu'elle fût « augmentée. Les vingt mois écoulés entre l'une et l'autre donation forment « un espace de temps suffisant pour faire un premier voyage et en préparer « un second. » (*Livro de Marinharia*... Lisbonne, 1903, Grd. 8°, p. XXVI.)

déjà connues et occupées, et, dans ce cas, on peut se dire que Colomb, qui arriva au Portugal très peu de temps après que Telles eut obtenu ses concessions, et qui vivait dans un milieu où sa découverte ne pouvait être ignorée, a dù nécessairement la connaître. Telles aurait été ainsi le précurseur immédiat de Colomb, et les indications recueillies sur sa découverte seraient celles qui contribuèrent le plus à la formation du grand dessein mis à exécution en 1492.

Il est certain que si cette découverte a réellement eu lieu, Colomb était en situation d'obtenir de quelque pilote ou compagnon de Telles l'assurance positive qu'il existait à l'ouest une ou plusieurs îles jusqu'alors inconnues, et peut-être même des indications sur leur situation. Mais cette découverte est très hypothétique. Les secondes lettres patentes de Telles, qui donnent lieu à cette supposition, ne diffèrent en somme des premières que par la mention expresse de l'île des Sept-Cités et par la substitution des mots « îles ou terres habitées » à ceux d'îles ou terres non habitées. Mais ce changement était devenu nécessaire par le seul fait que l'île des Sept-Cités, que l'on supposait habitée, se trouvait maintenant comprise dans la concession (114).

Ce fait n'a ici, d'ailleurs, qu'une importance secondaire. Ce qui est important, c'est qu'à l'époque où Colomb s'établissait en Portugal, le roi Affonso venait de donner à un Portugais le privilège exclusif de faire des découvertes dans la région même où Colomb voulait faire les siennes.

---

(114) La phrase suivante du texte officiel de ce document confirme cette manière de voir : ... « parce qu'il pourrait arriver que ses navires ou ses « gens trouvassent les Sept-Cités ou d'autres iles peuplées ». (Lettres patentes du 10 novembre 1475, *op. cit.*)

Mais il y a une autre raison de mettre en doute cette découverte de Telles, c'est le fait indiqué ci-dessus, que les premières lettres patentes de ce personnage semblent être de 1475, auquel cas il faudrait admettre que Telles a pu organiser sa première expédition, aller aux Antilles, en revenir et obtenir de nouvelles lettres patentes dans l'espace de neuf mois.

C'est, en effet, la région océanique qui s'étend entre les Açores et l'Amérique qui est seule ouverte aux navires de Telles, puisque, d'une part, il ne peut descendre vers le sud, et que de l'autre toutes les îles de l'Atlantique sont découvertes, îles dont la plus occidentale lui a déjà été concédée. Telles se proposait donc d'entreprendre des voyages de découverte là même où Colomb entreprit plus tard de faire ceux qui le conduisirent au Nouveau Monde où, vraisemblablement, ce Portugais aurait été également conduit s'il avait pu mettre ses projets à exécution (115).

V. — Le Pilote borgne et Pedro de Velasco, de Galice.

L'indication qu'il y avait une terre au nord-ouest de l'Irlande, que Colomb avait obtenue de Pedro de Velasco, lui fut confirmée par un pilote borgne du Port de Santa-Maria, qui lui dit qu'il avait aperçu cette terre dans un de ses voyages et qu'il pensait que c'était une partie de la Tartarie (116). Enfin, un troisième pilote, un galicien nommé aussi Pedro de Velasco et que Colomb vit à Murcie, lui dit, qu'en naviguant dans ces mêmes parages du nord-ouest, il avait aperçu une terre occidentale en face de l'Irlande, qu'on supposait être celle que voulait découvrir un nommé Fernam Dulmo, dont il va être question plus longuement (117).

---

(115) Il mourut le 1er avril 1477 (BRITO REBELLO, *Livro de Marinharia*, p. XXVI)

(116) FERNAND COLOMB, *op. cit.*, fol. 22 verso ; LAS CASAS, *op. cit.*, pp. 100 et 101.

Fernand Colomb dit que la terre dont parlait ce pilote borgne devait être celle que l'on appelait de son temps terres des *Bacalaos*. Las Casas fait la même observation, mais il la donne comme venant de lui : « Pour moi, je crois que c'était celle que nous nommons aujourd'hui la terre de *los Bacallaos* (les morues) ».

(117) Ce Pedro de Velasco ne doit pas être le même que celui qui accompa-

VI. — Vicente Diaz.

Ce Vicente Diaz était un Portugais qui, en revenant de la Guinée à Terceire, crut voir une île ou terre continentale, qu'il tenta ensuite de retrouver sans y parvenir, bien qu'il fit plusieurs voyages dans ce but. Colomb tenait ces renseignements du frère même de l'armateur qui aida Diaz, lequel habitait Séville (118). Il apprit aussi de lui que les deux navigateurs portugais Michel et Gaspard Corte-Real tentèrent plusieurs fois de trouver cette terre et qu'ils périrent dans cette entreprise en 1502 (119). Cette dernière indication, remarquons-le, en passant, est assez singulière, car on ne voit pas comment une terre que Diaz aurait vue sur la route de la Guinée à Terceire, peut être la même que celle qu'allèrent chercher les Corte-Real du

---

gnait Diego de Teive ; le premier était de Palos et le second de Galice. Le nom de Velasco est d'ailleurs assez commun en Espagne.

Il n'y a aucune indication sur la date de ce voyage. D'après le texte des *Historie*, tel que nous le possédons, ce serait Colomb qui supposait que la terre vue par ce Velasco était celle que Dulmo se proposait de découvrir (fol. 22 verso). D'après Las Casas, qui écrivait sur les notes mêmes de Colomb et qui avait, d'ailleurs, sous les yeux le texte original de Fernand Colomb, ce serait Velasco et ses compagnons qui auraient fait cette supposition. Dans l'un comme l'autre cas l'expédition serait postérieure à l'année 1486 qui est celle où Dulmo obtint son privilège.

(118) F. Colomb, *op. cit.*, fol. 23 recto et verso. Las Casas, *Historie*, ch. XIII, V. I, p. 101. D'après le texte italien des *Historie* ce serait Fernand Colomb qui aurait obtenu ces informations de l'armateur de Séville. Mais Las Casas qui avait sous les yeux les notes mêmes de Colomb, dit que c'est lui qui obtint ces indications.

(119) Bien que F. Colomb et Las Casas rapportent cette histoire d'une manière circonstanciée, ils ne donnent aucune date. Si les deux Corte-Real reprirent réellement les recherches de ce Diaz, elles ne doivent pas avoir précédé de beaucoup les voyages de ces derniers et c'est sans doute pour cela que M. Harrisse les place en 1492 (*The discovery*... p. 661). Mais, pour la raison indiquée ci-dessus, les expéditions de Diaz ne peuvent avoir eu le même objet que celles des Corte-Real.

côté de Terre-Neuve et du Labrador, qui fut, nous le savons de source certaine, l'objet des entreprises dans lesquelles ils périrent (120). Notons toutefois que la mention par Colomb de la mort de ces navigateurs indique que c'est postérieurement à l'année 1502 qu'il connut les tentatives de ce Dias.

VII. — Le Pilote sans nom.

La note relative à Vicente Diaz est la dernière que donnent l'auteur des *Historie* et Las Casas d'après les *Livros de memorias* de Colomb, lesquels, sans doute, n'en contenaient pas d'autres de ce genre. Mais Colomb n'a pas noté toutes les indications qu'il recueillait relativement au projet qu'il avait en vue ; nous aurons la preuve du fait quand nous le verrons, plus tard, interroger avec soin les gens de mer de Palos et des localités voisines, sur l'existence de terres nouvelles à l'ouest et obtenir d'eux de précieux renseignements qui ne figurent pas dans ses cahiers de notes, entre autres ceux qu'il eut de Pedro Vasquez de la Frontera et de Pinzon (121).

Parmi les renseignements que les auteurs du temps mentionnent comme ayant été donnés à Colomb avant même son départ de Lisbonne, et dont il n'a jamais rien dit, bien qu'ils passaient pour avoir motivé son entreprise, il faut noter ici ceux qu'il aurait obtenus d'un pilote dont le nom est incertain, que les vents et les courants avaient poussé aux Antilles. Revenu à grand'peine de ce voyage pénible avec quelques hommes seulement, qui moururent des suites des fatigues et des privations qu'ils avaient éprouvées, ce pilote, que quelques-uns nomment Sanchez, aurait été

(120) Voyez les deux ouvrages de M. Harrisse sur *Les Corte-Real*. Paris, Leroux, 1883 et 1884.

(121) Voyez le chapitre I de la IVe *Étude*.

recueilli par Colomb, auquel, avant de succomber lui-même, il aurait confié tous les détails de son aventure extraordinaire, avec, assurait-on, les indications nécessaires pour retrouver l'île qu'il avait découverte par hasard.

On ne connaît cette histoire que par une tradition, dont on peut suivre les traces, sans pouvoir cependant remonter à son origine. Nous l'avons donnée ailleurs dans tous ses détails (122) et dans une autre partie de cet ouvrage nous en discuterons la valeur (123). Il suffit de dire ici qu'au xve et au xvie siècle, on y ajoutait généralement foi, que Las Casas ne la conteste pas, et que Fernand Colomb, qui la mentionne en passant, semble l'identifier avec celle de Vicente Diaz rapportée au paragraphe précédent.

VIII. — Thèse de Las Casas que les indications recueillies par Colomb le confirmèrent dans sa croyance à l'existence de terres à l'Ouest.

C'est sous le titre de « troisième raison qui poussa l'Amiral à la découverte des Indes » que Fernand Colomb énumère, d'après son père, les indications qui viennent d'être rapportées. Las Casas leur donne aussi ce caractère, mais on va voir qu'il est plus explicite que le fils de Colomb relativement à l'influence qu'elles exercèrent sur celui-ci. Pour l'évêque de Chiapas, elles apportèrent à Colomb de nouvelles raisons de croire à l'existence de terres à l'ouest, et l'encouragèrent à poursuivre son entreprise. Elles n'étaient pas nécessaires, parce qu'il avait déjà de suffisants motifs pour cela. Mais, comme il paraissait hésiter à prendre son parti, la Providence, qui avait arrêté que c'était par lui que les Indes seraient découvertes, lui envoya ces nou-

---

(122) La lettre et la carte de Toscanelli, ch. II.
(123) *Étude* IV, ch. VI.

velles indications pour faire plus de lumière dans son esprit et vaincre ses dernières hésitations (124).

Ainsi, pour Las Casas, qui ne voit dans Colomb que l'homme providentiel poussé par la main de Dieu, tous ces récits de pilotes et toutes les indications relevées auraient eu pour effet de convaincre définitivement le futur Amiral que les îles dont il soupçonnait l'existence à l'ouest existaient réellement et de le pousser à entreprendre leur découverte.

IX. — Les faits recueillis par Colomb n'indiquaient rien relativement à la proximité de l'Asie.

Si on se reporte aux faits dont parle Las Casas et dont nous venons d'exposer la suite et le caractère, on voit, en effet, qu'ils ne pouvaient avoir une autre signification que celle qui leur est donnée par l'évêque de Chiapas. De ce

---

(124) Dans un chapitre dont il indique lui-même l'objet de la manière suivante :« Contient de nombreux et divers indices et renseignements, que Co- « lomb avait reçus de plusieurs personnes, et qui lui avaient donné la cer- « titude de l'existence de terres dans la mer Océane du côté de l'Orient », Las Casas s'exprime ainsi: « De tous côtés et de toutes façons Dieu donnait « motif et cause à Christophe Colomb pour qu'il n'hésitât pas à entrepren- « dre son hardi exploit et à s'exposer aux fatigues inouïes qu'il eut à sup- « porter, et cela indépendamment des raisons et autorités vraiment éviden- « tes, rapportées plus haut, qui le poussaient, et dont quelques-unes auraient « amplement suffi à le déterminer. Cependant, parce que Dieu voyait en lui « peut-être une certaine hésitation et crainte à entreprendre une chose si « difficile, et le sachant et voyant qu'il n'était pas encore entièrement per- « suadé, il lui envoya d'autres raisons plus palpables, tirées de l'expérience, « lui donnant ainsi à comprendre que, puisque celles qu'il tenait de tant de « savants ne lui suffisaient pas, les indices et observations que des particu- « liers avaient recueillis de leurs propres yeux et qu'il jetait en quelque sorte « devant ses pas pour qu'il s'y heurtât, devaient lui suffire. » (LAS CASAS, *Historia*, liv. I, ch. XIII, Vol. I, p. 97.) Tout ce chapitre est écrit pour montrer que Dieu avait donné à Colomb toutes sortes de preuves de l'existence des îles que Las Casas appelle nos Indes, et qui sont nos Antilles.

qu'un certain nombre de pilotes ou de navigateurs avaient rapporté de leurs courses maritimes l'impression, ou même la certitude, qu'il existait des îles ou des terres inconnues à l'ouest, on ne pouvait conclure que ces îles devaient être celles des Indes Orientales, et ces terres celles des extrémités de l'Asie. La liaison entre les deux idées ne se laisse pas voir. On ne voit pas non plus comment on aurait déduit cette conclusion du fait que les flots apportaient quelquefois aux côtes des îles portugaises des objets inconnus à nos régions et venant de l'Occident. Les faits de ce genre ne pouvaient que suggérer l'idée que ces épaves venaient de l'une de ces îles perdues à l'existence desquelles on croyait alors.

On comprend que Colomb ait conclu de toutes ces particularités, que si l'on avait l'énergie et la persévérance nécessaires pour s'avancer vers l'Occident, au delà des limites franchies jusqu'alors, on trouverait de nouvelles terres; mais on ne comprend pas comment il aurait pu tirer de là des raisons pour croire à la proximité de l'Asie.

Remarquons, que la plupart de ces indications et récits de pilotes ont été recueillis par Colomb postérieurement à la présentation de son projet au Portugal, puisque c'est en Espagne qu'il en eut connaissance. C'est à la Rabida qu'il apprit du pilote de Diego de Teive que celui-ci avait vu une île nouvelle et qu'il avait inféré de certaines circonstances qu'il existait une terre à l'ouest de l'Irlande; c'est au port Sainte-Marie qu'un autre pilote lui dit qu'il avait aperçu cette terre; c'est à Murcie qu'un troisième marinier lui fit une déclaration analogue; c'est à Séville qu'on lui conta les tentatives de Vicente Diaz et qu'on lui parla des Corte-Real. Il est donc évident que si ces faits apportèrent à Colomb de nouvelles raisons pour croire à l'excellence du projet qu'il avait déjà soumis au Portugal et aux Rois Catholiques, ils montrent aussi que ce projet ne consistait pas à passer d'Europe en Asie par

l'Orient, car, dans ce cas, ils étaient parfaitement inutiles. La démonstration qu'il existait des terres inconnues à l'ouest, ne pouvait apporter aucune confirmation à un dessein basé sur la croyance que le Monde était plus petit qu'on ne le supposait, et que l'espace maritime séparant les deux extrémités de la Terre ne devait pas être considérable. Il en était tout autrement si l'objet de Colomb était de faire des découvertes nouvelles. Toutes ces indications avaient alors, pour lui, un grand intérêt et il est tout simple qu'il ait continué à les noter.

X. — Déclaration de F. Colomb que son père avait aussi pour objet la découverte de nouvelles terres.

On trouve une confirmation de cette manière de voir dans le langage dont fait usage le fils même de Colomb, quand il énumère tous les indices recueillis par son père relativement à l'existence de terres occidentales inconnues. Voici, en effet, comment débute le chapitre consacré à ce sujet.

« La troisième et dernière cause qui poussa l'amiral à « la découverte des Indes, fut l'espérance qu'il avait de « pouvoir trouver, avant d'arriver à celles-ci, quelque île « ou terre de grande valeur d'où il pourrait ensuite pour- « suivre son but primitif (125). »

Plus loin, il ajoute que l'exactitude de la supposition de son père qu'il existait des îles et des terres dans l'espace maritime séparant les Indes de l'Espagne, a été depuis

(125) *La terza, e ultima cagione, che mosse lo Ammiraglio allo scoprimento delle Indie, fu la speranza, che egli haveva di poter trovar, prima che arrivasse a quelle, alcuna isola, ò terra di grande utilità, dalla quale potesse poi seguire il suo principale intento.* (F. Colomb, *Historie*, ch. IX, fol. 19 recto et verso.)

démontrée par l'expérience (126). Et après avoir complété son exposé des motifs qui avaient fait agir Colomb, il conclut de la manière suivante : « Donc, l'amiral, tenant son « projet pour bien fondé, délibéra de le mettre à exécu- « tion et d'aller à la découverte des dites terres dans l'O- « céan Occidental (127). »

Les « dites terres » sont celles dont il est question dans les indications rapportées, terres parmi lesquelles devait se trouver celle *di grande utilità* mentionnée ci-dessus, et c'est pour aller à leur découverte que Colomb mit son projet à exécution. Voilà incontestablement ce que signifie ce langage. Il ne saurait donc y avoir aucun doute que pour Fernand Colomb le projet de son père ne consistait pas seulement à aller aux Indes, mais avait surtout pour objet la découverte de nouvelles terres dont l'existence entre l'Asie et l'Europe lui était démontrée.

XI. — Assertions de Colomb qu'il n'eut qu'un but : l'Inde.

Un tel langage, dans la bouche du fils de Colomb, a paru si extraordinaire au plus autorisé des Colombistes modernes qu'il s'est demandé s'il n'y avait pas là quelque interpolation (128). Il est, en effet, bien singulier sous la plume

---

(126) *Il che essendo cosi, argomentava, che dal fine della Spagna insino à termini dell' India, allhor conosciuti, ci fossero molte altre isole, e terre, come poi la esperientia ne ha demostrato.* « Cela étant ainsi, il concluait que « de l'extrémité de l'Espagne jusqu'à celle alors connue de l'Inde, il devait « y avoir beaucoup d'autres îles et terres, comme depuis l'expérience l'a dé- « montré. » (*Op. cit.*, fol. 19, verso.)

(127) *Hora lo Ammiraglio, havendo per fondatissimo il suo discorso, deliberó di dargli essecutione, e di andar per l'Oceano Occidentale dette terre cercando.* (*Op. cit.*, chap. XI. fol. 30, recto.)

(128) Dans le chapitre de son *Fernand Colomb*, où il a examiné le premier des passages donnés ci-dessus, M. Harrisse dit avec raison qu'il en résulte

de celui qui a tant contribué à accréditer la légende colombienne, d'après laquelle Colomb n'eut d'autre objet que d'aller aux Indes par une route plus courte que celle connue, et il contredit formellement Colomb lui-même qui a affirmé que tel avait été son but et qu'il ne s'en était jamais écarté (129).

Notons cette contradiction et, sans nous arrêter à en montrer toute la portée, insistons sur ce fait que la définition du grand dessein de Colomb, telle qu'elle résulte de cet aveu de son fils, nous éloigne considérablement de celle que la tradition a accréditée, que tous les biographes modernes ont acceptée et que deux érudits aussi autorisés que MM. Harrisse et Ruge ont très exactement formulée en disant de Colomb, l'un, que la voie pour atteindre le pays des épices était le « seul but en tous temps de ses efforts et de ses vœux (130) », l'autre, qu'il ne se mit en campagne que « pour découvrir une nouvelle « route conduisant à des pays connus de toute l'anti- « quité (131). »

---

que Colomb aurait découvert avec connaissance de cause les îles et continent du Nouveau-Monde, et il oppose à cette assertion celles de Colomb lui-même mentionnées ci-après, dont la teneur est tout autre. Il conclut de là qu'il est « impossible que l'auteur des *Historie* ait trouvé dans les papiers de « l'amiral qu'il connaissait cette *terra di grande utilità* ». (*Fernand Colomb, sa vie, ses œuvres*. Paris, Tross, 1878, 8° Jésus, pp. 121-127.)

(129) Voyez les passages cités à l'Introduction de cet ouvrage, § 2, notamment les extraits de la lettre de Colomb aux Rois Catholiques qui sert de prologue à son Journal, où il dit que c'est aux Indes qu'on l'envoyait et que c'est aux Indes qu'il allait; voyez aussi les différentes assertions contenues dans ce Journal où on lit, à la date du 19 septembre 1492, qu'il ne voulait pas s'arrêter à louvoyer pour s'assurer de l'existence de certaines îles parce qu'il voulait aller jusqu'aux Indes, et à la date du 3 octobre, que son but étant de se rendre aux Indes il ne voulait pas perdre son temps à chercher d'autres terres. Il y a d'autres passages de ce genre. Jamais Colomb n'a avoué qu'il s'était proposé de découvrir d'autres îles ou terres que celles des Indes, bien que nous ayons des preuves du fait par le texte des capitulations.

(130) Harrisse, *Christophe Colomb*, Vol. I, p. 328.

(131) Sophus Ruge, *Columbus*, p. 85.

Nous pouvons donc conclure de tout ce qui précède, qu'on ne doit voir dans les récits consignés par Colomb et rapportés d'après ses *Livros de memorias*, que ce que son fils et Las Casas y ont vu : des indications relatives à l'existence de terres occidentales qu'il y avait à découvrir, et non des faits pouvant suggérer l'idée de la proximité des côtes orientales de l'Asie, ou confirmer l'exactitude de cette idée, si elle était déjà formée (132).

---

(132) Les deux auteurs modernes qui ont exercé la plus grande influence sur les idées qu'on se forme généralement de Colomb, Washington Irving et Roselly de Lorgues, ont bien vu que les faits notés par Colomb dans ses *Livros de memorias* ne pouvaient le mettre sur la voie du grand dessein qu'on lui prête; mais ils supposent que ces faits ont été recueillis après la formation de ce dessein et qu'ils n'ont servi qu'à confirmer Colomb dans sa conviction. (Voyez R. DE LORGUES Vol. I, pp. 99-100 et W. IRVING, Vol. I, p. 59.) Ce n'est pas du tout ce que disent F. Colomb et Las Casas, qui mettent l'un et l'autre ces faits au nombre des choses qui contribuèrent à la formation du plan de Colomb.

DEUXIÈME PARTIE

Les informations que Colomb devrait à Toscanelli.

SOURCES D'INFORMATION

L'étendue de cette partie de l'examen des sources auxquelles Colomb aurait puisé pour la formation de son système est bien plus considérable que celle consacrée à toutes les autres. La raison en est, que ce que Colomb aurait appris par Toscanelli a plus d'importance que tout ce qu'il a pu apprendre par les trois voies qui ont été indiquées, et tient une place considérable dans l'histoire du développement de notre connaissance de la terre. On ne trouve, en effet, dans les autres renseignements qu'il aurait recueillis et que ses biographes énumèrent avec tant de soin, comme ayant contribué à la formation de ses idées, rien qui soit de nature à lui avoir suggéré le système cosmographique par lequel il expliqua, plus tard, comment il comprenait qu'on pouvait aller aux Indes par l'ouest, tandis que ce système est contenu tout entier dans la correspondance qu'il est supposé avoir entretenue avec Toscanelli. Nous avons donc le plus grand intérêt à savoir si cette correspondance est authentique, puisque, sans cela, il est impossible de se former une idée exacte des véritables causes de la découverte de l'Amérique ; c'est ce qui explique l'importance que la question a prise, dès qu'elle a été soulevée, et le nombre considérable d'écrits qui lui ont été consacrés.

Les sources d'informations auxquelles nous pouvons avoir recours pour étudier ce point d'histoire sont malheureusement

très pauvres, et c'est uniquement par l'étude intrinsèque des pièces, et des circonstances dans lesquelles elles ont été produites, que nous pouvons aborder la question et prétendre en donner une solution. La liste de documents et écrits du temps même auxquels nous aurons à nous référer dans cet examen est donc très courte. Il n'en est pas de même de celle des écrits polémiques que le sujet a provoqués, qui est plus longue qu'on pourrait le supposer, et que les nécessités du sujet nous obligeront à prendre en considération, mais qui n'ont pas à être mentionnés ici.

I

DOCUMENTS ET INDICATIONS DU TEMPS QUI TÉMOIGNERAIENT DES RELATIONS DE COLOMB AVEC TOSCANELLI

1. TOSCANELLI ?—**Copia misa Christofaro Colombo** *per Paulum fixicum cum una carta navigacionis* (Copie envoyée à Christofaro Colombo par Paul, physicien, accompagnée d'une carte nautique).

Texte latin, transcrit sur un feuillet de garde de l'exemplaire de l'*Historia Rerum* de Pie II, ayant appartenu à Colomb, aujourd'hui à la Colombine de Séville. *Reproductions fac-similé* : — *Autografi di Colombo*, (*Raccolta Colombiana*), Rome, 1892, in-fol. Pl. LXIII, avec transcription figurée en regard. Pour d'autres reproductions en *fac-similé*, voyez notre *Toscanelli* où on en trouvera une, agrandie du double, pour faciliter l'étude de l'écriture. Cette pièce a été transcrite nombre de fois ; la plus sûre de ces transcriptions est celle mentionnée ci-dessus, donnée par M. de Lollis dans la *Raccolta Scritti*, Vol. II, note n° 854, à l'*Historia Rerum*. Pour les diverses traductions qu'on en a faites, voyez notre *Toscanelli*, au paragraphe des *Sources*. Nous en avons donné une, annotée, en français, et une autre en anglais dans nos deux éditions de cet ouvrage.

La lettre attribuée à Toscanelli, à laquelle on attache une si grande importance, aurait été écrite le 25 juin 1474 à Fernam Martins, conseiller du roi Affonso V de Portugal, et l'astronome florentin est supposé l'avoir envoyée plus tard à Colomb, qui l'aurait transcrite lui-même dans le volume où on la trouve aujourd'hui. Elle aurait été accompagnée d'une carte qui est perdue.

Le texte latin, qui serait le texte original, n'a été découvert qu'en 1871. Auparavant on ne connaissait cette lettre que par la version espagnole, donnée par Las Casas dans son *Historia de las Indias*, Liv. I, ch. XI, Vol. I, p. 92 et sq., et par la version italienne qu'on trouve dans le chapitre VIII des *Historie* de Fernand Colomb, imprimées à Venise en 1571.

2. ———— **Billet d'envoi de Toscanelli** à Colomb d'une copie de la Lettre ci-dessus ; sans date.

FERNAND COLOMB. — *Historie*, ch. VIII, version italienne. — LAS CASAS, *Historia*, Liv. I, ch. XII, Vol. I, p. 93, version espagnole. On ne connaît ce billet que par ces deux versions ; il n'en est question nulle part ailleurs. Pour la bibliographie et les traductions de ces deux pièces, voyez notre *Toscanelli*, appendice E, p. 300.

3. ———— **Deuxième lettre de Toscanelli** à Colomb. Sans date.

F. COLOMB. — Ch. VIII, fol. 18 verso et 19 recto, version italienne. — LAS CASAS, ch. XII, Vol. I, pp. 95-96, version espagnole.

On ne connaît aussi cette seconde lettre que par les *Historie* de Fernand Colomb et par Las Casas. Elle traite comme celle à Martins du passage aux Indes, et n'y ajoute rien ; elle la répète en partie.

4. ———— **La carte** qui accompagnait la Lettre de **1474**.

Nous ne connaissons cette carte que par ce que porte la lettre dont elle aurait été le complément, et par ce qu'en dit Las Casas. qui croit l'avoir eue en sa possession et qui en parle de visu. Contrairement au fils de Colomb qui, après avoir donné les pièces attribuées à Toscanelli, ne mentionne plus l'astronome florentin et ne dit rien du tout de sa carte, Las Casas parle de lui et de cette carte à maintes reprises. A chaque instant, dans le cours de son récit du premier voyage, il trouve des rapprochements à faire entre les lieux découverts par Colomb, et ceux mentionnés ou indiqués par l'astronome florentin, qu'il nomme quelquefois Marc Paul. Il est évident que Las Casas puise ici à une autre source que les *Historie*, où on ne trouve rien de semblable, ce qui donne à penser que ce n'est pas dans les papiers de Colomb qu'il a trouvé tout ce qu'il dit de Toscanelli. Voici l'indication des différents passages où Las Casas parle de cet astronome : Vol. I ; chapitres : XII, pp. 92, 96 ; XXIII, p. 254 ; XXXVIII p. 278 ; XLIII, p. 316 ; XLIV, p. 322 ; XLV, pp. 327, 328 ; L, pp. 360 et 361 ; LVIII, p. 394 ; LX, p. LX, 402 ; LXIV, pp. 421-422. Vol. II : ch. CXLIX, p. 315. Il y a plusieurs essais de reconstruction de cette carte, qui sont énumérés à la partie biblio-

graphique de notre livre : *La lettre et la carte de Toscanelli.* Nous en donnons une qui a pour objet, non de refaire cette carte, mais de montrer tous les éléments qui, d'après les pièces que nous possédons, ont pu entrer dans sa composition.

5. COLOMB (Fernand). — **Historie**, chapitres VII et VIII.

Le premier de ces deux chapitres parle des rapports de Colomb avec Toscanelli; le second donne le texte italien des trois pièces attribuées à Toscanelli, ci-dessus mentionnées. Ces deux chapitres sont les seuls des *Historie* où cet astronome soit nommé et, en dehors du texte des pièces mêmes, les passages qui lui sont consacrés ne forment pas plus de 20 lignes. On verra plus loin qu'il y a des motifs de croire qu'il y a là une interpolation au texte original de Fernand Colomb.

6. LAS CASAS. — **Historia de las Indias**. Notamment le chapitre XII, Vol. I, pp. 92-96 et le chapitre XXXVIII, pp. 278-283.

Le chapitre XII relate, comme dans les *Historie*, les rapports de Colomb avec Toscanelli et donne une version espagnole des trois pièces qui lui auraient été adressées. Le chapitre XXXVIII parle surtout de la carte. Las Casas est d'accord avec Fernand Colomb, dans ce qu'il dit de Toscanelli, mais est beaucoup plus circonstancié et attache une bien plus grande importance aux indications qui sont supposées venir de cet astronome. Dans sa manière de voir, Colomb lui devait beaucoup et avait complètement foi en lui.

7. COLOMB (C.). — **Lettre aux Rois Catholiques**, formant le prologue de son Journal de Bord.

Navarrete, Vol. I, pp. 1-3. — *Scritti*, in *Raccolta*, vol. I, pp. 1-3. — Las Casas, *Historia*, liv. I, ch. XXXV, Vol. I, pp. 261-263.

Cette lettre n'est pas datée. Las Casas, qui la place en tête du Journal de Bord, immédiatement avant la date du 3 août 1492, date du départ de la flottille de Colomb, dit qu'elle forme le prologue du journal et qu'il la donne, textuellement, à cause de son intérêt et de son ancienneté. (*Loc. cit.*) Fernand Colomb ne la

mentionne pas. Il est à remarquer que le texte donné par Las Casas dans son *Historia de las Indias*, présente des différences verbales assez nombreuses avec celui que le même Las Casas a transcrit en faisant son analyse du Journal de Bord. Ces différences sont toutes indiquées, en note, dans la transcription faite par M. de Lollis pour la *Raccolta*. Ce document, singulier à différents égards, a une grande importance, car c'est là que Colomb avance pour la première fois que le but de son entreprise était les Indes et qu'il y allait par ordre des souverains. On y a remarqué un passage où Colomb parle de son entreprise en termes semblables à ceux employés par l'auteur de la lettre attribuée à Toscanelli. Un autre passage, relevé dans la lettre du 7 juillet 1503, prête à la même interprétation. (NAVARRETE, Vol. I, p. 310.)

8. UZIELLI (G). — **Colloquio** avvenuto in Firenze nel luglio 1459 fra gli Ambasciatori del Portogallo e Paolo dal Pozzo Toscanelli. Omaggio al IV centenario della scoperta della nuove via per le India. Roma, Società Geografica Italiana, 1898, in-fol., 20 p.

Ce sont des documents tirés des Archives de Florence qui établissent qu'en 1459 des ambassadeurs portugais, venus en Italie pour assister au concile de Mantoue, s'entretinrent de questions de géographie avec Toscanelli. Ces pièces intéressantes sont précédées d'une introduction où elles sont commentées et interprétées.

9. CASTELLANI (Francesco di Matteo). — **Giornale** (Archives d'État de Florence, Vol. 134).

Ce Castellani, qui était contemporain de Toscanelli, et qui lui survécut, a laissé des mémoires dont Uzielli a donné un extrait (*Bibliografia della polemica...* p. 11) montrant qu'en 1459 il prêta une Mappemonde à Toscanelli qui ne lui fut rendue qu'en 1481, après la mort de l'astronome. Uzielli est revenu à différentes reprises sur ce passage.

10. BISTICI (Vespasiano da). — **Vite di uomini illustri** del Secolo XV, scritte da. Rivedute sui manoscritti da Ludo-

vico Frati. Bologna. Romagnoli-D'all' Aqua. 1892-1893, 3 vols in-8° (Collezione di opere inedite o rare dei primi tre secoli...).

Bistici était un libraire instruit de Florence, contemporain de Toscanelli, chez lequel se réunissaient les lettrés et les savants du temps, qu'il a presque tous connus. Il a consacré une courte notice à Toscanelli, qui figure dans sa galerie sous le nom de *Maestro Pagolo*, Vol. II, pp. 295-297.

11. Lettre du duc de Ferrare **Hercule d'Este** à son ministre Manfredo Manfredi, à Florence. Ferrare, 26 juin 1494.

Minute originale aux archives de Modène. Reproductions in : Uzielli, *L'epistolario Colombo-Toscanelliano*... Rome, 1889, 8°, 33 p. Berchet, *Fonti italiane*, Vol. I, p. 145 (in *Raccolta*). Cette pièce a été imprimée nombre de fois, notamment dans le *Toscanelli* d'Uzielli, de la *Raccolta*, p. 596; dans sa brochure : *Colombo e la Leggenda del Pilota*, p. 32, et dans *Bibliografia della polemica*, p. 12. On la trouve aussi dans la *Discovery* de M. Harrisse, avec une traduction anglaise, p. 3, et dans le *Columbus* de M. Thacher, Vol. I, p. 321. Pour le texte et la traduction de cette pièce voir ci-après note 185.

C'est une lettre, en date du 26 juin 1494, par laquelle le duc de Ferrare, Ercole d'Este, prie son ambassadeur (Oratore), à Florence, de s'enquérir d'une note de Toscanelli relative à des îles qui paraissent être celles que l'on vient de découvrir en Espagne. On veut voir dans cette note une allusion à la Lettre de Toscanelli à Martins. Ceux qui ne doutent pas de l'authenticité de cette dernière lettre en font grand état.

12. SACROBOSCO (Giovanni).—**La sfera di Messer**— Tradotta, emendata e distinta in capitoli da Piervincentio Dante de Rinaldi con molte et utili annotazioni del medesimo. Rivista da Frate Egnatio Danti cosmografo del gran Duca di Toscana. All'ill. et ecc. S. Diomede della Cornia Marchese di Castiglione. In Fiorenza, Nella stamperia de Giunti, 1571. Le colophon porte 1572. 1 Vol. pet. in-4°, 6 feuillets non chiffrés et 68 p.

Dans cet ouvrage, imprimé peu après les *Historie*, où parut pour la première fois la correspondance avec Colomb, attribuée à Toscanelli, il est question de lettres qu'à son retour des Indes, le découvreur du Nouveau-Monde aurait écrites à Toscanelli. A cette date ce savant était mort depuis dix ans.

13. VOGLIENTI (Pietro). — **Elogio di Emanuele** re di Portogallo scritto da. — Dans : Paolo Dal Pozzo Toscanelli e la circumnavigazione dell' Africa secondo la testimonianza di un contemporaneo, in Firenze, Salvatore Landi, 1891, 8°, p. 26 ; carte, une planche.

Cette plaquette qui n'a été tirée qu'à cent exemplaires est un *per Nozze* publié par Uzielli. L'éloge du roi Emmanuel qu'il contient a été seul reproduit par lui dans sa vie de Toscanelli, de la *Raccolta*, p. 551.

Voglienti mourut vers 1514, et son éloge du roi Emmanuel date de 1505. Cet auteur a laissé une assez mauvaise réputation et l'authenticité de plusieurs des documents qu'il a réunis a été mise en doute. De nos jours, cependant, quelques critiques l'ont jugé avec plus d'indulgence. Voyez sur ce point la note 195 ci-après. Voglienti attribue à Toscanelli le mérite d'avoir conseillé aux Portugais d'aller aux Indes en prenant par le cap de Bonne-Espérance.

II

DOCUMENTS QUI MONTRENT L'ORIGINE DES IDÉES COSMOGRAPHIQUES DE COLOMB

14. COLOMB (Christophe). — **Ses notes** à cinq ouvrages qu'il a lus.

Pendant longtemps on n'eut d'autre source d'information sur l'origine des conceptions cosmographiques et géographiques de Colomb, que ce qu'il a dit lui-même dans deux de ses lettres et ce qu'ont répété, après lui, son fils Fernand et son historiographe Las Casas. Aujourd'hui, grâce à une découverte importante faite par Wieser, grâce surtout à la publication intégrale des notes autographes de Colomb aux ouvrages qu'il étudiait, notes dont on ne soupçonnait point l'importance, nous possédons, relativement à ce point intéressant, des renseignements authentiques et abondants, qui complètent et confirment tout ce qu'avait dit Colomb à cet égard.

Les seuls ouvrages que l'on connaisse portant des annotations de Colomb sont les suivants qui, excepté le dernier, appartiennent à la Bibliothèque Colombine de Séville.

L'Imago Mundi du cardinal d'Ailly, imprimé à Louvain, vers 1480 à 1487 ; *l'Historia rerum ubique gestarum* du pape Pie II (Æneas Sylvius Piccolomini), Venise, 1477 ; le résumé latin de Marco Polo, de Francisco Pipino de Bologne, Anvers, 1485 ou 1486 ; le Pline italien de Landino, Venise, 1489 ; le Plutarque espagnol de Palencia, Séville, 1491 ; et le Ptolémée de 1478. Ce dernier ne porte que la signature de Colomb. Le *Pline* n'a qu'une vingtaine de notes sans intérêt ; le *Plutarque* en a beaucoup, mais elles sont étrangères aux préoccupations cosmographiques et géographiques du Découvreur. Il n'en est pas de même de celles à l'*Imago Mundi*, à l'*Historia Rerum* et au *Marco Polo*, qui nous donnent des indications précieuses.

Ces notes, qui étaient restées à peu près inconnues, sont aujourd'hui à la portée des travailleurs, on les trouve toutes dans l'ad-

mirable collection de la *Raccolta Colombiana*, sous deux formes; en fac-similé, avec une transcription figurée en regard dans le volume *Autografi*, et transcrite une seconde fois en caractères plus lisibles dans le volume II des *Scritti*. Leur nombre est considérable. La plupart, insignifiantes en apparence, ont néanmoins un grand intérêt en ce sens qu'elles indiquent les passages qui ont attiré l'attention de Colomb et appelé ses méditations. Bien qu'elles ne révèlent chez leur auteur aucun esprit critique, elles nous fournissent d'utiles jalons pour remonter aux sources de ses idées et pour en suivre le développement. Leur classification dans la *Raccolta*, c'est-à-dire leur division en numéros séparés, est arbitraire ; mais il était impossible de faire autrement pour que le lecteur puisse s'y retrouver. Les éditeurs de ce beau recueil nous ont ainsi livré un inestimable instrument de travail qui permet d'utiliser la riche mine de renseignements que contiennent ces notes.

15. D'AILLY (Pierre) ou Petrus de Aliaco. — **Tractatus de Imagine Mundi**... un vol. in-fol. de 171 feuillets non paginés. Sans lieu ni date. Planches et carte.

Cet ouvrage, auquel Colomb est si redevable, se compose des 12 traités suivants du Cardinal d'Ailly, dont le premier, à la fin duquel l'auteur se nomme, a donné à l'ouvrage son titre : 1° *Tractatus de ymagine Mundi* ; 2° *Epilogus mappe Mundi*; 3° *Tractatus de legibus et sectis*; 4° *Tractatus de correctione kalendarii* ; 5° *Tractatus de vero ciclo lunari*; 6° *Compendium cosmographie duo*; 7° *Vigintiloquium de concordantia astronomice veritatis cum theologia*; 8° *Tractatus de concordia astronomice veritatis et narratione hystorice*; 9° *Tractatus elucidarius astronomice concordie cum theologia et cum hystorica narratione* ; 10° *Apologetica defensio* ; 11° *Secunda apologetica defensio*; 12° *Tractatus de concordia discodantium astronomorum*. Viennent ensuite plusieurs traités de Jean Gerson. On ignore la date et le lieu de publication de ce volume; mais il est à peu près certain qu'il a été imprimé à Louvain, de 1480 à 1487, par Jean de Westphalie, dont les bibliographes ont reconnu les caractères. Il n'y a eu que cette seule édition et les exemplaires en sont devenus très rares; on n'en connaît qu'une vingtaine.

Celui qui appartient à la Colombine, à Séville, a été couvert de notes par Colomb et par son frère Barthélemy. Il y en a, d'après la classification de la *Raccolta Colombiana*, 898, qui sont toutes reproduites dans cet ouvrage avec transcription, en regard du texte des passages annotés (*Autografi*, série C. et *Scritti*, Vol. II, pp. 370-445). Les notes de Barthélemy qui d'après le savant conservateur de la Colombine, M. Simon de La Rosa, sont en très grand nombre, ne peuvent être distinguées avec certitude de

celles de Christophe, car l'écriture des deux frères est à peu près la même. Ils avaient, d'ailleurs, les mêmes théories cosmographiques et il y a même lieu de croire qu'elles venaient originairement de Barthélemy.

Cet ouvrage, qui est devenu célèbre depuis qu'on a su que Colomb y avait puisé le plus clair de son savoir, en matière de cosmographie, n'avait pas auparavant fixé l'attention. Ni Bayle ni Chaufepié, qui ont chacun consacré une notice curieuse au savant cardinal, ne le mentionnent; l'érudit bibliographe David Clément ne l'a pas compris dans sa *Bibliothèque curieuse*, et ni Brunet, ni Deschamps, son continuateur, ne le font figurer dans le *Manuel du libraire*. Enfin, les auteurs des deux grands Dictionnaires biographiques de Michaud et de Didot, le passent également sous silence. Il semble aussi que les auteurs du xve et du xvie siècle l'aient peu connu, car il est bien rarement cité. La critique moderne s'est, au contraire, très sérieusement occupée de l'œuvre cosmographique de D'Ailly. Dinaux, dans sa *Notice historique et littéraire* sur le savant cardinal (pp. 96-99); Humboldt dans son *Examen critique* (Vol. I, pp. 61-108), et dans son *Cosmos*, (Vol. II, p. 302); Santarem, dans son *Essai sur l'histoire de la Cosmographie* (Vol. III, p. 101 et sq.); Lelewel dans sa *Géographie du Moyen-Age*, (Vol. II, pp. 72 et sq.); et d'autres, ont fait valoir l'importance de l'*Imago Mundi*. Plus récemment le savant et très obligeant secrétaire des Facultés catholiques de Lille, le chanoine Salembier, qui depuis des années s'occupe de d'Ailly, et qui lui a consacré une thèse latine substantielle, ainsi que plusieurs petits mémoires intéressants, n'a pas laissé dans l'oubli cette partie de l'œuvre considérable de l'évêque de Cambrai, qui a fait aussi le sujet d'une autre thèse très suggestive due à M. Guignebert : *De Imagine Mundi*, Paris, 1902. Dès l'année 1840 M. Pameyer avait traité le même sujet, mais superficiellement. Il y a aussi un ouvrage allemand sur d'Ailly : P. Tschackert : *Peter von Ailly*, Gotha, 1877. Pour d'autres références voyez l'article *d'Ailly* dans Chevalier.

Nous sommes heureux de pouvoir ajouter que l'*Imago Mundi*, qui, naguère encore, était inconnu, et qui n'est accessible qu'à bien peu de lecteurs, puisqu'il n'en existe plus qu'un nombre très limité d'exemplaires, va être l'objet d'une publication savante par M. Jules Garçon qui, avec le concours de M. Pierre Lévêque, se propose d'en reproduire le texte, accompagné d'une traduction française et de tout l'appareil critique que comporte une publication de ce genre.

Colomb connut l'ouvrage de d'Ailly par son frère Barthélemy, auquel appartenait l'exemplaire qu'ils ont copieusement annoté, et qui se trouve aujourd'hui encore à la Colombine de Séville. Les traités qui les occupèrent le plus, sont l'*Imago Mundi*, l'*Epilogus* et le *Compendium cosmographie*. Le premier, qui forme soixante chapitres, et qui est daté du 12 août 1410, est un exposé complet du système du monde avec une description de toutes les parties du globe. D'Ailly y résume en termes clairs et agréables ce que l'on savait, ou croyait savoir de la connaissance du

monde à la fin de l'antiquité païenne. Tous les auteurs anciens lui sont connus et il leur emprunte, sans aucune observation critique, tout ce qu'ils disent relativement à son sujet. Les contes les plus invraisemblables et les particularités les plus fantastiques sont ainsi énumérées avec complaisance, et comme s'il n'y avait aucune objection à y faire. Les auteurs anciens qu'il cite le plus souvent sont Aristote, Pline, Sénèque et Ptolémée (ses ouvrages de mathématique et d'astronomie); puis viennent les auteurs ecclésiastiques, saint Jérôme et Isidore de Séville, particulièrement, et les auteurs arabes, comme Averroès, Alfragan et Hali, auxquels il fait de fréquents emprunts.

Des auteurs du moyen âge proprement dit, et de ceux de son temps, d'Ailly semble faire peu de cas. A part Sacrobosco qu'il cite fréquemment, et Vincent de Beauvais qu'il nomme quelquefois, il les passe sous silence. Il n'a évidemment consulté ni Mandeville, ni Marco Polo, dont il circulait de son temps de nombreux manuscrits, et, dans l'*Imago*, il ne nomme pas une seule fois Roger Bacon, qu'il connaissait, puisqu'il le copie textuellement et qu'il l'a réfuté dans un autre traité, sans le nommer d'ailleurs. Le chanoine Salembier, qui est si bien renseigné sur tout ce qui touche à d'Ailly, m'écrit que c'est peut-être parce que le moine franciscain était très suspect dans les écoles, à cause de ses opinions et de son esprit de révolte, ce qui est assurément possible ; cependant le courage de ses opinions était une des qualités de cet énergique et savant prélat.

Humboldt a imprimé (*Examen critique*, Vol. I, 168), le passage de l'*Opus Majus* de Bacon que d'Ailly a incorporé dans le chapitre VIII de l'*Imago Mundi*, et aujourd'hui on appellerait cela un plagiat; mais nous avons déjà eu l'occasion de le dire, au moyen âge, on ne considérait pas ainsi cette manière de procéder qui était assez commune. Quant à la thèse de d'Ailly sur la grande étendue du monde habitable, thèse qui a si vivement frappé Colomb, les auteurs qu'il cite à diverses reprises et la critique qu'il fait de Ptolémée, montrent qu'il aurait pu la formuler sans avoir recours à Bacon; cependant c'est à celui-ci qu'il emprunte ce qu'il dit de plus net à ce sujet. Le lecteur curieux de constater lui-même l'étendue des obligations de d'Ailly envers Bacon, lira avec intérêt la partie géographique de l'*Opus Majus* formant les pages 285-376 du volume I de l'excellente édition de Bridges.

L'*Epilogus Mappe Mundi* est un résumé en dix paragraphes, ou courts chapitres, de l'*Imago Mundi* formant une sorte d'introduction à une figure « appelée mappemonde » qui y fait suite. Dans ce petit traité, d'Ailly reprend, sous une autre forme, ses assertions que le monde habitable représente bien plus de la moitié de la terre et affirme que, contrairement à ce que l'on

soutient, le domaine de l'eau est peu considérable. Voir sur ce point le chapitre VII de la présente étude, 2e partie.

Dans le *Compendium cosmographie*, écrit vers 1413 ou 1414, et où il revient au problème de la distance à franchir pour passer de l'ouest à l'est, d'Ailly s'en prend directement à Ptolémée qui avait réduit à la moitié de la circonférence du globe la mesure du monde habitable. Dans l'*Almageste*, Ptolémée avait déjà formulé cette opinion et d'Ailly l'avait combattue ; mais dans sa Géographie, que le savant cardinal ne connaissait pas quand il écrivait l'*Imago Mundi*, Ptolémée était entré plus profondément dans la question, et avait établi son opinion en montrant par quelles erreurs de jugement et de computation Marin de Tyr était arrivé à étendre le monde habitable vers l'est jusqu'au 225e degré.

En entreprenant, comme il le dit, de faire connaître, dans son *Compendium*, les choses utiles que Ptolémée avait consignées dans sa Géographie, d'Ailly, avait aussi sans doute pour objet de maintenir sa propre opinion sur la grande étendue du monde habitable et de montrer que celle de Ptolémée n'était pas valable. C'est, en tous cas, ce qu'on le voit faire ; il le fit mal, car il ne discute aucune des raisons que le géographe grec avait données pour écarter la mesure de Marin de Tyr, et se borne à s'en tenir à l'opinion des anciens qu'il avait précédemment exposée. Son seul argument est que Aristote et Sénèque devaient en savoir plus, à cet égard, que Ptolémée, argument dont Colomb s'empare et qu'il ne manqua pas de faire valoir. Le fait qu'un homme comme d'Ailly, dont la renommée et le savoir étaient considérables, avait osé ne tenir aucun compte des rectifications apportées par Ptolémée à la mesure de Marin et maintenait, contre lui, que le monde habitable s'étendait bien au delà de la moitié de la sphère, ne pouvait manquer d'impressionner un homme comme Colomb, qui n'avait pas les connaissances nécessaires pour juger de ces questions par lui-même, et qui, vraisemblablement, ne prit point la peine de se reporter à Ptolémée pour se renseigner sur les raisons qu'il avait opposées à Marin de Tyr. On peut donc avancer que, de tous les écrits du savant cardinal, le *Compendium cosmographie* est celui qui eut le plus d'influence sur la formation des idées de Colomb et de Behaim qui, comme lui, — on le montrera dans une autre étude, — s'inspira tout particulièrement de l'œuvre de d'Ailly.

16. D'AILLY (Pierre). — **Ses deux cartes du Monde**, l'une pour l'*Epilogus Mappe Mundi*, 1410 ; l'autre pour le *Compendium Cosmographie*, 1413 ?

La première de ces deux cartes forme la planche 7 de l'*Epilogus*, qui est un résumé de l'*Imago Mundi* ; elle représente la moitié de la sphère terrestre, celle habitable, divisée en 7 climats. L'équateur, les tropiques et les cercles polaires y sont tracés ; mais on n'y voit aucun contour géographique et elle n'est pas graduée. C'est une carte géométrique formée de lignes droites où les positions des contrées et des villes nommées sont indiquées par la place qu'elles occupent dans leurs climats respectifs. Une ligne verticale la coupe par le milieu et passe par Arym, centre du monde. Le mot Océan, inscrit à l'ouest de Gades, en dehors du cercle renfermant la Terre, montre que celle-ci est entièrement entourée d'eau. L'orientation est celle des cartes modernes : le nord à la partie supérieure.

La seconde carte n'existe plus ; elle accompagnait le *Compendium Cosmographie* que d'Ailly écrivit quelques années après l'*Imago Mundi* et l'*Epilogus*, pour donner un exposé de la géographie de Ptolémée qu'il ne connaissait pas quand il rédigea ses autres traités cosmographiques.

Il y a une reproduction de la première carte dans le *Fac-Similé Atlas* de Nordenskiold, fig. 19, p. 37. Santarem l'a aussi reproduite, mais moins exactement, *Atlas*, pl. 13. Lelewel en a donné une reproduction, *Atlas*, pl. XXVIII. Santarem l'a décrite, *Essai sur l'Hist. de la Cosmographie*, Vol. III, pp. 301 et sq., ainsi que Lelewel, *Géographie du moyen âge*, Vol. II, pl. 71 et sq. Un fac-similé véritable de cette curieuse carte serait très intéressant. Il n'y a pas d'essai de restitution de la seconde carte.

La carte de d'Ailly n'est pas ptoléméenne, du moins on n'y reconnaît d'autre trace de l'influence du géographe grec que celle due à la connaissance de ses ouvrages de mathématiques.

A s'en rapporter uniquement à ce document, on ne se rendrait pas compte que le savant prélat prolongeait considérablement la terre habitable vers l'Orient et réduisait l'étendue de la mer du côté de l'Occident ; mais les explications qu'il donne à cet égard dans l'*Imago Mundi*, dans l'*Epilogus* et dans le *Compendium*, sont concluantes. Cependant, comme la position qu'occupe la mer Rouge sur la carte, montre que la distance entre Gadès et l'Inde forme un quart de la circonférence du Globe, et comme une légende, qui fait l'office de titre à cette carte, porte « qu'en « partant du rivage de la mer Rouge c'est à peine si en une « année on atteint le terme de l'Océan Indien » : *a cujus littore vix in anno terminus Indici Oceani navigatione attingitur*, il est évident qu'il ne reste pas une longue distance à franchir pour passer par mer des extrémités de l'Inde à Gadès.

D'Ailly ne s'explique pas sur la mesure qu'il attribuait au monde habitable et se contente, dans l'*Imago Mundi* et dans l'*Epilogus*, d'admettre la manière de voir des auteurs anciens qu'il cite, sur sa grande étendue. Cependant, comme lorsqu'il écrivait ces traités il ne connaissait pas la mesure de Marin de Tyr, et comme il constate, dans le *Compendium*, que Ptolémée

l'avait écartée, sans accepter cette rectification (Chap. XIX), on est autorisé à croire que c'est la mesure de Marin qui avait ses préférences. Quant à la mesure de la circonférence du Globe il en indique deux : celle d'Eratosthène, 252.000 stades, dont 700 au degré, et celle d'Alfragan, 20 400 milles, dont 56 2/3 au degré. C'est cette dernière qu'il semble avoir acceptée.

Bien que le savant prélat donne quelques indications sur la manière dont il avait établi sa seconde carte (*Compendium*, ch. XVIII), on ne voit pas bien clairement ce qu'elle devait être. Il semble que, comme l'autre, elle était composée de lignes géométriques traversant un disque représentant la moitié de la sphère. L'équateur y était divisé en trois parties comprenant chacune 4 heures équinoxiales de 15 degrés, soit 180 degrés pour les trois parties. La terre habitable y était limitée en largeur par le parallèle de Thule et par celui du mont Bardite; en longueur elle s'étendait sur un parallèle qui passait, à l'ouest, par les îles Canaries, et, à l'Orient, par la métropole des Sères. Ces limites, dit d'Ailly, étaient celles que Ptolémée donnait au Monde connu. La carte contenait-elle quelque légende indiquant que lui, d'Ailly, pensait autrement à cet égard? On ne sait; mais il semble bien que non et que son unique objet était de représenter le monde connu, tel que Ptolémée l'avait compris, et non d'après ses propres idées.

Isolées des textes qu'elles accompagnaient et complétaient, ces deux cartes ne pouvaient suggérer aucune idée nouvelle à Colomb et à Behaim, mais elles leur facilitèrent l'intelligence de ces textes qui avaient tant d'importance pour eux et durent beaucoup fixer leur attention. En ce qui concerne la seconde, nous ajouterons volontiers qu'il est possible qu'elle n'ait jamais existé.

17. COLOMB (Chr.). — **Notes autographes** à l'Historia rerum ubique gestarum de Pie II, édition de 1477.

Raccolta Colombiana, *Autografi*, série B, et *Scritti*. Vol. II, pp. 291-369.

Les notes de Colomb à cet ouvrage s'élèvent à 861 ; elles n'ont pas cependant l'importance de celles à l'*Imago Mundi*, parce que Pie II n'avait pas, comme d'Ailly, adopté les idées de ceux qui faisaient le monde plus petit qu'il ne l'est et qui diminuaient considérablement l'étendue de l'espace maritime séparant les deux extrémités du monde. Son livre est une compilation où abondent les faits et les noms, mais qui ne s'écarte pas de la tradition classique et Colomb n'en a rien tiré qui pût servir à la formation de ses théories, mais il y a trouvé nombre d'indications sur l'Inde, sur l'Extrême-Orient et surtout relativement à

ce Grand Khan de Cathay qui exerça toujours sur lui une grande fascination. Tous les passages où ces noms figurent sont notés. Pour cela, Colomb doit plus à Pie II qu'à Marco Polo lui-même, qui semble d'ailleurs être resté inconnu à ce pape. C'est vraisemblablement aussi par cet ouvrage, où Ptolémée est fréquemment cité, dans des passages que Colomb note, que notre Génois a connu la plupart des opinions du géographe alexandrin qu'il rapporte.

Quelques-unes des annotations à ce volume doivent être attribuées à Barthélemy Colomb ; à ce point de vue, celle n° 860, relative à l'expédition de l'astronome Joseph, est très discutée. On verra à son lieu et place ce qu'il faut penser à cet égard. C'est aussi sur l'un des feuillets blancs de ce volume que se trouve transcrite la fameuse lettre attribuée à Toscanelli.

18. COLOMB (Chr.). — **Notes autographes au Marco Polo** latin, de Francisco Pipino, Anvers, 1485.

Raccolta Colombiana, Autografi, série D, *Scritti,* Vol. II, pp. 446-472.

Les notes de Colomb à cet ouvrage sont peu nombreuses relativement à celles qu'il a mises à ses autres livres ; il n'y en a que 366 et elles sont toutes très courtes. Ce sont des indications plutôt que des annotations ; mais on les trouve aux passages où sont mentionnés des faits et des noms qui tiennent une grande place dans ses idées géographiques, comme le royaume de Cathay, la province de Mangi ou de Mangu, le Grand Khan, la riche ville de Quinsay, les pierres précieuses, l'or et les aromates des contrées de l'Extrême-Orient.

19. COLOMB (Chr.). — **Lettre d'Haïti de 1498.** Contenant la Relation de son troisième voyage.

Navarrete, *Viages,* Vol. II, pp. 242-276. — Lollis, *Scritti,* n° XVI, Vol. II, pp. 26-40. Traductions : française par Verneuil et de la Roquette, *Relations des quatre voyages,* Vol. III, pp. 1-71 ; anglaise, par Major, *Select letters,* pp. 104-168.

Colomb avait tenu un journal de son troisième voyage, que Las Casas a eu et dont il a fait un résumé que la *Raccolta Colombiana* a publié ; mais, en arrivant à Española, après avoir découvert l'Amérique du Sud, il rendit compte aux Rois Catholiques, de son voyage dans une longue lettre qui n'est pas datée, mais

qui partit d'Española le 18 octobre 1498 (Las Casas, Vol. II, p. 354). Le texte original de cette relation, qui diffère de l'autre sur certains points, est également perdu et nous ne le connaissons que par une copie que l'on doit à Las Casas. C'est ce texte que Navarrete a publié et qui a été souvent reproduit depuis. C'est dans cet écrit que Colomb parle pour la première fois de son système cosmographique et des raisons sur lesquelles il fondait sa croyance à la possibilité de passer aux Indes par l'ouest. Le passage où il donne cette explication est presque littéralement emprunté au chapitre VIII de *l'Imago Mundi* du cardinal d'Ailly.

20. COLOMB (Chr.). — **Lettre du 7 juillet 1503** aux Rois Catholiques.

Navarette, Vol. I, pp. 296-313. — Lollis, *Scritti* in *Raccolta*, Vol. II, n° 41, pp. 175-225. — Morelli, *Lettera rarissima*, 1810. Pour de plus amples détails bibliographiques sur ce document, voyez le numéro 4 des *Sources* à la quatrième de nos *Études critiques*.

Cette lettre, qui est une des plus singulières productions de Colomb, est une relation de son quatrième et dernier voyage qui fut si désastreux. Colomb y donne son opinion sur la forme de la Terre et sur la situation du Paradis Terrestre et s'étend, plus qu'il ne l'a fait dans sa Lettre de 1498, sur son système cosmographique, à ce point de vue c'est le document principal. Voir pour un passage important de cette lettre la note 438, ci-après.

21. COLOMB (Barthélemy). — **Carte** de la zone équatoriale du Globe, 1506.

Reproduction dans Wieser, *Die karte des Bartolomeo Colombo*. Innsbruck 1893, 8°. Reproduction dans Nordenskiold, *Periplus*, pp. 167-169.

Cette carte, découverte par Wieser à Florence, est un des documents les plus importants que nous ayons pour l'intelligence et l'origine des idées cosmographiques de Colomb. C'est une esquisse en trois feuilles, tracée à la plume, sur une copie de la lettre du 7 juillet 1503, dans laquelle Colomb rend compte de son troisième voyage, voyage dont Barthélemy faisait partie et que sa carte semble avoir principalement pour objet d'expliquer.

La première feuille donne la conception colombienne de l'espace compris entre les côtes occidentales du vieux monde et les

extrémités orientales de l'Asie. A l'est l'Espagne, les Canaries et l'Afrique ; à l'ouest l'Asie, avec la Sérique au Nord, suivie de la nomenclature de l'Amérique du Sud dans laquelle figurent Beragua et Puerto del Retrete (Nombre de Dios), dans le voisinage de la Cattigara de Ptolémée. Vers le centre le groupe des Antilles, où Española tient la place de Cipangu. Cette feuille est divisée en espaces de 10 degrés chacun, et il y en a 13 entre le méridien de Lisbonne et celui de Cattigara, soit 130 degrés.

Les deux autres feuilles représentent l'hémisphère occidental, à partir des Canaries jusqu'aux extrémités de l'Asie, d'après le système de Ptolémée qui divise cet espace — jusqu'à Cattigara — en 180 degrés. La seconde feuille porte cette légende : *Secondo Marino e Colombo da San Vicentio á Cattigara, g.* 225, *sono hore* 15. *Secondo Ptolomeo infino a Cattigara, g.* 180, *che sia hore* 12, c'est-à-dire: D'après Marin et Colomb il y a du cap Saint-Vincent à Cattigara, 225 degrés ou quinze heures. D'après Ptolémée il y a jusqu'à Cattigara 180 degrés ou douze heures.

On sait que cette carte est de Barthélemy, parce qu'il alla à Rome en 1506 pour solliciter la recommandation du pape auprès du roi Ferdinand, et qu'il y vit un religieux de l'ordre de Saint-Jean de Latran, auquel il laissa une description et une carte de Veragua, que ce religieux donna au collectionneur Alex Strozzi dont les papiers passèrent à la Bibliothèque de Florence. C'est dans ces papiers qu'on trouva la description de Veragua ci-dessus mentionnée, qui a été publiée par M. Harrisse dans sa *Bibliotheca americana vetustissima*, pp. 471-474, et c'est également là que M. Wieser a découvert la carte en question. Dans ces conditions il ne saurait y avoir aucun doute qu'elle est de Barthélemy, qui paraît d'ailleurs avoir fait une autre carte de Veragua mentionnée par Oviedo (Vol. II, p. 467).

CHAPITRE PREMIER

LE TÉMOIGNAGE DE F. COLOMB ET DE LAS CASAS ET LA DÉNÉGATION DE COLOMB

I. — Comment connaissons-nous la correspondance de Colomb avec Toscanelli.

Dans les chapitres précédents on a examiné trois des sources auxquelles, d'après les deux premiers biographes de Colomb, celui-ci aurait puisé pour la formation du grand dessein qui lui est attribué de passer aux côtes d'Asie en prenant par l'ouest, à savoir : les informations données par sa belle-mère ou fournies par les papiers de Perestrello, les observations qu'il aurait faites lui-même dans ses voyages aux côtes de Guinée, et les notes qu'il avait prises sur les indications recueillies par ceux qui avaient tenté ou projeté de faire des découvertes à l'ouest. Cet examen a montré que si Colomb a pu trouver dans ces indications des motifs de croire à l'existence de terres inconnues à l'ouest, ce qui était d'ailleurs la croyance de nombre de gens à cette époque, il n'a pu en tirer aucune lumière sur l'étendue de l'espace maritime séparant les deux extrémités du monde, et sur la possibilité de la franchir.

Continuant à suivre Fernand Colomb et Las Casas, dans l'exposé qu'ils font de la genèse des idées de Colomb, nous arrivons à une source d'information bien différente

de toutes celles énumérées jusqu'à présent: la correspondance avec l'astronome florentin Toscanelli, c'est-à-dire deux lettres et une carte que ce savant aurait envoyées à Colomb, qui lui aurait écrit. La carte n'existe plus, mais nous possédons les deux lettres qui exposent, la première principalement, un plan de passage aux Indes par l'ouest basé sur les idées cosmographiques qui sont celles mêmes par lesquelles Colomb a expliqué, plus tard, l'origine de son dessein. La carte complétait cet exposé ; la première des deux lettres montre ce qu'elle devait être.

Nous sommes donc ici en présence d'un document qui dit nettement qu'il faut aller aux Indes par l'ouest et qui explique comment cela peut se faire. Si ce document est authentique, nous connaissons la source originelle où Colomb a puisé non seulement l'idée première du grand dessein qu'il assure avoir toujours été le sien, mais encore sa forme même, puisqu'il est démontré que ce ne sont ni les notes de Perestrello, ni les observations qu'il dit avoir faites, ni les indications tirées des récits des pilotes, qui ont pu lui suggérer un dessein de ce genre. Nous aurions là, dans ce cas, une preuve que ce dessein était antérieur aux propositions qu'il a faites à diverses puissances.

La question qui se pose tout d'abord pour la critique est donc celle de l'authenticité des pièces auxquelles s'attache un si grand intérêt historique. Cette question a été ouverte au Congrès des Américanistes de Paris de 1900, mais bien qu'elle ait donné lieu à une très longue controverse, à laquelle nombre d'érudits ont pris part, elle n'est pas résolue à la satisfaction de tout le monde et doit être étudiée à nouveau. C'est ce que nous nous proposons de faire ici, en tenant compte des diverses particularités que la polémique a mises en lumière et des indications qu'on peut en déduire.

Voici les faits :

En 1539, Fernand Colomb meurt laissant en manuscrit

une vie de son père, écrite en espagnol, qu'il avait terminée vers 1537. Ce texte original est perdu.

Vers 1552, Las Casas, auquel la famille de Colomb, particulièrement Marie de Tolède et son fils don Luis Colon, IIIe amiral, avaient confié tous les papiers de Colomb, met la dernière main aux deux premiers livres de son *Historia de las Indias*, où il dit que Colomb avait été en rapports avec Toscanelli et donne une version espagnole des deux lettres que ce savant lui aurait écrites.

En 1571, on imprime, à Venise, une version italienne de la vie de Colomb par son fils, et on y trouve une brève mention des rapports de son père avec Toscanelli, ainsi qu'une version italienne des deux lettres attribuées à ce savant.

En 1870, M. Harrisse découvre sur un feuillet de garde du Pie II de la Colombine une transcription latine de la première des deux lettres, transcription généralement attribuée à Colomb même.

Voilà les sources par lesquelles la correspondance, dite de Toscanelli, est arrivée à notre connaissance. Il n'y en a pas d'autres. Avant de les soumettre à un examen critique, voyons comment Colomb serait entré en relations avec le savant astronome.

II. — Comment et quand Colomb serait entré en rapports avec Toscanelli.

Remarquons, tout d'abord, qu'il n'est pas facile de concilier avec les faits connus la date à laquelle il faut nécessairement placer les rapports que l'on dit avoir existé entre Toscanelli et Colomb.

Pendant que le futur amiral méditait sur son grand dessein d'aller chercher l'Asie par l'ouest, nous disent son fils Fernand et son historiographe Las Casas, il aurait

appris que, par l'intermédiaire d'un chanoine de Lisbonne nommé Fernam Martins, le roi Affonso V avait entretenu une correspondance relativement à ce sujet, avec un médecin de Florence qu'ils appellent maître Paul. Colomb se serait aussitôt mis en rapport avec lui par l'entremise d'un Florentin de Lisbonne nommé Lorenzo Giraldi (133), et lui aurait exposé son dessein par écrit, en même temps qu'il lui envoyait, pour l'expliquer, une petite sphère. En réponse à cette communication Toscanelli aurait écrit à Colomb un billet, l'encourageant dans ses idées, et lui transmettant la copie d'une lettre et d'une carte qu'il avait antérieurement envoyées au chanoine Fernam Martins, par lequel il avait été consulté pour le roi Affonso, qui cherchait alors une route nouvelle pour aller aux Indes (134). Suit, dans les *Historie,* une version italienne de la lettre, sans autre observation que cette communication enflamma l'imagination de son père, bien que les indications données fussent erronées (135).

Sur ce point, la version de Las Casas est exactement la même et a été puisée évidemment aux mêmes sources. Sans le dire, les deux biographes supposent, cependant, que Colomb entretint une correspondance avec Toscanelli,

---

(133) Fernand Colomb et Las Casas l'appellent, l'un, Girardi (*Historie*, fol. 15, verso), l'autre Birardo (*Historia*, Vol. I, p. 92) Il s'agit de Lorenzo Giraldi qui était alors fixé à Lisbonne. M. Uzielli a établi son identité et a montré qu'il appartenait à une ancienne famille florentine. (*Vita e i tempi di Paolo... Toscanelli,* in *Raccolta Colombiana,* p. 562.)

(134) « Ce maître Paolo était ami d'un certain Fernando Martinez, chanoine « de Lisbonne, et ils s'écrivaient l'un à l'autre des lettres sur la navigation « qui se faisait au pays de Guinée, au temps du roi Don Alfonse de Portugal, « et sur celle que l'on pourrait faire dans les régions de l'Occident ; cela vint « à la connaissance de l'amiral, qui était très curieux de ces choses et il se « hâta, par l'entremise d'un certain Lorenzo Girardi, Florentin, qui se trou- « vait à Lisbonne, d'écrire à ce sujet au dit maître Paolo et de lui envoyer « une petite sphère qui expliquait son dessein. A quoi maître Paolo envoya « sa réponse en latin. » (*Historie*, fol. 15, verso.)

(135) *Historie*, ch. VII, fol. 15, verso.

car l'un et l'autre donnent, sans aucune réflexion, une seconde lettre de ce dernier, qui ne fait, il est vrai, que répéter la première. On y reviendra plus loin. Ils n'en mentionnent qu'une de Colomb et n'en citent aucun passage (136).

Ni Fernand Colomb ni Las Casas, ne donnent une date à ces rapports de Colomb avec Toscanelli et ce point a prêté à des suppositions diverses qui pouvaient paraître plus ou moins vraisemblables, mais que des faits nouvellement établis ne permettent plus de soutenir (137). Nous savons maintenant, en effet, que ce ne peut être avant la

---

(136) Voici d'après Uzielli, *Vita e i tempi...* pp. 554-561, l'ordre chronologique de la correspondance qui aurait eu lieu entre Fernando Martins et Toscanelli, et entre ce dernier et Colomb: 1° Lettre de Martins, de Lisbonne, à Toscanelli, à Florence, lui demandant, de la part du roi, des indications sur la route des Indes, perdue; 2° Réponse de Toscanelli, de Florence à Lisbonne. C'est la lettre du 25 juin 1474; 3° Lettre de Colomb à Toscanelli lui demandant des indications et lui envoyant un Globe, perdue; 4° Lettre de Toscanelli en réponse à Colomb lui envoyant une copie de la lettre à Martins et de la carte qui accompagnait cette lettre. C'est le billet qui précède cette lettre dans la version espagnole et dans celle italienne. Il manque au texte latin; 5° Lettre de Colomb à Toscanelli à laquelle la suivante serait une réponse, perdue; 6° Lettre de Toscanelli à Colomb, à Lisbonne, sans date et sans lieu de provenance. C'est la seconde lettre de Toscanelli dans les *Historie* et dans Las Casas; 7° Lettre de Colomb à Toscanelli, vers 1493. C'est celle mentionnée dans le Sacrobosco de Dante de Rinaldi.

(137) Tant qu'on put croire que Colomb était arrivé au Portugal vers l'an 1470, on n'avait d'autre moyen de déterminer la date à laquelle il serait entré en rapports avec Toscanelli que l'examen des lettres attribuées à cet astronome. Or, une phrase de la première des deux lettres porte que l'autre a été écrite *ha dias*, tandis qu'une autre phrase indique que celui qui l'écrivait, le faisait *après les guerres de Castille*. De là, de longues discussions sur ce que voulait dire *ha dias*, que les uns traduisaient par : *il y a quelques jours* et les autres par : *il y a longtemps*, et sur ce qu'il fallait entendre par les guerres de Castille. Les uns pensaient que c'est à la date même que porte la lettre dont Toscanelli envoyait une copie à Colomb, c'est-à-dire en 1474, que la correspondance eut lieu, tandis que les autres la plaçaient après la guerre entre la Castille et le Portugal qui fut terminée par le traité de 1479-1480. Pour l'historique de cette question, voyez les notes 20, 21 et 22 de notre *Toscanelli*.

seconde partie de l'année 1477 que Colomb se fixa à Lisbonne et, comme son fils et Las Casas sont tous les deux très affirmatifs sur ce point que c'est en Portugal que sa vocation se déclara, ce ne peut être qu'entre l'année 1478 et le mois de mai 1482, date de la mort de Toscanelli, que ce savant et notre Génois purent entrer en relations. On peut serrer le problème de plus près encore.

Fernand Colomb et Las Casas nous assurent que c'est la lecture des papiers de Perestrello, que sa belle-mère avait confiés à Colomb, qui tourna ses idées vers les entreprises maritimes. A moins de supposer que Colomb épousa la fille de Perestrello dès son arrivée à Lisbonne et avant d'y être connu, on ne peut placer son mariage que vers 1479 ou 1480 (138). C'est donc postérieurement à cette époque que Colomb pensa à aller aux Indes. Mais il résulte aussi du récit de nos deux biographes que le dessein de Colomb était déjà formé quand il rechercha les conseils de Toscanelli (139), et comme ils ne prétendent pas que ce dessein soit né spontanément dans le cerveau du grand Génois après la lecture des papiers de son beau-père, comme ils disent, au contraire, que cette lecture l'incita à d'autres études et d'autres observations qui eurent pour effet de lui donner l'idée qu'on pouvait aller aux Indes en traversant l'Atlantique, on doit croire que c'est un an, au moins, après son mariage qui lui fournit l'occasion de prendre connaissance des précieuses notes

---

(138) Voir la VI[e] de nos *Etudes*, paragraphe : *Date du mariage de Colomb*, pp. 445-446, et ci-dessus, note 37.

(139) Humboldt dit que Colomb avait déjà acquis par lui-même « la conviction du succès de son entreprise quand il entra en rapports avec Toscanelli. » (*Examen critique*, Vol. I, p. 255.) C'est l'opinion de tous ceux qui suivent la tradition colombienne et elle est justifiée par ce que disent Fernand Colomb et Las Casas. Voyez les chapitres VII et VIII des *Historie* et Las Casas, ch. XII.

de Perestrello, que cette idée lui vint (140). Or, à ce moment Toscanelli était sur le point de mourir, car c'est en mai 1482, à l'âge de 85 ans, qu'il décéda à Florence.

Ce serait donc à cet âge avancé, et lorsqu'il avait déjà pour ainsi dire un pied dans la tombe, que ce savant aurait entretenu une correspondance avec un homme qui était alors complètement inconnu, et qu'il se serait empressé de lui communiquer le secret de ses conceptions géographiques et cosmographiques (141). Cela n'est pas impossible; mais on doit néanmoins constater que cette histoire des relations de Colomb avec Toscanelli suppose des conditions singulièrement invraisemblables (142).

---

(140) Une phrase de Las Casas indiquerait que c'est à une époque plus tardive encore que Colomb serait entré en relations avec Toscanelli, car il dit que cela eut lieu quand l'amiral était sur le point de mettre à exécution son projet, ce qui ne peut s'entendre que de l'époque des négociations de Colomb avec João II, qui doivent être placées en 1483 ou 1484. Voici la phrase entière.

El cual [Colomb] como estaba muy encondido con sus pensamientos en aquella especulacion y andaba por ponerla en practica, acordó de escribir al dicho Marco Paulo.

« Lequel [Colomb] comme il était vivement préoccupé de cette idée et était sur le point de la mettre à exécution résolut d'écrire au dit Marco Paulo. (*Historia*, Liv. I, ch. XII, Vol. I, p. 92.)

(141) M. de La Rosa fait à ce sujet la remarque suivante : « Est-il croyable que Toscanelli, arrivé à la décrépitude, se soit mis à copier des lettres « et des cartes marines pour les envoyer, non à un ami, mais à un inconnu « qui lui avait écrit de Lisbonne ? » (*La Solution*, p. 15.)

(142) M. Altolaguirre, avec lequel nous nous trouvons si souvent en désaccord, a fait au sujet de l'invraisemblance de ces rapports de Colomb avec Toscanelli des remarques d'une grande justesse que nous nous plaisons à reproduire ici.

« Peut-on admettre qu'un homme qui, comme Colomb, entourait tous ses « actes du plus grand mystère et se méfiait de tout, ait été, sans plus de « réflexion, et seulement parce qu'il avait eu connaissance que Toscanelli « avait présenté aux Portugais un projet de navigation, révéler le sien à « celui qui, forcément, devait être son rival ? Peut-on admettre aussi que « Toscanelli livrât à un inconnu le produit de son génie et de ses études, « sans réclamer même la propriété de son œuvre ? Est-il possible que le

III. — Le témoignage de Fernand Colomb.

Le texte espagnol de la vie de Colomb par son fils étant perdu, nous ne connaissons ce qu'il a pu dire des relations de son père avec Toscanelli que par la version italienne de ce livre publiée seulement en 1571. En général, on peut se fier à cette version dont l'exactitude a été reconnue sur nombre de points. Cependant, ce texte italien porte des traces indéniables d'interpolations et il est possible que les passages relatifs au point qui nous occupe aient été ajoutés au texte original. Il y a quelques raisons de le croire.

Après avoir dit comment l'opinion des savants, particulièrement celle de d'Ailly, avait confirmé son père dans sa croyance à la proximité des côtes de l'Asie orientale de celles d'Espagne, Fernand Colomb ajoute que c'est, cepen-

---

« savant florentin ait accordé créance aux propositions d'un homme obscur, « sans fortune, sans position sociale, sans aucun moyen pour réaliser une « aussi colossale entreprise, et se soit donné, à son âge avancé, la peine de « reproduire la carte de navigation et la lettre à Martins ? Est-il naturel que, « en répondant à Colomb, Toscanelli ne montre pas le moindre étonnement « de ce qu'ils se soient tous les deux rencontrés dans l'idée de la navigation « transatlantique, et lui parle de celle-ci, comme il aurait pu lui parler de « celle de Gênes à Lisbonne ou de Lisbonne à Naples, sans que dans aucune « des deux lettres on lise rien qui révèle le savant s'adressant à un autre « savant, car Toscanelli devait tenir pour tel celui qui lui avait présenté un « projet de si grande importance scientifique ? Et surtout, est-il admissible, « au point de vue rationnel, que le projet de Colomb coïncidât avec celui de « Toscanelli jusqu'au point que celui-ci n'ait pas rencontré la moindre objec- « tion à lui faire ? Et, quand même nous admettrions qu'il en soit ainsi, « comment celui-ci, en répondant à Colomb, ne témoigne-t-il pas son étonne- « ment d'une si extraordinaire identité ? Car, en effet, il aurait été étonnant, « que deux théories résultant de tant de facteurs différents eussent coïncidé « dans les moindres détails. » (Altolaguirre y Duvale. *Cristobal Colón y Pablo del Pozzo Toscanelli.* Madrid 1903, pp. 396-397.)

dant, un certain maître Paul, médecin à Florence, qui fut cause, en grande partie, qu'il entreprit son voyage (143). Il rapporte alors, comme on l'a dit ci-dessus, la manière dont son père était entré en relations avec ce maître Paul, et donne le texte des pièces, sans aucune autre indication relative à leur provenance.

La première idée qui vient à l'esprit, c'est qu'il a trouvé cette correspondance dans les papiers de son père. Le fait que son livre entier est écrit d'après des pièces ayant cette origine et que, plus tard, on a découvert sur un feuillet de l'*Historia Rerum* de Pie II, dont Colomb avait eu l'usage, une copie du texte latin de la principale des deux lettres, qui paraît être de son écriture, est de nature à confirmer cette première impression. Cependant, il y a quelque objection à cette manière de voir. Fernand Colomb qui, dans presque tous les cas, prend soin d'appuyer ce qu'il dit de son père sur le témoignage même de celui-ci, ne le fait pas dans cette circonstance, quoique les faits qu'il avance soient assez importants pour motiver une explication. Il ne cite pas un mot de Colomb se rapportant à ce sujet sur lequel il glisse plutôt qu'il ne s'y arrête (144).

---

(143) « Ce passage (celui de d'Ailly) et plusieurs autres semblables du « même auteur furent les autorités qui portèrent le plus l'amiral à croire que « son hypothèse était vraie, bien que ce soit un certain maître Paolo, méde- « cin, [fils] de maître Domenico, Florentin, contemporain de l'amiral lui- « même, qui fut cause, en grande partie, qu'il entreprit le voyage avec plus « de résolution » : *fosse cagione in gran parte, ch'egli con piu animo imprendesse questo viaggio.* (*Historie*, ch. VII, fol. 15, verso.)

Plus loin Fernand Colomb dit que la lettre de Toscanelli enflamma encore davantage l'amiral pour sa découverte : *infiammò assai piu l'Ammiraglio al suo scoprimento.* (*Op. cit.*, ch. VIII, fol. 19, recto.)

(144) Les courts passages cités à la note précédente sont les seuls où il soit question de Toscanelli dans les *Historie*. Fernand Colomb ne mentionne pas une seule circonstance où les pièces attribuées à l'astronome florentin aient été utiles à son père. Il en est tout autrement de Las Casas, ainsi qu'on le verra plus loin.

En ce qui concerne la plus importante des deux lettres, celle dite à Martins, on est fondé à dire qu'il ne l'a pas empruntée au volume de sa propre bibliothèque où on en trouve, comme on vient de le voir, une transcription latine attribuée à Colomb même, puisque la version italienne des *Historie* en diffère considérablement (145). Il est évident que si Fernand Colomb avait connu le texte du Pie II, et s'il avait cru qu'il était de la main de son père, c'est celui-là qu'il aurait traduit. Cette observation et la particularité singulière, mentionnée plus loin, que Las Casas, qui avait sous les yeux le manuscrit original du livre de Fernand Colomb, ne lui a pas emprunté la version espagnole de cette lettre qu'il donne dans son *Historia*, sont deux faits qui donnent lieu de croire que ce que l'on trouve aujourd'hui dans les *Historie*, relativement à Toscanelli, pourrait bien être une interpolation de ceux qui ont fait publier cet ouvrage à Venise en 1571. Et ce qui donne quelque consistance à cette supposition, c'est cet autre fait, encore plus singulier que les autres et sur lequel nous revenons plus loin, que Colomb n'a jamais parlé de Toscanelli.

Ainsi, le témoignage de Fernand Colomb sur la correspondance que son père aurait eue avec Toscanelli n'est appuyé sur aucune preuve. L'auteur des *Historie* ne dit pas comment il sait ce qu'il avance ; il ne dit rien qui donne à supposer que c'est par les papiers de son père qu'il a appris ces choses, et il y a des motifs très plausibles de croire que son texte espagnol original ne contenait pas les deux lettres attribuées à Toscanelli.

---

(145) Ces différences ont été notées par Uzielli (*Vita e i Tempi*... pp. 55 et sq.) ainsi que par M. de Lollis *Scritti*, Vol. II, p. CLXXXVI et sq.) et nous les avons indiquées dans les notes à la version française de la fameuse lettre, de notre *Toscanelli*, ainsi que dans les textes, donnés à l'appendice de cet ouvrage. Elles consistent en transpositions, additions et suppressions.

IV. — Le témoignage de Las Casas.

Bien que Las Casas ne soit pas explicite sur la source de ses informations, relativement aux lettres attribuées à Toscanelli, il est moins bref que Fernand Colomb.

Après avoir donné les mêmes renseignements qu'on trouve dans les *Historie* sur la manière dont Colomb serait entré en communication avec Toscanelli (146), il nous dit qu'il a eu entre les mains une traduction du latin, en langue vulgaire (romance) de la principale lettre, traduction qu'il reproduit, et qu'il possède la carte même qui accompagnait cette lettre, carte qui lui avait été confiée avec d'autres écrits de l'amiral (147).

Ce langage ne nous renseigne pas sur la source de la communication faite à Las Casas, mais il est de nature à nous faire douter que ce soit aux papiers de Colomb, source ordinaire de ses informations pour tout ce qui concerne

---

(146) Voyez le récit de Las Casas, *Historia*, Liv. I, ch. XII, Vol. I, p. 92 et sq.

(147) Voici les divers passages de Las Casas relatifs à ce sujet:

« Il (Colomb) fit part au dit maitre Paul de l'intention qu'il avait et qu'il « désirait mener à bien. A la réception de la lettre de Christophe Colomb, « le dit maitre Paul lui répondit une lettre en latin, y insérant celle qu'il « avait écrite à Fernando Martinez, chanoine, laquelle lettre j'ai vue et j'ai « eue entre mes mains, traduite en langue vulgaire. » *La cual yo vide y tuve en mi mano vuelta de latin en romance.* (*Historia*, Liv. I, ch. XII, Vol. I, p. 92.)

« La carte marine qu'il lui envoya, moi, qui écris cette histoire, je l'ai en « mon pouvoir. » *La carta de marear que le envió, yo, que esta historia escribo, tengo en mi poder.* (*Ibid.*, p. 96.)

« Cette carte est celle que lui avait envoyée Paul, médecin, le Florentin, « carte que j'ai en ma possession avec d'autres choses ayant appartenu à « l'amiral même qui a découvert nos Indes, ainsi que des écrits de sa pro- « pre main qu'on a mis à ma disposition. » *Esta carta es la que envió Paulo fisico, el florentino. la cual yo tengo en mi poder con otras cosas del almirante mismo que descubrio estas Indias, y escrituras de su misma mano que trajeron a mi poder.* (*Ibid.*, Liv. I, ch. XXXVIII, Vol. I, p. 279.)

le personnage, qu'il a emprunté ces pièces. Outre qu'il ne dit pas qu'elles ont cette origine, ce qu'il aurait sans doute fait, si tel avait été le cas, il s'exprime d'une manière qui indique clairement qu'on lui a fait une communication spéciale à ce sujet. Il ne s'agit pas ici des documents et des écrits de l'amiral servant de base à la partie de son livre qui se rapporte à Colomb, mais d'une lettre dont il a eu la traduction et qu'il n'a plus au moment où il écrit, car alors il n'aurait pas écrit au passé : *Y tuve*, et d'une carte qu'il a encore, mais qui lui a été remise, — *que trajeron*, — avec d'autres autographes de Colomb. Il semble qu'il ne se serait pas exprimé ainsi s'il se référait à ses sources ordinaires : les papiers de l'amiral.

Mais voici une preuve, fournie par Las Casas lui-même, que c'est postérieurement à la rédaction du premier livre de son *Historia*, rédaction que nous savons avoir été faite avec les papiers de Colomb sous les yeux, qu'il eut connaissance de la carte attribuée à Toscanelli.

Au chapitre XXXVIII, parlant de cette carte, Las Casas dit « *qu'il paraît* que plusieurs îles de ces mers y étaient marquées (148) ». Si, quand Las Casas écrivait cette phrase, il possédait la carte dont il est question, il n'aurait pas dit : il paraît que — *parece que*. On ne s'exprime ainsi que quand on parle par ouï-dire. Quelques lignes plus loin, cependant, Las Casas nous dit qu'il possède cette carte, qu'on a mise à sa disposition, et que toutes ces îles y sont indiquées (149).

---

(148) *En la cual parece que tenia pintadas algunas islas destas mares:* littéralement : sur laquelle il paraît qu'étaient peintes plusieurs iles de ces mers (*Historia*, Liv. I, ch. XXXVIII, Vol. I, p. 278). Il s'agit des mers où se trouvait la flottille de Colomb le 25 septembre 1492. Dans le Journal de Bord de Colomb qui, comme on le sait, ne nous est connu que par un résumé fait par Las Casas, on trouve exactement la même phrase qui suggère d'ailleurs d'autres remarques que celle faite ici. Voyez : NAVARRETE, *Viages*, Vol. I, p. 13, et notre *Toscanelli*, p. 210, note 198.

(149) *Sin duda parece que ya estaban en ellas, y ansi estan todas estas islas cuasi en aquella distancia.* (*Loc. cit.*, p. 279.)

Ne résulte-t-il pas clairement de là qu'il avait déjà rédigé le chapitre où se trouve la première phrase, quand on lui remit la carte qui lui a permis de constater que les îles en question y étaient réellement marquées, et que la seconde phrase est une de ces nombreuses interpolations qu'il ne cessait de faire à son texte, quand il lui arrivait quelque document ou fait nouveau (150) ?

Un autre passage relatif au sujet donne lieu à la même observation. Au chapitre L on lit, toujours à propos de cette carte, la phrase suivante : *On disait qu'il y avait écrit Zaitam* (151). Donc, à ce moment, Las Casas ne connaissait pas encore la carte de visu et, par conséquent, cette phrase a été écrite à la même époque que celle où il dit : *Il paraît que.* Quand, plus tard, il obtint communication de la carte, il fit une addition à la phrase du chapitre XXXVIII, qui en rectifiait le sens, mais il oublia de faire la vérification qui lui aurait permis de rectifier la seconde.

On est donc pleinement autorisé à dire qu'il résulte du texte même de Las Casas, que ce n'est pas par les papiers de Colomb qu'il a eu connaissance des pièces attribuées à Toscanelli, mais par une communication spéciale qu'on lui fit, après que son livre était en partie rédigé (152), de la version espagnole seule de la lettre.

Cette mention de la version espagnole seule de la lettre

---

(150) C'est Las Casas lui-même qui parle de ces interpolations, Liv. III, ch. I, Vol. III, p. 35 .

(151) *Se decia que estaba escrito Zaitam*, *Op. cit.*, Liv. I, ch. 50, Vol. I, p. 360.

(152) L'auteur d'un ouvrage considérable sur Colomb, M. Thacher, a dit tout le contraire de ce qui est avancé ici : *The spanish translation of the original latin letter came to Las Casas with the papers of Columbus.* (*Christopher Columbus...* New-York, 1903, Vol. I, p. 345.) C'est simplement répéter ce que d'autres ont dit sans y regarder de bien près et c'est d'ailleurs ce que nous avions fait nous-même dans notre *Toscanelli* (p. 145 édition fran-

est importante, car si nous avions le témoignage de Las Casas qu'il a connu aussi le texte latin original, cela pèserait d'un grand poids parmi les raisons qui militent en faveur de l'authenticité de ce document. Mais, comme on vient de le voir, tel n'est pas le cas, et Las Casas a bien soin de dire que la traduction qu'il produit ne vient pas de lui ; elle ne pouvait, en effet, lui faire honneur et il devait tenir à ce qu'on ne la lui attribuât pas (153). Non seulement ceux qui firent cette communication à Las Casas ne lui donnèrent point le texte latin de la lettre, mais notre historien n'a pas connu non plus la copie latine qui se trouve aujourd'hui sur l'un des feuillets du Pie II de la Colombine, car, dans ce cas, ou il l'aurait mentionnée, surtout si cette copie est de Colomb, ou il en aurait tiré parti pour corriger la version espagnole qu'on lui avait communiquée, et qu'il donne en constatant qu'elle n'est pas de lui. Or, Las Casas avait eu accès à la Colombine, il connaissait les volumes annotés par Colomb, puisqu'il

---

çaise, p. 142 édition anglaise). Mais un examen plus attentif des textes nous a convaincu qu'il n'en pouvait être ainsi. Contrairement à ce qu'avance M. Altolaguirre, Las Casas n'a jamais dit lui-même — *segun el mismo dice* — qu'il avait tiré cette correspondance des papiers de Colomb. (*Cristobal Colón y Pablo del Pozzo Toscanelli*... Madrid. 1903, p. 206.) Les paroles mêmes de Las Casas sont données aux notes précédentes.

(153) M. Thacher a soutenu que Las Casas avait le texte latin original de la lettre ainsi que la traduction espagnole, et que ces pièces lui venaient des papiers de Colomb.

Las Casas had in his hand... not only the spanish translation of Toscanelli's letter, but the latin original. (*Christopher Columbus*... New-York, 1903, Vol I, p. 301.) *Las Casas had the original letter of Toscanelli* (*Op. cit.*, Vol. I, p. 465.)

Le texte espagnol de Las Casas, que nous donnons ci-dessus, n'autorise aucune assertion de ce genre. Las Casas dit nettement qu'il n'a eu que la traduction de cette lettre : *Vuelta de latin en romance*. Il va de soi, d'ailleurs, que l'évêque de Chiapas qui était un homme instruit et qui dit lui-même que Colomb connaissait mal le latin, n'aurait pas inséré dans son livre l'incorrecte traduction espagnole qu'on lui donna, s'il avait connu le texte latin du document.

cite quelques-unes de ses notes. Cependant, comme à Fernand Colomb, cette copie de la lettre, qui occupe presque une page entière, lui aurait échappé! On admettra cela difficilement (154).

Il y a un autre point d'une égale importance résultant du langage de Las Casas, c'est celui, déjà indiqué, que le manuscrit original du livre de Fernand Colomb ne devait pas contenir la correspondance attribuée à Toscanelli. Las Casas possédait ce manuscrit, il le cite souvent, il lui emprunte des chapitres entiers en disant qu'il les lui emprunte. Comment admettre alors qu'ayant sous la main une traduction espagnole de la fameuse lettre venant du fils même de Colomb, une traduction qui ne pouvait être qu'en bon castillan, il l'ait écartée pour prendre celle qu'on lui avait remise, qui est défigurée par de nombreux italianismes (155)!

Enfin, comme dernière preuve, ou si l'on veut comme

---

(154) Il y a d'ailleurs d'autres preuves que la version espagnole de Las Casas et la version italienne des *Historie* ne viennent pas du texte latin du Pie II de la Colombine. Les principales sont les suivantes : 1° l'incorporation dans le texte des traductions de ce qui forme un P. S. dans le latin (Voyez notre traduction, note 30 de notre *Toscanelli*, p. 274) ; 2° l'addition d'un membre de phrase convertissant les milles en lieues (*Ibid.*, note 33) ; 3° le changement par addition et par omission dans la phrase relative aux côtes et aux îles d'où l'on doit partir (*Ibid.*, note 13).

(155) Ces italianismes ont été relevés, en partie, à l'appendice de notre mémoire sur la *Maison d'Albe et les archives colombiennes*, pp. 16 et 17. Ils consistent principalement dans l'emploi à contresens du verbe SER. Ainsi dans : *Con todas las islas que en este camino* SON, ce *son* est italien. Plus bas on lit : *La distancia que* ES *de Poniente a Levante.* L'espagnol serait : *que* HAY *de Poniente a Levante.* Immédiatement après vient la phrase suivante : *Las otras que* SON *de traves amuestran la distancia que* ES *de septentrion en austro.* Il faudrait *que* ESTAN *de traves.* Vers la fin de la lettre on trouve : *Y de la ciudad de Lisboa en derecho por el Poniente* SON *en la dicha carta 26 espacios, y en cada uno dellos* HAY 250 *millas. Son*, ici, n'est pas espagnol ; il faut *hay.* La phrase suivante est caractéristique : *Esta patria es populatissima.* La forme espagnole de ce participe est *poblado*, d'où le superlatif *pobladisimo.* On peut relever aussi des italianismes d'un autre genre, comme l'emploi du mot *porque*, dans le sens de *pour que, afin que.* C'est l'italien *perchè ;* en

indication, que Las Casas n'a pas trouvé dans les papiers de Colomb les pièces attribuées à Toscanelli et ce qu'il en dit, c'est que, dans son récit de la grande découverte, où il avance à maintes reprises que Colomb reconnaissait dans les lieux qu'il découvrait des parties de l'Asie Orientale que Toscanelli avait mentionnées, il ne cite jamais un mot de Colomb lui-même à l'appui de cette assertion. Dans la longue et minutieuse analyse qu'il nous a laissée du Journal de Bord du mémorable voyage de 1492, il reproduit de nombreux passages empruntés textuellement au document original, il n'en donne pas un seul indiquant

---

espagnol on mettrait *para que*. Notons aussi *luengo* au lieu de *largo: presto* au lieu de *pronto*, etc.

On voit par ces exemples, qui trahissent une plume italienne, combien est peu justifiée l'opinion de ceux qui, comme M. Harrisse et M. Altolaguirre, attribuent à Fernand Colomb la traduction espagnole de cette lettre, que Las Casas aurait prise dans le manuscrit original des *Historie*. M. Altolaguirre fonde cette opinion sur ce que la version italienne de la lettre contient une erreur d'arithmétique sur la conversion des lieues en milles qui se trouve également dans le texte donné par Las Casas (*Cristobal Colón y Pablo del Pozzo Toscanelli*... Madrid, 1903, p. 206). Cette assertion est inexacte; d'autres avancées par M. Harrisse (*Christophe Colomb*, Vol. I, p. 128, note 2) prouvent seulement que la traduction italienne a été faite sur un document qui avait la même provenance que celui remis à Las Casas. Il est absolument inadmissible que cette traduction ait été faite par un lettré espagnol comme Fernand Colomb, né et élevé en Espagne et dont l'enfance et la première jeunesse s'écoulèrent, non avec son père, mais avec sa mère et à la cour des Rois Catholiques. C'est aussi l'opinion de M. de La Rosa, bon juge en ces matières : « Aucun Espagnol ne pouvait rédiger une telle traduction où il y a « des mots et des tournures italiens. » (*La solution de tous les problèmes*... 1902, p. 7.)

Les italianismes forment, d'ailleurs, un des traits caractéristiques de cette fameuse lettre, même sous sa forme latine. Voyez à ce sujet le très curieux mémoire de M. Shipley : *Notes on the second Letter of Toscanelli*... dans les *Transactions of the international congress of americanists*. New-York, 1902, pp. 305-325.

Dans la Bibliographie de la controverse sur la question de l'authenticité des pièces attribuées à Toscanelli, que M. Uzielli a publiée, en associant gracieusement mon nom au sien, il dit que les italianismes signalés ici sont très contestables *molto discutibili* (*Bibliografia*, p. 38). Mais il ne dit pas pourquoi et c'est ce qu'il aurait fallu faire.

que Colomb utilisait ou connaissait soit la lettre, soit la carte attribuées à Toscanelli.

En résumé, nous concluons de tout ceci que c'est par quelque membre de la famille de Colomb, ou par une personne autorisée par elle, que Las Casas reçut communication de ces pièces.

Ce qu'il faudrait savoir, c'est qui était cette personne et à quelle époque eut lieu cette communication. Malheureusement c'est là un point sur lequel nous manquons de renseignements et sur lequel on ne peut que faire des hypothèses, qu'il est inutile d'examiner ici. Mais, quelque opinion qu'on se fasse à cet égard, il est certain que les conditions dans lesquelles l'évêque de Chiapas a connu la correspondance attribuée à Toscanelli, ne permettent pas de donner à son témoignage, à cet égard, une valeur décisive. Il nous dit bien qu'il possède la carte même de Toscanelli, ce qui, au premier abord, paraît concluant (156). Mais comment sait-il que cette carte est réellement de l'astronome florentin ? Il ne le dit pas et ce qu'il dit de la manière dont elle lui est parvenue, montre qu'il n'avait

---

(156) Sir Clements R. Markham a ainsi considéré cette assertion: *Las Casas, a thoroughly trustworthy and honest writer, not only gives us a Spanish translation, but tells us that part of the original, namely, the accompanying chart, was actually in his possession when he wrote* (*A Letter from Sir Clements R. Markham*... London, 1903, 8°, p. 9). On remarquera que l'éminent critique considère Las Casas comme le traducteur de la version espagnole de la Lettre, ce qui n'est pas faire honneur à cet écrivain qui se piquait à bon droit d'avoir des lettres.

Un autre critique, M. Biggar, a fait le même raisonnement : *When then this bishop tells us that he had actually seen and handled Toscanelli's letter, there seems no plausible ground for doubting his statement* (*Revue Hispanique*, 1903, p. 585). Plus récemment M. Edward Channing, dans un livre très bien fait, a repris cet argument : *There seems no good reason to deny that Columbus received letters and a map from Toscanelli, for Las Casas says that he had them in his hand* (*A History of the United States*, New-York, Macmillan, 1905, Vol. I, p. 16). Suit la phrase obligatoire sur l'honnêteté de Las Casas.

aucun moyen d'avoir une certitude à cet égard. On peut constater, d'ailleurs, que Las Casas lui-même n'était pas absolument certain de la provenance de cette carte, car après avoir écrit le chapitre où il se montre si affirmatif à ce sujet, il y met un sommaire où il l'est beaucoup moins. Ici, il ne dit plus qu'il a cette carte en sa possession, mais qu'il croit que c'est celle qu'il possède (157). Est-ce qu'il s'exprimerait ainsi s'il avait trouvé cette pièce dans les papiers de Colomb, et ne résulte-t-il pas de tout ceci que Las Casas n'avait d'autre raison de croire que cette carte et la lettre dont elle était le complément venaient de Toscanelli, que ce qu'il tenait de celui qui lui avait communiqué ces pièces?

Dans ces conditions le témoignage de Las Casas, de même que celui de Fernand Colomb, tel qu'on le trouve dans les *Historie*, ne repose sur rien de solide, et ne peut être accepté que sous toute réserve.

V. — Le témoignage contraire de Colomb; son silence sur Toscanelli.

On n'attache une valeur exceptionnelle à ce que disent l'auteur des *Historie* et Las Casas des rapports que Colomb aurait eus avec Toscanelli, que parce qu'on suppose que leurs informations remontent directement à Colomb même. Il est certain que le fils du découvreur, ainsi que Las Casas, ont eu à leur disposition tous les papiers du grand Génois et que c'est à cette source qu'ils puisent le

(157) « Où il est question d'une carte marine que Christophe Colomb avait « avec lui et sur laquelle se trouvaient marquées les Indes et ces îles-ci, « notamment l'île Hispaniola qu'il appelait Cippangu, et cette carte l'auteur « [de ce livre] dit qu'il l'a en sa possession, à ce qu'il croit. » *Y esta carta dice el autor que la tiene, à lo que cree, en su poder.* (*Op. cit.*, sommaire du ch. XXXVIII, Vol. I, p. 278.)

plus souvent; ils le constatent eux-mêmes et il suffit de parcourir leurs deux ouvrages pour voir qu'il en est bien ainsi.

Mais on ne saurait tirer de ce fait certain, la conclusion que tout ce qu'ils disent de Colomb vient de lui, car il est également certain qu'ils relatent bien des choses se rapportant au futur amiral qui n'ont pas cette provenance, et on a vu, aux paragraphes précédents, qu'il y a quelques motifs de croire que les passages relatifs à Toscanelli pourraient être dans ce cas.

Il est singulier, en effet, que ni Fernand Colomb, ni Las Casas ne disent un seul mot indiquant que c'est par Colomb, ou par des documents venant de lui, qu'ils savent ce qu'ils écrivent à ce sujet. Il semble que, rapportant des faits aussi importants que ceux-là, qui tiennent une si grande place dans l'histoire des idées de Colomb, et qu'ils sont seuls à connaître, remarquons-le bien, ils n'auraient pas manqué de dire que la source de leurs informations était Colomb lui-même, si tel avait été le cas. A l'appui de leurs assertions, sur d'autres points, ils citent nombre de fois Colomb, mais jamais à propos de ce qu'ils rapportent relativement à Toscanelli. Ils parlent tous deux comme s'ils étaient certains de ce qu'ils avancent, mais, ni chez l'un ni chez l'autre, on ne trouve un mot montrant que leur certitude avait pour fondement le témoignage même de Colomb.

Ce fait, très singulier dans l'espèce, crée une présomption que ce n'est pas des papiers de Colomb que vient ce qu'on lit dans les *Historie* et dans Las Casas relativement à Toscanelli, et cette présomption trouve une certaine confirmation dans le langage de Las Casas sur la manière dont il eut connaissance des pièces attribuées à Toscanelli, ainsi que dans les motifs qui font mettre en doute que la principale de ces pièces se trouvait dans le manuscrit original de Fernand Colomb.

Mais il y a un autre témoin à consulter relativement à l'existence des rapports que Colomb aurait eus avec l'astronome florentin, c'est celui du principal intéressé: de Colomb même. Il semble impossible, en effet, que dans une matière qui, d'après son fils et d'après son historiographe, avait tant d'importance pour lui, il n'ait pas dit quelque chose qui pourrait éclaircir les doutes que fait naître un examen attentif du témoignage de ses deux premiers biographes sur ce point essentiel.

Eh bien ! contrairement à tout ce qu'on devait attendre, Colomb garde un silence complet à cet égard. Dans aucun de ses écrits qui nous restent, et nous en avons beaucoup, on ne trouve le nom de Toscanelli. A aucune époque et dans quelque circonstance que ce soit, il n'a fait l'allusion la plus éloignée aux rapports qu'il est supposé avoir eus avec cet astronome qui lui aurait fourni des indications si précieuses. Il n'a jamais dit un mot de ses lettres et de sa carte.

Peut-on voir là une simple omission, ou doit-on admettre que Colomb a pu mentionner Toscanelli et son projet, dans ceux de ses écrits qui ne nous sont point parvenus ? La supposition a été faite, mais elle n'est guère vraisemblable. Fernand Colomb et Las Casas possédaient, eux, la plupart, sinon tous les papiers de Colomb, et s'ils y avaient trouvé quelque chose, venant directement de lui, qui se rapportât à ce sujet, auquel ils attachaient une si grande importance, Las Casas surtout, ils n'auraient pas manqué de le dire.

On peut, d'ailleurs, relever dans ceux des écrits de Colomb qui nous restent, des passages, où, soit le nom de Toscanelli, soit la lettre ou la carte de 1474, devait naturellement se présenter sous sa plume, et où il ne se trouve pas. Ainsi, quand discutant avec Bernaldez sur l'origine de son grand dessein, il nomme les auteurs qui ont exercé une influence sur ses idées, il ne fait aucune men-

tion de Toscanelli ou de ce maître Paul, comme l'appelle Las Casas, qui d'après son propre fils, lui aurait donné des indications qui l'impressionnaient vivement (158). Quand, dans la fameuse journée du 25 septembre 1492, Pinzon et lui consultent avec anxiété une carte qui indiquait des îles qu'ils ne trouvaient pas, carte que Las Casas dit être celle même de Toscanelli, il ne le nomme pas davantage, il parle même comme si cette carte avait été dressée par lui ou par ses ordres (159). Enfin, quand il forme un cahier de notes contenant les indications qu'il avait pu recueillir relativement à l'existence de terres à l'Ouest et à la possibilité de faire des découvertes dans cette direction, il n'y fait figurer ni la lettre ni la carte de Toscanelli. On est donc fondé à dire que, pas plus dans les écrits du grand navigateur qui sont perdus, que dans ceux qui ont échappé à la destruction, Colomb n'a nommé cet astronome florentin avec lequel il aurait entretenu une correspondance scientifique aussi importante. Ce silence de Colomb, qui le met en contradiction avec ses deux biographes, enlève toute vraisemblance à la supposition que c'est par les papiers mêmes du Découvreur que l'auteur des *Historie* et Las Casas ont appris ce qu'ils racontent des rapports qu'il aurait eus avec Toscanelli.

Mais Colomb ne se borne pas à taire le nom de l'auteur de la lettre qu'il est supposé avoir reçue et à ne faire aucune mention de cette lettre : il réclame comme étant son œuvre à lui le plan de découverte qui y est exposé. On a vu, en effet, à l'introduction et on le verra mieux encore plus loin, que Colomb s'attribue toutes les idées, tous les renseignements dont on fait honneur à Toscanelli

---

(158) Bernaldez, *Historia de los Reyes Catolicos*, ch. CXXIII. Voyez notre *Toscanelli*, note 50, p. 54.

(159) Voyez sur ce point notre *Toscanelli*, édition française, pp. 208-211 ; édition anglaise, pp. 222-225.

et qui auraient été la source originelle de son entreprise. C'est lui qui a trouvé dans Aristote, dans Esdras et dans d'autres, les raisons d'où l'on peut déduire que l'Asie n'est pas très éloignée des côtes occidentales de l'Europe ; c'est lui qui a appris aux Rois Catholiques que le Grand Khan de Cathay désirait nouer des relations avec les nations chrétiennes et qu'il leur avait déjà envoyé des ambassadeurs dans ce but ; c'est lui qui a persuadé à ces monarques qu'il fallait aller aux Indes par l'ouest.

Ainsi, tandis que Fernand Colomb et Las Casas, ce dernier surtout, parlent d'une lettre et d'une carte de Toscanelli qui auraient exercé une influence déterminante sur Colomb, et qu'ils produisent une lettre qui, effectivement, contient toutes les idées exposées plus tard par Colomb, celui-ci parle, agit, et écrit comme si Toscanelli n'existait pas pour lui.

La contradiction est formelle. D'une part, du côté de Las Casas notamment, l'affirmation nette et précise, que c'est par les indications venant de Toscanelli que Colomb se guidait ; de l'autre affirmation non moins nette et non moins catégorique de celui-ci, qu'il doit à ses études et à ses méditations les indications qui ont déterminé son entreprise et qui lui ont permis de la mener à bonne fin.

Que conclure de là, sinon que F. Colomb et Las Casas ont été induits en erreur, ou que Colomb nous en impose. Il n'y a pas d'autre alternative ; on ne peut sortir de ce dilemme par aucun faux-fuyant, par aucune tangente : il faut opter entre les assertions des uns et les dénégations de l'autre. Si Fernand Colomb et Las Casas ont dit vrai, c'est Colomb qui nous trompe.

On a cru échapper par deux voies à toutes les conséquences qu'on est en droit de tirer du silence de Colomb sur un point aussi important que celui des relations qu'il aurait entretenues avec Toscanelli. Les uns supposent que si Colomb n'a, ni nommé le célèbre astronome florentin,

ni fait aucune allusion directe à lui, il a du moins laissé une preuve qu'il a connu la principale de ses deux lettres en la copiant dans l'un de ses livres (160). Les autres admettent, au contraire, que Colomb n'a jamais parlé de Toscanelli, mais voient là un silence voulu dont l'objet était de dissimuler ce qu'il devait à ce savant (161) et trouvent la preuve du fait dans certaines réminiscences de la lettre de 1474 qui lui seraient échappées.

Arrètons-nous un instant sur ces deux manières de voir, si différentes l'une de l'autre, mais qui ont le même objet.

VI. — Le témoignage de Colomb : la copie de la lettre de 1474 qui lui est attribuée.

Nous avons vu au commencement de cette partie, paragraphe des sources, qu'il existe, à l'un des feuillets de garde du Pie II de la Colombine, une transcription manuscrite de la lettre de 1474. Si, comme on le croit généralement, cette transcription est de la main de Colomb, le silence qu'il a si complètement observé sur Toscanelli ne

---

(160) « Colomb n'a jamais parlé de cette lettre de Toscanelli. Il ne l'a pourtant pas dissimulée, puisqu'elle est copiée sur un des livres qui lui ont appartenu et que ses biographes l'ont reproduite. » (Gallois. Toscanelli et Colomb. *Annales de géographie*, mars 1902, p. 102).

C'est supposer que cette copie vient de Colomb même, ce qui est précisément en question. La copie de cette pièce dans un livre où elle est restée cachée pendant quatre siècles, où Las Casas ne l'a pas vue, ne saurait, d'ailleurs, être considérée comme une preuve que Colomb ne la dissimulait pas. On y verrait plutôt le contraire.

(161) Ruge ne doute pas que telle était l'intention de Colomb. M. Altolaguirre croit que, si Colomb avait fait connaître la source de son dessein, d'autres se seraient offerts pour le mettre à exécution (*Op. cit.*, p. 401.) Mais le difficile est d'admettre que Colomb ait pu cacher cette source, si réellement elle a existé. Quand il proposait son plan aux Portugais et en discutait les termes avec eux, il y avait à peine dix ans que Toscanelli le leur avait déjà soumis, si la lettre de 1474 est authentique. Dans ces conditions comment Colomb aurait-il pu se l'approprier ?

peut être considéré comme une indication que ce savant lui était inconnu, et il faudra chercher une autre explication de son attitude.

Mais cette copie est-elle de la main de Colomb ? Les raisons qu'on a de le croire sont qu'elle est d'une écriture qui ressemble à la sienne, que le volume où elle se trouve a été annoté par lui, et que nous tenons de son fils et de Las Casas qu'il a reçu de Toscanelli une lettre qui est identique à celle transcrite sur ce volume.

Ces raisons sont d'inégale valeur et on est justifié à écarter sommairement les deux dernières, puisque c'est précisément l'assertion de Fernand Colomb et de Las Casas qu'il s'agit de vérifier. Vouloir prouver l'exactitude de cette assertion par l'existence de la copie en question, et soutenir que cette copie est de Colomb en s'appuyant sur le témoignage de ses deux biographes, c'est faire un cercle vicieux. L'autre raison n'est pas meilleure ; si Colomb a annoté le volume en question, son frère, Barthélemy, dont l'écriture ressemble à la sienne, a fait de même et un expert en ces matières, M. Simon de La Rosa, a reconnu dans les notes que porte ce volume une troisième écriture.

La première raison paraît plus sérieuse, car l'écriture de la lettre transcrite au Pie II de la Colombine ressemble réellement à celle de Colomb, ainsi qu'on peut le constater par les nombreux fac-similés qui ont été publiés de cette pièce fameuse. Mais les ressemblances de ce genre ne sauraient constituer une preuve (162). Il n'y a pas de

---

(162) Le professeur Hermann Wagner reconnait qu'il est impossible de dire avec certitude que la copie en question soit de la main de Colomb. (*La lettre et la carte de Toscanelli*, dans les *Gottingischen gelehrten Anzeigen*, Berlin, 1902, p. 116.) L'abbé Peragallo est plus affirmatif. Après avoir mentionné l'opinion contraire d'Harrisse, il dit qu'il persiste dans son doute et que, jusqu'à production de preuves bien concluantes, il croira que cette copie

moyens de démonstration plus incertains que ceux fondés sur ces similitudes d'écriture, qui ont donné lieu à des erreurs sans nombre. Les documents du xve siècle surtout, dont la calligraphie est à peu près la même, sont, à cet égard, très difficiles à distinguer les uns des autres. Tout ce qu'on peut dire de ces ressemblances, quand elles sont bien constatées, c'est qu'elles créent des présomptions dont la valeur dépend des circonstances qui les font naître. Ici les circonstances ne sont guère favorables à la supposition que la lettre transcrite au Pie II de la Colombine soit de la main de Colomb, car la présomption qui résulte de la ressemblance des deux écritures est singulièrement diminuée par le fait que Colomb, qui n'a jamais mentionné cette lettre, s'est toujours comporté comme si elle n'existait pas, et par cette particularité, relevée ci-dessus, que Las Casas, qui connaissait tous les écrits de Colomb, et qui eut accès à toutes les sources d'information que possédait la famille sur le grand navigateur, n'a jamais connu cette transcription latine.

On voit que les raisons qui donnent lieu de croire qu'elle est de la main de Colomb, ne sont pas de celles qui ne laissent place à aucun doute (163). Le silence de Colomb

---

est d'une tout autre main que celle de Colomb. *Onde persistiamo nel dubbio. Anzi fino a prove ben concludenti crediamo la copia essere di tutt' altra mano.* (PERAGALLO : *L'autenticità delle Historie di Fernando Colombo*, p. 98.)

(163) Nous n'avons mentionné ici que les raisons d'ordre logique qui se rapportent à la question. Au point de vue technique ce petit problème, qui est gros par les conséquences qu'on peut en tirer, a été étudié minutieusement par M. de Lollis et par M. Thacher. L'un et l'autre ont institué une comparaison savante entre l'écriture du document du Pie II et celle de pièces bien connues pour être de Colomb et ont conclu à l'identité des deux écritures. Leurs raisons, plus ingénieuses que solides, sont exposées, par le premier dans sa préface des *Autografi di Colombo* de la *Raccolta Colombiana*, pp. XI-XVI; et par le second dans son *Christopher Columbus*, New-York, 1904, 3 Vol. fol. Vol. III : *The handwriting of Columbus*, pp. 454-488. M. Simon de La Rosa y Lopez, bibliothécaire de la Colombine, a également

sur les rapports qui lui sont attribués avec Toscanelli, et ses déclarations formelles que tout ce qu'on dit qu'il a emprunté à cet astronome, lui appartient en propre, sont des raisons autrement concluantes qu'une ressemblance d'écriture, plus ou moins contestable, qui n'est pas de nature à donner aucune certitude. On ne peut, en tout cas, attribuer à Colomb la transcription de cette fameuse lettre sans le mettre en contradiction avec lui-même, ce qui revient à dire qu'il a voulu nous en imposer, hypothèse qui n'a d'ailleurs rien d'invraisemblable et qu'on ne saurait écarter *a priori*.

VII. — Nécessité de contrôler les assertions des « Historie » et de Las Casas sur Toscanelli.

La supposition que Colomb a pu nous en imposer ne doit pas surprendre. Nous savons aujourd'hui que le grand Génois était capable de dissimuler et d'altérer la vérité, quand son intérêt était en jeu, et tel serait le cas si réellement il a été en relation avec Toscanelli, et s'il a obtenu de lui les informations décisives sur la route de l'Inde par l'ouest que contient la lettre de 1474. Dans ce cas, il pouvait ne pas lui être agréable qu'on sût que c'est à un autre qu'était dû le mérite qu'il revendiquait pour lui seul, d'avoir eu l'idée qu'on pouvait aller aux Indes plus facilement par l'ouest que par l'est, et plusieurs critiques, Ruge entre autres, ont pensé que c'est par ce motif qu'il faut expliquer le silence qu'il garde touchant Toscanelli.

Il est donc possible que les assertions de Fernand Colomb et de Las Casas soient fondées, malgré la dénégation implicite qui résulte du langage et de l'attitude de Colomb.

étudié la question dans son *Catalogo* de la Colombine, Séville, 1892, Vol. II, p. XII. Voyez aussi la note 148 de notre *Toscanelli*, p. 152-154.

Mais il n'y a là qu'une possibilité qui ne suffit pas pour trancher la question. Nous ne pouvons nous en rapporter ici au témoignage de ces deux premiers biographes de Colomb, parce qu'il est contredit par celui du principal intéressé, et nous ne pouvons non plus le rejeter sans examen, parce que les dénégations de cet intéressé sont suspectes.

Il faut donc chercher ailleurs les moyens de résoudre cette contradiction. On doit pouvoir les trouver. Il n'est pas probable que des faits comme ceux dont il est ici question se soient produits sans laisser quelques traces. S'ils sont vrais, Colomb n'est pas le seul qui y ait été mêlé, d'autres y ont pris part et ont dû les connaître. Les pièces elles-mêmes contiennent aussi quelquefois des éléments de vérification touchant leur authenticité. Il s'agit, par conséquent, de relever les indications que peuvent fournir les circonstances dans lesquelles les événements mentionnés auraient eu lieu, ainsi que celles qui se déduisent du silence ou du langage de Colomb, ou même de la teneur des pièces, et de voir si l'on peut trouver là des éléments d'information suffisants pour permettre de dire, en connaissance de cause, si c'est le témoignage de Fernand Colomb et de Las Casas ou celui de Colomb qui doit être écarté.

Les chapitres suivants seront consacrés à cet examen.

CHAPITRE DEUXIÈME

SILENCE DES AUTEURS ET DES DOCUMENTS CONTEMPORAINS SUR LES PIÈCES ATTRIBUÉES A TOSCANELLI

Observation préliminaire

Le chapitre précédent nous a fait voir que le témoignage de Fernand Colomb et de Las Casas, d'après lequel Toscanelli aurait conseillé la route des Indes par l'ouest au roi Affonso d'abord, puis ensuite à Colomb, était contredit, en ce qui concerne ce dernier, par Colomb lui-même. Nous avons vu aussi que tout ce que ces deux biographes du découvreur de l'Amérique nous disent de l'origine et du caractère de sa grande entreprise soulève tant de graves objections, que la critique est obligée de s'assurer si leur témoignage sur ces points importants est confirmé par des renseignements provenant d'une source autre que celles d'origine colombienne.

C'est cette recherche que nous allons faire ici. Celui qui écrit ces lignes l'a faite ailleurs (164), et croit avoir mon-

---

(164) Nous avons soulevé cette question au Congrès des Américanistes de 1900, dans un *Mémoire sur l'authenticité de la lettre de 1474*, qui fut suivi par la publication, en 1902, de notre ouvrage : *La Lettre et la Carte de Toscanelli* où les propositions avancées dans ce mémoire sont développées et appuyées sur de nouvelles raisons. Cet ouvrage ayant provoqué de vives critiques, nous y avons répondu par la reproduction de notre premier mémoire en le faisant précéder de trois lettres à MM. Uzielli, Hermann Wagner et L. Gal-

tré que rien ne confirme ce que Fernand Colomb et Las Casas nous disent de Toscanelli. Mais la publication de nos vues a soulevé une telle controverse (165), que la question ne se présente plus aujourd'hui de la même manière. Des juges compétents en ces matières ont fait valoir à ce sujet des considérations qui doivent être indiquées, et ont soulevé des objections que ceux qui nous suivent dans nos efforts pour chasser de l'histoire la légende colombienne ont le droit de connaître.

Pour faciliter cet exposé, nous ramenons la controverse à des propositions nettes et concises, qui seront successivement énumérées et examinées. Le lecteur connaîtra ainsi d'une manière exacte comment chacune de ces propositions se pose aujourd'hui devant la critique.

---

lois, auteurs de trois remarquables articles, où l'authenticité des pièces attribuées à Toscanelli était maintenue, mais où les raisons qui font douter de cette authenticité sont à peine mentionnées. L'année suivante, 1903, deux éminents critiques anglais, sir Clements R. Markham et C. Raymond Beazley, dont l'opinion sur ce point était faite depuis longtemps, ayant pris la défense de la thèse colombienne, dans le *Times* et dans le *Guardian*, nous leur répondîmes par deux lettres imprimées à Londres, dont l'une nous valut une réplique personnelle de sir Clements Markham, qu'il voulut bien nous autoriser à publier. Elle parut à Londres, cette même année 1903, avec notre réplique. Enfin le Dr Mees, de Gand, ayant fait de notre premier livre l'objet d'une critique dont tous les traits étaient empruntés au savant géographe allemand, Sophus Ruge, dont l'autorité en pareille matière était grande, nous nous sommes efforcé de montrer dans notre mémoire sur la *Route des Indes*, que la question que nous avions soulevée n'avait pas été abordée dans ses véritables termes et qu'elle restait posée devant la critique. Mentionnons encore comme faisant partie de cette controverse notre mémoire sur la *Maison d'Albe et les archives colombiennes* et notre notice sur *Ruge*. Pour des indications bibliographiques exactes sur ces écrits, voyez la liste des ouvrages cités.

(165) Cette controverse ayant pris des proportions considérables, nous avons eu la curiosité, M. Uzielli et moi, d'en faire la Bibliographie. Elle a paru à Naples, en italien, sous le titre de *Bibliografia della polemica*, etc.

I. — Aucune des pièces originales de cette correspondance n'existe et personne ne dit les avoir vues.

Ces pièces existaient cependant en triplicata tout au moins: celles envoyées au chanoine Martins pour le roi Affonso, celles envoyées à Colomb et celles que Toscanelli avait conservées puisqu'il put les copier. Aucune trace de l'existence de ces pièces n'a été trouvée dans les archives portugaises et dans les papiers de Toscanelli. On ne les connaît que par des sources colombiennes.

Ces faits ne sont pas niés; mais on en conteste l'importance. C'est, dit-on, presque toujours le cas. Les manuscrits originaux des auteurs anciens ont tous disparu, et si nous devions regarder comme apocryphes les copies que nous avons de leurs écrits, il faudrait détruire la plupart des œuvres des auteurs classiques (166).

Les écrits des auteurs anciens, dont nous ne possédons que des copies plus ou moins fidèles, étaient connus de nombre de gens qui attestent leur existence, qui en citent des passages et qui donnent des indications au moyen desquelles on peut constater l'authenticité des copies qui nous en restent. Rien de semblable pour la correspondance attribuée à Toscanelli. Personne ne la connaît, excepté les deux seuls auteurs qui en ont laissé une traduc-

---

(166) « *Very few original documents of importance do exist.* » (MARKHAM, *A Letter*, p. 9.) « Il y a une foule de documents que nous ne connaissons qu'indi- « rectement et dont nous n'avons pas les originaux. » (HERMANN WAGNER : *La lettre et la Carte de Toscanelli*... p. 111.) « *We possess no manuscript of the Roman History of Velleius Paterculus, but no latin scholar has yet seen in this, a reason for treating that work as spurious.* » (H. P. BIGGAR, *Revue Hispanique*, 1902, pp. 583-584.) « Que sont devenus les manuscrits de Shakes- « peare ? Leur disparition a-t-elle jamais fait naitre l'hypothèse extravagante « que les drames qui lui sont attribués ne sont pas de lui ? » (SOPHUS RUGE, *Die Echtheit des Toscanelli Briefes*, p. 500.)

tion et qui ne disent pas avoir vu les originaux (167) bien que de leur temps ces pièces fussent de date relativement récente.

L'absence de toute trace de ces pièces dans les papiers de Toscanelli est particulièrement étrange. En 1480, ou environ, ce savant en possédait encore les minutes puisqu'il est supposé en avoir fait une copie pour Colomb, et à sa mort, survenue un ou deux ans après seulement, on ne trouve rien qui se rapporte à ce sujet. Toscanelli était cependant un homme soigneux et ordonné ; nous en avons la preuve dans le fait qu'une carte qu'il avait empruntée en 1459 fut retrouvée après sa mort par son neveu qui la rendit à son propriétaire (168). Ainsi Toscanelli avait soigneusement rangé une carte qu'il avait empruntée vingt ans auparavant et il n'avait gardé aucune minute ou copie de sa propre carte, à laquelle cependant il devait attacher quelque importance, puisqu'elle était l'expression d'une grande idée dont la découverte de l'Amérique n'avait pas encore démontré l'erreur ! C'est bien invraisemblable.

II. — Les relations de Toscanelli avec le roi Affonso et le chanoine Martins relativement à la route des Indes sont restees inconnues à tous les auteurs portugais du temps.

Aucun auteur portugais du temps ne paraît avoir soupçonné l'existence de Toscanelli. Aucun de ceux qui ont raconté par le menu les découvertes maritimes de leur

---

(167) On a vu, ci-dessus, que Las Casas dit avoir possédé l'une de ces pièces originales, la carte envoyée à Colomb ; mais nous avons montré que Las Casas n'exprimait là qu'une opinion et que lui-même n'était pas bien certain qu'elle fût fondée.

(168) Ce fait nous est révélé par un passage du journal de celui qui avait prêté cette carte à Toscanelli, Francesco Castellani, passage publié plusieurs fois par M. Uzielli et en dernier lieu dans la *Bibliografia*, p. 11.

pays, — découvertes dont la plus importante est celle de la route des Indes, — n'a su que le roi Affonso s'était occupé de cette question et avait consulté, à ce sujet, un savant étranger.

On a cherché à affaiblir la portée de ce fait en montrant que des ambassadeurs du Portugal, envoyés à Florence en 1459, avaient vu Toscanelli et s'étaient entretenus avec lui, ce qui montrerait que ce savant était en rapports avec des personnalités marquantes de ce pays (169). Cela prouve qu'il connut celles qui vinrent à Florence en 1459, mais cela n'explique pas le silence de tous les auteurs et chroniqueurs portugais, aussi bien ceux du temps que ceux d'une époque postérieure, sur les rapports du roi Affonso avec le savant florentin, sur son projet de navi-

---

(169) Notre ami Uzielli paraît attacher une grande importance à cette particularité qu'il a fait connaître, d'abord dans son *Toscanelli* de la *Raccolta* (pp. 141 et sq), puis dans *Colloquio avvenuto in Firenze...* (Ex. des *Mem. della Soc. Geogr. Ital.*, 1898, p. 5 et 6) et sur laquelle il est revenu dans sa critique de notre ouvrage sur Toscanelli (*Toscanelli, Colombo e la Leggenda...* p. 15-16). Il considère le document auquel il emprunte ce fait « comme fon« damental » et « comme suffisant à lui seul pour détruire notre assertion erro« née que Toscanelli est inconnu à tous les Portugais du temps » (*Leggenda*, p. 16). Dans la *Bibliografia della polemica*, M. Uzielli, parlant de ce même « document dit qu'il « prouve d'une manière indubitable qu'il y eut des rap« ports étroits entre Toscanelli, Colomb et le roi du Portugal » (*Op. cit.*, p. 30). C'est une interprétation et non une preuve; ce qu'il faudrait faire pour donner cette preuve ce serait de citer les auteurs ou documents portugais du temps, ou même d'une époque postérieure, qui ont parlé ou fait allusion aux projets prêtés au Roi Affonso et aux rapports qu'il aurait eus avec Toscanelli, ou qui ont connu l'existence de ce savant. Cela personne ne l'a fait et personne ne peut le faire.

Comme Uzielli, M. Thacher trouve que cet entretien de Toscanelli avec des ambassadeurs portugais « écarte complètement notre assertion que ce « savant était inconnu des Portugais » (*Columbus*, Vol. I, p. 354, note). C'est un procédé familier à ceux dont le siège est fait de trouver des réponses péremptoires à des choses qu'on n'a pas dites, ou qu'on n'a pu vouloir dire. L'auteur de ces lignes n'a pas prétendu que Toscanelli n'était connu d'aucun Portugais, mais qu'il ne l'était pas de ceux qui auraient dû le connaître, si la lettre de 1474 est authentique.

gation transatlantique et sur Toscanelli lui-même, dont ils n'ont jamais écrit le nom.

Dans le sens où elle a été avancée et dans celui où elle doit être prise, l'assertion que Toscanelli est resté inconnu aux Portugais conserve toute sa portée. Il serait absurde de supposer que Toscanelli, qui était un Florentin éminent et qui vécut jusqu'à un âge avancé, ne fut jamais en rapport avec aucun Portugais et n'était pas connu de quelques-uns d'entre eux, et même, si l'on veut, de beaucoup. Ce que l'on soutient, c'est que l'influence qui lui est attribuée sur le mouvement des idées qui poussaient les Portugais vers les régions nouvelles, n'a laissé aucune trace dans les écrits du temps ; c'est qu'aucun historien ou chroniqueur portugais n'a jamais su que cet astronome avait été en communication avec le roi Affonso relativement à l'exécution d'un dessein aussi important que celui de chercher une nouvelle route pour aller aux Indes ; c'est que tous les auteurs du temps ignorent son existence et qu'il ne paraît pas que son nom était connu en Portugal.

En quoi le fait que des ambassadeurs portugais, de passage à Florence, ont vu Toscanelli et se sont entretenus avec lui dément-il cela ? Ce fait est tout naturel ; ce qui ne l'est pas c'est qu'un roi de Portugal ait cherché, dès l'année 1474, à aller aux Indes, tant par l'est que par l'ouest, et soit entré en communication à ce sujet avec un savant italien, sans qu'aucun des chroniqueurs de ce pays, qui racontent avec force de détails la vie de leurs princes, l'ait su et sans même que le nom de ce savant soit parvenu jusqu'à eux. C'est cette omission extraordinaire qui fixe notre attention, et le fait que Toscanelli s'entretint à Florence avec des Portugais ne lui enlève rien de sa singularité, au contraire.

III. — Il n'y a pas trace dans les archives portugaises qu'aucun document relatif à ce sujet y ait jamais figuré.

Cette particularité est surprenante. Les archives portugaises qui sont considérables et très anciennes, n'ont jamais été l'objet d'aucun bouleversement ou d'aucune déprédation qui pourrait expliquer la disparition de pièces aussi importantes que celles-là, si elles y avaient figuré. Soixante-quinze ans environ après leur date supposée, le plus célèbre des historiens portugais, Barros, auquel toutes les archives publiques et particulières du royaume furent ouvertes, ignore le fait. Il en est de même d'Azurara et de Ruy de Pina qui avaient eu les mêmes facilités que Barros pour être renseignés à cet égard.

Il faut remarquer que Colomb n'était pas sympathique aux auteurs portugais de ce temps et que s'ils avaient su ou supposé que le grand Génois n'avait fait que mettre à exécution un plan qui avait été proposé aux Portugais, ils n'auraient pas manqué de le dire. Sir Clements R. Markham et d'autres (170) ne tiennent aucun compte de ces considérations.

---

(170) « *The letter may not be in the archives now, but that is no proof* « *that it never has been, nor is there any necessity, with regard to its authen-* « *ticity, that it ever should have been.* » (Markham, *Letter*... p. 9.)

« Le fait que nous n'avons aucune indication de sources portugaises concernant l'existence d'une correspondance avec Toscanelli et le chanoine « Martins qu'on suppose avoir vécu à Lisbonne auprès du Roi Affonso doit « être admis, sans pourtant qu'on soit en droit d'accorder à cette circons- « tance une importance démonstrative de la non-existence de la correspon- « dance. » (H. Wagner, *op. cit.*, p. 111.)

IV. — Le chanoine Martins qui aurait servi d'intermédiaire entre Toscanelli et le roi Affonso n'a pu être identifié d'une manière certaine.

Ni les auteurs ni les documents du temps ne mentionnent un chanoine de Lisbonne nommé Fernando Martins, et on doit admettre que, dans les conditions où la lettre de Toscanelli nous fait connaître le personnage, ce silence est singulier.

Cependant, si on ne trouve nulle part la mention d'un Fernando Martins, chanoine de Lisbonne, on constate l'existence de deux hommes d'église portugais, qui s'appelaient Fernando, qui étaient contemporains de Toscanelli et qui avaient des rapports avec Rome. Peut-on reconnaître dans l'un de ces deux personnages celui auquel le savant de Florence aurait adressé sa lettre ?

Le premier avait le même prénom et le même nom de famille, Fernando Martins, mais il n'était pas chanoine. C'était un licencié en droit canonique, qui avait obtenu du pape, vers l'année 1443, l'érection en paroisse d'une chapelle de Santarem (171).

Le second ne s'appelait pas Martins, ou du moins ne signait pas de ce nom, mais il était chanoine de Lisbonne ; de plus, il connaissait Toscanelli et fut avec lui l'un des témoins du testament du cardinal Cusa qu'il a signé de la manière suivante : *Ego magister Fernandus de Roritz,*

---

(171) Nous connaissons l'existence de ce personnage par un acte du régent du Portugal, Dom Pedro, qui voulait faire annuler le privilège qu'il avait obtenu. On avait préparé dans ce but un rescrit qui est daté du 31 janvier 1444, mais qui paraît n'avoir jamais été expédié. C'est à l'abbé Peragallo, l'infatigable et zélé champion de la tradition colombienne, que l'on doit la découverte de cette pièce, qu'il a publiée dans ses *Disquisizioni Colombine*, nos 2 et 3, Lisbonne, 1894, pp. 57-60.

canonicus Ulixbonensis, artium et medicinæ doctor...(172).

Ne se pourrait-il que ce Fernandus fût le Fernando Martins auquel Toscanelli écrivait, qui aurait simplement signé de son prénom en y ajoutant le nom de son village, Roritz, nom qui est, effectivement, celui d'une localité portugaise ? C'est ce qu'a pensé M. Uzielli, qui a suggéré cette explication en faisant remarquer qu'en Espagne et en Portugal on avait l'habitude de porter plusieurs noms et que deux autres signataires du testament où figure ce nom de Fernandus, n'y ont mis que leur prénom, l'un est Toscanelli lui-même, qui a signé Paulus, l'autre, l'évêque d'Acci qui a signé Joannes Andreas (173).

Cette explication a été acceptée par plusieurs critiques, notamment par Hermann Wagner (174), par Ruge (175), et par M. Mees (176). Le professeur Luigi Hugues s'est

---

(172) Uzielli, *La vita e i tempi di P. dal P. Toscanelli* (*Raccolta Colombiana*), p. 261.

(173) Dans sa critique de notre livre M. Uzielli glisse sur ce point. C'est dans son *Paola dal Pozzo Toscanelli iniziatore*... Florence, 1892, pp. 212 et sq., et dans son grand ouvrage sur l'astronome florentin (p. 361 et sq.), qu'il a avancé les raisons qui le déterminent à croire que le signataire du testament de Cusa est celui auquel la lettre de 1474 a été adressée.

(174) « Après un examen plusieurs fois répété de l'exposé d'Uzielli, dit ce « savant, il m'est impossible d'accorder à M. Vignaud que cette tentative a « échoué. » (*Op. cit.*, p. 111.) Plus loin il écrit que le nom de Fernando étant insuffisant pour adresser une lettre au Portugal, Toscanelli eut la précaution de le faire suivre du nom de famille Martins. « En tous cas, conclut-il, nous « ne voyons aucune invraisemblance dans cette identification.» (*Ibid.*, p. 112.)

(175) « Au bas du testament du cardinal Cusa, qui était l'ami intime de « Toscanelli, se trouvent la signature de celui-ci et celle de Fernando de « Roritz. Roritz est le nom de la localité du Portugal d'où Fernando tirait « son origine. Son nom de famille manque. Sa signature se trouvait à côté « de celle de Toscanelli, donc les deux hommes devaient se connaître. Or, « Toscanelli, dans sa lettre de 1474 parle de ses rapports amicaux et scienti- « fiques avec Fernam Martins. La conséquence à tirer de là est naturelle- « ment que Fernam Martins et Fernando de Roritz ne sont qu'un seul et « même personnage. » (*Op. cit.*, p. 500.)

(176) « Fernam Martins, ce chanoine de Lisbonne, chargé par le roi de « Portugal de consulter Toscanelli, est probablement ce Fernando de Roritz

montré plus difficile. Il fait remarquer que la dignité épiscopale dont était revêtu André de Bussi explique la simple signature de Joannes Andreas et qu'en raison de la grande renommée de Toscanelli, celui-ci a pu se contenter de signer Paulus parce qu'il ajoute à ce nom sa qualité de médecin et l'indication qu'il était fils de Dominique, ce qui suffisait pour l'identifier, mais qu'il n'en était pas de même pour un chanoine de Lisbonne qui, s'il s'appelait Martins, aurait ainsi signé (177).

On voit que l'identification du Fernando Roritz du testament de Cusa avec le Fernando Martins de la fameuse lettre de Toscanelli soulève quelques difficultés. Sont-elles écartées par la supposition d'un autre critique, l'abbé Casabianca, qui voit dans le Fernando de Roritz d'Uzielli et dans le Fernando Martins, mentionné en premier, le même personnage (178)? Nous ne le pensons pas, mais la supposition est plausible et on peut l'admettre

---

« qui avec le savant italien signa le testament du cardinal Nicolas Cusanus. » (MEES, *La lettre de Toscanelli*... p. 160.)

(177) « Si le nom de Roritz était tellement connu qu'il suffisait seul dans « un acte aussi important qu'un testament, pourquoi Toscanelli adresse-t-il « sa lettre à Fernam Martins ?... Si le nom de Roritz était connu à Rome il « devait l'être d'autant plus à Lisbonne, et si l'on admet l'identité de Mar- « tins avec Roritz, la lettre de Toscanelli avec l'adresse de Fernando Roritz, « chanoine de Lisbonne, serait certainement parvenue. » (LUIGI HUGUES, *La lettera di Paolo dal Pozzo Toscanelli*... Casale-Monfer., 1902, p. 7.)

Dans sa biographie de Ruge, où il n'a pas ménagé les éloges justement dus à ce savant, le professeur Hugues renouvelle ses réserves sur l'identité du chanoine Martins et du Dr Roritz : « Il reste toujours à surmonter un « écueil formidable : c'est celui de la personnalité de Fernam Martins, per- « sonnage inconnu qui, à moins de preuves contraires, pour le moment « insuffisantes, malgré la séduisante doctrine professée par Uzielli, ne saurait « être reconnu dans Fernand Roritz, ami du célèbre savant florentin. » (*Sophus Ruge*, 1904, p. 20.)

(178) « Pour tout esprit non prévenu, le Fernam Martins de 1444, licencié « en droit canonique, doit être le même personnage que Fernam Martins, « docteur en art et en médecine. » (CASABIANCA, *La lettre et la carte de Toscanelli*... pp. 15-16.)

sans que cela avance réellement la question. Il n'est guère probable que Toscanelli ait connu intimement deux chanoines de Lisbonne, l'un auquel il aurait adressé la lettre de 1474, l'autre qui signait avec lui au testament du Cardinal Cusa. Les deux personnages n'en font qu'un, si la lettre est authentique, et dans ce cas, on peut admettre que celui du testament est le même que celui de 1443 qui, à cette date, il est vrai, n'était pas chanoine, mais qui a pu le devenir (179). Remarquons d'ailleurs que la constatation de l'existence d'un Fernam Martins, chanoine de Lisbonne, ne prouverait nullement l'authenticité de la lettre de 1474, car si cette pièce a été fabriquée, l'auteur de la supercherie a pu donner à Toscanelli un correspondant qui a réellement existé (180). Toujours est-il que les documents et les écrits portugais du temps ne mentionnent aucun ecclésiastique nommé Fernam Martins, ayant occupé une situation confidentielle auprès du roi Affonso V.

V. — La correspondance attribuée à Toscanelli est également inconnue aux amis et contemporains florentins de ce savant.

Les auteurs italiens ne sont pas plus renseignés que les Portugais sur l'existence de cette correspondance. Aucun de ceux qui étaient les contemporains, et souvent les amis

---

(179) Dans sa curieuse brochure: *La solution*.... M. de La Rosa dit qu'il est à même de prouver que le chanoine médecin, témoin en 1464 au testament de Cusa et qui signe Magister Fernandus de Roritz, ne peut être identifié avec celui auquel Toscanelli est supposé avoir écrit (page 18). Mais cette preuve n'a pas encore été donnée.

(180) D'autres critiques, comme sir Clements R. Markham, n'attachent aucune importance à l'omission du nom de ce chanoine Martins dans tous les documents connus : « *Martins may have been a scribe temporarely employed* « *and it would be very improbable, indeed the merest chance, that any other* « *document should have come down to us in which he is mentioned.* » (*A Letter*... pp. 8-9.)

de Toscanelli, et qui ont écrit des livres où il est question de lui, n'a su que leur éminent compatriote avait été le premier à indiquer la route des Indes par l'ouest et qu'il avait correspondu à ce sujet soit avec le roi Affonso, soit avec Colomb (181).

On a pensé, cependant, que le silence sur ce point de tous les auteurs dont les écrits nous sont parvenus n'est pas une preuve que d'autres n'aient pas été renseignés à cet égard (182). A strictement parler cela est vrai ; mais outre qu'il n'y a pas lieu de déplorer la perte d'écrits d'auteurs florentins du xve siècle, l'omission de ces faits dans les nombreux ouvrages de ce temps que nous possédons, a une certaine signification, surtout quand il s'agit de Florence, ville amoureuse des arts, des lettres, des sciences, où l'on vivait pour ainsi dire dans la rue et où on se com-

---

181) Voyez notre *Toscanelli* où sont énumérés tous les auteurs du temps qui étaient en position de connaître le projet de Toscanelli et qui n'en disent rien. (Pages 46-48, notes 26 à 38. Voir aussi La Rosa, *La solution*... pp. 12-14.)

Parmi ces auteurs, nous avons nommé, en passant, Vespasiano da Bisticci, mais M. Bourne a fait remarquer que le silence de cet auteur sur les relations et les projets attribués à Toscanelli, a une grande portée. Bisticci était, en effet, un ami et un admirateur de Toscanelli dont il a donné une biographie. Or, dans cette biographie, très élogieuse de ce Florentin, où il est parlé en termes flatteurs de son grand savoir comme médecin et comme astronome, il n'est pas fait la moindre allusion à ses rapports avec les Portugais et à ses idées sur la route des Indes. Cependant ce Bisticci était un libraire instruit de Florence chez lequel se réunissaient les savants et les lettrés de cette ville. Comment, dans un milieu aussi favorable à Toscanelli a-t-on pu ignorer que c'est à lui qu'appartenait l'initiative de la grande découverte qui venait d'étonner le monde. (Voir Bourne, *American Historical Review*, 1903, p. 344, qui cite la *Vita de uomini illustri del secolo* xv, de V. de Bisticci, édition de Florence, 1859.) Nous avons vérifié le fait dans l'édition de Bologne de 1893, qui est la meilleure, et il est exact. Voyez Vol. II, pp. 295-299.

(182) « Le silence des auteurs sur un nom ne peut être invoqué comme une « preuve, surtout quand il s'agit du xve siècle, époque à laquelle les faits « avaient beaucoup plus d'importance que les personnes. » (Ruge, *op. cit.*, p. 409.) « *The absence of such mentions, after four centuries is no proof* « *that the letters were not referred to in Italy at the time.* » (Markham, *A Letter*... p. 91.)

muniquait avec empressement tout ce qui se rapportait à ces matières.

En ce qui concerne les rapports que Colomb aurait eus avec Toscanelli, on croit en trouver une trace dans le fait dont il va être question.

VI. — L'enquête du duc Hercule ; elle ne prouve rien.

En 1494, le duc de Ferrare, Hercule d'Este, pria son ambassadeur à Florence de s'assurer auprès du neveu de Toscanelli, héritier de la plupart de ses papiers, s'il ne s'y trouvait pas quelque note de son oncle sur les îles qui venaient d'être découvertes par l'Espagne. Si le duc, remarque-t-on, n'avait pas entendu parler de quelque lettre de Toscanelli relative à cette découverte, il n'aurait pas fait cette demande. On connaissait donc en Italie l'existence d'une correspondance entre Toscanelli et Colomb, autrement la recherche que faisait le duc ne s'expliquerait pas (183).

Il semble tout d'abord que cette remarque soit pleinement justifiée et la plupart des critiques en ont jugé ainsi (184). Cependant si on se reporte au texte de cette

(183) «Si le duc de Ferrare fait une enquête sur la correspondance entre « Toscanelli et Colomb, cette correspondance était connue en Italie. Voilà « au moins un témoin qui l'atteste. » (Mees, *op. cit.*, p. 162.) Mais le duc ne fait aucune enquête sur la « correspondance entre Toscanelli et Colomb ». Il s'enquiert d'une lettre ou d'une note que Toscanelli aurait écrite relativement à des îles qu'il croit être celles que les Espagnols viennent de découvrir, ce qui n'est pas du tout la même chose.

(184) Hermann Wagner reconnaît qu'aucun auteur italien n'a connu les relations de Toscanelli avec Colomb, mais il pense que « cette lacune regret- « table est comblée par la lettre du duc Hercule d'Este qui avait, évidemment, « entendu parler de ces relations » et il se demande si, réellement, on a suffisamment bien examiné les papiers de Toscanelli ! (*Op. cit.*, p. 113.)

« Le duc Hercule, écrit M. Gallois, savait donc que Toscanelli s'était oc-

lettre qui nous a été conservé (185), on voit que le duc ne nomme ni Colomb, ni le roi Affonso, ni l'introuvable Martins, et qu'il ne fait pas même allusion à une correspondance entre l'illustre astronome et quelque Espagnol ou Portugais. Il a appris que Toscanelli avait écrit une note sur certaines îles ; et, d'après ce qu'on lui rapporte d'Es-

« cupé de cette question. » (*Toscanelli et Christophe Colomb, Annales de Géographie,* mars 1902, p. 97.) Mais il ne savait pas que Toscanelli eût correspondu à ce sujet soit avec des Portugais, soit avec Colomb.

(185) Voir sur cette lettre, datée de Ferrare, 26 juin 1494, les *Sources* de cette étude, n° 11, p. 93. Comme le sens en a été contesté, nous la donnons à notre tour, texte et traduction :

Lettre du duc Hercule d'Este.

AD DOMINUM MANFREDUM

Messer Manfredo. — Intendendo nuy che il quondam mastro Paulo dal Pozo a Thoscanella, medico, fece nota, quando il viveva, de alcune insule trovate in Spagna, che pare siano quelle medesime che al presente sono state ritrovate, per advisi che se hanno de quelle bande, siamo venuti in desiderio de vedere dicte note, se lo è possibile. Et però volemo che troviati incontinente uno mastro Ludovico, nepote de epso quondam mastro Paulo, al quale pare che rimanesseno li libri suoi in bona parte et maxime questi, et che lo pregiati strectamente per nostra parte che'l voglia essere contento de darvi una nota a punctino de tuto quello che'l se trova havere apresso lui de queste insule, perchè ne receveremo piacere assai et ge ne restaremo obligati ; et havuta che la haverite ce la mandereti incontinente. Ma usati diligentia per havere bene ogni cosa a comprimento de quello se ha, sicome desideremo.

Ferrarie, 26 junii 1494.

AU SEIGNEUR MANFREDO

Messer Manfredo. — Ayant appris que feu maître Paulo del Pozo de Thoscanella, médecin, a rédigé, de son vivant, une note au sujet de quelques îles trouvées en Espagne, lesquelles, paraît-il, sont les mêmes que celles qui, présentement, ont été retrouvées, d'après des avis qui nous parviennent de ce côté, nous avons conçu le désir de voir les dites notes, si faire se peut. Et par suite nous voulons que vous trouviez incontinent un maître Ludovico, neveu de ce feu maître Paul, à qui ses livres sont échus, paraît-il, en grande partie et surtout les papiers en question, et que vous le priiez qu'il veuille bien vous donner une note exacte de tout ce qu'il pourrait avoir chez lui relativement à ces îles, parce que nous en recevrons beaucoup de plaisir et nous lui en serons obligé ; et dès que vous l'aurez eue vous nous l'enverrez incontinent. Mais faites diligence pour avoir bien toute chose, s'il en existe comme nous le désirons.

Ferrare, 26 juin 1494.

pagne relativement à des îles nouvellement découvertes, il se demande si ces îles ne seraient pas celles qui auraient occupé Toscanelli. On ne saurait inférer de là que la note ou la lettre dont parle le duc est celle que Toscanelli avait écrite en 1474, parce que dans cette lettre il n'est nullement question d'îles à découvrir, mais seulement d'une route nouvelle pour aller aux Indes (186). L'enquête faite par le duc ne prouve donc pas que l'on savait en Italie que Toscanelli avait eu des rapports avec des Portugais et avec Colomb, relativement à des découvertes maritimes à faire, ou à une nouvelle route à trouver pour aller au pays des épices. Si quelque Florentin ou autre Italien avait connu l'existence de la correspondance attribuée à Toscanelli, la question du duc et le bruit fait par la découverte de Colomb auraient rappelé cette circonstance et on aurait immédiatement revendiqué pour le célèbre astronome la part qu'il avait eue à ce grand événement. Mais personne ne l'a fait, et parmi tous ces savants et ces

---

(186) Voici comment s'explique à ce sujet le professeur Luigi Hugues, qui a examiné avec un rare bon sens, et une impartialité plus rare encore, tous les points soulevés par la polémique sur l'authenticité de la correspondance attribuée à Toscanelli :

« Pour moi, je trouve très étrange la mention que le duc Hercule fait au « commencement de sa lettre d'une note de Toscanelli dans laquelle celui-ci « aurait parlé de certaines iles découvertes en Espagne et probablement iden- « tiques à celles découvertes peu avant la date de sa lettre. Le duc ne pou- « vait faire allusion à la lettre de Toscanelli au chanoine de Lisbonne, pour « la simple raison qu'à l'exception d'Antilia, il n'est pas fait dans cette lettre « mention d'autres iles dans le cœur de l'Océan Atlantique. Quant aux autres « iles qui, suivant l'expression de la Lettre (à Martins) *sont situées sur tout « ce chemin, à partir de l'Irlande vers le sud jusqu'à la fin de la Guinée*, il « est évident qu'il s'agit des Açores, de Madère, des Canaries et des iles du « Cap Vert, toutes en dehors de la question. Il s'agissait donc d'un autre « écrit; mais alors comment expliquerait-on l'ignorance de Toscanelli quant « à l'histoire des découvertes dans le haut bassin de l'Atlantique ? Tout con- « sidéré il ne me paraît pas que la lettre du duc confirme d'une manière « indiscutable la part éminente que Toscanelli aurait eue dans la découverte « de l'Atlantique. » (*Hugues, op. cit.*, p. 10.)

lettrés de Florence, au milieu desquels Toscanelli véçut jusqu'à l'âge de 85 ans, il ne s'en est pas trouvé un seul pour dire que leur illustre compatriote avait été le premier à indiquer la voie que prit Colomb. La lettre du duc montre tout simplement qu'il associait le nom de Toscanelli aux découvertes de Colomb, ce qui ne nous apprend rien de plus que ce que nous savons par Fernand Colomb et par Las Casas. Ce qui nous manque et ce que nous cherchons, c'est une confirmation de leur témoignage sur ce point important. Cette confirmation, l'enquête du duc Hercule ne la donne pas, au contraire ; le fait qu'elle est restée sans résultat infirme la supposition qui l'a motivée (187).

VII. — Le témoignage de Dante de Rinaldi sur l'existence de rapports entre Colomb et Toscanelli est apocryphe.

On croit trouver une preuve de la réalité des rapports de Colomb avec Toscanelli dans une assertion de Piervincentio Dante de Rinaldi, traducteur et annotateur de la sphère de Sacrobosco, qui, dans une édition de cet ouvrage publiée en 1571, par son petit-fils Egnatio Danti (188),

(187) Dans la Bibliographie de la polémique de Toscanelli qu'il a publiée avec ma collaboration, M. Uzielli, qui est resté mon adversaire, mais qui est devenu mon ami, me prête plusieurs opinions qu'il n'a pas de peine à réfuter. C'est ainsi qu'il suppose que je regarde la lettre du duc Hercule comme apocryphe (*Bibliografia*, pp. 4 et 17). Je n'ai jamais dit ou pensé rien de pareil. J'ai dit que nous ne connaissions pas la réponse faite à la demande du duc de chercher s'il n'existait pas quelque lettre ou note de Toscanelli relativement à des îles nouvelles à découvrir; mais qu'il est certain que cette recherche n'eut aucun résultat, puisqu'on n'a jamais rien produit à cet égard. (*La lettre et la carte attribuées à Toscanelli*... p. 45). Une autre thèse étrange que mon ami me prête, c'est que les Italiens n'ont pas eu de rapports avec les Portugais (*Ibid.*, p. 2). J'ai dit tout le contraire (*La lettre et la carte*, note 80, p. 84).

(188) *La sfera di messer Giovanni Sacrobosco*... *Firenza*, Giunti, 1571. Voyez les *Sources* de cette étude, n° 12.

affirme que Colomb, au retour de sa grande découverte, écrivit plusieurs lettres à Toscanelli. L'assertion est positive et précise. Dante de Rinaldi dit qu'il a vu les lettres, il nomme la personne par laquelle Toscanelli les lui aurait envoyées, il explique à quelle occasion elles auraient été écrites et il en indique le contenu : c'est Messer Cornelio Randoli qui les lui remit de la part du savant astronome, et c'est à Séville que Colomb les écrivit, à son retour de son voyage de 1491, dans lequel il avait découvert des contrées sous la zone torride (189).

Il suffit de mentionner ces assertions singulières pour voir qu'elles sont complètement inexactes. Ce n'est pas en 1491 que Colomb fit sa découverte ; ce n'est pas à Séville qu'il se rendit à son retour ; il n'a reconnu dans cette fameuse entreprise aucun pays compris dans la zone torride et, quand il en revint, Toscanelli était mort depuis dix ans.

Sommes-nous ici en présence d'une erreur ou d'une interpolation ? Piervincentio de Rinaldi, qui était un cosmographe instruit, en relation avec tous les savants de son temps et, par conséquent, renseigné sur les choses touchant les matières dont il s'occupait, a-t-il pu commettre une série d'erreurs aussi surprenantes que celles contenues dans le passage qui lui est attribué ? Il n'y a pas à s'arrêter un seul instant à cette supposition. En admettant que ce cosmographe n'ait pas connu la date et le caractère de la découverte de Colomb, ce qui serait fort extraordinaire, il savait certainement que Toscanelli, qu'il connaissait, était mort à l'époque où Colomb est supposé lui avoir écrit. Il ne faut donc pas hésiter à dire que ce n'est pas lui qui est l'auteur de ce passage.

---

(189) « ... Fait dont j'ai eu la preuve, — fait-on dire à Dante de Rinaldi — « ayant vu moi-même des lettres que le dit Christophe Colomb a adressées « de Séville au très savant et expert mathématicien, maître Paolo Toscanella, « Florentin, lequel me les a envoyées par l'entremise de Messer Cornelio « Randoli. » (*La sfera*... p. 35.)

Nous sommes ici, évidemment, en présence d'une interpolation qui ne peut venir que d'Egnatio Danti. En ajoutant ce passage au manuscrit de son grand-père, ce cosmographe a-t-il cru y introduire une indication nouvelle, intéressante, qu'il croyait exacte? C'est bien difficile à croire, car de même que Piervincentio, Egnatio, qui était cosmographe de Cosme I[er], devait savoir à quoi s'en tenir sur les faits avancés dans ce passage.

On doit noter, cependant, que c'était une prétention de Colomb d'avoir constaté que les contrées tropicales étaient habitables et, s'il est vrai qu'il a été en relations avec Toscanelli, il a pu lui écrire quelque chose à ce sujet (190). Dans ce cas, on pourrait supposer qu'Egnatio trouva dans les papiers de son grand-père une note mal écrite ou incomplète, qu'il ne comprit pas très bien et à laquelle, sans y prêter beaucoup attention, il donna la forme de celle qu'il a publiée. Le passage, alors, se rapporterait, non au voyage de découverte de Colomb, mais à ses courses à la côte de Guinée, où il a pu faire l'observation qui lui est attribuée, et ce serait à une époque antérieure à sa mémorable entreprise qu'il aurait communiqué à ce sujet avec Toscanelli.

Cette explication serait acceptable si le passage en question avait été maintenu dans les autres éditions de Sacrobosco ; mais tel n'est pas le cas. Dans l'édition suivante, donnée, deux années après, en 1574, il est supprimé complètement sans aucune explication. Pourquoi? S'il n'y avait là qu'une erreur résultant d'une confusion entre des voyages différents de Colomb, elle était facile à corriger, et il semble que c'est ce qu'on n'aurait pas manqué de faire, puisque cela permettait de maintenir dans l'ouvrage

(190) Voir sur ce point le chapitre II, § II de la première partie de cette Étude.

une information qui devait être considérée comme ayant de la valeur.

Si cette suppression était l'œuvre d'un autre éditeur que le premier, on pourrait supposer que cet éditeur ayant reconnu l'erreur et ne sachant comment la corriger, avait tout simplement enlevé le passage; mais c'est Egnatio lui-même qui le fit disparaître. Il est évident que son attention avait été appelée sur les faits erronés contenus dans ce passage et que, ne pouvant les justifier, il avait supprimé le morceau entier; ce qui est un aveu implicite que son grand-père n'en était pas l'auteur.

M. Uzielli, qui croit, quand même, que Colomb écrivit à Toscanelli au retour de son premier voyage, place cette correspondance en 1493, et suppose que le grand Génois ignorait encore la mort de l'astronome florentin (191). Quant à l'envoi des lettres à Dante de Rinaldi, M. Uzielli l'explique par une autre supposition, celle d'une confusion entre Toscanelli et son neveu, Ludovico, ou même le fils de celui-ci. Cette explication, que le savant professeur hasarde sans paraître y avoir lui-même grande confiance (192), est, en effet, bien insuffisante. Ce n'est pas

---

(191) « N'est-ce pas une chose assez probable que Colomb, revenu à Palos « le 15 mars 1493, ait pensé que Toscanelli était encore vivant et que, avant « d'en aviser aucun autre, il ait écrit sur les découvertes qu'il avait faites « à celui qui en avait été l'inspirateur? » (UZIELLI, *Vita*... p.599.) La conviction que Colomb doit sa découverte à Toscanelli fait perdre à M. Uzielli le sens des réalités. Un homme qui n'a jamais nommé Toscanelli et qui affirme avoir trouvé lui-même tout ce qu'on assure qu'il avait appris de ce savant, ne se serait pas empressé de lui écrire, comme le suppose M. Uzielli, et s'il l'avait fait ce n'aurait pas été pour lui parler de la zone torride, mais des Indes qu'il croyait avoir découvertes.

(192) M. Uzielli termine ses remarques en disant qu'à son avis la question demeure encore sans solution: *A mio avviso rimane ancora insoluta* (*Op cit.*, p. 600). Dans un passage précédent, parlant de ces lettres, il dit qu'il les mentionne pour mémoire « quelque douteuses qu'elles soient » (*ib.*, p. 555). Dans un ouvrage antérieur à son *Toscanelli*, M. Uzielli s'est étendu plus

pendant l'absence de Colomb que Toscanelli mourut, c'est dix ans avant son départ, et il n'est pas admissible que les armateurs florentins de Lisbonne et de Séville, avec lesquels Colomb resta toujours en rapports, et dont l'un aurait été même son intermédiaire auprès de Toscanelli, lui auraient laissé ignorer pendant tout ce temps la mort de son illustre correspondant. Ensuite, Colomb, comme on l'a fait remarquer tout à l'heure, ne découvrit aucune contrée comprise dans la zone torride pendant son premier voyage, et ce n'est pas à cette occasion qu'il aurait pu écrire à Toscanelli ce que Dante de Rinaldi lui fait dire (193).

L'insuffisance de ces diverses explications nous oblige à ne voir dans l'assertion attribuée à Dante de Rinaldi qu'une interpolation, dont l'auteur ne peut être que son petit-fils, Egnatio Danti, qui lui-même la fit disparaître peu après.

Si maintenant on cherche la raison de cette singulière interpolation, on n'en trouve pas d'autre que l'intention de confirmer le fait nouvellement avancé pour la première fois et en Italie même, que Colomb et Toscanelli avaient échangé leurs vues sur les découvertes dont ils se préoccupaient (194). Il va de soi que la publication dans les *His-*

---

longuement sur cette question : *L'epistolario Colombo-Toscanelliano e i Danti.* Rome, 1889, 8°. Voyez pp. 10 et sq.

(193) L'abbé Peragallo a, lui aussi, tenté une explication de la mention de Dante de Rinaldi. Il regarde la mention de l'année 1491 comme une erreur d'impression ; mais croit néanmoins qu'il se pourrait bien que Toscanelli ne soit pas mort en 1482, comme on le dit, et qu'il ait vécu assez longtemps pour avoir connu les découvertes occidentales de Colomb : *In vista di tale dichiarazione, parmi non poterci essere dubbio che Toscanelli visse tanto da avere notizia delle scoperte occidentali da Colombo medesimo.* (*Cristoforo Colombo e la sua famiglia. Rivista generale degli errori del Sig. E. Harrisse.* Lisbonne, 1880, 8°, p. 336. Voyez pp. 104-105, note 3.)

(194) C'est, en effet, en avril 1571 que parut, à Venise, le livre de Fernand Colomb dans lequel furent publiées pour la première fois les lettres,

torie d'une correspondance comme celle attribuée à ces deux personnages dut causer quelque surprise, chez les Florentins particulièrement, qui avaient ignoré jusqu'alors que leur célèbre compatriote avait conseillé le découvreur de l'Amérique. Quelques doutes furent-ils émis à ce moment sur l'authenticité de cette correspondance? Trouva-t-on singulier qu'aucun des nombreux Florentins qui avaient été en rapports intimes avec Toscanelli et qui avaient parlé de lui n'ait mentionné ce fait? On ne peut que le supposer. Toujours est-il que quelques mois environ après la révélation inattendue de ce fait, paraissait à Florence même le petit volume où l'on prête à un savant bien connu, contemporain de Toscanelli, un langage confirmant l'existence de rapports entre ce dernier et Colomb, et que le passage donnant cette confirmation fut ensuite supprimé.

Est-on en droit d'inférer de ces deux circonstances que c'est uniquement pour établir l'authenticité de la correspondance attribuée à Toscanelli qu'on a fait intervenir Dante de Rinaldi, et que c'est devant l'impossibilité de maintenir les assertions qui lui avaient été prêtées qu'on les a retirées?

C'est un point sur lequel les opinions peuvent différer. Mais, assurément personne ne pensera que, dans les conditions où il a été produit et retiré, le témoignage de Piervincentio Dante de Rinaldi puisse ajouter quelque chose à celui de Fernand Colomb et de Las Casas dont nous cherchons la confirmation.

---

dont personne ne soupçonnait encore l'existence, que Toscanelli aurait adressées à Colomb, et c'est au mois de novembre suivant que le *Sacrobosco* de Dante de Rinaldi parut à Florence.

VIII. — Le témoignage de Voglienti se rapporte à la route de l'est et prouve le contraire de ce que l'on veut établir.

S'il faut reconnaître qu'il n'est pas établi que les relations que l'on suppose avoir existé entre Toscanelli et Colomb étaient connues en Italie avant la publication des *Historie*, en 1571, peut-on, au moins, admettre qu'il y a des preuves que le savant florentin a exercé une influence réelle sur les découvertes des Portugais, notamment sur celles qui avaient la route des Indes pour objet ?

C'est à un auteur italien du temps, Voglienti (195),

---

195) Piero Voglienti ou Vaglianti, qui mourut vers 1514, était Florentin ; il parait avoir été lié avec les banquiers Sernigi, connus par les relations d'affaires qu'ils entretenaient avec les Portugais, et dont l'un, Girolamo, nous a laissé une relation du voyage de da Gama. Voglienti s'était trouvé, ainsi, en position d'être renseigné sur les entreprises maritimes des Portugais, et il a laissé des manuscrits contenant des lettres de Vespuce, une chronique des événements de son temps (1492-1513), où, par parenthèse, il n'est pas du tout question de Colomb, et un éloge du Roi Manoel qui parait avoir fait partie de cette chronique. C'est dans ce dernier écrit, qui date de 1505, qu'il est question de Toscanelli.

Le caractère moral de ce Voglienti n'est pas très élevé ; sa véracité et l'authenticité des pièces qu'il a recueillies ont été mises en question par des juges compétents, par Varnhagen et par Santarem, entre autres, dont l'opinion, sur ce point, n'est pas rejetée par le professeur Luigi Hugues et par M. Berchet. M. Uzielli croit, au contraire, à la véracité du personnage, ainsi qu'à l'authenticité des documents que nous lui devons et des études critiques plus récentes paraissent lui avoir donné raison sur ce point. Voyez son article : *Piero Voglienti* dans le n° 1 du *Toscanelli*. Florence, 1893, 4°, pp. 27 et sq.

M. Uzielli a produit le témoignage de Voglienti dans la réponse qu'il a faite à notre livre sur la *Lettre et la Carte de Toscanelli* (*Toscanelli, Colombo e la Leggenda del Pilota*, 1902, pp. 16 et sq.), et il est revenu sur ce point dans deux communications faites, l'une au Congrès international des Sciences historiques, tenu à Rome en 1903 (*Toscanelli, Colombo e Vespucci*. Rome, 1904, p. 5), l'autre au IVe congrès de Géographie italienne (*Toscanelli, Colombo e Vespucci*. Rome, 1902, p. 29). Plus récemment, il a reproduit encore le passage dans son introduction à la *Bibliografia della pole-*

qu'on emprunte cette preuve, et c'est M. Uzielli qui l'a produite. Ce Voglienti attribue, en effet, à Toscanelli le mérite d'avoir suggéré aux Portugais l'ouverture de la route des Indes (196). En admettant que le fait soit vrai, ce qui est incontestable, comme on va le voir, c'est qu'il ne se rapporte qu'à la route par l'est. M. Uzielli admet cela; mais, comme le fait est en contradiction avec la thèse qui lui tient à cœur, d'après laquelle Toscanelli aurait été l'initiateur de la découverte de l'Amérique, parce qu'il voulait qu'on allât aux Indes par l'ouest, l'enthousiaste

---

mica. Naples, 1905, p. 4. Mais l'écrit de Voglienti auquel ce passage est emprunté est un éloge du roi Emmanuel de Portugal qu'il avait publié antérieurement dans une brochure intitulée *Paolo Dal Pozzo Toscanelli e la circumnavigatione dell' Africa secundo la testimonianza di un contemparaneo*. Florence, 1901, 8°. Voyez les sources de cette étude, n° 13.

(196) Voici le passage de Voglienti cité à l'appui de cette assertion. Nous le donnons d'après le texte de M. Uzielli:

« On peut dire librement pour notre foi en Notre Seigneur Jésus-Christ, « que le Sérénissime roi de Portugal l'a grandement illuminée et exaltée, et « en a porté la lumière en des lieux où elle n'avait jamais été connue ni « nommée ; car on peut avancer qu'il a été la cause d'une des plus belles œu- « vres qui aient été faites depuis mille ans, et que, par suite de cette œuvre, « il arrivera que dans un temps très court, la foi chrétienne s'augmentera « et s'accroitra tellement qu'on en aura connaissance en des lieux où jamais « elle n'a eu crédit ni faveur, et pour ce motif, il sera cause que bientôt « tout ce pays sera converti en la foi chrétienne...

« ... Et la principale cause de cette œuvre et de cette chose est un docteur « en médecine florentin, notre compatriote, lequel ayant d'abord perdu beau- « coup de temps dans l'étude de l'astrologie et des signes célestes, vit et « reconnut qu'il n'y avait pas sur la terre d'homme qui pût mieux travailler « à cela et exécuter une telle entreprise avec plus de facilité que Sa Majesté « le roi de Portugal ; et ce fut maître Pagholo del Pozzo Toschanelli, homme « distingué, qui avisa de cette affaire un de nos Florentins qui était à sa cour « nommé Bartolomeo Marchone [Marchionni] et celui-ci en avisa Sa Majesté, « de sorte qu'aujourd'hui elle a fait une œuvre d'une telle nature qu'elle « sera louée par tout le monde. Et les épices qui devaient aller ou qui avaient « coutume d'aller au Caire, par la voie de la mer Rouge, il en a détourné le « cours vers Lisbonne, de sorte qu'il a enlevé au Soudan un revenu de 500.000 « ou 600.000 ducats, et aux Vénitiens autant. » (Voglienti, *Elogio di Emanuele re di Portogallo*... publié par Uzielli dans *Toscanelli e la circumnavigazione dell'Africa*... pp. 13 et 14.)

panégyriste de l'astronome florentin lui attribue le mérite d'avoir conseillé les deux routes (197). Une fois sur cette voie, M. Uzielli la suit les yeux fermés. Ce n'est pas seulement sur la route des Indes, par l'Ouest, que le chanoine Martins fut chargé de consulter Toscanelli, c'est aussi sur celle de l'Est, qui préoccupait spécialement Affonso et relativement à laquelle Martins avait dù communiquer au roi tout ce que lui avait fait connaître Toscanelli à Rome (198).

Toutes ces choses extraordinaires ne font aucun doute pour M. Uzielli, parce qu'elles sont attestées par Voglienti (199), dont il cite le passage reproduit ci-dessus, où l'on peut aisément constater qu'il n'y a pas un mot à ce sujet.

Voglienti ne parle que du roi Manoel qui monta sur le

---

(197)... « Outre qu'il (Toscanelli) a été le premier inspirateur de la découverte de l'Amérique, il a été aussi l'initiateur de la circumnavigation de l'Afrique, faite par les Portugais, pour arriver au pays des épices, c'est-à-dire l'Inde .. » (*Toscanelli e la circumnavigazione.* Dédicace.)

Dans son grand *Toscanelli*. M. Uzielli suppose que c'est dès l'année 1428, époque où le prince Pierre, frère de Henry le Navigateur, visita l'Italie, que Toscanelli indiqua aux Portugais les deux voies que l'on pouvait suivre pour aller aux Indes: celle par le périple de l'Afrique, et celle en naviguant vers l'Occident. Cette indication aurait été communiquée au prince Henry et cet « illustre prince portugais commença alors, poussé par Toscanelli (*comminciò allora incitato dal Toscanelli*) à choisir, comme voie plus facile, la première. Gloire immense et ignorée jusqu'ici de notre géographe. » (*Toscanelli* in *Raccolta*, p. 148.) Ainsi c'est dès l'année 1428, ou peu après et avant même qu'il n'ait fait doubler le cap Non et le cap Bojador, que le prince Henry aurait arrêté le plan d'aller aux Indes en contournant l'Afrique, et celui qui lui aurait recommandé cette route est ce même Toscanelli qui, plus tard, aurait représenté au neveu du prince Henry qu'il avait tort de s'obstiner à vouloir aller aux Indes en suivant cette voie !

(198) *Toscanelli* in *Raccolta*, p. 551. M. Uzielli suppose que Toscanelli et Fernando Roritz — le même selon lui que Fernam Martins — se rencontrèrent à Rome de 1461 à 1464 à l'époque où Pie II avait appelé auprès de lui ses amis et les savants pour traiter la question de la croisade.

(199)... « Cela nous est attesté par ce qu'en écrit Piero Voglienti : *Ci è attestato da quanto ne scrive Piero Voglienti.* » (*Loc. cit.*, p. 551.)

trône treize ans après la mort de Toscanelli ; il le loue d'avoir ouvert aux nations de l'Occident la route du pays des épices ; mais ne fait pas l'allusion la plus éloignée au rôle que le roi Affonso — celui avec lequel on suppose que Toscanelli était en rapport — a pu avoir dans cette affaire. C'est bien à Toscanelli qu'il fait honneur d'avoir recommandé l'œuvre accomplie par le roi Manoel ; mais ce qu'il dit à cet égard se concilie si difficilement avec les faits connus, qu'on pourrait voir là, si on le voulait, une autre raison de mettre en doute l'authenticité ou la véracité des écrits laissés par ce personnage (200). Ainsi ce serait par l'intermédiaire d'un armateur et banquier florentin, Bartolomeo Marchionni, que Toscanelli aurait fait suggérer aux Portugais que c'est par l'est qu'ils devaient chercher à passer aux Indes. Or, ce Marchionni, qui florissait sous le roi Manoel, ne paraît s'être établi en Portugal que sous le règne du roi João II (201). En tous cas ce ne peut être

---

(200) Dans notre *Lettre à M. Uzielli*, (*Mémoire...* pp. V et VI) nous avions fait remarquer, sans d'ailleurs insister sur le fait, que l'authenticité des documents recueillis par Voglienti était contestée, et on a vu par une note précédente que des érudits comme Luigi Hugues et Gugliemo Berchet avaient des doutes à cet égard. Cependant, devant les raisons données par notre honorable adversaire dans les deux communications citées plus haut, raisons que partagent le professeur Haebler et d'autres critiques aussi compétents, je n'éprouve aucune difficulté à abandonner ce point, qui n'a pas d'importance pour moi.

(201) Nous savons que c'est sous le règne du roi Manoel que Marchionni s'intéressa particulièrement aux entreprises maritimes de cette époque, car il était propriétaire d'une partie de la cargaison d'épices que Cabral rapporta des Indes en 1501 et dans la troisième expédition portugaise qui partit cette même année, l'un des quatre navires qui la composaient était commandé par Ferdinando Vinetti, Florentin, l'un de ses agents. La navigateur Giovanni Empoli (1503-1515) était aussi à son service. (Uzielli, *Vita e i tempi*, p. 553.) Mais nous ne savons pas quand il se fixa en Portugal. Le fait le plus ancien que l'on connaisse auquel il prit part est l'expédition de Payva et de Covilham, qui partit de Santarem le 7 mai 1487, avec une lettre de crédit de sa maison. M. Uzielli, qui a besoin de sa présence en Portugal à une époque antérieure, avance « que la maison de Bartolomeo Marchionni était déjà établie à Lisbonne « quand avaient lieu les relations entre Toscanelli, d'un côté, et Martins et

lui qui aurait été auprès du roi Affonso, mort en 1481, l'intermédiaire des idées de Toscanelli sur la route des Indes par l'est, pendant que le chanoine Martins faisait connaître au même souverain la préférence du même Toscanelli pour la route de l'ouest.

Pour admettre ce que Voglienti nous dit de la part que Toscanelli aurait prise à la découverte de la route des Indes par le cap de Bonne-Espérance, il faut commencer par reconnaître qu'il s'est trompé sur deux points essentiels : ce ne peut être au roi Manoel que Toscanelli aurait conseillé la route des Indes par l'est, et ce ne peut être par Marchionni qu'il aurait fait parvenir ses conseils.

Si l'on disait qu'on peut admettre une erreur sur ces deux points, sans rejeter entièrement pour cela le témoignage de Voglienti, il faudrait voir où cela nous mène. S'il est vrai que Toscanelli a recommandé aux Portugais la route de l'Inde par l'est, ce fait, loin d'apporter un argument à la thèse que l'on soutient, lui est contraire, car, cela oblige à mettre le savant florentin en contradiction avec lui-même. En effet, en 1474 il aurait soutenu au roi Affonso que les Portugais se trompaient en voulant aller aux Indes par l'est. En 1480 ou 1481 il aurait persisté dans cette opinion en encourageant fortement Colomb à prendre la route opposée. Très peu de temps après, cependant, puisqu'il mourut en mai 1482, il aurait complètement changé ses vues à cet égard et se serait mis en peine de persuader aux Portugais qu'il fallait chercher les Indes par la route que quelques mois auparavant, à peine, il voulait qu'on abandonnât pour prendre l'autre.

Cette conclusion, à laquelle la force des choses conduit, suffit pour faire écarter le témoignage de Voglienti, sur

« Affonso de l'autre, c'est-à-dire avant 1474. » (*Loc. cit.*, p. 553.) Il n'y a aucune preuve de ce fait, qui ne se concilie guère avec ce que nous savons de ce Marchionni.

ce point tout au moins. Si ce témoignage est digne de foi, comme des critiques récents sont disposés à l'admettre, on ne saurait y trouver aucun motif de croire à la réalité des rapports que Toscanelli aurait eus avec le roi Affonso et le chanoine Martins d'abord, puis avec Colomb, au contraire (202).

RÉSUMÉ ET CONCLUSION DE CE CHAPITRE : AUCUNE CONFIRMATION DE CE QUE DISENT F. COLOMB ET LAS CASAS DE TOSCANELLI.

Le présent chapitre a été consacré à la recherche d'une confirmation de ce que disent Fernand Colomb et Las Casas de Toscanelli. Nous avons exploré, dans ce but, toutes les sources connues d'information où pareille confirmation pouvait être rencontrée et nous ne l'avons trouvée nulle part. Pas plus en Portugal qu'en Espagne et en Italie, il n'a été possible de découvrir un auteur, un document, un écrit quelconque du temps, contenant quelque indication ou quelque mention confirmant le fait avancé par les deux premiers biographes de Colomb, que Toscanelli avait été sucessivement en rapports avec le roi Affonso et avec Colomb, relativement à la route des Indes (203).

---

(202) M. Uzielli a très bien vu cette difficulté ; mais, sans la signaler, il la tourne adroitement de la manière suivante : « Le rôle de Toscanelli se bornait à faire connaitre aux rois de Portugal les résultats des recherches des « grands écrivains de l'antiquité et personne ne peut trouver surprenant « qu'il leur indiquât les deux seules voies possibles pour aller aux Indes : « faire le tour de l'Afrique ou naviguer d'Espagne vers l'Occident. » (*Toscanelli, Colombo e la Leggenda*, p. 18.) Si Toscanelli était l'auteur de la lettre de 1474, cela serait, au contraire, fort surprenant, car dans cette lettre il se prononce catégoriquement contre la route de l'est.

(203) On peut rappeler ici qu'Oviedo qui séjourna en Italie en 1500 et qui s'est étendu sur les motifs par lesquels Colomb fut déterminé, qui parle des pilotes dont il a recueilli les récits et des auteurs anciens dont les arguments ont frappé son esprit, ne dit pas un mot de sa correspondance avec Tosca-

Les deux seuls faits qui ont pu être considérés comme donnant cette confirmation, l'enquête du duc Hercule et le témoignage de Voglienti, doivent être écartés, après examen. Le premier a la même origine que les rapports qu'il s'agit de confirmer et n'y ajoute rien, par conséquent; l'autre n'a trait qu'à la route des Indes par l'est et serait plutôt contraire à ce que disent Fernand Colomb et Las Casas (204).

Le témoignage que les deux premiers biographes de Colomb donnent sur ce point important reste donc unique. C'est par eux et par eux seuls que nous connaissons ces faits extraordinaires et nous ne savons pas comment ils les connaissent. Ils ne disent pas d'où ils les tiennent et ils ne laissent pas entendre qu'ils venaient de Colomb; ils n'étaient pas Portugais et n'ont jamais vécu en Portugal où se passaient les faits qu'ils rapportent; ils écrivaient un demi-siècle après la mort des deux intéressés et ils n'ont connu aucun de ceux qui auraient été mêlés à ces faits — excepté Colomb qui les contredit (205).

---

nelli, dont il aurait certainement entendu parler en Italie si le fait y était connu.

(204) Nous ne mentionnons pas ici le Colloque de 1459, dont il a été question plus haut, parce que ce fait ne prouve rien relativement à ce qui nous occupe ici. Avec une persistance qui témoigne de l'ardeur aveugle de ses convictions, M. Uzielli continue à voir dans ce fait et dans l'enquête du duc Hercule des preuves indubitables des relations de Toscanelli avec le roi Affonso et Colomb. « Les principaux géographes d'Europe ont fait remarquer « que les deux nouveaux documents que j'ai trouvés, c'est-à-dire celui qui a « trait au Colloque tenu en 1459 entre Paolo Toscanelli et les ambassadeurs « du Portugal, alors à Florence, et la lettre du duc Hercule d'Este qui fait « demander par son ambassadeur dans cette ville, à Ludovico, neveu de « Paolo, les papiers de celui-ci relativement aux nouvelles îles, c'est-à-dire « celles que Colomb a découvertes en 1492-1493, prouvent d'une manière in- « dubitable qu'il y eut des rapports étroits entre Toscanelli, Colomb et le « roi de Portugal; mais, chose étrange pour tout le monde, ces documents « sont pour M. Vignaud comme s'ils n'existaient pas. » (*Bibliografia*, p. 30.)

Les pièces sont sous les yeux du lecteur, qui peut voir par lui-même si elles ont la portée que leur donne mon éminent adversaire.

(205) Ici encore M. Uzielli s'élève contre cette appréciation. « Beaucoup

Tout cela constitue-t-il un ensemble de raisons ayant suffisamment de poids pour faire écarter un témoignage provenant d'une source aussi élevée que celle qui nous vient du fils du Découvreur et de son historiographe ? Ce ne sont là, il est vrai, que des preuves par omission, qui, par leur nature même, ne peuvent être concluantes, mais bien qu'elles soient ici tellement nombreuses et tellement concordantes, qu'il n'est pas possible de ne pas en tenir compte, il convient de pousser cette enquête plus loin, avant de pouvoir dire si l'auteur des *Historie* et Las Casas ont été mal renseignés dans ce qu'ils rapportent au sujet des relations que Toscanelli aurait eues avec les Portugais et avec Colomb.

« d'écrivains, dit-il, et je suis du nombre, ont regardé comme étrange « l'argumentation de M. Vignaud de ne pas admettre les deux témoignages « contemporains, c'est-à-dire ceux de Fernand Colomb et de Las Casas, et « de conclure ensuite que les relations entre Toscanelli et Colomb ne sont « pas prouvées. » (*Bibliografia*, p. 30.)

CHAPITRE TROISIÈME

EXAMEN CRITIQUE DES PIÈCES : LA FORME, LA LANGUE, LES VARIANTES

Les témoignages des contemporains ne sont pas les seuls moyens dont dispose la critique pour contrôler l'exactitude des faits et l'authenticité des documents qui lui sont soumis. L'étude des pièces mêmes peut révéler des particularités qui ont, quelquefois, une valeur aussi grande que celle des témoignages les plus précis. Nous allons donc continuer notre enquête sur l'authenticité de la correspondance attribuée à Toscanelli, par l'examen de cette correspondance, et nous commencerons cet examen en considérant les pièces au point de vue de la forme.

I. — Le mauvais latin dans lequel la lettre de 1474 est écrite est une indication qu'elle ne vient pas de Toscanelli.

Cette proposition, avancée à plusieurs reprises dans notre *Toscanelli* (206) n'y est pas développée ; mais elle est justifiée par le mémoire où M. Sumien a soumis à un examen grammatical rigoureux le texte latin de la lettre de 1474 et a relevé toutes ses incorrections (207). M. de

---

(206) *La lettre et la carte de Toscanelli*... pp. 233 et 245.

(207) *Le texte latin de la Colombine avec un texte corrigé en regard et un commentaire philologique*, par M. Norbert Sumien, dans notre *Toscanelli*, p. 281 et sq.

La Rosa s'était également exprimé sur ce point d'une manière très nette (208).

Cependant cette manière de voir n'est pas celle de quelques érudits spécialement versés dans la matière, comme le professeur Wilhem Meyer, auquel Hermann Wagner a soumis la question et qui, après avoir étudié le texte de la lettre, a déclaré, d'accord avec Hermann Wagner lui-même, qu'elle était écrite dans un latin acceptable (209). M. Uzielli a, de son côté, soumis ce même texte au professeur Felice Ramarino, de l'Institut supérieur de Florence, qui a exprimé la même opinion que le professeur Meyer (210).

Sans donner explicitement son opinion personnelle sur ce point, le professeur Luigi Hugues laisse voir qu'il n'est pas satisfait de la bonne latinité de la pièce, car il

---

(208) « Il n'est pas nécessaire d'être grand clerc pour se persuader qu'elle « [la lettre] n'a pu être écrite par un des bons latinistes florentins de la « Renaissance, dont Toscanelli était, au dire de ses contemporains. Comment « imaginer que l'ami de Landino, de Cusa, d'Alberti, le concitoyen de Bruni, « Poggio, Ficino, Verino, etc., ait pu écrire, par exemple, *Carta navigacio-* « *nis*, au lieu de *Tabula nautica*, *determinavi*, dans le sens espagnol de « prendre une résolution », se décider, quand il pouvait dire en bon latin *decrevi*, « *statui*, etc. Il y a bien d'autres incorrections et tournures dans la lettre « qui sont caractéristiques du bas latin des frères Colomb dans leurs notes « marginales, mais qui seraient inconcevables chez un humaniste comme « Toscanelli. » (La Rosa, *La solution de tous les problèmes*... p. 16.) Bien avant que cette question ne fût soulevée au Congrès des Américanistes de 1900, Fiske avait remarqué l'incorrection du latin de Toscanelli : *The astronomer's latin was somewhat rugged and lacking in literary grace* (*The Discovery of America*, Vol. I, p. 357, note).

(209) « On n'y trouve rien, au point de vue de la langue, qui puisse exclure « la possibilité qu'elle émane d'un humaniste du moyen âge. » (H. Wagner, *La lettre et la carte*, etc., p. 114.)

(210) « Felice Ramarino, le savant professeur de l'Institut supérieur de « Florence, a bien voulu, à ma prière, faire un examen critique minutieux « de cette lettre, en m'autorisant à le faire connaitre. Il est d'accord, en « général, avec le professeur Meyer et aboutit aux mêmes conclusions. » Uzielli. *Toscanelli, Colombo e Vespucci*. Quatrième congrès de géographie italienne. Milan, 1902, p. 15, note 1.

s'associe à ce que nous avons dit ailleurs, qu'il serait nécessaire d'en soumettre le texte à l'examen rigoureux de juges d'une compétence reconnue en cette matière (211), et cite, à ce propos, l'opinion du professeur Giovanni Canna, de l'Université de Pise, qui déclare que la lettre de 1474 « n'est pas écrite avec propriété et convenance « dans la langue latine, mais dans un italien lati-« nisé » (212).

Un critique américain, qui n'est pas suspect de partialité pour notre manière de voir, qu'il a énergiquement combattue, M. Thacher, n'a pu se résoudre, non plus, quelque envie qu'il en eût, à admettre que Toscanelli a pu écrire dans un latin comme celui de cette fameuse lettre. Mais cet aveu ne l'embarrasse pas. Le latin n'est pas de Toscanelli, mais la lettre est de lui. Cela s'explique aisément; ainsi Toscanelli a pu dicter la lettre à quelqu'un qui était incapable; il se peut aussi que Colomb l'ait transcrite de mémoire, ou qu'il l'ait écrite sous la dictée d'une autre personne. Il faut bien qu'il en soit ainsi, car une aussi bonne lettre ne peut pas avoir été faite par quelqu'un capable de commettre les grossières erreurs de langue et de style qu'elle contient (213).

---

(211) « Il conviendrait surtout, disions-nous, d'instituer une étude compa-« rative entre les formes de langage de la lettre du 25 juin 1474 et celles en « usage à Florence à la même époque.. Un examen de ce genre ferait voir « si nous sommes réellement en présence d'un document appartenant à une « brillante époque de la latinité florentine et trancherait la question. » (*La lettre et la carte de Toscanelli*, p. 245.)

(212) ... *Essa non é scritta con proprietà ed eleganza di lingua latina ; ma in un italiano latinizzato.* (HUGUES, *La lettera*, p. 28, note 40.)

(213) « *We cannot believe that the polished Florentine scholar wrote the letter verbatim et litteratim as we have it here... Toscanelli... may have dictated the letter to a careless writer. . It may have been that Colombus was inscribing it... from memory... it is too good a letter to have been fabricated by a person who could make egregious mistakes in spelling and in writing.* (THACHER : *Columbus*, Vol. I, pp. 308 et 309, note.)

M. Gallois explique autrement ces erreurs: Il croit, comme Ruge, que le latin des savants du moyen âge était peu correct et que celui de Toscanelli valait celui des auteurs de l'époque (214). M. Gallois fait à ce sujet, cependant, une remarque qu'on doit prendre en considération, c'est que nous avons un autographe de Toscanelli qui présente quelques incorrections (215).

Si nous possédions réellement un autographe de Toscanelli où l'on peut relever, sans aucune contestation possible, les fautes de langue qui caractérisent la lettre à Martins, l'argument contre l'authenticité de cette lettre, tirée de cette particularité, perdrait toute valeur et la proposition inscrite en tête de ce paragraphe devrait être écartée. Mais il y a quelques doutes sur ce point, et on ne peut tirer aucune conclusion valable de faits qui sont incertains.

Relativement à la thèse générale soutenue par M. Gallois, il faut remarquer qu'on ne serait pas justifié à comparer le latin de la plupart des auteurs du Moyen Age avec celui que Toscanelli devait écrire, parce qu'il vivait dans

---

(214) « Certes si l'on compare ce latin à celui de l'époque classique, il pa-
« rait singulièrement négligé et la correction même en laisse à désirer. Mais
« pour du latin du xve siècle, il ne faut pas se montrer trop difficile. » (Gallois, *Toscanelli et Colomb*, *Annales de Géographie*, mars 1902, p. 99.)

« Le latin de la lettre est celui des savants du xve siècle... Il n'y a rien à
« reprendre dans le latin moyenâgeux de Toscanelli. » (Ruge. *Die Echtheit des Toscanelli-Briefes*, p. 509.)

(215) Il s'agit du Discours sur la comète de 1456, trouvé en 1864 à la Bibliothèque nationale de Florence, avec quelques autres pièces que l'on suppose être de Toscanelli et qui sont mentionnées ailleurs. Ce discours a été publié avec des commentaires par M. G. Celoria, dans le volume sur Toscanelli que M. Uzielli a donné à la *Raccolta* (Ch. VI, pp. 318-385). M. Gallois y a relevé l'emploi incorrect de *in* dans *in latitudine: in die Sancti Francisci* (p. 310) ; l'emploi de *quantum*, au lieu de *quanto* avec un comparatif, et de *suus* pour *ejus*. Il note aussi l'expression *magis aliquantulum* et la phrase suivante : *et est duratio sua* (il s'agit de la sécheresse annoncée par la comète) *secundum quantitatem luminis et tenebræ* (p. 329). *Toscanelli et Christophe Colomb*, p. 100, note 2.

le centre le plus intellectuel de l'Europe à ce moment, celui où l'étude des lettres latines était portée à la perfection. Dans ces conditions, un savant laborieux comme Toscanelli qui étudia toute sa vie et qui vécut très vieux devait être un humaniste dont le latin ne pouvait guère ressembler à celui des notes que les frères Colomb ont mises à l'*Imago Mundi*, qui sont d'une langue rappelant singulièrement celle de la fameuse lettre.

Il y a d'ailleurs un fait qui autorise à croire que Toscanelli était excellent latiniste; c'est celui avancé par Uzielli, que le savant Regiomontanus avait soumis au jugement du célèbre philologue Théodore de Gaza et à Toscanelli une traduction de Ptolémée qu'il avait entreprise (216). Il s'agissait, il est vrai, du grec; mais il n'est pas à supposer que Toscanelli fût de première force dans cette langue sans l'être également dans la seconde, qui était bien plus cultivée en Italie que l'autre.

Nous n'avons pas qualité pour prendre parti entre les érudits dont les opinions contradictoires viennent d'être rappelées et cela n'est pas nécessaire, car leur désaccord suffit pour montrer que la question n'est pas tranchée définitivement.

II. — La composition de la lettre.

La grammaire n'est pas la seule chose qui décèle dans cette lettre un esprit peu cultivé. La construction logique, l'enchaînement des idées, sont aussi des particularités auxquelles on reconnaît une instruction supérieure et qui ne se trouvent pas dans cette pièce. Son auteur commence par parler de la carte qu'il envoie et de la route qu'il faut

(216) Uzielli, *Vita*... pp. 301-302.

suivre, puis il s'interrompt pour parler des pays qui sont autour de cette route, ouvre une parenthèse pour reparler de sa carte, revient aux pays où l'on veut aller, sur lesquels il donne des détails puérils, s'arrête pour raconter comment il a obtenu ces détails, et termine sans avoir complété ses indications sur le point essentiel : la distance à franchir, indications qu'il est obligé de rejeter dans un post-scriptum, où il revient pour la troisième fois sur la description des pays de l'Asie Orientale.

On ne reconnaît pas dans ce bavardage, qui n'a rien de scientifique et que ne relève aucune originalité, la plume d'un savant austère dont toutes les pensées étaient tournées vers l'étude des problèmes astronomiques et mathématiques, qui demandent une grande rigueur dans la suite des idées, et dans l'application de la faculté raisonnante (217).

---

(217) Dans des termes qu'excuse la vivacité de la polémique, nous avons dit à M. Uzielli que la fameuse lettre à laquelle il attachait une si grande importance, n'avait aucune valeur scientifique et que, dans le fond, comme dans la forme, elle était indigne du savant auquel on l'attribuait. (*Mémoire... Lettre à Uzielli*, p. XVI.) L'éminent critique irlandais Fitzmaurice Kelly a rendu à ce sujet un jugement encore plus sévère que le nôtre : *It is an amazing performance, riddled with gross grammatical blunders : wrong cases, wrong tenses, wrong moods, wrong constructions, — all the graces of the ignoremus flowering in a score banal lines. It is absolutely incredible that this insane farrago was put together by an accomplished scholar, the personal friend of the greatest humanists in the noonday of the Renaissance. To suppose that he submitted such irrefragable proofs of his ignorance and incapacity to a foreign sovereign is to adopt a hypothesis outside the sphere of reasonable discussion :* « C'est une étonnante production, criblée de grossières erreurs grammaticales. Emploi fautif des cas, des temps et des « modes, mauvaises constructions, toutes les grâces d'un ignare s'étalant « dans quelques paragraphes de lignes banales! Il est absolument inadmissible que ce farrago insensé ait été assemblé par un lettré accompli, l'ami « des plus grands humanistes de la belle époque de la Renaissance. Supposer qu'il a pu donner des preuves tellement irréfragables de son ignorance « et de son incapacité à un souverain étranger, c'est faire une hypothèse qui « dépasse le champ d'une discussion raisonnable. » (*Morning Post*, Londres, 17 oct. 1901.)

M. Shipley qui a soumis cette lettre à un examen critique minutieux, dit

III. — Les variantes.

Nous avons, comme on l'a vu, trois textes de la principale lettre attribuée à Toscanelli : 1° Le texte latin du Pie II de la Colombine, dont la date ne peut être antérieure à l'année 1480 ; 2° Le texte espagnol communiqué à Las Casas, vers le milieu du XVIe siècle, et qu'il a inséré dans son *Historia* ; 3° Le texte italien publié dans les *Historie* en 1571.

A peu de choses près, ces trois textes sont de la même époque et proviennent de la même source. Ce ne sont pas des copies d'autres copies ; ils ne viennent pas de manuscrits qui sont passés de main en main et de pays en pays, pendant des siècles, comme les manuscrits des auteurs classiques, et qui ont pu, comme ceux-ci, s'altérer au cours de ces transmissions. On nous donne ces trois textes pour être, l'un, une copie, et les deux autres des traductions de l'original même qui, de Toscanelli, serait passé directement à Colomb, lequel l'aurait transcrit, de sa main, sur une page d'un volume que nous possédons encore.

Nous pouvons aussi avancer que, dans ces conditions, les deux traductions, espagnole et italienne, ne peuvent avoir été faites que par Colomb lui-même ou par quelqu'un qui lui tenait de près, puisqu'elles nous viennent uniquement de source colombienne et que les Colomb seuls connaissent l'existence de cette correspondance.

Ces pièces ne sont donc passées par aucun intermédiaire

---

aussi qu'elle est loin d'être la production d'un esprit discipliné, habitué aux déductions logiques et que, malgré de nombreuses altérations et corrections, ces défauts restent toujours apparents dans les dernières révisions du premier texte que nous présentent les versions espagnoles et italiennes. (SHIPLEY, *Notes on the so called second letter*, etc. Congrès des Américanistes de New-York de 1902, p. 313.)

étranger pour arriver, l'une à Colomb, une autre à son fils et la dernière à Las Casas. Et il n'a pas été nécessaire pour cela d'en faire des copies répétées. Fernand Colomb avait sous la main le volume qui devait contenir alors, comme aujourd'hui, la transcription de la pièce originale, si cette transcription est l'œuvre de son père, et, au moment où Las Casas écrivait son livre, ce sont ceux qui étaient alors détenteurs des papiers de Colomb qui lui communiquèrent la version espagnole qu'il a donnée, version dont les italianismes suffisent pour dénoncer l'origine colombienne. Comment se fait-il donc que cette version que l'on remit à Las Casas avec d'autres écrits « de l'amiral qui découvrit les Indes » ne soit pas conforme à « l'original » que ce même amiral est supposé avoir transcrit ?

Comment se fait-il que la version italienne donnée dans les *Historie* diffère à la fois de l'original supposé et de la version espagnole faite sur ce même original (218) ?

On a trouvé une explication à ces variantes, dans la supposition que les traductions où on les constate ont été faites sur des copies différentes du texte latin (219). Mais cette explication est en contradiction avec les faits que nous venons d'exposer. Dans les conditions où cette pièce serait parvenue à Colomb et aux auteurs des deux traductions italienne et espagnole, le texte latin original n'a pas pu s'altérer et, encore moins, subir les changements extraordinaires dont témoignent ces deux traductions. Nous

---

(218) Ces différences ont été indiquées à plusieurs reprises, notamment par M. Uzielli dans son *Toscanelli*, de la *Raccolta*, pp. 551 et sq. ; par nous dans les notes de la version française de la Lettre de 1474, dans notre ouvrage sur *Toscanelli* et par M. Shipley dans les appendices de son mémoire, dans le même volume.

(219) Parlant des différences qui existent entre les deux traductions de la lettre, M. Markham dit : *This only proves that the two translations were made from different copies*. (*A Letter*... p. 10)

comprenons aisément que des variantes de lecture aient pu s'introduire dans nos textes classiques grecs et latins, qui ont subi tant de vicissitudes. Mais ici rien de pareil. Les variantes que nous constatons sont d'un tel caractère qu'elles ne peuvent pas être, comme dans la généralité des autres cas, le résultat de la multiplicité des copies faites par des mains différentes et à des époques différentes. Elles ont été voulues et viennent nécessairement des premiers traducteurs, qui, dans les conditions que l'on vient d'indiquer, ne pouvaient avoir sous les yeux que le même texte latin. C'est donc à eux qu'il faut imputer les changements apportés au texte de la Colombine.

Eh bien ! est-il admissible que ces traducteurs, qui tenaient de près à Colomb, aient pris de telles licences avec un document authentique qui n'appartenait pas à Colomb, puisqu'il avait été envoyé originairement au roi Affonso, et qui, par conséquent, devait se trouver en original, dans les archives portugaises, et en minute dans les papiers de Toscanelli ? On le croira difficilement. On fait observer qu'à cette époque on n'avait pas, comme aujourd'hui, le soucil de l'exactitude dans les transcriptions des textes, et qu'il arrivait souvent qu'on les tronquait (220). Bien que fondée en général, cette remarque ne trouve pas ici son application. Les deux ouvrages par lesquels nous connaissons ces deux versions différentes de la lettre de 1474 contiennent des traductions ou des transcriptions de nombre d'autres documents qui sont tous transcrits ou traduits avec la plus

(220) Cette observation vient de M. Gallois, qui l'a faite dans une des érudites lettres qu'il a bien voulu m'écrire : « Ce sont là, me dit-il, des para-« phrases peu nombreuses de certains passages ; le fond est identique. » Il n'y a rien là d'étonnant : dans ces temps-là on n'y regardait pas de si près. « Ces paraphrases s'expliquent fort bien après coup, ce sont des éclaircis-« sements, peut-être inexacts, mais ajoutés dans une bonne intention. » (Lettre du 21 avril 1902.)

scrupuleuse exactitude. Pourquoi la traduction de cette lettre ferait seule ici exception? Pourquoi les auteurs de ces traductions auraient-ils fait au texte original qu'ils sont supposés avoir eu sous les yeux, des suppressions, des additions, des changements et des transpositions que ne présente aucun des autres documents relatifs à Colomb insérés dans leurs ouvrages ?

Voilà des considérations dont la logique et la vraisemblance doivent frapper tout le monde et qui ne donnent pas à penser que le document auquel on faisait subir de tels changements était authentique. Malheureusement, ceux dont le siège est fait laissent souvent échapper les choses les plus évidentes, quand elles sont contraires à des idées arrêtées, et il s'est trouvé au moins un critique pour voir dans ces variantes extraordinaires et inexplicables, dans des textes de même date et de même origine, une preuve de leur authenticité. Un faussaire les aurait évitées, a-t-on écrit (221). Ce qui revient à dire que plus les copies et les traductions se rapprochent d'un texte, moins il doit être considéré comme authentique, de sorte que, contrairement à toutes les règles reçues et au simple bon sens, ce serait à leurs différences et non à leurs ressemblances qu'on reconnaîtrait l'identité des pièces. Et pour appliquer ce nouveau critérium au cas présent, il faudrait dire que si le texte latin dont Las Casas et l'auteur des *Historie* ont donné, l'un, une version espagnole, l'autre une version italienne, était apocryphe, ou inexact, les auteurs de ces deux versions s'y seraient conformés, tandis que le sachant authentique, ils n'ont pas hésité à l'altérer !

On a aussi supposé que ces variantes, ou quelques-unes tout au moins, pouvaient venir des légendes empruntées

---

(221) *It there had been a concocted forgery, all would have agreed exactly.* (Markham, *A Letter*, p. 10.)

à la carte qui devait accompagner la lettre et qu'on aurait intercalées dans celle-ci pour lui donner plus de clarté (222). Mais, c'est là une supposition tout à fait arbitraire. Rien ne nous autorise à dire qu'il y avait des légendes sur la carte en question. Las Casas, qui croyait la posséder, qui l'a décrite et qui en a parlé à diverses reprises, ne dit rien de cela. Lors même, d'ailleurs, qu'il y aurait eu des légendes sur cette carte, est-ce que si la lettre était réellement un document officiel, originairement écrit pour le roi de Portugal, on se serait permis d'y faire de telles interpolations?

Il semble plus conforme à la logique des choses de voir dans les singulières variantes qui caractérisent les trois versions connues de cette lettre une indication, sinon une preuve, que ceux qui en sont les auteurs savaient qu'il n'existait pas ailleurs de texte authentique de cette pièce et qu'ils pouvaient impunément l'arranger comme ils l'entendaient. Ceci, il est vrai, ne nous donne pas la clé des changements constatés, mais on est conduit par là à une supposition qui, entre toutes celles avancées pour expliquer ces changements, semble la plus vraisemblable; c'est que l'on peut voir dans les trois textes de cette pièce, ou tout au moins dans les deux versions latine et espagnole, non une transcription et une traduction d'un document original dont on ne trouve les traces nulle part, mais des rédactions différentes ou des essais de rédaction de l'original même. Cette hypothèse, à laquelle conduit la force des choses, ne pourrait être avancée, si déjà on n'avait des raisons de mettre en doute l'authenticité de cette lettre; mais cette circonstance suffit pour donner à la sup-

(222) *Certain geographical descriptions borrowed apparently from Toscanelli's map, explanations which are regular commentaries and personal details, of which we do not know the source, have been intercalated.* (Harrisse, *The Discovery*... p. 381.)

position une vraisemblance qui manque à celles qui ont été mentionnées et que d'autres considérations pourront rendre encore plus frappantes.

IV. — La seconde lettre attribuée à Toscanelli; elle a été adressée de Rome à un Portugais.

Les auteurs qui se sont occupés des rapports de Colomb avec Toscanelli n'ont guère parlé que de la lettre à Martins, de 1474. Cependant, d'après les sources colombiennes d'information, Colomb et Toscanelli auraient échangé plusieurs lettres (223). On n'en donne aucune de Colomb; mais on en produit une seconde de Toscanelli qui nous vient, comme la première, de Fernand Colomb — ou tout au moins des *Historie* — et de Las Casas. Nous n'en avons que les versions espagnole et italienne qui ne portent aucune date ; mais les deux biographes autorisés de Colomb la donnent après l'autre, ce qui indique que, pour eux, elle est postérieure à celle-là, et c'est ainsi que tous les auteurs, M. Uzielli entre autres, la considèrent.

Elle ne porte non plus aucune indication de provenance mais une phrase de la lettre : *aqui en corte de Roma*, montre qu'elle venait de Rome (224), ce qui est une première

(223) Voir ci-dessus, chap. I, note 136.

(224) Si la lettre est de Toscanelli, elle ne peut avoir été écrite que de 1479 à 1482, puisqu'il est démontré que la première ne peut être antérieure à 1479. Ce point d'ailleurs n'est pas contesté et est admis par Uzielli (*fra il 1479 et il 1482*, *Vita e i tempi*, p. 575). Il n'en est pas de même de la provenance. Avant la publication de notre *Toscanelli*, personne n'avait relevé la phrase qui montre que l'auteur de la lettre écrivait à Rome : *aqui en corte de Roma :* ici en cour de Rome, et tous les auteurs ont considéré que cette seconde lettre venait comme la première de Florence : *Senza data ne luogo, ma posteriore alla precedente e scrita da Firenza a Lisbona*. (Uzielli, *loc. cit.*, p. 554.)

M. Gallois, qui ne s'est pas arrêté à cette difficulté, semble croire cepen-

singularité de cette lettre singulière, car à l'époque où elle est supposée avoir été écrite Toscanelli n'était pas à Rome, où d'ailleurs il ne paraît avoir été qu'une fois et pour peu de temps (225).

Une autre particularité de cette lettre, c'est que celui qui l'écrit paraît s'adresser à un Portugais (226). Les auteurs qui suivent la tradition colombienne admettent et expliquent ce fait par la supposition que Toscanelli croyait que son correspondant était Portugais (227). Cette explication n'est guère satisfaisante, car elle suppose que le Florentin Girardi, qui aurait servi d'intermédiaire à Colomb auprès de Toscanelli, n'aurait donné à celui-ci, Florentin comme lui, aucun renseignement sur la personne qui sollicitait son concours scientifique et que Toscanelli, lui-même, aurait pris le nom de Colombo, si essentiellement italien, pour un nom portugais.

Ces deux faits sont manifestement contraires à la supposition que la seconde lettre, attribuée à Toscanelli, a été écrite de Florence par ce savant, et nous ne sachions pas que personne les ait expliqués de manière à donner à cette supposition quelque vraisemblance.

---

dant que la phrase *aqui en corte de Roma* se rapporte à des entretiens que Toscanelli aurait eus à Rome à une autre époque (*Toscanelli*... in *Annales*... 15 mars 1902, p. 99). Mais la version italienne qui porte *in questa corte di Roma*, montre bien que c'est à la cour de Rome que se trouve celui qui écrit.

(225) Pie II, dont les dernières années furent occupées à la préparation de la croisade qu'il voulait organiser contre les Turcs, avait appelé à Rome nombre de prélats et de savants pour le seconder dans ses efforts. Toscanelli, les cardinaux Cusa et Bessarion, Regiomontanus et Fernando de Roritz étaient du nombre. Mais la mort du pape, survenue le 15 août 1464, fit avorter ce vaste dessein, et en 1464 ou au commencement de l'année 1465 (Uzielli, *Vita*, p. 252) Toscanelli retourna à Florence, où sa vie tout entière s'écoula.

(226) Cela résulte très clairement de la fin de la lettre.

(227 Ruge croit que Colomb s'est fait passer pour Portugais auprès de Toscanelli (*Op. cit.*, p. 502). M. Mees partage cette opinion (*La Lettre*... p. 163). Voyez notre *Route des Indes*, pp. 9-11.

V. — La deuxième lettre répète la première en termes qui indiquent qu'elle en est la source et non la suite.

Ce qu'il y a de plus extraordinaire dans la seconde lettre attribuée à Toscanelli, c'est qu'elle répète la première et à peu près dans les mêmes termes. Toscanelli écrit une seconde fois à Colomb pour lui dire exactement ce qu'il lui a déjà dit, sans y ajouter rien de nouveau ou rien de particulier. Ce ne sont pas des explications complémentaires qu'il donne, c'est une réponse directe, originale, dans laquelle il s'exprime au présent et parle de choses qui sont dites pour la première fois. C'est ainsi qu'en accusant réception à Colomb des communications que celui-ci lui aurait adressées, il mentionne son projet de passage aux Indes comme s'il n'en avait pas encore entendu parler, et ne parle pas de la carte comme ayant déjà été envoyée, mais comme accompagnant sa lettre (228).

La fin de cette lettre, où son auteur félicite celui auquel il écrit, qu'il prend pour un Portugais, d'avoir conçu son

(228)... *La carta que yo te invio,* porte le texte espagnol de Las Casas. Le texte italien porte bien : « Que je t'ai envoyée », *Chio ti mandai*, mais tous les critiques sont d'accord que le texte espagnol de Las Casas doit toujours être préféré à la version italienne, qui est une traduction d'une traduction. L'auteur de la lettre parle d'ailleurs au présent et la phrase, telle que la donne Las Casas, s'accorde mieux avec sa teneur que l'autre : « Je vois « — *yo veo* — que tu as conçu le magnique et grand désir d'aller par mer « dans les contrées du Levant par celles du Ponant et comme l'indique la « carte que je t'envoie. » *Que je t'ai envoyée* ne s'accorderait pas avec le commencement de la phrase (Voir les textes originaux à l'appendice E de notre *Toscanelli*, pp. 304-305). M Shipley, qui a étudié cette lettre à un point de vue intéressant, croit cependant que c'est la version italienne qui doit être préférée ; mais cette opinion ne suppose pas chez son auteur que cette seconde lettre est une suite de l'autre. Pas plus que nous, M. Shipley n'admet cela (Voyez son mémoire : *Notes on the so called second letter*).

projet, montre aussi que c'est la première fois qu'il est question de cela entre eux.

Les nombreuses ressemblances qui existent entre cette seconde lettre et celle qui est donnée pour être la première, ressemblances qui s'étendent de la forme au fond, sont si étroites, qu'il est impossible d'admettre qu'elles aient pu se produire dans deux lettres différentes adressées par la même personne au même destinataire. Toutes deux disent, en effet, la même chose et le disent à peu près dans les mêmes termes (229).

Une comparaison attentive des deux lettres montre très clairement que ce n'est pas la seconde qui ajoute quelque chose à la première, comme cela serait le cas si elle avait réellement suivi l'autre, mais que c'est la première qui complète et précise le sens de la seconde, en répétant tout ce qui y est dit, avec des additions et des éclaircissements qui donnent plus de force et de clarté à la pensée.

Cette identité fondamentale entre deux lettres, dont l'une est supposée être la continuation de l'autre, ne

---

(229) Voici comment s'exprime M. Altolaguirre sur ces ressemblances. « Dans les deux lettres Toscanelli déclare qu'il envoie la carte de navigation « et, comme il n'y en avait qu'une, il est clair que ce n'est que par une seule « lettre qu'elle a été envoyée. Dans la première, louant le projet de Colomb, « il lui dit : je vois ton magnifique et grand désir de passer là où viennent « les épices; dans la seconde il répète : Je vois ton magnifique et grand désir « de naviguer dans les régions du Levant... La seconde est donc une répé- « tition de la première. » (*Cristobal Colon*... p. 395.)

M. Altolaguirre remarque, avec raison, qu'il fallait que Toscanelli fût bien à court d'idées pour se répéter ainsi. Ces remarques si judicieuses sont cependant faites pour soutenir une thèse impossible : à savoir que c'est Fernand Colomb qui a fabriqué cette seconde lettre « pour démontrer « qu'avant que Toscanelli n'écrivît à Martins (en 1474) Colomb se trouvait « déjà en Portugal et avait conçu l'idée de la navigation transatlantique. » (*Op. cit.*, p. 413.) Cette hypothèse suppose que Fernand Colomb croyait que son père était arrivé en Portugal avant 1474. On pouvait dire cela avant la publication de la *Raccolta*; aujourd'hui il est démontré que Fernand Colomb a réellement voulu placer l'arrivée de son père en Portugal en 1476. Voyez sur ce point la quatrième de nos *Études critiques*, ch. III.

semble pas avoir fixé l'attention des nombreux critiques qui ont pris part à la controverse soulevée par la publication de notre *Toscanelli*. Ni M. Uzielli, qui s'est montré si ardent dans cette controverse, ni M. Ruge qui y est revenu à plusieurs reprises, ni l'éminent géographe de Göttingen, ni l'infatigable président de la Société de Géographie de Londres, n'ont exprimé aucune opinion sur ce point intéressant, qui paraît n'avoir frappé qu'un seul critique: M. Shipley. Ce critique croit que ce qui nous est présenté comme une seconde lettre de Toscanelli à Colomb, était, originairement, une lettre véritable adressée par un Italien, habitant Rome, à un Portugais de Lisbonne, et qu'elle se rapportait, non à un projet de passage aux Indes par l'Atlantique, mais au dessein que nourrissaient alors les Portugais de gagner l'Inde par la Guinée. On aurait transformé cette lettre authentique en celle dite à Martins, qui n'aurait jamais existé sous cette forme, et la prétendue seconde lettre de Toscanelli ne serait que ce qui nous reste de la pièce originale (230).

Cette manière de voir, qui se recommande par des considérations très ingénieuses et nullement invraisemblables, ne diffère pas substantiellement de celle qui nous paraît résulter de la comparaison des pièces, à savoir que

(230) M. Shipley croit saisir les trace des ces changements dans les différents textes des deux lettres que nous possédons, et pense qu'on s'est pris à plusieurs fois pour les faire. Il y aurait eu deux rédactions latines de la Lettre à Martins. La première est perdue; la seconde est celle de la Colombine. C'est de la version perdue que viennent les deux traductions espagnole et italienne; mais cette dernière s'en rapproche davantage. La seconde Lettre n'est ni un résumé, ni une continuation de la première. Elle n'en est pas non plus, à proprement parler, un brouillon. Elle est ce qui nous reste de la lettre originale venue de Rome avec laquelle on a fabriqué celle dite à Martins. Voyez pour les raisons sur lesquelles s'appuie cette ingénieuse théorie les deux mémoires de M. Shipley l'un (*Some primary considerations...*) inséré dans notre *Toscanelli and Columbus*; l'autre (*Notes on the so called...*) publié dans les comptes rendus du Congrès des Américanistes de 1902.

la seconde lettre attribuée à Toscanelli est la source de la première. Il importe peu, au fond, que l'on puisse reconnaître dans cette source une pièce authentique qui avait primitivement un autre auteur et un autre destinataire que ceux qui lui sont donnés. Ce qui est essentiel, c'est qu'elle est la première lettre même, sous une forme différente qui paraît être sa forme originale. Pour nous, il est évident que nous devons voir dans cette seconde lettre le prototype de l'autre, le modèle qu'on aura développé pour en faire la première lettre, telle qu'elle existe sous la forme latine.

VI. — La deuxième lettre attribuée à Toscanelli, le texte latin de la première, et la version espagnole que nous en avons représentent trois états différents de la même lettre.

Si un examen attentif de ces deux lettres nous oblige à dire que l'une fait double emploi avec l'autre, et que nous sommes ici en présence, non de deux lettres différentes, mais de deux rédactions différentes de la même lettre, on se demande aussitôt si ce qu'on nous donne pour être une traduction espagnole du texte latin original de la première lettre, n'en serait pas aussi une autre rédaction. On a vu, en effet, que cette version espagnole, de même que celle italienne, présente avec le texte latin, dont elle est, en apparence, une traduction, des différences marquées que ne peut expliquer la supposition qu'elle a été faite sur un autre texte latin, parce que, dans les conditions où la pièce originale aurait été transmise de Toscanelli à Colomb, elle n'a pu ni donner lieu à différents textes, ni subir des modifications et des additions comme celles dont témoignent ces prétendues traductions.

Nous sommes ainsi amenés à constater que la lettre de

1474 existe dans trois états différents dans lesquels on peut voir les principales phases de son élaboration :

1er état : la seconde lettre, telle que nous la possédons. C'est la rédaction primitive, sous une forme sommaire.

2e état : le texte latin de la Colombine. C'est un développement du texte précédent, avec des indications, en plus, sur la route à suivre. La carte mentionnée dans la seconde lettre comme étant envoyée par l'auteur de cette lettre se transforme ici en une carte faite originairement pour le roi Affonso, et accompagnant une autre lettre ; ici, les renseignements mentionnés dans la seconde lettre comme ayant été obtenus à Rome d'hommes considérables venus de l'Extrême-Orient, sont donnés par un personnage envoyé par le Grand Khan au pape.

3e état : La version espagnole communiquée à Las Casas. C'est la rédaction définitive ; elle ne diffère de la seconde rédaction que par des particularités secondaires, dont les principales sont : la transformation du commencement de la deuxième lettre en un billet d'envoi de la première, l'incorporation dans le corps de la lettre des indications de distance qui sont reléguées, dans le latin, à un *post-scriptum*, et une amplification des indications données sur le point de départ de la route qui doit conduire aux Indes (231).

Il est clair que la restitution, ici suggérée, ne repose que sur l'analyse des textes et qu'on n'en peut donner d'autres

---

(231) Peut-être pourrait-on dire que la version italienne de cette lettre en forme une quatrième rédaction ; mais l'ignorance où nous sommes de l'origine du texte espagnol dont cette version est une traduction, oblige à une certaine réserve. Nous sommes portés à croire que celui qui a communiqué à Las Casas la traduction espagnole de la lettre qu'il a insérée dans son livre, est aussi celui qui a donné aux éditeurs des *Historie* le texte espagnol qu'Ulloa a traduit, texte qui, pour les raisons que nous avons indiquées ci-dessus, ne devait pas se trouver dans le manuscrit original de Fernand Colomb ; dans ce cas, ce texte espagnol serait le même que celui communiqué à Las Casas.

preuves ; mais outre que ce genre de preuve n'est pas sans valeur, cette restitution nous fournit une explication rationnelle des variantes, autrement incompréhensibles, qui existent entre les différents textes de la lettre, et le fait qu'il y a de nombreuses raisons de croire que cette lettre est apocryphe donne une grande vraisemblance à la supposition.

VII. — L'expression « quam facitis per Guineam ».

L'auteur de la lettre à Martins conseillant aux Portugais de prendre la route maritime de l'Atlantique pour aller aux Indes, au lieu de celle de la Guinée qui a leur préférence, se sert des expressions suivantes : *Quam facitis per Guineam.* Littéralement cela veut dire « que vous faites par la Guinée». Mais comme cela n'aurait aucun sens à la date de 1474, que porte la lettre, nous avions pensé, d'accord en ceci avec M. Uzielli, qu'il fallait dire : « que vous ouvrez par la Guinée » ou quelque chose de semblable (232). Nous nous étions dit qu'en 1474, douze ans avant que Barthélemy Diaz ne doublât le cap de Bonne-Espérance, et vingt-quatre ans avant que Da Gama n'atteignît Calicut, l'auteur de la lettre ne pouvait parler de la route des Indes comme déjà trouvée et suivie.

Mais cette interprétation, si justifiée en apparence, suppose ce qui est en question, à savoir que la lettre a réellement été écrite en 1474, ce qui est précisément la chose qu'il s'agit de savoir. Est-on en droit de modifier un texte, par interprétation, pour le faire concorder avec la mention

(232) Voir notre *Toscanelli*, p. 264, note 7, et p. 282, note 3, où M. Sumien exprime la même opinion. M. Uzielli a aussi fait remarquer que la phrase avait le sens de *cercavano di fare* et non *facevano*. (*Vita e i Tempi*, p. 147.)

d'un fait que nous savons être postérieur à la date de cette mention? Evidemment non, à moins qu'il n'y ait de bonnes raisons pour supposer qu'on est en présence d'une négligence de copiste ou d'une faute d'attention de l'auteur, ce qui peut autoriser une restitution et non une modification d'un texte. Mais tel n'est pas le cas ici, car, autrement, les deux versions contemporaines, espagnole et italienne, n'auraient pas maintenu la phrase, avec ce sens, s'il n'y avait eu là qu'une erreur verbale (233). Il faut aussi noter que ce passage n'est pas le seul de cette lettre qui semble viser une époque ultérieure. Celui où il est question de la recherche de la route des Indes, et celui où il est parlé d'une carte graduée sont, ou peuvent être considérés comme étant dans le même cas. Ce ne sont pas là des fautes de copistes ou d'inattention, et s'il était démontré qu'à la date que porte la lettre il n'était point encore question de ces choses, il faudrait bien voir dans ces mentions échappées à l'auteur une indication, sinon une preuve, que la lettre a été antidatée.

On peut soutenir qu'il n'est pas absolument prouvé qu'en 1474 les Portugais ne cherchaient pas déjà la route des Indes et qu'il est possible que l'auteur de la lettre ait eu le premier l'idée d'une carte marine graduée ; mais assurément personne ne prétendra qu'en 1474 on allait déjà aux Indes Orientales en prenant par la Guinée. On est donc fondé à dire que ce *quam facitis*, auquel il faut restituer son sens littéral (234), a dû être écrit à une époque où l'on

---

(233) La version italienne dit : *che voi fate per Guinea :* « que vous faites par la Guinée. » La version espagnole introduit une légère modification, elle porte, *que vosotros haceis para Guinea :* « que vous autres faites pour la Guinée ».

(234) M. Hugues qui a consulté sur ce point le professeur Canna a reçu de lui une lettre où il dit : « Les mots « *quam facitis per Guineam* » ne peuvent « signifier autre chose que : laquelle [route] vous faites, c'est-à-dire, que « vous foulez, que vous pratiquez, que vous suivez par la Guinée. Ni consi-

pouvait réellement écrire à un Portugais, en parlant de la route des Indes, que c'était celle de la Guinée qu'ils suivaient pour aller dans ces pays, et à voir là une nouvelle raison de croire au caractère apocryphe de la lettre à Martins (235).

Une curieuse remarque à faire, c'est que le plus ancien commentateur de la lettre de 1474, Ximénès, était si persuadé que Toscanelli parlait d'une route par laquelle les Portugais allaient alors aux Indes, qu'il imagina, pour expliquer la mention d'un tel fait en 1474, que les Portu-

---

« dérés comme latins, ni considérés comme des mots italiens latinisés, « ces expressions ne peuvent signifier, comme d'autres l'ont supposé : laquelle « vous avez l'intention de faire, que vous vous préparez à faire. »

Le professeur Guiseppe Ottolenghi, de Casale Monferrato, a exprimé la même opinion, ainsi que le professeur Venceslao Costanzi, de l'Université de Pise, qui tout en disant que *quam facitis* ne peut, en bon latin, équivaloir à *quam facturi estis*, observe, cependant, qu'il est périlleux d'interpréter le latin du moyen âge, même celui des humanistes, d'après les règles de la grammaire classique. (Luigi Hugues, *La Lettera...*, p. 29, note 43.)

(235) Ce point intéressant, qui nous avait échappé, a été soulevé par le professeur Luigi Hugues, qui s'exprime de la manière suivante à propos de l'expression : que vous faites, ou que vous ouvrez. « Est-ce bien là l'interprétation qu'il faut donner aux mots *quam facitis* ? Je me permets d'en « douter et voici pourquoi. Premièrement, l'interprétation littérale est pré« férable. En second lieu, le verbe *facere* exprime ici une action poursuivie « déjà depuis quelque temps et entrée, pour ainsi dire, dans le domaine « du public et, par suite, *quam facitis* ne peut se traduire autrement que « par les mots : que vous faites. En troisième lieu, le passage cité ne fait pas « allusion seulement à une section de la voie maritime orientale, mais bien « à toute la route de Lisbonne aux Indes. Cette interprétation admise, la « lettre aurait été écrite, on ne sait par qui, dans les premières années du « XVIe siècle, c'est-à-dire quand l'histoire des découvertes avait déjà enregistré « plusieurs expéditions maritimes aux Indes... On peut supposer que l'au« teur de la Lettre, en écrivant à la fin la date du 25 juin 1474, n'avait pas pensé « qu'elle était en contradiction ouverte et criante avec tout ce que, dans le « texte de la Lettre, il avait dit d'expéditions postérieures. S'il en était ainsi « un autre argument se joindrait à ceux produits par M. Vignaud, pour « démontrer la falsification du document. C'est là une hypothèse très hardie, « mais qui mérite cependant, si je ne me trompe, de fixer l'attention des « géographes qui s'occupent de la correspondance épistolaire de Toscanelli. » (*Op. cit.*, p. 28, 29.)

gais avaient déjà découvert à cette époque la route des Indes et qu'ils y allaient, mais qu'ils tenaient la chose secrète (236). Venant d'un tel critique et d'un tel admirateur de Toscanelli, cette singulière hypothèse confirme ce que nous disons relativement au sens de l'expression *quam facitis per Guineam*, qui doit être considérée comme une preuve que la lettre où elle se trouve a été écrite après la découverte des Indes.

VIII. — Les expressions de Cathay et de Grand Khan dans la lettre de 1474 sont des anachronismes.

Rien de plus clair et de plus évident que cette proposition. A l'époque où Toscanelli est supposé s'être entretenu avec un envoyé du Grand Khan, il y avait plus d'un siècle qu'il n'y avait plus de Grand Khan en Chine et que les dénominations de Cathay, de Quinsay, de Zaiton, en usage du temps de la domination mongole et que Marco Polo avait fait connaître en Europe, étaient remplacées par d'autres imposées par la dynastie des Ming. Une lettre datée plus de cent ans après ces changements, et où se trouvent toutes ces dénominations proscrites et oubliées en Chine, porte en elle-même la preuve qu'elle n'a pas été écrite dans les conditions indiquées.

Sans voir qu'aux termes mêmes de la lettre, son auteur ne pouvait ignorer ces changements, tous les critiques qui ont examiné notre *Toscanelli* se sont attachés à montrer qu'on ne les connut que bien tardivement en Europe et que, par conséquent, Toscanelli était excusable de s'en

(236) Ximenes : *Del vecchio e nuovo gnomone...* Florence, 1757, p. LXXXIV, note IV.

tenir aux dénominations données par Marco Polo, qui prévalurent longtemps encore (237).

C'est tirer une conclusion fausse d'un fait exact. Il est très vrai que du temps de Toscanelli et même après lui, on ne connaissait pas encore ces choses-là en Occident. Mais il n'en était pas ainsi pour l'auteur de la lettre qui dit s'être entretenu avec un ambassadeur ou envoyé du Grand Khan même, lequel lui donna sur son pays les curieuses informations transmises aux Portugais dans cette lettre. Et comme il n'y eut à cette époque aucun ambassadeur de la Chine en Europe, et comme, lors même qu'il y en aurait eu un, il n'aurait pas laissé croire à celui qui l'interrogeait que la Chine s'appelait Cathay et qu'elle était gouvernée par un Grand Khan, on est complètement justifié à voir là une preuve concluante que cette lettre est apocryphe.

On a fait à ce raisonnement l'objection que la lettre de 1474 ne mentionne pas un ambassadeur de la Chine, mais seulement un personnage — *Unus*, dit simplement le texte latin — et que ce personnage pourrait bien avoir été un envoyé de quelque Khan de Tartarie qui aura été confondu avec le Grand Khan (238). Cette remarque est spécieuse.

---

(237) « D'où Toscanelli aurait-il pu apprendre que le Grand Khan ne « régnait plus en Chine ? » (Wagner, *op. cit.*, p. 113.)

« La nouvelle nomenclature de l'Asie Orientale ne fut connue en Europe « que pendant le xvie siècle... Comment peut on faire à Toscanelli le repro- « che de s'être servi de dénominations dont Mercator se servait un siècle « plus tard. » (Sophus Ruge, *op. cit.*, p. 505).

« C'est supposer Toscanelli bien au courant de l'histoire de la Chine », écrit à son tour M. Gallois (*Annales*, 15 mars 1902, p. 102, note). Le professeur Luigi Hugues s'associe à ces observations, *Op. cit.*, p. 20. Nous en passons, et des meilleurs.

(238) « *Toscanelli does not say that he conversed with an Ambassador from* « *the Emperor of China... He says he had a long conversation with a person* « (« *Unus* ») *who came to Pope Eugenius. From the context it appears that* « *Unus* » *came from* « *Magnus Khan* » *who was not Emperor of China.* » (Sir Clements R. Markham, *A Letter*, p. 11-12.)

Il est vrai que le texte latin ne mentionne pas expressément un ambassadeur chinois; mais c'est bien d'un personnage ayant ce caractère qu'il est question, cela résulte clairement du texte. Après avoir parlé du Grand Khan, « dont le siège et la résidence se trouvent la plupart du « temps *dans la province de Cathay* », l'auteur de la lettre dit que « ses prédécesseurs... envoyèrent, il y a deux cents « ans, une mission au pape... mais que les personnes qui en « furent chargées trouvèrent des obstacles et rebroussè- « rent chemin. Au temps d'Eugène, ajoute-t-il, il en vint un « autre — *venit unus* — qui lui donna l'assurance, etc., et « je me suis longuement entretenu avec ce personnage. » Continuant son récit, l'auteur de la lettre rapporte ce que ce personnage lui dit de son pays, et termine par l'observation que « ce pays est digne d'être recherché par les « latins... ». Il est donc de toute évidence que l'auteur de la lettre entend désigner par cet *unus* un autre ambassadeur de ce Grand Khan qui résidait à Cathay et que c'est de celui-ci même qu'il a obtenu les renseignements sur la Chine qui lui font croire que ce pays devrait être recherché par les latins. Ajoutons que dans les deux versions espagnole et italienne de la lettre, versions contemporaines dont on doit tenir compte, quand il s'agit de fixer le sens d'une expression, le mot *unus* est traduit par *ambassadeur*.

Plusieurs explications ont été proposées de cette singulière mention d'un ambassadeur chinois en Italie du temps de Toscanelli. Ximénès, qui le premier signala la difficulté, avait suggéré que cet ambassadeur devait être Nicolo di Conti, qui arriva à Florence en 1444 après avoir voyagé pendant vingt-cinq ans dans les contrées de l'Extrême-Orient (239) et M. Uzielli a repris cette explication sans

(239) Ximenes, *Del Vecchio*... Note II, 10, p. LXXXIX. Comme le père et l'oncle de Marco Polo avaient été chargés d'une mission semblable, on a pu supposer qu'il en avait été de même pour Conti. Mais les deux cas ne sont pas semblables.

s'arrêter aux objections qu'elle soulève (240). Conti, en effet, rentra en Italie pour y rester, et Poggio Bracciolino, qui recueillit ses récits de voyages, ne dit pas un mot de sa prétendue ambassade auprès du pape. Il était d'ailleurs fort peu propre à une mission de ce genre, puisque au cours de ses pérégrinations il avait été amené à abjurer le Christianisme ; enfin on peut considérer comme certain qu'il ne pénétra jamais jusqu'en Chine. Pour toutes ces raisons, dont quelques-unes ont été indiquées par Humboldt (241), il faut écarter l'hypothèse de Ximénès.

On s'est aussi demandé si cet ambassadeur ne serait pas l'un des deux envoyés du prêtre Jean d'Éthiopie, qui arrivèrent à Florence en 1441 afin de prendre part au concile appelé par le pape Eugène IV pour tenter de faire l'union des Églises chrétiennes (242). Nous savons en effet par Landino (243) que pendant le séjour de ces ambassadeurs à Florence, Toscanelli les interrogea ; mais, à moins de placer dans leur bouche un langage qu'ils n'ont pu tenir, ce ne sont pas ces Coptes qui ont parlé à ce savant des vastes rivières de leur pays, sur lesquelles s'élèvent 200 magnifiques villes et qui coulent sous des ponts de marbre.

Une dernière suggestion faite par M. de La Rosa paraît plus plausible. Cet érudit a découvert dans un commentaire de Landino sur les *Géorgiques* de Virgile, où il est

---

(240) M. Uzielli, auquel j'avais demandé le service de me dire quel était cet ambassadeur du Grand Khan de la Chine qui avait si mal renseigné Toscanelli, a répondu, comme l'avait fait sir Clements R. Markham, que *Unus* ne voulait pas dire ambassadeur et que le personnage désigné par ce terme « est incontestablement Nicolo di Conti ». (*Toscanelli, Colombo e Vespucci*, p. 23, note.)

(241) *Examen critique*, Vol. I, pp. 220-223.

(242) LA ROSA, *La solution...* p. 10. Voyez aussi notre *Toscanelli*, p. 272, note 28.

(243) *Georgicon*, édit. de Venise, 1520, p. 48. La 1re édition est de Florence, 1487.

dit que Toscanelli interrogea des voyageurs étrangers venus à Florence, une phrase qui, avec un changement de personne, est la même que celle de la lettre relative à l'ambassadeur en question (244). Ce serait ces voyageurs, qui venaient du nord, que l'auteur de la lettre aurait transformés en ambassadeurs de la Chine (245). Pour toutes ces raisons, on est autorisé à dire que si la lettre à Martins était authentique, on n'y lirait pas que Toscanelli s'était entretenu avec un envoyé de la Chine qui lui parla de ce pays comme s'appelant Cathay et comme étant encore gouverné par un Grand Khan.

RÉSUMÉ DE CE CHAPITRE

Dans le chapitre précédent, nous avons constaté qu'il était impossible de trouver ailleurs que chez Las Casas et Fernand Colomb, aucune indication relative à l'existence de la correspondance attribuée à Toscanelli ; dans celui-ci nous avons examiné la correspondance même au point de vue spécial de la forme, c'est-à-dire de la langue, de la construction logique, des variantes qu'offrent les textes, et cet examen nous a révélé diverses particularités qui permettent difficilement de croire que les deux lettres dont elle se

---

(244) Landino était un ami de Toscanelli et une phrase relevée par M. de La Rosa porte *Magister Paulus eos diligenter interrogavit me presente.* (La Rosa, *loc. cit.*, p. 8.) Dans la lettre de 1474 on lit : *diligenter interrogavi.* « La « première édition du commentaire de Virgile par Landino est de Florence, « 1487, et le passage des *Géorgiques* d'où l'auteur de la lettre dite de 1474 a « pris *diligenter interrogavi*, a été déjà cité à ce propos par Humboldt et par « Uzielli, mais tronqué et son vrai sens leur a échappé, parce qu'ils n'ont pas « lu, comme nous, tout le texte et son commentaire qui n'a rien à faire avec « l'Orient, ni le Cathay. » *Loc. cit.*, pp. 8-9. Voyez aussi l'*Examen critique* de Humboldt, Vol. I, p. 212, et Uzielli, *Vita e i Tempi*, p. 97.

(245) Voyez notre *Toscanelli*, p. 272, note 28.

compose émanent de Toscanelli et qu'elles soient de la date qu'on leur assigne.

La première des deux lettres est écrite dans un latin qu'on ne peut guère attribuer à un homme comme Toscanelli, qui était un savant et qui vivait dans un milieu littéraire où la culture des lettres latines était en grand honneur.

Elle est mal construite; les idées ne s'y suivent pas dans l'ordre logique qu'elle aurait si elle venait d'un esprit habitué aux spéculations scientifiques.

Les deux traductions que nous en avons diffèrent du latin par des additions, des suppressions et des changements que de simples traducteurs ne se seraient pas permis.

Les différences qui existent entre ces traductions et le texte latin ne peuvent s'expliquer par des variantes dans des copies du texte original qui serait passé directement de Toscanelli à Colomb et qui n'a éprouvé aucune vicissitude au cours de laquelle il aurait pu s'altérer.

On y lit que les Portugais allaient aux Indes par la route de la Guinée, ce qui n'était pas encore le cas en 1474.

On y voit qu'un envoyé de l'empereur de Chine parle à Toscanelli de ce pays comme s'il était toujours sous la domination mongole.

La seconde lettre est encore plus extraordinaire. Elle vient de Rome où Toscanelli n'a jamais vécu; elle est adressée à un Portugais; elle dit les mêmes choses que dit la première et elle le fait en des termes qui indiquent qu'il n'en a pas encore été question.

Toutes ces particularités laissent l'impression que ce qu'on nous donne pour être des traductions de la première lettre, en sont des rédactions différentes, et que la seconde lettre pourrait bien être le texte primitif avec lequel on aurait fabriqué le texte latin de la première, auquel une dernière élaboration aurait donné la forme espagnole.

Ce ne sont là que des suppositions auxquelles les conditions singulières dans lesquelles cette correspondance nous est parvenue donnent de la vraisemblance, sans qu'on puisse dire, cependant, qu'elles s'imposent. Mais la suite de cet examen critique va leur donner une plus grande consistance, en montrant que les raisons indiquées jusqu'ici sont loin d'être les seules qu'il y ait de croire que nous sommes en présence de pièces qui sont antidatées et qui ne viennent pas d'un savant comme Toscanelli.

CHAPITRE QUATRIÈME

EXAMEN CRITIQUE DES PIÈCES : LA ROUTE DES INDES

Jusqu'à présent nous avons examiné les pièces attribuées à Toscanelli à un point de vue extrinsèque, c'est-à-dire dans les conditions où elles sont parvenues à notre connaissance et dans leur forme. Nous allons maintenant les étudier en elles-mêmes et voir quelles observations suggèrent quelques-unes des assertions qu'on y trouve. Arrêtons-nous d'abord à ce qu'elles portent relativement à la recherche de la route des Indes.

D'après ces pièces, ou pour ne parler que de la principale, la lettre à Martins de 1474, les Portugais cherchaient, dès cette époque et même avant, à aller aux Indes Orientales. Ils avaient entrepris cette recherche en s'avançant graduellement, le long des côtes occidentales d'Afrique, vers sa pointe australe, et ils étaient tellement décidés à gagner les contrées productrices des épices, que le roi Affonso avait entretenu une correspondance avec Toscanelli pour s'assurer de la possibilité de le faire en prenant par l'ouest.

Ce sont les faits ainsi avancés qu'il y a lieu de mettre en doute. Et comme cette question tient une grande place dans l'histoire des découvertes géographiques, et qu'elle a fait l'objet d'une longue controverse, nous allons l'exposer sommairement, en mettant successivement sous les yeux du lecteur, toutes les raisons qui font croire que, du temps

de Dom Henrique, les Portugais ne cherchaient pas encore la route des Indes, ainsi que toutes celles qui ont été données pour supposer que ce grand dessein date réellement de cette époque.

I. — Henrique le Navigateur cherchait-il la route des Indes? Silence des auteurs contemporains à cet égard.

Il est généralement admis que l'Infant Dom Henrique, le Navigateur, qui fit découvrir toute la côte occidentale d'Afrique jusques et au delà les îles du Cap Vert, avait entrepris ces découvertes dans le but de chercher les moyens de passer aux Indes Orientales. S'il en était réellement ainsi, il serait tout naturel que la lettre de 1474 parlât de la route des Indes comme étant alors l'objet des recherches des Portugais. Mais il n'y a aucune preuve du fait et il existe, au contraire, bien des raisons pour avancer que tel n'était pas le cas.

Nous ne connaissons de première main les intentions et les actes du prince Henrique que par trois auteurs: Azurara et Gomez, qui sont des témoins oculaires, et Barros, qui avait des documents que nous ne possédons plus, entre autres la chronique de Cerveira qui était, lui, un témoin oculaire. Aucun de ces trois auteurs ne prête à Dom Henrique le dessein d'aller aux Indes, bien que deux d'entre eux, Azurara et Barros, s'étendent longuement sur les motifs qui le faisaient agir et sur le but qu'il se proposait. Ces trois auteurs étant les seuls dont les renseignements remontent à l'époque même, leur silence sur un fait aussi important que celui de la recherche de la route des Indes doit être considéré comme une preuve que l'initiateur des découvertes maritimes des Portugais n'avait pas le dessein qui lui est généralement attribué.

Première objection (Ruge, Mees). — Azurara, le premier

et le plus important de ces trois auteurs, dit qu'il termina sa Chronique en 1453 ; ce qu'il écrit des vues du prince ne doit donc s'entendre que de celles qu'il avait à cette époque ; mais ce prince continua ses entreprises jusqu'en 1460, date de sa mort, et il est permis de croire que ses idées, qui devaient s'élargir à mesure qu'il avançait dans ses découvertes, avaient fini par se porter vers les Indes Orientales (246).

Cette observation est basée sur un fait inexact. On lit bien dans un passage de la Chronique d'Azurara qu'elle a été terminée en 1453, mais dans un autre passage il est parlé du prince comme étant déjà mort et l'auteur annonce une continuation de sa chronique. Donc, au moment où il écrivait, le prince n'existait plus et le jugement qu'il porte sur lui s'applique à son œuvre entière ; son langage l'indique bien d'ailleurs (247). Cette objection, en tous cas, ne s'aurait s'appliquer à Barros.

Deuxième objection (Ruge). — Une preuve que le prince avait élargi ses vues et pensait en dernier lieu à aller aux

---

(246) M. Mees, qui a étudié Azurara, reconnait « qu'il ne souffle mot de la « route vers les Indes » mais ajoute aussitôt : « Cependant, il y a lieu de re- « marquer qu'Azurara termine sa chronique en 1453, c'est-à-dire sept ans « avant la mort de Henri le Navigateur. Ainsi l'œuvre du promoteur des « découvertes portugaises ne peut être jugée globalement. Elle a eu son com- « mencement et son développement. Ainsi, le premier mobile de l'activité « de l'Infant fut sans aucun doute la lutte contre les Maures. Cependant, à « mesure que son intelligence se développe, l'horizon de ses idées s'élargit : « le croisé devient explorateur. » (*La lettre de Toscanelli, Bul. Soc. Géo. Belge*, 1903, nº 2, p. 164.) Ruge a exprimé la même idée, *Die Echtheit des Toscanelli-Briefes*, p. 503.

M. Uzielli, qui croit que le prince cherchait une nouvelle route pour aller aux Indes afin de monopoliser le commerce des épices, explique le silence d'Azurara sur ce point par cette raison que « si le bruit s'était répandu que « le but des entreprises de l'Infant était d'arriver aux Indes pour des raisons « de commerce, toute l'Europe, et les Vénitiens surtout, s'en seraient émus. » (*Toscanelli e la Leggenda*... p. 29.)

(247) Voyez les chapitres VII et XCVI d'Azurara.

Indes, c'est qu'il se procura une copie de la carte de Fra Mauro, où on lit une légende indiquant que la circumnavigation de l'Afrique était possible. Pourquoi les Portugais se seraient-ils procuré cette carte s'ils n'avaient pas l'intention de pousser leurs explorations jusqu'aux Indes ?

Cette objection, qui vient surtout de Ruge (248), mais que le professeur Hugues croit fondée, en partie (249), n'est pas justifiée par le fait mentionné. Que des princes comme Dom Henrique et son neveu le roi Affonso, qui s'intéressaient beaucoup aux découvertes géographiques, notamment à celles relatives à l'Afrique, où ils avaient de grands intérêts, aient tenu à se procurer une carte comme celle de Fra Mauro, cela s'explique si naturellement qu'on ne voit pas la nécessité de supposer que leur désir à cet égard était motivé par l'intention de trouver une route pour se rendre aux Indes Orientales. En tous cas, cette fameuse carte n'a pu exercer aucune influence sur les idées de Dom Henrique car elle dut arriver à Lisbonne après sa mort, ou très peu de temps avant (250).

---

(248) Ruge dit que le fait d'avoir fait exécuter une copie de cette carte « montre l'extension considérable que le prince avait donnée à ses plans primitifs, sans que j'aie besoin d'établir avec plus de précision qu'il avait déjà « porté ses vues sur les Indes. » (*Op. cit.*, p. 503.)

(249) Tout en disant que l'influence attribuée à la carte de Fra Mauro est exagérée, le professeur Hugues admet cependant que cette mappemonde était de nature « à persuader le prince de l'existence d'une route maritime aux « Indes par le Midi de la masse continentale de l'Afrique ». (*La Lettera*, pp. 17-18.)

(250) La copie de cette carte commencée en 1457 ne fut terminée qu'en 1459 et le prince mourut en 1460. (Zurla : *Il Mappamondo*, pp. 62, 84, 85, et Uzielli, *Vita*, 549.) A cette époque les voyages et les transports prenaient du temps et les probabilités sont que le prince ne vit jamais cette fameuse carte.

II. — C'est l'Inde d'Afrique, celle du prêtre Jean, que cherchait le prince Henrique.

Si les premiers chroniqueurs ne nous disent pas que le prince Henrique cherchait la route des Indes, ils sont très explicites sur le but qu'il poursuivait. Ce but c'était d'établir, en Afrique, la foi chrétienne et la domination portugaise ; c'est pour cela qu'il recueillait le plus de renseignements possible sur les pays qu'il faisait reconnaître et qu'il s'attachait particulièrement à s'assurer s'il n'existait pas, dans quelque partie reculée de l'Afrique, un prince chrétien avec lequel il pourrait s'allier contre les infidèles sarrasins (251). Les chroniqueurs ne nomment pas en toutes lettres le prince que l'Infant avait ainsi en vue ; mais il n'est pas difficile de le reconnaître, car à cette époque, il n'y avait en Afrique qu'un roi chrétien, celui auquel on donnait le nom de prêtre Jean des Indes. Les États de ce personnage légendaire, souvent déplacés, avaient fini par être transportés en Éthiopie, et, comme dans la géographie du temps, l'Éthiopie faisait partie de l'Inde, le prêtre Jean, tout en passant d'Asie en Afrique, était toujours considéré comme régnant dans l'Inde.

Étant donné le but que poursuivait le prince, il est évident que s'il cherchait réellement, comme le disent ses chroniqueurs, un prince africain et chrétien sur lequel il pourrait s'appuyer pour faire triompher la foi et dompter ses ennemis païens, les moyens de parvenir à ce prêtre Jean des Indes devaient être l'objet de ses préoccupations principales et on voit par le récit de ses entreprises que

---

(251) « Il voulait savoir s'il n'y avait pas dans quelque partie [de l'Afrique] « des princes chrétiens dont la charité et l'amour du Christ fussent assez « grands pour lui prêter assistance contre les ennemis de la foi. » (Azurara, *Chronica*, chap. VII, p. 47.)

tel était réellement le cas. On peut donc avancer qu'il résulte des termes des premières chroniques que c'était à ce légendaire prêtre Jean des Indes que l'Infant D. Henrique voulait arriver et non aux Indes Orientales.

Première objection (Altolaguirre). — A l'époque des premières navigations portugaises la légende n'avait pas encore transporté le prêtre Jean en Afrique (252).

Les documents qui établissent le contraire sont si nombreux et si explicites qu'on a peine à comprendre cette objection. Il en existe, en effet, au moins douze qui sont antérieurs à la mort du prince Henrique, survenue en 1460, où le prêtre Jean est placé dans l'Afrique Australe et Orientale (253).

Deuxième objection (Altolaguirre). — On ne donnait le nom de l'Inde à aucune partie de l'Afrique ; quand les

---

(252) « L'affirmation de M. Vignaud qu'au commencement du xve siècle, les « opinions étaient quasi unanimes pour appeler Inde cette partie de l'Afri- « que est complètement contraire à la réalité, *completo fuera de la reali- « dad.* » (ALTOLAGUIRRE, *Cristobal Colón*, p. 130.) Pour mieux établir sa compétence en cette matière, l'auteur ajoute : « Les cosmographes du xve siècle « n'ont considéré aucune partie de l'Afrique comme formant partie de l'Inde, « ce nom s'appliquait seulement au Midi et à l'Orient de l'Asie *et ce ne fut « qu'au retour de Vasco da Gama, en 1499, que l'on commença à placer en « Afrique les États du prêtre Jean.* » Ouvrage cité, p. 139.

(253) Nous ne pouvons donner ici que les titres de ces documents avec leurs dates : 1330, Les *Mirabilia descripta* du frère JOURDAN, p. 56 ; 1355, La Relation de JEAN DE MARIGNOLLI, dans le *Cathay* de YULE, Vol. II, p. 343 ; 1345, Le livre du FRANCISCAIN ESPAGNOL, Madrid, 1877, p. 64 ; 1375, La carte catalane ; 1400, La Relation de la conquête des Canaries, ch. LII ; 1410 ou 1452, La mappemonde du musée Borgia ; 1413, La carte de Mecia de VILLADESTE ; 1417, La mappemonde attribuée au cardinal FILLASTRE ; 1439, La lettre du pape Eugène IV ; 1436, La carte d'Andrea BIANCO ; 1448, La lettre de Jean de LASTIC (D'AVEZAC, *Relations des Mongols*, p. 161) ; 1455, La lettre d'Usodimare, dans MAJOR, *Prince Henry*, p. 104-105 ; 1457-1459, La mappemonde de FRA MAURO ; 1459, Lettre de Francisco Sforza, duc de Milan, au prêtre Jean, UZIELLI, *Il prete Gianni*, p. 21. Voyez aussi D'AVEZAC, *Relations des Mongols*, p. 161 note ; SANTAREM, *Recherches*, pp. 282 et 183 ; YULE, DURO, FICALHO, etc., etc.

Portugais parlaient des Indes, c'est l'Asie qu'ils avaient en vue (254).

Cette assertion n'est pas mieux fondée que l'autre. Les auteurs qui se sont particulièrement occupés de la géographie du Moyen Age et du prêtre Jean s'expliquent à cet égard très clairement, et les documents sont aussi précis sur ce point que sur le précédent (255).

III. — Faits qui confirment cette assertion.

Azurara, Gomez et Barros ont donné des détails minutieux sur les diverses entreprises de D. Henrique; ils citent souvent ses paroles mêmes, ils rapportent dans maintes circonstances celles de ses navigateurs et disent comment et à quelle occasion elles ont été prononcées. On doit donc trouver, dans quelques-unes des particularités ainsi rapportées, des indications de nature à nous faire voir si c'est réellement, comme nous le pensons, l'Inde d'Afrique que le prince cherchait, ou si c'est, comme on le suppose gé-

---

(254) Cette étonnante objection a été faite par un érudit espagnol dont le livre a été couronné par l'Académie d'Histoire de Madrid : « Dire que les « Portugais, au temps d'Alphonse V, allaient à la recherche de l'Inde du prê- « tre Jean, cela équivaut à dire qu'ils allaient au continent asiatique, puis- « que ce n'est que dans celui-ci qu'il y avait des régions appelées Indes (*puesto que solo en el se demarcaban regiones con el nombre de India* (ALTOLAGUIRRE, *Cristobal Colón*... p. 139) Les assertions catégoriques de M. Altolaguirre ont induit en erreur l'un des deux auteurs d'un bon livre, M. Lannoy, qui a écrit : « Avant cette époque (celle de Jean II), tous les géographes plaçaient « les États du prêtre Jean en Asie ». (LANNOY et VANDER LINDEN; *Expansion coloniale*, p. 35, note.)

(255) Voyez la Relation de Marco Polo (Chap. 186 et 187), édit. Pauthier, et celle du Père Jourdain, pp. 55 et 57, édit. de la Société de Géographie. Voyez aussi les commentaires de Pauthier et de Yule à leurs éditions de Marco Polo, l'introduction de Reinaud à sa traduction d'Aboul-Feda, et Uzielli, *Il prete Gianni*, p. 12. Il est inutile de multiplier les citations pour établir un fait si connu.

néralement, l'Inde proprement dite, celle de l'Indus et du Gange.

Les passages des Chroniques donnant des indications de ce genre sont les suivants :

En 1441, Nuno Tristam, que le prince envoyait à la découverte du cap Blanc, exhorte ses compagnons au courage et au dévouement parce que malgré les grandes dépenses que le prince fait depuis quinze ans pour atteindre son but, il ne connaît pas encore exactement quelles sont les populations des contrées qu'il faisait explorer et quel souverain les régissait (256).

En 1442, le prince dit à un autre de ses navigateurs, Antam Gonçalve, qui allait au Sénégal, qu'il désire être renseigné sur les Indes et sur le pays du prêtre Jean (257).

En 1442, un des capitaines du prince, Freytas, qui se trouvait, avec d'autres, à l'embouchure du Sénégal qu'il s'agissait de remonter, s'écria que pour lui il était décidé à le faire et même à pousser jusqu'au Paradis (258).

En 1455, Gomez, un autre des capitaines du prince qui allait remonter la Gambie, prend avec lui un interprète indien nommé Jacob, pour le cas où son exploration le conduirait aux Indes (259).

Ces passages, qui sont les seuls pouvant nous fournir quelque indication sur le but que poursuivait le prince, ne sont pas aussi explicites qu'on le voudrait ; mais en les rapprochant les uns des autres, on voit clairement que, malgré l'expression des Indes qui s'y trouve, il ne s'agissait que de l'Afrique. Supposer que c'est aux Indes Orientales que cette expression se rapporte, c'est dire que le prince attendait des renseignements sur ces régions éloignées de

(256) AZURARA, *Chronica*, ch. XIII, pp. 79-80.

(257) *Ibid.*, ch. XVI, p. 94.

(258) *Ibid.*, ch. LIX, p. 272-273.

(259) GOMEZ, *De prima inventione Guinæ*, in Schmeler, p. 29.

l'Asie, des Maures du cap Blanc, des nègres du Sénégal et de ceux de la Gambie. Rien n'est plus simple, au contraire, si l'Inde ou les Indes dont il est question dans ces passages est celle d'Afrique, celle où régnait le prêtre Jean : l'Éthiopie. On comprend alors le langage de Nuno Tristam, on comprend les recommandations faites à Antam Gonçalve, on ne s'étonne plus de l'exclamation de Freytas qui croyait, comme tant d'autres alors, que le Paradis se trouvait aux sources du Nil, et on s'explique que Gomez ait pris un interprète indien avec lui. Tout cela s'accorde parfaitement avec ce que dit Azurara des desseins du prince, tandis qu'il n'en serait pas ainsi s'il s'agissait des Indes Orientales, dont ce chroniqueur n'a pas soufflé mot.

Première objection (Mees, Biggar). — On ne saurait prétendre qu'il s'agit dans tous ces passages de l'Inde d'Afrique. Azurara nous dit distinctement que l'Inde était l'une des choses que le prince avait en vue (260).

C'est une interprétation du passage d'Azurara relatif à la recommandation faite à Antam Gonçalve touchant les Indes et le prêtre Jean. Si c'est là le sens de cette recommandation, c'est en passant, dans une phrase incidente de deux lignes, que le chroniqueur attitré du prince, son panégyriste, nous fait connaître son plus vaste dessein, qu'il a passé sous silence dans le chapitre où il énumère avec soin toutes les choses que le prince a faites et voulait faire. Remarquons encore que cette mention de l'Inde est la seule de la chronique d'Azurara à laquelle on puisse prêter cette interprétation, de sorte que, dans toute cette Chronique consacrée entièrement à la glorification du prince

(260) « *Azurara indeed distinctly tells us that India was one of the objects in view* » (Biggar, *Revue Hispanique*, 1902, p. 584). « Pourquoi, dans ce passage cité, ne s'agirait-il pas des Indes? » (Mees, *op. cit.*, p. 163)

il n'est fait qu'une fois allusion à ce qui aurait été sa plus grande conception.

Deuxième objection (Beazley). — Le fait que Gomez prit avec lui un interprète indien pour le cas où on rencontrerait l'Inde est une preuve que le prince pensait aussi aux Indes Orientales (261).

Alors le prince et Gomez croyaient qu'en remontant la Gambie, car c'était là le but de l'expédition, on pourrait arriver à l'Indus ou au Gange. Le nom biblique de cet interprète, Jacob, suffit seul pour montrer qu'il s'agissait de l'Inde chrétienne du prêtre Jean.

IV. — Le langage des Bulles de concessions territoriales en Afrique faites aux Portugais.

En 1454, le pape Nicolas V rendit une Bulle par laquelle il reconnut aux Portugais la possession perpétuelle des régions nouvelles qu'ils découvraient et qu'ils se proposaient de découvrir. La Bulle énumère, à peu près dans les termes suivants, les raisons qui motivent cette grande faveur.

Depuis vingt-cinq ans l'Infant Henrique s'occupe de ces découvertes dans l'intérêt de la religion. Après avoir trouvé et christianisé des îles isolées, il a lancé ses caravelles dans les mers qui se trouvent vers les régions du Sud et de l'Orient (*Oceanum marc versus meridionales et orientales plagas*), mers qui de mémoire d'homme, n'ont été naviguées et dont les Occidentaux ne savent rien, non plus que des gens qui habitent la région. Pour faire œuvre agréable à Dieu, il a voulu pousser ses navigations jusqu'à « ces Indiens qui passent pour honorer le nom du Christ »

---

(261) Beazley (C. Raymond), *The Guardian*, Londres, 19 nov. 1902.

(*usque ad Indos qui Christi nomen colere dicuntur*), afin d'obtenir leur concours à la chrétienté contre les Sarrasins et autres ennemis de la foi, ainsi que contre certains Gentils ou païens de la région, étrangère à la méprisable secte du funeste Mahomet. Tous les ans ses caravelles partent dans le but d'explorer les « mers et régions maritimes situées vers le Midi et le pôle antarctique » (*mare et provincias maritimas versus meridionales partes et polum antharticum*). Elles ont aussi exploré nombre de ports, d'îles et de mers, et sont successivement arrivées à un grand fleuve qui passe pour être le Nil, à la province de Guinée, et aux régions peuplées par des noirs.

Pour toutes ces raisons, et considérant que le roi Affonso, ou par son autorité, l'Infant, a pu, en vertu de l'autorisation qui lui avait été donnée par des lettres précédentes, « acquérir et posséder justement », *juste et legitime... acquisivit, ac possedit et possidet*, des terres, îles, etc., prises sur les Sarrasins et autres ennemis du Christ, le souverain pontife déclare « donner, concéder et attribuer à perpétuité », *perpetuo donamus, concedimus et appropriamus*, au roi Alphonse, à ses successeurs et à l'Infant « ce qu'ils ont déjà acquis et ce qu'ils pourront acquérir dans la suite », *jam acquisita, et quæ in futurum acquiri contigerit*, « ainsi que la conquête elle-même », *ipsamque conquestam*, « que nous déclarons s'étendre des caps Bojador et Nam jusqu'au bout de la Guinée, c'est-à-dire [ou à savoir : *videlicet*] vers cette contrée ou plage méridionale : *Quam a capitibus de Barador et de Nam usque per totam Ghineam, videlicet versus illam meridionalem plagam extendi... declaramus* (262).

(262) Cette bulle, qui est trop longue pour être reproduite entièrement, se trouve dans les collections bien connues et facilement accessibles de Dumont (*Corps diplomatique*, Vol. III, parl. I, p. 200), de Leibnitz (*Codex*, Vol. I, n° 165), et du *Bullarium* de Mainard, Vol. III. Comme la plupart des documents de ce genre, elle est diffuse et pleine de répétitions qui en rendent la

Il suffit de lire attentivement cette Bulle, dont les parties essentielles viennent d'être transcrites, pour voir qu'elle ne concède aux Portugais que l'Afrique seule et que cette concession est faite pour reconnaître les services rendus à la chrétienté par le prince Henrique en établissant la foi dans les régions nouvelles qu'il faisait explorer et notamment en s'efforçant de se mettre en communication avec ces Indiens chrétiens dont on attendait le concours contre les Sarrasins et autres infidèles. N'est-il pas évident, dès lors, que ces Indiens se trouvaient dans les limites des régions concédées, qui sont comprises entre le cap Bojador et les parties éloignées du sud, et qu'il s'agit, par conséquent, non de ceux des Indes Orientales, dont le nom ne figure pas une seule fois dans la Bulle ; mais du peuple sur lequel régnait le prêtre Jean, le seul de l'Afrique qui fût chrétien et qui occupât une région à laquelle on donnât alors le nom d'Inde ?

Voir autre chose dans ces Indiens, ce serait méconnaître la signification et la portée de la Bulle où il n'est question que des îles de l'Atlantique et de l'Afrique, et dont aucune expression ne peut être appliquée aux Indes orientales sans en forcer le sens. Si à cette époque les Portugais avaient déjà des vues sur ces régions d'une autre partie du monde et si éloignées de celles où s'exerçait leur activité, la Bulle, qui était rendue à leur requête et dans leur intérêt, l'aurait dit clairement, et on ne serait pas obligé de chercher dans une expression isolée, d'un sens douteux, une preuve de l'existence de telles vues.

On est donc fondé à dire que la Bulle de 1454 confirme les indications données par les récits des premiers chroniqueurs que le prince Henrique et les navigateurs de son temps ne cherchaient que l'Inde du prêtre Jean.

---

lecture difficile. Nous sommes certain d'en avoir extrait toutes les phrases qui en indiquent réellement le sens et la portée.

Les seules concessions territoriales faites aux Portugais par le Saint-Siège avant la découverte de l'Amérique, sont celles que stipule la Bulle de 1454. Toutes les autres, jusqu'à celle de 1493, ne font que confirmer celles-là qu'elles répètent en ajoutant quelque privilège ou quelque disposition d'un caractère spécial, mais ne portant aucune nouvelle concession. Les deux principales, celle de Calixte III, de 1456, et celle de Sixte IV, de 1481, ont pour objet, l'une d'étendre aux contrées déjà concédées la juridiction spirituelle de l'ordre du Christ, l'autre, de confirmer le traité de 1479 entre la Castille et le Portugal. Il n'y est pas question d'autre chose.

Première objection (Bourne) — La phrase de la Bulle : *versus meridionales et orientales plagas*, vers les plages méridionales et orientales, ne peut s'entendre que de plages qui font face à l'est et, par conséquent, on doit voir là une indication que le prince avait le dessein de faire le périple de l'Afrique pour se rendre aux Indes (263).

M. Bourne ne dit pas expressément que telle était l'intention du prince, mais c'est, évidemment, sa pensée et, ici, il s'inspire de M. Harrisse qui, lui, a dit nettement que la mention du sud et de l'est de l'Afrique dans la Bulle suppose que, dès l'année 1454, les Portugais se proposaient de tourner la pointe centrale de l'Afrique pour aller aux Indes (264).

---

(263) *M. Vignaud... advances no proof that the words « orientales plagas » do not mean exactly what the english words « eastern shore » mean, i e. a shore facing east and trending north and south.* (E. G. Bourne, *American Historical Review*, January, 1903, p. 345.)

(264) « *As in this Bull mention is made of the south and east of Africa, we must infer that so early as 1454, that is to say, more than thirty years before the expedition of Bartholomew Diaz, the Portuguese already entertained the project of rounding the African continent at the south, and of reaching by that route what they called the regions of India.* » (Harrisse, *The Diplomatic History...* Londres 1897, p. 7.)

C'est mettre dans cet acte ce qui ne s'y trouve pas et ce que rien n'autorise à y mettre. Tirer de la simple mention qui y est faite des parties orientales et méridionales de l'Afrique la conclusion que le prince pensait à la route des Indes et que le pape, pour entrer dans ses vues, lui concède toute la vaste région séparant l'Afrique des Indes orientales, c'est avancer une hypothèse contraire à tout ce que dit la Bulle ; il est facile de le montrer.

Remarquons tout d'abord que cette mention ne se trouve pas dans la partie dispositive de la Bulle, mais dans ses préliminaires où sont exposées les raisons qui motivent la donation faite. Il n'est nullement dit, ni dans ce passage ni dans aucun autre, que ces régions méridionales et orientales sont concédées aux Portugais ou ouvertes à leur activité ; tout ce que la Bulle dit, c'est que les mers qui les baignent sont celles que le prince veut faire connaître, et une preuve décisive que ces mers ne sont pas celles des Indes, c'est que la Bulle ajoute que, de mémoire d'homme, elles n'ont jamais été naviguées et qu'on ignore tout des contrées qui les bordent, ainsi que des gens qui habitent ces contrées. Est-ce que le pape parlerait ainsi de la mer des Indes, connue de toute antiquité, et des Indes Orientales avec lesquelles les Italiens étaient en rapports constants pour le commerce des épices? Il ne faut donc voir dans ces mers que celles de l'Afrique australe et orientale, qui, réellement, n'avaient point encore été naviguées, et dans ces contrées, dont on ne savait rien, que celles de cette partie de l'Afrique qu'aucun voyageur n'avait encore visitées. Il n'y a rien là qui indique quelque intention de passer aux Indes asiatiques ; au contraire, ces plages orientales étant précisément celles où régnait le prêtre Jean, leur mention dans la Bulle est une confirmation de plus que l'objet des Portugais de ce temps était d'entrer en rapports avec ce personnage, que ce soit par mer ou par terre cela importe peu.

La partie dispositive de la Bulle, celle qui indique les limites de la région ouverte aux Portugais, coupe court, d'ailleurs, à la supposition qu'il s'agit des Indes dans cette Bulle : c'est la région s'étendant des caps Bojador et de Nam aux extrémités de la Guinée qui se prolonge jusqu'au sud, que le pape concède, rien de plus. Il n'est plus question ni des plages ou régions de l'Orient (265).

Deuxième objection (Mees, Brito Rebello). — Rien ne prouve que ces Indiens qui passent pour honorer le Christ, dont parle la Bulle, soient les sujets du prêtre Jean; ces Indiens pourraient bien être ces chrétiens nestoriens qui habitaient l'Inde (266).

Il y avait en effet des Nestoriens dans l'Inde, mais en nombre très peu considérable, et on ne voit pas comment le souverain pontife, qui devait connaître l'histoire du christianisme, aurait pu parler d'eux comme de gens qui *passaient pour honorer le Christ.* On ne voit pas non plus quel concours les Portugais pouvaient attendre de ces chrétiens schismatiques de l'Inde, qui ne formaient aucun royaume, qui n'avaient aucun souverain avec lequel ils auraient pu s'allier et qui étaient séparés par l'Océan Indien des Sarrasins d'Afrique, qui seuls faisaient obstacle aux desseins de D. Henrique.

Troisième objection (Bourne). — Une phrase d'une autre Bulle, celle de 1456, semble cependant indiquer une nou-

(265) Dans notre *Toscanelli*, nous avions hasardé l'opinion que ces plages orientales pouvaient bien être celles que les Portugais trouvèrent en naviguant directement à l'est, après avoir tourné le cap Vert, mais cette explication était insuffisante et M. Bourne a eu raison de le faire remarquer. (*Op. cit.*, p. 345.)

(266) « A notre avis ces Indiens ne sont nullement les sujets du prêtre « Jean, ce sont des Indiens véritables... que les Portugais rencontrèrent sur « la côte de Malabar, des chrétiens provenant probablement de l'hérésie nes- « torienne, bannie de l'Occident. » (Mees, *La lettre... B. S. G. Belge*, 1903 n° 2, p. 166.) Le général de Brito Rebello partage cette manière de voir. (*Livro de Marinharia...* p. 279.)

velle concession. Le pape dit ici que la région attribuée aux Portugais est celle qui s'étend « aux îles, villes, ports, terres acquises ou à acquérir, depuis les caps de Bojador et de Nam jusqu'à l'extrémité de la Guinée, et au delà de cette plage méridionale jusqu'aux Indiens » *in insulis, villis, portibus, terris et locis a capitibus de Bojador et de Nam usque per totam Guineam, et ultra illam meridionalem plagam usque ad Indos, acquisitis et acquirendis.* Les mots *ad Indos*, n'étant pas suivis de l'indication, donnée dans la Bulle précédente, qu'il est question de ceux qui passent pour honorer le Christ, donnent à penser qu'il s'agit d'autres Indiens et que par conséquent, le pape fait une nouvelle concession aux Portugais (267).

Dans cette phrase, le pape ne fait que résumer à sa manière la concession accordée par la Bulle précédente qu'il reproduit *in extenso.* Ici encore il suffit de lire la Bulle entière pour voir qu'elle n'a d'autre objet que de confirmer la donation de son prédécesseur et d'accorder un privilège particulier à l'ordre du Christ sur les territoires déjà concédés. S'il s'agissait de faire une nouvelle concession territoriale aux Portugais, le pape ne l'indiquerait pas par deux mots un peu vagues et, selon l'usage invariable en pareil cas, il motiverait cette nouvelle concession. Les Indiens que mentionne la Bulle de 1456 sont donc ceux dont Nicolas V a parlé dans la Bulle précédente, ceux que l'on croit chrétiens et dans lesquels on ne peut reconnaître que les sujets du prêtre Jean.

---

(267) « *Mr Vignaud ignores the grant of Calixtus III, 1456, of spiritual jurisdiction in Africa... Now while the phrase which is used in the Bull of 1454, descriptive of prince Henry's design to open to navigation « mare ipsum usque ad Indos qui Christi nomen colere dicuntur », no doubt refers to the subjets of prester John, whose realm was generally located in Abyssinia in the early fifteenth century, the unqualified phrase « ad Indos » cannot be rigorously limited to Lesser India or Abyssinia.* » (*American Historical Review*, January, 1903, p. 345.)

V. — Les termes du traité de 1479 montrent qu'à cette date les Portugais n'avaient pas encore tourné leurs vues du côté des Indes Orientales.

On croit avoir montré dans les paragraphes précédents que les documents du temps de l'Infant Henrique le Navigateur n'autorisent pas l'assertion, si souvent répétée, que c'est ce prince qui inaugura la recherche de la route des Indes, et qu'ils contiennent, au contraire, nombre d'indications qui permettent d'avancer que c'est l'Inde du prêtre Jean que les Portugais avaient alors en vue et non les Indes Orientales.

Un autre document, postérieur à la mort du prince Henrique, mais non à celle du roi, va confirmer toutes les données obtenues jusqu'ici. C'est le traité d'Alcaçovas.

Rappelons qu'aux termes de la lettre à Martins, qui est du mois de juin 1474, la question de la route des Indes occupait alors sérieusement les Portugais. Ils la cherchaient par l'est. Ce n'était pas chez eux un simple projet, une vue théorique, ou une espérance qu'ils nourrissaient ; c'était un fait en voie d'exécution. Les explorations auxquelles ils se livraient le long de la côte d'Afrique avaient pour objet la découverte de cette route, qu'ils croyaient pouvoir trouver par la Guinée. C'est à ce moment que Toscanelli, consulté par eux, leur aurait expliqué qu'ils étaient dans une mauvaise voie et qu'il y avait plus d'avantage pour eux à aller aux Indes par l'ouest. Voilà incontestablement ce que signifie la lettre du 25 juin 1474.

A cette date, les relations du Portugal avec la Castille étaient on ne peut plus mauvaises. Les deux pays n'étaient pas encore en guerre, mais un nouveau différend, plus important que tous les autres, puisqu'il s'agissait de la dynastie même, ne devait pas tarder à les mettre aux pri-

ses. La guerre, bien que courte, fut malheureuse pour les deux pays. On la termina en 1479, par un traité important qui fondait un ordre nouveau en Castille et qui réglait définitivement toutes les questions pendantes entre les belligérants. La question dynastique était loin, en effet, d'être la seule qui divisait les deux pays. L'un et l'autre prétendaient à la possession de ce qu'on appelait la Guinée, qui comprenait alors la plus grande partie de la côte occidentale d'Afrique ; l'un et l'autre croyaient avoir des droits sur les îles de l'Atlantique, notamment sur les Canaries (268).

Par le traité d'Alcaçovas, arrêté en septembre 1479, promulgué un an après et confirmé le 6 mars 1480 à Tolède par les rois de Castille (269), il fut convenu que la Castille laissait toute liberté au Portugal d'achever la conquête de Fez et renonçait pour toujours à ses droits sur la Guinée, ainsi qu'aux îles et terres de cette région découvertes ou à découvrir. En ce qui concernait les îles de l'Atlantique, le Portugal renonçait aux Canaries, et la Castille reconnaissait expressément aux Portugais la possession de toutes les îles découvertes ou occupées par eux à l'ouest, ce qui comprenait les trois groupes madéréen,

---

(268) Les rois de Castille prétendaient à la possession de la Guinée par droit de naissance, pour en avoir hérité des Goths dont ils étaient les successeurs, et par droit de conquête pour l'avoir occupée. Ils y faisaient le commerce, malgré les Portugais, et avaient rendu des ordonnances qui réglaient ce commerce sur lequel ils prélevaient le quint. (Navarrete, Vol. I, p. XXXVIII et Vol. II, p. 286.) Quant aux Canaries, ils les avaient conquises avec Bethencourt qui leur avait cédé ses droits, et en 1452 et 1454 ils adressèrent de vives remontrances au Portugal au sujet des agissements de Dom Henrique à l'égard de ces iles. Las Casas a donné le texte de l'une de ces pièces qui est très curieuse. (Liv. I, Vol. 1, p. 147-150.)

(269) *Algunos documentos*. 1892, pp. 42-43. On ne trouve là que les clauses relatives aux régions nouvelles abandonnées au Portugal. Le traité d'Alcaçovas n'a jamais été imprimé en entier. (Voyez notre *Toscanelli*, note 62, p. 68.)

açoréen et du Cap Vert, dont les différentes îles sont désignées nominativement, plus, celles qu'ils pourraient découvrir dans la région voisine de la Guinée et au sud des Canaries.

Les limites des régions, ainsi ouvertes à l'activité des Portugais, ne sont pas expressément indiquées; mais l'énumération des îles des trois groupes mentionnés ci-dessus montre que, du côté de l'ouest, il ne s'agissait de rien de plus pour les deux parties. Quant aux limites méridionales elles sont plus clairement indiquées : Les îles découvertes et à découvrir reconnues aux Portugais sont celles situées au sud des Canaries, dans la région voisine de la Guinée (270). De la route des Indes, soit par le sud, soit par l'ouest, et des îles ou terres que pourraient ren-

(270) Voici le texte espagnol original de cette clause importante. Après avoir dit que la Castille s'engageait à ne pas troubler les Portugais dans la possession de la Guinée et des îles des trois groupes madéréen, açoréen et du cap Vert, le traité indique dans les termes suivants ce qui est en outre abandonné ou reconnu au Portugal... *Y todas las islas que agora tiennen descubiertas y cualesquier otras islas que se hallaren y conquirieren de las islas de Canaria para abajo contra Guinea. Porque todo lo que esta hallado y se hallase y conquire e descubriere en los dichos terminos, allende de lo que ya es hallado, occupado e descubierto, finca a los dichos reyes e principe de Portugal y sus regnos, tirando solamente las islas de Canaria.* « Et toutes les îles qui sont maintenant découvertes et les autres qu'on pourra découvrir ou conquérir, à partir [ou à la suite] des Canaries, plus bas [ou plus au sud] et près [ou adjacentes ou dans le voisinage de la Guinée. De sorte que tout ce qui est déjà trouvé et qui pourra être trouvé, conquis ou découvert dans les dites limites, outre ce qui est déjà trouvé, occupé et découvert, restera [ou appartiendra] aux dits rois et princes du Portugal et leurs États, à la seule exception des îles Canaries. »

Ce texte, qui est conforme aux textes portugais et latin du temps même, montre clairement qu'outre les terres et îles désignées nominativement, l'Espagne ne laisse au Portugal que celles qui pourront être découvertes dans la région de la Guinée. La phrase essentielle de la clause : *en los dichos terminos* — dans les dites limites — ne peut avoir un autre sens. Que seraient, en effet, ces dites limites, si ce n'étaient celles qui viennent d'être indiquées, celles *para abajo contra Guinea*, c'est-à-dire, celles plus bas, plus au sud ou au delà des Canaries, mais adjacentes ou vis-à-vis et non éloignées de la Guinée.

contrer ceux qui chercheraient cette route, il n'est pas dit un mot, dans ce premier partage entre l'Espagne et le Portugal des régions nouvellement découvertes ou à découvrir. Il n'y est question que de l'Afrique occidentale et australe, ainsi que des îles déjà connues de l'Atlantique et de celles du golfe de Guinée, où les Portugais commençaient à pénétrer.

Il n'est pas vraisemblable que, dans un acte de cette nature, les Portugais auraient omis de faire insérer une réserve relative aux régions nouvelles ou autres qu'ils auraient à franchir pour aller aux Indes, si, à cette époque, ils nourrissaient quelque idée de ce genre. On ne peut croire à un oubli ou à de l'indifférence, quand il s'agissait d'un vaste dessein formé, nous assure-t-on, de longue date, que le prince Henrique aurait voulu réaliser à tout prix, et auquel le roi Affonso attachait une telle importance, qu'après en avoir poursuivi l'exécution par l'est, il s'était demandé si on ne pouvait pas le mener à bonne fin en prenant par l'ouest.

On a dit qu'une réserve de ce genre était inutile parce que le traité d'Alcaçovas doit être considéré comme laissant le champ libre aux Portugais dans les régions nouvelles ! Cette interprétation a été, en effet, donnée à ce traité dans lequel depuis longtemps on s'est habitué à voir une concession ou un abandon de la part de la Castille au Portugal de toute la région s'étendant jusqu'aux Indes. Dans la suite les Portugais eux-mêmes lui ont donné ce sens et la Castille, dont les intérêts étaient alors engagés ailleurs, n'a soulevé aucune objection à cet égard. Mais il suffit de lire le texte original entier de cet acte pour voir qu'il ne se prête à aucune interprétation de ce genre, et qu'à l'époque, il ne pouvait être entendu ainsi. Le fait, d'ailleurs, que les Portugais lui ont attribué cette signification, après la découverte de la route des Indes, est une preuve qu'une réserve relative à cette découverte éventuelle

aurait été nécessaire, si, à cette époque, ils pensaient à la faire. On peut ajouter que, dans ce cas, ils n'auraient pas souscrit à un acte qui limitait expressément la sphère de leurs explorations et de leurs découvertes futures à la seule région de la Guinée.

VI. — C'est sous le règne de Joao II qu'on commença à chercher la route des Indes Orientales.

Il y a mieux que des raisons logiques pour avancer que c'est seulement après la mort du prince Henrique que les Portugais se mirent à la recherche de la route des Indes Orientales, il y a le fait même qui est établi par des témoignages irrécusables.

On a vu, à un paragraphe précédent, qu'Antam Gonçalve, qui allait au Sénégal, devait s'enquérir du prêtre Jean, et que Gomez qui se proposait d'explorer la Gambie, avait emmené avec lui un interprète indien, pour le cas où on arriverait aux Indes. Ces faits, et d'autres de ce genre, également mentionnés ci-dessus, se passaient sous le prince Henrique; ils montrent, qu'à ce moment, c'était bien l'Inde d'Afrique qu'on cherchait et non les Indes asiatiques qui ne pouvaient être trouvées en remontant la rivière Sénégal ou celle de la Gambie. Les faits suivants qui sont d'une date postérieure, prouvent qu'au commencement du règne du roi Joao II, les Portugais continuaient à chercher l'Inde du prêtre Jean en Afrique et n'avaient pas encore tourné leurs vues du côté des Indes Orientales.

En 1485 ou 1486, lors de l'expédition d'Affonso d'Aveyro à la côte du Bénin, on voit ses gens recueillir de la bouche des nègres de la région l'histoire d'un roi nommé Ogané qui vivait, disait-on, au loin dans l'intérieur de l'Afrique et sur lequel on donnait des renseignements qui firent

croire qu'il s'agissait du prêtre Jean. Ces renseignements étaient assez vagues et erronés sans doute, cependant, ils furent la cause déterminante de la découverte du cap de Bonne-Espérance et de celle de la route des Indes Orientales. Les Portugais supposèrent, d'après ces récits, que les Etats de cet Ogané devaient se trouver à 300 lieues de la côte occidentale de l'Afrique, et comme ils tenaient absolument à entrer en rapports avec lui (271) et qu'il ne pouvait être question de s'avancer jusqu'à une si grande distance dans l'intérieur du continent pour aller le trouver, on prit d'autres dispositions.

Croyant être certain que l'Inde où régnait le prêtre Jean ne pouvait être bien éloignée de la côte orientale d'Afrique, le roi Joao dirigea vers cette région deux expéditions qui devaient s'y rendre par des voies différentes, et qui avaient pour mission expresse de découvrir où se trouvait réellement ce mystérieux potentat et d'entrer en relations avec lui. La première, celle de Pedro da Covilham, prit par l'est ; la seconde, celle de Bartholomeu Diaz, prit par le sud. On connaît les résultats de ces deux mémorables entreprises et nous ne les mentionnons ici que pour montrer que c'est bien en longeant les côtes occidentales de l'Afrique que, longtemps encore après la mort de Dom Henrique, les Portugais croyaient trouver une issue pour arriver à l'Inde et au prêtre Jean. Le témoignage même du roi Joao établit ce point. Resende, son chroniqueur, nous dit, en effet, que ce roi avait un si grand désir de découvrir l'Inde — *do descubrimento da India* — qui avait été vainement cherchée par mer, en suivant la côte, qu'il voulut qu'on la cherchât aussi par terre, et envoya dans ce but Payva et Covilham, auxquels il donna des lettres pour le prêtre Jean, dans lesquelles il lui faisait part des

(271) *O desejo de descobrir o Preste João havia-se tornado uma idea fixa.* (Ficalho, *Viagens*, p. 31.)

efforts qu'on avait faits pour parvenir jusqu'à lui en prenant par la Guinée afin d'obtenir son alliance (272).

On donna des instructions analogues à Diaz. Il devait, en reconnaissant les côtes occidentales de l'Afrique australe, s'arrêter de distance en distance pour envoyer à terre des nègres chargés de s'informer du prêtre Jean et de dire que le roi de Portugal voulait découvrir l'Inde, et particulièrement le prince auquel on donnait le nom de prêtre Jean (273).

Ces témoignages sont décisifs en ce qui concerne le fait que du temps du roi Affonso, c'est uniquement l'Inde du prêtre Jean que les Portugais voulaient découvrir. Jusqu'en 1486 ils la cherchèrent en Afrique, et c'est seulement après les expéditions de Covilham et de Diaz que leur objectif changea et devint plus important. Ils comprirent alors que c'était avec les Indes Orientales, — la région des épices, — qu'ils avaient le plus intérêt à entrer en relations, et non avec le Prêtre Jean dont l'alliance ne paraissait plus aussi utile que l'avait cru le prince Henrique.

---

(272) Voici le passage : « Polo muyto grande desejo que el rey tinha do « descubrimento da India, que com muito grande cuydado pollo mar mandou « descubrir o longo da costa... o quis tambemfazer por terra, et neste anno « de 86, mandou hum Affonso de Payva... et outro Joam de Couilham, « homens aptos para isso et de que confiaua, aos quaes deu largas despe« sas por letras para muytas partes, et suas estruçoes para por via de Jeru« salem, ou pollo Cayro passarem a terra do Preste Joam os quaes lhe « leuaua suas cartas em que lhe daua conta de tudo o que polla costa de « Guine tinha descuberto, para saber se algumas daquellas terras eram perto « de seus Reinos, et senhorios, para por ellas se poderem communicar, e « prestar, e fazer com que a fe de Jesu Christo fosse exalçada, mendandolhe « notificar o grande desejo, que tinha de se poderem conhecer, e terem ver« dadeira amizade. » (Resende, *Chronica*, ch. LX, fol. 42.)

(273) *E como per toda aquella costa andavam os seus navios, e que se chamava Preste Joao o qual lhe diziam que habitava naquella terra.* (Barros, Dec. I, liv. III, ch. IV, Vol. I, pp. 185-186. Voir aussi Ficalho. *Viages*, p. 82.)

VII. — La recherche de la route des Indes par le prince Henrique est une légende qui a pris naissance après la découverte de cette route.

A la conclusion qui vient d'être formulée, et qui découle si naturellement des faits exposés, on oppose une objection qui doit être prise en considération. C'est que les historiens portugais ont toujours considéré le prince Henrique comme l'initiateur de la recherche de la route des Indes et on a vu dans le traité d'Alcaçovas un acte qui confirmait les droits que le Portugal revendiquait sur les Indes, en vertu des efforts que ses princes avaient faits, depuis Dom Henrique, pour y parvenir, et des Bulles papales qui les leur auraient concédées.

Les chroniqueurs et historiens portugais qui ont écrit après la découverte de la route des Indes, ont en effet tenu ce langage (274), mais il s'explique par des considérations politiques. La découverte d'une nouvelle route conduisant aux Indes était un fait considérable, qui devait avoir des conséquences graves pour les nations du bassin de la Méditerranée, auxquelles avait été réservé, jusqu'alors, le monopole du commerce des épices et des denrées de l'Inde, commerce qui allait leur échapper si les Portugais prétendaient s'arroger des droits exclusifs sur les Indes. Le Portugal avait donc alors le plus grand intérêt à montrer que ses titres à la possession des riches régions, où ses navigateurs venaient de prendre pied, étaient justifiés par une longue suite d'entreprises ayant causé de grands

(274) Acte du roi Manoel accordant une pension à V. da Gama (*Alguns documentos*, p. 127); RESENDE, *Chronica dos Valerosos*... ch. 154, fol. 98 verso, Lisbonne, 1622 fol.; DAMIAO DE GOES, *Chronica do principe*... ch. VI, fol. 12, édit. de Coïmbre, 1790: Le même, *Chronica do serenissimo Rey D. Manoel*, ch. XLIV, p. 56, col. 2, édit de 1719; RUY DE PINA, *Chronica do Rey Affonso*, dans *Collecçao de livros*, V. I. p. 591.

sacrifices, ainsi que par des concessions du Saint-Siège et par des traités.

On conçoit que, dans de telles conjonctures les Portugais aient cherché à faire remonter jusqu'à Dom Henrique le plan de passage aux Indes formé par le roi Joao II et mis à exécution par le roi Manoel. Le temps a sanctionné ces prétentions qu'on n'a plus aujourd'hui aucun autre intérêt à contester que celui de la vérité historique, qui oblige à dire que ces assertions tardives, influencées par les circonstances, ne peuvent, ni l'emporter sur celles de témoins oculaires, ni nous faire méconnaître le véritable sens d'un traité dont les termes sont devant nous et dont toutes les circonstances qui ont amené sa conclusion sont bien connues.

Que ce soient les entreprises de Dom Henrique qui aient ouvert la voie par laquelle les Portugais finirent par arriver aux Indes, rien n'est moins contestable, et que les Bulles des papes, ainsi que le traité d'Alcaçovas leur aient, en fait, livré l'Afrique australe et leur aient ainsi permis de former de plus vastes desseins et de les réaliser, c'est également certain. Mais on n'est pas justifié à dire que le prince entreprenant qui poussa quelques aventuriers à doubler le cap Bojador, avait alors en vue ces grandes choses. L'histoire est assurément une suite de faits qui se tiennent tous, mais dont l'homme prévoit bien rarement l'enchaînement, et c'est une de ses illusions de croire que ce qui arrive est arrivé parce qu'il l'a voulu.

Le désir secret attribué à Dom Henrique d'avoir dirigé toutes ses entreprises maritimes dans le but de trouver une route conduisant aux Indes, est une légende qui a pris naissance après la découverte de cette route, et qui ne doit pas trouver place dans le livre de l'histoire.

VIII. — Conclusion : La mention dans la lettre attribuée à Toscanelli de la recherche de la route des Indes par les Portugais en 1474, est une preuve que ce document est antidaté.

Si maintenant nous récapitulons les faits qui viennent d'être exposés, nous trouvons :

Que la lettre de 1474 est le seul document daté du temps du prince Henrique et du roi Affonso, son neveu, où il soit question de la recherche de la route des Indes ;

Que les documents originaux, authentiques, par lesquels nous connaissons les entreprises maritimes de ce temps, n'attribuent au prince Henrique, initiateur de ces entreprises, que le dessein de se renseigner sur les parties encore inconnues de l'Afrique et de s'assurer s'il ne s'y trouvait pas quelque prince chrétien avec lequel il pourrait faire alliance contre les Maures et les Sarrasins ;

Qu'il y a des preuves documentaires nombreuses qu'à l'époque où commencent les découvertes des Portugais, les États du légendaire prêtre Jean des Indes, qu'on disait chrétien, avaient déjà été transportés d'Asie en Afrique ;

Qu'il y a également des preuves authentiques que l'Éthiopie, l'Abyssinie actuelle, était considérée au moyen âge, et dans toute la période des navigations portugaises, comme faisant partie des Indes ;

Que les récits des entreprises maritimes des Portugais de ce temps ayant l'Afrique pour objet, fournissent de nombreuses indications que le prince Henrique et ses navigateurs cherchaient à parvenir jusqu'à ce prêtre Jean, alors qu'il n'y en a aucune donnant lieu de croire qu'ils se proposaient d'aller aux Indes Orientales ;

Que le langage des Bulles montre qu'il ne s'agissait alors, pour les Portugais, que de l'Afrique et de ce potentat chrétien, dont ils attendaient un si grand concours contre les Sarrasins ;

Que les termes du traité d'Alcaçovas, conclu en 1479, qui n'assurent aux Portugais que des régions déterminées, et où il n'est fait aucune réserve relativement aux îles ou terres qui pourraient se trouver au delà des Açores et au delà de l'Afrique australe, montrent qu'à cette époque, il n'était pas encore question pour les deux nations de la route des Indes Orientales ;

Et enfin, que c'est seulement dans des écrits postérieurs à la découverte de cette route, qu'on lit que les Portugais la cherchaient dès le temps de Dom Henrique le Navigateur.

En présence de ces faits qui sont indéniables, est-on autorisé à avancer avec assurance, comme l'ont fait plusieurs critiques (275), que la recherche de la route des Indes date du temps du prince Henrique et que, par conséquent, la mention de cette recherche, dans la lettre attribuée à Toscanelli, ne peut faire mettre en question son authenticité ?

Le lecteur, devant lequel on a exposé toutes les raisons qui militent pour et contre les propositions qui viennent d'être formulées, est maintenant en position de voir de quel côté sont les probabilités, sinon la vérité. Pour notre part ces raisons sont concluantes, et, malgré les indications que l'on croit contraires à ce fait, malgré ce que des auteurs qui n'étaient pas du temps ont dit à cet égard, nous croyons pouvoir terminer ce chapitre en avançant que,

---

(275) M. Mees affirme sans détours « que c'est une *certitude* qu'à la fin de sa vie, l'Infant a eu l'idée de chercher les Indes en longeant les côtes d'Afrique et que c'est une *erreur* de prétendre le contraire ». (Mees (Dr Jules), *La lettre de Toscanelli*, p. 164.)

Le général de Brito Rebello a la même certitude. Pour lui, il est « suffisamment prouvé que, dès les premières expéditions maritimes de l'Infant « Henri, le but qui guidait les entreprises des Portugais était la découverte « des régions méridionales afin de s'assurer si par ce chemin, on pourrait « arriver à l'Inde et communiquer avec les chrétiens de ce pays ». (*Livro de Marinharia*, p. 279.)

contrairement à ce que porte la lettre à Martins, les Portugais, à la date qu'on donne à cette lettre, c'est-à-dire en 1474, ne songeaient encore ni à la route des Indes Orientales, ni au commerce des épices, qui n'avait alors que peu d'importance pour eux, et que ce qu'ils cherchaient principalement, c'étaient les moyens de parvenir jusqu'à ce Prêtre Jean dont ils attendaient un concours si effectif contre les Maures et dont les États étaient considérés comme faisant partie des Indes (276).

Si l'on reconnaît qu'il en est ainsi, la conclusion s'impose que le document unique, connu des seuls Las Casas et Fernand Colomb, où les Portugais sont représentés comme profondément engagés, dès l'année 1474, dans la recherche de la route des Indes, porte en lui-même la preuve qu'il a été écrit après la découverte de cette route, quand il était généralement admis que cette découverte avait été commencée par le prince Henrique.

Cependant la plupart des critiques qui ont pris part à la controverse que nous résumons ici, n'ont pas jugé que ces conclusions s'appuyaient sur des raisons suffisantes et, sans dire pourquoi elles devaient être écartées, ils s'en

---

(276) Lorsque nous avons publié notre *Toscanelli*, nous ignorions que l'éminent géographe allemand, Peschel, nous avait devancé dans l'assertion que l'Infant D. Henrique cherchait le Prêtre Jean des Indes et non la route des Indes orientales. Voici ce qu'il dit à ce sujet :

« Le prince Henri voulait trouver une route pour aller dans l'Inde. Cela « fait penser à une circumnavigation autour du cap de Bonne-Espérance pour « atteindre les Indes proprement dites. Seulement dans la langue du temps, « il y avait plusieurs Indes... Même on cherchait l'Inde non seulement en « Asie, mais encore en Afrique, et nous demandons maintenant quelle « était l'Inde que cherchait le prince Henri. C'était justement l'Inde d'Afri- « que, car même Vasco de Gama, au moment de son départ, n'allait pas « pour découvrir notre Indoustan, nos Indes anglaises, mais cette Inde d'A- « frique que dans la langue d'aujourd'hui nous appelons Abyssinie. Le « nom d'Abyssinie n'était pas alors un mot qui eût cours, on employait à « sa place l'appellation de Royaume du prêtre Jean. » (PESCHEL, *Abhand) lungen zur Erd-und Volkeskunde*. Leipzig, 1879, 3 vol 8°, Vol. III, p. 201.-

sont tenus à la tradition courante, qui voit dans le prince Henrique celui qui le premier conçut l'idée d'aller aux Indes par l'est et qui tenta de la mettre à exécution. C'est ainsi qu'en ont jugé Ruge, Wagner, Mees, Biggar, Altolaguirre, Brito Rebello, Beazley et d'autres dont nous avons fait connaître les observations critiques.

Tous, cependant, n'ont pas partagé cette manière de voir. M. Marcel, qui a une si grande compétence en ces matières, M. Fitz-Maurice Kelly, l'éminent historien de la littérature espagnole, et le dernier biographe de Colomb, Filson Young, ont nettement exprimé une opinion contraire (277). C'est celle qui prévaudra tôt ou tard. La légende du Prince Henrique cherchant la route des Indes, comme celle de la fameuse académie navale de Sagres, à laquelle on a si longtemps cru, a une grande prise sur les imaginations ; mais comme celle-ci elle finira par faire place à des notions plus rationnelles et plus conformes à la réalité.

---

(277) « On ne s'occupait pas en Portugal à cette époque (1474) de la re« cherche de la route des Indes soit par l'ouest, soit par l'est », a dit l'un (Marcel, *La géographie*, 15 avril 1902) ; le second s'exprime ainsi : « *In 1474 there were no earthly reason why Toscanelli should babble on spices to the Portuguese or discuss short cuts to India.* » (Fitz-Maurice Kelly. *Morning Post*, october 17, 1901.) Le troisième a écrit ce qui suit : « *It is an error continually made by the biographers of Columbus that the purpose of prince Henry's explorations down the coast of Africa was to find a sea road to the West Indies by the way of the east.* » (Filson Young, *Christopher Colombus*, Vol. I, p. 40.)



CHAPITRE CINQUIEME

LA CONCEPTION GÉOGRAPHIQUE

Nous arrivons à la partie essentielle des pièces attribuées à Toscanelli : celle qui se rapporte à la conception géographique de leur auteur, et qui donne à ces pièces un caractère exceptionnel auquel on a cru pouvoir reconnaître une valeur scientifique. Le sujet est du plus grand intérêt, mais ne peut être traité en deux ou trois pages et son étude va nous obliger à entrer dans quelques développements sur les idées qui prévalaient au XIVᵉ et au XVᵉ siècle relativement à l'étendue du monde connu.

I.— La thèse attribuée à Toscanelli sur la possibilité de passer au Levant par le Ponant.

La théorie géographique de l'auteur des pièces qui auraient été envoyées d'abord à un chanoine nommé Martins, puis à Colomb, se résume de la manière suivante :

Les deux tiers de la circonférence du globe sont connus. A l'ouest, la partie maritime, restée inconnue, et qui sépare les deux extrémités du continent comprend 26 espaces de cinq degrés chacun (278), soit 130 degrés de Lis-

(278) Nous tenons pour acquis que les espaces sont de cinq degrés chacun. La question a été longuement discutée, mais on peut dire que tout le monde est d'accord aujourd'hui pour accepter cette donnée.

bonne aux îles des épices et aux riches villes de la province de Cathay, du littoral asiatique: Quinsay, Zaiton, etc.

Le monde connu s'étend, par conséquent, sur 230 degrés à l'est de Lisbonne, et c'est cette énorme distance qu'il faut franchir pour gagner ces régions de l'Extrême-Orient, sources de richesses et de denrées précieuses très convoitées en Occident. La route des Indes par l'ouest est donc bien plus courte que l'autre, qui est celle que les Portugais cherchaient à s'ouvrir en prenant par la Guinée. Elle est en outre plus facile à suivre puisque l'espace maritime de 130 degrés qu'il y a à traverser a été en partie parcouru et qu'on y compte deux grandes îles, Antilia et Cipangu.

Cette théorie, à laquelle on a attribué un caractère scientifique qui devait l'imposer à l'attention, est basée, cependant, comme on le verra encore mieux plus loin, sur des données tellement problématiques, qu'on est en droit de mettre en doute qu'un véritable savant, qui n'avait jamais voyagé, et dont la vie entière était absorbée par des spéculations d'ordre contemplatif, ait pu écrire tranquillement à un souverain étranger qu'il y avait juste tant de lieues à faire pour traverser un espace maritime que personne n'avait encore franchi, et pour lui tracer la route qu'il fallait suivre, comme si lui ou d'autres l'avaient déjà faite, ou comme s'il s'appuyait sur des données scientifiques de l'ordre le plus sérieux.

L'auteur de ces pièces ne cite aucun nom et ne donne aucune indication relativement à l'origine des renseignements et de la théorie sur lesquels il établit son système. Il parle dogmatiquement, comme si les choses qu'il avance étaient certaines, sans dire ou sans faire entendre pourquoi il les tient pour telles, et d'où elles lui viennent, mais nous n'avons pas besoin de ses indications pour le savoir.

Les deux traits fondamentaux de ce système: la des-

cription des richesses des contrées de l'Extrême-Orient, et la réduction considérable de l'espace maritime qui les séparait de l'Europe, sont les deux seuls points dont il soit intéressant, pour nous, de connaître l'origine. Sur le premier point il n'y a aucune difficulté. Tous les critiques sont d'accord pour reconnaître que c'est de Marco Polo que nous viennent les renseignements donnés sur le Cathay, sur le Grand Khan et sur les avantages qu'on peut tirer des relations directes avec ces contrées. Mais, sur l'origine de l'hypothèse que l'espace maritime resté inconnu à l'ouest, doit être réduit à 130 degrés, il y a, comme on va le voir, des différences d'opinions.

II. — Origine de cette idée. Thèse qu'elle vient de Strabon et d'Eratosthènes.

L'idée que l'on pouvait passer aux Indes sans grande difficulté en traversant l'Océan Occidental date de l'antiquité et les premiers qui l'aient exprimée sont Aristote (279),

---

(279) Les passages bien connus d'Aristote sur ce point ne sont pas absolument concluants. Après avoir constaté que la terre est sphérique (*Ciel*, II, XIV, 13), il dit que « quand on suppose que le pays qui est aux colonnes « d'Hercule va se rejoindre au pays qui est vers l'Inde, et qu'ainsi il n'y a « qu'une seule et unique mer, on ne me paraît pas faire une supposition « par trop incroyable » (*Ibid.*, § 15), ce qui n'est pas une adhésion explicite à cette opinion. Il ajoute, il est vrai, qu'on cite entre autres preuves du fait « les éléphants dont l'espèce se retrouve à ces deux extrémités du « Globe, ce qui n'est possible que si ces deux extrémités se tiennent et se « rejoignent en effet » (*Ibid.*) Mais, dans la *Météorologie*, on trouve deux passages qui semblent contredire ceux-là. Dans le premier, parlant de la terre habitable, Aristote dit « qu'on peut la parcourir tout entière dans ce « sens [celui de la latitude], si l'immensité de la mer ne l'empêche quelque part » (*Ibid.*, 15), et, plus loin, il écrit que « les parties qui sont en dehors « de l'Inde et des colonnes d'Hercule ne semblent pas, à cause de la mer, « pouvoir se rejoindre de telle sorte que la terre habitable soit absolument « continue » (*Ibid.*, 15). Roger Bacon ne cite que le premier de ces passages, emprunté au *Ciel* d'Aristote. Voir l'*Opus Majus*, édit. Bridge, V. I, p. 290.

Sénèque (280) et Posidonius (281) ; mais un seul, un géographe grec du IIe siècle, avait donné une forme concrète à l'idée, en précisant la distance qu'il y aurait à franchir pour se rendre par l'ouest aux extrémités orientales de l'Asie : c'est Marin de Tyr.

Ce cosmographe qui avait, avec une grande réputation, un grand mérite, devant lequel on s'inclinait puisque Ptolémée prit son œuvre pour base de la sienne, ne nous est connu, cependant, que par ce même Ptolémée, qui a

---

(280) Au cours de ses réflexions sur la petitesse de la terre, par rapport à l'immensité de l'univers, Sénèque pose la question suivante : « Qu'est-ce, en « effet, que l'espace qui s'étend des rivages les plus reculés de l'Espagne « jusqu'aux Indes ? » Et il répond : « Une traversée de quelques jours, lors- « qu'un bon vent enfle la voile » : *Paucissimorum dierum spatium, si navem suus ventus implevit* (*Questions naturelles*, Liv. I, Préface). Ce passage que Roger Bacon cite en renvoyant à tort au Ve livre des *Questions naturelles* (*loc. cit.*) et que tout le monde comprend comme se rapportant à l'espace maritime s'ouvrant à l'ouest de l'Espagne, a été interprété par Santarem comme se référant au circuit de l'Afrique par le sud et le sud-est (*Essai*, Vol. III, pp. 4-411). Le professeur Bourne lui donne le même sens. Selon lui, Sénèque n'avait nullement en vue la traversée de l'Atlantique de l'ouest à l'est. Voulant faire ressortir la différence qu'il y avait entre les grandes distances franchies par les planètes en trente ans, et les plus longues que l'on pouvait parcourir sur terre, il a cité le passage aux Indes par l'est, c'est-à-dire d'une extrémité de la terre à l'autre, qui pouvait se faire en quelques jours (*Seneca and the discovery of America*, 4 feuillets, et dans les *Essays* du même, pp. 222-223). Cette interprétation est, en tous cas, fort ingénieuse et doit fixer l'attention. Ni Bacon, ni d'Ailly, ni même Humboldt n'y ont pensé.

(281) Ni D'Ailly ni Bacon ne citent Posidonius, mais les savants du temps pouvaient trouver sa mesure de la terre habitable dans Strabon qui dit qu'il lui donnait « 70 000 stades, correspondant à la moitié du cercle sur lequel elle « était prise. » (Liv. II, ch. III, § 6. Trad. TARDIEU, Vol. I, p. 168). Il y a quelque incertitude sur la mesure que Posidonius attribuait à la sphère terrestre. Bien que Strabon et la plupart des critiques anciens après lui, donnent le chiffre de 180.000, il y a des raisons de croire qu'il avait accepté la mesure d'Eratosthènes : 252.000 stades. Dans tous les cas sa mesure du Monde connu ne dépassait pas la moitié de la sphère, ce qui laissait encore un très grand espace entre les deux extrémités du Monde, quelque petit que le fît Posidonius.

exposé longuement, en le commentant et en le rectifiant, le système par lequel il était arrivé à donner au monde habitable 225 ou même 230 degrés, dans le sens de sa longueur, c'est-à-dire de l'est à l'ouest, ce qui laissait à la partie maritime non découverte 135 ou 130 degrés (282).

Cette particularité, que Marin de Tyr seul a formulé une telle théorie, devrait suffire pour montrer que c'est à lui que l'auteur de la lettre de 1474 a emprunté l'idée fondamentale de son système, celle qui donne au plan exposé dans cette lettre son caractère pratique. Cependant le fait a été mis en question.

M. Uzielli, qu'on s'étonne de trouver dans cette voie, doute que ce soit à Marin de Tyr que Toscanelli, — pour lui c'est l'auteur des pièces en question, — doive la notion du peu d'étendue de l'espace maritime séparant les deux extrémités du monde (283), et affirme à différentes reprises qu'elle lui vient de Strabon et d'Ératosthène (284). A l'appui de cette manière de voir, le panégyriste de Toscanelli cite un passage qu'il attribue à Strabon et où il est dit qu'il

---

(282) Marin de Tyr divisait la terre en 24 parties dont chacune correspondait à une heure de la révolution diurne du soleil, soit à 15 degrés, et donnait au monde connu l'étendue que parcourait le soleil en 15 heures, c'est-à-dire 225 degrés (PTOLÉMÉE, Liv. I, ch. XI). Mais il a été démontré que, d'après ses propres calculs, il aurait dû compter 230 degrés au lieu de 225. (Voyez GOSSELIN., *Recherches*, Vol. II, p. 50, et LETRONNE, *Œuvres. Geographie et Cosmographie*, Vol. I, p. 318.)

(283) « On ne peut faire aucun reproche à Toscanelli... d'avoir adopté — « en supposant que cela soit (*pur ammesso che ciò sia*) — les longitudes de « Marin de Tyr. » (TOSCANELLI, *Colombo e la leggenda*... p. 28.)

(284) « ... l'idée générale de la possibilité et de la facilité de la navigation « de l'Espagne aux Indes, l'idée fondamentale que Toscanelli avait puisée « dans Strabon : *que Toscanelli aveva raccolto da Strabone.* » (*Loc. cit.*, p. 24). Un peu plus loin, M. Uzielli écrit que le grand mérite de Toscanelli « fut d'avoir préféré Strabon et Eratosthène à Ptolémée » (*Ibid.*, p. 18). Il a de nouveau avancé cette opinion dans la *Rivista geografica italiana* (mars 1902) et dans son mémoire : *Toscanelli, Colombo e Vespucci,* lu au VIe Congrès de géographie italienne en 1902 (p. 7, note).

n'y a d'autre empêchement à la navigation de l'Espagne à l'Inde que la grande étendue de l'Atlantique (285).

Dans ce passage, bien connu, qui n'est pas d'ailleurs de Strabon, mais d'Érastosthène, que le géographe d'Amasie cite, on constate seulement la possibilité de la circumnavigation du monde, possibilité théorique qu'admettaient nécessairement tous les auteurs grecs qui acceptaient le principe de la rotondité de la terre (286). Les expressions mêmes d'Ératosthène indiquent qu'il ne croyait pas à la facilité de passer par mer d'Espagne aux Indes, et la longueur qu'il donnait au monde habitable ne lui permettait pas de penser autrement. Selon lui, la circonférence du globe était de 252.000 stades et celle du monde habitable de 70.800 stades, ou d'après un autre calcul, de 77.800 (287) ; c'est-à-dire que la partie inconnue du monde qui séparait l'Espagne des Indes formait plus des deux tiers de la circonférence totale.

Quant à Strabon, son opinion est encore plus défavorable que celle d'Ératosthène à l'idée de la possibilité du passage aux Indes par l'ouest. Comme le cosmographe d'Alexandrie, il donne au globe 252.000 stades de circonférence ; mais il critique la mesure que celui-ci avait donnée au monde habitable, qu'il réduit à 70.000 sta-

---

(285) *Op. cit.*, p. 11.

(286) Voici le passage, il est emprunté au Liv. I., chap. IV, § 6, de Strabon, consacré, ainsi que le paragraphe précédent et le suivant, à l'exposé critique des vues d'Ératosthène : « Ératosthène entre ensuite dans de nouveaux « développements... Tel est le cas, d'ailleurs, ajoute-t-il, de notre zone habi- « table elle-même... Ses deux extrémités se rejoignent, elles forment ce que « les mathématiciens appellent le cercle, si bien qu'on pourrait aller sur mer « depuis l'Ibérie jusqu'à l'Inde en suivant toujours le même parallèle, n'était « l'immensité de l'Atlantique. » (Traduction TARDIEU, Vol. I, p. 109.)

(287) Nous ne connaissons les mesures d'Ératosthène que par Strabon et, en ce qui concerne celles du monde habitable ou habité, les chiffres qu'il donne prêtent aux deux calculs que nous avons indiqués. (Voyez le STRABON de TARDIEU, Vol. I, pp. 105-109 et ci-après, note 308.)

des (288), et déclare nettement que l'espace maritime séparant les deux extrémités du monde est infranchissable à cause de sa trop grande étendue (289).

On voit que loin d'avoir suggéré à Toscanelli l'idée qu'il était facile ou possible d'aller aux Indes ou au Cathay en prenant par l'ouest, les écrits d'Ératosthène et de Strabon n'auraient pu que lui donner à penser que cette entreprise était impraticable. Ce n'est donc pas à ces deux géographes grecs que l'auteur des pièces attribuées à Toscanelli a pris l'idée fondamentale de son système.

III. — Thèse que cette idée était commune aux cosmographes du temps de Toscanelli.

Élargissant la thèse d'Uzielli, plusieurs critiques ont pensé que Toscanelli n'avait pas eu besoin de recourir à Marin de Tyr pour former son système et qu'il lui a suffi pour cela de s'inspirer des cartes du monde, dressées de son temps sous l'influence des données nouvelles apportées par Marco Polo, et où l'Asie aurait été considérablement étendue vers l'est (290).

---

(288) Comme il était admis dans l'antiquité grecque que le monde habitable devait mesurer, dans sa longueur, un peu plus du double de sa largeur, Strabon remarque qu'Ératosthène ayant donné une trop grande largeur au Monde « dut étendre outre mesure sa longueur pour que cette dimension « restât toujours plus grande que le double de la largeur marquée. » (Liv. I, ch. IV, § 5, et Tardieu, Vol. I, p. 108.) « Dans le sens de sa longueur, c'est-à-« dire du couchant au levant, de l'extrémité de l'Ibérie à celle de l'Inde, on « ne lui donne [à la terre habitée] que 70.000 stades. » (*Op. cit.* Liv. II, ch. V, § 9 ; Tardieu, Vol. I, p. 189.) Strabon répète cela à plusieurs reprises, notamment dans le passage cité à la note suivante qui est caractéristique.

(289) « Dans le sens de la longueur la terre habitable n'a que 70.000 stades « [140 degrés] et se trouve limitée, on peut dire complètement, par une mer « que *son immensité et sa solitude rendent infranchissable.* » (Strabon de Tardieu, Liv. II, ch. V, § 6, Vol. I, p. 185.)

(290) « En évaluant les dimensions du vieux Monde au deux tiers environ « de la circonférence terrestre, Toscanelli s'inspirait-il nécessairement de

Dans cette manière de voir, Toscanelli, Behaim et Colomb, qui ont dit exactement ce que l'on suppose que l'astronome florentin a dit, n'auraient fait que traduire, en les précisant, des idées qui étaient flottantes de leur temps et qui avaient déjà trouvé leur expression dans des documents cartographiques ou autres, notamment dans ceux des auteurs qui s'étaient inspirés de Marco Polo.

Cette opinion, que Peschel avait déjà avancée (291) à une époque où la cartographie du moyen âge n'était pas aussi connue qu'elle l'est maintenant, et qui, même alors, était fort contestable, est bien difficile à maintenir aujourd'hui, après l'étude si complète et si documentée que Hermann Wagner a consacrée à la question. Dans ce travail, d'une solide érudition, le savant professeur de

---

« Marin de Tyr ? Il suffit, pour en douter, d'examiner les cartes telles qu'on « les dressait de son temps. » (GALLOIS, *Toscanelli et Christophe Colomb*, in *Annales de Géographie*, mars 1901, p. 105.) Plus loin le savant professeur dit « qu'il n'est pas contestable que sur les mappemondes du XVe siècle an- « térieures à la sienne [celle de Toscanelli qui serait de 1474] apparaissait net- « tement la préoccupation d'ajouter aux données de Ptolémée celle de voya- « geurs modernes. » (*Ibid.*, p. 108.) Enfin, dans une lettre qu'il a bien voulu m'écrire à ce sujet, il écrit : « Toscanelli ne me paraît pas avoir eu besoin « d'emprunter à Marin de Tyr ses dimensions du vieux Monde, attendu que « le seul exemple des mappemondes du XVe siècle, compromis entre celle de « Ptolémée et les données modernes, devrait l'amener nécessairement à « ajouter aux 180 degrés de Ptolémée. » (*Lettre* du 19 mars 1906.) M. Gallois ne cite aucune de ces mappemondes.

(291) Dans son *Histoire de la Géographie* Peschel a écrit ce qui suit : « Toscanelli calculait la distance par l'ouest de Lisbonne à Quinsay à 130 degrés, « ou, comme il s'exprime, à 26 espaces de 250 milles italiens équivalant à « 5 degrés. Tous les géographes contemporains admettaient en moyenne « cette mesure, tantôt plus tantôt moins. » (*Zeitalter der Endeckungen*, Stuttgart, 1858, 8°, p. 131.) Cependant, le célèbre géographe ne cite à l'appui de son assertion que des documents postérieurs à l'année 1474 : les globes de Behaim et de Schoner et la carte de Ruysch. L'abbé Peragallo a aussi soutenu cette thèse, mais les auteurs qu'il cite : Pacheco, Monétarius, Dante de Rinaldi, Botero, Fournier et Vegèce sont tous postérieurs à Toscanelli, à l'exception du dernier qui se borne à dire « que l'élément de la mer forme la troisième partie du Monde. » (*Disquisizioni Colombine*, nos 2 et 3, p. 64 n.)

Gottingen passe en revue toutes les cartes qui nous restent de l'époque, et constate qu'il n'en existe pas une seule, antérieure à l'année 1474, date que porte la lettre à Martins, où l'on ait donné au monde alors connu l'extension qu'il faudrait lui attribuer d'après cette lettre (292). L'examen que nous avons été amenés à faire de ces documents confirme en tous points cette assertion du maître allemand qu'il est facile de contrôler (293). Un coup d'œil sur l'évolution des idées qu'on se faisait au moyen âge de l'étendue du monde connu va montrer qu'il en est bien ainsi.

---

(292) Wagner remarque avec raison que les exemples donnés par Peschel n'auraient une signification que si l'on pouvait montrer que Behaim, Ruysch, Schoner et Toscanelli avaient puisé à la même source: « Il est possible, « ajoute-t-il, que cette source ait existé, mais pour moi, je n'en ai pas con- « naissance. » (*Die Rekonstruktion der Toscanelli-Karte*, in *Nachrichten von der kœnigl. Gesellschaft der Wissenchaften zu Gœttingen*, 1894, n° 3, p. 231.)

Wagner insiste sur ce point que Toscanelli est le premier qui ait pris cette mesure à Marin de Tyr et voit là un fait tout à l'éloge de l'astronome florentin: « Le fait de s'être mis du côté de Marin contre Ptolémée perdrait « de son importance si la même idée [la réduction à 130 degrés de l'espace « maritime inconnu] avait déjà pris une forme concrète dans le cerveau de « plusieurs savants. » (*Op. cit*, p. 230.) Plus loin le savant géographe déclare nettement « qu'aucune carte antérieure à 1474 ne témoigne que la cartographie « ait subi jusqu'à ce moment l'influence de Marin. » (*Ibid.*, p. 236.) Le chapitre d'où ces passages sont tirés est intitulé : *Des prétendus précurseurs de Toscanelli.* Un autre maître allemand, Sophus Ruge, confirme l'assertion de Wagner: « Avant le savant florentin, personne n'avait tenté de représen- « ter sur une carte l'extrémité des côtes d'Orient et l'extrémité des côtes « de l'Occident. » (*Die Echtheit des Toscanelli-briep*, p. 79.)

(293) C'est un examen que tout le monde peut faire aisément, grâce aux nombreuses publications cartographiques qui ont été faites dans ces trente dernières années, notamment celles de Nordenskiold, d'Ongania, de Muller, de Kretschmer, et de Marcel. A bien peu d'exceptions près, nous possédons aujourd'hui des reproductions en fac-similé de toutes les cartes du Moyen Age qu'il peut être nécessaire d'étudier pour connaître les idées cosmographiques qui prévalaient au xve siècle.

IV. — Influence supposée de Marco Polo. Ce ne sont pas ses récits qui ont suggéré l'idée d'étendre davantage le Monde vers l'est.

Lorsque Aristote, Posidonius et Sénèque disaient qu'il n'y avait pas une grande distance maritime à franchir pour passer des extrémités occidentales du Monde à ses extrémités orientales, ils ne faisaient qu'exprimer une vue théorique qui ne s'appuyait sur aucun fait et sur aucun raisonnement. Il n'en pouvait être autrement à cette époque; mais, il n'en était pas de même pour Marin de Tyr et pour Ptolémée, qui avaient l'un et l'autre de nombreuses données sur l'étendue du Monde habitable que des marchands et des navigateurs avaient parcouru en grande partie et dont ils possédaient les journaux. On connaissait la distance qui séparait les régions et les villes souvent visitées; on avait des itinéraires et des périples qui donnaient des indications pratiques. On pouvait donc, en réunissant ces divers éléments d'information, formuler une opinion raisonnée sur l'étendue de la partie du Monde que l'homme habitait, et c'est ce que firent ces deux géographes. C'est sur des mesures véritables que l'un avait donné 225 degrés au Monde connu, et l'autre 180. Bien qu'elles formassent une base sur laquelle on pouvait asseoir des déterminations numériques ayant une autre valeur que celles d'Aristote et de Sénèque, ces mesures partielles ne pouvaient être exactes que dans le plus petit nombre des cas, et c'est ce qui explique que Marin de Tyr et Ptolémée, qui procédaient d'après la même méthode et qui, à peu de chose près, devaient utiliser les mêmes matériaux soient arrivés à des résultats si différents.

La supposition que les récits de Marco Polo apportèrent une confirmation indirecte aux opinions que les anciens et Marin de Tyr, après eux, avaient formées sur le

peu d'étendue de l'espace maritime s'étendant à l'ouest, ne repose que sur des faits mal connus. Cette manière d'entendre Marco Polo a malheureusement prévalu un moment, mais elle ne date que de la fin du xv[e] siècle.

En effet, contrairement à ce que l'on pourrait croire, l'influence du voyageur vénitien ne se fit sentir que tardivement. Pendant longtemps on n'ajouta aucune foi à ses récits, qui étaient regardés comme un recueil d'histoires romanesques et merveilleuses, plutôt que comme une relation authentique contenant des indications sérieuses. Les cosmographes et les cartographes n'en tenaient pas compte, et continuaient à voir le Monde tel qu'on le voyait auparavant. Jusqu'à la fin du xv[e] siècle, et même jusqu'au commencement du xvi[e], les auteurs et les cartographes, à de rares exceptions près, ne lui empruntent rien (294). C'est ainsi que sa relation est passée sous silence dans le *Liber secretarum* de Sanuto, son propre compatriote; qu'elle n'est pas mentionnée dans la *Margarita philosophica* de Reisch, qu'elle ne figure pas dans les deux célèbres et volumineuses *Chroniques* de Philippe de Bergoma et de Schedel, ouvrages considérables, d'un caractère encyclopédique, où le témoignage

---

(294) Nordenskiold constate le fait dans les termes suivants: « *We must not suppose that his accounts were at once accepted by the learned world as correct and reliable. Far from it... they did not exercise any real influence on cartography until they had been confirmed in their main points by the portuguese voyages and discoveries.* » (*Periplus*, p. 140, col. a.) Ce ne serait donc qu'après l'arrivée des Portugais aux côtes orientales d'Asie, en 1520, que l'influence de Marco Polo se serait exercée d'une manière utile. Tous les auteurs qui ont étudié spécialement la géographie du Moyen Age sont d'accord sur ce point que ce n'est qu'après que d'autres voyageurs eurent apporté leur témoignage à l'appui de celui de Marco Polo qu'on prit ses récits en considération et qu'on finit par les accepter. Voyez: Lelewel, *Géog. du Moyen Age, Épilogue*, p. 163; Santarem, *Essai*, Vol. I, p. 411; Beazley, *Dawn of Mod. Geography*, Vol. III, p. 27; et l'article de Nordenskiold, *The influence of the travels of Marco Polo on Jacobo Gastaldi*, dans le *Geographical Journal*, avril 1899

de Marco Polo aurait été certainement invoqué, s'il avait paru digne de confiance. Et ces ouvrages ne sont pas les seuls de ce genre dont les auteurs ignorent le célèbre voyageur vénitien (295). D'AILLY ne le connaît pas et AENEAS SYLVIUS, qui s'étend longuement sur l'Asie dans sa *Cosmographie*, l'ignore également, bien qu'il connaisse Nicolo Conti : enfin, à très peu d'exceptions près, les auteurs de la fin du moyen âge ne le citent pas (296).

D'une façon générale, on peut dire que l'influence de Marco Polo sur la géographie et la cartographie ne date que du commencement du XVIe siècle, et encore la plupart ou plutôt tous ceux qui le mirent à contribution, ne le comprirent-ils pas. Ses indications vagues et flottantes manquaient naturellement de précision et n'étaient pas toujours intelligibles. Les cosmographes, embarrassés par des noms nouveaux pour eux, ne savaient où les placer et les répartissaient quelquefois un peu au hasard (297). Mais ces méprises qui donnèrent lieu, comme dit Lelewel, à des extravagances (298), n'eurent point pour conséquence de faire reculer les limites de l'Asie orientale au delà de celles qu'on lui assignait généralement. En effet, le texte de Marco Polo n'autorise pas une pareille inférence. Notre voyageur n'a jamais rien dit relativement à l'étendue et à la situation géographique des pays qu'il a visités ; mais bien que les itinéraires qu'il trace n'aient pas la précision

---

(295) *Innumerable other exemples might be quoted in proof of the slight value attached to the great discoverer by the learned few down to the XVIe century.* (NORDENSKIOLD, *Periplus*, p. 140.)

(296) *As yet only few contemporary references to our Marco, his book, and his explorations have been discovered.* (BEAZLEY, *Op. cit.*, p. 27.)

(297) « Trop souvent ses indications flottèrent confusément devant les yeux « des faiseurs de cartes et se réduisirent à des noms qu'on ne savait où pla- « cer. » (VIDAL LABLACHE, *Marco Polo*, son temps, ses voyages, etc. Paris, 1880, p. 185)

(298) LELEWEL, *Géog. du Moyen Age ; Epilogue*, p. 163.

qu'on voudrait y trouver, il est possible, néanmoins, de le suivre d'assez près dans ses diverses pérégrinations pour déterminer avec suffisamment d'exactitude les distances qu'il a parcourues. Ce travail a été fait, et il démontre clairement que l'Asie de Marco Polo est bien, quant à l'étendue, celle dont, avant lui, on connaissait approximativement les limites (299).

On ne saurait donc dire que la lecture de Marco Polo a pu suggérer à des cartographes compétents l'idée que l'Asie avait une extension territoriale encore plus grande que celle déjà si exagérée que lui avait attribuée Ptolémée. Cela est si vrai que les deux seuls cartographes du moyen âge qui se soient hasardés à mettre à contribution la relation du voyageur vénitien, l'auteur de la carte catalane de 1375 et Fra Mauro, n'ont donné au Monde connu dans leurs planisphères que son étendue normale (300). Le seul résultat important que produisit la connaissance des récits de Marco Polo, fut d'accréditer la

---

(299) C'est à M. Ravenstein que l'on doit cette démonstration dont il a bien voulu me communiquer les éléments. D'Ormuz aux côtes orientales de la Chine, il a trouvé qu'il fallait compter, si l'on suit les indications fournies par Marco Polo, 70 degrés. Ce point fixé, il n'y a plus qu'à ajouter à ces 70 degrés les distances que les cosmographes du temps comptaient des extrémités de la Péninsule Ibérique à Ormuz pour voir que, même en acceptant les données un peu exagérées du voyageur, l'étendue du monde connu de l'ouest à l'est ne dépassait pas, dans sa manière de voir, 142 degrés, ce qui laisse à la partie maritime restée inconnue un espace de 218 degrés.

Voici les éléments de cette supputation :

Du cap Roca, Portugal, à la Syrie les cosmographes comptaient . .	45°
De la Syrie à Ormuz, Ptolémée compte	27°
D'Ormuz aux extrémités de l'Asie	70°
Total.	142°
Région inconnue s'étendant entre les deux extrémités du monde. .	218°
Total égal à la circonférence du Globe. . . .	360°

(Lettre de M. Ravenstein à l'auteur ; 24 mai 1905.) Le savant géographe a refait ce calcul pour son *Martin Behaim*, où il s'étend sur ce point, pages 63-65, et est arrivé au même résultat.

(300) Voyez sur ce point le paragraphe 7 de ce chapitre.

croyance qu'il existait, aux extrémités de l'Asie, de nombreuses et riches îles, des villes florissantes, centre d'un commerce considérable, et un vaste empire gouverné par un potentat magnifique auquel on donnait le titre de Grand Khan. Les géographes et les cartographes du temps ne virent pas autre chose dans ses récits (301).

C'est de Ptolémée et non de Marco Polo, comme on va le voir, que vint l'idée d'étendre le Monde au delà de ses anciennes limites.

V. — Influence fâcheuse de Ptolémée. Il fait prévaloir chez beaucoup l'idée que le monde connu s'étendait à la moitié de la circonférence du globe, soit 180 degrés.

La cosmographie de Ptolémée, qui devait exercer une si grande influence sur les études géographiques du xve et du xvie siècle, ne fut connue que tardivement. Ce n'est qu'après qu'elle eut été traduite en latin par Jacques Angelo, qu'elle arriva à la généralité de ceux qui s'occupaient de ces matières. Le cardinal d'Ailly ne la connaissait pas encore en 1410, date à laquelle il achevait d'écrire son *Imago Mundi* (302).

L'autorité de Ptolémée s'établit rapidement et fut considérable. On était alors à une époque de rénovation scientifique et littéraire, où tout ce qui venait de l'antiquité était en faveur, et où la science grecque, source, d'ailleurs, de celle des latins, jouissait d'un grand prestige. Ptolémée, que l'on commença à imprimer au moment où les explorations maritimes devenaient plus importantes et plus fré-

---

(301) « Personne ne s'imaginait que les investigations de Marco Polo pou- « vaient s'étendre au delà, sur un autre hémisphère. » (LELEWEL, *Géo. du Moyen Age*, Vol. II, p. 125.)

(302) D'Ailly cite plusieurs fois Ptolémée dans cet ouvrage, mais il ne parle que de l'Almageste.

quentes, bénéficia des circonstances, et les éditions de sa géographie qui se succédèrent rapidement firent pénétrer ses idées un peu partout.

Ce cosmographe avait apporté une modification considérable dans la conception que les Grecs se faisaient généralement de l'Œcumène : il l'avait augmenté de 45 degrés en l'avançant jusqu'au 180e méridien, c'est-à-dire qu'il y comprenait la moitié de la circonférence de la terre. En ceci, il s'était montré relativement modéré, puisque Marin de Tyr avait voulu faire prévaloir la mesure extravagante de 225 degrés. Malheureusement, le grand géographe alexandrin, qui sut très bien montrer que son prédécesseur s'était trompé dans son évaluation, ne vit pas que lui-même commettait une erreur considérable en donnant au monde connu 40 degrés de plus qu'il n'avait alors, et cette erreur devint l'une des causes pour lesquelles son système géographique fut si favorablement accueilli par les érudits et les cosmographes théoriciens qui étaient dominés par des préoccupations d'ordre général. Ceux-là n'avaient aucun motif pour mettre en question les données ptoléméennes, tandis qu'ils en avaient pour les accepter.

En effet, à la fin du XVe siècle et au commencement du XVIe, les découvertes maritimes qui se succédaient rapidement dans l'Atlantique, ainsi que dans le grand Océan, et les indications toujours de plus en plus abondantes que l'on recueillait sur les contrées de l'Extrême-Orient, avaient disposé les esprits à voir le monde habitable plus grand qu'il ne l'était en réalité. Ces îles que l'on retrouvait au loin dans la direction de l'ouest, ces régions nouvelles qui apparaissaient successivement le long des côtes d'Afrique et dont on disait merveille, toutes ces tentatives que l'on ne cessait de faire pour découvrir des terres inconnues, et qui étaient souvent couronnées par le succès, donnaient aux théoriciens la conviction, justifiée d'ailleurs, qu'il y avait de nouveaux espaces à ajouter à ceux que

l'on connaissait déjà, et ils tiraient de cette idée, très juste en soi, la conclusion erronée que le monde habitable était plus grand qu'on ne le représentait.

La grande erreur que Ptolémée avait commise en donnant au monde connu une étendue égale à la moité de la circonférence du globe, parut alors correspondre aux réalités, et parmi tous les savants éditeurs du célèbre géographe, il ne s'en trouva pas un seul pour examiner critiquement les données sur lesquelles il avait établi cette mesure et pour mettre en doute son exactitude. Mais ces considérations, qui firent accepter si facilement la mesure ptoléméenne, ne paraissent avoir suggéré à aucun cartographe ou cosmographe l'idée qu'elle était encore au-dessous de la réalité et qu'il fallait revenir à celle de Marin de Tyr. En tous cas nous ne possédons aucun document, — toujours en exceptant les pièces attribuées à Toscanelli, — qui témoigne du fait. Il y eut six ou sept éditions de la cosmographie de Ptolémée avant la découverte de l'Amérique, et dans aucune on ne trouve trace d'une idée de ce genre. Dans toutes, on s'en tient à la mesure de 180 degrés fixée par le maître, acceptant ainsi les raisons qu'il avait données pour écarter la mesure de Marin de Tyr, qui ne fut prise en considération par aucun de ceux qui contribuèrent à la préparation de ces éditions.

VI. — La mesure de Ptolémée ne fut pas acceptée par les pilotes et les auteurs des portulans, qui la laissèrent aux faiseurs d'images du monde et autres cartes fantaisistes.

Les données de Ptolémée sur la grande étendue du monde connue, qui paraissaient alors si séduisantes à nombre de savants, ne furent pas cependant acceptées par tous les cosmographes. Loin de là, contrairement à ce que l'on pourrait supposer, il arriva que ceux sur lesquels on aurait cru que l'influence de Ptolémée devait

plus particulièrement s'exercer, les pilotes, les navigateurs, furent précisément ceux qui se montrèrent moins enclins à accepter ses idées, tandis que les littérateurs, les érudits, les savants de cabinet, les embrassaient avec ardeur. Ce fait curieux, que l'initiateur des études historiques sur la géographie du moyen âge, Lelewel, s'est attaché à mettre en lumière, est passé presque inaperçu (303). Il a cependant une très grande importance, car il montre que ceux qui étaient véritablement compétents en ces matières, ceux qui dressaient, à l'usage de la navigation, les cartes marines résumant les indications pratiques acquises sur les routes et les distances à parcourir, évitaient prudemment de s'engager dans les séduisantes hypothèses que pouvaient suggérer les vues de Ptolémée et de Marin de Tyr sur la grande extension qu'ils prétendaient donner au monde dans la direction de l'est.

Les auteurs des portulans avaient, en effet, les moyens de contrôler quelques-unes, tout au moins, des mesures enregistrées par Ptolémée ; ils connaissaient, pour les avoir parcourues eux-mêmes, une partie des régions décrites par le géographe alexandrin, ils savaient, par exemple, que la Méditerranée, qui avait été naviguée en tous sens par les Italiens et par les Catalans, avant l'ère des découvertes, était moins longue d'un tiers que ne la faisait Ptolémée, et ce fait seul suffisait pour discréditer auprès d'eux ses autres mesures. Les portulans qui nous restent de cette époque montrent que leurs auteurs n'ont tenu aucun compte des données du géographe alexandrin pour cette partie du monde.

Ces deux manières de voir donnèrent naissance à deux

---

(303) Dans différentes parties de son grand ouvrage sur la géographie du Moyen Age, M. Beazley a constaté cette influence néfaste de Ptolémée qui forme, selon son expression, un des plus étranges chapitres de l'histoire du développement des connaissances humaines. (*Dawn*, Vol. III, p. 517.)

catégories de cartes bien différentes; les unes où l'on s'efforçait de n'enregistrer que des indications précises, résultats de l'expérience acquise, les autres ayant un caractère plutôt théorique que pratique, où l'imagination, suppléant au manque d'information, donnait du monde une image hypothétique quelquefois fantaisiste.

Les premières sont les portulans, les cartes marines, œuvres de professionnels qui visaient à l'exactitude et qui recueillaient avec soin les informations pouvant avoir une utilité pratique; ce sont les documents cartographiques les plus précieux qui nous restent du moyen âge, les seuls qui nous renseignent exactement sur la connaissance que l'on avait alors du globe. Les secondes sont ces images du monde, d'un aspect si séduisant, œuvre de cosmographes souvent très érudits, mais où l'imagination et les données théoriques tiennent plus de place que les indications pratiques. Ces documents fastueux, d'un aspect si agréable, nous renseignent sur les systèmes et les idées cosmographiques qui avaient alors cours, ils nous induisent en erreur sur l'état véritable des connaissances géographiques du temps (304).

C'est dans des cartes de cette catégorie que nous trouvons l'expression du système de Ptolémée sur la grande étendue du monde connu. Les auteurs des autres cartes, malgré les emprunts qu'ils font quelquefois au géographe grec, s'en tiennent, en général, à l'ancienne conception

---

(304) Lelewel s'est étendu longuement sur la distinction notée ici entre ces deux sortes de cartes et explique la valeur des premières par rapport aux secondes. On dressait celles-là dans tous les ports de commerce et ceux qui les faisaient travaillaient sur des matériaux sérieux qu'ils recueillaient et conservaient à cet usage. Les marins y avaient toute confiance; les savants les dédaignaient parce qu'elles n'étaient pas toujours construites d'après des règles rigoureusement scientifiques, bien qu'elles donnassent des indications plus sûres que celles qu'on pouvait tirer des cartes de l'autre catégorie. (LELEWEL, *Géographie du Moyen Age*, Vol. II, pp. 45-47.)

qui renfermait le monde habité dans l'espace que parcourait le soleil en neuf heures. Ceux qui, avec Ptolémée, ajoutaient à cet espace trois heures de la course du soleil, soit 45 degrés, appartenaient à la première catégorie de cosmographes. Plus tard on les voit abandonner les idées de Ptolémée pour celles de Marin de Tyr et donner, comme lui, au monde 225 ou 230 degrés; mais à l'époque où Toscanelli florissait, personne n'avait encore eu cette singulière idée, car tous les documents cartographiques du moyen âge qui nous sont parvenus appartiennent à l'une ou à l'autre des deux catégories qui ont été indiquées: celle comprenant les cartes dont les auteurs s'en tiennent à la tradition qui donnait à l'Œcumène 135 ou 140 degrés environ, et celle des cosmographes qui avaient adopté la mesure de 180 degrés donnée par Ptolémée. Il n'y en a pas une seule dressée d'après la mesure de Marin de Tyr.

VII. — Les cosmographes compétents de l'époque ne donnaient pas au monde connu une grande extension vers l'est.

Si l'on veut une confirmation des vues qui viennent d'être exposées, et particulièrement de ce fait que l'idée d'étendre le monde connu aux deux tiers de la circonférence du globe, était étrangère aux cartographes du temps de Toscanelli, on n'a qu'à examiner de près les cartes les plus connues qui nous restent de la période antérieure à la découverte de l'Amérique.

L'une des plus remarquables est la carte catalane de 1375, que nous citions tout à l'heure. Ce document, qui émane d'une école cartographique justement réputée, est bien véritablement une image du monde, non tel que se le représentaient les théoriciens et les faiseurs de systèmes, mais des cosmographes versés dans la matière. En ce qui concerne les extrémités de l'Asie, l'auteur de cette carte avait puisé, non sans discernement, à tous les ren-

seignements que l'on possédait alors (305). Il emprunte à Marco Polo ses principales informations, mais non toutes; il distingue et choisit. Ainsi, il place exactement Cathay, mais il écarte Cypangu que Marco Polo avait placée beaucoup trop à l'est, et, prudemment aussi, il glisse sur ce que le voyageur vénitien avait dit des milliers d'îles de cette région. Son monde habitable, loin d'avoir les proportions démesurées que lui donne Ptolémée, ou celles extravagantes que lui assigne Marin de Tyr, est plus petit qu'il ne l'est en réalité (306), ce qui montre qu'il travaillait sur des données positives et ne se laissait aller à aucune hypothèse.

La carte de Fra Mauro, bien que sans valeur, malgré sa notoriété, donne, cependant, en ce qui concerne l'étendue du monde, une indication qui se rapproche davantage de la réalité. Ce cosmographe, qui emprunte également beaucoup à Marco Polo, ne juge pas, cependant, qu'il résulte de sa relation que l'Asie s'avançât à l'est autant que le supposait Ptolémée, et la renferme dans des limites qui ne dépassent guère à l'est le 125e méridien (307).

---

(305) « On peut considérer la carte catalane comme la quintessence de la « cartographie de l'Asie Orientale. » (CORDIER, *L'Extrême-Orient dans l'Atlas Catalan*, Paris, 1895, p. 46.)

(306) Ravenstein a calculé que la carte catalane comptait, du cap de Roca aux extrémités orientales de la Chine, environ 116 degrés (*Martin Behaim*, p. 64) alors qu'il y en a en réalité 132. Nordenskiold a fait un calcul à peu près semblable (*Periplus*, p. 30).

(307) Cette carte étant circulaire et les lieux y ayant été répartis de manière à remplir un cercle parfait, ne peut fournir des indications de distances bien rigoureuses. M. Ravenstein en a déduit les mesures suivantes :

Du cap de Roca à Gibraltar	3°30
De Gibraltar à la Syrie	41°
De la Syrie aux côtes orientales de la Chine.	80°
Total.	124°30
La partie s'étendant des côtes de la Chine et du Japon à celles du Portugal est donc de	235°30
Total.	360 00

M. Gallois estime, au contraire, que si on rendait à cette carte « en l'éti-

Une autre carte qui est de la même époque, mais qui est bien supérieure à celle de Fra Mauro, traduit la même conception de l'étendue du monde connu. C'est le planisphère génois, de forme elliptique, qui est daté de l'année 1457. On ne peut déterminer exactement quelle mesure son auteur a adoptée, mais il est certain qu'il réduit d'environ 40 degrés, au moins, celle de Ptolémée. Lelewel a calculé que du cap Bojador aux extrémités de l'Orient il compte 142 degrés et Ravenstein a réduit cette distance à 136 degrés sur un parallèle moyen. Nous sommes loin, on le voit, des 180 degrés de Ptolémée (308).

« rant de l'est à l'ouest, ses dimensions vraies, nul doute que le continent « n'y dépasse en largeur les 180 degrés de Ptolémée. » (*Toscanelli et Chr. Colomb. Annales de Géo.*, 15 mars 1902, p. 107.) On voit que M Gallois n'est pas très sûr de la supposition qu'il avance. Elle est, en effet, des plus hasardées. On ne trouve dans les nombreuses légendes dont cette carte est couverte aucune expression qui la justifie. Et si, à défaut d'une échelle qui manque à cette carte, on prend pour terme de comparaison la longueur de la Méditerranée qui était bien connue de tous les cosmographes italiens, on trouve que le calcul de M. Ravenstein doit être exact. Nordenskiold a donné une évaluation qui se rapproche de celle-là, quand il dit que d'après Fra Mauro il y aurait 180 degrés du Japon aux Açores (*Periplus*, p. 141), ce qui donne à l'ancien continent une étendue d'environ 140 degrés.

(308) Cette carte, une des plus remarquables que nous ait laissées le moyen âge, semble avoir été dressée entièrement d'après des indications fournies par les Portulans. Elle porte cependant une inscription à moitié effacée que Fischer croit être parvenu à déchiffrer pour la première fois, et où il lit *cum marino accordata*, ce qu'il interprète comme signifiant que la carte a été faite conformément aux idées de Marin de Tyr. (*Sammlung Mittelalterlicher Welt- und Seekarten*, 1886, p. 155.) Cette opinion, que Lelewel avait déjà soutenue (*Épilogue*, p. 167), soulève de graves objections. D'abord le membre de phrase *cum marino accordata* peut se rapporter, comme le fait remarquer Nordenskiold (*Periplus*, p. 62), à un marin du temps et non à Marin de Tyr, et cette interprétation est confirmée par le fait que, d'après l'auteur même de ce planisphère, il veut faire une carte purgée des choses frivoles de certains cosmographes. Ce serait donc conformément aux indications fournies par les Portulans qu'il aurait dressé sa carte, et ce qui montre que telle était réellement son intention, c'est qu'il emprunte aux Portulans les contours et l'étendue qu'ils donnent à la Méditerranée et à la mer Noire, fait qui ne peut se concilier avec le système de Marin de Tyr et de Ptolémée. Cette carte est pourvue d'une échelle dont les divisions sont indiquées en milles des Portu-

Un certain nombre d'autres cartes du XIVe siècle et du commencement du XVe rentrent dans cette catégorie. Telles sont par exemple les deux cartes de Dalorte-Dulcert de 1325 et de 1339, celle dite laurentienne de 1351, celles des frères Pizigani de 1367 et de 1373, celle de Viladestes de 1414, et le planisphère d'Andrea Bianco de 1436, qui sont assurément bien imparfaits et qui contiennent bien des indications erronées, mais qui sont, néanmoins, basées sur des données sérieusement recueillies et qui ont pour objet de renseigner et non de flatter l'œil ou de faire prévaloir un système quelconque.

Sans doute il y a quelque incertitude sur les résultats auxquels on arrive en mesurant, sur les cartes du moyen âge, des distances comme celle qui s'étend sur toute la longueur du monde, ou sur une grande partie de cette longueur, parce qu'on peut se tromper sur le point exact d'où on doit les compter, et surtout parce que l'échelle varie avec les cartes et souvent plusieurs fois dans la même carte ; mais l'unité de mesure était toujours la même : le mille des Portulans, correspondant à peu près à la lieue espagnole comprise dix-sept fois et demie dans le degré équatorial. C'est une base fixe qui écarte la possibilité d'erreurs assez considérables pour rien changer au fait que nous nous bornons à noter ici, qui est que les meilleures cartes et portulans de l'époque de Toscanelli ne donnent pas au monde connu alors l'étendue extravagante que lui avait attribuée Marin de Tyr, ni même celle à laquelle Ptolémée l'avait ramenée.

---

lans ; malheureusement on ne peut en tirer grand parti, parce que le rapport des milles au degré varie dans différentes parties de la carte. Malgré cette difficulté on ne peut guère se tromper en s'arrêtant à l'évaluation donnée par Lelewel : 142 degrés ou 150 au maximum (*Épilogue*, p. 180), ou à celle de Ravenstein qui réduit ce chiffre à 136 (*Martin Behaim*, p. 64). Ongania a donné une reproduction photographique de cette carte ; c'est le n° X de sa collection.

L'évolution dans les idées qui amena l'adoption de la plus exagérée de ces deux mesures date seulement des dernières années du xve siècle (309). Mais il est à remarquer que les éditeurs de Ptolémée furent les derniers à l'adopter, car c'est dans la carte de Ruysch, ajoutée à l'édition de 1508, qu'elle apparaît pour la première fois. Et encore faut-il noter que l'auteur de cette carte essayait de traduire cartographiquement les découvertes de Colomb et celles de ses compagnons, et nullement la conception géographique de Marin de Tyr.

Parmi les cartes qui viennent d'être citées, il y en a plusieurs qui sont typiques; elles suffisent pour justifier notre assertion qu'à l'époque où on les dressait on ne songeait pas à faire revivre les idées cosmographiques de Marin de Tyr, et qu'on ne trouvait pas encore dans les récits de Marco Polo des motifs de croire que les limites de l'Asie orientale devaient être reportées plus loin vers l'est. A cette date les seules mesures du monde que l'on admettait étaient celles des cartographes de profession qui, se basant sur les indications fournies par les portulans et sur la tradition, donnaient à l'Œcumène une étendue égale à celle de la course du soleil pendant neuf heures sur vingt-quatre, soit environ 135 degrés, ou celle des novateurs

---

(309) Dans son langage baroque mais expressif, Lelewel a très bien montré la perturbation que causa dans les notions géographiques la découverte de ce qu'il appelle les vieilleries surannées de Ptolémée et de Marin de Tyr, qui mirent les véritables cosmographes en opposition avec les géographes de cabinet.

« La cartographie des cosmographes fut bientôt inquiétée et agitée par « cette découverte. Les savants de la Renaissance se soulevèrent contre les « conceptions étroites des cosmographes ; pleins de compassion pour leur « ignorance, ils recommandèrent la belle découverte par tous les moyens de « la science et de la vénération pour la sagesse ancienne. Les cosmographes, « ébranlés dans leur conviction, commencèrent à douter de leurs connaissan- « ces positives et à transiger avec la présomption crédule des savants. » (*Géo. du Moyen Age. Épilogue*, p. 176.)

qui, ayant accepté les déterminations de Ptolémée, considéraient le monde connu comme s'étendant sur la moitié de la circonférence du globe.

Si l'idée que les Indes orientales étaient accessibles par la voie de l'ouest avait obtenu quelque créance auprès des cosmographes et des géographes du temps, il semble qu'elle aurait trouvé son expression dans quelque document cartographique. La question était assez importante et assez séduisante pour tenter les cartographes, et plus d'un aurait montré par quelque carte dans quels termes elle se posait pour lui. Le fait que, malgré toutes les recherches des érudits, il a été impossible de découvrir aucune pièce authentique de ce genre milite fortement contre la supposition qu'elle a pu exister ; une carte ayant un caractère aussi extraordinaire aurait trop fixé l'attention pour disparaître sans laisser de trace (310).

VIII. — Evolution fâcheuse dans les conceptions géographiques ; interprétation erronée de Marco Polo.

Le coup d'œil que nous venons de jeter sur les idées que l'on entretenait au moyen âge sur l'étendue du monde connu, montre qu'on est peu justifié à dire que Toscanelli a pu emprunter, à quelque document cartographique du temps, la notion que l'espace maritime, séparant les deux extrémités du monde, ne dépassait pas 130 degrés. Cette notion était étrangère à l'époque à laquelle il vivait. Elle était bien exposée, comme on l'a vu, dans les extraits de Marin de Tyr que Ptolémée avait donnés ; mais ce dernier

(310) La seule exception que l'on pourrait opposer à ces exemples est le globe de Laon qui donne au monde connu environ 250 degrés ; mais, outre qu'il n'est pas certain que ce globe, qui porte une légende mentionnant l'année 1493, soit antérieur à cette date, il n'a aucun caractère scientifique. Nous en parlerons ailleurs.

en avait si complètement démontré l'erreur que personne, à l'exception du seul Toscanelli —, si c'est lui qui est l'auteur de la lettre de 1474, — ne s'était cru autorisé à la faire revivre, et ce n'est que dix ans après sa mort que nous trouvons dans le globe de Behaim, dans la lettre de Monetarius, dont il sera question dans une autre étude, et dans celle de Colomb de 1498, les premiers documents authentiques où elle soit nettement exprimée (311).

Ces trois documents, nous le montrerons dans notre VI[e] étude, ont la même source. Ils viennent directement de Marco Polo et de Marin de Tyr; mais une pièce nouvellement découverte, et sur laquelle nous reviendrons, a montré que c'est l'*Imago Mundi* qui a suggéré à Behaim et à Monetarius, nous ajoutons comme à Colomb, l'idée que les mesures de Marin de Tyr devaient être préférées à celles de Ptolémée. A cette époque Marco Polo était devenu populaire, et les faiseurs de cartes et de globes illustrés se persuadèrent aisément qu'on devait trouver dans ses récits la confirmation de ce qu'avait dit Marin de Tyr relativement à la grande extension de l'Asie vers l'est. Une fois férus de cette idée, on les voit se livrer à des combinaisons bizarres pour faire concorder cette notion avec les informations recueillies par les pilotes, qui furent bouleversées, ou simplement écartées, pour faire place à des conceptions étranges dont les plus insensées, dit Lelewel, étaient les plus accréditées (312). La relation de Marco Polo, mal comprise et mal connue, fournit des arguments

(311) Il existe un autre document cartographique, antérieur à ceux-là, que l'on considère comme ayant été fait d'après le système de Marin de Tyr ; C'est la carte de Martellus, que l'on date de l'année 1489. Mais cette date n'est pas rigoureusement établie et il est contestable que la carte même étende le monde connu jusqu'aux limites que lui donne Marin de Tyr. Ici, cela importe peu, d'ailleurs, puisqu'il n'est pas douteux que ce document soit postérieur à la mort de Toscanelli.

(312) Lelewel, *Géographie du Moyen Age. Épilogue*, p. 182.

à ces prétendus novateurs qui déplacent Cathay, Quinsay, Kambaluc, pour les transporter dans des régions lointaines, et qui couvrent l'océan oriental d'îles plus ou moins étendues : Cypangu se déploya entre le 270ᵉ et le 288ᵉ degré de longitude, à 40 degrés seulement du premier méridien du monde (313).

La découverte de l'Amérique sembla tout d'abord donner raison à ceux qui avaient adopté ce système, et après ce grand événement, on vit surgir des cartes où les extrémités orientales de l'Asie empiétaient sur l'autre hémisphère et allaient même se rattacher aux terres nouvellement découvertes. Cette géographie imaginaire s'était si bien implantée dans les esprits, que la constatation que l'Amérique formait un continent qui s'interposait entre les deux extrémités du vieux monde ne put la faire disparaître, et que l'on continua, contre toute raison, à faire des cartes où Cathay, Quinsay, Zaiton et Cipangu figuraient encore à 100 degrés à l'est de leur méridien véritable. Les meilleurs géographes se laissèrent prendre à ces nouveautés et il s'écoula plus d'un siècle avant qu'on ne se rendît compte de l'énormité de ces erreurs, qui ne disparurent entièrement qu'au XVIIᵉ siècle (314).

---

(313) Lelewel s'exprime ainsi à ce sujet : « Par une singulière interprétation « de ce qu'avait relaté Marco Polo, les îles et l'Inde furent renvoyées au « delà du 180° degré sur l'autre hémisphère, pour y former, avec la Chine et « le Japon, la prolongation du continent, étendu par 180 degrés, et pour com- « pléter la mappemonde de Ptolémée... Ainsi parut une mappemonde d'une « étrange configuration... Paolo Toscanelli, en 1474, expédia une semblable « carte à Christophe Colomb et Béhaim, en 1492, l'étala en entier sur son « globe, à Nuremberg. » (*Op. cit., Prolégomènes*, p. LXXXVI.)

(314) En 1508, Ruysch plaçait le Cathay à 223 degrés à l'est des Canaries : trois ans plus tard Sylvanus l'avançait jusqu'au 250° méridien. Schoner le ramenait, en 1515, au 250° méridien et en 1520, au 220°. Mais en 1538 le Grand Mercator fixait Quinsay au 225° méridien ; trois ans plus tard, il est vrai, il se corrigeait et repoussait cette ville à 35 degrés plus à l'ouest et en 1569, dans son célèbre planisphère, il la plaçait au 150° méridien, où Ortelius la laissa

Mais, il faut le répéter, à l'époque où Toscanelli est supposé avoir envoyé à un roi de Portugal les indications géographiques, si singulièrement erronées, que contenait la lettre de 1474, ces conditions n'existaient pas. On ne s'était pas encore persuadé que l'Amérique, dont on ne soupçonnait pas l'existence, formait un prolongement de l'Asie et personne ne s'était ingénié à trouver dans Marco Polo des raisons de croire qu'il plaçait le Cathay et les villes de cette province dans l'autre hémisphère. Quant à l'idée que les deux extrémités du monde n'étaient séparées que par un intervalle maritime de 130 degrés, on n'en trouve l'expression, à cette date, que dans les extraits de Marin de Tyr donnés par Ptolémée, ce qui devait suffire pour montrer que l'auteur de la lettre de 1474 n'a pu l'emprunter qu'à cette source (315).

IX. — Albert le Grand, Roger Bacon et d'Ailly adoptent l'opinion de quelques anciens sur le peu de largeur de l'occident occidental.

S'il est démontré que, du temps de Toscanelli, aucun cartographe n'avait encore eu l'idée d'emprunter à Marin de Tyr sa mesure extravagante du monde, trois savants du moyen âge avaient cité quelques passages d'auteurs anciens, exprimant l'opinion que l'espace maritime s'étendant à l'ouest, n'était pas considérable.

Albert le Grand au XIIIe siècle (316), Roger Bacon au

---

en 1570, et où on la trouve sur la plupart des cartes du XVIe et du XVIIe siècle. C'était encore une douzaine de degrés en trop, puisque Quinsay, aujourd'hui Hang-Tchéou, est au 120°10' est de Greenwich, c'est-à-dire à environ 148 degrés à l'est de l'ancien méridien des Canaries; mais à l'époque on ne pouvait guère être plus exact.

(315) « Jusqu'à présent on n'a pas encore vu une carte datée d'une époque « antérieure à l'année 1474 qui représente les côtes d'Asie comme rivage opposé à celles d'Europe. » (H. Wagner, *op. cit.*, p. 119.)

(316) C'est dans son traité cosmographique sur la nature des lieux (*De Na-*

XVIe (317), et le cardinal d'Ailly au XVe (318), s'étaient montrés favorables à cette manière de voir, sans toutefois donner aucune raison pour cela; mais comme ces savants jouissaient d'une grande autorité, on peut se demander si Toscanelli ne trouva pas, dans leur adhésion à cette thèse, une raison pour s'y rallier lui-même, malgré les objections de Ptolémée. Il est vraisemblable qu'Albert le Grand et Bacon ne connaissaient pas ces objections; mais il n'en était pas de même pour d'Ailly. Celui-ci, qui n'avait lu que l'*Almageste* de Ptolémée, quand il citait, dans l'*Imago Mundi* et dans l'*Epilogus*, les opinions d'Aristote et de

---

tura locorum) qu'Albert le Grand a exposé ses vues sur le monde habitable. Ce traité, comme tous ceux de ce savant encyclopédiste, n'est pas d'une lecture facile et on n'est pas toujours certain de distinguer les opinions qu'il analyse de celles qui lui sont propres. Il n'est pas douteux qu'il professait que la terre était ronde et qu'il croyait aux antipodes habitables; mais il est permis de douter qu'il croyait que les deux extrémités du monde n'étaient pas séparées par un intervalle maritime considérable. Cependant on le place généralement parmi ceux qui avaient cette croyance. Voyez sur ce point l'étude du P. Mandonnet dans *Les Dominicains*, ch. IV.

(317) Voici deux passages de Roger Bacon qui se rapportent plus particulièrement à ce point.

Et ideo habitatio inter orientem et occidentem non erit medietas æquinoctialis circuli, nec medietas rotunditatis terræ, nec duodecim horæ ut æstimant, sed longe plus mediate rotunditatis terræ et plus quam revolutio medietatis cœli. — Et pour cette raison l'espace habité entre l'Orient et l'Occident ne sera pas la moitié du cercle équinoxial, ni la moitié de la rondeur de la terre, ni douze heures, comme on l'estime, mais beaucoup plus que la moitié de la terre et plus que la révolution de la moitié du ciel. (*Opus Majus*, Edition Bridge, Vol. I, p. 293.)

Manifestum est igitur quod a fine occidentis usque ad finem Indiæ supra terram erit longe plus quam medietas terræ : Il est donc manifeste que de l'extrémité de l'Occident jusqu'à l'extrémité de l'Inde sur la (surface de la) terre, il y aura beaucoup plus que la moitié de la terre. (*Loc. cit.*, p. 301.)

(318) Nous donnons ailleurs, ci-après, ch. VII, quelques-unes des phrases typiques de d'Ailly touchant ce point. Elles se trouvent aux chapitres VIII, XI, XV, XLVIII et LI de l'*Imago Mundi* ; aux paragraphes « De la forme de la Terre » et « De la Mer » de l'*Epilogus* et aux chapitres XVIII et XIX du *Compendium*. Toutes les citations qui s'y trouvent d'Aristote, de Sénèque, de Pline, d'Averroès, etc., sont empruntées littéralement à Roger Bacon. Voyez l'*Opus Majus*, Edition Bridge, Vol. I, pp. 290-309.

Sénèque favorables à l'idée que le monde connu s'étendait plus vers l'est qu'on ne le supposait, n'avait pas modifié sa manière de voir quand, plus tard, il prit connaissance de la *Géographie* de Ptolémée, où le système de Marin de Tyr était si judicieusement critiqué. Au contraire, il l'avait expressément maintenue, et pour la justifier il s'était borné à dire qu'Aristote et Sénèque devaient en savoir davantage que Ptolémée.

Il faut croire que de telles assertions, dénuées de toute preuve, et en contradiction avec des données bien justifiées, n'influencèrent aucun des cosmographes du temps, puisqu'il n'y a pas trace de l'existence d'aucune carte, antérieure à l'année 1474, montrant l'Asie se prolongeant à l'est au delà de ses limites connues. Peut-on supposer qu'elles eurent plus d'action sur Toscanelli, et qu'il y a là une explication de l'ardeur avec laquelle il aurait embrassé la thèse singulière qu'on lui prête et qu'il aurait successivement recommandée au roi Alfonso et à Colomb? Nous ne le pensons pas. Les véritables savants ne se laissent pas convaincre si facilement. Ils veulent connaître la raison des choses, et nous devons croire que si Toscanelli avait voulu attacher son nom à une thèse comme celle-là, il aurait cherché à savoir ce qu'en avaient pensé les anciens chez lesquels elle avait pris naissance. Dans ce cas, il ne lui aurait pas échappé qu'elle n'était pas généralement acceptée par les anciens eux-mêmes, qu'Ératosthène, dont l'opinion valait bien, en pareille matière, celle d'Aristote, avait dit que le passage par mer de l'une des extrémités du monde à l'autre était impraticable (319) ; que Strabon, après avoir

---

(319) Nous avons donné plus haut le passage où Eratosthène dit qu'on pourrait passer d'une extrémité du monde à l'autre *si l'immensité de l'Atlantique* n'y faisait obstacle (STRABON, I, IV, 6, TARDIEU, Vol. I, p. 109), ce qui est suffisamment clair. Ce que nous savons des idées d'Eratosthène sur la grandeur du monde confirme cette indication. Ce mathématicien donnait au grand pourtour de la terre 252 000 stades et 200.000 seulement sur le parallèle moyen

raisonné la question, avait conclu que cette partie de la mer était infranchissable (320) ; que Posidonius pensait que la longueur de la terre habitable ne représentait que « la moitié du cercle total sur lequel elle était prise » (321), et que Pline avait nettement déclaré que le trajet d'une des extrémités du globe à l'autre « n'était praticable ni de notre partie vers l'autre, ni de l'autre vers nous » (322).

Remarquons encore que l'hypothèse de la proximité des deux extrémités du monde trouvait des adversaires chez beaucoup de cartographes et d'auteurs que Toscanelli devait connaître. Les cartes du monde que nous avons citées, et celles des divers suppléments ajoutés à Ptolémée le montrent clairement. Notons aussi que saint Thomas

---

[illegible]

(320) [illegible]

(321) [illegible]

(322) [illegible]

d'Aquin, dont les écrits étaient très répandus et qui admettait le principe de la sphéricité du globe, avait cependant détruit le fameux argument d'Aristote sur la présence des éléphants en Asie et en Afrique, en faisant judicieusement observer que cela prouvait la similitude des climats et non la proximité des lieux (323). Albert le Grand avait dit que de *vastes mers* étaient interposées entre les deux hémisphères (324) et Sacrobosco, que tout le monde connaissait, s'en tenait aux mesures de Ptolémée.

Toutes ces choses, qui ne pouvaient être ignorées de Toscanelli, nous ramènent à la conclusion à laquelle tant d'autres faits nous conduisent, que si l'astronome florentin est bien l'auteur de la lettre de 1474 et de la carte qui devait l'accompagner, il n'a pu emprunter qu'au seul Marin de Tyr l'idée fondamentale qui y est exposée de la séparation des deux extrémités du continent par un espace maritime de 130 degrés.

X. — Témoignage décisif de Colomb que son système sur la proximité de l'Asie venait de Marin de Tyr.

Si les faits précédemment exposés ne suffisent pas pour faire remonter à Marin de Tyr seul le système géographique attribué à Toscanelli, le témoignage de Colomb va faire disparaître tous les doutes qui pourraient subsister à cet égard.

Toscanelli, ou l'auteur quel qu'il soit de la lettre à Martins, ne dit pas d'où lui vient l'idée fondamentale de son projet de passage aux Indes par l'ouest; mais on nous assure qu'il communiqua ce projet à Colomb et c'est même pour cela seulement qu'on veut voir en lui l'initiateur de la découverte de l'Amérique. Or, Colomb nous dit caté-

---

(323) *Apud* Mandonnet, *Les Dominicains*, p. 59.
(324) Humboldt, *Examen critique*, Vol. I, p. 56.

goriquement que cette idée vient de Marin de Tyr (325). Quelle meilleure preuve peut-on donner de cette origine à ceux qui admettent l'authenticité de la fameuse lettre et sa communication à Colomb ? Si l'on dit que le projet du grand Génois n'est pas celui de Toscanelli, on enlève à ce dernier l'honneur d'être l'initiateur de la découverte de l'Amérique. Il en est de même si l'on avance que Colomb a apporté des modifications au projet de Toscanelli, et qu'il l'a fait sien parce qu'il y a ajouté.

Ces deux assertions ne sont pas tenables d'ailleurs. Quelles que soient les différences qu'on croit trouver entre les deux projets, — nous verrons plus loin ce qu'elles valent, — ils ont en commun un trait fondamental qui les identifie : la réduction au même nombre de degrés de l'espace maritime s'étendant à l'ouest de l'Europe et de l'Afrique. Il faut donc tenir pour certain que le projet exposé dans les pièces attribuées à Toscanelli est basé sur une donnée empruntée directement au seul Marin de Tyr. Voyons maintenant s'il est dans les choses possibles ou probables que cet astronome ait fait cet emprunt.

XI. — Toscanelli aurait-il adopté la mesure de Marin de Tyr ? L'erreur sur la longueur de la Méditerranée.

Parmi les raisons qui font douter que Toscanelli ait pu accepter la mesure que Marin de Tyr donnait au monde connu, il y en a une d'un très grand poids, qui a été mentionnée ci-dessus et sur laquelle il faut revenir.

Ptolémée et Marin de Tyr n'étaient arrivés à étendre l'ancien hémisphère terrestre, l'un au 180e méridien, l'autre jusqu'au 225e, qu'en faisant plusieurs erreurs dans la mesure des distances comprises entre les colonnes d'Her-

(325) CHR. COLOMB, lettre du 3 juillet 1503 ; BART. COLOMB, carte de 1506.

cule et la Chine, erreurs dont l'une des plus grandes était la supposition que la Méditerranée mesurait de l'ouest à l'est 62 degrés au lieu de 41, c'est-à-dire en attribuant à cette mer intérieure 11 degrés de plus qu'elle n'avait en réalité. Si grande qu'elle soit, cette erreur ne suffit pas, évidemment, pour expliquer l'étendue considérable que les deux cosmographes donnaient au monde. Il fallait que bien d'autres erreurs s'ajoutassent à celle-là pour arriver au chiffre extraordinaire auquel l'un et l'autre s'étaient arrêtés, surtout le dernier ; toujours est-il qu'elle entre pour beaucoup dans leur évaluation. Or, du temps de Toscanelli, il y avait bien longtemps que cette manière de voir avait été rectifiée (326). Les auteurs des Portulans, qui connaissaient particulièrement bien la Méditerranée, puisqu'ils étaient tous originaires de quelque port de la région, avaient reconnu que cette mer intérieure ne se développait pas sur la grande longueur que lui donnaient les deux anciens cosmographes et l'avaient ramenée à ses véritables proportions. Déjà sur la carte d'Edrisi, qui est de l'année 1154, l'erreur avait à peu près disparu (327), et on ne la trouve pas sur la carte pisane de 1300 et sur celle de Giovanni de Carignan qui est de la même époque. La carte de Johannes Leardus, de 1452, ainsi que la carte génoise de 1447-1457, la rectifient également, et elle ne

---

(326) « *The error as regards the length of the Mediterranean was early* « *discovered by mariners, as is shown by the more correct dimensions* « *given to the Mediterranean and Black seas on some portolanos of the* « *XIVe century*. » (Nordenskiold, *Fac-simile Atlas*, p. 32.) Cela ne veut pas dire que l'erreur était corrigée sur tous les portulans et par tous les cartographes, car, parmi ces derniers, il y en eut qui la reproduisirent jusqu'au XVIIe siècle. Mais ceux qui avaient pris la peine de se renseigner la connaissaient et l'évitaient. Ruysch, en 1507 ne la commettait pas.

(327) Edrisi fait la Méditerranée trop large, mais il réduit beaucoup la longueur que Ptolémée et Marin de Tyr lui avaient attribuée. (Voyez Nordenskiold, *Periplus*, p. 14.)

figure pas non plus sur la mappemonde de Fra Mauro, si pleine, autrement, d'erreurs de ce genre (328).

On pourrait multiplier ces exemples. Dès le XIV[e] siècle, les Portulans dans lesquels il faut voir, non des cartes savantes, mais des routiers maritimes donnant le résultat d'observations pratiques, recueillies patiemment et enregistrées avec soin, représentaient exactement la Méditerranée sans les erreurs que Ptolémée avait commises dans cette partie de sa géographie et, par conséquent, sans celles de Marin de Tyr, que, sur ce point, le savant alexandrin avait simplement copiées (329).

En acceptant sans aucune réserve la mesure que Marin donnait au monde connu, on ne tenait aucun compte des rectifications, si importantes et si généralement admises, apportées à la longueur que ce géographe, suivi ici par Ptolémée, avait attribuée à la Méditerranée. Toscanelli, s'il est l'auteur de la lettre de 1474, a procédé comme s'il ne connaissait pas ces rectifications ou comme s'il ne les acceptait pas, deux suppositions également inadmissibles, il semble. Un savant astronome qu'on nous représente aussi comme un savant géographe, et qui, en tous cas, se serait occupé assez sérieusement de géographie et de cosmographie pour présenter à un souverain étranger, qui l'avait consulté sur ce point, une théorie sur la longueur de la partie de la circonférence du globe qu'il restait à parcourir, ne peut pas avoir ignoré l'existence de tant de

---

(328) Cette partie du planisphère de Fra Mauro, dit Nordenskiold, est la seule qui soit approximativement exacte : « *This part of the planisphere is the only part that is approximatively correct.* » (*Periplus*, p. 62.)

(329) « Les erreurs principales que Ptolémée avait commises dans la forme « de la Méditerranée sont corrigées et les caractères essentiels de la grande « mer intérieure sont présentés avec une exactitude et une minutie de détails « qui, à première vue, distinguent les Portulans des productions antérieures « de la cartographie. » (BEAZLEY, *The first true maps. Nature*, 15 décembre 1904, Londres.)

cartes, dressées par ses propres nationaux, qui obligeaient à faire d'importantes rectifications à la mesure du monde qu'il adoptait. Il y a là un fait qui milite très sérieusement contre la compétence cosmographique de l'auteur, quel qu'il soit, de la lettre et de la carte qui auraient été envoyées en 1474 au Portugal (330).

XII. — L'erreur de Marin de Tyr sur la longueur du monde connu avait été corrigée par Ptolémée : ses raisons.

Indépendamment des raisons qui viennent d'être données et qui suffisaient pour mettre un cosmographe avisé en garde contre les exagérations de Marin de Tyr, celles que Ptolémée avait fait valoir étaient si justifiées qu'il était impossible de ne pas les prendre en considération. Quelques courtes explications le feront aisément voir.

Personne ne prétend que ce soit par des calculs astronomiques, ou à la suite d'opérations géodésiques quelconques, qui étaient alors impossibles, que Marin de Tyr et Ptolémée arrivèrent, l'un, à compter 225 degrés du méridien des Canaries à celui des extrémités de l'Asie, l'autre, à rectifier ce calcul. L'un et l'autre cependant s'appuyaient sur des données positives. C'est en additionnant les distances notées par les divers routiers ou itinéraires qui existaient alors, et en interprétant les indications qu'on y trouvait, que Marin avait cru pouvoir attribuer au monde une si grande étendue. Les géographes n'avaient point alors d'autres données que celles-là qui, par leur nature même, ne pouvaient guère être exactes, tant à cause des

---

(330) Cette erreur du savant astronome est si singulière que M. Gallois n'a pu s'empêcher de s'en étonner : « Toscanelli donne au monde connu une « telle extension vers l'Orient, qu'il faut bien admettre qu'il acceptait la « longueur exagérée de 60 degrés attribuée par Ptolémée à la Méditerranée. » (*Les Géographes allemands*, p. 36.)

circuits dans les distances parcourues, des difficultés et des accidents de la route, qui faisaient varier le temps que l'on y mettait, que par cette tendance, commune à tous les voyageurs, d'exagérer la longueur du chemin fait. On ne pouvait donc utiliser les documents de ce genre qu'avec circonspection.

Marin de Tyr, ainsi que Ptolémée qui entreprit de le corriger, ne tint pas suffisamment compte de ces différentes causes d'erreur et il en résulta que leur carte du monde connu dépassa de beaucoup la réalité dans l'étendue qu'ils lui donnèrent. Chez le premier surtout l'exagération des éléments qu'il coordonnait fut considérable. On va en voir la raison.

Les anciens mesuraient le monde habité sur un parallèle commun qui le coupait à peu près vers le milieu, et s'étendait des colonnes d'Hercule aux extrémités de l'Asie. Marin ne s'écarta pas de cet usage; il prit sa mesure sur le même parallèle que ses prédécesseurs avaient pris pour base de leurs calculs, celui de Rhodes, le 36e, qu'il divisa en trois grands tronçons, compris, le premier, entre les Canaries et le passage de l'Euphrate, près d'Hiérapolis, le second entre ce dernier point et la Tour de Pierre, le troisième entre cette fortification et Sera, capitale des Sères. Pour les distances comprises dans le premier tronçon, Marin comptait 28.800 stades, soit 72 degrés (331). Ptolémée accepta cette supputation, sans y faire aucun changement, en quoi il se trompait, comme Marin, d'une vingtaine de degrés en trop. Mais il se montra plus sévère pour la distance assignée à l'espace s'étendant à l'est de l'Euphrate. A la première partie de cet espace, celle que limitait la montagne factice appelée Tour de Pierre, Marin donnait 26.280 stades; à la deuxième partie, celle com-

(331) Sur le parallèle de Rhodes le degré mesure en chiffres ronds 400 stades : 400 × 72 = 28.800.

prise entre cette forteresse et Sera, il donnait 36.200 stades, soit 62.480 stades pour les deux parties, et 91.280 stades pour toute l'étendue du monde connu, ce qui correspondait à 225 degrés, à raison de 404 stades et une fraction chaque, ou à 228 degrés, chiffre rond, si, pour éviter les fractions, il ne comptait que 400 stades au degré, sur le parallèle moyen.

Pour trouver cette longue distance, Marin se basait principalement sur une relation de voyage des plus incertaines, celle d'un certain marchand grec, qui comptait pour le trajet de la Tour de Pierre à Sera une durée de sept mois, durée que Marin avait traduite en stades, d'après la règle habituellement suivie pour l'évaluation des distances parcourues en ligne droite, dans un temps donné. Mais, outre que ce marchand n'avait pas fait tout le voyage lui-même, ce qui était déjà un élément d'incertitude, la route était si longue et si différente dans ses diverses parties, qu'on ne pouvait raisonnablement supposer qu'elle avait été parcourue tout le temps avec la même régularité. De plus, contrairement à ce que Marin admettait théoriquement, cette route n'avait pas été suivie en ligne droite, puisque ses principales étapes se trouvaient sur des parallèles différents ; d'Hiérapolis à Sera, par exemple, la route faisait un grand circuit par le nord afin de passer par la Tour de Pierre. Pour ces deux raisons, sur lesquelles il insiste particulièrement (332), Ptolémée réduisit considérablement la grande distance que Marin avait comptée de l'Euphrate

---

(332) « La distance entre le passage de l'Euphrate et la Tour de Pierre « étant, selon Marin, de 876 schœnes ou 26.280 stades, et celle de la Tour de « Pierre à Sera, métropole des Sines, étant de sept mois de marche, c'est-à-« dire de 36.200 stades, en les comptant toutes deux comme étant sur le « même parallèle, nous allons les réduire l'une et l'autre d'après la correc-« tion qui leur convient ; attendu que Marin ne paraît pas avoir retranché « l'excès résultant des détours. » (Ptolémée, *Géographie*, édition grecque-française de Halma, Paris, 1828, in-4°, ch. XI, pp. 29-30. Voyez aussi le ch. XII, pp. 31-35.)

à Sera. De 156 degrés environ, 62.480 stades, il la ramena à 105 degrés 1/2 qui, ajoutés aux 72 degrés admis entre les Canaries et l'Euphrate lui donnaient pour toute l'étendue du monde connu 177 degrés 1/2, soit 46 degrés en trop. Cette rectification était insuffisante; mais elle s'appuyait sur des raisons sérieuses qui ne pouvaient être négligées ou écartées.

XIII. — Du temps de Toscanelli rien n'autorisait à donner au monde connu la grande extension vers l'est que lui attribuait Marin de Tyr.

On n'exagère donc rien en disant qu'en 1474 aucun cosmographe instruit dans la matière n'était justifié à donner une plus grande étendue à l'habitable que celle admise par la tradition et à laquelle les Portulans étaient restés fidèles. Les indications fournies par Marco Polo n'autorisaient pas cette manière de voir, et, après la rectification apportée à la longueur que Ptolémée avait assignée à la Méditerranée, sa propre extension du monde connu à 180 degrés n'était plus acceptable.

Cependant, malgré ces raisons, malgré Ptolémée lui-même, qui avait écarté la mesure de Marin, l'auteur de la lettre de 1474 adopte cette mesure et en fait la base du plan de passage aux Indes qu'il est supposé avoir recommandé au roi Affonso de Portugal (333). Qu'un cosmo-

---

(333) « Malgré cette rectification [celle de Ptolémée] qui devait être familière à toute personne connaissant la théorie de Marin, puisque dans le « même ouvrage Ptolémée l'expose et la réfute, Toscanelli, sans essayer de « démontrer que le calcul du savant alexandrin était erroné, et sans faire « des études d'itinéraires, du moins nous devons le croire, puisque aucun « indice sur ces études ne nous est parvenu... Toscanelli, non seulement accepte « les idées de Marin... mais considérant que les terres que l'on supposait exister à l'orient de Serica devaient s'étendre à 10 degrés plus loin, il calcule « que Quinsay devait se trouver au 235° méridien. » (ALTOLAGUIRRE, *Cristobal Colon*, pp. 81-82.)

graphe ignorant qui aurait lu superficiellement Ptolémée, ou qui ne l'aurait connu que de seconde main, ait formulé un tel système, cela se conçoit encore; mais qu'un savant comme Toscanelli, qui paraît s'être occupé spécialement de Ptolémée (334) et qui, par conséquent, connaissait les raisons pour lesquelles le géographe alexandrin avait réduit de 45 degrés la mesure du monde de son prédécesseur, ait délibérément écarté toutes ces raisons, cela est vraiment bien extraordinaire. Notons que, pour prendre ce parti, il était obligé, non seulement, de rejeter les rectifications de Ptolémée, mais encore de ne tenir aucun compte de celles de bien des cosmographes qui avaient corrigé Ptolémée lui-même en réduisant considérablement sa propre mesure. Toscanelli aurait donc fermé les yeux sur toutes ces considérations et, sans prendre la peine d'étudier Marco Polo, il aurait transporté dans l'autre hémisphère, c'est-à-dire au delà des 180 degrés de Ptolémée, toute la région dont le voyageur vénitien avait parlé, région que la carte catalane, que la carte génoise et bien d'autres, y compris celle de Fra Mauro lui-même, avaient laissée dans les limites de l'hémisphère oriental. Le célèbre astronome aurait été ainsi le premier à méconnaître toutes les bonnes raisons qu'il y avait de circonscrire l'étendue du monde connu dans les limites que nombre de Portulans, d'accord avec une saine tradition, lui assi-

---

(334) Dans notre ouvrage sur la Lettre de Toscanelli, nous avions commis l'erreur de mettre en doute que le savant florentin se fût occupé spécialement de Ptolémée. M. Uzielli a relevé cette erreur : « Vignaud ne sait-il pas « ce que je dis dans mon livre [son volume sur Toscanelli, dans la *Raccolta*, « p. 301] que Regiomontanus, mort en 1472, c'est-à-dire deux ans avant « la date de la fameuse lettre, avait choisi Toscanelli pour revoir sa traduc- « tion de la géographie de Ptolémée. » (*Toscanelli, Colombo e la Leggenda*, p. 27.) Effectivement je ne le savais pas, mais je suis heureux de l'apprendre de mon bouillant adversaire, car sa rectification sert bien plus ma thèse que mon erreur.

gnaient pour adopter, contre toute vraisemblance, l'évaluation extraordinaire donnée par Marin de Tyr (335).

Rien n'est moins vraisemblable.

XIV. — Il n'était pas permis de choisir entre l'évaluation de Marin de Tyr et celle de Ptolémée.

On a dit qu'il n'y avait pas, à l'époque, des données scientifiques sur lesquelles la mesure du monde pouvait être établie, et que les vues avancées à cet égard, soit par Marin, soit par Ptolémée, n'exprimaient que des opinions plus ou moins arbitraires, entre lesquelles il était permis de choisir (336).

Ceux qui font cette objection confondent deux choses bien différentes : la mesure de la circonférence du globe et celle du monde connu, habité ou habitable. Les anciens n'avaient aucun moyen d'établir la première et ne pouvaient exprimer, sur ce point, que des opinions dont il est vrai de dire qu'aucune ne valait mieux que l'autre.

---

(335) « On peut dire jusqu'à plus ample informé que Toscanelli a été le « premier qui ait osé rompre en visière avec l'autorité de Ptolémée. » (H. Wagner, *op. cit.*, p. 236.) Il faut dire que le savant professeur fait cette constatation à l'éloge de Toscanelli ; Ptolémée était cependant plus près de la vérité que Marin, et d'autres cartographes avaient déjà rompu en visière avec lui, ceux, notamment, qui n'acceptaient pas sa mesure de la Méditerranée.

(336) Parlant des mesures de Ptolémée et de Marin de Tyr, M. Uzielli dit : « qu'elles sont toutes aussi admissibles les unes que les autres ; tout l'esprit « critique de Ptolémée ne pouvait résoudre la question, et Toscanelli ne « pouvait avoir aucune raison précise pour préférer un système à l'autre. » (Uzielli, *Toscanelli, Colombo e la Leggenda*, p. 281.)

Stophus Ruge a dit à peu près la même chose : « Ptolémée n'avait pas les « données nécessaires pour corriger Marin. Il ne s'agit entre les deux géo- « graphes de l'antiquité que d'opinion contre opinion et non de preuve contre « preuve... Si maintenant nous savons que l'étendue de l'Ancien Monde était « estimée encore trop grande par Ptolémée, puisqu'elle n'est pas de 180 degrés, « mais tout au plus de 130, nous ne pouvons pas faire un crime aux anciens « géographes de cette erreur, car leur opinion était fondée, non sur des me- « sures, mais sur de simples appréciations. » (Ruge, *Die Echtheit des Toscanelli Briefes*, p. 507.)

Mais il n'en était pas de même pour la partie de la terre que l'on savait être limitée à ses deux extrémités par l'Atlantique et par l'Océan. Cette partie avait été parcourue; on avait des données sur son étendue, données incertaines et plus ou moins exactes, mais positives, néanmoins, et sur lesquelles il était possible de baser une estimation qui pouvait être erronée, mais qui n'était ni fantaisiste ni arbitraire. La grosseur que l'on donnait au globe était une opinion dont les raisons échappaient à la critique scientifique; la mesure que l'on attribuait à l'Œcumène était motivée par des faits qui relevaient de la critique.

Cela est si vrai, qu'on était déjà arrivé à déterminer approximativement la mesure du monde connu, en ne lui attribuant que le tiers de la circonférence totale, soit environ 70.000 stades, lorsque Marin de Tyr et Ptolémée vinrent jeter le désarroi dans les idées, relativement exactes, que l'on entretenait à cet égard, en introduisant dans la géographie deux mesures nouvelles étrangères aux spéculations des cosmographes antérieurs.

Il importe d'insister sur ce point que l'erreur rectifiée par Ptolémée ne se rapporte pas directement à la mesure du monde connu, mais à la manière dont Marin avait fait usage de certains itinéraires pour évaluer la distance comprise entre l'Euphrate et l'extrémité de l'Asie. Ptolémée prouva qu'avec les éléments mêmes que Marin possédait, il avait indûment étendu cette partie de l'Asie, d'où résultait, naturellement, une extension corrélative du monde ancien. Ce n'était pas là une affaire d'opinion, mais une question de critique. Il ne s'agissait pas de la grandeur du monde, sur laquelle les anciens ne pouvaient avoir que des opinions ne reposant sur aucune base sérieuse, opinions qui étaient d'ailleurs les mêmes chez les deux cosmographes, mais seulement de la mesure d'une section de ce monde qui avait été parcourue et sur laquelle on avait des données.

On ne saurait non plus trouver dans la relation de Marco Polo une excuse à la légèreté avec laquelle Toscanelli aurait écarté les rectifications si justifiées de Ptolémée. Contrairement à tout ce que l'on a dit à ce sujet, cette relation n'autorise pas la supposition que son auteur avait découvert de nouvelles régions qu'il fallait ajouter à l'Asie connue des anciens. Marco Polo ne dit rien de cela et il suffit de lire attentivement son récit pour voir qu'il ne prétend pas étendre l'Asie au delà des limites qu'on lui assignait de son temps.

L'adoption de la mesure de Marin de Tyr, contre celle de Ptolémée, était donc sans aucune justification, et il y a lieu de s'étonner qu'on ait vu dans cette erreur de jugement un sujet de félicitations (337). Il y avait du mérite à prendre parti contre Ptolémée, auquel tout le monde croyait, quand il se trompait, mais non quand il était dans le vrai, ce qui est incontestablement le cas ici, car sa rectification pour être incomplète n'était pas moins bien fondée. Colomb et Behaim, qui étaient singulièrement ignorants en ces matières, pouvaient croire le contraire, mais Toscanelli (338)?

---

(337) « Il n'y avait qu'un cartographe d'un esprit indépendant qui pût se « risquer à vouloir corriger Ptolémée : pour cela il fallait une dose de science « au-dessus de l'ordinaire. » (Sophus Ruge, *op. cit.*, p. 507.)

Le professeur Carlo Errera partage cette manière de voir : « Il fallut l'es- « prit critique indépendant et hardiment innovateur d'un homme comme « Paul dal Pozzo Toscanelli pour se révolter contre cette autorité dont la « parole faisait loi. Il osa soutenir les données de Marin de Tyr contre celles « de Ptolémée, alors surtout que ce dernier les avait vivement combattues « dans sa Géographie. » (*L'epoca delle grandi scoperte*, 1902, p. 237.)

(338) Un juge des plus compétents en ces matières, Ravenstein, qui croit cependant à l'authenticité de la lettre attribuée à Toscanelli, n'a pu s'empêcher de trouver singulier que ce savant ait méconnu les rectifications que Ptolémée avait apportées à la mesure de Marin de Tyr, et se refuse à lui reconnaître, comme cosmographe, la compétence qui lui appartient comme astronome... *When we find that he rejected Ptolemy's critique of the exagerated extent given by Marinus of Tyre to the route followed by the caravans*

On voit qu'on n'est pas justifié à dire que parce qu'elles étaient erronées toutes deux l'opinion de Ptolémée ne valait pas mieux que celle de Marin de Tyr. Outre que ce dernier n'avait aucune critique, et, à ce qu'il paraît, fort peu de science (339), la preuve de l'erreur qu'il avait commise était faite, tandis que la preuve de l'erreur de Ptolémée restait à faire. Il n'était pas permis de choisir entre les deux évaluations de ces deux cosmographes, et personne ne le fit, excepté l'auteur de la lettre de 1474, Colomb et Behaim.

N'est-on pas autorisé à conclure de tous ces faits qu'un savant comme Toscanelli, qui devait répugner aux solutions hâtives et hasardées, et qui nous est présenté par son éminent biographe moderne comme étant un grand géographe, n'aurait pas aveuglément embrassé une évaluation

---

in their visits to Sera, and failed to identify Ptolemy's Serica with the Cathaia of Marco Polo, as had been done before him by Fra Mauro, we are not able to rank him as high as a critical cartographer as he undoubtedly ranks as an astronomer. (*Martin Behaim*, p. 65.)

(339) Nous voyons par les citations que Ptolémée emprunte à l'œuvre de Marin qu'elle était remplie d'erreurs de tous genres et de contradictions flagrantes qui montrent qu'il ne sut pas faire usage des éléments d'information dont il disposait, et qui témoignent non seulement de son manque de discernement, mais encore du peu de connaissances qu'il avait en astronomie. Tous les géographes modernes qui ont eu l'occasion de s'occuper de la matière ont donné raison à Ptolémée contre lui et ont reconnu son insuffisance. Gosselin qui, un des premiers, a soumis son système à un examen critique sérieux, constate avec stupéfaction « qu'aucun monument géographique ne présente une masse d'erreurs si énorme. » (*Recherches sur la Géo. systématique des Anciens*, Vol. II, p. 50). Letronne, sans aller aussi loin, conclut d'une observation astronomique qu'il avait faite « qu'il n'était pas fort habile » (*Œuvres: Géog. et cosm.*, Vol. I, p. 147). Vivien de Saint-Martin reconnaît que sur des « points considérables les critiques de Ptolémée sont amplement justifiées » (*His. de la Géographie*, p. 108). Enfin, un juge des plus compétents en cette matière, Bunbury, relève chez Marin des erreurs de la plus grossière nature : *errors of the grossest description*, et ajoute que l'usage qu'il fit des matériaux nouveaux qui étaient à sa disposition fut au plus haut degré maladroit et peu scientifique : *in the highest degree unskilful and unscientific* (*A Hist. of ancient Geography*, Vol. II, pp. 533 et 536).

dont les observations critiques de Ptolémée avaient démontré l'erreur (340) ? Dire que l'auteur de la lettre à Martins, lettre qui est basée uniquement sur cette erreur, et qui est l'expression de la fausse conception du monde dont celle-ci est la source, a été écrite par Toscanelli, c'est avancer une proposition qui ne fait pas honneur au savant auquel on attribue cette manière de voir et qu'on est fondé à mettre en doute tant qu'elle ne sera pas rigoureusement démontrée (341).

---

(340) Quand, dans notre *Toscanelli*, nous avons insisté sur ce point (p. 83), celui de tous les critiques allemands qui a examiné ce livre avec le plus d'impartialité, Hermann Wagner, tout en consentant à trouver notre argumentation ingénieuse, a dit qu'elle s'écroulait devant le fait, dont je ne m'étais pas avisé, à ce qu'il paraît, « que Toscanelli ne s'est pas borné à s'appro- « prier l'étendue du monde, telle que Marin de Tyr la concevait, mais qu'il « a, en outre, fait sien, avec beaucoup d'intelligence, un système de carte « plane rectangulaire dont l'idée première appartient au cosmographe de « Tyr. » (*La Lettre et la Carte de Toscanelli*... p. 114.)

Cette remarque tend à déplacer la question pour la porter sur un terrain où nous n'avons pas à suivre notre compétent contradicteur. Au point de vue qui nous occupe ici, il importe peu que Toscanelli ait donné à la projection que Marin avait conçue une forme plus scientifique. Ce qu'il s'agit de savoir, c'est si un homme ayant le savoir de Toscanelli a pu, dans les conditions qui ont été indiquées, emprunter à Marin de Tyr sa mesure extravagante du vieux monde. Hermann Wagner admet ce singulier emprunt, et montre même qu'il n'est pas contestable; mais il ne donne ni n'essaie de donner aucune raison pour l'expliquer de la part de Toscanelli, et c'est précisément ce qu'il fallait faire. On ne peut que faire des conjectures sur la projection que Toscanelli avait employée, puisque la carte qui en témoignait n'existe plus, mais nous possédons le texte de la lettre dont cette carte était le complément, et nous savons que son caractère fondamental, essentiel, celui par lequel elle se recommandait à l'attention du Roi Affonso et de Colomb, celui qui a fait dire de son auteur supposé, qu'il avait été l'initiateur de la découverte de l'Amérique, est le peu d'étendue qui y est donné à l'espace maritime resté inconnu, et ce que nous voudrions savoir c'est comment un savant comme Toscanelli a pu accepter une évaluation aussi erronée que celle-là, alors surtout qu'il avait les moyens de la contrôler, dans une certaine mesure tout au moins, en se reportant à Ptolémée, à Marco Polo, aux Portulans et à quelques cartes du temps.

(341) Un savant géographe, l'égal de ceux qui ne s'étonnent pas que Toscanelli ait accepté les données de Marin de Tyr, le professeur Luigi Hugues, reconnait que cela ne s'explique pas facilement. « C'est là, dit-il, une grave

XV. — Le fait que la carte qui accompagnait la lettre de 1474 était graduée, crée une présomption de plus contre l'authenticité des pièces attribuées à Toscanelli.

Si nous passons maintenant à l'examen de la carte qui accompagnait la lettre de 1474, on se trouve en présence d'objections d'un autre genre. Cette carte n'existe plus et nous n'en avons aucune description. Nous savons, cependant, par quelques expressions de la lettre dont elle était le complément, que c'était une carte marine, qui avait pour objet de traduire, sous une forme graphique simple et facilement comprise, les indications données par la lettre sur la route à prendre pour aller au pays des aromates.

On pourrait conclure de là que cette carte était une carte nautique, dressée comme toutes celles de ce genre qui se faisaient alors, où les distances et les directions étaient indiquées par un système de lignes tracées d'après la rose des vents. Cependant, on trouve dans la lettre une autre phrase qui fait voir que cette carte était construite d'après une méthode plus savante. Il y est question de lignes droites qui montrent les distances de l'est à l'ouest et de lignes transversales qui donnent la distance du nord au sud. Cette phrase assez ambiguë, d'ailleurs, car les expressions de lignes droites et transversales ont donné lieu à des interprétations différentes, montre néanmoins qu'il s'agissait d'une carte graduée, c'est-à-dire d'une carte pourvue de méridiens et de parallèles, et c'est ainsi qu'en

---

« objection à laquelle on ne peut répondre que par des hypothèses. » (*La Lettera di Paolo dal Pozzo Toscanelli...* p. 21.) M. Hugues en suggère une qui est que Toscanelli, après avoir étudié Ptolémée, a donné la préférence à l'évaluation de Marin « parce que le livre de Marco Polo qu'il connaissait « aussi s'accorde, très approximativement, avec les résultats obtenus par le « géographe tyrien. » (*Op. cit.*, pp. 21-22.) L'hypothèse serait valable, si réellement la relation de Marco Polo contenait des indications de ce genre. On serait fort embarrassé s'il fallait les relever.

ont jugé tous les cartographes qui ont tenté de la reproduire : Sprengel, Uzielli, Wagner et autres (342).

Il est donc manifeste que la carte qui aurait accompagné la lettre à Martins était une carte marine dressée d'après une méthode ayant un caractère scientifique et différente de celle qu'employaient les auteurs des cartes marines ou portulans de cette époque. De deux choses l'une, par conséquent, ou cette carte était l'œuvre d'un cosmographe d'un savoir exceptionnel qui devançait son temps en faisant usage d'une méthode savante que personne alors n'employait pour ce genre de cartes et qu'on n'employa qu'après lui, ou cette carte, extraordinaire pour le temps, a été faite à une époque où la méthode perfectionnée qui a servi à l'établir était déjà connue et porte, par conséquent, une date antérieure à celle de sa véritable composition.

Les savants géographes que nous avons nommés se sont tous prononcés pour la première alternative ; tous ont admis que cette carte était de l'époque dont elle porte la date et qu'elle provenait de Toscanelli, qui, en la dres-

---

(342) Dans notre livre sur la *Lettre et la Carte de Toscanelli* nous avons donné la liste des reproductions qui ont été tentées de cette carte (pp. 179 et sq). Il suffit de dire ici que les trois plus connues de ces reproductions sont celles de Peschel, d'Uzielli et de Wagner. Mais les auteurs de ces essais de reconstruction admettent tous que la projection de la carte n'était pas celle en usage à la date qu'elle porte, 1474, et voient dans ce fait une preuve de la supériorité de Toscanelli sur les autres cartographes du temps. Voici comment s'exprime à cet égard l'éminent professeur de Gottingen : « Le « réseau des degrés est ce qu'il y a de plus particulier dans cette carte. « Aucune carte marine de l'époque n'en était pourvue. Bien plus, toutes « étaient graduées d'après la rose des vents, ce qui constitue un système de « lignes auxiliaires absolument différent... Toscanelli, instruit par Marin, « pouvait en savant cosmographe qu'il était, tenter le premier essai d'une « carte marine graduée et, comme on le sait, il n'a eu aucun imitateur immé- « diat. » (HERMANN WAGNER, *La Lettre et la Carte*, etc., p. 119.)

« Le premier, dit un savant également compétent en cette matière, il four- « nit la carte marine usuelle du xv[e] siècle d'un réseau de degrés se coupant « à angles droits. » (SOPHUS RUGE, *op. cit.*, p. 82.)

sant s'était montré supérieur à tous les géographes et cosmographes de son temps. Cette manière de voir qui paraissait pleinement justifiée avant que la question de l'authenticité de la correspondance attribuée à Toscanelli ne fût posée, n'a plus aujourd'hui la même valeur, car toutes les raisons qui peuvent faire douter de l'authenticité de la lettre militent aussi contre celle de la carte et fournissent une explication qui n'existait pas auparavant du caractère exceptionnel de cette pièce. Entre ces diverses raisons pour lesquelles il semble difficile d'admettre que Toscanelli ait écrit la lettre de 1474, la principale est que cette lettre est l'expression d'un système géographique dont l'erreur ne pouvait échapper à un savant placé dans les conditions particulières où il se trouvait. Il suit de là que si Toscanelli est l'auteur de la lettre en question, ainsi que de la carte savante qu'on lui attribue, il a fait preuve, dans le premier cas, d'un singulier manque de critique, et dans le second, d'une prescience étonnante. Alors donc, que contrairement à des documents qu'il avait sous les yeux et qu'il ne se donna pas la peine de consulter, ou qu'il ne comprit pas, il acceptait aveuglément la mesure inadmissible de Marin de Tyr, d'autre part, il aurait si judicieusement étudié les données fournies par ce même Marin de Tyr, qu'il en aurait tiré une méthode cartographique savante à laquelle personne n'avait encore pensé et qui ne fut mise en usage que près d'un demi-siècle plus tard (343).

Il y a là une contradiction logique qu'il est impossible de méconnaître et dont les conséquences s'imposent : le

---

(343) Il existait bien alors quelques rares cartes où cette méthode avait été employée ; mais elles ne représentaient que des espaces restreints, ce qui était relativement facile, tandis que Toscanelli est supposé avoir appliqué le premier cette méthode à un hémisphère entier, ce qui soulevait une grande difficulté. C'est la distinction que fait Wagner et que note aussi Errera.

fait que la carte qui accompagnait la lettre à Martins était pourvue de lignes latitudinales et longitudinales est une indication de plus que ces deux pièces sont apocryphes et qu'elles datent d'une époque où les cartes nautiques portaient des lignes de ce genre (344).

XVI. — La carte attribuée à Toscanelli était erronée, même pour l'époque, et ne pouvait rien apprendre aux cosmographes du temps, notamment aux Portugais.

Deux éminents géographes allemands, le professeur Hermann Wagner, de l'Université de Gottingen, et le Dr Sophus Ruge, de Dresde, se sont élevés avec force contre l'assertion que la carte attribuée à Toscanelli, telle qu'on peut la reconstituer, était sans valeur (345).

---

(344) Si l'on objectait à ce raisonnement qu'il faut alors placer la date de la fabrication de cette carte à une époque très tardive, puisque 50 ans après la mort de Toscanelli les cartes marines graduées n'étaient pas encore d'un usage général, il faudrait faire remarquer que si les cartes graduées n'entrèrent que lentement dans la pratique, elles n'étaient pas néanmoins absolument inconnues. Nous en possédons une, celle de Clavus, qui est antérieure à Toscanelli, et nous en avons une qui ne lui est postérieure que d'une vingtaine d'années: celle de Barthélemy Colomb qui est de l'année 1506 ou environ. A l'objection que ni l'une ni l'autre n'est une carte marine on peut répondre que celle de Barthélemy Colomb avait, en un sens, ce caractère, puisque son objet était de montrer où se trouvaient les régions nouvelles découvertes par son frère à son dernier voyage. On ne saurait dire non plus que cette carte n'est pas pourvue de lignes droites et transversales ; elles n'y sont pas tracées, il est vrai, mais les degrés de latitude et de longitude y sont inscrits ce qui revient au même.

(345) Après avoir montré par une analyse rigoureuse quelles indications géographiques pouvaient se trouver dans cette carte hypothétique, nous ajoutions que bien « qu'elle était supposée venir d'un centre intellectuel et « scientifique où l'on possédait les renseignements les plus complets et les « plus récents sur toutes les questions de géographie et de cosmographie « alors agitées, et qu'on lui donnât pour auteur l'un des hommes les plus « savants de son temps, particulièrement soigneux de se bien renseigner « sur ces questions, elle avait été établie avec des éléments connus de tout « le monde », et nous ajoutions « que n'importe quel cosmographe, tant soit

M. Wagner croit que cette carte était nouvelle dans sa partie technique, comme dans ses éléments fondamentaux, et qu'elle décèle la main d'un maître (346). M. Ruge appuie sur cette assertion et la développe en l'exagérant. Cette carte unique dans son genre, nous dit-il en substance, était la seule qui représentât alors l'Océan tout entier, la seule qu'on eût encore vue dressée sur une projection savante, la seule qui donnât aux extrémités de l'Asie orientale une forme que les cartographes suivants ont acceptée (347).

« peu érudit, pouvait facilement dresser une carte pareille, surtout en Portugal, où le prince Henry avait développé le goût des études géographiques... qu'on n'y trouvait aucune indication nouvelle pour ceux qui s'occupaient de cosmographie et de navigation et qu'elle ne pouvait rien apprendre « à des navigateurs comme les Portugais qui connaissaient l'Atlantique « mieux que personne et auxquels aucun des portulans de l'époque n'était « inconnu. » (Notre *Toscanelli*, pp. 201-203.)

(346) « Je dois faire la protestation la plus nette contre l'assertion que la « carte attribuée à Toscanelli ne pouvait rien apprendre aux Portugais. Tout « au contraire. Jusque-là on ne connaissait, comme cartes du monde, que « des cartes, le plus souvent en forme de disque, où l'on se bornait à figurer « les continents, et où les côtes atlantiques de l'Europe et de l'Afrique touchaient à un bord et celles de l'Asie orientale touchaient à l'autre... Il « fallait faire un effort d'imagination pour se représenter comment, en allant « par l'ouest, on pouvait atteindre les côtes orientales. Toscanelli voulut « remédier à cet inconvénient, et il marque son intention avec tant de netteté « et de clarté qu'en lisant ce qu'il dit on reconnait la parole du maitre. » (H. Wagner, *Gœttingischen gelehrten Anzeigen*, 1902, n° 2, p. 119.)

(347) « Quel est le Portugais qui eût vu avant 1474 une carte sur laquelle « l'océan se trouvait représenté dans toute son étendue ? Quel Portugais « avait vu alors une carte marine pourvue, à la place d'une rose des vents, « d'un réseau de méridiens et de parallèles se coupant à angles droits ? Qui « avait jusque-là vu une carte marine pourvue d'un réseau de degrés à « mailles carrées ? Qui avait donné jusque-là une pareille représentation des « contours des côtes orientales de l'Asie, contours qui ont été reproduits « depuis, sur l'autorité de Toscanelli, par Henricus Martellus, Martin Behaim, « Ruysch, Schoner et d'autres ? Ne sont-ce pas là des travaux que seul un « savant éminent pouvait accomplir ? Et croirons-nous qu'un obscur personnage « aurait pu faire fortuitement tout cela en commettant un faux ! » (S. Ruge, « *Die Echtheit des Toscanelli-Briefes* in *Zeitschrift der Gesellschaft für* « *Erdkunde*. Berlin, 1902.)

Ces assertions, à la fois si hasardées et si catégoriques, sont basées sur deux hypothèses ; la première c'est que cette carte perdue, sur laquelle nous n'avons que de vagues et courtes indications, était une carte savante. La seconde est qu'on la retrouve en partie dans le globe de Behaim et dans d'autres documents cartographiques du temps, dont les auteurs ont dû connaître, soit la carte même de Toscanelli, soit sa correspondance avec Martins ou avec Colomb. Voyons comment s'établissent ces deux hypothèses.

Tous ceux qui ont tenté de reconstruire cette carte ont dû ajouter quelque chose aux rares indications que nous possédons sur elle. On ne pouvait faire autrement. La reconstitution d'un document perdu, ou d'un objet en partie détruit, comporte nécessairement une partie hypothétique et interprétative, puisqu'il s'agit de refaire une chose entière à l'aide de quelques données incomplètes. Il n'existe donc aucun essai de reconstitution de la carte, dite de Toscanelli, qui ne contienne quelque chose de plus que ce qu'indiquent strictement les textes. Tout ce que nous savons de ce document, c'est qu'il était pourvu de lignes droites et de lignes transversales. Nous ignorons sous quel angle ces lignes se croisaient ; nous ne savons pas si elles formaient un réseau de mailles carrées ou oblongues ; nous ne pouvons affirmer, non plus, que la carte était dressée sur telle ou telle projection ; tout ce qu'on a dit à ce sujet est purement conjectural. La seule chose qu'on soit en droit d'avancer, c'est que cette carte était graduée ; mais on a vu au paragraphe précédent que cette particularité qui donne un caractère scientifique à cette pièce, loin d'apporter une raison de croire à son authenticité, ferait plutôt supposer qu'elle est antidatée.

A défaut de cette particularité, dont, pour la raison indiquée, il n'y a pas à tenir compte ici, peut-on attribuer à cette carte quelque autre caractère qui serait de nature à confirmer l'assertion qu'elle avait, à l'époque où elle est

supposée avoir été produite, une valeur scientifique exceptionnelle? Nous n'hésitons pas à dire: non, si on la juge d'après les textes que nous possédons; oui, si on lui attribue, par voie d'interprétation, des caractères hypothétiques. D'après les seules indications que nous ayons, c'était simplement une carte divisée en espaces destinés à montrer que la distance qui séparait Lisbonne des côtes de l'Asie orientale et de quelques points intermédiaires n'était pas considérable. Quelques îles y figuraient, mais c'étaient des îles qui figuraient sur nombre de cartes : les Canaries et les Açores, Cypangu, dont Marco Polo avait beaucoup parlé, et Antilia, à l'existence de laquelle tout le monde croyait alors. Aucun texte n'autorise à dire que quelque autre particularité caractérisait cette fameuse carte, dans laquelle on veut reconnaître la main d'un savant habitué aux méthodes des sciences exactes et dont toutes les facultés étaient tournées vers les spéculations les plus profondes qui puissent les occuper.

Y a-t-il, dans ce que nous savons de cette carte, quelque chose que les cosmographes du temps pouvaient considérer comme extraordinaire ou comme nouveau, quelque chose qui fût de nature à leur ouvrir des idées qu'ils n'avaient pas ou qu'ils ne pouvaient aisément se former d'après les documents qui leur étaient connus? On ne le voit pas. La théorie cosmographique dont cette carte était l'expression datait de l'antiquité et était familière à tous ceux qui s'occupaient de ces matières; les renseignements géographiques sur l'Extrême-Orient qu'on y trouvait provenaient tous de la relation de Marco Polo, dont alors des copies manuscrites circulaient un peu partout, et étaient d'ailleurs puérils; les îles qui y figuraient, figuraient auparavant sur des portulans qui étaient alors nombreux. Enfin, la plus importante des indications qu'elle avait pour objet de fournir, celle des distances, se trouvait dans Ptolémée, qui l'avait réfutée d'une manière péremptoire et qui était

alors dans toutes les mains. Cette fameuse carte, qui était peut-être savante dans son exécution technique — en réalité nous n'en savons rien, — n'avait certainement aucune valeur au point de vue géographique ou théorique, et il était facile aux cosmographes du temps d'en démontrer l'insuffisance, pour ne pas dire la nullité, sans avoir besoin de recourir à d'autres sources d'information que Ptolémée et Marco Polo, qu'ils avaient sous les yeux. Loin de marquer un progrès dans les connaissances géographiques du temps, elle ne pouvait que jeter la perturbation dans les idées relativement justes qu'on commençait à se faire du monde et de ses parties (348). C'est ainsi qu'en a jugé un géographe dont la compétence dans les questions de ce genre est admise par tout le monde : Joachim Lelewel (349).

---

(348) M. Altolaguirre, que nous trouvons si souvent parmi nos adversaires, est, ici, entièrement d'accord avec nous. Dans le premier chapitre de son livre, qui est en grande partie consacré à montrer que Toscanelli était surtout connu comme astronome, mathématicien et médecin, il s'exprime ainsi: « Pour le juger comme géographe, il nous reste seulement la Lettre... dans « laquelle il n'y a aucune idée représentant un progrès dans la science cos- « mographique. Toutes celles qu'on y trouve étaient communes et courantes « de son temps et quelques-unes, comme celle du prolongement de l'Asie « vers l'ouest, qui avait déjà été réfutée et qu'il accepte, avec aggravation « de l'erreur, démontrent que, comme géographe, il était loin d'être le savant « éminent que ses apologistes voient en lui. » (*Cristobal Colon*... p. 92.)

(349) Lelewel, qui n'avait aucune raison de soupçonner l'authenticité des pièces attribuées à Toscanelli, dit que c'est lui qui jeta la cosmographie dans une voie erronée et classe sa carte dans cette catégorie de documents dépourvus de toute valeur scientifique qui, selon son expression, « agitaient l'opinion et alimentaient la crédulité ». Au premier rang parmi les faux cosmographes du XVe siècle, dont les deux plus célèbres sont, pour lui, Fra Mauro et Behaim, il place Toscanelli, qui envoyait au Portugal une carte où « il comptait 225 degrés de Lisbonne à Quinsay. Ce tableau, ajoute-t-il, se « communiquait de l'Italie au Portugal, à l'Espagne, à l'Allemagne et à Nu- « remberg. On argumentait en sa faveur. C'est en vain que le bon sens, le « compas à la main, estimait, à travers le continent de l'Asie, les journées « de Marco Polo, le tableau extravagant impressionnait, imposait silence à « la froide réflexion, enflammait l'imagination. » (*Géo. du Moyen Age*, *Epi-*

Tous les cosmographes du temps pouvaient faire une carte semblable, surtout les Portugais. Ils avaient pour cela les éléments nécessaires : les textes bien connus des auteurs anciens favorables à l'hypothèse, la carte de Fra Mauro et celle de l'école catalane qui leur montraient les contours de l'Asie orientale, les portulans italiens où étaient figurées les îles de l'Atlantique, même celles imaginaires ; les cartes qu'eux-mêmes avaient dressées pour leurs découvertes le long de la côte africaine ; Marco Polo, dont le prince Dom Pedro avait rapporté un exemplaire à Lisbonne en 1428, et qui les renseignait sur le Cathay, ainsi que sur Cypangu, et enfin Ptolémée, qui leur donnait la mesure du monde d'après ses propres calculs et d'après ceux de son prédécesseur Marin de Tyr.

Que leur manquait-il donc pour faire une carte de l'espace maritime séparant les deux extrémités du monde semblable à celle qu'on attribue à Toscanelli, et qu'est-ce que celui-ci pouvait leur apprendre à cet égard (350) ? Dire que cette carte était l'expression d'un système de géographie scientifique qu'un savant, qui devançait son temps,

---

logue, p 183.) Nous voilà bien loin de la manière de penser du professeur Errera, qui considère la carte de Toscanelli « comme une des plus géniales « conclusions de la science de l'époque : *uno dei piu geniali resultati cui la « scienza d'allora... potesse pervenire* ». (*L'epoca delle grandi Scoperte*, p. 242.)

Un jeune érudit belge, auteur d'un travail estimable sur les origines de la cartographie portugaise, M. Denuci, a vu, au contraire, dans la carte de Toscanelli, « l'œuvre d'un cosmographe peu éclairé » (*Origines de la cartographie portugaise*, p. 12). Notre ami M. Ravenstein n'a pas eu l'occasion de s'expliquer sur ce point, mais nous serions surpris s'il ne partageait pas cette opinion.

(350) Cette question a été posée bien avant nous par un savant jésuite, François-Xavier Lampillas, auteur d'une Histoire de la littérature espagnole imprimée en Italie au XVIII[e] siècle. « Quel besoin avaient les Portugais des conseils de Toscanelli ? », demande-t-il avec quelque incrédulité. (Voyez *Saggio storico apologetico della letteratura spagnuola*, Gênes, 1778-1781, 6 vol. 8°, 1[re] partie, tome II, p. 243 et s. Voyez aussi, pour une réplique de Tiraboschi, sa *Storia della letteratura italiana*, tome VI, part. I, Ch. VI, p. 216, éd. de 1807.)

pouvait seul formuler, c'est dire que les cosmographes de l'époque ignoraient toutes ces choses et n'avaient même pas la conception d'une mappemonde ou d'un globe terrestre, et, comme les globes datent de l'antiquité et qu'il n'est pas possible d'en construire un sans y faire figurer l'espace interposé entre les deux extrémités du monde ; comme l'idée que cet espace n'était pas bien étendu est aussi ancienne que la cosmographie, la notion fondamentale du système dont la carte de 1474 était l'expression ne pouvait qu'être familière à tous ceux qui admettaient le principe de la sphéricité de la terre, principe généralement accepté au xv[e] siècle (351).

La seconde hypothèse, celle d'après laquelle la carte perdue aurait laissé des traces importantes dans le globe de Behaim et dans quelques autres documents du temps, n'est pas particulière à M. Ruge, presque tous les auteurs l'ont avancée. Elle prend sa source dans les ressemblances indéniables qui existent entre quelques-uns de ces documents, le globe de Behaim notamment, et les indications données par la lettre de 1474 sur ce que devait être la carte qui l'accompagnait. Avant que l'authenticité de la correspondance attribuée à Toscanelli ne fût mise en question, ces ressemblances autorisaient la supposition que les auteurs des documents où on les constate devaient avoir eu connaissance de la carte perdue. Mais aujourd'hui la supposition contraire est tout aussi valable. Si la lettre et la carte attribuées à Toscanelli sont apocryphes,

---

(351) Si cette carte était, comme on le veut, l'expression d'un système géographique et cosmographique qu'un savant seul pouvait formuler, comment se fait-il que Colomb, qui n'était rien moins que savant, l'a également formulé ? Si l'on disait qu'il en doit l'idée première à Toscanelli, nous ferions remarquer que, lors même qu'il en serait ainsi, cela importerait peu ici, puisque Colomb nous livre le secret de la composition de ce système, et que le procédé n'a rien de scientifique : quelques phrases empruntées à deux ou trois auteurs, à d'Ailly notamment, suffisent pour cela.

si ces pièces sont en réalité d'une date postérieure à celle du globe de Behaim et à la lettre de Müntzer, on est tout aussi fondé à dire que c'est le globe qui les a inspirées, qu'on pouvait l'être de croire, auparavant, qu'elles ont contribué à la construction de ce curieux monument géographique. Il en est de même des autres documents dans lesquels on retrouve des particularités caractéristiques de ces pièces.

Quant à l'assertion que Henricus Martellus, Behaim, Ruysch, Schoner et d'autres ont reproduit les contours de l'Asie orientale d'après Toscanelli, rien n'autorise à la faire. C'est une hypothèse à l'appui de laquelle on ne peut produire aucun fait, puisque nous ignorons quels contours Toscanelli avait donnés à l'Asie, et qui est on ne peut plus invraisemblable, car elle suppose que cette carte dont la critique n'a pu réussir à découvrir aucune trace et que les Portugais eux-mêmes, auxquels elle aurait été destinée, ignorent, était parfaitement connue d'un assez grand nombre de cosmographes qui vivaient dans des villes différentes (352).

Il semble donc qu'il n'y ait rien à retirer à la proposition formulée en tête de ce paragraphe, que la carte attribuée à Toscanelli était, d'après ce que nous en savons, l'expression d'un système géographique dont l'erreur avait été démontrée, qu'elle ne pouvait contenir rien qui ne fût connu des cosmographes du temps, rien dont ils ne fussent capables de juger en connaissance de cause.

---

(352) Voyez ce que nous avons dit à cet égard, dans notre *Route des Indes*, p. 29.

XVII. — Le cadre pour carte graduée trouvé dans des papiers ayant appartenu à Toscanelli.

Avant de clore ce chapitre, il faut s'arrêter un instant à un fait qui a une certaine importance pour la question qui nous occupe.

S'il est bien certain que ni une minute ni une copie de la lettre et de la carte attribuées à Toscanelli n'a été trouvée dans les papiers de ce savant, on y a trouvé d'autres pièces qui pourraient se rapporter à la carte (353). L'une est une feuille entourée d'une bordure, dans laquelle on a vu un cadre destiné à recevoir une carte analogue à celle dont parle la lettre de 1474. Ce cadre montre, en effet, que la carte pour laquelle il avait été tracé devait être graduée, comme devait l'être c lle de 1474, c'est-à-dire que les degrés de latitude et de longitude y seraient indiqués par des lignes, coupées à angles droits, formant des espaces comprenant chacun cinq degrés, et qu'elle serait orientée par le nord, deux particularités nouvelles du temps de Toscanelli et essentielles de la carte dont parle la lettre de 1474.

Ce cadre, il est vrai, était fait pour une carte qui avait un développement de 90 degrés du nord au sud et de 180 degrés de l'est à l'ouest, tandis qu'à en juger par les termes mêmes de la lettre, la carte qui en était le com-

(353) Ces pièces ont été découvertes en 1864 par le professeur Puliti. Elles appartiennent à la Bibliothèque nationale de Florence et ont toutes été reproduites par Uzielli dans sa grande vie de Toscanelli. Elles se composent d'un discours sur la comète de 1456, de feuillets quadrillés indiquant la position des étoiles pendant la course de la comète, d'une liste de positions géographiques et d'un cadre pour carte graduée. Wagner qui en a obtenu communication les a décrites dans son mémoire sur la reconstruction de la carte de Toscanelli (p. 220). M. Thacher a fait de même dans son *Columbus*, p. 369-375.

plément, ne représentait que la partie de la sphère comprise entre l'Irlande et la Guinée, 60 degrés environ, et celle s'étendant jusqu'au 130° méridien, à l'ouest de Lisbonne. En outre, les latitudes et les longitudes ne sont pas tracées dans l'intérieur de ce cadre, alors qu'elles l'étaient sur la carte en question. Mais ces différences sont insignifiantes comparées aux ressemblances fondamentales, qui ont été indiquées. Il n'importe, en effet, que ce cadre ait été préparé pour dessiner une carte embrassant une bien plus grande partie du globe que l'autre ; ce qui doit seul fixer notre attention, c'est que cette carte devait être graduée et orientée par le nord, comme celle de 1474. Ces deux particularités ont cela d'important qu'elles établissent qu'à certains égards l'auteur de la pièce, où on les constate, a pu faire une carte comme celle de 1474, ce qui détruit l'une des plus fortes objections que l'on puisse formuler contre l'authenticité de cette dernière : celle qu'à la date qui lui est attribuée il n'était pas encore d'usage de faire des cartes graduées et orientées par le nord.

La question se réduit donc à une question d'authenticité. Ce cadre a-t-il été réellement tracé par Toscanelli ? La seule preuve que nous en ayons, c'est que la pièce qui le porte a été trouvée dans des papiers qui viendraient de Toscanelli. C'est certainement une indication ; mais elle ne suffit pas pour établir que cette pièce est de ce savant et que, par conséquent, il pouvait faire une carte graduée comme l'était celle qui accompagnait la lettre de 1474.

Les mêmes raisons qui militent contre l'authenticité de la lettre, militent contre celle du cadre. Il n'est pas plus facile de croire qu'un homme, mort en 1482, ait pu préparer le cadre sans carte dont nous parlons, qu'il ne l'est d'admettre que le même homme a fait la carte de 1474. Les deux faits sont également invraisemblables, et pour les admettre il faudrait avoir des raisons pertinentes, qui

n'existent pas. Le cadre a été trouvé, il est vrai, dans des papiers qui ont, en tout ou partie, appartenu à Toscanelli ; mais il faut remarquer qu'il est tracé sur une feuille volante, qui a pu y être introduite à une autre époque par une autre main que celle du savant florentin. C'est au milieu de pièces relatives à la comète de 1456, sujet avec lequel il n'a aucun rapport, que ce cadre de carte a été trouvé et la feuille où il est tracé ne porte aucune inscription de la main de Toscanelli. La seule raison que l'on ait d'attribuer ce cadre à l'auteur de la carte de 1474, c'est, outre la provenance supposée, celle, ci-dessus indiquée, qu'il a été préparé pour une carte graduée comme l'était celle de 1474, qui est donnée comme venant de Toscanelli.

Cette raison, qui a semblé péremptoire aux critiques qui ont examiné ce point, ne serait valable, cependant, que s'il était démontré que la carte de 1474 avait été dressée, comme le croit Wagner, sur la même projection que celle dont fit usage l'auteur du cadre en question. Mais tel n'est pas le cas, et les cartographes sont si peu d'accord sur ce point, que l'un des plus compétents en cette matière, Peschel, a établi sa restitution de la carte de 1474 sur une tout autre projection, et si cet exemple ne suffisait pas pour montrer que la concordance que l'on croit trouver entre la carte de la lettre de 1474 et celle du cadre des papiers de Toscanelli est tout au moins contestable, nous citerions le témoignage de d'Avezac, qui déclare explicitement que la projection adoptée pour les deux documents n'est pas la même (354).

---

(354) D'Avezac, qui croyait à l'authenticité des pièces attribuées à Toscanelli, (on n'avait alors aucune raison d'en douter), s'exprimait dans les termes suivants à propos du cadre trouvé dans les manuscrits venus de Toscanelli : « La lettre « de 1474 s'appuie sur une carte différente de celle du manuscrit, puisque « celle-ci est une projection plate à degrés égaux, tant en longitude qu'en

Il faut encore remarquer que si ces deux documents sont du même savant, les autres notes ou écrits trouvés dans ses papiers doivent s'y conformer. Or, parmi ces notes, il y a une liste de positions de 57 villes, et dans cette liste Lisbonne ne figure pas, Lisbonne qui a dû occuper tout spécialement l'attention de Toscanelli, si la Lettre et la carte de 1474 sont de lui. Il en est de même de Quinsay et de Zaiton qui, pour la même raison, devraient figurer dans cette liste et qui ne s'y trouvent pas. Mais en revanche on y trouve *Charlabech in Ghataio*, c'est-à-dire Khambalic de Marco Polo, Pékin aujourd'hui, et cette ville y est indiquée comme étant au 160° 50' de longitude orientale, alors que dans le système de l'auteur de la lettre de 1474, elle devrait être au 226e méridien oriental, puisque, d'après cette lettre, Quinsay, qui est à 4 degrés plus à l'est de Pékin, est au 130e méridien à l'ouest de Lisbonne. Une autre note indiquerait que Toscanelli donne au degré 67 milles 2/3, ce qui n'est certainement pas le module dont s'est servi l'auteur de la lettre de 1474 (355).

On ne saurait donc tirer de la présence de ce cadre, dans des papiers qui sont présumés venir de Toscanelli, aucune preuve qu'il a été tracé par l'auteur de la carte de 1474, et que cet auteur était le savant florentin mort en 1482. Pour voir dans le fait, incontestable, que la carte du cadre en question et celle de la lettre de 1474 étaient

---

« latitude, tandis que la carte de 1474 prend le parallèle moyen de [illegible] milles « au degré de longitude... J'incline à voir là deux études bien distinctes du « savant florentin, dont les différences devraient s'expliquer par celles des « dates respectives. » (Lettre à Uzielli dans le *Toscanelli*, n° 1, janv. 1893, p. 8.)

(355) Cette note se trouve à la fin de la liste ci-dessus mentionnée, liste reproduite, en fac-similé, dans le *Toscanelli* d'Uzielli, pl. III, p. 452, et dans le *Columbus* de Thacher, Vol. I, p. 316. Uzielli l'a aussi reproduite à la pl. X de son grand ouvrage et le professeur Wagner en a donné un fac-similé (*Op. cit.*, p. 261). L'éminent géographe ne croit pas qu'elle exprime l'opinion de Toscanelli (*Ibid.*, pp. 229 et 261), en quoi il a certainement raison.

graduées, une raison de croire que ces deux documents venaient du même auteur, il faut admettre, au préalable, d'abord qu'ils avaient la même projection, et ensuite que le cadre attribué à Toscanelli venait bien de lui, deux faits que nous devons considérer comme étant tout au moins douteux (356).

RÉSUMÉ DU CHAPITRE

On a vu dans ce chapitre que le système géographique de l'auteur des pièces attribuées à Toscanelli se résume dans l'idée erronée d'une réduction à 130 degrés de l'espace s'étendant à l'ouest du vieux monde, avec une extension corrélative de l'Asie vers l'est, et que cette idée venait des auteurs grecs anciens, notamment de Marin de Tyr, qui lui donna une forme systématique en avançant les limites orientales de l'Asie jusqu'au 225e méridien.

Après avoir établi ce point, nous avons montré que cette vieille erreur n'avait jamais obtenu créance au moyen âge ;

Qu'elle ne fut connue qu'au XVe siècle par la publication de la géographie de Ptolémée, qui l'avait rectifiée, en partie, en ramenant la mesure du monde à 180 degrés ;

Que Ptolémée lui-même s'était trompé de beaucoup dans son évaluation, parce que, entre autres raisons, il avait donné à la Méditerranée une longueur excessive ;

Que, pour cette raison notamment, sa mesure ne fut

---

(356) Le professeur Wagner n'en juge pas de même : « Il serait étrange que « l'on attribuât à Toscanelli la confection d'une carte plane étrangère aux « habitudes de l'époque et que l'on eût trouvé à Florence, parmi les papiers « de l'auteur présumé un cadre de carte qui, en principe, s'harmonise parfai- « tement avec la carte en question, s'il n'y avait entre ces deux faits un rap- « port quelconque. Je considère cette coïncidence comme la preuve la plus « incontestable de la réalité de la correspondance et de l'existence de la « carte. » (La lettre, etc., *Gottingischen gelehrten*... Berlin, 1902, p. 120-121.)

acceptée que par les savants de cabinet, tandis que les auteurs des portulans et des cartes marines, qui connaissaient la longueur véritable de la Méditerranée, l'écartaient et s'en tenaient à l'ancienne mesure du monde habité, de 70.000 stades environ, soit 140 degrés;

Que la publication de la relation de Marco Polo ne changea rien à cela; qu'il ne résulte pas des termes de cette relation que son auteur croyait à l'extension de l'Asie vers l'est; et qu'à la date que portent les pièces attribuées à Toscanelli, 1474, personne ne l'avait encore interprétée dans ce sens;

Que, parmi les cartes de ce temps, c'est-à-dire antérieures à l'année 1474, aucune ne donnait au monde l'extension que lui avait attribuée Marin de Tyr;

Qu'à cette date de 1474, où Toscanelli est supposé avoir écrit la lettre à Martins et dressé la carte qui l'accompagnait, il n'y avait aucune raison de faire revivre le système géographique de Marin de Tyr, dont l'erreur était connue depuis longtemps, que personne n'avait acceptée et qu'aucun cosmographe instruit ne pouvait regarder comme fondé.

Pour toutes ces raisons, nous avons pensé qu'un savant comme Toscanelli, n'aurait pas commis la faute grave de baser un projet de voyage aussi important que celui du passage aux Indes par l'ouest, sur un système géographique écarté par tous les géographes et dont lui-même pouvait constater l'erreur au moyen des portulans qui étaient sous sa main et de Ptolémée qu'il connaissait si bien.

Considérant que tous ces faits forment un ensemble de circonstances qui rendent fort invraisemblable que Toscanelli soit l'auteur des pièces qui lui sont attribuées, nous n'hésitons pas à dire qu'il y a là de nouvelles et très sérieuses raisons de croire que ces pièces sont apocryphes.

CHAPITRE VI

LE TÉMOIGNAGE DE COLOMB ; IDENTITÉ DE SON PLAN DE PASSAGE AUX INDES AVEC CELUI ATTRIBUÉ A TOSCANELLI

I. — Récapitulation de ce qui précède. Les assertions de Fernand Colomb et de Las Casas relativement à Toscanelli sont contredites par Colomb lui-même.

Précisons bien l'objet qui va maintenant nous occuper. Comme on vient de le voir, les deux premiers biographes de Colomb avancent deux faits également importants, à savoir : que le dessein du fameux navigateur était d'aller aux Indes par la voie de l'Ouest, et qu'il avait eu à ce sujet, avec Toscanelli, une correspondance qui avait contribué, aussi bien à la formation de ce dessein, qu'à la décision prise de le mettre à exécution. Mais on a vu aussi que si Colomb déclare, comme ses deux biographes, que c'est aux Indes qu'il voulait aller, il ne souffle mot de Toscanelli et revendique la paternité entière de ce dessein.

Prenant d'abord la première assertion de Fernand Colomb et de Las Casas, nous avons montré que, parmi les différentes raisons ou causes qu'ils énumèrent pour expliquer comment Colomb était arrivé à former son dessein, à savoir : les indications qu'auraient contenues les papiers de Perestrello, les renseignements recueillis par des pilotes qui s'étaient aventurés au loin, les observations faites par Colomb lui-même dans ses voyages, et la correspon-

dance qu'il aurait entretenue avec Toscanelli, une seule, cette dernière, a pu avoir ce résultat.

Cherchant alors l'origine d'une correspondance aussi importante, nous avons constaté, non sans surprise, qu'elle était complètement inconnue au principal intéressé, à Colomb lui-même qui, alors que ses deux premiers biographes assurent qu'il doit beaucoup et même tout aux indications obtenues de l'astronome florentin, déclare, lui, qu'il ne doit rien à personne.

Ainsi, d'une part, révélation de l'existence d'un plan de passage aux Indes par l'Ouest, attribué à Toscanelli par Fernand Colomb et par Las Casas, qui déclarent, le premier, que ce plan a exercé une certaine influence sur son père, le second, que le futur amiral se guidait entièrement d'après les indications qui y étaient exposées ; de l'autre, dénégation implicite et explicite de Colomb lui-même, qui ne connaît pas Toscanelli et qui parle du projet de passer aux Indes par l'Ouest, qu'il dit avoir toujours été le sien, comme ayant été élaboré entièrement par lui.

Ces deux assertions, qu'on est étonné de trouver en contradiction, mais qui paraissent également autorisées, obligeant à un examen rigoureux des raisons sur lesquelles elles se fondent, nous avons commencé cet examen par le témoignage de Fernand Colomb et par celui de Las Casas. Après avoir constaté que ce qu'ils nous disent l'un et l'autre de cette correspondance n'est confirmé par aucune autre source d'information, nous sommes passés à l'examen des pièces mêmes, et nous avons relevé une foule de particularités qui militent contre leur authenticité et qui font mettre en question la valeur du témoignage des deux premiers biographes de Colomb sur l'existence de la correspondance attribuée à Toscanelli. Nous restons ainsi en présence des dénégations implicites de Colomb et de ses revendications formelles.

Il s'agit donc maintenant de voir ce que valent ces déné-

gations, en soumettant le témoignage du découvreur de l'Amérique à un examen critique aussi sévère que celui auquel nous avons soumis les assertions de Fernand Colomb et de Las Casas; nous saurons alors s'il dit vrai quand il revendique pour lui seul la conception et la formation de son plan de passage aux Indes par l'Ouest. Ce sera l'objet des derniers chapitres de cette première étude.

Ce point fixé, nous pourrons aborder la question principale, celle que nous avons le plus intérêt à résoudre, qui est de savoir si le plan de passage aux Indes par l'Ouest, que l'auteur des *Historie* et Las Casas disent avoir été suggéré par Toscanelli, et que Colomb assure avoir été conçu et formé par lui, est celui qu'il a présenté, qu'il a fait agréer et qu'il à voulu mettre à exécution.

II. — La thèse que Colomb aurait apporté quelque modification au plan attribué à Toscanelli

L'assertion de Colomb, que le plan de passage aux Indes qu'il a exposé lui appartient en propre, est fort embarrassante, quand on la met en présence de celle de ses deux premiers biographes, qui font une grande part à Toscanelli dans la formation de ce plan. Comment expliquer, en effet, que ces deux biographes, dont l'un était le fils du Découvreur et l'autre son panégyriste, aient pu dire ce qu'ils ont dit de Toscanelli, sans croire ou sans voir qu'ils faisaient tort à celui dont ils écrivaient l'histoire? Pour échapper au dilemme qui oblige à rejeter comme erroné tout ce qu'ils rapportent à ce sujet, ou à reconnaître que Colomb s'est délibérément approprié l'œuvre de l'astronome florentin, on s'est demandé s'il n'y avait pas eu entre eux une sorte de collaboration, qui laisserait à chacun d'eux une part d'initiative dans la formation du grand dessein, et voici comment on présente cette thèse.

Toscanelli et Colomb ont eu, chacun de son côté la même idée. Ils s'écrivent à ce sujet. Toscanelli envoie son projet à Colomb qui en prend connaissance, qui l'étudie, qui le corrige d'après ses propres vues, et qui lui donne une forme pratique, permettant d'en poursuivre l'exécution. Il en fait ainsi une œuvre personnelle qui lui donne le droit de la considérer comme étant la sienne, sans que cela enlève à l'astronome florentin le mérite d'en avoir été l'initiateur.

Ainsi s'expliqueraient les difficultés qui embarrassent la critique: les ressemblances qui existent entre les deux projets, l'enquête du duc Hercule et le silence obstiné de Colomb sur Toscanelli. Le projet de l'astronome florentin ayant réellement existé, le duc a pu en entendre parler, et Colomb ayant, de son côté, conçu un plan semblable, les ressemblances que l'on constate s'expliquent sans qu'il y ait eu plagiat.

Cette thèse, dont M. Gallois particulièrement s'est fait l'interprète (357), est celle de la plupart des auteurs restés

---

(357) Ces idées sont indiquées dans les deux articles que M. Gallois a consacrés à notre premier livre ; mais il les a plus nettement formulées dans le passage suivant d'une lettre qu'il a bien voulu m'écrire à ce sujet : « Le pro- « pre de Toscanelli c'est d'avoir fourni des indications pratiques sur la ma- « nière de la mettre à exécution [l'idée d'aller aux Indes]. Colomb, de son « côté, ne s'est pas lié uniquement à Toscanelli ; il a mûri son idée. Il était « si peu inféodé à Toscanelli qu'il est impossible, pour moi, qu'ils aient tous « les deux attribué la même valeur au degré. Tout cela n'empêche pas que « Toscanelli ne soit pour quelque chose dans son projet, et je crois que c'est « en ce sens qu'il faut prendre cette formule, qu'il a été l'inspirateur de la « découverte. Dans quelle mesure, nous ne le saurons jamais. » (*Lettre* du 21 avril 1902.)

M. Van Ortroy, l'éminent professeur de l'Université de Gand, m'écrivait aussi dans les termes suivants, relativement à la correspondance attribuée à Toscanelli : « L'authenticité de cette correspondance ne prouverait nullement « que Colomb a été inspiré par Toscanelli. L'idée de passer du levant au « couchant peut avoir germé spontanément dans l'esprit de Colomb, qui, in- « formé, nous ignorons comment, des relations de Toscanelli avec Martins, « aura exposé ses idées au savant florentin. Est-il extraordinaire que ces

fidèles à la tradition colombienne; elle suppose qu'il y a des différences marquées entre le projet exposé dans la lettre de 1474 et celui de Colomb, et on croit en avoir relevé quelques-unes assez importantes. Examinons-les successivement.

Le plan attribué à Toscanelli et celui de Colomb sont basés, on l'admet, sur les mêmes notions fondamentales: extension de l'Asie vers l'est au delà même des limites que Ptolémée lui avait assignées; réduction du côté de l'Ouest de l'espace resté inconnu entre les deux extrémités du monde; facilité de franchir cet espace ainsi réduit par la connaissance que l'on avait de plusieurs îles qui s'y trouvaient, notamment de celle de Cypangu, qui était à une certaine distance du continent; certitude de trouver aux extrémités de l'Asie Orientale les riches îles productrices des épices de l'Inde et le puissant royaume de Cathay, dont le Grand Khan avait manifesté le désir d'entrer en relations avec les Européens.

On est donc fondé à dire que la théorie, ou si l'on préfère, les idées cosmographiques et géographiques qui forment la base du projet de Colomb et de celui que présente la lettre de 1474 sont exactement les mêmes (358), et c'est ce que la plupart des critiques ne font aucune difficulté d'admettre. Lors même donc qu'il existerait des différences particulières plus ou moins importantes entre les deux plans, il semble qu'elles ne pourraient détruire leur iden-

---

« deux génies, Toscanelli et Colomb, aient poursuivi la même inspiration, et « a-t-on le droit de qualifier le second de plagiaire du premier? » (Gand, 11 oct. 1903.)

Enfin M. Thacher écrit ce qui suit dans son *Columbus* : « *Two minds, one by the Arno and the other by the Tagus, simultaneously were considering the same ideas and penning them into practicable shape.* » (*Op. cit.*, Vol. I, p. 323.)

(358) Le professeur Luigi Hugues écrit à ce sujet : « Cette affirmation de « M. Vignaud peut être acceptée comme une règle. » (*Loc. cit.*, p. 22.)

tité fondamentale. Mais on va voir que ces différences n'existent pas.

III. — Même route à prendre : celle du parallèle des Canaries.

L'identité qui vient d'être constatée entre le système de Toscanelli et celui de Colomb existe, dit-on, dans la théorie seulement. Ce sont les mêmes notions fondamentales qui en forment l'essence ; mais les deux plans diffèrent beaucoup, quand on les examine dans leurs particularités et dans la manière dont ceux qui les ont conçus entendaient les mettre à exécution. Ici, assure-t-on, des différences considérables peuvent être relevées. La première se rapporterait à la route à prendre. Selon M. Gallois, celle indiquée par Toscanelli suivrait le parallèle de Lisbonne, en passant par les Açores, tandis que Colomb a suivi le parallèle des Canaries (359). Cette opinion, que nombre d'auteurs ont formulée (360), s'appuie sur le passage de la lettre à Martins portant que « de la ville de Lisbonne, en « ligne droite, vers l'Ouest, il y a 26 espaces de 250 mil- « les chaque, jusqu'à la très illustre et très grande ville de « Quinsay (361) ».

---

(359) *Toscanelli et Christophe Colomb* in *Annales de Géo.*, 1902, pp. 105-106 et la note.

(360) C'est celle, entre autres, des auteurs suivants : Peschel, Hugues, Kretschmer, Gelsich, Uzielli, Wagner, Humboldt, Harrisse, etc. Parmi les plus récents citons M. Thacher qui déclare nettement que la route suggérée par le florentin s'étendait directement à l'ouest à partir de Lisbonne, tandis que celle suivie par le Génois se trouve à 10 degrés plus au sud : *The route suggested by the Florentine lay in a direct westerly course from Lisbon. The route followed by the Genoese lay in ten degrees of latitude farther south.* (*Columbus*, Vol. I, p. 324.)

(361) *A civitate Ulixiponis per occidentem in directo sunt 26 spacia in carta signita quorum quodlibet habet miliaria 250 usque ad nobilisim* [am] *et maximam civitatem Quinsay* (Voir le texte latin de la lettre). « Par ces mots, dit Hermann Wagner, le cosmographe florentin indique clairement son point

Si Lisbonne et Quinsay étaient sur le même parallèle, il y aurait une raison sérieuse de croire que c'est ce parallèle-là que, d'après l'auteur de la lettre, il fallait suivre ; mais outre que ces deux villes sont séparées par 10 degrés de latitude et qu'on ne peut, par conséquent, aller de l'une à l'autre en ligne droite, la lettre contient un autre passage relatif à ce point, qui est bien plus explicite ; c'est celui où, après avoir dit que le roi désire une explication de la route à prendre pour aller au pays des aromates, *qui saute aux yeux*, l'auteur de la lettre ajoute qu'il a décidé d'indiquer cette route au moyen d'une carte nautique, qu'il envoie, et sur laquelle *sont dessinées vos côtes avec les îles d'où vous devez partir en faisant route vers l'ouest* (362). Voilà une indication très nette, et le fait qu'il n'en a point été tenu compte par ceux qui placent à Lisbonne le point de départ mentionné dans la lettre, ne lui enlève rien de sa précision. Ce n'est pas de Lisbonne que l'auteur de cette lettre dit que l'on doit partir pour aller aux Indes, c'est de certaines îles, et le seul point qu'il laisse dans le vague c'est la détermination de ces îles. Pour nous ce sont les Canaries ; pour M. Gallois ce sont les Açores (363), tandis que, d'après M. Altolaguirre,

---

de départ. » (*Die Rekonstruction der Toscanelli-Karte*, p. 218.) Ailleurs le savant géographe s'exprime ainsi : « Toscanelli donne en quelques mots di-« rection et distance. *Per occidentum in directo* signifie, incontestablement, « en droite ligne vers l'occident, c'est-à-dire en direction loxodromique le « long du cercle parallèle de Lisbonne. Les 26 espaces à 250 milles font, par « un calcul accessible à tous, 6.500 milles. Les anciens portulans ne donnent « pas d'indication plus précise. » (*Ibid.*, p. 225.)

(362) *Mito ergo sue Majestati cartam manibus meis factam in qua designantur litora vestra et insule ex quibus incipiatis iter facere versus occasum senper et loca ad que debeatis pervenire* (Texte latin de la lettre).

(363) M. Gallois fonde cette opinion sur le passage de la lettre cité plus haut : « De la ville de Lisbonne, etc. » et sur cette considération « qu'il serait « assez singulier que Toscanelli indiquât comme point de départ aux Portu-« gais des îles espagnoles (Les Canaries) ». Ce serait singulier, en effet. On

ce seraient les îles du Cap Vert. Nous pensons qu'il s'agit des Canaries parce que le témoignage de Las Casas ne permet d'avoir aucun doute sur ce point.

Las Casas nous dit, en effet, que Colomb organisa entièrement son entreprise d'après la carte que lui, Las Casas, croit être de Toscanelli (364); qu'il s'en rapportait complètement à la lettre et à la carte de cet astronome ; qu'il avait la certitude de trouver les terres qui y étaient indiquées (365); et que cette certitude était si grande qu'il agissait comme s'il tenait ces terres sous clé (366). Ces expressions suffisent seules, il semble, pour montrer que la route que prit Colomb était celle que traçait la carte qui lui inspirait une telle confiance, qu'il n'avait aucun doute sur le succès de son entreprise (367). Nous pouvons

---

va voir, cependant, qu'il l'a fait, *si c'est lui* qui est l'auteur de la lettre et de la carte de 1474. « Je crois — ajoute M. Gallois — qu'il veut parler des « Açores et des îles plus ou moins imaginaires situées dans l'Atlantique. » (Gallois, *op. cit.*, p. 106, note.)

(364) *Y ansi creo que todo su viaje sobre esta carta fundó :* « et même je crois qu'il basa entièrement son voyage sur cette carte. » (Las Casas, *Historia*, Liv. I, ch. IV, Vol. I, p. 96.)

(365) « L'amiral Christophe Colomb prêta une telle foi à la lettre et à la « carte nautique peinte, que lui avait envoyées ledit Paul, médecin, qu'il ne « douta jamais... qu'il trouverait les terres qui y étaient indiquées. » *El almirante D. Cristobal Colon, á la carta mensajera y á la figura ó carta de marear pintada, que le envió el dicho Paulo, fisico, dió tanto credito, que no dudó de hallar las tierras que enviaba pintadas...* (*Historia*, Liv. I, ch. 43, Vol. I, p. 316)

(366) « Quand il se décida (Colomb) il était aussi certain de découvrir ce « qu'il a découvert et de trouver ce qu'il a trouvé, que s'il l'avait tenu sous « clé, dans sa propre chambre. » *Cuando él se determinó, tan cierto iba de descubrir lo que descubrió y hallar lo que halló, como si dentro de una) cámara, con su propia llave lo tuviera* (*Historia*, Liv. I, ch. XIV, Vol. I, p. 106.

(367) Ces propos, ainsi rapportés par Las Casas, ne sont pas les seuls qui montrent que Colomb se référait à chaque instant à la carte attribuée à Toscanelli. Ainsi, il nous dit que cet astronome avait placé d'innombrables iles autour de Cypangu et que ce fut une des raisons qui fit croire à Colomb que Española était cette ile. (*Historia*, Liv. I, ch. 43, Vol. I, pp. 316-317.) Ailleurs il nous apprend que ce sont les indications données par cette carte qui firent croire à Colomb que le cap le plus oriental de Cuba formait la

donc légitimement inférer de là que les îles qu'indique la phrase de la lettre de 1474, citée ci-dessus, sont bien celles des Canaries d'où partit Colomb. Mais nous avons une autre indication qui donne à cet égard une certitude complète.

Le 22 septembre, dix-sept jours après avoir quitté la Gomera, Colomb fit passer à Martin Alonzo Pinzon, au moyen d'une corde, une carte qui représentait des îles dans les mers où ils se trouvaient. Trois jours après, le 25 septembre, Pinzon fit manœuvrer son navire de manière à pouvoir causer avec Colomb et lui exprima son étonnement de ne pas voir ces îles, bien qu'ils se trouvassent à l'endroit où elles étaient indiquées. Colomb partagea son étonnement, redemanda la carte et se mit à la pointer de nouveau (368). Or, à ce moment, la petite escadrille se trouvait toujours sur le parallèle qu'elle avait invariablement suivi depuis le départ de la Gomera, c'est-à-dire le 28e nord; et la carte indiquant sur ce parallèle des îles que Colomb, ainsi que Pinzon, chercha vainement, était celle même, nous dit Las Casas, que lui avait envoyée Toscanelli, et cette carte, ajoute-t-il, je l'ai en ma possession (369).

---

limite des terres du Grand Khan et que c'est ce qui le détermina à donner à ce cap le nom d'Alpha et d'Omega. (*Ibid.*, chap. 50, Vol. I, p. 360.) Voyez d'ailleurs toute la fin de ce chapitre.

(368) *Esta carta est la que envió Paulo fisico, el florentin, la cual yo tengo en mi poder :* « Cette carte est celle que lui envoya Paul, médecin, le Flo- « rentin, carte que j'ai en ma possession. » (Las Casas, *op. cit.*, Liv. I, ch. XXXVIII, Vol. I, p. 279.) Cette déclaration si catégorique de Las Casas gêne ceux dont le siège est fait. M. Thacher, qui l'a connue, tâche de sortir d'embarras en imaginant que Las Casas parle d'une autre carte. (*Columbus*, p. 377, note 2.) Le lecteur peut juger par lui-même si les textes comportent cette interprétation.

(369) Voyez le Journal de bord de Colomb à la date du 25 septembre et le récit plus circonstancié de Las Casas, *Historia*, Liv. I, ch. XXXVIII, Vol. I, pp. 278-279.

N'est-il pas évident maintenant, que la route que prit Colomb est celle qu'indiquait la carte attribuée à Toscanelli et que les « îles d'où vous devez partir » que mentionne la lettre sont les Canaries (370)? Ainsi disparaît la première et la plus importante des différences que l'on croit trouver entre le projet attribué à Toscanelli et celui de Colomb.

IV. — Même valeur donnée au degré : 56 milles 2/3.

On a vu une autre différence entre les deux projets, dans la valeur du degré dont faisaient usage l'auteur des pièces attribuées à Toscanelli et à Colomb. Le module de Toscanelli serait, selon les uns, celui de Ptolémée, de

---

(370) Les auteurs qui, comme Humboldt, M. Harrisse, M. Gallois et le professeur Wagner ont pensé que la route indiquée par Toscanelli devait être celle du parallèle de Lisbonne, n'ont pas connu ou ont négligé ces passages de Las Casas qui ne comportent pas deux interprétations. Pour ceux qui croient à l'authenticité de la correspondance attribuée à Toscanelli, ces passages de Las Casas sont une preuve de plus des obligations que Colomb devait au savant florentin. Ils n'ont pas pour nous ce caractère, parce que nous ne croyons pas que cette correspondance vient de Toscanelli.

Parmi les critiques qui regardent la carte dite de Toscanelli comme étant le routier de Colomb et qui pensent comme nous, par conséquent, que c'est des Canaries et non de Lisbonne que partait la route qu'elle indiquait, aucun ne s'est montré plus affirmatif que Sir Clements Markham, qui donne à la lettre de Toscanelli le nom de directions nautiques de Colomb (*Sailing directions of Colombus*) et qui dit, à plusieurs reprises, qu'il se guidait par la carte et par la lettre de ce Florentin.(*Journal of Colombus*, pp. II, IV, VII et LV.) Le professeur Konrad Haebler est tout aussi explicite quand il écrit que Colomb prit avec lui la carte de Toscanelli et qu'il avait en elle la foi aveugle d'un fanatique: *Colombus had taken Toscanelli's chart on board as part of his equipment and treated it with the absolute and blind faith of a fanatic.* (*America* in *The World's History* de Helmolt, Vol. I, p. 353). Fiske et Avery sont évidemment de la même opinion, car l'un et l'autre disent que Colomb suivit le 28° parallèle parce que Toscanelli avait placé Cypangu en face des Canaries. (Voyez pour le premier: *The Discovery of America*, Vol. I, pp. 393 et 421, et pour le second : *History of the United States*, Vol. I, 1904, p. 135.)

62 milles 1/2 au degré; selon d'autres, ce serait ou celui mentionné par Vespuce de 66 milles 2/3, ou celui de 67 milles 2/3, attribué à Eratosthène, tandis qu'il est avéré que Colomb tenait le module de 56 milles 2/3, celui d'Alfragan, qu'il avait adopté et qu'il prétendait même avoir vérifié, pour être le seul exact.

Sur ce dernier point il n'y a aucune difficulté; mais il n'en est pas de même pour l'autre. L'auteur de la lettre ne dit pas quel est le module dont il s'est servi, et pour le trouver il faut interpréter les textes et les faits. C'est en procédant ainsi qu'on arrive à établir que le degré équatorial de Colomb n'était pas celui de Toscanelli. Voici l'opération :

La longueur du degré, à une latitude donnée, étant proportionnelle à la longueur de ce degré à l'équateur, la connaissance de l'un des deux termes nous fait connaître l'autre. Pour trouver le module dont se servait l'auteur de la lettre de 1474, c'est-à-dire la longueur de son degré équatorial, il n'y a donc qu'à déterminer le parallèle où, aux termes de cette lettre, le degré mesurait 50 milles. Réciproquement, la connaissance du degré équatorial de cet auteur, nous révèle le parallèle où il ne contient que 50 milles.

Se basant sur la phrase : *De Lisbonne en ligne droite, etc.*, on pose en fait que le parallèle où, d'après l'auteur de la lettre, le degré ne mesure que 50 milles, est celui de Lisbonne, et on cherche quel devait être, pour cet auteur, le module du degré qu'il n'indique pas. Quelques savants, comme Peschel, d'Avezac et Uzielli, ont pris la méthode inverse : ils ont fixé *a priori* le module dont devait se servir l'auteur de la lettre et ont déduit de là le parallèle où il dit que le degré ne mesure que 50 milles (371). Wagner

(371) Ainsi Peschel suppose que le degré équatorial de Toscanelli était de 60 milles, ce qui place le parallèle de 50 milles au 33° 20'. D'Avezac croit

a procédé plus rationnellement ; il a cherché quelle était à l'époque la latitude que l'on donnait à Lisbonne, et ayant trouvé diverses indications montrant que ce devait être au 41ᵉ parallèle, il a conclu que ce parallèle était celui des 50 milles au degré et que, par conséquent, le module de l'auteur de la lettre était celui de 66 milles 2/3 (372).

M. Gallois a suivi la même méthode. Comme il est certain que l'auteur de la lettre ne pouvait placer Lisbonne qu'à l'un des degrés compris entre le 36ᵉ et le 41ᵉ, et comme il suppose que c'est à la latitude de Lisbonne que, d'après cet auteur, le degré n'était compté que pour 50 milles, il en résulte nécessairement que son degré équatorial mesurait de 61 à 66 milles, selon le cas (373).

---

que c'est le module de Ptolémée de 62 milles 1/2 que Toscanelli avait adopté, d'où il suit que le parallèle de 50 milles était le 37°. Uzielli attribue à Toscanelli le module de 67 milles 1/2, ce qui fait remonter le parallèle cherché au 42°. (Voyez dans notre *Toscanelli and Colombus*, l'Appendice I.)

(372) Après avoir fait remarquer que du temps de Toscanelli la latitude de Lisbonne était de 41 degrés, et qu'on doit s'en tenir à ce chiffre, le savant professeur ajoute : « Dans une carte d'Espagne du Ptolémée de l'édition latine de « 1478, se trouve cette note sur le 41° degré de latitude : *Unus gradus lon-* « *gitudinis continet* 47 *miliaria*, ce qui signifie qu'à la latitude de Lisbonne « le degré de longitude est au degré de latitude comme 47 est à 62 1/2 ou « comme 3 : 4. Or, comme Toscanelli n'a pas fait le degré de longitude, à la « latitude de Lisbonne égal à 47 milles, mais à 50 milles, il s'ensuit qu'il n'a « pu donner au degré terrestre ni 60 2/3 milles, ni 67 2/3 milles, mais 66 2/3 « milles ; attendu que 50 × 4/5 = 66 2/3. » (Wagner, *Die Rekonstruktion der Toscanelli-Karte*, etc., p. 250.)

Cette démonstration est inattaquable, si l'on accepte le point qui lui sert de base, à savoir que c'est à Lisbonne que l'auteur de la lettre plaçait son parallèle de 50 milles au degrés, qui est celui de la route qu'il indique pour aller aux Indes, alors qu'il dit expressément que ce point de départ est à des iles indiquées sur sa carte. M. Wagner semble ne pas avoir remarqué la phrase contenant cette précieuse indication.

(373) « Cinquante milles au degré, à la latitude de 36 degrés correspondent à « 61 milles environ au degré du grand cercle ; à la latitude de 41 degrés à « 66 milles... Ainsi Toscanelli devait compter, au degré du grand cercle, « de 61 à 66 milles environ. » (Gallois, *Toscanelli*, etc. *Ann. de Géo.*, mars 1902, p. 105.)

On voit que, d'après ce calcul, aussi bien que d'après ceux de Peschel, de d'Avezac, d'Uzielli et de Wagner, pour ne citer que ceux-là, Colomb et l'auteur des pièces datées de 1474 — pour eux c'est Toscanelli — ne donnaient pas au degré la même valeur et que, par conséquent, sur ce point fondamental le système de Colomb devait différer de celui de l'auteur de ces pièces (374).

Toutes ces spéculations, si ingénieuses et si savamment motivées, tombent devant le fait établi ci-dessus, d'après des déclarations très explicites de Las Casas, que ce n'est pas à Lisbonne que l'auteur de la lettre et de la carte attribuées à Toscanelli plaçait le point de départ de la route aux Indes, mais aux Canaries, au 28e parallèle, et que c'est par conséquent, à ce 28e parallèle, et non à celui de Lisbonne, que le degré mesurait 50 milles. La conclusion s'impose, dès lors, que le degré équatorial de l'auteur de la lettre est celui qui est égal à 56 milles 2/3, et comme Colomb a maintes et maintes fois affirmé que c'est là la véritable longueur du degré, la preuve est faite qu'il comptait de la même manière que l'auteur de la fameuse lettre et que, sur ce point fondamental, il n'y a encore aucune différence entre leur manière de voir (375).

---

(374) Voici la conclusion de M. Gallois : « Toscanelli n'acceptait donc pas « la mesure d'Alfragan (celle qu'avait adoptée Colomb) et sur cette question « de première importance, puisque la distance vraie du Portugal aux Indes « en dépendait, il n'est pas d'accord avec Colomb. » (*Op. cit.*, pp. 105-106.) Un peu plus haut, M. Gallois remarque qu'il ne faut voir qu'une « hypothèse » dans notre assertion « que les idées de Toscanelli et de Colomb sur la dis- « tance qui sépare le Portugal de la Chine sont en parfait accord. » (*Op. cit.*, p. 105-106.)

(375) La question du module de Toscanelli a été discutée par tous les auteurs qui se sont occupés de sa carte; mais il convient de dire qu'à l'exception de M. Gallois, aucun d'eux n'a connu les passages de Las Casas cités au paragraphe précédent, qui éclairent ce point d'une façon si nette. Cela explique et justifie leurs hypothèses. Nous devons ajouter qu'ils ne nous avaient pas encore frappé quand nous avons publié notre *Toscanelli*. Voyez cependant sur les divers points mentionnés ici l'Appendice I de notre édition anglaise.

V. — Même étendue donnée à l'espace maritime séparant les deux extrémités du monde : 130 degrés.

Une dernière différence que l'on croit exister entre le projet de la lettre de 1474 et celui de Colomb, serait que la lettre donne des indications de distances qui auraient manqué au grand navigateur. Humboldt qui, le premier, a noté cette particularité, y attache quelque importance (376), et M. Gallois, qui fait la même remarque, voit là une raison décisive donnée par Toscanelli à Colomb (377).

Ces indications de distances se résument dans celle que les deux extrémités du monde étaient séparées par 26 espaces de 5 degrés chacun, soit 130 degrés en tout. C'est là, en effet, une indication de la première importance, celle qui forme l'essence même du plan exposé dans la lettre de 1474, et sans laquelle ce plan n'aurait aucune valeur particulière. Mais cette indication, précieuse pour lui, Colomb la possédait, c'est celle sur laquelle il basait son propre plan, et on sait, par lui-même, que la source de son information, à cet égard, était celle même à laquelle nous avons vu que l'auteur de la lettre de 1474 avait puisé : Marin de Tyr. C'est à ce géographe grec que Colomb dit qu'il emprunta la notion que le monde connu s'étendait sur 225 des 360 degrés de la circonférence de la terre, ce qui ne laissait pour la partie restée inconnue — celle que l'auteur de la lettre divisait en

---

(376) « Toscanelli fournit (à Colomb) de nouvelles données, et, ce qui était « plus rassurant et plus précieux pour ce genre de méditations, des don- « nées numériques. » (HUMBOLDT, *Examen critique*, Vol. I, p. 255.)

(377) « Colomb... n'eût-il emprunté à Toscanelli que cette notion sur l'in- « tervalle de mer séparant les deux extrémités du monde, il lui devrait encore « une des raisons décisives qui l'ont amené à tenter l'aventure. » (L. GALLOIS, *La lettre de Toscanelli*, *Annales de Géo.*, 15 nov. 1902.)

26 espaces — qu'une étendue de 135 degrés, réduite à 130 par les découvertes faites depuis Marin de Tyr (378).

Cette différence entre le système de Toscanelli et celui de Colomb est donc aussi illusoire que les autres. Le projet de passer aux Indes par la voie de l'ouest que Colomb dit avoir formé, le projet qu'il assure avoir fait accepter aux rois catholiques et qu'il nous dit avoir exécuté, ne diffère en aucune particularité, petite ou grande, de celui qui est exposé dans la lettre attribuée à Toscanelli. Ce ne sont pas seulement les grandes lignes, les données fondamentales, que les deux projets ont en commun, c'est quelquefois aussi le langage même dans lequel ils sont exposés. Ainsi, Colomb voulant définir le sien en quelques mots emploie des termes que l'on retrouve textuellement dans la lettre à Martins (379). Dira-t-on qu'il y a là une rencontre fortuite, une simple coïncidence? Personne n'en a jugé ainsi, et depuis Humboldt jusqu'à Ruge, tous ceux qui ont relevé cette identité d'expressions, y ont vu une réminiscence chez Colomb de la lettre de Toscanelli, une preuve qu'il connaissait cette lettre et qu'il l'avait mise à profit.

C'est là, effectivement, ce qu'il faudrait dire, si l'authenticité de cette lettre était établie, ce qui n'est pas le cas. La seule conclusion à laquelle nous puissions souscrire ici, c'est donc que le plan de l'auteur de la lettre de 1474 et celui de Colomb ont entre eux de tels points de ressemblance et d'identité, qu'il n'est pas possible d'admettre qu'ils procèdent de deux sources différentes.

---

(378) C'est dans sa lettre de 1503, dite *rarissime*, que Colomb donne ces indications. Nous nous arrêterons plus longuement sur ce point dans le chapitre sur les sources véritables des idées cosmographiques de Colomb.

(379) Voyez sur ce point le paragraphe suivant.

VI. — La thèse que Colomb s'est délibérément approprié l'idée et le plan de Toscanelli ne résout pas la question posée.

La démonstration que le plan de l'auteur de la lettre de 1474, et celui exposé par Colomb, sont identiques en tous points, nous ramène au dilemme posé ci-dessus, qui oblige à écarter comme erroné tout ce que nous disent Las Casas et l'auteur des *Historie* des rapports de Toscanelli avec Colomb, ou à considérer le silence de ce dernier sur l'existence de ces rapports, ainsi que ces revendications formelles relativement à la conception et à la formation de son plan, comme ayant pour objet d'en cacher les véritables sources, afin de pouvoir se l'approprier impunément.

Pressés par la logique des choses, quelques critiques, Ruge entre autres, n'ont pas hésité à accepter ce dernier terme du dilemme et à mettre ainsi la duperie à la charge de Colomb. La lettre de Toscanelli est authentique, nous disent-ils; Colomb en a obtenu communication, et s'est emparé des idées, ainsi que du plan qui y est exposé (380).

(380) A la question que nous avions posée dans notre *Toscanelli* (p. 55) : Dira-t-on que Colomb a peut-être voulu cacher la source véritable de l'inspiration de son grand projet ? M. Ruge répond: « C'est ce qu'on devra affir- « mer de la façon la plus décisive. Eh quoi! Colomb n'a-t-il pas fait mystère « de tout. Il a caché l'humilité de sa naissance, la façon dont se sont passées « ses premières années, la manière dont il est arrivé en Portugal, les raisons « qui lui ont fait quitter secrètement ce pays. « Pourquoi aurait-il fait « savoir à un monde indiscret ce dont il était redevable à Toscanelli ? » (*Die Echtheit des Toscanelli-Briefes*, in *Zeitschrift der Gessellschaft für Erdkunde*, Berlin, 1902, n° 6, p. 502.)

« Avec M. Ruge, — écrit M. Mees, — nous ne pouvons répondre à cette « question que de la manière la plus affirmative. » (*La lettre de Toscanelli*, etc., Bruxelles, 1903, p. 63.)

Sur ce point M. Altolaguirre est aussi on ne peut plus affirmatif: « Colomb s'est approprié le projet de Toscanelli. » (*Cristobal Colon*, p. 401.) « L'amiral

Il aurait inconsciemment trahi son plagiat en se servant des expressions mêmes de Toscanelli, lorsque, dans l'introduction à son Journal de Bord, il rappelle qu'il a parlé aux Rois Catholiques du Grand Khan, et que, dans sa lettre du 7 juillet 1503, il mentionne l'ambassade que l'Empereur du Cathay avait envoyée pour demander des conseillers capables de lui enseigner la foi chrétienne (381).

« résolut de s'attribuer l'origine de l'idée et de ne mentionner Toscanelli en « rien. » (*Ibid.*, p. 402.) « Nous croyons fermement que le projet de Colomb « était le même que celui de Toscanelli. » (*Ibid.*, p. 410.)

M. Uzielli pense de même : « C'est ne pas connaître les hommes et surtout « les voyageurs, que de s'étonner que Colomb cherche à dissimuler les noms « des contemporains qui auraient pu lui enlever l'originalité de son idée. » (*Toscanelli, Colombo e la Leggenda*, p. 23.) Sans croire faire tort à Colomb, Humboldt avait, il y a longtemps déjà, exprimé la même idée. Voyez *l'Examen Critique*, Vol. I, p. 249-50. On peut dire qu'à peu d'exceptions près, les auteurs modernes réduisent tous Colomb au rôle de copiste de Toscanelli. M. de Lollis s'est exprimé dans ce sens d'une manière très catégorique dans son article : *Qui a découvert l'Amérique*, et plus récemment le professeur Carlo Errera a écrit que « c'est à Paul del Pozzo Toscanelli que revient « en entier le mérite d'avoir conçu l'audacieux dessein par lequel Colomb « fut amené à découvrir le Nouveau-Monde... C'est dans la lettre de Tosca- « nelli et dans la carte qu'il envoya pour satisfaire au désir du navigateur « génois, que réside la source véritable de l'incroyable entreprise. » (*L'Epoca delle grandi Scoperte*, pp. 244 et 250.)

(381)... Voici les deux passages :

I

Por la informacion que yo habia dado à Vuestras Altezas de las tierras de Indias, y de un Principe que es llamado Gran Can, que quiere decir en nuestro romance Rey de los Reyes, como muchas veces él y sus antecesores habian enviado à Roma à pedir doctores en nuestra santa fè porque le enseñasen en ella... — « D'après les informations que j'avais données « à Vos Altesses des terres de l'Inde et d'un prince qui est appelé Grand « Can, ce qui veut dire dans notre langue Roi des Rois, et de ce que plu- « sieurs fois lui et ses successeurs avaient envoyé demander à Rome des « docteurs en notre sainte foi, pour la lui enseigner. » (Prologue au Journal de Bord de Colomb, *Navarrete, Col. Viages*, Vol. I, p. 1.)

... *Un Principe que se llama Gran Khan, el cual nombre quiere decir en nuestro romance, Rey de los Reyes... Sus antecesores... enviaron al Sancto Padre para que enviase muchos sabios é doctores que les enseñasen nuestra*

L'identité des expressions relevées ici est indéniable, et, ainsi que nous l'avons fait remarquer un peu plus haut, si l'authenticité de la correspondance attribuée à Toscanelli était établie, il ne suffirait pas de dire, comme Humboldt, qui le premier, a signalé la ressemblance de ces textes, qu'il y a eu chez Colomb une réminiscence de la lettre du florentin (382) ; il faudrait ajouter qu'il y a eu, chez le découvreur du Nouveau-Monde, un plan savamment conçu et ingénieusement exécuté, pour s'approprier la conception de Toscanelli et les indications au moyen desquelles on pouvait le mettre à exécution.

En effet, si la lettre attribuée à Toscanelli est authenti-

---

fé : « Un prince appelé Grand Khan, ce qui signifie dans notre langue Roi des « Rois... ses prédécesseurs... envoyèrent des députés au saint père pour « qu'il leur envoyât beaucoup de sages et de docteurs qui les instruisissent « dans notre foi. » Lettre de Toscanelli à Martins, version espagnole, voir notre *Toscanelli*, p. 292.)

II

El Emperador del Catayo ha dias que mandó sabios que le enseñen en la fé de Cristo : « L'Empereur du Catay a demandé il y a longtemps des sages « pour lui enseigner la foi du Christ. » (Lettre de la Jamaïque du 7 juillet 1503. NAVARRETE, *Col. Viag.*, Vol. I, p. 310.) *Antiqui sui desiderabant concorcium christianorum iam sunt 200 anni miserunt ad papam et postulabant plurimos dotos in fide* (La Lettre de 1474. Notre *Toscanelli*, p. 286).

(382 *Examen critique*, Vol. I, p. 213. Humboldt, qui ne savait pas que Colomb avait lu et annoté Marco Polo, avait cependant soupçonné l'origine de ce passage, car il écrit que « Colomb sans doute aurait pu puiser ces no- « tions dans le *Millione* de Marco Polo, qu'il ne nomme pas plus que ne le « fait Toscanelli ; mais, la série des idées et les expressions me semblent « indiquer une réminiscence de la lettre de Toscanelli. » (*Loc. cit.*)

Ruge est plus affirmatif : « Voici ce qui a dû se passer. Sur le point de « commencer le Journal de bord de son premier voyage, Colomb se sera re- « mémoré les renseignements de Toscanelli sur l'Asie Orientale et, comme « il avait fort vraisemblablement la lettre sous les yeux, il en reproduit les « principaux passages. Celui qu'on trouve dans la lettre de la Jamaïque « prouve que onze ans plus tard il s'en souvenait encore. » (*Op. cit.*, p. 501.) M. Thacher a répété la même chose. « On nous demande, s'écrie-t-il, une seule allusion à la correspondance de Toscanelli. Eh bien ! en voici deux. » (*Columbus*, Vol. II, p. 696, note 3.)

que, ce ne sont pas seulement les deux passages cités que Colomb lui a empruntés ; c'est son système cosmographique tout entier, c'est son projet même, son grand dessein, c'est-à-dire son titre principal à la place qui lui a été assignée dans le Panthéon des grands hommes, qu'il doit à Toscanelli.

Mais, comme c'est précisément l'authenticité de cette lettre qui est mise en doute, on ne peut exciper de ces ressemblances de langage (qui ont été signalées), pour prouver cette authenticité. La solution radicale acceptée par Ruge et par d'autres, ne tranche donc la question posée qu'à la condition d'admettre, au préalable, le point même qui fait l'objet de notre enquête.

VII. — Résumé du chapitre : L'identité des deux plans est établie ; reste à savoir où Colomb a pris le sien.

On a montré dans ce chapitre qu'il existe entre le plan de passage aux Indes par l'ouest, exposé par Colomb, et celui attribué à Toscanelli, des ressemblances tellement étroites et tellement nombreuses, qu'il est impossible de distinguer les unes des autres. Rien n'indique que nous soyons ici en présence de deux plans conçus par deux personnes différentes, d'après les mêmes principes et formulés séparément par chacune d'elles. Les deux plans sont identiques et ne diffèrent entre eux que par les mots dans lesquels ils sont exposés (383).

(383) Un des plus distingués collaborateurs de la Grande Histoire du Monde de Helmolt, l'auteur de la partie *Amerika*, qui tient la plus grande place dans le premier volume de ce bel ouvrage, le professeur Konrad Haebler, concède que Toscanelli peut être considéré comme l'initiateur de la découverte de l'Amérique ; mais il base son opinion sur cette considération que Colomb a copié servilement l'astronome florentin, ce qui est admettre, ce que nous soutenons ici, qu'il n'y a aucune différence entre les deux plans.
Nous citons l'édition anglaise : *Taking into consideration the almost sla*

On a aussi montré que cette complète identité oblige à écarter l'idée que Colomb ait ajouté quoi que ce soit au plan de l'auteur de la lettre de 1474, qui est exactement le même que le sien, et qu'elle ne permet pas non plus de croire que l'astronome et le navigateur aient pu se rencontrer dans leurs spéculations sur le même problème, au point de formuler, sans différences appréciables, les résultats de leur manière de comprendre et de résoudre ce problème.

Tout indique donc que ces deux plans n'en forment qu'un, sorti originairement du même cerveau, et que l'un des deux a été copié sur l'autre. Mais il ne suit pas de là que ce soit le plan de Colomb qui ait été copié sur celui attribué à Toscanelli, comme on l'a supposé généralement, parce que la priorité de l'œuvre de ce dernier paraissait bien établie. Nous n'avons plus aujourd'hui les mêmes raisons de considérer la chose ainsi, et les revendications de Colomb sur ce point ne peuvent plus être écartées sommairement. Colomb parle tout le temps comme si le plan de ce qu'il appelle son entreprise des Indes lui appartenait en propre. Pourquoi n'en serait-il pas ainsi? Est-ce parce qu'il n'était pas un homme véridique que l'on doit écarter ses assertions sans en peser les termes, et sans chercher si elles sont justifiées? Assurément non.

Il faut donc ramener la question à ses véritables termes: ceux qui ont été formulés plus haut. Ce que la critique doit décider, c'est ce que valent les revendications de Colomb et ses dénégations implicites, en présence des

---

vish dependence with which Columbus allowed himself to be guided in his voyage of discovery by the map and directions of Toscanelli, one cannot help crediting the latter with a very considerable share in the solution of the problem of the wertern passage. (*The world's History*, Vol. I, Londres, 1901, p. 349.) On a vu plus haut que cette opinion est aussi celle du professeur Hugues et elle est évidemment fondée, si la lettre de 1474 est réellement de Toscanelli.

déclarations attribuées à son fils et de celles si formelles et si explicites de Las Casas. Ce n'est qu'après avoir résolu cette question, qu'on sera en position de dire si réellement la correspondance que Colomb est supposé avoir entretenue avec Toscanelli a été pour quelque chose dans la préparation du grand événement qui a amené la découverte de l'Amérique. Pour le moment la question posée est celle des véritables origines de la théorie cosmographique par laquelle Colomb a expliqué la possibilité de passer aux Indes par l'ouest. Cette théorie vient-elle de Toscanelli ou a-t-elle été empruntée à une autre source ? C'est ce que nous allons voir dans le chapitre suivant.

CHAPITRE SEPTIÈME

LE TÉMOIGNAGE DE COLOMB : LES SOURCES VÉRITABLES DE SON PLAN DE PASSER AUX INDES PAR L'OUEST.

Le chapitre précédent a fait voir qu'il n'y avait aucune différence entre le plan de passer aux Indes par l'ouest, attribué à Toscanelli, et celui que Colomb donne pour être le sien. Cette démonstration ne prouve rien contre les assertions de F. Colomb et de Las Casas relativement aux rapports que le navigateur aurait eus avec l'astronome florentin; elle les confirmerait plutôt, puisqu'on pourrait en tirer cette conséquence que les emprunts faits à Toscanelli sont encore plus considérables que ne l'admettent les deux premiers biographes de Colomb. Mais jusqu'à présent nous n'avons pas fait intervenir dans cette enquête le principal intéressé : Colomb lui-même. C'est son témoignage que nous allons maintenant recueillir.

I. — Les auteurs que Colomb aurait étudiés.

Bien que Fernand Colomb et Las Casas, ce dernier surtout, indiquent la correspondance de Toscanelli comme l'une des sources des idées cosmographiques de Colomb et de son projet de passage aux Indes par l'ouest, ils donnent aussi à ce projet d'autres fondements. Outre les indications que Colomb aurait trouvées dans les papiers de

Perestrello, et celles puisées soit dans les récits des pilotes qui s'étaient avancés au loin vers l'ouest, soit dans son expérience nautique, outre les suggestions qu'il devait à Toscanelli, ses propres études lui auraient fourni des bases scientifiques sur lesquelles il a pu asseoir la théorie cosmographique d'où serait sorti son grand dessein.

L'auteur des *Historie* et l'évêque de Chiapas citent une longue liste de philosophes, de géographes, de voyageurs, de théologiens et d'érudits de tous les âges, dont les écrits auraient été mis à contribution par le célèbre Génois. Fernand Colomb entre même dans d'assez longs détails à ce sujet, et cherche à faire la part de chacun de ces collaborateurs à l'œuvre théorique ou scientifique de son père. Colomb aurait ainsi appris de *Strabon* que personne n'était parvenu à l'extrémité de l'Inde, de *Ctésias* que cette contrée était à elle seule aussi grande que le reste de l'Asie, d'*Onésicrite* et de *Pline* qu'elle équivalait en étendue à la troisième partie du monde, et de *Néarque* qu'il fallait quatre mois pour la traverser. *Strabon* et *Pline* lui auraient encore fait comprendre, l'un, que la mer Océane entoure la terre entière, l'autre que cet océan baigne l'Inde à l'est et Cadix à l'ouest. *Esdras* lui donna la conviction que les eaux occupent bien moins de place que les terres dans le globe, d'où il tira la conclusion que l'espace maritime s'étendant à l'ouest du monde ne pouvait être considérable. *Marin de Tyr* lui enseigna, que de son temps déjà, on connaissait la partie de la terre que parcourt le soleil en quinze heures sur les vingt-quatre de sa course entière, chaque heure équivalant à 15 degrés. *Alfragan* lui révéla que la terre est plus petite qu'on ne le croit, parce que le degré ne mesure que 56 milles 2/3, ce qui le conduisit à affirmer que la circonférence du globe était moindre qu'on ne le disait. Enfin, il découvrit qu'on peut aisément franchir l'espace maritime séparant les deux extrémités du monde par *Aristote* qui aurait dit qu'il est possible de passer de

Cadix aux Indes en peu de jours, par *Averroès* qui confirme le fait, par *Sénèque* qui assure qu'en quelques jours un navire peut être poussé jusqu'aux Indes, par *Pierre d'Ailly* et *Jules Capitolin* qui écrivent que l'Inde et l'Espagne sont voisines du côté de l'occident, et par *Solin* qui estime qu'il ne faut que quarante jours de navigation pour passer des îles Gorgones, que l'on croit être celles du Cap Vert, aux Hespérides, que Colomb tenait pour être des Indes Occidentales. A tous ces collaborateurs de son père, dans la formation de son grand dessein, Fernand Colomb ajoute *Marco Polo* et *Mandeville,* qui, dans son opinion, s'étaient avancés vers l'est bien au delà des limites assignées à l'Asie par Marin de Tyr et Ptolémée (384).

Las Casas répète ces indications (385), qu'il cherche à compléter, en donnant les raisons pour lesquelles Colomb devait croire qu'il y avait des terres habitées dans les zones réputées inhabitables, ainsi que dans l'hémisphère inférieur, raisons qu'il développe longuement (386) en s'appuyant sur plusieurs des auteurs déjà cités dans les *Historie*, mais plus particulièrement sur *Albert le Grand* et *Avicenne* qui ne sont pas nommés dans cet ouvrage (387).

---

(384) C'est dans les chapitres VI et VII des *Historie* que Fernand Colomb donne ces renseignements.

(385) *Historia de las Indias*, Liv. I, ch. V. L'évêque de Chiapas reconnait, à la fin du chapitre, que la source de son information est le livre de Fernand Colomb.

(386) Tout le chapitre VI de Las Casas est consacré à cette question des zones habitables et inhabitables ; il est très curieux et donne lieu à cette remarque qu'il n'y est parlé que des iles et des terres nouvelles à l'existence desquelles Colomb croyait, et nullement de son intention d'aller aux Indes par une autre route que celle qui était alors suivie.

(387) Colomb non plus ne cite nulle part Albert le Grand, qu'il semble ne pas avoir connu, car, autrement, il n'aurait pas manqué d'ajouter son nom à la longue liste de ceux qu'il relève sans aucun motif apparent. Les doctrines d'Albert le Grand étaient professées à la célèbre université de Salamanque. Las Casas, qui était Dominicain comme lui, le cite avec complaisance et reproduit plusieurs passages de son traité *De natura locorum.*

Quant à Avicenne, Colomb le cite trois fois ; d'abord dans deux notes à deux

Las Casas ne dit pas expressément que Colomb ait lu ces auteurs, pas plus que Fernand Colomb ne le dit de ceux qu'il cite, mais on peut l'inférer de leur langage et de ce qu'ils disent ailleurs, l'un et l'autre, des longues études que leur héros avait faites pour approfondir le problème qui l'occupait (388).

Quant à Colomb lui-même, il cite encore plus de noms d'auteurs que ses deux premiers biographes (389) et n'hésite pas à parler de l'étendue et de la variété de ses études (390). Elles seraient, en effet, considérables si l'on pouvait admettre qu'il a lu ou simplement consulté les ouvrages de tous les auteurs qu'il nomme. Malheureusement la publication intégrale de tous ses écrits, surtout

---

passages de l'*Imago Mundi*, l'un au chapitre VII de ce traité même, l'autre au *Compendium cosmographie*, où d'Ailly constate qu'Avicenne dit que sous la ligne équatoriale les contrées sont tempérées. Colomb se borne à relever les deux passages en marge. (Notes n°s 18 et 673, in *Raccolta Colombiana*.) La troisième mention est dans une note à l'*Historia Rerum* de Pie II, où il est dit qu'Eratosthène assurait que la zone équatoriale était très tempérée. Colomb relève le passage et ajoute après le nom d'Eratosthène : et Avicenne. (Note 22 au Pie II de la Colombine in *Raccolta*.) Il est évident que Colomb ne connaît d'Avicenne que ce qu'en dit le cardinal d'Ailly.

(388) *Historie*, ch. II, fol. 6 et 7 ; ch. III, fol. 7. *Historia de las Indias*, Liv. I, ch. III. Voyez sur ce point la IVe de nos *Études*, pp. 291 et sq.

(389) Voyez sa lettre de 1501 aux Rois Catholiques. Texte espagnol, dans Navarrete, Vol. II, pp. 262-266 ; Texte français, appendice A à notre IVe *Étude*.

(390) Voici une liste à peu près complète de tous les auteurs cités par Colomb dans ses écrits, mais d'une manière générale sans indications d'ouvrages ou de chapitres et de pages : Aristote, Aliaco (d'Ailly), Averroès, Avicenne, Bède, Eratosthène, Esdras, Nicolas de Lira, Marin de Tyr, Marco Polo, Pie II, Pline, Ptolémée, Sénèque, Mandeville, Flavius Josephe, saint Augustin, saint Ambroise, saint Isidore, saint Thomas et Strabon. Thacher prend cette liste et nous assure gravement que les écrits de Colomb montrent qu'il était familier avec les ouvrages de ces auteurs. (*Columbus*, Vol. I, p. 288.) Cette liste serait plus longue, de beaucoup, s'il fallait y ajouter tous les noms mentionnés dans ses notes où, la plupart du temps, ils ne figurent que pour mémoire. A l'exception de Nicolas de Lira, nous n'en connaissons aucun qui provienne d'une autre source que les quatre ouvrages annotés par Colomb.

celle des nombreuses notes qu'il a mises aux ouvrages qu'il a réellement lus, ne permet de conserver aucune illusion à cet égard. Bien avant que ces pièces ne fussent connues, on avait pu constater l'insuffisance des études de Colomb et son ignorance en des matières qu'il aurait dû connaître; mais aujourd'hui il n'y a plus aucun doute à cet égard. Les notes autographes du grand navigateur nous ont donné la mesure exacte de son savoir et ont révélé que les savantes lectures que suppose le long catalogue d'érudits et de penseurs cités, se réduisent à quelques extraits faits, un peu au hasard, à l'*Imago Mundi* de d'Ailly, à l'*Historia Rerum* de Pie II, à l'histoire naturelle de Pline, à la Relation de Marco Polo et peut-être aussi à la Géographie de Ptolémée.

Cette conclusion est celle à laquelle est également arrivé un des plus grands admirateurs de Colomb, M. de Lollis, parce que, mieux que personne, il connaît les écrits de l'heureux Génois qu'il a copiés, reproduits et commentés (391). Mais la tradition nous a donné un Colomb de convention, que la poésie, les arts et la littérature ont si bien fait entrer dans l'histoire, que la légende de ses nombreuses lectures, comme celles de ses grandes connaissances nautiques, de ses longues années de navigation et bien d'autres aussi peu justifiées, que la critique s'efforce de détruire, figurera bien longtemps encore dans les ouvrages les plus sérieux (392).

---

(391) Pour l'opinion de M. de Lollis voyez son article : *Qui a découvert l'Amérique*, dans la *Revue des Revues*, 15 janvier 1898, et la IV[e] de nos *Études*, chapitre 1[er], p. 291 et sq.

(392) Les vérités qui sont contraires aux idées reçues se fraient si lentement et si difficilement leur chemin que nous voyons un homme comme le professeur Bourne, qui était l'un des deux ou trois auteurs américains véritablement compétents en ces matières, parler encore avec conviction du grand savoir de Colomb comme marin et de ses immenses lectures. Le passage est curieux: *In some way the wool-worker of Genoa in a few years maste-*

Quelle que soit, d'ailleurs, l'opinion que l'on se fasse sur ce point, il est certain que c'est avec des éléments empruntés aux cinq ouvrages cités ci-dessus que Colomb a composé sa théorie scientifique de la possibilité du passage aux Indes par l'ouest qui est absolument identique à celle attribuée au savant astronome de Florence. On va le faire voir en déterminant exactement la source de chacun des traits essentiels de cette théorie.

II. — La sphéricité du globe.

C'est le principe fondamental du système de Colomb, comme de celui de l'auteur de la lettre de 1474, et Fernand Colomb nous le donne pour être la première des causes qui conduisirent son père à croire qu'il pourrait découvrir les Indes en prenant par l'ouest (393). Colomb

---

red not only the whole art of navigation, but learned latin and read voluminously in the geographical literature accessible in that language. (E. G. Bourne, *Spain in America*, Harper, New-York, 1904, p. 9.) Un peu plus loin il parle des études persistantes de Colomb de toutes les sources accessibles relatives au problème spécial des explorations géographiques (*ibid.*, p. 11). Ce marin qui avait « maîtrisé l'art entier de la navigation » ne savait pas relever le point et n'aurait pu « diriger lui-même un navire ». C'est encore un grand admirateur de Colomb qui le dit : M. Uzielli (Lettre à l'auteur). Quant aux immenses lectures de Colomb, ceux qui voudront bien lire ce chapitre entièrement, se rendront compte facilement qu'elles se sont bornées à quatre ou cinq ouvrages dont deux principalement, l'*Imago Mundi* de d'Ailly, et l'*Historia Rerum* de Pie II, lui ont fourni le bagage entier de ses connaissances géographiques et cosmographiques.

Voyez sur l'ignorance de Colomb le chapitre 1er de la IVe de nos *Études*, où de nombreuses preuves du fait sont données.

(393) « Et quant à la première cause, qui est la raison naturelle, je dis « qu'il considéra que toute l'eau et la terre de l'univers constituaient et for- « maient une sphère, dont on pourrait faire le tour d'Orient en Occident. » *E, quanto al primo, che é ragion naturale, dico, che egli considerò, che tutta l'acqua, e la terra dell'universo constituiano, e formauano una sfera, che potena esser da Oriente in Occidente circumdata...* (F. Colomb, *Historie*, ch. VI, fol. 12 verso.)

admet ce principe d'après ce qu'il a lu un peu partout, mais plus particulièrement d'après Ptolémée, auquel il semble attribuer la démonstration du fait (394), et aussi d'après Pline qui a écrit que la mer et la terre font ensemble une sphère (395). Il ne paraît, d'ailleurs, avoir connu aucun des auteurs qui ont donné les véritables raisons de la sphéricité de la terre, et ce qu'il dit à ce sujet est visiblement emprunté au chapitre Ier de l'*Imago Mundi* du cardinal d'Ailly, ainsi qu'on peut s'en convaincre par la longue note qu'il a mise en marge de ce chapitre qui est consacré à cette question (396). Dans les dernières années de sa vie, Colomb fit une réserve sur ce point en disant que la terre n'était pas complètement sphérique (397), opinion qui suffit à elle seule pour montrer qu'il ne

---

(394) « J'ai toujours lu que le monde, y compris la terre et les eaux, était « sphérique, et les expériences faites par Ptolémée, et par tous ceux qui « ont écrit sur ce sujet, l'établissent par les éclipses de lune et par d'autres « démonstrations faites depuis l'Orient jusqu'à l'Occident. » *Yo siempre lei que el mundo, tierra é agua era esférico é las autoridades y esperiencias que Tolomeo y todos los otros escribieron de este sitio, daban é amostraban para ello asi por eclipses de la luna y otras demostraciones que hacen de Oriente fasta Occidente.* (Colomb, Lettre d'Haïti, 1498. Navarrete, Vol. I, p. 255. *Scritti* (in *Raccolta*), Vol. II, p. 35.)

(395) « Pline a écrit que la mer et la terre font ensemble une sphère ». *Plino escribe que la mar é la tierra hace todo una esfera.* (Colomb, *op. cit.*, in Navarrete, vol I, p. 260, in *Raccolta*, p. 38.)

(396) *Postille ai Trattati di P. d'Ailly*, dans la *Raccolta*, note n° 5. Plus loin dans l'*Epilogus Mappe Mundi*, d'Ailly, paragraphe *De figura Terre*, mentionne de nouveau la sphéricité de la terre, et Colomb écrit en marge: *Terra est rotunda sperica* (*Op. cit.*, note n° 480).

(397) Colomb crut avoir constaté cela dans ses voyages, qui lui auraient montré que le monde « n'était pas rond de la manière qu'on l'écrivait, mais « qu'il a la forme d'une poire qui serait très ronde, excepté dans l'endroit « où est placée la queue, qui est le plus élevé, ou bien celle d'une pelote « très ronde, sur l'un des points de laquelle existerait une espèce de mame- « lon de femme »... *Que no era redondo en la forma que escriben; salvo que es de la forma de una pera que sea toda muy redonda, salvo alli donde tiene el pezon que alli tiene mas alto, ó como quien tiene una pelota muy redonda, y en un lugar della fuese como una teta de muger alli puesta.* Navarrete. (*Op. cit.*, p. 255, *Scritti*, p. 35.)

soupçonnait pas les véritables raisons du principe qu'il admettait de confiance (398).

III. — La réduction du degré à 56 milles 2/3 et la mesure du globe d'Alfragan.

Colomb, comme on l'a vu à un chapitre précédent (399), réduisait le degré équatorial à 56 milles 2/3, et il insiste tout particulièrement sur l'exactitude de cette mesure: « Un degré mesure à l'équateur 56 milles 2/3 », nous dit-il, et il ajoute : « C'est là une chose que l'on peut faire toucher du doigt » (400). Ailleurs il écrit que cette mesure est réelle, certaine, et que tout ce qu'on dit à l'encontre ne sont que des mots (401).

Si l'on en croyait Colomb, cette mesure était certaine parce qu'il s'était donné la peine de la vérifier. C'est à l'astronome Alfragan qu'on la devait, mais lui, Colomb, au cours de ses voyages de Lisbonne à la Guinée, avait relevé avec soin la route suivie, ainsi que la hauteur du soleil, et avait pu constater, de cette manière, que chaque

---

(398) Une autre preuve de cela, c'est que Colomb attribue l'erreur de ceux qui pensent que la terre est complètement sphérique au fait qu'ils n'ont connu que l'ancien hémisphère, tandis que lui connait l'autre : « Ptolémée et « les autres qui ont écrit sur le monde, n'ont eu aucune connaissance de « cette partie-ci, qui était alors inconnue. » *Asi que desta media parte non hobo noticia Tolomeo ni los otros que escribieron del mundo por ser muy ignoto.* (Navarrete *op. cit.*, p. 256. *Scritti*, p. 35.)

(399) Chap. II, § 4.

(400) *Un grado de la equinoccial está cinquenta y seis millas y dos tercios: pero esto se tocará con el dedo.* (Colomb, *Lettre du 7 juillet* 1503, in Navarrete, Vol. I, p. 300.)

(401) « Notez qu'à chaque degré de la ligne équinoxiale correspondent réel- « lement 56 milles 2/3. » *Nota quod quolibet gradu equinoxialis realiter respondit miliaria 56 2/3* (Colomb, note à l'*Imago Mundi* in *Raccolta*, n° 30.) « Chaque degré correspond à 56 milles 2/3 et cela est réel, ce qu'on dit à « l'encontre n'est que des paroles. » *Quolibet gradus miliaris 56 2/3 hec realis, repliqua vero vocalis.* (Colomb, note à l'*Imago Mundi* in *Raccolta*, n° 31.)

degré correspondait, comme le dit Alfragan, à 56 milles 2/3, de sorte que l'on pouvait se rapporter à cette mesure (402). Colomb nous dit aussi, que sur les ordres du roi João de Portugal l'astronome Joseph avait obtenu les mêmes résultats (403). On ignore si ce Joseph, qui était un véritable astronome (404), fit réellement des observations ayant pour objet la vérification des calculs d'Alfragan ; mais cela est tout à fait improbable. La mesure de longueur d'un degré est une opération compliquée, qui ne pouvait se faire dans les conditions indiquées par Colomb, et si elle avait été faite, elle n'aurait pas montré qu'un degré équatorial correspondait à 56 milles 2/3. Quant à Colomb, il est évident qu'ici, comme dans bien d'autres circonstances, il exagère singulièrement. Le découvreur de l'Amérique n'était pas capable de déterminer par lui-même la longueur d'un degré, et les observations dont il parle ne pouvaient montrer, ni à lui ni à Joseph, que la mesure d'Alfragan était la bonne.

Colomb lui-même a, d'ailleurs, trahi la source de ses renseignements sur ce point. Ce n'est ni par l'ouvrage d'Alfragan, qui n'était pas imprimé à cette époque (405), ni par Joseph, s'il a eu des relations personnelles avec lui, ce qui est possible, qu'il a connu la mesure de l'astronome arabe : c'est par le petit traité auquel il doit le plus clair de ses connaissances cosmographiques : l'*Imago Mundi*, du cardinal d'Ailly. Les nombreuses notes qu'il a mises à tous les passages de cet ouvrage où il est question d'Alfragan et de sa mesure établissent cela bien nette-

---

(402) Colomb, Note à l'*Imago Mundi*, n° 490, in *Raccolta*. Voyez ci-dessus 1re partie, chap. II, § 4.

(403) Même note.

(404) Son véritable nom était José Vecinho; nous reviendrons ailleurs sur ce personnage.

(405) Voyez la note 87 de notre livre : *La Lettre et la Carte de Toscanelli*.

ment (406). Si Colomb avait connu les idées d'Alfragan par ses propres études, il n'aurait pas eu besoin de relever tous ces passages et de les résumer en marge. C'est là le procédé d'un homme qui est frappé par une idée qu'il veut mettre à profit et qui la note de façon à s'en bien pénétrer.

IV. — La petitesse du globe.

En réduisant la longueur du degré équatorial, Colomb réduisait, naturellement, la circonférence du globe qui, dans son système, n'était que de 5.100 lieues ou 20.400 milles (407). Cela équivalait à 30.192.000 mètres (408), ce qui est près de 10 millions de mètres de moins que la mesure véritable (409).

Colomb attachait, avec raison, une grande importance à cette mesure du globe, et il revient souvent sur la conséquence qu'il en déduit logiquement, que le monde était plus petit qu'on ne le suppose généralement (410). Ce fait

---

(406) Ces notes, dont plusieurs sont citées ci-dessus et dans notre chapitre II portent, dans les *Scritti di Colombo* de la *Raccolta*, *Postille ai Trattati di P. d'Ailly*, les nos 4, 28, 30, 31, 481, 490 et 491.

(407) « Un degré correspond à 56 2/3 milles et le circuit de la terre est de « 5.100 lieues. Voilà la vérité. » *Unus gradus respondet miliariis 56 2/3 et circulus terre est leuche 5100. Hec est veritas.* (COLOMB, Note à l'*Imago*, in *Raccolta*, n° 491.) « Chaque degré a 56 2/3 milles, et ainsi la circonférence « entière de la terre est de 20.400 milles. » *Quolibet gradus habet miliaria 56 2/3 et sic habet totus circulus terre 20.400.* (COLOMB, note à l'*Imago*, in *Raccolta*, n° 28.) Colomb répète cela dans la note n° 490 au même ouvrage. Ces deux mesures sont identiques.

(408) Colomb comptait en milles italiens dont il faut 4 pour faire une lieue et dont chacun mesure 1.480 mètres, en chiffres ronds. Voyez NAVARRETE, *Viages*, Vol. I. pp. 3-4, note.

(409) 40.007.520 mètres, mesure de Faye.

(410) Dans sa lettre de 1498, il nous dit qu'Aristote trouvait le monde petit et qu'Averroès, Sénèque et le cardinal d'Ailly partageaient cette manière de voir. (NAVARRETE, Vol. I, p. 561, *Raccolta*, *Scritti*, Vol. II, p. 38.) Dans sa

qu'il croyait bien établi forme l'une des bases fondamentales de son système.

V. — L'espace maritime restreint séparant les deux extrémités du monde. Aristote, Sénèque, d'Ailly.

Cette donnée fondamentale, l'une des plus importantes du système de l'auteur de la lettre à Martins et de celui de Colomb, vint à ce dernier des auteurs de l'antiquité qui se sont exprimés dans ce sens, notamment d'Aristote, de Sénèque et de Pline. Mais, comme dans les cas précédents, ce n'est pas chez ces auteurs mêmes que Colomb a puisé cette donnée : c'est encore chez d'Ailly. C'est l'auteur de l'*Imago Mundi* qui lui apprend qu'« Aristote dit qu'il y a « peu de mer entre l'extrémité de l'Espagne, du côté de « l'Occident, et le commencement de l'Inde, du côté de « l'Orient » (411); c'est par lui qu'il sait que Sénèque a écrit, dans ses *Questions naturelles*, en parlant de cette mer, qu'elle « est navigable en peu de jours si le vent est favorable » (412) ; c'est encore lui qui le renseigne sur le

---

lettre du 7 juillet 1503, il revient deux fois sur ce point. « Le monde est peu de chose. » *El mundo es poco*, écrit-il d'abord. Un peu plus loin il dit : « Je vous le répète le monde n'est pas si grand que le vulgaire le croit. » *Digo que el mundo no es tan grande como dice el vulgo.* (NAVARRETE, Vol. I, p. 300. *Raccolta*, *Scritti*, Vol. II, p. 184).

(411) *Et dicit Aristotiles quod mare parvum est inter finem Hyspanie a parte occidentis et inter principium Indie a parte orientis* (D'AILLY, *Imago Mundi; De quantitate terre habitabilis. Chap. VIII*). Colomb écrit en marge : *Aristotiles. Inter finem Ispanie et principium Indie est mare parvum et navigabile in paucis diebus.* (*Postille ai Trattati di P. d'Ailly*, in *Raccolta*, note n° 23). Dans sa lettre de 1498, Colomb reproduit cette opinion : « Aristote « dit... qu'on peut passer facilement d'Espagne aux Indes » : *Et Aristotel dice que... facilemente se puede pasar de España a las Indias.* (NAVARRETE, Vol. I, p. 261.)

(412) *Insuper Seneca, libro quinto naturalium dicit quod mare est navigabile in paucis diebus si ventus sit conveniens.* (D'AILLY, *loc. cit.*) Ces lignes font partie de la page du chapitre VIII de d'Ailly, que Colomb et son frère

fait rapporté par Pline « que le golfe arabique a été navi-« gué jusqu'à Gades et aux colonnes d'Hercule en un « temps qui n'est pas considérable (413) ». Enfin, d'Ailly lui-même, résumant les textes qu'il a cités, se prononce nettement pour la proximité de l'Espagne des Indes (414) et pour la facilité de passer de l'une à l'autre (415). Colomb ne manque pas de relever les deux passages.

---

ont couvert de notes marginales. Dans sa lettre de 1498, après avoir donné l'opinion d'Aristote citée à la note précédente, il dit : « Cette opinion est conforme à celle de Sénèque. » (Navarrete, *loc. cit.*)

(413) *Et Plinius docet... in naturalibus libro secundo, quod navigatum est a sinu Arabico usque ad Gades Hercvlis non multum magno tempore.* (D'Ailly *loc. cit.*). Colomb recopie la phrase en marge. (*Raccolta*, *loc. cit.*, note n° 23.)

(414) « Ainsi, l'eau court d'un pôle à l'autre en formant une mer qui s'étend « entre l'extrémité de l'Espagne et le commencement de l'Inde sur une pe-« tite largeur, de sorte que le commencement de l'Inde occupe par delà de « la moitié de la ligne équinoxiale [c'est-à-dire sur l'autre hémisphère] une « situation très approchante de celle qu'occupe la fin de notre hémisphère. » *Ideo a polo in polem descurrit aqua in corpus maris et extenditur inter finem Hyspanie et inter principium Indie, non magne latitudinis, ut principium Indie possit esse ultra medietatem æquinoctialis circuli sub terra valde accedens ad finem Hispaniæ.* (D'Ailly, *Imago*, ch. XXXXVIIII.) Colomb écrit en marge de ce passage : *India est prope Hispania* (*op. cit.*, note 364).

(415) «... D'après les philosophes l'Océan qui s'étend entre la fin de l'Espa-« gne ultérieure, c'est-à-dire l'Afrique, du côté de l'Occident, et entre la fin « de l'Inde du côté de l'Orient, n'a pas une grande largeur, car il a été prouvé « par l'expérience qu'on peut le traverser en très peu de jours, si le vent « est favorable, et, par conséquent, ce commencement de l'Inde en Orient ne « peut pas être bien éloigné de la fin de l'Afrique ». *Secundum philosophos... Oceanus qui extenditur inter finem Hyspaniæ ulterioris id est Africæ, a parte occidentis et inter principium Indiæ a parte Orientis, non est magnæ latitudinis. Nam expertum est quod hoc mare navigabile est paucissimis diebus si ventus sit conveniens, et ideo illud principium Indiæ in Oriente non potest multum distare a fine Africæ.* (D'Ailly, *Compendium cosmographie*, ch. XIX.) Colomb résume le passage en marge. (*Op. cit.*, note n° 677.)

VI. — Prépondérance des terres sur les eaux. Esdras.

Le peu d'étendue des mers a pour corollaire la grande extension des terres, et Colomb trouve encore dans d'Ailly des textes qui permettent d'avancer cette proposition. Le plus important de ces textes est celui d'Esdras, qui dit que six parties de la terre sur sept sont habitables et que la septième seule est couverte par les eaux (416). D'Ailly remarque que des auteurs sacrés accordaient foi aux livres d'Esdras, et croit que son témoignage, ajouté à celui des auteurs qui pensent que l'étendue des mers est peu considérable, doit être préféré à celui de Ptolémée, d'après lequel le monde habitable ne comprend pas plus du quart du globe (417).

Colomb, qui avait une foi aveugle dans les écrits bibliques, paraît avoir été particulièrement frappé par cette opinion d'Esdras; il la note en marge (418) et y revient à

---

(416) On attribue à Esdras quatre livres de chroniques, dont les deux premier sont canoniques. Mais les deux autres, qu'on place parmi les apocryphes, étaient néanmoins considérés par les pères de l'Église comme méritant créance, et Colomb le fait remarquer. C'est dans le IVe livre, IIe des apocryphes, chap. VI, versets 42 et 47, qu'Esdras dit que Dieu commanda aux eaux de passer dans la septième partie de la terre et mit à sec les six autres. (Voyez notre *Toscanelli*, note n° 93.)

(417) C'est dans le chapitre VIII de son *Imago Mundi*, intitulé : *De quantitate terræ habitabilis* que d'Ailly traite cette question. Le savant cardinal veut montrer que la partie du monde habitée a une bien plus grande étendue que celle que lui donne Ptolémée qui, dans l'*Almageste*, Livre II, la réduit à la quatrième partie du monde, et il cite à l'appui de sa manière de voir Esdras et les auteurs que Colomb nomme d'après lui. Les marges de la première page de ce chapitre, qui se rapporte plus particulièrement à ce sujet, ont été couvertes de notes par Colomb et par son frère Barthélemy. Cette page est reproduite photographiquement et typographiquement dans la *Raccolta Colombiana* (*Scritti, autografi* planche 78, série C.). M. Thacher l'a également reproduite dans son *Columbus* (Vol. III, pp. 480-481). Le texte de d'Ailly et les notes de Colomb, réunies sous le n° 23, sont donnés également dans le Vol. II des *Scritti*, pp. 376-377.

(418) *Postille ai trattati* di P. d'Ailly, note 23.

plusieurs reprises dans ses écrits (419). C'est aussi à d'Ailly que Colomb emprunte les noms des auteurs qui partagent la manière de voir d'Esdras, comme saint Augustin qui dit que les eaux sont peu abondantes, comme Aristote qui pensait de même, comme Averroès qui confirme cette opinion et comme Sénèque qui l'exprime également (420). D'Ailly ajoute que ces auteurs devaient être mieux renseignés sur ce point que Ptolémée, parce qu'ils avaient eu des sources particulières d'information, et Colomb reproduit toutes ces indications dans des termes presque identiques à ceux du savant cardinal (421).

---

(419) Une première fois, dans la relation de son troisième voyage aux Rois Catholiques, où il reconnait que c'est à d'Ailly qu'il doit l'indication. (NAVARRETE, Vol. I, p. 26. *Raccolta, Scritti*, Vol. II, p. 39.) Il est possible que Colomb ait voulu ensuite se rapporter au texte même d'Esdras, car dans la relation de ce même troisième voyage que Las Casas a donnée, d'après le Journal de Colomb, et qui est plus étendue que celle aux Rois Catholiques (Lettre de 1498), on trouve la mention d'Esdras avec l'indication du Liv. IV, ch. 6. Mais il est difficile de dire si c'est de Colomb qu'elle vient ou de Las Casas. (Voyez l'*Historia* de ce dernier, Vol. II, ch. 139, pp. 264, 265 et 267.) M. de Lollis a supprimé une partie de ces passages dans sa reproduction de cette relation (*Scritti*, V. II, p. 22). Colomb revient une seconde fois sur ce point dans sa lettre rarissime du 7 juillet 1503 (NAVARRETE, Vol. I, p. 300, *Raccolta, Scritti* Vol. II, p. 184), et une troisième fois dans son livre des *Profecias* où il indique les chapitres d'Esdras 1, 3, 4? (*Raccolta, Scritti*, Vol. II, p. 159). Enfin il mentionne encore Esdras dans une note à l'*Historia Rerum* de Pie II (*Raccolta*, note n° 856.)

(420) Colomb n'ajoute à ces noms qu'il cite dans sa relation de 1498 que celui de Nicolas de Lira, qui revient plusieurs fois sous sa plume et qui ne parait pas avoir été emprunté à d'Ailly. Ce Lira était un israélite converti au christianisme que l'on connaissait aussi sous le nom du Rabbin Samuel, et qui mourut en 1340. Il a laissé un volume de commentaires sur les écritures saintes intitulé : *Glossa ordinaria*, qui fut imprimé à Rome en 1472. Colomb le cite assez souvent dans son livre des Prophéties. Voyez ce livre dans la *Raccolta, Scritti*, Vol. II, pp. 78, 94, 96, 97.

(421) Toute la première page du ch. VIII de l'*Imago Mundi*, qui a motivé une partie de la longue note 23, citée plusieurs fois dans ce paragraphe et les précédents, peut aisément se reconnaître dans le passage de la lettre de Colomb de 1498 commençant par ces mots: *Plinio escribe*, et se terminant par: *dicen que Esdras fue profeta*. (NAVARRETE, Vol. I, pp. 260-261. *Raccolta*,

Enfin, d'Ailly lui-même se prononce nettement pour l'opinion que le monde habitable dépasse en étendue, dans sa longueur, la mesure que lui donnait Ptolémée, et Colomb note avec soin ces passages, qui montrent que c'est aussi à ce savant cardinal qu'il doit l'idée que le cosmographe alexandrin restreignait encore trop l'étendue du monde connu en le limitant à 180 degrés de longitude (422).

Scritti, Vol. II, pp. 38-39. *Relations des quatre voyages*, Vol. III, pp. 40-41.)

Humboldt qui a fait remarquer cette ressemblance à une époque où les notes de Colomb au VIIIe chapitre de l'*Imago* n'étaient pas connues, constate que le passage indiqué ci-dessus est « presque la traduction de ce chapitre », et voit là une preuve de « l'impression profonde que la lecture de ce chapitre » avait laissée à Colomb (*Examen critique*, Vol. I, p. 61.) Humboldt fait aussi cette remarque curieuse que ce que Colomb empruntait à d'Ailly, celui-ci l'avait emprunté à l'*Opus Majus* de Roger Bacon (*Op. cit.*, p. 64-67, où les trois passages sont reproduits).

(422) Voici les textes. Au VIIIe chapitre de l'*Imago Mundi* si copieusement annoté par Colomb et son frère Barthélemy, d'Ailly écrit : « Bien que Ptolémée et ses disciples restreignent à un quart de la terre la surface habitée, il semble qu'une partie plus étendue est habitable. Et certes, Aristote, « grâce à Alexandre, comme Sénèque, grâce à Néron, purent sur cette « question recueillir des informations nouvelles... Aussi, nous devons plutôt « ajouter foi à Aristote et à Sénèque qu'à Ptolémée... » *Et ideo videtur quod licet habitatio nota Ptholomeo et ejus sequacibus sit coartata infra quartam unam plus tamen est habitable. Et Aristotiles circa hoc plus potuit nosse auxilio Alexandri. Et Seneca auxilio Neronis, qui ad investigandum dubia huius mundi fuerunt solliciti... Unde illis magis videtur credendum quam Ptholomeo...*

A l'*Epilogus*, on lit : *Nam, secundum cosmographos opportet concludere quod a fine occidentis usque ad finem Indie est multo plus quam mediatas terre* : « Car d'après les cosmographes, il faut conclure que, de la fin de l'oc- « cident jusqu'à l'extrémité de l'Inde il y a plus que la moitié de la longueur « de la terre. » (Paragraphe *De figura terre*). Colomb écrit en marge : *A fine occidentis usque ad finem Indie per terram est multo plus quam medietas terre videlicet gradus 180.* « De l'extrémité de l'occident jusqu'à l'extrémité « de l'Inde par la voie de terre, il y a beaucoup plus que la moitié de la « terre, c'est-à-dire que 180 degrés. » (*Raccolta, Postille ai Trattati di P. d'Ailly*, n° 486.)

Un peu plus loin, dans ce même *Epilogus*, on trouve le paragraphe suivant, qui est caractéristique. « Il ne faut pas admettre que l'océan couvre « toute cette moitié de la terre située aux antipodes de celles que nous habi- « tons. Certains auteurs prouvent, en effet, en se fondant sur l'autorité

VII. — Les Indes, Cathay, le Grand Khan, Cypangu, Marco Polo.

Le grand avantage que les Européens trouveraient à se mettre en relations directes avec les riches contrées de l'Extrême-Orient et avec leur population, est l'un des points sur lesquels l'auteur de la lettre de 1474 et Colomb s'arrêtent complaisamment. Dans le système de l'un, comme dans celui de l'autre, c'est le but poursuivi. Il s'agit, pour eux, de montrer comment on pourrait se rendre à cette région merveilleuse où il y a tant de profits à faire, et chez l'auteur de la lettre, ainsi que chez Colomb, ce sont les mêmes raisons qui engagent à tenter l'entreprise : Le désir qu'a le Grand Khan, ce roi des rois, qui règne sur toute cette région, de connaître les chrétiens ; la richesse de ces contrées de l'Inde où abondent l'or et les pierres précieuses ; le grand commerce qui se fait à Zaiton et à Quinsay, grandes et belles villes du littoral asiatique, métropoles du commerce des épices.

Toutes ces choses, que Colomb assure avoir représentées aux rois catholiques (423), sont mentionnées dans les quelques ouvrages que nous savons avoir été l'objet de ses lectures, à des passages annotés ou soulignés de sa main. Le nom du Grand Khan, qui doit revenir si souvent

---

« d'Aristote, d'Averroès, de Sénèque, de Pline, d'Esdras et de Jérôme, que « vaste est l'étendue de la terre habitable, et cette opinion implique que le « domaine de l'eau est peu considérable. Pour moi, c'est à cette théorie « que j'adhère ». *Et ad hoc induco rationem* (Paragraphe *De mari*).

Pour d'autres passages où d'Ailly se prononce aussi catégoriquement contre l'opinion de Ptolémée et en faveur de celle qui donne au monde une plus grande extension vers l'Orient, d'où suit une réduction corrélative de l'océan occidental, voyez les chapitres XI, XLIX et LI de l'*Imago Mundi* et les paragraphes *De figura terre* et *De mari*, de l'*Epilogus*, ainsi que les chapitres XVIII et XIX du *Compendium*.

(423) Voyez la Lettre prologue à son Journal de bord.

sous sa plume, y est annoté une douzaine de fois (424), et le passage où Marco Polo parle de la puissance de ce personnage est relevé avec soin (425). Plus tard, il appellera l'attention des rois catholiques sur ce point, et leur expliquera que ce titre de Grand Khan veut dire roi des rois (426), explication qui est également donnée dans la lettre de 1474. Il note particulièrement ce que Marco Polo dit de la demande que ce potentat avait faite au pape de lui envoyer des docteurs pour instruire ses peuples dans la foi catholique, et insiste auprès des souverains sur l'importance du fait (427), comme le fait l'auteur de la lettre de 1474. Il note encore que la résidence de ce grand personnage est à Cathay (428), indication qu'on retrouve dans la fameuse lettre ; il constate que l'Inde dont, après son premier voyage, il va fréquemment être question dans ses écrits, est riche en toutes sortes de produits (429) ; il

---

(424) Huit fois au Pie II : notes nos 112, 118, 119, 176, 188, 201, 344 et 376 ; deux fois à l'*Imago Mundi*, notes 167 et 782 ; deux fois au Marco Polo, nos 11 et 12 (*Raccolta Colombiana*, *Scritti*, Vol. II, *Postille*).

(425) « Le Grand Khan était le seigneur de tous les Tartares du monde. » (Marco Polo, édit. Pauthier, p. 9.) Colomb écrit en marge de ce passage mentionné par Pie II : *Imperator magnus Can de Catayo dominus multitudinum provinciarum.* « L'Empereur, Grand Khan de Cathay, est le maître d'une multitude de provinces. » (Note 112 à l'*Historia Rerum*.)

(426) Lettre prologue au Journal de bord (Navarrete, Vol. I, p. 1).

(427) Le passage est celui du chapitre VII de Marco Polo donnant l'analyse de la lettre que le Grand Khan adressait au Pape à ce sujet. (Edit. Pauthier, p. 13.) Colomb écrit en marge : *Misit legatos ad Pontificem* (Note 12 au Marco Polo in *Raccolta*). C'est dans la lettre mentionnée à la note précédente que Colomb signale le fait aux rois catholiques : il y revient dans sa lettre du 7 juillet 1503.

(428) Notes 81 et 135 au Marco Polo.

(429) *India multas res habet, et species aromaticas, et lapides preciosos plurimos, et montes aurei.* « L'Inde produit beaucoup de choses et des épices aromatiques et beaucoup de pierres précieuses et il y a des montagnes d'or. » (Notes 72-73 à l'*Imago Mundi* in *Raccolta*.) Au Marco Polo il note à plusieurs reprises les passages indiquant que la région de Cathay est riche en or et en argent, en pierres précieuses, en perles, en soie et en aromates (Notes nos 137, 140, 141).

remarque aussi qu'à Cypangu l'or est en abondance (430), et il transcrit l'indication que Quinsay a cent milles de circuit (431).

On trouve donc, dans les notes que Colomb a mises aux quelques ouvrages qu'il a lus avec soin, notamment à l'*Historia Rerum* de Pie II et à la relation de Marco Polo, toutes les particularités qui forment ce qu'on peut appeler la partie descriptive de son système, et sur lesquelles il appelle l'attention, comme le fait l'auteur de la lettre de 1474, pour montrer le grand intérêt que l'on avait à se mettre en relations directes avec les populations des Indes et du Cathay.

VIII. — Les données numériques : la mesure du monde de Marin de Tyr.

Avec les seules informations empruntées à d'Ailly, Colomb pouvait formuler la partie théorique de son système, sans avoir recours à aucun autre auteur ; mais les indications, ainsi obtenues, ne lui fournissaient aucun renseignement pratique ; c'est-à-dire qu'il ne pouvait en déduire des données numériques sur la distance qui restait à franchir pour arriver aux Indes en prenant par l'ouest, données qui sont clairement indiquées dans la lettre de 1474 par la mention des 26 espaces. Ce fut Marin de Tyr qui apporta à Colomb ce complément essentiel de sa théorie : c'est lui-même qui le dit.

On a vu que Marin de Tyr, dont tous les écrits sont perdus et que nous ne connaissons que par Ptolémée, qui a pris sa géographie pour base de la sienne, divisait la circonférence de la terre en 360 degrés, ainsi que l'avaient

(430) Note n° 266 au Marco Polo.

(431) *In circuitu habet miliaria 100* (Note 240 au Marco Polo).

fait Eratosthène et Hipparque. Comme Posidonius avant lui, et comme Ptolémée après lui, il comptait 500 stades au degré équatorial (432). Ses méridiens et ses parallèles étaient tracés en lignes qui se coupaient à angle droit (433). Les méridiens, au nombre de 24, correspondaient chacun à une heure de la révolution diurne de la terre. C'étaient autant de lignes horaires placées à 15 degrés l'une de l'autre. Le premier de ces méridiens passait aux îles Canaries, qu'il supposait être à 2 degrés 30 à l'ouest du cap Sacré ou Saint-Vincent. Dans le sens de la longueur, qui est celui des longitudes, il renfermait le monde connu entre ce premier méridien et le 15e, qui passait par Sera, Thinae et Catigara (434), c'est-à-dire que, sur les vingt-quatre heures de la course du soleil que mesurait, en temps, la circonférence du globe, il y en avait, pour lui, 16 de connues, soit 225 degrés sur 360. Dans le sens de sa largeur, c'est-à-dire du nord au sud, Marin limitait le monde connu au 63e parallèle nord, où il plaçait Thule, et au 24e parallèle sud, où il plaçait le cap Prasium et Agisymba, pays des Éthiopiens, soit 87 degrés sur 360 (435).

Marin mesurait la longueur du monde connu, comme le faisaient les anciens, sur un parallèle moyen ; pour lui c'était celui de Rhodes, placé au 36e degré Nord, et, en raison de la circonférence de la terre, il avait trouvé que sur ce parallèle le degré de 500 stades à l'équateur n'en mesurait que 400, en chiffres ronds (436). Il donnait ainsi, au monde connu, 87 degrés ou 43.500 stades, dans le sens de sa largeur, et 225 degrés, ou 90.000 stades dans le sens de sa longueur, d'où il résultait que, sur les 360 degrés de

---

(432) Ptolémée, *Géographie*, Liv. I, ch. XI, p. 29 Édit. grecque-française de l'abbé Halma.

(433) *Ibid.*, ch. XX, p. 52.

(434) *Ibid.*, ch. XI, p. 28.

(435) *Ibid.*, ch. VII, p. 18.

(436) *Ibid.*, ch. XI, p. 29.

la circonférence du globe, il ne restait plus à explorer que l'espace inconnu mesurant 135 degrés qui s'étendait à l'est du 225e méridien, et à l'ouest du premier (437).

IX. — Les données numériques : la mesure du monde de Colomb.

Colomb s'empare des données de Marin de Tyr et voici comment il raisonne.

Si, du temps de Marin, on connaissait déjà 225 des 360 degrés de la circonférence du globe, on en connaît certainement bien davantage maintenant, puisque depuis lors de nouvelles découvertes ont porté plus loin nos connaissances géographiques. Marin lui-même ne limitait pas au 225e méridien les extrémités de l'Asie ; il savait qu'elle s'étendait davantage vers l'est et des explorations modernes ont prouvé que tel était le cas. On peut donc dire qu'en tenant seulement compte de ces explorations vers l'est, l'espace s'étendant à l'ouest du méridien de Lisbonne ou des Canaries jusqu'aux extrémités de l'Asie orientale ne dépasserait pas 130 degrés, au lieu de 135 que comptait Marin. Et, comme les Portugais se sont avancés, de leur côté jusqu'aux Açores et aux Iles du Cap Vert, l'espace maritime resté inconnu se trouve réduit d'autant, et ne peut dépasser maintenant 120 degrés, soit le tiers de la circonférence du globe. Enfin comme le monde est plus petit qu'on ne le suppose, puisque le degré équato-

(437) Une phrase du chap. V du Livre VII de Ptolémée (Édit. Halma, p. 72), donne à penser qu'il admettait l'existence de terres inconnues à l'est de son 180e méridien, ainsi qu'à l'ouest du premier ; mais en comparant ce passage à tous ceux où il est question de la largeur et de la longueur de la terre, il semble bien qu'il n'a voulu parler que des régions maritimes inexplorées qui s'étendent au delà des limites qu'il assigne à la terre tant à l'est qu'à l'ouest. Nulle part il ne dit ou ne donne à entendre qu'il croyait que l'espace maritime séparant les deux extrémités du monde mesurait moins de 180 degrés.

rial ne mesure que 56 milles 2/3, il résulte de tout cela que la route de l'Inde par l'Ouest est bien plus courte que celle par l'Est et que le passage de Lisbonne aux îles des épices est une entreprise dont la réussite est certaine (438).

Ce système géographique, dont toutes les parties se tiennent étroitement, devait paraître concluant à Colomb,

---

(438) Colomb qui faisait mystère de tout, indique rarement ses sources avec précision, parce qu'il ne connaissait rien de première main; mais comme il aimait à faire montre de science, il parsemait ses écrits de noms d'auteurs dont il n'avait jamais ouvert les livres et de citations plus ou moins vagues qu'on a souvent de la peine à éclaircir. C'est ainsi qu'il explique son système géographique dans le paragraphe suivant qui ne se comprend pas sans effort :

Tolomeo creyó de haber bien remedado à Marino y ahora se falla su escritura bien propincua al cierto. Tolomeo asienta Catigara à doce lineas lejos de su Occidente, que el asentó sobre el cabo de San-Vincente en Portugal dos grados y un tercio. Marino en quince lineas constituyó la Tierra e terminos. Marino en Etiopia escribe al Indo la linea equinocial mas de veinte y cuatro grados, y ahora que los Portuguesses le navegan le fallan cierto. (Lettre aux rois catholiques du 7 juillet 1503. NAVARRETE, Vol. I, p. 300. *Scritti* in *Raccolta*, Vol. II, pp. 183-184.)

Ces lignes sont si obscures qu'aucun des auteurs qui ont tenté de les traduire dans une autre langue n'a pu leur donner un sens intelligible. On n'y parvient qu'en se rapportant à la correction que Ptolémée avait apportée à Marin, dont parle Colomb et qui a été expliquée à un chapitre précédent de cette Étude (Partie II, ch. V, § 12). Cette rectification, que Colomb rejette, consiste dans la réduction de l'étendue considérable que Marin avait donnée au monde connu. Les 12 lignes dont il est question dans ce paragraphe sont des lignes horaires, c'est-à-dire des méridiens placés de 15 en 15 degrés, espace correspondant à une heure de la révolution diurne, et ce que Colomb appelle l'occident de Ptolémée, c'est son 1er méridien. La partie essentielle de ce paragraphe doit donc se traduire ainsi :

« Ptolémée a cru avoir bien corrigé Marin et maintenant il se trouve que « ce qu'a écrit ce dernier est bien près de la vérité. Ptolémée place Catigara « à 12 heures [180 degrés] de son premier méridien qui passe à 2 degrés 1/3 « à l'ouest du cap Saint-Vincent en Portugal. Marin renfermait la terre et « ses limites dans 15 heures [225 degrés]. »

La dernière partie du paragraphe est encore plus obscure et a donné lieu à bien des discussions. Littéralement, la phrase : *Marin en Etiopia escribe al Indo la linea equinocial mas de veinte y cuatro grados*, n'a pas de sens, car cela voudrait dire que Marin porte l'Inde, en Éthiopie, à plus de 24 degrés de l'équateur, ou, si l'on accepte une correction proposée par M. de Lollis, qui substitue à *al Indo*, *aliende* (au delà) (*Scritti*, Vol. II, p. 184,

et il l'aurait été en effet, si les trois grands faits qui lui servent de base et dont il était logiquement déduit : la réduction du degré à 56 milles 2/3, la grande extension de l'Asie vers l'est et la faible proportion de l'étendue des eaux par rapport à celle des terres, avaient été exacts ; mais ils ne l'étaient pas. Le degré terrestre mesure bien

---

note D, que l'Éthiopie est à plus de 24 degrés au delà de l'équateur. C'est là certainement le sens de la phrase, mais il ne semble pas qu'on puisse en supprimer le mot *Indo* qui est écrit avec un I majuscule. Nous croyons donc qu'il faut traduire : « Marin plaçait l'Éthiopie dans l'Inde à plus de 24 degrés de l'équateur », parce que c'est précisément ce que ce géographe a fait. Marin, il est vrai, ne parle pas de l'Inde, ni de l'Éthiopie d'ailleurs, car il ne mentionne qu'Agisymba qui était une région de l'Éthiopie. Mais Colomb, qui avait vécu en Portugal à une époque où les Portugais considéraient encore l'Éthiopie comme faisant partie de l'Inde, a pu se servir de cette expression. En tous cas il n'est pas douteux que la correction apportée ici par Ptolémée à Marin est bien celle indiquée par Colomb. Marin avait descendu l'Éthiopie jusqu'au 24e degré sud et Ptolémée l'avait remontée au 15e, ce que Colomb conteste. Cette dernière phrase se traduisait donc ainsi :

« Marin plaçait l'Éthiopie dans l'Inde à plus de 24 degrés de l'équateur et « maintenant que les Portugais naviguent là, ils ont constaté que cela était « exact. »

Ce passage de la lettre de 1503, qui est une autre preuve que Colomb avait adopté le système de Marin de Tyr, est confirmé par son frère Barthélemy et par son fils Fernand. Le premier dit dans une légende de la carte qu'il avait portée à Rome en 1506, que selon « Marin et *Colomb*, il y avait « du Cap Saint-Vincent à Catigara 225 degrés ou 15 heures, et selon Ptolé« mée 180 degrés ou 12 heures » *Secondo Marino e Colombo da San-Vicentio a Cattigara, g. 225, sono hore 15. Secondo Ptolomeo infino a Cattigara. g. 180, che sia hore 12.* (Wieser : *Die karte des Bartolomeo Colombo*, Insbruck, 1893, p. 7.)

Le second est encore plus explicite ; il expose que le plan de découverte de son père était basé sur les cinq raisons suivantes : 1° que la terre était une sphère ; 2° qu'il ne restait plus à découvrir que l'espace compris entre les extrémités de l'Inde connues de Marin et de Ptolémée et les îles des Açores et du Cap Vert : 3° qu'il résultait du témoignage de Marin que cet espace ne peut être plus de la troisième partie de la terre ; 4° que Marin qui avait connu 15 parties sur 24 de la terre, n'avait pas, cependant, connu les extrémités de l'Inde et 5° qu'Alfragan ayant montré que la terre était petite, le tiers que Marin laissait pour être inconnu ne pouvait être bien étendu et devait être facilement franchi (*Historie*, ch. VI, fol. 12 et suivants). Las Casas a aussi donné toutes ces raisons, mais en reconnaissant qu'il les emprunte à Fernand Colomb. (*Historia*, liv. I, ch. V.)

plus de 56 milles 2/3; les eaux couvrent les deux tiers du globe et non sa septième partie seulement et l'ancien monde mesure sur le parallèle de Lisbonne 140 degrés, en chiffres ronds, au lieu de 225.

De toutes ces erreurs, la plus grave était celle que Colomb prenait à Marin: la grande extension de l'Asie dans la direction de l'Ouest. Marin était arrivé à cette conclusion en se basant sur des calculs fautifs que Ptolémée avait très lucidement rectifiés. Ces rectifications, motivées par d'excellentes raisons, l'avaient conduit à diminuer de 45 degrés la longueur donnée au monde connu par Marin; c'est-à-dire qu'il la réduisait à la moitié de la circonférence du globe, soit 180 degrés, au lieu de 225 (439).

Colomb ne tint aucun compte de cette rectification, qui cependant était loin d'être suffisante. Il l'écarta délibérément en déclarant que c'est Marin qui avait raison contre son critique, mais sans expliquer autrement sa préférence pour la mesure du premier, que par l'assertion qu'on avait maintenant reconnu qu'elle était approximativement exacte (440), ce qui signifie que, d'après Colomb, les connaissances acquises sur l'Asie orientale depuis le temps de Ptolémée avaient établi que Marin ne s'était pas trompé en prolongeant considérablement l'Asie vers l'Est comme il l'a fait. Cette assertion inexacte en fait, puisque la mesure de Marin était erronée, montre que Colomb n'a pas connu, ou n'a pas compris, ce qui revient au même, les raisons qui avaient obligé Ptolémée à réduire la mesure donnée par Marin. Ce dernier n'avait pas cru que les limites de l'Asie orientale devaient être poussées plus loin parce que l'homme, en s'avançant davantage vers l'Est

---

(439) Pour cette rectification de Ptolémée, voir ci-dessus, chap. V, paragraphe 12.

(440) C'est ce qui résulte du paragraphe de la lettre de 1503, cité ci-dessus.

avait ajouté de nouvelles régions à celles que l'on connaissait déjà. C'est parce qu'il avait indûment étendu les parties intérieures du continent déjà connues qu'il s'est vu obligé de pousser plus loin ses limites orientales. Colomb ne comprit rien à cela.

X. — Le tiers de la sphère.

C'était l'opinion de l'auteur de la lettre de 1474 qu'il ne restait qu'un tiers de la circonférence de la terre à découvrir et on vient de voir que c'était aussi la manière de voir de Colomb. Mais, alors que l'auteur de cette fameuse lettre ne nous dit pas pourquoi il pense ainsi, Colomb nous donne la raison de son opinion : c'est parce que depuis l'époque de Marin de nouvelles découvertes ont réduit la partie restée inconnue de la terre au tiers de sa circonférence, soit 120 degrés (441).

Il faut noter ici une différence apparente entre la manière dont l'auteur de la lettre à Martins parle de ce tiers de la sphère, non encore parcouru, et celle de Colomb. Dans la lettre on lit que « cet espace est presque égal au tiers de la terre » (442). Il s'agit de l'espace maritime resté encore inconnu ; mais comme l'auteur dit un peu plus

---

(441) Voir le paragraphe ci-dessus.

(442) Dans les trois textes latin, espagnol et italien, la phrase a exactement le même sens :

Hoc spacium est fere tercia pars tocius spere (Texte de la Colombine). *Este espacio es cuasi la terza parte della spera* (Texte de Las Casas, qui met la phrase entre parenthèses). *Questo spatio è quasi la terza parte della spera* (Texte des *Historie*). L'expression latine *fere* signifiant littéralement environ, on s'est demandé si, sous la plume de l'auteur du texte latin, ce mot ne signifie pas aussi bien un peu plus que un peu moins. Mais, dans le cas présent ce mot, doit plutôt s'entendre comme signifiant un peu moins, et c'est ainsi que l'ont entendu les auteurs des deux versions contemporaines espagnole et latine. Le premier écrit *cuasi*, le second *quasi*.

haut que de Lisbonne à Quinsay il y a 26 espaces dont chacun mesure d'après le sentiment général 5 degrés, soit 130 degrés en tout, il semble que ce soit ces 26 espaces que l'auteur considère comme formant *presque le tiers* de la circonférence du globe, et à notre connaissance, c'est ainsi qu'en ont jugé tous les critiques. Remarquons cependant que 130 degrés ne forment pas *presque* le tiers, mais *plus* du tiers de la terre. Si c'est de l'espace compris entre Lisbonne et Quinsay que l'auteur de la lettre a voulu parler, il donnait *plus* de 390 degrés à la sphère au lieu de 360, ce qui est inadmissible, surtout si cet auteur est Toscanelli (443). Cette difficulté disparaît si c'est d'un autre espace qu'il a voulu parler, et, en examinant les textes, on trouve qu'il doit en être ainsi.

Dans les textes, tels que nous les possédons, la phrase en question vient après la description de Quinsay, où elle n'a aucun sens; il suffit pour le voir de lire ce passage entier (444). Il en est tout autrement si on place cette phrase après le passage portant que l'espace de mer à franchir n'est pas très grand, car là elle se comprend facilement (445). Nous supposons donc que dans les diverses

---

(443) Cette expression (le tiers de la sphère), sous la plume de Toscanelli fait l'étonnement du professeur Luigi Hugues : « Je ne comprends pas com- « ment Toscanelli peut dire que 130 degrés équivalent à presque la troisième « partie de la sphère, c'est-à-dire à presque 120 degrés. La différence de « 10 degrés, correspond, sous le parallèle de Lisbonne, à 500 milles. » (*La Lettera*, note 23.) Dans un travail antérieur M. Hugues avait essayé de donner une explication de ce passage. (*L'opera scientific di Cristoforo Colombo*, Turin, 1892, p. 56.)

(444) « De la ville de Lisbonne, en droite ligne, vers l'ouest, il y a 26 espa- « ces jusqu'à la... cité de Quinsay dont l'enceinte mesure cent milles. Elle a « dix ponts; son nom veut dire ville du ciel. On raconte des choses mer- « veilleuses de ses fabriques ainsi que ses ressources. *Cet espace est presque « égal au tiers de toute la sphère.* » (Lettre de 1474 à la fin.)

(445) « Mais depuis l'île Antilia, qui vous est connue, jusqu'à la fameuse « île de Cypangu, il y a dix espaces. La dite île est très abondante en or, « perles et pierres précieuses, et les temples, ainsi que les palais royaux y

manipulations dont cette fameuse lettre a été l'objet, cette phrase a été déplacée inconsidérément et que sa véritable place est celle qui vient d'être indiquée où elle a un sens logique très clair et tout à fait conforme aux choses. Dans ce cas, en effet, l'espace presque égal au tiers de la terre n'est pas celui compris entre Lisbonne et Quinsay, mais celui qui reste à franchir à travers les mers restées inconnues, c'est-à-dire après les îles connues des navigateurs.

Avec cette interprétation, l'auteur de la lettre et Colomb sont complètement d'accord, car, ainsi qu'on l'a vu, Colomb comptait des extrémités de l'Asie aux dernières îles découvertes par les Portugais, 120 degrés, qui forment exactement le tiers de la sphère. Si on laisse la phrase où elle se trouve dans les versions de la lettre qui nous sont données, il faut admettre que l'auteur de cette pièce croyait que 130 degrés formaient presque et non plus que le tiers de la terre, ce qui serait absurde (446).

« sont couverts de plaques d'or masif. Ainsi donc l'espace de mer à franchir « à travers les parages inconnus n'est pas très grand. *Cet espace est presque « égal au tiers de toute la sphère.* » (La Lettre de 1474, dernier paragraphe.)

(446) Après avoir cité la première des deux phrases rapportées ci-dessus : *De la ville de Lisbonne*, etc., le professeur Hermann Wagner passe à la seconde en disant ; et plus loin : *Cet espace est*, etc. (*Op. cit.*, p. 229). Ainsi rapprochée de la première, la deuxième phrase semble en être le complément, mais, comme on vient de le voir, il y a entre les deux phrases la description de Quinsay et, si cette particularité ne suffisait pas pour montrer qu'il n'y a aucun lien logique entre ces deux phrases, le fait que la seconde parle d'un espace qui forme *presque* le tiers de la terre, tandis que l'espace dont il est question dans l'autre forme *plus* que ce tiers, prouve qu'il s'agit de deux choses différentes. Le savant professeur a vu la difficulté, mais il la tourne en disant que les 26 espaces qui, d'après lui-même, équivalent à 130 degrés, « ne représentent pas autre chose que 24 × 2 espaces, soit le « tiers de toute la circonférence de la terre, plus 10 degrés. » (*Op. cit.*, p. 236). Ainsi présenté, cela n'a l'air de rien ; mais 10 degrés de plus qu'il ne faut dans la mesure du tiers de la sphère font 30 degrés de trop pour la circonférence totale. Si les 26 espaces mentionnés dans la lettre forment comme nous le croyons et comme le professeur Wagner le croit aussi, 130 degrés, l'auteur de cette lettre n'a pu dire que ces espaces formaient presque le tiers de la circonférence du globe.

XI. — Comment Colomb a pu connaître Marin de Tyr.

Il reste à dire quelques mots sur la manière dont Colomb a connu les idées de Marin de Tyr, qu'il a adoptées et qui forment la base même de sa conception géographique.

Marin de Tyr ne nous étant connu que par Ptolémée, qui seul a exposé son système, et qui l'a fait d'une manière très complète, on peut supposer que c'est au grand cosmographe alexandrin même que Colomb a emprunté tout ce qu'il reconnaît devoir au géographe tyrien. La supposition semble d'autant plus fondée que Colomb possédait un exemplaire de la géographie de Ptolémée, exemplaire qui existe encore et qui porte sa signature mystique (447). Cependant, à la différence de tous les autres livres que nous savons avoir été lus par lui, celui-ci ne porte aucune note manuscrite. Alors que l'*Imago Mundi*, que l'*Historia Rerum* et que la relation de Marco Polo, qui lui ont fourni la plupart des idées fondamentales de son système, sont annotés aux passages qui les lui ont suggérées, celui-ci, auquel appartient ce qui forme la pierre angulaire de sa construction cosmographique, ne laisse pas voir qu'il a

---

(447) Cet exemplaire est de la seconde édition de la cosmographie de Ptolémée, celle de 1478, la première avec des cartes. Il provient de la Bibliothèque du marquis de San Roman et appartient aujourd'hui à l'Académie d'Histoire de Madrid. Il porte la signature mystique, bien connue de Colomb :

S.
S. A. S.
X M Y
: Xpo Ferens

suivie de ce verset du 92e psaume, écrit de la main de Colomb : *Mirabiles elationes maris; mirabilis in altis Dominus*. « Les flots de la mer sont admirables ; mais le Seigneur qui est dans les cieux est encore plus admirable ». Voyez *Bibliografia Colombina*, p. 208, et les *Scritti*, dans la *Raccolta*, Vol. II, p. 523 et p. CCXVI, note 1 de Lollis. Au Vol. III on trouve le facsimilé de cet autographe. Série H. Pl. XI.

été lu et étudié par lui. Il y a lieu de s'en étonner. Bien que Colomb cachât beaucoup de choses, il ne cachait pas ce qu'il devait à Marin de Tyr et, comme il aimait à citer des auteurs et des savants célèbres, on ne voit pas la raison qui aurait pu l'induire à ne pas nommer Ptolémée parmi ceux qu'il aurait consultés, et surtout à s'abstenir de mettre à son livre aucune note indiquant les passages significatifs pour lui, ainsi qu'il avait l'habitude de le faire.

Une autre raison pourrait aussi faire mettre en doute que c'est directement par Ptolémée que Colomb a connu le système de Marin de Tyr. C'est que Ptolémée a démontré si clairement que ce système était erroné que, malgré l'incompétence du célèbre Génois en ces matières, il est difficile de croire qu'il a pu connaître les objections du critique de Marin, sans en tenir aucun compte.

En ce qui concerne le point principal du système de Colomb, l'extension de l'Asie vers l'est et la réduction corrélative de l'espace maritime s'étendant à l'ouest, notre Génois n'avait pas besoin d'avoir recours à l'ouvrage même de Ptolémée, car son fournisseur ordinaire, le cardinal d'Ailly, le renseignait complètement à cet égard. Nous avons vu, en effet, que d'Ailly étendait le monde vers l'est bien plus loin que Ptolémée. Divers passages de l'*Imago Mundi* et de l'*Epilogus* témoignent du fait et Colomb, qui les a tous connus, les a aussi presque tous annotés (448).

Lorsque d'Ailly écrivait l'*Imago Mundi* et l'*Epilogus*

---

(448) Nous avons déjà cité la plupart des passages de l'*Imago Mundi* que Colomb a notés. En voici deux autres. Au chapitre XV, l'évêque de Cambrai dit que les côtes méridionales de l'Inde sont baignées par la mer Océane qui sépare cette contrée de l'Espagne ; Colomb note encore le passage (Notes nos 74, 75, 76, *op. cit.*). Au chap. XLIX, d'Ailly écrit que la mer qui s'étend entre l'extrémité de l'Espagne et le commencement de l'Inde est d'une faible largeur : *non magnæ latitudinis*. Et Colomb résume le passage en quatre mots. (Note 364, *op. cit.*)

d'où sont extraits les passages cités en note, il ne connaissait que la composition mathématique de Ptolémée. Dès qu'il connut sa géographie, il s'empressa d'ajouter à son *Imago Mundi* un complément — le *Compendium cosmographie* (449) — dans lequel toute cette géographie était résumée : c'est dans ce traité qu'il dit que Ptolémée réduisit à 180 degrés la dimension que Marin de Tyr avait donnée au monde habitable et qu'il se prononce contre cette manière de voir. A la façon dont il s'exprime en commençant ce traité (450), on croirait cependant qu'il s'est converti à l'opinion du grand géographe et plusieurs critiques en ont jugé ainsi ; mais tel n'est pas le cas.

Dans ce *Compendium*, comme dans l'*Imago Mundi* et comme dans l'*Epilogus*, d'Ailly expose les idées des auteurs qu'il cite en termes si conciliants et même si flatteurs, qu'on peut se demander s'il ne les partage pas en tous points. Rarement, en effet, il se prononce catégoriquement pour ou contre les opinions qu'il expose, et souvent il faut le lire avec attention pour voir de quel côté il

---

(449) L'*Imago Mundi*, qui a donné son nom aux 12 petits traités composant l'ouvrage de d'Ailly, est daté de l'année 1410. Le *Compendium* ne porte pas de date, mais on suppose qu'il a été écrit en 1412 ou 1413. (Lelewel, *Géo. du Moyen Age*, Vol. II, p. 75.) D'Ailly dit lui-même que c'est comme « éclaircissement ou supplément » à ses autres traités qu'il donne celui-ci, dans lequel il s'est appliqué à condenser la « substance si utile du traité de cosmogra- « phie de Claude Ptolémée. » (*Compendium*, ch. I.)

(450) « Celui qui a donné lieu à cet ouvrage est un certain homme distin- « gué nommé Ptolémée, qui dans le livre premier de sa cosmographie, cha- « pitre 12, corrigeant ce qu'avait dit Marin au sujet de l'étendue de notre « [terre] habitable, montre que son étendue ne dépasse pas 180 degrés, et il « prouve cela sous le parallèle de Rhodes, en s'avançant de l'Occident vers « l'Orient, et en mesurant les distances de certains lieux sous ce parallèle. » ...*Huic operi causam dedit quidam vir egregius Photolomeus, qui sue cosmographie libro primo, caput 12, emendans dicta Marini circa longitudinem nostre habitabilis, ostendit quod ipsius longitudo non protenditur ultra centum octuaginta gradus, et hoc sub paralello Rhodi declarat, procedendo ab occidente versus orientem, et quorumdam locorum circa hunc paralellum distantias mensurando.* (*Compendium cosmographie*, ch. I.)

penche. C'est ainsi que dans ce *Compendium* son langage a donné à penser que la lecture de la Cosmographie de Ptolémée l'avait amené à se corriger lui-même relativement à la grande étendue qu'il avait précédemment donnée au monde habitable et à accepter la mesure de 180 degrés fixée par le géographe alexandrin. Si grande, cependant, que soit l'opinion qu'il a de Ptolémée, il ne lui emprunte guère qu'une longue liste de positions et écarte tranquillement, sans même les discuter sérieusement, ses mesures de la largeur et de la longueur du monde connu. Il note bien que Ptolémée avait corrigé celle de Marin de Tyr, mais il s'en tient à ce qu'il avait dit auparavant, dans l'*Imago Mundi* et dans l'*Epilogus*, et maintient que, sur ce point, il faut préférer l'opinion des auteurs anciens, d'après lesquels le monde habitable aurait une bien plus grande étendue que ne le suppose le géographe grec. Mais, bien qu'il s'exprime sur ce point en termes qui ne peuvent laisser aucun doute sur le fond de sa pensée, il n'indique lui-même aucune mesure particulière. On peut inférer de son langage qu'il accepte celle de Marin de Tyr, mais il ne le dit pas et se contente d'affirmer à différentes reprises, et sous différentes formes, que le monde habitable est plus grand que ne le fait Ptolémée (451).

---

(451) Voici quelques passages, tous empruntés au *Compendium*, qui établissent ce point. Après avoir dit au chapitre XVIII que la carte qu'il donne détermine la longueur de notre globe habitable d'après Ptolémée — cette carte est aujourd'hui perdue, — il entreprend, dans le chapitre XIX, « con- « tenant l'opinion de Pline et d'autres auteurs contraire aux affirmations de Ptolémée », de démontrer que « la longueur de la terre vers l'Orient est plus grande que ne l'admet Ptolémée : *Quod major est longitudo terre versus Oriens quam ponat Ptholemeus*. Il explique ensuite que Arym, placée par les mathématiciens au milieu de la terre habitable, sous l'équinoxiale, à 90 degrés, tant de l'Orient que de l'Occident et du Septentrion que du Midi, est à une distance plus éloignée qu'on ne le croit, « parce que la longueur « de la terre habitable est plus grande que la moitié de la terre » : *sed magis elongatur propter hoc quod longitudo habitabilis major est quam medietas terre et hoc usque orientem*. Insistant sur ce point, il rappelle que Sénèque a

On ne trouve aucune note de Colomb au passage où d'Ailly mentionne la correction faite par Ptolémée à la mesure de Marin de Tyr ; mais il le connaissait certainement, puisqu'il a mis une cinquantaine de notes à ce petit traité, dont l'une très significative, au chapitre même où d'Ailly formule son opinion contraire à celle de Ptolémée (452).

Colomb savait donc par d'Ailly que Marin de Tyr avait donné une grande extension au monde connu, que Ptolémée l'avait corrigé sur ce point particulier, et que d'Ailly, qui était son cosmographe préféré, n'acceptait pas cette rectification. Dans ces conditions, on conçoit que Colomb ait préféré l'opinion de Marin à celle de Ptolémée. Il y a cependant une particularité qui donne à penser que Colomb a consulté l'ouvrage même de Ptolémée, c'est qu'il parle des 15 heures ou 225 degrés que Marin donne au monde habitable. Comme d'Ailly a passé sous silence cette indication, on peut admettre que Colomb l'a prise dans Ptolémée même, où il ne lui était pas difficile de la trouver.

XII. — Colomb a dit vrai : son plan de passage aux Indes par l'Ouest lui appartient tout entier ; Toscanelli n'y est pour rien.

L'objet que nous avions en vue en commençant ce chapitre est atteint. Ayant constaté que si Colomb est d'accord avec ses deux premiers biographes sur ce point que

---

dit que la mer Océane est navigable en peu de jours, ce qui prouve que « le « commencement de l'Inde, du côté de l'Orient, ne peut être très éloigné de « la fin de l'Afrique » : *non potest multum distare a fine Africa.*

(452) *Finem Ispanie et principium Indie non multum distat, sed est prope. Et expertum est quod hoc mare est navigabile in paucis diebus, ventus conveniens.* « La fin de l'Espagne et le commencement de l'Inde ne sont pas très éloignés, mais sont proches. Et on a éprouvé que cette mer est navigable en peu de jours, avec un vent favorable. » (Note 677 au *Compendium. Raccolta, Scritti,* Vol. II.)

son projet avait pour objet le passage aux Indes par l'Ouest, il contredit leur assertion que Toscanelli y avait été pour quelque chose, en présentant ce projet comme ayant été conçu et formé par lui seul, nous avons dû chercher si cette prétention du grand Génois était fondée.

Le résultat de l'examen critique institué dans ce but ne peut guère laisser de doute dans l'esprit des lecteurs non prévenus. Bien que le système de Colomb soit identique à celui exposé dans la correspondance attribuée à Toscanelli, il est certainement l'œuvre de Colomb même. C'est lui qui l'a formé, et nous savons comment il l'a formé. Toutes les idées et tous les faits qui ont servi à son élaboration, lui viennent de trois ou quatre volumes qu'il a lus et qui nous ont été conservés, avec les annotations indiquant les passages qu'il avait mis à contribution. Nous apprenons de cette manière l'origine exacte de chacune des parties de sa théorie cosmographique, et nous pouvons aisément constater que la correspondance attribuée à Toscanelli, qu'elle soit de ce savant ou non, n'y est pour rien.

Nous apprenons aussi par là que, contrairement à ce qu'avancent les deux premiers biographes de Colomb et à ce qu'il dit lui-même, la formation de sa théorie et du plan qui en est la conséquence n'est le résultat ni de profondes études, ni de longues lectures, et qu'à l'exception des trois ou quatre ouvrages qu'il a annotés et qui lui en ont fourni tous les éléments, il n'a connu, de première main, aucun des nombreux auteurs qu'il aime à citer. Mais cette particularité, qui montre que Colomb n'avait que des connaissances superficielles et qu'il n'a jamais étudié les sources, lui laisse, néanmoins, la paternité de son dessein et ne permet pas de l'attribuer, même en partie, à aucun autre qu'à lui-même.

Ainsi, tandis qu'on ne trouve aucune confirmation au renseignement donné par Fernand Colomb et par Las

Casas, relativement à la part que Toscanelli aurait eue à la formation du grand dessein de Colomb, la déclaration formelle de celui-ci, que ce dessein lui appartient entièrement, est confirmée par les indications qu'il donne dans quelques-uns de ses écrits, notamment dans ses notes aux ouvrages où il a puisé. Comment dès lors hésiter entre ces deux témoignages contradictoires ? N'est-ce pas ici celui de Colomb qui doit l'emporter ? Que peut-on y opposer ? Qu'il n'était pas un homme sincère et qu'il avait intérêt à dissimuler ce qu'il devait à Toscanelli ? Mais s'il ne lui devait rien, il n'avait rien à cacher, et la supposition qu'il dissimule ici la vérité tombe en présence des traces qu'il a laissées de la véritable origine de son dessein sur les marges des livres qui lui en ont fourni tous les éléments.

Devant ce fait indéniable, que toutes les idées dont on trouve l'expression dans la correspondance attribuée à Toscanelli, ont été suggérées à Colomb par une autre voie et qu'il en est de même de tous les faits qui sont mentionnés ou indiqués dans cette correspondance, il faut bien reconnaître qu'elle est restée étrangère à la formation de son système cosmographique, ainsi qu'au plan de découverte des Indes par l'Ouest qu'il en a tiré, et que, sur ce point essentiel, Fernand Colomb et Las Casas ont été mal renseignés.

On ne saurait échapper à cette conclusion en disant que Colomb a pu, sans vouloir l'avouer, profiter des indications de Toscanelli, ou qu'il a pu se rencontrer avec cet astronome dans sa conception géographique et dans les conséquences d'ordre pratique qu'il en a déduites. L'identité complète des deux théories et des deux plans oblige à écarter cette supposition. Si le projet attribué à Toscanelli est authentique, Colomb ne l'a modifié en rien et n'y a rien ajouté. Sur ce point donc l'affirmation de Colomb reste entière et, à la différence des assertions contraires de ses deux premiers biographes, que rien ne con-

firme, elle est justifiée par des indications qui ont la valeur de véritables preuves (453).

Nous pouvons terminer ce chapitre en posant en fait que, tandis qu'il existe des raisons très sérieuses de croire que Colomb est bien, comme il le dit, l'auteur de son grand dessein, il n'y en a aucune montrant l'exactitude des faits avancés dans les *Historie* et par Las Casas, relativement à la part que Toscanelli aurait eue à la formation de ce dessein.

En résumé trois faits se dégagent nettement de notre enquête. Le premier, c'est que tout indique que Colomb dit vrai quand il revendique la paternité de son grand dessein. Le second c'est que ce dessein n'est pas le fruit de longues études ou de profondes méditations, et vient tout entier de trois ou quatre ouvrages, dont l'*Imago Mundi* est le principal. Le troisième, c'est que Toscanelli n'est pour rien dans tout cela.

---

(453) Pour montrer le chemin que les idées qui viennent d'être exposées ont fait depuis que nous les avons indiquées pour la première fois au congrès des Américanistes de 1900, et formulées dans notre ouvrage sur la *Lettre et la Carte de Toscanelli*, publié en 1901, nous consignons ici deux aveux signés par deux érudits critiques américains, on ne peut plus autorisés en pareille matière : Bourne et Channing.

Columbus — dit le premier — *accumulated in the marked passages of his own books a far more convincing body of facts than anything in Toscanelli's letter.* (*Spain in America*, New-York, 1904, p. 15.) Le second est tout aussi explicite : *There is nothing in Toscanelli's letters which Columbus could not have obtained from other sources and doubtless already knew.* (*History of the United States*, New-York, Vol. I, 1905, p. 19.)

Ainsi, pour M. Bourne comme pour M. Channing, Colomb n'a pas eu besoin des pièces attribuées à Toscanelli pour arriver à la conception qui l'aurait conduit à la découverte de l'Amérique. Ce sont là des choses que personne n'avait dites et que personne n'aurait osé dire avant la grande polémique soulevée par nos ouvrages.

CHAPITRE HUITIÈME

RÉSUMÉ DE CETTE ÉTUDE

I. — Constatation qu'il y a contradiction formelle entre Fernand Colomb et Las Casas, d'une part, et Colomb d'autre part, sur le rôle de Toscanelli.

Pour clore cette étude, que l'importance du sujet a obligé à étendre plus que nous ne l'aurions voulu, nous allons rappeler quel a été notre point de départ et marquer les étapes parcourues, en précisant les résultats auxquels cette longue et difficile enquête a conduit.

D'après les sources d'information colombiennes, qui sont généralement acceptées, Colomb aurait découvert l'Amérique en cherchant à aller aux Indes Orientales par l'Ouest. C'est ce qu'on appelle son grand dessein, qui était basé sur des considérations d'ordre théorique, et auquel l'idée de découvertes nouvelles à faire était étrangère.

Nous connaissons l'existence de ce grand dessein par Colomb lui-même, d'abord, puis par ses deux premiers biographes, son fils Fernand et Las Casas, qui écrivaient d'après ses papiers et des documents ou des informations venus de sa famille.

Colomb assure que la formation de ce dessein est le résultat de ses longues années de voyages, de ses études cosmographiques et de ses nombreuses lectures ; il n'indique aucune autre source. Ses deux biographes s'expri-

ment différemment. Ils énumèrent assez longuement les diverses voies qui auraient amené Colomb à la formation de ce dessein : indications trouvées dans les papiers de son beau-père, observations faites au cours de ses voyages, renseignements recueillis par des pilotes, et opinions des auteurs, ce qui est conforme à ce que dit Colomb ; mais ils ajoutent à cela une importante source d'information, dont celui-ci n'a point parlé : une correspondance scientifique avec l'astronome florentin, Toscanelli, qui lui aurait communiqué la copie d'une lettre et d'une carte exposant un plan de passage aux Indes par l'Atlantique, qu'il avait fait parvenir, en 1474, au roi Affonso V de Portugal, dont l'ambition était alors de réaliser un projet de ce genre. Toscanelli aurait encore écrit à Colomb une autre lettre à ce sujet.

L'examen des différentes sources d'information auxquelles Colomb aurait ainsi puisé, d'après les *Historie* et Las Casas, pour la formation de son grand dessein, fait voir qu'à l'exception de l'opinion de quelques auteurs anciens sur le peu de largeur de l'espace maritime s'étendant à l'Ouest, que ses lectures ont pu lui révéler, et des pièces reçues de Toscanelli, qui montrent la route à prendre pour franchir cet espace, toutes les autres ne pouvaient lui fournir que des indications sur l'existence d'îles et de terres nouvelles à découvrir.

Ainsi, sur cette importante question de l'origine du grand dessein de Colomb, il y a un désaccord marqué entre son propre témoignage et celui de ses deux premiers biographes. D'une part, assertion formelle de Colomb qu'il voulait aller aux Indes et qu'il est l'auteur du plan qui devait l'y conduire, mais qui ne nomme ni ne fait aucune allusion à Toscanelli ; de l'autre, assertion non moins formelle de son fils et de Las Casas que tel était bien le dessein du découvreur de l'Amérique, mais que Toscanelli y avait eu une part importante.

II. — **Constatation que les allégations de Fernand Colomb et celles de Las Casas ne sont pas prouvées et que celles de Colomb le sont.**

Ce désaccord étant incompréhensible dans l'espèce, la critique a soumis ces témoignages, si étrangement contradictoires, à un contrôle sévère et voici ce qu'elle a trouvé.

C'est seulement après son mariage, qui doit dater de l'année 1479, que Colomb conçut l'idée du grand dessein, sur lequel il aurait consulté Toscanelli qui avait alors quatre-vingts ans. Malgré son grand âge, cet astronome aurait envoyé à Colomb, qu'il ne connaissait pas, une copie faite de sa main d'une lettre, écrite par lui en 1474, contenant des indications sur la route des Indes par l'Ouest.

Il y a trois versions de cette lettre. L'une, en espagnol, insérée par Las Casas dans son livre vers 1550 ou 1552; l'autre, italienne, publiée en 1571; la dernière, en latin, qui a été découverte en 1870, transcrite sur un feuillet blanc du Pie II de la Colombine, et dont l'écriture ressemble à celle de Colomb. Ces trois versions ne sont pas identiques; aucune n'est la traduction exacte de l'une des deux autres.

La version espagnole a été remise toute traduite à Las Casas, on ne sait par qui. Elle est caractérisée par des italianismes. Las Casas ne dit pas comment il sait que la lettre est de Toscanelli, que celui-ci l'avait écrite originairement pour le roi Affonso et qu'il l'envoya ensuite à Colomb. Il n'a pas emprunté ces faits à quelques notes de Colomb, parce que, dans ce cas, il l'aurait dit. Bien qu'il aimât à citer Colomb, il ne rapporte pas un mot de lui à ce sujet et ne s'appuie jamais sur son témoignage quand il en parle. Il n'a pas non plus tiré ces renseignements du livre de Fernand Colomb, où ils se trouvent aujourd'hui,

et dont il possédait le manuscrit espagnol original, parce qu'alors il n'aurait pas manqué de lui emprunter aussi sa version espagnole de la lettre, qui ne pouvait qu'être correcte et littéraire, au lieu de donner celle en mauvais espagnol qu'il a insérée dans son livre.

Il n'y a pas apparence que le texte latin qui se trouve aujourd'hui sur un des feuillets du Pie II de la Colombine s'y trouvait alors, car il n'aurait pas échappé à Las Casas qui avait accès à la bibliothèque du fils de Colomb, notamment aux livres que celui-ci a annotés, et qui en aurait profité pour corriger la version incorrecte qu'on lui avait remise.

Passant alors à un autre ordre de faits, on constate que la pièce ainsi produite par Las Casas et par Fernand Colomb — en admettant que ce dernier l'ait aussi produite — n'est connue que d'eux seuls. On n'en trouve aucune trace dans les archives portugaises, ainsi que dans les papiers de Colomb qui nous restent, et on n'en a trouvé aucune dans ceux qu'avait laissés Toscanelli. Aucun auteur portugais et italien du temps n'en a eu connaissance. Aucun chroniqueur du roi Affonso n'a su qu'en 1474 il cherchait à aller aux Indes Orientales; aucun des nombreux auteurs florentins, amis ou contemporains de Toscanelli, n'a su qu'il avait conçu un plan pour passer aux Indes par une nouvelle route et qu'il avait été ainsi l'initiateur de la découverte de l'Amérique.

Examinée en elle-même, cette lettre motive des observations extraordinaires.

Outre la singularité de son origine et le silence qui enveloppe de toutes parts les faits avancés, ses différents textes présentent des variantes qu'on ne s'explique pas dans un document qui serait passé directement de Toscanelli à Colomb et qui ne serait jamais sorti de ses mains; elle contient des anachronismes historiques et elle est l'expression d'un système géographique dont l'erreur avait été

démontrée, erreur que Toscanelli, moins que tout autre, pouvait accepter.

On conclut de ces observations, et d'autres qui ont été relevées au cours de cette étude, que le témoignage de Fernand Colomb et celui de Las Casas sur le rôle de Toscanelli dans la recherche d'une route nouvelle pour aller aux Indes sont dépourvus de toute confirmation directe ou indirecte. Eux seuls savent que Toscanelli avait d'abord soumis au roi Affonso un plan ayant cet objet, eux seuls connaissant l'existence d'une correspondance entre Colomb et ce savant, et les pièces qui devraient en témoigner sont à la fois erronées et invraisemblables.

L'examen du témoignage de Colomb donne un résultat tout à fait différent. Tout ce qu'il avance relativement à la manière dont il a formé son grand dessein et aux sources auxquelles il a puisé est justifié. Ce sont bien, comme il le dit, les idées de Marin de Tyr, d'Esdras, d'Alfragan, de d'Ailly et de Marco Polo qui lui ont inspiré son système, et nous savons comment il a connu ces auteurs, Toscanelli n'y est pour rien.

Aucune conciliation n'est possible entre des témoignages aussi contradictoires. Le fait que le plan de Colomb est identique à celui exposé dans la lettre de 1474 ne prouve pas qu'il vient de l'auteur de cette lettre, puisque, outre les affirmations de Colomb lui-même, nous avons la preuve que ce plan a pu venir d'une autre source. Le fait qu'il existe une copie de cette lettre dont l'écriture ressemble à celle de Colomb n'est pas recevable contre les dénégations implicites et explicites de Colomb, alors surtout qu'il y a des motifs de penser que cette copie n'existait pas du temps de Las Casas. Enfin cette circonstance que c'est par le fils même de Colomb et par son historiographe que nous connaissons le rôle important attribué à Toscanelli dans cette affaire, ne prouve rien non plus, parce que leur témoignage sur ce point ne s'appuie pas

sur celui de Colomb, et qu'il est donné dans des conditions singulières qui lui enlèvent toute autorité.

Pour échapper à cette singulière contradiction, on ne peut supposer que Colomb s'est rencontré par hasard avec l'auteur de la lettre de 1474 ; l'identité complète des deux plans exclut cette supposition. On ne peut admettre non plus que Colomb ait dérobé ce plan, car il indique ses sources, tandis que l'auteur de la lettre n'indique pas les siennes.

Le témoignage de Colomb sur ce point important reste donc tout entier. Tout indique qu'il dit vrai quand il affirme que son plan de passage aux Indes lui appartient et rien ne confirme ce que ses deux premiers biographes rapportent à ce sujet.

III. — Tous ces faits donnent à supposer que les pièces attribuées à Toscanelli sont apocryphes.

La démonstration que le témoignage du principal intéressé est justifié, tandis que celui de ses deux biographes ne l'est pas, est une raison suffisante pour mettre en doute l'authenticité des pièces attribuées à Toscanelli, qui semblent n'avoir été produites que pour montrer qu'elles ont eu sur Colomb une influence dont il est impossible de trouver aucune trace. C'est cette influence supposée qui est la seule raison que nous ayons de croire à la réalité de la correspondance alléguée ; et du moment qu'il est établi que les pièces citées sont restées étrangères à la conception de Colomb, cette raison disparaît. Nous restons ainsi en présence de toutes celles qui militent contre leur authenticité, et elles sont tellement nombreuses, tellement probantes, elles pèsent d'un si grand poids auprès de celles qui ont été considérées jusqu'à présent comme suffisantes pour faire admettre ce que la tradition colom-

bienne rapporte de l'intervention de Toscanelli dans la découverte de l'Amérique, qu'il semble bien difficile d'écarter le soupçon que les pièces produites par Las Casas et Fernand Colomb — en admettant que celui-ci les ait aussi produites, ce qui est douteux — ne sont pas le fruit d'une supercherie dont l'objet ne se laisse pas encore apercevoir, mais dont les traces sont frappantes.

Nous pouvons donc regarder comme définitivement acquis les points suivants :

1° L'assertion de Las Casas et celle venant des *Historie*, que Colomb a été en rapports avec Toscanelli et a obtenu de lui des indications sur la route des Indes par l'Ouest, ne repose sur aucune preuve, et est en contradiction avec le témoignage de Colomb, aussi bien qu'avec nombre de considérations et de faits d'une grande valeur.

2° L'assertion de Colomb que son plan de passage aux Indes par l'Ouest lui appartient en propre, est complètement justifiée.

3° Le fait que ces deux témoignages contradictoires, si extraordinaires dans l'espèce, ne peuvent être conciliés d'aucune manière, suffit pour mettre en doute l'authenticité des pièces attribuées à Toscanelli et autorise, tout au moins, la supposition qu'elles sont apocryphes.

IV. — Doutes qui peuvent exister à ce sujet.

Le soupçon que les pièces publiées sous le nom de Toscanelli pourraient ne pas être de lui n'a pas paru justifié à la plupart des critiques qui se sont occupés de cette question. Le fait admis par tout le monde, que Colomb a voulu faire précisément ce que Toscanelli lui aurait conseillé de faire, et cette circonstance, qui, malheureusement, s'impose à l'attention, que le grand Génois n'était pas un homme véridique, donne aux assertions de ses premiers biographes, qui étaient certainement dévoués à se

intérêts, une vraisemblance que n'ont pu ébranler, pour le plus grand nombre, ni ses propres revendications, ni les raisons si topiques qui militent avec tant de force contre l'authenticité des pièces sur lesquelles s'appuient leurs assertions.

Il faut tenir compte de cette manière de voir.

Comme c'est seulement après ses découvertes que Colomb a donné des indications sur la provenance de sa théorie géographique et qu'il est indéniable que cette théorie est la même que celle dont on trouve l'expression dans la correspondance attribuée à Toscanelli, on peut se demander si, en dépit des apparences contraires, il ne serait pas possible que ce fût Fernand Colomb et Las Casas qui eussent raison contre Colomb lui-même, qui était bien capable de taire ce qu'il devait à Toscanelli et même de s'arranger de façon à ce qu'on ne soupçonnât pas la véritable origine de son dessein. Dans ce cas, ce serait après coup que Colomb aurait trouvé les indications qu'il a laissées sur les sources de ce dessein, et, au moment où il présentait et faisait accepter son plan, il n'aurait eu d'autres données que celles qu'il devait à Toscanelli.

Pour notre part nous ne croyons pas que deux cosmographes, étudiant indépendamment l'un de l'autre, dans des conditions et dans des milieux différents, la question du passage aux Indes par l'Ouest, l'auraient conçue de la même manière et seraient arrivés aux mêmes résultats, notamment en ce qui concerne la distance à franchir et la route à prendre. Cependant, les choses n'ont pu se passer autrement, si réellement c'est de Toscanelli que vient le projet de Colomb, puisque nous avons la preuve que les notes recueillies par celui-ci sur ce point lui ont fourni tous les éléments nécessaires à la formation d'un plan qui ressemble tellement à celui de l'auteur de la lettre de 1474 qu'il est impossible de l'en distinguer.

Mais le manque de sincérité de Colomb autorisant les

suppositions les plus invraisemblables, on peut admettre que, si réellement le projet qui a été accepté par les Rois Catholiques en 1492 est le même que celui que Colomb a exposé dans sa lettre de 1498, lequel est identique à celui de la lettre de 1474, ses dénégations et ses revendications pourraient ne pas être considérées comme fondées, et il y aurait quelque raison de dire que c'est bien, comme on le croit généralement, l'auteur de cette lettre qui est le véritable initiateur de la découverte de l'Amérique.

V. — La détermination du véritable caractère de l'entreprise de Colomb tranchera cette question.

Il s'agit donc de savoir en quoi consistait réellement le projet de Colomb. Si, comme il l'affirme, d'accord en ceci avec son fils et Las Casas et avec la tradition colombienne, ce projet consistait à aller aux Indes, ce fait bien établi donnerait à ce que rapportent ses deux biographes sur Toscanelli une vraisemblance que leurs assertions à cet égard n'ont point autrement. Dans ce cas, la preuve décisive que la correspondance attribuée à Toscanelli est apocryphe manquerait et, malgré tout ce qu'on pourrait dire, il existerait une raison de premier ordre pour croire que Colomb a voulu s'approprier la conception de Toscanelli.

Mais, s'il se trouvait que le projet dont Colomb n'a cessé de poursuivre la réalisation et qu'il a fini par faire agréer, n'est pas celui dont il a donné la théorie et qu'il prétend avoir voulu mettre à exécution ; s'il était démontré que, comme tous les autres aventuriers du temps, épris de découvertes maritimes nouvelles, il ne songeait qu'à des îles et à des terres encore inconnues, il faudrait bien reconnaître que la dernière des raisons qui pouvait faire croire à l'authenticité de la fameuse correspondance disparaîtrait et que si Colomb ne nous en impose pas quand

il affirme avoir seul conçu et formulé la théorie de la possibilité du passage aux Indes par l'Ouest, qu'il a exposée, il nous trompe quand il avance que cette théorie formait la base du plan que les Rois Catholiques lui ont fourni les moyens de mettre à exécution et qu'il n'en eut jamais d'autres.

Là est en somme la question fondamentale pour nous, la seule que nous ayons réellement intérêt à résoudre. Il nous importe peu, au fond, que la correspondance attribuée à Toscanelli soit apocryphe ou non ; mais il nous importe beaucoup de savoir si le but que poursuivait Colomb était d'aller aux Indes par une route nouvelle que des considérations d'ordre scientifique ou théorique lui avaient fait entrevoir. C'est uniquement pour cela que nous attachons de l'importance aux relations que Colomb est supposé avoir entretenues avec Toscanelli.

C'est sur ce point que va maintenant porter notre enquête.

Si, à la démonstration péremptoire qui a été donnée, que les pièces que l'on suppose venir de Toscanelli sont étrangères aux conceptions cosmographiques de Colomb relativement à la proximité des Indes, on peut ajouter la preuve que ces conceptions étaient encore vagues et indéfinies quand il fit agréer son projet, qu'il ne pensait alors ni à les formuler ni à les mettre à exécution, et que son entreprise a eu tout autre objet que la découverte d'une route nouvelle pour aller aux Indes, on ne voit pas comment il serait encore possible de croire à l'authenticité de pièces produites uniquement pour confirmer une assertion dont l'erreur serait alors démontrée.

Les études suivantes, consacrées à l'historique de la présentation et de l'acceptation du projet de Colomb, feront voir si cette nouvelle et décisive raison peut être ajoutée à toutes celles qui ont été déjà données pour considérer ces pièces comme apocryphes.

DEUXIÈME ÉTUDE

LES
PROPOSITIONS DE COLOMB
AU PORTUGAL

CELLES QU'IL AURAIT FAITES A GÊNES ET A VENISE
ET CELLES QUE SON FRÈRE BARTHÉLEMY FIT EN ANGLETERRE
ET EN FRANCE

1482-1493

SOURCES D'INFORMATION

La question posée devant nous maintenant est de savoir si l'on peut s'en rapporter à la double attestation des deux biographes de Colomb et de Colomb lui-même, que son dessein avait l'Inde pour objet. Nous pouvons admettre que, lors même que Fernand Colomb et Las Casas auraient été mal renseignés dans ce qu'ils disent de Toscanelli, cela ne supposerait pas, nécessairement, qu'ils étaient aussi dans l'erreur en assurant que le plan de Colomb consistait à aller aux Indes. De même, la preuve fournie par Colomb, que ce plan est son œuvre, ne suffit pas pour établir qu'il dit vrai, quand il avance que c'est ce plan qu'il proposa, qu'il fit accepter et qu'il tenta de mettre à exécution.

Remarquons bien que, pour élucider ce point, qui est le point essentiel, nous ne pouvons nous en rapporter au témoignage de Fernand Colomb et de Las Casas, parce qu'ils n'ont d'autres preuves à donner du fait avancé par Colomb que la correspondance avec Toscanelli, correspondance qu'il faut nécessairement écarter, non pas seulement en raison de son caractère douteux, mais surtout parce que, d'après Colomb lui-même, elle n'est pas recevable. C'est donc, en dernière analyse, sur le témoignage de Colomb seul que repose la croyance que le but de la grande entreprise de 1492 était d'aller aux Indes par l'ouest, et c'est ce témoignage dont nous allons maintenant contrôler l'exactitude.

Il ne s'agit plus ici de la discussion des textes. Le caractère véritable de l'entreprise de Colomb ne peut être établi que par la connaissance exacte des faits, et c'est aux faits seuls que nous allons demander de nous renseigner à cet égard. Ce n'est que par l'histoire de la vie de Colomb, depuis son établissement au Portugal jusqu'à son départ de Palos pour sa mémorable aven-

ture, que nous pouvons prétendre résoudre cette question. Nous suivrons donc notre Génois dans toutes ses démarches, nous scruterons chacun de ses actes, nous pèserons toutes ses paroles, et, après nous être ainsi rendu exactement compte de ce qu'il a fait, nous serons en position de voir s'il a dit vrai quand il avance que son dessein consistait à aller aux riches centrées de l'Asie orientale par une route nouvelle, dont ses études et son expérience des choses de la mer lui avaient démontré la praticabilité.

Avec cette seconde étude nous entrons en plein dans notre sujet; elle embrasse toute la vie de Colomb au Portugal et les démarches qu'il fit faire par son frère en Angleterre et en France.

1. COLOMB (Chr.). — **Lettre** dite aux *Señores*, 1500?

Archives de Veragua. — NAVARRETE, *Viages*, Vol. II, nº 137, pp. 254-255.— *Documentos ineditos*, Vol. 38, p. 462. — LOLLIS, *Scritti*, nº XXX, Vol. II, pp. 64-65.

Cette lettre, dont Navarrete a vu la minute originale dans les archives de Veragua: *Visto original de mano propria del Almirante* (*op. cit.*, p. 254, note), n'est pas datée, mais son contenu indique qu'elle doit être de la fin de l'année 1500. Elle ne porte pas d'adresse, mais on suppose qu'elle fut envoyée à quelques personnages de la cour qui voulaient du bien à Colomb. car elle commence par les mots *Señores*, au pluriel. Colomb y rappelle les services qu'il a rendus, dit qu'il a refusé les offres d'autres puissances, constate qu'il a perdu huit années en discussions sur ses propositions, parle de la femme et des enfants qu'il a laissés pour venir se mettre à la disposition des rois catholiques et nomme les puissances avec lesquelles il aurait pu traiter. Cette pièce importante n'existe plus, malheureusement, ou a été égarée, car, lorsque la Commission royale italienne voulut la reproduire dans la *Raccolta*, il fut impossible de la retrouver (LOLLIS, *Illustrazione al Documento* XXX, *Scritti*, Vol. II, p. LI). Nous en donnons une traduction à l'appendice, d'après la transcription de Navarrete.

2. ———— **Fragment de lettre sans date** aux Rois Catholiques.

F. COLOMB, *Historie*, ch. XII (*bis*), fol. 35 recto.— LAS CASAS, *Historia*, Liv. I, ch. XXXI, Vol. I, p. 242. — LOLLIS, *Scritti*, in *Raccolta*, Vol. II, ap. II, nº IV, p. 287.

Passage très court, donné en termes identiques par F. Colomb et par Las Casas, d'une lettre où Colomb parle de son refus de s'engager avec d'autres souverains pour réserver ses découvertes à la Castille, et dit que Leurs Altesses ont pu voir les lettres de ces souverains entre les mains du Dr Villalon. Las Casas dit que cette lettre a été écrite à Española.

3. ———— **Lettre au roi Ferdinand**, mai 1505.

LAS CASAS, *Historia*, Liv. II, ch. XXXVII, Vol. III, pp. 187-188. — NAVARRETE, *Viages*, Vol. III, n° 58, pp. 527-528. — *Scritti*, Vol. II, n° LIX. Nos *Études*, sources, n° 5, p. 289 et traduction, appendice B, p. 369.

C'est la lettre où Colomb parle des quatorze années qu'il a passées en inutiles sollicitations en Portugal. Nous ne la connaissons que par Las Casas qui n'en donne qu'une partie. Voir nos *Etudes*, passages indiqués ci-dessus.

4. ———— **Litera di M. Christofolo Colombo** ai Signori Venetiani nel 1492.

Bollettino di Curiosità Veneziane, IIIe année, 1880-1881.

Document apocryphe où Colomb fait des avances à Venise Voir ci-après les notes 128 et 129.

5. ———— **Codicille à son testament de 1505**, ratifié devant notaire à Valladolid le 19 mai 1506.

NAVARRETE, Vol. II, p. 315. — LOLLIS, *Scritti*, Vol. II, pp. 265-266. En français, dans FOURNIER, *Histoire de la vie et des voyages de Colomb*, 1894, p. 730 : en anglais, dans THACHER, *Columbus*, Vol. II, p. 660, et dans le *Christopher Columbus* de FILSON YOUNG, Vol. II, p. 367.

Ce sont des legs anonymes que Colomb fait à diverses personnes avec lesquelles il avait été en relations à Lisbonne, notamment aux familles Paulo di Negro et Espindola, sic.

6. COLOMB (Barthélemy). — **Note à l'Imago Mundi**, n° 23 de la *Raccolta*.

Autografi, série C, et *Scritti*, Vol. II, pp. 376-377. — THACHER, *Columbus*, Vol. III, p. 481. Ecriture de Barthélemy : Las Casas, S. de la Rosa et l'auteur. Ecriture de Colomb : Asensio, Lollis et Thacher, qui a reproduit la feuille entière de d'Ailly avec les annotations. Voir ci-après notes 162, 164.

Cette note, qui couvre les marges de la première page du chapitre VIII de l'*Imago Mundi*, est très longue et se rapporte à divers sujets dont deux sont particulièrement intéressants ; l'un relatif au retour de Barthélemy Diaz, à Lisbonne ; en décembre 1488, texte partiel et traduction ci-après paragraphe 5; l'autre concernant les auteurs qui croyaient au peu d'étendue de l'espace maritime à l'ouest.

7. COLOMB (Barthélemy). — **Note à l'Historia Rerum**, n° 6 de la *Raccolta*.

Autografi, série B, *Scritti*, Vol. II, p. 291. Texte et traduction ci-après, note 163.

Mentionne l'expédition de Barthélemy Diaz.

8. ———— **Note n° 860** au même ouvrage.

Raccolta, *autografi* série B, *Scritti*, Vol. II, p. 369. Texte et traduction ci-après note 160. Écriture de Barthélemy : S. de la Rosa et l'auteur. Écriture de Colomb : Lollis, Thacher.

L'auteur de la note constate qu'il était présent au retour de l'astronome Joseph, qui avait fait une observation astronomique sur la côte d'Afrique le 11 mars 1485.

9. ———— **Mappemonde** présentée par Barthélemy Colomb au roi Henri VIII en février 1488.

F. Colomb, *Historie*, ch. XI. — Las Casas, *Historia*, Liv. I, ch. XXIX, et Liv. II, ch. 101. Voir ci-après les notes.

Cette mappemonde représentait le monde ancien, plus les terres de la zone torride nouvellement découvertes et celles que Colomb voulait découvrir avec son frère. Nous ne la connaissons que par ce qu'en disent Fernand Colomb et Las Casas. Aucun autre auteur ne la mentionne, excepté ceux qui le font d'après eux, comme Hakluyt et Purchas, qui répètent ce qu'on trouve à cet égard dans les *Historie*. S'il y a une carte dont on doive regretter la perte, c'est celle-ci, qui nous aurait exactement renseignés sur ce que Colomb se proposait de faire au moment où il quittait le Portugal, puisque Las Casas assure qu'elle représentait aussi les terres que les deux frères se proposaient de découvrir (*Historia*, Vol. I, p. 225). Clarke a cru qu'elle avait été imprimée en 1489 (*Progress of maritime discovery*, Londres, 1803, p. 197, note) ; mais c'est évidemment une interprétation erronée

des mots *opus editit* de l'inscription latine qu'elle portait. Un autre auteur anglais, M. Collingridge, croit reconnaître cette carte dans celle de Henry Martellus qui appartient au British Museum et qui paraît être de l'année 1489 (*The Discovery of Australia*, Sydney, 1895, 4° pp. 62-66). La carte de Martellus représente bien, il est vrai, le monde tel que les anciens le connaissaient, plus la région torride découverte par les Portugais, mais pas les îles ou terres qu'il s'agissait de découvrir et qui figuraient sur la carte de Barthélemy. Voyez HARRISSE, *The Discovery*, p. 386.

10. ———— **Extracto de un espediente formado a peticion de D. Bartolomé Colon,** de resultas de su prision por el comendador Bobadilla.

Archives de Simancas.— Appendice aux *Noticias de D. Bartolomé Colon hermano del Almirante*, par D. Eustaquio Fernandez de NAVARRETE, dans la *Coleccion de Doc. ineditos para la Historia de Espana*, Vol. XVI. Madrid, 1850. pp. 485 et sq.; aussi dans la *Raccolta, Scritti*, Vol. II, p. CXXXVIIII et sq.

C'est un extrait d'une enquête instituée par Barthélemy Colomb, en raison de son emprisonnement par Bobadilla à Española, et de la confiscation de certains de ses biens, faits pour lesquels il demande une compensation. Dans cette enquête qui paraît avoir été commencée en 1501, et s'être poursuivie pendant plusieurs années, on trouve des indications intéressantes données par Barthélemy sur lui-même.

11. COLOMB (Fernand). — **Historie**, chapitre XI et commencement du chapitre XII.

Fernand Colomb nous donne là sa version des démarches que fit son père en Portugal auprès du roi João II et de leurs résultats. C'est la source de tout ce que rapporte la tradition colombienne sur cette partie de la vie de Colomb, source qui remonte directement à Colomb même.

12. LAS CASAS. — **Historia**. Liv. Ier, chap. XXVII, XXVIII et commencement du chap. XXIX, Vol. I, pp. 217 et sq.; chap. CI, Vol. II, pp. 58 et sq.

Le récit de Las Casas des rapports de Colomb avec le roi João II est entièrement basé sur celui de Fernand Colomb, et sur celui de Barros (voir ci-après), qui venait de paraître au mo-

ment où il révisait son œuvre à Valladolid en 1552. A ce moment Las Casas avait certainement les papiers de Colomb dont il donne tant d'extraits à propos d'autres sujets; mais ici, il ne paraît pas leur avoir rien emprunté à ce sujet, si ce n'est, peut-être, l'indication que Colomb a pu ne quitter le Portugal qu'en 1485 ; Fernand Colomb place le fait en 1484. En ce qui concerne Barthélemy Colomb, Las Casas donne des renseignements qui ne se trouvent pas dans les *Historie*.

13. OVIEDO (Gonzalo Fernandez de). — **Historia General y natural de las Indias**, islas y tierra-fírme del mar Oceano por el capitan Gonzalo Fernandez de Oviedo y Valdes, primer chronista del Nuevo Mundo. Publicala la Real-Academia de la Historia... por D. José Amador de Los Rios, Madrid, 1851-1855, 4 Vol. grd. in-4°. — Liv. II, ch. IV.

Ouvrage d'un chroniqueur consciencieux, instruit et impartial, qui nous donne l'Histoire du Nouveau Monde depuis sa découverte jusqu'en 1548. La première édition, qui ne contient que 19 livres parut à Séville en 1535, une deuxième, sans aucune augmentation, fut publiée à Salamanque en 1547. L'œuvre entière, à laquelle il manque une quatrième partie, qui paraît n'avoir pas été composée, n'est connue que depuis l'édition de 1851. C'est celle que nous citons. Oviedo écrivait dans un temps et dans un milieu où il semble qu'il aurait pu avoir des renseignements authentiques sur les origines et sur les débuts de Colomb ; mais il ne fait que glisser sur ces points. Ce qu'il dit des démarches du futur Découvreur en Portugal et de celles de son frère en Angleterre se borne, en effet, a bien peu de chose et est en partie erroné ; ce sont toutefois des renseignements de première main, qui doivent venir de source oculaire et auriculaire.

14. LES ROIS CATHOLIQUES. — **Facultad al Almirante D. Cristobal Colon** para fundar uno ó mas Mayoranzos. Burgos, 23 avril 1497.

Codice diplomatico de Colomb, Gênes, 1823, n° XXX. — NAVARRETE, Vol. II, pp. 221-227. En anglais dans THACHER, Vol. III, p. 643 et sq.

C'est l'autorisation ou la faculté accordée à Colomb par les Rois Catholiques de constituer un majorat, faculté dont il usa l'année suivante. Colomb a compris des copies dûment certifiées de cette pièce dans ses cartulaires ou recueils de ses privilèges.

Voyez sur ces cartulaires la première de nos *Etudes*, pp. 76, 77, aux notes.

15. RUY DE PINA. — **Chronica d'el rei Dom João II** escrita par Ruy de Pina, chronista mór de Portugal et guarda mór da Torre do Tombo (Dans le Vol. II de la *Colleccao de libros ineditos*, Lisbonne, 1792, 7 Vol. in-fol.). Chapitre LXVI.

Ruy de Pina, né vers 1440 et mort en 1520 ou 1521, avait, croit-on, terminé ses travaux historiques en 1505. Sa chronique du roi João II, restée inédite pendant trois siècles, n'a été imprimée que dans la collection ci-dessus indiquée ; elle est très précieuse, car Pina était un témoin oculaire ou auriculaire des choses qu'il raconte. Le chapitre LXVI est le seul, cependant, qui se rapporte à Colomb; Pina y rend compte de l'audience que le roi João accorda à Colomb quand, en mars 1493, l'état de la mer l'obligea à relâcher à l'embouchure du Tage, en revenant de sa grande découverte, et, à ce propos, il parle, incidemment, des offres de services que le hardi Génois avait faites au roi avant de se rendre en Espagne. Ce chapitre est du plus grand intérêt, car il y a tout lieu de croire que Pina assistait à cette fameuse entrevue où il fut question de faire assassiner Colomb. Malheureusement, Pina, qui était chroniqueur officiel du Royaume et gardien des archives royales, qui avait connu le roi Affonso V, qui avait été mêlé à d'importantes négociations diplomatiques sous le règne de son fils João, ainsi que sous celui du roi Manoel son successeur, et qui était, par conséquent, en position de tout savoir relativement aux choses de son temps, ne dit absolument rien de la vie de Colomb en Portugal, de son alliance avec les Moniz et de ses rapports avec le roi antérieurement à son départ pour la Castille. Son silence en pareille circonstance est tellement extraordinaire qu'on se demande s'il n'était pas voulu. Pina en savait certainement plus long sur Colomb qu'il n'en dit, car l'allusion qu'il fait à divers traits du caractère du Découvreur indique une connaissance de l'homme plus grande que celle que pouvait lui avoir donnée l'audience unique qu'il relate. Aurait-il eu quelque motif de ne pas dire tout ce qu'il savait ? Quand il terminait sa chronique, les Bragance, au parti desquels la famille portugaise de Colomb appartenait était déjà au pouvoir, et s'il y avait quelque particularité de la vie de Colomb dans ce pays, sur laquelle on voulait faire silence, soit relativement à sa femme, soit touchant les motifs de sa fuite, deux points restés jusqu'à présent obscurs, il n'est pas impossible que le chroniqueur ait jugé à propos de s'abstenir ;

en tous cas son silence sur les relations de famille de Colomb avec les Moniz, une des grandes familles du Portugal, est surprenant.

16. GARCIA DE RESENDE. — 1536. — **Chronica dos valerosos e insignes feitos del rey Dom João II de gloriosa memoria...** Per Garcia de Resende... Em Lisboa anno 1622 : Pet. in-fol. Chap. 164, fol. 108-109 : *Comment les Antilles de Castille furent découvertes.*

La première édition de cette chronique est de 1554, mais l'approbation du roi étant de l'année 1536 on doit supposer que c'est vers cette époque que l'ouvrage a été terminé ; en tous cas plusieurs passages du livre indiquent qu'il a été écrit après la mort du roi Manoel, qui décéda en 1521. Comme Pina, Resende ne consacre qu'un chapitre à Colomb et encore le copie-t il tout entier dans Pina, en se bornant à changer un mot par-ci par-là. Le seul de ces changements qui ait quelque importance est noté plus loin. Voyez note 18.

17. BARROS (João de). — 1552. — **Da Asia.** Décade I[re], Liv. III, chap. XI.

Le témoignage de Barros est le troisième, par ordre de date, relativement au passage de Colomb en Portugal. Chargé officiellement par le roi João III d'écrire l'histoire de la conquête des Indes, on lui donna pour cela des facilités extraordinaires, c'est-à-dire que toutes les archives lui furent ouvertes. Il commença à réunir ses matériaux en 1541, et c'est en 1552 que parut sa première Décade (*Decada Primeira da Asia*, Lisbonne, 1552, in-fol.), dont un chapitre est consacré à Colomb.

Barros est le premier qui donne quelques détails circonstanciés sur les rapports de Colomb avec le roi João. On ignore d'où il a pu les tirer. Ce n'est pas des *Historie*, qui n'étaient pas imprimées à cette époque et encore moins de Las Casas, qui, au contraire, lui emprunte beaucoup. Ce n'est pas non plus d'Oviedo dont la première édition est de l'année 1535, mais qui touche à peine au sujet. Au moment où Barros écrivait sa première Décade il y avait plus de soixante ans que Colomb avait quitté le Portugal, et plus de cinquante qu'il avait eu avec le roi João l'entrevue rapportée par Pina et par Resende. Peut-être existait-il encore à cette date quelque témoin de cette fameuse entrevue? Peut-être eut-il relativement à Colomb quelque document qui n'existe plus? Toujours est-il qu'il donne des renseignements qui ne se trouvent pas ailleurs et qu'il n'y a aucune raison de

mettre en doute, car, bien que porté aux développements littéraires, le Tite-Live portugais est un chroniqueur consciencieux et véridique. Il n'est pas d'ailleurs favorable à Colomb.

18. VASCONCELLOS (Agostinho Manoel de). — **Vida y acciones del rey Don Juan el Segundo**, decimo tercio rey de Portugal. Madrid, 1639, in-4°.

Vasconcellos était Portugais, mais c'est en Espagne qu'il écrivit son livre. Il nous donne un quatrième récit des rapports de Colomb avec le roi João, beaucoup plus circonstancié que les autres, mais auquel il est difficile d'accorder créance. Outre qu'il écrivait 150 ans après les faits qu'il relate et qu'il n'indique aucune source, le caractère de son récit, les particularités qui y sont mentionnées, la manière dont elles sont présentées et le langage qu'il prête à ceux qu'il met en scène, indiquent clairement que nous sommes ici en présence d'un de ces livres où les faits historiques servent de prétexte à des développements imaginaires plus ou moins littéraires. On y trouve, entre autres choses étonnantes, un compte rendu détaillé de la délibération des conseillers du roi João II où les propositions de Colomb furent examinées et repoussées. La Clede, Fortia d'Urban, Washington Irving, Fiske et d'autres auteurs modernes, ont pris à la lettre ce compte rendu imaginaire. Il y a une édition française du livre de Vasconcellos, publiée à Paris en 1641.

Les autres historiens et chroniqueurs du temps ne nous donnent aucuns renseignements originaux sur le séjour de Colomb en Portugal. Gomara, chapitre XV, copie Oviedo et Barros ; Bernaldez dit quelques mots seulement (ch. 118) ; Pierre Martyr, Castanheda et Damien de Goes ne disent rien. Herrera copie Las Casas, et Faria y Souza les auteurs antérieurs.

19. GALLO (Antonio), SENAREGA (Bartolomeo) et GIUSTINIANI (Agostino).

Ces trois Génois sont auteurs de trois notices sur Colomb, écrites de 1506 à 1516, qui contiennent des renseignements de première main sur le grand navigateur et sur son frère Barthélemy. Aux sources de la première de nos *Etudes*, n°s 12, 13 et 14, on trouvera les indications bibliographiques et critiques nécessaires relatives à ces trois précieuses et rares notices, qui sont toutes trois reproduites dans la *Raccolta*. Aucune n'a été traduite en français; toutes l'ont été en anglais par M. Thacher (*Columbus*, Vol. I).

20. MARTYR (Pierre)? — **Libro primo della historia de l'Indie occidentali**. Summario de la generale historia de l'Indie occidentali, cavato dal libri scritti dal signor Don Pietro Martyre del consiglio della maesta de l'imperadore, et da molte altre particulari relationi... In Vinegia, 1534, in-4°.

Cet ouvrage, connu sous le nom de *Summario*, contient trois parties, dont la première est celle qu'indique le titre et qui est attribuée à Pierre Martyr. Les deux autres parties sont un *Libro secondo*, traduit d'Oviedo, et un *Libro ultimo* qui est de Xeres. Voir, pour une description complète de cet ouvrage, qui est d'une insigne rareté, la *Bibliotheca Americana vetustissima* de M. Harrisse, n° 190.

Ce volume ne contient aucune indication d'auteur ou de traducteur; mais, comme la partie attribuée à Pierre Martyr est reproduite textuellement en tête du volume III de la collection de voyages de Ramusio, publié à Venise en 1553, il n'y a pas de doute que c'est ce laborieux collectionneur qui est l'éditeur de ce *Sommario*, dont nous le voyons, d'ailleurs, offrir un exemplaire, aussitôt après sa publication, au cardinal Bembo, qui l'en remercie (D'Avezac, *Canevas*..., p. 10, note 8).

C'est dans cet ouvrage que parut pour la première fois le passage où l'on fait dire à Martyr que Colomb offrit ses services à Gênes et qu'il était alors âgé de 40 ans.

21. RAMUSIO (J.-B.). — **Delle navigationi e viaggi...** Terzo Vol. Venise, 1556, in-fol.

Dans ce volume on retrouve le passage attribué à Pierre Martyr où il est avancé que Colomb fit des offres de service à Gênes.

22. BENZONI (Girolamo). — **La historia del Mondo Nuovo** di M. Girolamo Benzoni, Milanese, la qual tratta dell'isole e mari nuovamente ritrovati e delle nuove citta da lui proprio vedute, per acqua e per terra in quattordeci anni. Venise, 1565, in-12, feuillets 111-175, paginés au recto seulement.

Reproduit l'assertion de Ramusio, sans indiquer sa source.

23. CASONI (Filippo). — **Annali della Republica di Genova.** Gênes, 1708, in-fol.

Sous l'année 1506, date de la mort de Colomb, Casoni passe en revue la vie du Découvreur et donne quelques détails dont on ne retrouve pas la source, mais qui, pour la plupart, sont controuvés. Il est un de ceux qui parlent des propositions de Colomb à Gênes.

24. **Remontrance d'André d'Albaigne** au Roy et à Messieurs de son conseil privé, 1571-1582 ? dans : *Francisque et André d'Albaigne, cosmographes lucquois au service de la France*, par le Dr E. HAMY, Paris, Imprimerie nationale, 1896, 8°, p. 34.

Tirage à part d'un mémoire publié originairement en 1894 par le Dr Hamy dans le *Bulletin de Géographie historique* et inséré ensuite par lui dans son volume : *Études Historiques et Géographiques*, Paris, Leroux, 1896, 8°, pp. 241 et sq. Le manuscrit original de la *Remontrance* publiée dans ce mémoire forme deux pages et demie d'une écriture fine du XVIe siècle et appartient aujourd'hui à la Bibliothèque nationale. (Ms. fr. Nouv. acq. n° 5394, fol. 11-12).

Ce curieux document est une proposition qu'un Italien originaire de Lucques, nommé André d'Albaigne, fait au roi de France et à ses ministres, de reprendre un projet, autrefois présenté par son frère Francisque, pour la découverte d'une « grande estandue de terres et royaulmes abondans et riches en or, argent, pierreries, drogueries et espiceries », découverte dont il a le secret et qui peut être faite « sans préjudicier ou offenser aucunement les autres princes chrétiens, ni même contrevenir à la bulle du pape Alexandre VI de l'an mil quatre cens nonante et deulx ». D'Albaigne expose les raisons qui militent en faveur de sa proposition et rappelle, à ce propos, les offres de services que Colomb aurait faites et qui auraient été écartées. Cette pièce n'est pas datée, mais M. Hamy, à l'aide de rapprochements ingénieux, a réussi à placer l'époque de sa rédaction entre les années 1571 et 1582.

Le texte de la proposition de Francisque d'Albaigne dont parle son frère André dans sa *Remontrance*, a été découvert après la publication de M. Hamy, qui l'a imprimé dans un autre petit mémoire inséré également dans le *Bulletin de Géographie historique* de l'année 1899 (*Nouveaux documents sur les frères d'Albaigne et sur le projet de voyage de découvertes présenté en 1566 à la cour de France*, Imprimerie Nationale, 1900, 8°, 12 pp.).

C'est une lettre en italien, datée du 8 avril 1566, et adressée de Lisbonne au roi de France par Francisque d'Albaigne. Il y propose de découvrir une vaste contrée *richissima d'oro, d'argento* et offre de passer en France avec un savant cosmographe portugais, Barthelemeu Velho, qui a les indications, les cartes et les instruments nécessaires pour faire cette découverte. On ne connaît pas la réponse du roi, c'était alors Charles IX, mais elle fut sans doute favorable, puisque d'Albaigne et Velho partirent pour la France. A partir de ce moment. Francisque disparaît, mais on retrouve Velho à Nantes, où on constate qu'il mourut le 28 février 1568. Son secret et ses cartes passèrent évidemment à André d'Albaigne, qui chercha à reprendre l'affaire.

CHAPITRE PREMIER

LES DÉMARCHES DE COLOMB EN PORTUGAL

I. — Ses ouvertures au roi João.

Bien que nos sources d'informations soient assez variées sur les démarches que Colomb fit en Portugal pour faire agréer son projet, nous ne sommes que très imparfaitement renseignés sur leur véritable caractère et sur les circonstances qui les précédèrent, aussi bien que sur celles qui les suivirent.

Le premier point qui a embarrassé la critique est celui de l'identité du souverain auquel Colomb s'adressa d'abord. Si nous en croyons Colomb lui-même, il aurait pendant quatorze années pressé le roi de Portugal d'accueillir son projet et n'aurait jamais pu obtenir de lui une oreille favorable (1). Mais comme bien d'autres assertions du grand Génois, celle-ci est plus que contestable, car il est certain, aujourd'hui, que Colomb ne séjourna en Portugal que de 1477 à 1484 ou 1485, période pendant laquelle deux souverains, Affonso V et son fils João II, occupèrent le trône.

Pour échapper à cette difficulté, on a avancé diverses

(1) « Dieu notre Seigneur m'a envoyé miraculeusement pour que je ser-« visse Votre Altesse ; je dis miraculeusement, parce que je suis venu abor-« der en Portugal, où le roi de cette contrée s'entendait aux découvertes « plus que tout autre. Dieu lui a fermé la vue, l'ouïe et tous les sens, car en « quatorze ans je n'ai pu lui faire comprendre ce que je lui disais. » (*Lettre de Colomb au roi Ferdinand*, mai 1505, *apud* Las Casas, *Historia*, Vol. III, pp. 187-188.)

hypothèses. D'Avezac, qui la signala un des premiers, suppose qu'il faut lire quatorze mois au lieu de quatorze années (2), ce qui, en effet, arrange tout. Mais, comme le remarque M. Desimoni, en procédant de cette manière, on peut faire dire aux textes tout ce que l'on veut ; les critiques pour lesquels la tradition colombienne est sacrée ont donc cherché une autre explication. Celle de M. Desimoni lui-même est que Colomb n'a pas voulu parler d'un roi particulier, mais de la couronne de Portugal et qu'il est possible qu'il ait séjourné à Lisbonne avant le combat naval de 1476, à la suite duquel il se rendit à cette ville. Dans ce cas, les quatorze années dont il parle se compteraient de 1470 à 1484 (3).

Cette explication embarrassée, inconciliable avec les propres expressions de Colomb, et avec deux dates aujourd'hui bien fixées : la naissance du Découvreur en 1451, et son arrivée à Lisbonne, pour la première fois, en 1476, ne saurait nous arrêter, malgré la compétence de son auteur

(2) Tant qu'on a pu croire que c'est en 1470 que Colomb passa au Portugal, les quatorze années d'instances inutiles dont il parle s'expliquaient assez bien et nombre d'auteurs, Humboldt et Washington Irving, entre autres, ont enregistré le fait sans le mettre en question. Ils étaient alors justifiés à le considérer comme exact; mais ceux qui depuis ont exprimé la même opinion ne le sont pas. Sans connaître les véritables motifs du fait, d'Avezac soupçonna que Colomb n'avait pu séjourner pendant quatorze années au Portugal et, comme on n'osait point encore contester les assertions du Découvreur, il chercha un moyen de concilier son langage avec les faits. Il le trouva dans l'hypothèse « d'une simple erreur matérielle d'écriture, évidente pour nous, « et qu'il nous semble étrange d'être le premier à relever : au lieu de qua- « torze ans, c'est quatorze mois qu'il faut lire. » (*Canevas chronologique*, etc., p. 43.) M. Altolaguirre a repris cette thèse dans son mémoire sur l'arrivée de Colomb au Portugal. (*Llegada de Colon à Portugal*, Madrid, 1892, 4°, p. 8.)

(3) M. Desimoni raisonne de la manière suivante : Colomb parle du roi de Portugal sans donner aucun nom ; il a donc pu vouloir désigner par cette expression la couronne ou le gouvernement du Portugal, et comme nous savons que c'est seulement en 1484 qu'il abandonna ce pays, les quatorze années dont il parle se placent tout naturellement de 1470 à 1484 (*Quistioni Colombiane*, in *Raccolta*, pp. 40-47.)

en ces matières. On doit en dire autant de celles proposées par M. de Lollis et par M. Salvagnini. Pour le premier, les quatorze années en question commencent du jour où Colomb soumit ses propositions au roi de Portugal et se terminent en 1492, quand il se trouva définitivement lié avec la Castille, car, jusqu'à ce moment, il avait continué à être en correspondance avec João II relativement à son projet (4). Le second raisonne de la manière suivante. Colomb ne dit pas qu'il a séjourné quatorze ans en Portugal ; il dit seulement que pendant quatorze ans le roi ne voulut pas l'écouter. Cette phrase peut donc s'appliquer à une partie de la période du séjour de Colomb en Espagne, période pendant laquelle ses démarches purent continuer avec le Portugal. Ce serait donc de 1476 à 1489 ou 1490 que Colomb aurait été en instances auprès du roi de Portugal, et ce roi serait João II, qui régnait, en fait, depuis 1476, époque à laquelle Affonso V lui remit ses pouvoirs pour passer en France (5).

Il suffit de se rapporter aux expressions mêmes de la lettre de Colomb pour voir qu'elles se prètent bien mal à ces deux ingénieuses explications, qui, comme toutes celles qu'on a proposées (6), sont motivées par la supposition que ce que dit Colomb doit ètre conforme aux faits. Il n'en est pas toujours ainsi, malheureusement. Les assertions du célèbre Génois, qui affectent le plus souvent une forme

---

(4) « Colomb arriva en Portugal en 1476 ; sa correspondance avec Toscanelli, qui, vraisemblablement, fut l'origine de son projet, n'est pas antérieure « à 1479... En conséquence, les tentatives auprès des rois de Portugal, premièrement Affonso V, puis João II, suivies d'abord et intermittentes « ensuite, ne peuvent s'étendre que de 1479 aux premiers mois de 1492, ce « qui produit un total peu inférieur à celui que Colomb énonce avec l'exagération dont il ne fut jamais exempt. » (LOLLIS, *Illustrazioni* au document LVIIII, *Scritti*, Vol. II, in *Raccolta*, p. CXXXVIIII.)

(5) ALBERT SALVAGNINI, *I Corsari Colombo*, in *Raccolta*, pp. 149-151.

(6) Mentionnons, entre autres, celle de Markham, qui place les quatorze années dont parle Colomb entre l'année 1474, date, selon lui, de son arrivée

vague et flottante, susceptible d'interprétations diverses, ne peuvent être acceptées sans être contrôlées et, pour trouver ce qu'il a voulu dire, il faut savoir ce qu'il avait intérêt à dire. Ici, c'est évidemment pour mettre en relief l'importance des services qu'il a rendus aux rois catholiques, et les sacrifices qu'il a faits pour réaliser son idée, qu'il parle du temps perdu en vaines sollicitations. La vague mention d'une période indéterminée de quatorze ans répond à cette préoccupation, mais ne répond pas à la réalité (7). Colomb n'a ni séjourné quatorze ans au Portugal, ni négocié pendant ce laps de temps avec ce pays, et le seul roi portugais auquel il ait soumis son projet est le roi João II. Le premier fait est établi par la démonstration que c'est seulement en 1476 qu'il aborda pour la première fois au Portugal, d'où il passa, huit ans après, en Espagne, et le second se prouve par son propre témoignage (8), corroboré par celui de son fils qui dit nettement que c'est au roi João, qui régnait alors, que son père s'adressa (9), et par celui de Las Casas, qui donne la rai-

---

en Portugal, et 1488, époque où il serait retourné au Portugal. (Marckham, *Life*, p. 51.) Pour d'autres opinions de ce genre voyez nos *Etudes*, p. 336.

(7) Avant même qu'il ne fût démontré que Colomb n'arriva en Portugal qu'en 1476, M. Harrisse, qui a si souvent devancé la critique dans ses conclusions les mieux justifiées, a dit de cette phrase « qu'elle est évidemment « un phébus employé pour indiquer d'une façon générale que Colomb pos- « tula longtemps en vain. En tout état de cause, ajoute-t-il, on peut considé- « rer deux années, ou plus, comme des quantités négligeables sous la plume « toujours colorée du grand Génois. » (*L'origine de Christophe Colomb*, Paris, 1885, p. 18.) Ruge, qui ménageait moins ses expressions, a dit qu'il y avait là « une grosse altération de la vérité ». (*Columbus*, p. 88.)

(8) Dans sa lettre de 1495 Colomb dit du roi auquel il s'adressa qu'il était celui qui s'entendait le plus aux découvertes : *Adonde el rey de alli entendia en el descubrir mas que otro*, ce qui ne peut s'entendre que du roi João II. La preuve que c'est bien de ce monarque qu'il s'agit est donnée par Barros qui rapporte que Colomb dans son entrevue avec lui en 1493 « s'emporta au point de le blâmer d'avoir repoussé ses offres ». (Barros, *Da Asia*, décade I, Liv. III, ch. XI. Vol. I, p. 246.)

(9) *Historie*, ch. XI, fol. 30, recto.

son du fait, en disant que c'est parce que Colomb était devenu Portugais par son mariage et son séjour dans ce pays, et parce qu'il voyait que le roi João, qui s'occupait alors de la découverte des côtes d'Afrique, était favorable à ce genre d'entreprises (10).

II. — Date des premières propositions de Colomb.

Ni Fernand Colomb ni Las Casas ne donnent la date des offres de service de Colomb au roi João II ; mais on ne peut se tromper que de quelques mois en les plaçant à la fin de l'année 1483 ou au commencement de l'année suivante.

Nous savons, en effet, par les deux biographes de Colomb, que c'est après son mariage, qui ne peut être antérieur à l'année 1478 ou même à l'année 1479, qu'il reçut communication des papiers de Perestrello, auxquels ces mêmes biographes attribuent une influence considérable sur la formation de ses desseins. Nous savons par eux, également, que c'est à partir de ce moment que l'entreprenant Génois commença à recueillir des indications sur l'existence de terres à l'Ouest et à étudier les auteurs, ce qui suppose un laps de temps de plusieurs années. Les mêmes biographes nous disent encore que lorsque Colomb s'adressa au roi João, ce monarque était profondément engagé dans la découverte des côtes de la Guinée, qui ne

---

(10) *Porque el rey de Portugal vacaba y actualmente del todo se ocupaba en los descubrimientos de la costa de Guinea y tenia ansia de descubrir la India.* (Las Casas, *Historia de las Indias*, Liv. 1, ch. 28, Vol. I, p. 218.) Ajoutons que trois chroniqueurs portugais, Ruy de Pina, G. de Resende et Barros, pour ne parler que de ceux du temps, nomment tous João II et ne font aucune mention du roi Affonso. Il est singulier de voir M. Harrisse au nombre de ceux qui croient que Colomb entretint aussi le roi Affonso de son projet. (*Christophe Colomb*, Vol. I, pp. 333 et 334.) Avery affirme le fait. (*A History of the U. S.* Vol. I, p. 121.)

prit de l'importance, sous son règne, qu'après la construction du fort de la Mine, en 1482. Colomb nous apprend, de son côté, qu'il fit plusieurs voyages à ce fort et, comme cela ne put avoir eu lieu après son échec auprès du roi João, puisque c'est cet échec qui détermina son départ immédiat du Portugal, ses ouvertures au roi sont nécessairement postérieures à l'année 1482. Enfin Colomb, lorsqu'il s'enfuit de Lisbonne, emmena avec lui son fils Diego, qui devait être âgé de quatre ans environ, puisqu'il est constaté que c'était un enfant quand il se présenta avec lui à la Rabida. Toutes ces particularités nous reportent à l'année 1483 ou 1484 (11) ; en 1482 Colomb n'était pas encore en état de présenter un plan de découvertes ayant suffisamment de consistance pour fixer l'attention des cosmographes du roi, et en 1485 il avait quitté le Portugal (12).

III. — Que proposa Colomb au roi João? Récit de Ruy de Pina.

Que proposa Colomb au roi João II?

Les seuls auteurs contemporains auxquels nous puissions demander quelques éclaircissements sur ce point sont,

---

(11) D'Avezac a cru pouvoir déterminer exactement l'époque des démarches de Colomb auprès du roi João, en les plaçant « en septembre ou en octobre 1484 » (*Canevas*, p. 43 et 55). Fiske, qui n'a pas connu les documents relatifs à l'arrivée de Colomb au Portugal en 1476, suppose que dès l'année 1474 son plan avait été mentionné à la cour, mais que ce ne fut qu'après l'année 1482, et au plus tard en 1484, qu'il fut porté devant le roi. (*The Discovery of America*, Vol. I, pp. 395-396.) Ruge pense qu'il est « probable et même vraisemblable que ce ne fut pas avant l'année 1484 » que Colomb soumit ses plans au roi João. (*Columbus*, p. 85.) M. Altolaguirre croit que cela eut lieu à peu près vers la même époque : après la construction du fort de la Mine qui ne fut terminé qu'en 1482. (*Cristobal Colon*, p. 485.) M. de Lollis exprime une opinion semblable, en disant que quand Toscanelli mourut en 1482, « Colomb faisait ses démarches auprès du roi João ». (*Cristoforo Colombo*, p. 82.)

(12) Voir sur ce point le paragraphe premier de cette 2ᵉ ÉTUDE.

par ordre de date, Ruy de Pina, Resende, Fernand Colomb, Barros et Las Casas (13).

Dans sa chronique, où il suit l'ordre chronologique, Ruy de Pina ne dit rien de Colomb à la date où son projet fut soumis au roi, mais il mentionne le fait incidemment, en racontant l'entrevue que Colomb eut avec ce monarque, lorsqu'en mars 1493 il relâcha à l'embouchure du Tage, au retour de sa grande découverte. Pina nous dit que le roi fit inviter Colomb à venir le voir au bourg de Val do Paraiso, situé sur les hauteurs, près du monastère de Santa Maria das Vertudes, où il se trouvait alors, mais que ce fut avec quelque répugnance, parce qu'il connaissait le caractère hautain de l'homme, et surtout parce qu'il se reprochait d'avoir été négligent en éludant de s'occuper de sa proposition et en n'attachant aucune foi ou autorité à ses paroles, quand il vint, pour la première fois, lui offrir cette découverte (14). Pina ne dit pas en quoi consistait cette offre ; mais il caractérise l'entreprise de Colomb en des termes qui permettent de se faire une idée de ce qu'elle devait être. Colomb, écrit-il, revenait de la découverte des îles de Cypangu et d'Antilia, qu'il avait menée à bonne fin par ordre des rois de Castille et d'où il rapportait, comme premier témoignage, quelques indigènes, de l'or et d'autres choses qu'on y trouve (15).

---

(13) Oviedo, Gomara, Bernaldez, Geraldini, mentionnent le passage de Colomb en Portugal, mais ne nous apprennent rien. Parmi les Portugais, Galvão, Sampaio, Telles da Silva, Vasconcellos, Fructuoso et Faria y Sousa en parlent aussi ; mais, à part Galvão, ces auteurs sont d'une époque postérieure.

(14) *Especialmente acusavase El Rey de negrigente, por se escusar delle por mingoa de credito, e autoridade, acerca deste descobrimento pera que primeiro o viera requerer.* (Ruy de Pina, *Chronica d'El Rey D. João II*, in *Collecção de livros ineditos*, Vol. II, p. 178.)

(15) *A seis dias de março arribou arrestrello em Lixboa Christovam Colombo Italiano, que vynha do descobrimento das Ilhas de Cipango, e d'Antilia, que per mando dos Reys de Castella tynha fecto, da qual terra trazia comsigo*

De la route des Indes, des îles des épices et de l'Asie ou de Cathay, le chroniqueur ne dit pas un seul mot.

Ainsi, immédiatement après le retour de Colomb, et avant qu'il ne fût rentré en Espagne, un Portugais haut placé, qui jouissait de toute la confiance du roi, nous parle de l'entreprise que celui-ci avait repoussée, comme ayant pour objet, non la découverte d'une route plus courte pour aller aux Indes ou au pays des épices, mais celle d'îles sinon nouvelles, puisqu'on en parlait depuis longtemps, mais inconnues par rapport à leur situation ! On ne saurait voir dans la mention de Cypangu, île des extrémités de l'Asie orientale, une indication que Pina savait ou croyait que Colomb avait été jusqu'aux Indes. A cette époque, Cypangu était une île sur l'existence de laquelle on n'avait pas plus de renseignements que sur celle d'Antilia ; l'une était aussi fameuse que l'autre ; on racontait de toutes deux des choses extraordinaires ; mais on ne connaissait pas leur situation. On verra, d'ailleurs, à l'un des chapitres suivants, que, lorsque les gens de Palos discutaient les conditions de l'entreprise projetée par Colomb, il était beaucoup question parmi eux de Cypangu, et qu'on ne supposait pas qu'elle appartînt à une région asiatique.

Si le roi João avait été exactement renseigné à cet égard, ou s'il avait compris que les îles découvertes par Colomb étaient voisines de la côte asiatique, il n'aurait pas soupçonné, comme nous l'apprend Pina, qu'elles pouvaient bien se trouver dans les limites de ses domaines de Guinée et il n'aurait pas envoyé une ambassade aux Rois Catholiques pour éclaircir ce doute (16). Remarquons que

---

as primeiras mostras da gente, o ouro, e algumas outras cousas que nella avia ; et foy dellas intitolado Almirante. (*Ibid.*, p. 177-178.) D'après le Journal de Colomb c'est le 4 mars qu'il arriva à Rastelo situé dans l'intérieur du fleuve.

(16) Pina dit que le roi se proposait aussi d'envoyer quelques navires pour s'assurer si les découvertes de Colomb n'avaient pas été faites dans les limites de ses domaines, mais que les assurances que ses ambassadeurs reçurent

Pina était en position d'être bien renseigné sur les faits qu'il rapporte et, si brèves qu'elles soient, les indications qu'il donne sur Colomb dans ce court chapitre montrent qu'il l'était. Il nous dit que les Rois Catholiques le nommèrent amiral des régions qu'il découvrit et il parle de son caractère orgueilleux, qui le faisait toujours dépasser les bornes de la vérité lorsqu'il parlait de lui-même, de son impolitesse, de sa turbulence (17), toutes choses qui supposent qu'il connaissait assez l'homme pour s'exprimer sur lui en pareils termes. Pina fut, d'ailleurs, un des ambassadeurs que le roi João envoya en Castille pour s'assurer si les îles découvertes ne se trouvaient pas dans une région sur laquelle il avait des droits, et cette mission, qui le mit en position d'être particulièrement bien renseigné sur l'entreprise de Colomb, donne une grande signification au silence qu'il garde sur le dessein attribué au Génois d'avoir cherché une nouvelle route pour aller aux Indes.

---

des Rois Catholiques et le traité de Tordesillas qui fut signé peu après, rendit cela inutile. C'est évidemment le soupçon que ces îles se trouvaient dans la région que les Portugais tenaient des papes et que leur avait reconnue le traité d'Alcaçovas qui motiva la proposition, qu'au rapport de ce même Pina, l'on fit au roi de tuer l'insolent découvreur. Cela pouvait se faire, dit le chroniqueur, sans que personne se doutât que le roi y avait été pour quelque chose en cherchant querelle à l'Italien qui était impoli et turbulent. Le roi João, qui n'hésitait pas au besoin à faire assassiner ses ennemis, eut le mérite de repousser cette odieuse proposition; au contraire, dit Pina, il défendit Colomb et après l'avoir comblé de politesses et de faveurs il le congédia. (*Op. cit.*, p. 178.)

(17) *O dicto almirante, por ser de sua condiçam hü pouco alevantado, e no recontamento de suas cousas, excedia sempre os termos da verdade... descortes, e alvoraçado.* (PINA, *op.cit.*)

IV. — Récit de Resende.

Resende, notre second témoin, ne nous apprend rien de plus que Pina dont il reproduit tout le récit, mot pour mot, avec une seule modification qui doit être notée. Pina, comme on l'a vu, dit que le roi se reprochait — *acusavase el rey* — de ne pas avoir écouté Colomb; Resende dit tout le contraire. Selon lui c'est Colomb qui s'oublia au point de blâmer le roi — *acusava el rey* — de ne pas avoir eu confiance en lui, et d'avoir refusé sa découverte, alors qu'il était venu la lui offrir avant de le faire aux Rois Catholiques (18). C'est cette version qui a prévalu auprès de tous les historiens; Barros l'a préférée à celle de Pina et les auteurs modernes s'en sont rapportés à Barros. Le fait n'a pas d'importance, mais la manière dont le présente Resende est plus vraisemblable que l'autre et est plus conforme au caractère de Colomb.

V. — Récit de Barros.

Par Barros, notre troisième témoin, nous obtenons des informations plus abondantes et assez différentes de celles données par Pina et par Resende. Comme le premier, il rapporte que João II, en apprenant que Colomb, qu'il connaissait déjà, avait relâché au port de Lisbonne, le fit prier de venir le voir, et que celui-ci se rendit à cette invitation, non pour complaire au roi, mais pour attrister

(18) *E acusava el Rey por se escusar deste descubrimento, e nam no querer mandar a isso, pois primeiro se lhe viera offerecer que aos Reys de Castella, e que fora por lhe nam dar credito*: Et il blâmait le roi de s'être excusé de lui venir en aide pour cette découverte, et de n'avoir pas voulu l'y envoyer, alors qu'il était venu la lui offrir avant de le faire aux rois de Castille, et que cela provenait de ce qu'il ne lui avait pas accordé confiance. (Resende, *Chronica dos valeroso e insignes feitos del... rey dom João II*, chap. CLXIIII, fol. 108, verso.)

ce monarque qui l'avait éconduit jadis. Comme Resende, il dit que Colomb s'emporta au point de blâmer le roi d'avoir repoussé ses offres de services (19), et, comme l'un et l'autre, il marque que João II prit ombrage de la nouvelle découverte, parce qu'il craignait qu'elle n'ait eu lieu dans une région qui lui appartenait, mais il motive cette crainte tout autrement.

Pina et Resende disent que le roi soupçonnait Colomb d'avoir empiété sur ses domaines de la Guinée. Barros dit que le roi, en constatant que les sauvages que le découvreur avait pris aux îles n'avaient ni le teint noir, ni les cheveux crêpus des nègres de la Guinée, et ressemblaient en tous points aux habitants de l'Inde, dont la conquête lui avait été réservée par les papes, fut pris d'inquiétude et prévit que cette découverte lui susciterait des difficultés avec la Castille, ce qui arriva, en effet, ajoute l'historien, car ce n'est qu'après l'envoi de plusieurs ambassades et de longues négociations que ce point fut réglé définitivement (20).

Barros ne se borne pas à cela ; il donne, et son livre est le premier ouvrage imprimé où cela se trouve, les propositions mêmes que Colomb fit à João II et raconte comment il les aurait formées et comment elles furent accueillies.

Après avoir mentionné l'origine génoise attribuée à Colomb, qui était « habile, éloquent, bon latiniste, mais très glorieux » (21), et dit qu'il s'était adonné à la navigation, il explique, qu'étant curieux des choses de la géographie, il avait lu ce que Marco Polo écrit de l'Orient,

---

(19) *E com huma soltura de palavras, accusando, e reprehendendo a El Rey em não acceptar sua offerta.* « Et avec une grande liberté de paroles, accusant le roi et lui reprochant de ne pas avoir accepté son offre. » (*Da Asia*, Déc. I, Liv. III, ch. XI, Vol. I, éd. de 1778, p. 246.)

(20) *Op. cit.*, p. 247.

(21) *Homem esperto, eloquente, e bom Latino, e mui glorioso.* (*Ibid.*).

du royaume de Cathay, ainsi que de la grande île de Cypangu, et en était venu à s'imaginer (*veio a fanteziar*) qu'on pourrait arriver à cette île et à d'autres terres inconnues par la mer occidentale. Il s'était dit, remarque Barros, que la découverte des îles Terceires donnait à croire qu'en naviguant plus à l'Ouest on trouverait d'autres îles et d'autres terres, parce qu'il n'était pas vraisemblable que la nature eût donné à l'élément liquide la prépondérance sur l'élément terrestre, destiné principalement à recevoir la vie et à la voir se développer (22). « Avec ces ima-
« ginations, que lui avaient suggérées ses continuelles
« navigations et la pratique des hommes de mer qui se
« trouvaient dans ce royaume, et qui étaient très rensei-
« gnés en matières de découvertes anciennes, il vint re-
« quérir le roi João de lui donner quelques navires pour
« aller découvrir l'île de Cypangu par cette mer occiden-
« tale (23). »

On constate aisément que ce récit est emprunté à deux sources, l'une espagnole ou colombienne, l'autre portugaise. Ce que dit Barros des origines génoises de Colomb et de ses premières navigations vient évidemment de quelque ouvrage espagnol ou autre ; mais il n'en peut être de même du reste. Au moment où paraissait la première décade du livre fameux du Tite Live portugais, en 1552, la chronique de Pina n'était pas imprimée ; en raison de sa situation et des facilités qui lui avaient été données pour faire son livre, Barros dut en avoir connaissance et probablement en a-t-il été de même de celle de Resende (24), mais

(22) *Ibid.*, p. 248.

(23) *Com as quaes imaginações, que lhe deo a continuação de navegar, e pratica dos homens desta profisão, que havia neste Reyno mui espertos com os descubrimentos passados, veio requerer a El Rey D. João que lhe desse alguns navios pera ir descubrir a Ilha Cypango per este mar Occidental.* (*Op. cit.*, pp. 248-249.)

(24) Nous ne connaissons que les trois éditions de la Chronique de Resende

ce n'est ni dans l'une ni dans l'autre de ces deux chroniques qu'il apprit ce qu'il dit de l'influence de Marco Polo sur Colomb, de l'inférence que celui-ci tirait des découvertes portugaises et de la considération sur la prépondérance des terres. Tout cela c'est la doctrine même de Colomb, telle qu'elle a été exposée dans les *Historie* et dans la *Historia* (25), qui n'étaient pas alors publiées.

Ce n'est pas non plus dans Oviedo, dans Pierre Martyr, dans les lettres de Colomb à Sanchez et à Santangel, ou dans aucun autre ouvrage imprimé à cette époque (26), qu'il a trouvé cette explication, car elle appartient en propre à Fernand Colomb et à Las Casas, et ce sont eux qui l'ont donnée pour la première fois, d'après Colomb même. Il est donc plus que vraisemblable que la source des indications données ainsi par Barros lui vient du langage tenu par Colomb dans son entrevue avec le roi João en 1493, langage qui fit alors sensation et qui a pu lui être rapporté par l'une des personnes présentes.

Quelle que soit, d'ailleurs, la source où Barros puisa les raisons par lesquelles Colomb a prétendu expliquer son système, il est certain que pour l'historien portugais, ces raisons ne conduisirent le navigateur génois qu'à la conviction qu'on pourrait trouver à l'ouest Cypangu et d'autres terres inconnues. Barros ignore, évidemment, que Colomb avait émis la prétention de n'avoir eu d'autre but que d'aller aux Indes et de les avoir atteintes. Pour lui, Colomb fut déterminé, non par des considérations théo-

---

de 1554, de 1596 et de 1622 ; mais Ferdinand Denis en cite une de 1545. (Resende, *Biog. Générale*.)

(25) Voyez ci-dessus, *Étude* I, ch. I, § 3.

(26) La première édition d'Oviedo est de 1535. La première décade de Pierre Martyr parut à Séville en 1511 et fut reproduite souvent du vivant de Barros sous des formes diverses, notamment dans les quatre éditions du *Novus Orbis*. Les célèbres lettres de Colomb étaient imprimées dès l'année 1493.

riques, mais simplement par l'espoir de découvrir quelque île occidentale, dont on lui donnerait le gouvernement, ainsi qu'on l'avait fait pour l'Italien Antonio de Nolli et pour le Flamand Jobsten van Huerter. Cette considération, conclut Barros, « fut plus certainement la cause de son « entreprise que les fictions rapportées par des auteurs « castillans » (27).

En résumé, d'après Barros, comme d'après Pina et Resende, il n'a pas du tout été question des Indes dans l'entrevue de Colomb avec le roi de Portugal, alors que cela aurait été le sujet principal de leur entretien, si l'objet de Colomb avait été de s'y rendre. A cette époque la route des Indes était ce qui intéressait le plus le roi João. C'est lui qui avait organisé les premières expéditions pour y aller et rien ne pouvait avoir plus d'importance pour lui que de savoir qu'on pouvait atteindre cette région en trente jours de navigation par l'Ouest, comme Colomb l'avait fait, si réellement il croyait déjà, à ce moment, avoir été jusqu'aux Indes. Au lieu de cela, il n'est question entre eux que d'îles et de terres nouvelles, et on nous représente le roi comme regrettant beaucoup que ces découvertes lui aient échappé, mais ne se préoccupant nullement de la découverte d'une route nouvelle conduisant aux contrées qu'il ambitionnait le plus d'atteindre, ce qui n'empêche pas certains auteurs d'écrire tranquillement que Colomb apprit au roi de Portugal qu'il revenait des Indes (28).

---

(27) *Esta he mais certa causa de sua empreza, que algumas ficcões (como dissemos) dizem Escritores de Castella, e assi Jeronymo Cardano medico milanez.* (*Op cit.*, p 249.) Barros fait ici allusion à l'opinion d'Oviedo que Colomb avait redécouvert des iles connues des anciens (*Historia General*, Liv. II, ch. III), opinion avancée également par Cardan dans son traité de la sagesse (*De Sapientia. Liber primus*) et sur laquelle l'historien portugais s'arrête quelques instants.

(28) « Colomb jeta l'ancre à l'embouchure du Tage et apprit au roi qu'en « faisant route vers l'ouest, il avait atteint l'extrémité orientale des Indes

VI. — Récit de Fernand Colomb.

Si nous passons aux *Historie* du fils de Colomb, on n'y trouve aucun renseignement explicite sur la nature des ouvertures que son père fit au roi João.

Après avoir exposé, comme on l'a vu à la première Étude, toutes les raisons qui faisaient croire à Colomb qu'il existait « beaucoup d'autres îles et terres », *molte altre isole e terre,* dans l'espace maritime compris entre les deux extrémités du monde ancien (29), l'auteur des *Historie* nous dit que « l'amiral, tenant son projet pour « fondé, délibéra de le mettre à exécution et d'aller dans « l'Océan occidental chercher les dites terres » (30), c'est-à-dire, celles dont l'existence dans l'Atlantique lui paraissait certaine.

Fernand Colomb ajoute que son père s'adressa dans ce but au roi João, mais ne dit rien des propositions qu'il lui fit. Malgré ce silence, on est certainement en droit d'inférer de ce qu'il vient lui-même d'exposer, qu'il ne s'agissait alors pour son père que de la découverte d'îles et de terres nouvelles, ce qui concorde exactement avec ce que rapportent les chroniqueurs et historiens portugais. Jusqu'à présent, donc, tous les témoins du temps, qui ont mentionné les propositions que Colomb fit au roi João II, ne disent rien dont on puisse inférer que ces propositions avaient pour objet le passage aux Indes par l'Ouest, tan-

---

« dont il avait pris possession au nom de la reine de Castille ». (DE LAUNAY et VANDER LINDEN, *Hist. de l'expansion coloniale*, p. 61.)

Le savant professeur belge ne fait que dire ici ce que d'autres ont dit avant lui et ce que sans doute on dira encore après lui.

(29) F. COLOMBO, *Historie*, ch. IX, fol. 19, verso. Voyez ci-dessus, 1re ÉTUDE, ch. III.

(30) *Hora lo Ammiraglio, havendo fondatissimo il suo discorso, deliberó di dargli essecutione, e di andar per l'Ocean occidentale dette terre cercando.* (*Op. cit.*, ch. XI, fol. 30, recto.)

dis que ce qu'ils disent autorise la croyance qu'elles se rapportaient uniquement à des découvertes nouvelles, semblables à celles que les Portugais faisaient alors fréquemment. Le témoignage de notre dernier témoin, de Las Casas, est d'un autre caractère.

VII. — Récit de Las Casas ; le premier il parle de la route des Indes.

Le récit de Las Casas est postérieur à ceux de Fernand Colomb et de Barros, puisque son auteur possédait l'œuvre manuscrite du premier, ainsi que celle imprimée du second et qu'il les cite fréquemment l'une et l'autre.

Las Casas commence par montrer Colomb, bien certain de trouver ce qu'il prétendait trouver, et bien décidé à affronter toutes les difficultés et tous les dangers « pourvu « qu'il parvînt... à découvrir les terres inconnues que le « monde cachait dans son sein » (31). Ainsi préparé et résolu, Colomb s'adressa au roi et voici, dit Las Casas, « ce « qu'il lui proposa : découvrir par la route de l'ouest vers « le sud ou le midi, de grandes terres, îles et terre ferme « très fertiles, et très riches en or, argent, perles, pierres « précieuses et avec une population considérable ; et par « la dite route il prétendait arriver à la terre de l'Inde, à « la grande île de Cypangu et aux royaumes du Grand « Khan » (32).

---

(31) *Con determinado animo de ponerse à cuantos peligros y trabajos se le pudiesen ofrecer... por descerrajar las cerraduras, que el Oceano, desde el diluvio hasta entonces, clavadas tenia.* (*Historia*, Liv. I, ch. 28, Vol. I, p. 218.)

(32)... *Propusó su negocio ante el rey de Portugal, y lo que se ofrecia à hacer es lo siguiente: Que por la via del Poniente, hacia Austro ó Mediodia descubriria grandes tierras, islas y tierra firme, felicisimas, riquisimas de oro y plata y perlas y piedras preciosas y gentes infinitas: y que por aquel camino entendia topar con tierra de la India, y con la grande isla de Cipango y los reinos del Gran Khan.* (*Ibid.*).

D'après ce texte, la proposition de Colomb consistait surtout dans la découverte de terres nouvelles ; la considération, que par la voie qu'il comptait prendre, il arriverait aux Indes, à Cypangu et à Cathay n'y figure qu'accessoirement, pour expliquer son plan. Ce qu'il veut faire c'est découvrir des terres inconnues, qu'il est assuré de pouvoir trouver dans la direction du sud-ouest.

Las Casas ne dit pas comment il sait que Colomb a parlé au roi João d'aller jusqu'aux Indes et à la Chine; mais comme aucun auteur portugais du temps ne mentionne cela, comme Barros particulièrement, auquel il semble emprunter tout ce qu'il rapporte des relations du futur amiral avec le roi, garde le silence à cet égard et comme Fernand Colomb lui-même observe sur ce point une prudente réserve, il faut bien admettre que la source de son information sur cette particularité importante ne peut lui venir que de quelque écrit de Colomb, qui, à différentes reprises, après ses découvertes, a émis la prétention que rappelle ici Las Casas. Ce témoignage de Las Casas, si formel qu'il soit, ne doit donc être accepté qu'avec une certaine réserve, puisqu'il est entièrement d'origine colombienne, et que ce sont précisément les témoignages qui n'ont d'autre origine que celle-là, dont nous cherchons la confirmation dans ces études.

Il importe encore de noter que, même d'après la version de Las Casas, il reste une grande différence entre la prétention de Colomb, telle qu'il l'a exposée, et le dessein que lui prête l'évêque de Chiapas. Tandis que Colomb nous assure que son unique objet était d'aller aux Indes et qu'il ne voulut même pas se détourner de sa route pour s'assurer de l'existence de certaines îles, Las Casas fait passer au second plan l'idée du passage aux Indes et place au premier la découverte de terres nouvelles.

Les auteurs modernes ont renversé ces termes ou ont simplement supprimé le premier. Quand ils ne font pas,

de la recherche de la route des Indes par l'Ouest, l'objet unique de Colomb, ce qui est la manière de voir du plus grand nombre (33), ils considèrent la découverte de terres nouvelles comme une éventualité qui n'entrait pas dans ses desseins et qui n'avait aucune importance pour lui.

VIII. — Les conditions de Colomb.

Aucun des auteurs portugais ne parle des conditions que Colomb faisait au roi ; Fernand Colomb lui-même ne les fait pas connaître, mais il montre qu'elles étaient très élevées, en disant que « l'amiral, qui avait des aspirations « hautes et généreuses, voulait traiter avec grand honneur « et avantage pour lui, afin que sa mémoire et la grandeur « de sa maison fussent proportionnées à l'importance de « ses œuvres et de ses mérites » (34).

---

(33) Les passages suivants, empruntés à des maitres en ces matières, expriment l'opinion qui prévaut dans les plus hautes sphères de l'américanisme sur le but que se proposait Colomb. « *Nothing was further from his purpose than mere discovery... He wanted no new worlds : and if he had been told the fact that western Asia is really about three fourth of the earth's latitude from Spain, and that the westward voyage would have to encounter on his way, a vast continent..,he would probably have abandoned his design.* » (PAYNE, *History of the New World.* Oxford, 1892, Vol. I, pp. 47-48.) Dans son remarquable chapitre : *The Age of Discovery*, de la *Cambridge Modern History*, publiée en 1902, M. Payne a exprimé les mêmes vues (Vol. I, pp. 11 et 21).

Voyez à l'Introduction d'autres passages de ce genre, notamment celui où M. Harrisse dit qu'atteindre par mer le pays des épices fut en tout temps le seul but des efforts et des vœux de Colomb (*Christophe Colomb*, Vol. I, p. 328), et ceux, encore plus caractéristiques, où Ruge affirme qu'il ne vint jamais à l'esprit du découvreur de l'Amérique que, dans une étendue de mer aussi considérable, il pouvait se trouver quelque grande contrée inconnue, et qu'il ne s'était mis en campagne que pour découvrir une nouvelle route conduisant à des contrées connues de toute antiquité. (*Columbus*, pp. 80 et 86.)

(34) *Percioche, essendo l'Ammiraglio di generosi, e alti pensieri, volle capitolar con suo grande honore, e vantaggio, per lasciar la memoria sua, e*

C'est Las Casas qui nous renseigne sur ce point. Voici, nous dit-il, ce que Colomb exigeait pour entreprendre son voyage. Il voulait trois caravelles approvisionnées pour un an et équipées de tout ce qui était nécessaire pour une pareille entreprise (35) ; la noblesse (36) ; le titre de grand amiral avec toutes les prérogatives qui en dépendaient ; la vice-royauté et le gouvernement perpétuel de toutes les îles et terres fermes qu'il découvrirait ; un dixième des produits qu'on tirerait de ces pays et divers autres avantages (37). C'est-à-dire qu'il demandait aux Portugais exactement ce qu'il demanda plus tard aux Rois Catholiques et ce qu'il finit par obtenir à force de ténacité, bien que de telles prétentions causassent d'abord autant d'étonnement que d'indignation.

---

la grandezza della sua casa conforme alla grandezza delle sue opere, e de suoi meriti (*Historie*, ch. XI, fol. 30, verso.)

(35) Ce qu'indique Las Casas montre qu'il s'agissait d'une expédition à la recherche d'iles ou de terres dont la population était sauvage ou primitive : « De menues marchandises de Flandre, telles que des grelots, des ustensiles « de ménage en laiton, des feuilles de laiton, des colliers de grains, de la « verroterie de diverses couleurs, de petits miroirs, des ciseaux, des cou- « teaux, des aiguilles, des épingles, des chemises de toile, du drap grossier « de couleur, de la bonneterie de couleur et autres objets semblables qui « tous sont de peu de valeur, mais qui sont très estimés chez des gens qui « ne les connaissent pas. » (*Historia de las Indias*. Liv. I, ch. XXVIII, Vol. I, p. 218.)

(36) « D'abord il demandait qu'on le fit chevalier pour qu'il eût le droit de « porter les éperons d'or et qu'il pût s'appeler Don Christophe Colomb, lui « et ses successeurs. » (*Op. cit.*, p. 219.)

(37) *Op. cit.*, p. 219. Las Casas dit de ces conditions extraordinaires que Colomb, en les faisant, se montra généreux, en même temps qu'il faisait voir « combien était grande la certitude qu'il avait de trouver les terres « qu'il allait chercher » : *La cuasi certidumbre que llevaba armándole de hallar lo que pretendia.*

IX. — Le roi João renvoie Colomb à une Junte de mathématiciens : Diogo de Ortiz, Josepe Vizino et Rodrigo.

Malgré ces exigences, qui devaient paraître bien extraordinaires de la part d'un homme qu'aucune découverte n'avait encore fait connaître, le roi, si l'on en croit Fernand Colomb, aurait écouté les propositions qu'on lui faisait avec intérêt et, s'il ne se montra pas tout d'abord disposé à les accepter, cela aurait été à cause des soucis et des dépenses que lui causait la découverte de la Guinée. Cependant, frappé par les bonnes raisons que lui donnait le futur amiral pour justifier son entreprise, il aurait fini par lui prêter une oreille si favorable que la rigueur de ses conditions aurait seule empêché leur acceptation (38).

Le récit de Barros est tout différent. Selon lui le roi voyant que Colomb « était un bavard vaniteux, faisant « parade de son habileté, et plus chimérique et imaginatif « avec son île de Cypangu, que certain de ce qu'il disait, « lui accordait peu de crédit » (39), et ce n'est que pressé par ses importunités qu'il consentit à s'occuper de son projet (40).

Le roi renvoya donc Colomb à trois de ses conseillers auxquels il s'en rapportait pour les questions de cosmographie (41). Ces trois savants étaient Diogo Ortiz de Vilh-

---

(38) *Cominciò à prender tanto gusto di ciò, che l'accettarla dipendeva dal concedere all' Ammiraglio le conditioni, e patti, ch'ei ricercava.* (*Historie*, ch. XI, fol. 30, verso.)

(39) *El Rey, porque via ser este Christovão Colom homem fallador e glorioso em mostrar suas habilidades, e mais fantastico, e de imaginações com sua Ilha Cypango, que certo no que dizia, dava-lhe pouco credito.* (*Da Asia*, Dec, I, liv. III, ch. XI, Vol. I, p. 250.) Las Casas, qui cite ce passage accuse Barros de chercher à rabaisser Colomb et dit que c'est Dieu qui ferma l'oreille et les yeux du roi. (*Historia*, Vol. I, p. 219.)

(40) *Suas importunações.* (Barros, *loc. cit.*)

(41) Barros est le premier qui parle de ce renvoi des propositions de Colomb à des conseillers du roi. (*Loc. cit.*) Las Casas en parle aussi, mais

egas, dit de Calçadilha, évêque de Tanger, grand aumônier du roi, aussi célèbre comme prédicateur et théologien que comme mathématicien et cosmographe (42); Maître

---

d'après Barros. (*Loc. cit.*, p. 250.) Ruy de Pina et Resende n'en disent pas un mot. Fernand Colomb n'en dit rien non plus ; il indique cependant que le Roi subit dans cette circonstance l'influence d'un de ses conseillers, Calçadilha, qui était hostile au projet. (*Historie*, fol. 30, verso.) Voyez sur cette Junte la VI[e] de ces *Nouvelles Études*, ch. II, n° 1 et note 25, et le chap. VI: *The Junta dos mathematicos* du *Martin Behaim* de Ravenstein, pp. 12 et sq.

(42) On a souvent fait de ce personnage deux individus différents : Diogo Ortiz, évêque de Ceuta, et Calçadilha, évêque de Vizeu. C'est une erreur qui a été accréditée par un auteur ordinairement bien renseigné, Garçao-Stockler (*Ensaio historico sobre a origem e progressos das mathematicas em Portugal*, Paris, 1819, 8°, p. 261) que l'on a suivi généralement. Las Casas avait déjà dit, cependant, qu'on donnait aussi à Ortiz le nom de Calçadilha, qui était celui de son village (*Historia*, tome 1, p. 220) et Ribeiro dos Santos avait accepté cette rectification (*Memorias Historicas sobre mathematicos...* in *Memorias de Litteratura Portugueza*, tome VIII, Lisbonne, 1856, 8°. p. 163.)

Le vicomte de Paiva Manso, auteur d'un ouvrage plein de recherches savantes, mais dont malheureusement le premier volume seul a paru (*Historia ecclesiastica ultramarina*, Lisbonne, 1872, Vol. I), a fait complètement la lumière sur ce point, en montrant que Diogo Ortiz de Vilhegas était né au village de Calçadilha, près de Salamanque, dans le royaume de Léon, qu'il passa en Portugal comme confesseur de la princesse Joanna, l'*Excellente Senhora*, et que son mérite le conduisit successivement aux sièges épiscopaux de Tanger, de Ceuta et de Vizeu (*op. cit.*, pp. 63-64). Il était très estimé du roi João, ainsi que du roi Manoel, qui le chargea de l'éducation de son fils, depuis João III (*ibid.*).

Manso dit aussi qu'il était très lettré et grand théologien. Il parle de plusieurs de ses sermons dont on avait gardé le souvenir, entre autres, celui qu'il fit à l'occasion du départ de la flotte de Cabral pour l'Inde (*ibid.*, pp. 42 et 64), mais il ne donne aucune autre indication relative à sa compétence comme cosmographe, que la mention, empruntée à Barros, qu'il fut désigné par le roi pour examiner, avec Josepe et Rodrigo le plan de Colomb. Cependant, le Père Alvarez, dans sa *Verdadeira informação das terras do Preste Joao*, publiée en 1540, c'est-à-dire avant la première décade de Barros, dit que c'est sous la direction d'Ortiz que fut dressée la carte que l'on donna à Covilham et à Paiva, lorsque le roi les envoya en 1487 à la recherche du Prêtre Jean (page 128, édition de Lisbonne, 1889), et Ribeiro dos Santos le représente comme un grand mathématicien et grand cosmographe qui conseilla et encouragea les tentatives faites pour parvenir aux Indes (*op. cit.*, p. 163). Il semble donc que cet évêque avait des connaissances spéciales en matière de cosmographie et que ce n'est pas à son caractère ecclésiastique

Josepe Vizino, juif, médecin et cosmographe réputé (43), disciple de l'astronome Abraham Zacuto, juif également (44) ; et Maître Rodrigo, médecin ou physicien du

---

qu'il dut de figurer dans la savante junte créée par Jean II. Il mourut en 1519.

(43) Barros l'appelle *Josepe. judeo*, mais ce cosmographe nous a donné lui-même son nom à la fin de sa traduction latine des Tables astronomiques de Zacuth : *Joseph Vizinum discipulum* (ALTOLAGUIRRE, *Cristobal Colon*, p. 38). Kayserling dit qu'il donna un exemplaire de ce livre à Colomb et que c'est celui qui se trouve à la Colombine avec des notes du grand navigateur. (*Christopher Columbus and the participation of the Jews in the spanish and portuguese discoveries*, N.-Y., 1894, p. 13 et 48 n.). L'exemplaire de la Colombine ne porte aucune note de Colomb, mais il y en a une de son fils Fernand, (SIMON DE LA ROSA Y LOPEZ, *Catalogo*, Vol. I, p. 4), et il est peu probable qu'il vienne de Vizino. Colomb a dû connaitre cet astronome pendant qu'il était en Portugal, puisqu'il est parlé de lui dans deux notes à des livres que Colomb et son frère lisaient. Dans l'une il est dit que le roi chargea Joseph, qui était son médecin et son astrologue, d'aller calculer la hauteur du soleil en Guinée (Note n° 860, au Pie II dans la *Raccolta*) ; l'autre porte que dans cette mission Joseph prit la mesure du degré (n° 490 à d'Ailly). Voyez ci-dessus 1re ÉTUDE, ch. II). Il n'est donc pas impossible que Colomb ait connu Vizino, mais si celui-ci lui donna son livre, ce ne peut être que plusieurs années après la découverte de l'Amérique, puisque l'ouvrage n'a été imprimé qu'en 1496. Kayserling dit aussi que Colomb attribuait principalement à Vizino l'échec de ses ouvertures au roi João (*Loc. cit.*, p. 17) ; mais c'est là une assertion qu'il serait bien difficile de justifier. Notons que Ravenstein n'est pas très certain qu'il s'agit du même personnage. (*Journal of the first voyage of V. da Gama*, pp. 167-168 n.) Ruy de Pina dit de « Joseph » qu'il était le médecin de Duarte de Menezes qui avait en lui la plus grande confiance (*Cronica*, dans *Collecção*... Vol. III, p. 34.) Santos, qui ne doute pas de l'identité des deux personnages, place Vizino au nombre des grands mathématiciens de son temps. (*Op. cit.*, p. 163.)

(44) Abraham Zacutho ou Zacuth était originaire de France ; il naquit en Espagne en 1440 et professa l'astronomie à la célèbre université de Salamanque ; mais en 1492, lors de la persécution des Juifs, il dut fuir son pays et se réfugier en Portugal, où le roi Manoel l'attacha à sa personne. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages dont le principal, écrit originairement en hébreu et traduit en latin par Vizino, est un almanach perpétuel, accompagné de tables astronomiques, dressées à l'usage des marins, ouvrage dont l'usage était général de son temps. Il y en eut plusieurs éditions dont la première, qui est de 1496 (*Almanach perpetuum*, Leiria, in-4°), est excessivement rare. Ribeiro l'a décrite dans son *Memoria sobre as origens da typographia em Portugal no seculo XV*, inséré aux *Memorias de litteratura portugueza*,

roi (45), tous trois membres d'une Junte ou commission de mathématiciens que le roi João II aurait instituée pour étudier et préparer les moyens de faciliter la navigation en haute mer (46). C'étaient, à n'en pas douter, des hommes de savoir, capables de juger de la valeur des propositions de Colomb.

Vol. VIII, Lisbonne, 1856, pp. 16-50. Brunet dit, Verbo Zacutus, qu'on n'en connaît qu'un exemplaire, celui de la Bibliothèque Royale de Lisbonne ; mais c'est une erreur ; il y en a un à Séville, dans la Colombine, que M. de La Rosa y Lopez a décrit (*Catalogo...*, Vol. I, p. 4), un à la Bibliothèque Sainte-Geneviève de Paris et plusieurs autres que Lord Stanley a indiqués (*The three voyages of Vasco da Gama*, Londres, 1869, 8°, p. 19, note). M. Kayserling avance que c'est par cet ouvrage que Colomb put, en 1504, prédire une éclipse de lune aux Indiens de la Jamaïque dont l'attitude était menaçante, et qu'il réduisit par ce stratagème (*op. cit.*, p. 48) ; mais ce n'est là qu'une supposition. Il y avait d'autres almanachs de ce genre, entre autres, le *Calendarium* de Jean de Muller, dit Regiomontanus, que M. Thacher a décrit (*Columbus*, Vol. II, p. 630), et qu'il croit être l'ouvrage dont Colomb se servit.

Dans son almanach, Zacuto est désigné comme astronome du roi Manoel et Correa nous apprend, dans ses *Lendas de India*, que ce monarque avait une très grande confiance en lui et le consultait souvent. Garção croit qu'il fit aussi partie de la Junte de mathématiciens créée par Jean II (*op. cit.*, p. 28) ce qui est assez probable. Il est certain en tous cas qu'il eut une grande part dans la décision du roi Manoel de poursuivre la recherche de la route de l'Inde commencée par son prédécesseur. Correa a donné à ce sujet des renseignements très précieux et très curieux que Stanley a reproduits *in extenso* dans ses *Three voyages of Vasco da Gama*, pp. 21-25.

(45) Nous ne savons rien de ce Rodrigo, si ce n'est qu'il était, comme Vizino, médecin du roi et membre de la commission de mathématiciens qui s'occupait des nouvelles navigations au point de vue scientifique. (Barros, *Da Asia*, Decade I, Liv. III, ch. XI, vol. I, p. 251 et Liv. IV, ch. IV, p. 281-282. Garcia-Stockler, *Ensaio*, p. 21-28.)

(46) Cette fameuse commission qui prit une part importante aux découvertes maritimes faites du temps des rois João II et Manoel, tenait, à ce qu'il paraît, des séances régulières. Elle se réunissait dans la maison de Pedro de Alcaçova, et les personnes chargées par le roi de diriger les entreprises maritimes recevaient d'elle leurs instructions et aussi leurs instruments. (Garçao-Stockler, *op. cit.*, p. 26.) Les hommes les plus compétents du royaume en ces matières en firent partie, assure-t-on, et Behaim aurait été du nombre. Il y a quelques doutes sur l'importance et le caractère attribués à cette commission.

X. — Les propositions de Colomb sont rejetées.

Colomb aurait comparu devant ces personnages et leur aurait exposé les raisons sur lesquelles il fondait sa conviction que l'expédition dont il demandait le commandement devait avoir les résultats qu'il annonçait.

Aucun auteur ne donne ces raisons, pas plus Fernand Colomb et Las Casas que les chroniqueurs portugais; mais on suppose, généralement, que ce sont celles sur lesquelles Colomb, d'après son propre témoignage, basait sa croyance à la possibilité de passer des côtes d'Europe à celles de l'Asie orientale, à savoir: le principe de la sphéricité du Globe, celui de la prépondérance des terres sur les eaux, et le témoignage des anciens sur la proximité des Indes des extrémites occidentales du monde, témoignage auquel s'ajoutaient de nombreuses indications relevées depuis (47).

Il semble cependant qu'un projet d'entreprise qui avait

(47) Il va de soi que ce sont là des suppositions d'ordre logique qui ne sauraient être transformées en faits, bien que des auteurs les donnent pour tels. «Colomb, — dit le capitaine de vaisseau Bonnefoux — se présenta avec une « noble assurance; il exposa sa théorie; *montra la carte de Toscanelli...* (*Vie de Chr. Colomb*, Paris, 1858, p. 26). « *He submitted to John II*, — écrit l'auteur d'une bonne Histoire d'Espagne — *a detailed and well reasoned scheme for a voyage to the great undiscovered continent of the West* (Burke, *A History of Spain*, Londres, 1900, Vol. II, p. 108). Colomb, nous apprend Ruge, qui ne se laissait guère aller, cependant, à des écarts d'imagination, « Colomb exposa son plan : il parla de la découverte des Açores et des iles « du Cap-Vert, cita l'opinion des anciens auteurs, rappela les récits des na« vigateurs au sujet des iles qu'ils avaient aperçues, fit appel notamment aux « récits de Marco Polo. » (*Columbus*, p. 85.) Le grand historien américain Prescott avait déjà tenu un langage analogue : *Columbus submitted the theory on which he had founded his belief in the existence of a western route to king John the second.* (*History of reign of Ferdinando and Isabella*, Vol. II, ch. XVI, p. 118.)

Rien n'autorise de pareilles assertions qui font tache dans les ouvrages estimables où elles figurent et qui rendent si difficiles les efforts de la critique pour dégager l'histoire de Colomb des légendes qui l'enveloppent.

pour objet, si l'on en croit les chroniqueurs portugais, la découverte d'Antilia, de Cypangu ou d'autres îles et terres nouvelles, et qui exigeait pour son exécution, d'après Las Casas lui-même, une foule d'articles de trafic destinés à des populations primitives, projet qui, en cas de succès, aurait assuré à son auteur la vice-royauté des terres découvertes, avec des prérogatives et privilèges extraordinaires, devait être appuyé par celui qui le présentait sur d'autres raisons que les considérations d'ordre théorique, mentionnées par la tradition colombienne, qui sont étrangères au sujet, tel qu'on le comprend d'après les indications précitées!

Quelles que soient les raisons que Colomb fit valoir, il est certain que les cosmographes du roi ne les admirent pas et que les propositions qui leur étaient soumises furent repoussées. D'après une tradition plus récente, les choses n'en seraient pas restées là. Le roi, encore hésitant, aurait convoqué son grand conseil pour lui soumettre la question, et ce serait là, qu'après un débat, solennel en quelque sorte, le projet aurait été définitivement écarté. Mais cette tradition, acceptée trop facilement par des auteurs qu'on s'attendrait à trouver plus circonspects, n'a aucune valeur et il n'y a pas à en tenir compte (48).

---

(48) Nos seules sources authentiques d'information sur le rejet des propositions de Colomb sont Fernand Colomb, Barros et Las Casas, qui gardent le silence sur cette seconde délibération qu'on ne connaît que par un auteur du XVII[e] siècle, Vasconcellos, n'ayant aucune autorité en pareille matière. D'après lui, Ortiz aurait pris la parole dans ce conseil, non seulement pour repousser le projet de Colomb, mais encore pour s'opposer à de nouvelles entreprises de découvertes qui obligeaient à de grandes dépenses. A ce discours, Don Pedro de Meneses, comte de Villa-Real, aurait répondu en soutenant que ces entreprises étaient une source de gloire pour le Portugal et que même si l'on devait ne donner aucune suite à celle proposée par Colomb, il faudrait continuer l'œuvre commencée. Ces deux discours, dont Vasconcellos donne un long résumé (*Vida y acciones del rey Don Juan el segundo*. Madrid, 1639, Liv. IV, pp. 165-168), ont été souvent reproduits par les auteurs, notamment par Laclède et par Fortia d'Urban (*Histoire générale du Portu-*

XI. — Motifs supposés du rejet des propositions de Colomb.

Les motifs qui déterminèrent le rejet des propositions de Colomb par le Portugal ont fait le sujet de suppositions diverses. La raison, donnée par Barros, que le projet parut chimérique fut trouvée insuffisante et on en chercha une autre. Les uns la trouvèrent dans les exigences de Colomb. Elles étaient, en effet, extraordinaires et il y avait là un motif valable pour faire écarter ses propositions, quelles qu'elles fussent, et c'est ce qu'ont pensé Casoni, Munoz, Ruge et M. Harrisse (49). D'autres, et c'est le plus grand nombre, jugèrent avec plus de vraisemblance que le roi Jean était trop profondément engagé dans ses entreprises africaines, qui lui causaient de grandes dépenses, pour entrer dans une nouvelle voie, et qu'il préférait s'en tenir à la recherche de la route des Indes par l'Est (50). Quelques-uns,

---

gal... Paris, 1828, Vol. IV, pp. 409-410) ; Washington Irving (*History of the Life of Columbus*, Vol. I, p. 81-85), Lazzaroni (*Cristoforo Colombo*, pp. 51 et sq.) ; Fiske (*Discovery of America*, Vol. I, p. 396), Chas. Kendall Adams (*Christopher Columbus*, p. 40), admettent le récit de Vasconcellos. M. Harrisse n'a pas commis cette faute. A l'époque où Vasconcellos publiait son livre, 1639, aucun des contemporains de Colomb ne vivait et il y avait un siècle que ses descendants immédiats étaient morts. Vasconcellos, qui écrivait d'ailleurs en Espagne, n'a donc pu emprunter les renseignements qu'il donne sur cette conférence à aucune source authentique.

(49) Casoni, *Annali*, Liv. I, p. 29 ; Munoz, *Historia*, Liv. II, § 19; Ruge, *Columbus*, p. 87 : Harrisse, *Christophe Colomb*, Vol. I, p. 334. Voyez aussi Roselly de Lorgues, qui est très affirmatif sur ce point (*Christophe Colomb*, Vol. I, p. 112). Fernand Colomb a lui-même, d'ailleurs, indiqué cette raison (*Historie*, fol. 30 verso).

(50) Voyez Payne, *History of the New World*, pp. 112-113, et *The age of Discovery* dans *The Cambridge modern History*, Vol. I, p. 21. Cette opinion, qu'a soutenue, un des premiers, l'ancien président de la Société de Géographie de Lisbonne, L. Cordeiro (*La part prise par les Portugais dans la découverte de l'Amérique*, 1876, *passim*), est peut-être la plus accréditée.

comme M. de Lollis, supposent que Colomb ne put fournir aux cosmographes du roi des raisons meilleures que celles qu'avait données Toscanelli et que c'est pour cette raison qu'ils s'abstinrent (51).

Fiske a supposé que les cosmographes du roi représentèrent que Colomb se trompait dans ses calculs relativement à la proximité de l'Asie, et qu'aller à Cypangu ou à Cathay serait un voyage bien plus long qu'il ne se l'imaginait (52). Cette opinion, que M. Altolaguirre a reprise en la formulant plus nettement encore (53), serait certainement justifiée, si la question posée était celle d'aller aux Indes par l'Ouest. Les cosmographes qui composaient la commission de mathématiciens et d'astronomes créée par

---

(51) « Colomb exposa un projet qui n'était pas nouveau pour ses juges. La « lettre de Toscanelli à Fernam Martins était ensevelie depuis plusieurs an- « nées dans les Archives du roi de Portugal ; Colomb ne put fournir des « données et des arguments nouveaux. Ces savants froids et positifs ne se « laissèrent pas entraîner par l'éloquence de l'exposant, eux qui ne furent « pas convaincus par l'écrit d'un cosmographe de la valeur de Toscanelli. » (Lollis, *Cristoforo Colombo*, Milan, 1892, p. 82.)

L'auteur d'une nouvelle histoire des États-Unis, œuvre de longue haleine et de grande valeur, M. Avery, croit aussi qu'au nombre des considérations qui firent rejeter les propositions de Colomb, celle qui ne fit que rejeter les raisons déjà connues par Toscanelli eut une grande influence. « *His arguments were only a repetition of what Toscanelli had written.* » (*A History of the United States*, Cleveland, 1904, Vol. I, p. 122.) Notons, en passant, que Cronau est disposé à croire que le refus du roi de Portugal de s'engager avec Colomb était motivé par la crainte qu'il ne devînt un personnage trop puissant, si on lui accordait ce qu'il demandait (*Amerika*, Vol. I, p. 183).

(52) *Others correctly urged that Colombus must be wrong in supposing Asia to extend so far to the east, and it must be a much longer voyage than he supposed to Cypangu and Cathay.* (Fiske, *The Discovery of America*, Vol. I, p. 396.)

(53) « Les cosmographes portugais, qui connaissaient les œuvres de Ptolé- « mée et de Marco Polo aussi bien ou mieux que Toscanelli..., ne pouvaient « assurément admettre que la distance entre l'Europe et l'Asie fût aussi ré- « duite qu'il le supposait. » *Los cosmografos portuguess, que conocian tan bien ó mejor que Toscanelli las obras de Ptolomeo y Marco Polo... no aceptaron seguramente que la distancia entre Europa y Asia fuera tan reducida como Toscanelli suponia.* (Altolaguirre, *Cristobal Colón*, Madrid, 1903, pp. 171-172.) Voyez aussi p. 402.

João II, étaient, évidemment, plus savants que Colomb et ne pouvaient se faire illusion sur la grande distance qui séparait les côtes d'Europe de celles d'Asie. Ils n'ignoraient pas que des anciens avaient dit que cette distance n'était pas considérable, mais ils savaient aussi que de grands géographes, comme Eratosthène et Strabon, ne partageaient pas cette opinion, puisqu'ils ne donnaient au monde habitable que 70.000 stades environ sur 252.000, et ils savaient également que Ptolémée avait combattu cette thèse par d'excellentes raisons. Enfin, ils étaient renseignés sur ce point par les bonnes cartes de l'époque, c'est-à-dire par celles que l'on devait aux véritables cosmographes, et non à des théoriciens, par la carte catalane par exemple qui ne compte que 116 degrés du cap Roca aux extrémités de l'Asie, par la carte anonyme génoise de 1447-1457 qui ne donne au même espace que 136 degrés, par la carte de Fra Mauro, qu'ils connaissaient bien et qui limite le monde connu à 124 degrés (54). Ils devaient aussi avoir obtenu les mêmes renseignements par Marco Polo dont les indications de route, soigneusement relevées, montrent qu'il ne comptait pas plus de 70 degrés d'Ormuz aux extrémités de la Chine, ce qui, avec les autres données que l'on possédait alors, ne permettait pas de donner au Monde connu plus de 142 ou 143 degrés (55). Le fait que ce sont ces mêmes savants qui fournirent à Covilham et à da Gama les cartes et les instructions nécessaires pour se rendre aux Indes prouve, d'ailleurs, qu'ils savaient, approximativement tout

(54) Voyez ci-dessus Étude Ire, IIe partie, ch. V, § 7.

(55) M. Ravenstein qui a fait ce travail sur Marco Polo, n'a aucun doute que les cosmographes portugais savaient que le projet de Colomb — celui que lui prête la tradition colombienne — était impraticable. « *I dare say,* — m'écrit-il — *my Portuguese collegues went through the same research, and arrived at same result, and bearing in mind that various voyages to the west of the Azores had failed in discovering land, they thought it safer to continue going round Africa in search of India.* » (Lettre à l'auteur, du 24 mai 1904.)

au moins, à quelle distance se trouvaient les Indes. Les cosmographes instruits de l'époque avaient donc les éléments nécessaires pour contrôler les assertions de Colomb, si le projet qu'il proposait d'exécuter est celui qu'il dit avoir toujours été le sien et d'après lequel les Indes n'étaient séparées du Portugal que par 130 degrés (56).

XII. — Aucune preuve que Colomb proposait d'aller aux Indes par une nouvelle route.

Toutes ces hypothèses sur les motifs du refus que les Portugais opposèrent à Colomb et d'autres sur lesquelles il est inutile de s'arrêter ici (57), supposent que le projet du futur amiral de l'Océan consistait à aller aux Indes, alors que c'est le point même qui est en question et qu'il s'agit d'éclaircir. Si c'est cela que Colomb proposa au roi João, ni Ruy de Pina, ni Resende, ni Barros ne l'ont su, car alors ils l'auraient dit. On ne passe pas un fait de ce genre sous silence quand on le connaît, et comment ne l'au-

---

(56) L'abbé Peragallo, qui croit que les cosmographes portugais ne pouvaient savoir que c'était à tort que Colomb soutenait la thèse de la proximité de l'Asie de l'Europe, s'est attaché à réunir quelques exemples qui feraient penser que les auteurs les plus en renom à cette époque, y compris Toscanelli, professaient cette opinion. (*Disquisizioni Colombine*, n°s 2 et 3, pp. 64.) Les passages qu'il cite prouvent, il est vrai, qu'un certain nombre d'auteurs, postérieurs à Toscanelli d'ailleurs, acceptaient alors la thèse biblique d'après laquelle la terre était divisée en sept parties, dont une seule occupée par l'eau, mais on ne saurait voir là ce qu'y voit cet érudit. S'il y avait au xv° siècle une opinion dominante en matière de cosmographie, c'était celle de Ptolémée qui était contraire à cette thèse. Il n'est pas à croire que les cosmographes du roi João qui, comme nous l'avons montré, n'étaient pas des théoriciens de cabinet, mais des savants sérieux s'occupant des questions de navigation au point de vue pratique, aient admis les aberrations empruntées à Esdras.

(57) Comme celle de Mary Lafon, qui dit qu'on trouva le projet impie (*Hist. d'Espagne*, Vol. II, p. 22). Mentionnons cependant que Bernaldez, qui tenait ses renseignements de Colomb, dit que son projet fut écarté parce que les marins du roi de Portugal, qui se croyaient les plus grands découvreurs du monde, ne l'approuvaient pas. (*Historia de los Reyes Catolicos*, t. I. ch. 118, p. 318.)

raient-ils pas connu s'il était vrai ? Et le silence de ces trois témoins, si bien placés pour être complètement renseignés à cet égard, n'est pas la seule raison que nous ayons de croire qu'il ne s'agissait pas de cela.

Si le plan proposé par Colomb était celui qu'on lui attribue, qui est exactement le même que celui qu'on prête à Toscanelli, comment se fait-il que dans toutes les négociations avec le roi João et avec ses conseillers, il n'ait jamais été question de l'astronome florentin (58)? Comment se fait-il que le roi, qui ne pouvait ignorer les relations que son père avait eues avec ce savant, si elles ont réellement existé, n'ait pas coupé court à ces *importunités* de Colomb dont parle Barros, en lui disant que son projet était connu et qu'il avait déjà été jugé impraticable ? Comment se fait-il que des cosmographes, tels que ceux que nous avons nommés, dont la mission était précisément de faciliter les navigations lointaines de ceux qui cherchaient la route des Indes, objet particulier à ce moment des efforts du roi, aient soumis le projet de Colomb à de longues délibérations, comme s'il s'agissait d'une chose nouvelle pour eux, alors qu'ils devaient savoir à quoi s'en tenir sur son caractère et sa valeur, si tout ce qu'on dit

(58) Le fait est certain, bien que plusieurs auteurs aient tranquillement avancé, comme on l'a vu ci-dessus, qu'il avait été question de Toscanelli dans les conférences auxquelles donnèrent lieu les propositions de Colomb. Ruge, qui a constaté le fait, s'en étonne. « Pourquoi, dit-il, Colomb n'a-t-il « pas parlé de cette importante autorité ? Aurait-il eu connaissance de la « carte et de la lettre par une voie illicite ? » (*Columbus*, p. 86.) Mais cette supposition, bizarre d'ailleurs, n'explique pas le silence des cosmographes portugais. Un judicieux critique américain a relevé dans les termes suivants cette absence de toute mention de Toscanelli dans les conditions indiquées. « *Especially striking is the absence of any such indication in the account given by Barros of Colombus presentation of his case to the king of Portugal, of any knowledge on the part of king John, or of the Junta of scientific men, or of Columbus, that some ten years before, king Alfonso had inquired of Toscanelli and received the answer that the project of a western voyage to Cipangu was perfectly practicable.* » (Bourne, *Magazine of American History*, janvier 1903, p. 344.)

des rapports de Toscanelli avec le roi Affonso est vrai (59)?

Peut-on écarter ces objections en disant que ni le roi ni ses cosmographes ne connaissaient la lettre et la carte attribuées à Toscanelli ? ou qu'ils avaient oublié l'existence de ces documents? Une telle ignorance ou un tel oubli est bien invraisemblable. On sait, en effet, qu'à l'époque où Toscanelli est supposé avoir correspondu avec le roi Affonso, le prince João son fils prenait une grande part au gouvernement du royaume, que son père devait lui confier entièrement peu de temps après. Comment, dans de telles conditions, aurait-il pu ignorer ou oublier l'existence d'un projet aussi important que celui sur lequel on aurait consulté Toscanelli ? Une pareille explication de la difficulté qui nous arrête ici n'étant pas recevable, on est fondé à dire que, pour ceux qui admettent l'authenticité de la correspondance de Toscanelli avec le roi Affonso, relativement à un projet de passage aux Indes par l'Ouest, l'absence de toute mention de ce projet dans les négociations intervenues entre Colomb et le roi

---

(59) Un auteur souvent cité et qui a écrit sur Colomb en allemand et en italien, Gelsich, a trouvé une réponse à cette difficulté. Pour lui la question des relations de Toscanelli avec le Portugal est bien simple. Suivez bien. Comment cet astronome fut-il amené à écrire à Martins la lettre de 1474 ? Parce que le roi désirait être renseigné sur la route des Indes par l'ouest. Mais qui inspira ce désir au roi? Qui? Colomb, évidemment. *Evidentemente Colombo*. Le Génois propose son plan au monarque, qui se sent aussitôt pris du désir de connaître les mystères de l'Océan et qui écrit à Toscanelli pour lui demander conseil. Naturellement l'astronome s'empresse de répondre ; mais sa lettre n'arriva pas à temps pour être soumise à la junte de mathématiciens, qui considéra Colomb comme un aventurier, ce qui ne serait pas arrivé si elle avait eu connaissance de la fameuse lettre. Et après avoir formulé cette jolie invention, M. Gelsich écrit, avec satisfaction, que la lettre de Toscanelli cesse d'être pour lui une énigme, parce que c'est Colomb qui l'a inspirée. *Per noi dunque l'epistola di Paolo fisico non é piu un'enigma, ma siamo convinci che essa ebbe origine dalle prime proposte di Colombo alla corte del Portogallo* (*La scoperta d'America*, Gorizia, 1890, 8°, pp. 75 et 76). Il serait difficile d'imaginer une hypothèse plus contraire que celle-là aux données essentielles du problème.

João et ses conseillers, est une indication de plus que ce que proposait Colomb n'était pas d'aller aux Indes.

Le lecteur peut juger maintenant de la fidélité du récit que le plus grand nombre des auteurs ont donné des rapports de Colomb avec le roi João II. Sous la plume de ceux qui sont pénétrés de l'idée que Colomb n'a pu entretenir les Portugais que d'un projet de passer aux Indes par une route nouvelle, les faits, tels que les rapportent les documents, s'augmentent facilement de traits nouveaux et prennent une fausse couleur qui crée une impression différente de celle que laissent les documents réduits à leur simple expression. Pris dans leur ensemble, et contrôlés les uns par les autres, les faits que ces documents font connaître n'autorisent pas la conclusion qu'on en a si souvent tirée, que Colomb demandait au roi João de le mettre en position de prouver qu'on pouvait aller aux Indes par l'Ouest plus facilement que par l'Est. Ils montrent, au contraire, que tout ce qu'on en peut légitimement déduire, c'est que Colomb proposait de découvrir des terres nouvelles, sur la situation desquelles il refusait de donner des explications suffisantes pour faire accepter ses offres de service.

Il nous reste, pour compléter l'historique des rapports de Colomb avec le gouvernement portugais, à relater un fait si extraordinaire, qu'il n'est pas possible de le concilier avec la thèse colombienne que le projet soumis à l'examen des cosmographes du roi João avait pour objet le passage aux Indes.

XIII. — L'expédition secrète que le roi João aurait envoyée pour surprendre le secret de Colomb.

Après avoir constaté la décision du conseil du roi, Barros se borne à dire que Colomb, se voyant éconduit, passa en Espagne. Mais Fernand Colomb et Las Casas donnent

une tout autre suite à l'affaire. Le roi, d'après eux, aurait agi dans cette circonstance avec une grande duplicité. Voici le récit du second, le plus important des deux :

« Quand le roi de Portugal eut entendu Christophe Co- « lomb lui exposer ses raisons, quand il fut renseigné sur « la route, la direction, la voie qu'il voulait prendre et « qu'il le vit parler avec l'assurance d'un homme certain « de ce qu'il dit ; quand il l'eut interrogé et lui eut astu- « cieusement arraché un à un tous ses secrets, il se décida, « sur l'avis du Dr Calzadilla et de tous ceux qu'il avait « chargés de cette affaire, à armer secrètement une caravelle « qu'il fit monter par des Portugais et qu'il pourvut de « vivres avec tout le nécessaire, et l'envoya, par l'Océan, « sur la route et dans la direction que Colomb lui avait « dit vouloir suivre, pour tenter de faire quelque décou- « verte, si tant est qu'ils pussent trouver quelque chose. Il « espérait ainsi profiter des avis de Colomb sans avoir à « lui faire aucun sacrifice. C'est dans ce but qu'il envoya « sa caravelle, en faisant répandre le bruit qu'elle portait « des provisions et des secours aux Portugais qui peu- « plaient les îles du Cap Vert et autres...Dans l'intervalle, « il cherchait à gagner du temps avec Colomb et différait « d'un jour à l'autre de lui donner une réponse (60). »

Fernand Colomb dit à peu près la même chose, mais d'une manière plus sommaire et moins blessante pour le roi, qui, en envoyant une caravelle « vers l'endroit où l'amiral s'était offert d'aller », aurait simplement cédé aux conseils de Calzadilla (61). Pour la fin du récit, Fernand Colomb se borne à dire que ceux que le roi chargea de cette mission, n'ayant ni le savoir ni la compétence de l'amiral, revinrent aux îles du Cap Vert et rentrèrent

---

(60) Las Casas, *Historia*, Liv. I, ch. XXVIII, Vol. I, pp. 220-221.

(61 *La mandò verso dove l'Ammiraglio si era offerto di andare* (*Historie*, ch. XI, fol. 30 verso).

à Lisbonne « en riant de l'entreprise et en disant qu'il était « impossible de trouver aucune terre dans ces mers » (62).

Las Casas est plus abondant et plus dramatique : La Providence ayant décidé que la découverte à faire se ferait au profit des Rois Catholiques, elle enveloppa la caravelle envoyée par le roi dans une si terrible tempête qu'après avoir longtemps erré sur les mers, elle fut obligée de rebrousser chemin dans des conditions désastreuses. Quand on la vit rentrer « sans voiles, ses mâts rompus, conséquence « assez fréquente de la fureur de l'Océan ; quand on vit « descendre l'équipage chagrin et harassé de fatigue, on « se mit à leur demander d'où ils venaient ainsi : nous en « venons, répondaient-ils entre leurs dents ; et d'où qu'ils « vinssent on comprenait qu'ils en avaient assez (63). »

Cette histoire extraordinaire a été acceptée par la plupart, sinon par tous les auteurs, même les plus circonspects, avec une facilité surprenante (64). Elle est cepen-

---

(62) *Ridendosi del' impresa, e dicendo, che era impossibile, che per quei mari terra alcuna si ritrovasse* (*Op. cit.*, p. 31, rect.).

(63) *Vuelta la carabela a Lisboa, viéndola venir maltratada, rompidas las velas y por ventura los masteles quebrados, fruta muy comun que reparte, cuando se altera y muestra su furia, el Océano, los hombres tambien salir afligidos y fatigados : comienzan luego los de la tierra a preguntar á los de la mar, de dónde venian : dello al principio, como entre dientes, como venian desengañados dello...* (Las Casas, *Historia*, Liv. I, ch. XXVIII, p. 221.)

Malgré son caractère circonstancié, il est probable que tout ce récit de Las Casas n'est que celui de Fernand Colomb qu'il aura coloré et augmenté de traits nouveaux. Cependant, il se montre très affirmatif et, avant de rapporter le fait, il accuse Barros d'avoir dissimulé des choses qu'il va, lui, rapporter et qui, ajoute-t-il, confondront l'historien portugais (*Op. cit.*, p. 220).

Le marquis de Bellov, prenant modèle sur Las Casas, peint dans les termes suivants le retour des marins dépêchés par le roi pour voler au trop confiant Génois ce qu'il voulait bien lui devoir, mais non lui payer. « La « mer, soulevée de dégoût, les rejeta sur ce même rivage où le futur grand « amiral de l'Océan put les voir aborder pâles, tremblants, mais déjà « moqueurs comme tous les lâches. » (*Christophe Colomb*, p. 37.)

(64) Leur accord sur ce point ne varie que dans les expressions et le choix du bouc émissaire. Muñoz met la chose à la charge de la junte cosmographique (*Historia del Nuevo Mundo*, Liv. II, § 20) ; Bossi ne désigne les cou-

dant invraisemblable en tous points. Le roi João II n'était certes pas, comme les historiens nationaux l'ont appelé, un roi parfait; mais rien de ce que nous savons de son caractère, n'autorise à croire qu'il était capable de la vilenie dont l'accusent Fernand Colomb et Las Casas, ce dernier surtout. Sa conduite envers Colomb lorsqu'il le reçut à Lisbonne, en 1493, montre qu'il était capable de nobles sentiments, même quand il n'y allait pas de son intérêt. Colomb lui-même, d'ailleurs, a démenti indirectement la légende, en parlant avec éloge, de ce monarque, dont il assure avoir refusé les propositions (65).

---

pables que par le pronom indéfini *on* (*Histoire de Colomb*, p. 13) et l'historien Prescott parle en termes généraux « des Portugais » (*History of the reign of Ferdinand and Isabella*, Vol. II, 1872, p. 118). D'Avezac n'hésite pas à accuser directement l'évêque Ortiz de cette « ignoble manœuvre » (*Canevas*, p. 35), Markham fait de même (*Colombus*, p. 35), et Burke le regarde comme étant le plus coupable, parce qu'il était le plus éclairé (*A History of Spain*, Vol. II, p. 109). Mais ces timides atténuations ne sont pas du goût de tous les auteurs, et le maître des Colombistes, Washington Irving, dit nettement que le roi prêta l'oreille, dans cette circonstance, à de perfides conseils (*A History of the Life*... Londres, 1898, Liv. I, ch. VIII, Vol. I, p. 87), tandis que l'auteur de notre meilleure histoire d'Espagne, M. Rosseeuw Saint-Hilaire, dit, sans ambages, que le roi s'efforça lâchement de dérober à son auteur le fruit de son génie (*op. cit.*, Vol. VI, p. 102). Le postulateur de la canonisation de Colomb, le comte Roselly de Lorgues, n'est pas moins sévère pour João II « qui voulait absolument risquer l'entreprise », mais qui ne voulait pas payer. La Commission envoya donc un message à Colomb pour l'engager à remettre « sans retard, le détail de son projet, avec les pièces à l'appui », ce que le pauvre grand homme fit « sans défiance ». (*Cristophe Colomb*, Vol. I, pp. 118-119.) Le cardinal Donnet, le P. Didon, l'éloquent dominicain, et le savant amuseur, Jules Vernes, se retrouvent ici sur le même terrain et parlent en termes indignés du piège auquel Colomb échappa dans cette circonstance; Fiske, Kendall Adams, l'abbé Casabianca, Lazzaroni et bien d'autres, parmi lesquels on regrette de trouver le plus récent des historiens des États-Unis, s'expriment de la même façon. « *Columbus* — dit M. Avery — *had submitted his plans, charts, sailing, directions and other needed information. A caravel was secretly sent to sea. She bore the documents furnished by Columbus.* » (*A History of the United States*, Cleveland, Vol. I, 1904, p. 122.)

(65) Dans sa lettre de 1498 aux rois catholiques, Colomb parle du grand cœur des princes portugais : *el gran corazon de los principes de Portugal*

Mais que l'on accorde ou que l'on refuse toute créance à cette histoire extravagante, il n'est pas moins certain que Fernand Colomb et Las Casas la donnent pour véritable et que nous sommes en droit de tirer de cette admission les conséquences qu'elle comporte.

Eh bien! si Fernand Colomb et Las Casas admettent qu'on a pu envoyer, dans la direction du sud-ouest, un navire pour s'assurer du bien-fondé des prétentions de Colomb, et s'ils admettent également que ce navire, après avoir vainement fouillé les mers, ne découvrit rien parce que ceux qui le montaient n'avaient pas le savoir et l'énergie de Colomb, ne résulte-t-il pas clairement de là que ce secret de Colomb qu'on voulait surprendre était la situation de quelque île ou terre qu'il disait connaître et qu'il proposait de découvrir puis de conquérir pour le Portugal?

Quel autre sens peut-on donner à ces expressions que Fernand Colomb place dans la bouche des marins chargés de cette expédition « qu'il était impossible qu'il se trouvât dans ces mers aucune terre » et à cette déclaration de Las Casas que la caravelle fut envoyée « sur la route que « Colomb avait dit vouloir suivre pour tenter d'y faire « quelque découverte » ? Est-ce que les deux biographes de Colomb s'exprimeraient ainsi, si le projet que le grand

---

(NAVARRETE, Vol. I, p. 263). Ailleurs il dit du roi João même qu'il s'entendait mieux que tout autre aux découvertes... *el rey de alli entendia en el descubrir mas que otro* (Lettre de mai 1505, *Scritti*, Vol. II, nº LVIII, p. 255).

Seuls, parmi les critiques de marque, nous ne connaissons que le capitaine Duro, Ruge et l'historien Chagas qui aient osé dire de cette légende ce qu'il fallait en dire, qu'elle est une « invention indigne » (*Pinzon*, p. 24), et une « grossière calomnie » (*Columbus*, p. 87). Invention ou calomnie, M. Altolaguirre croit qu'elle vient de Fernand Colomb, qu'il charge de toutes sortes de méfaits (*Cristobal Colón*, p. 409). Uzielli qui est également de cette opinion (*Toscanelli*, dans la *Raccolta*, p. 576), se demande si l'une des expéditions portugaises que mentionne Juan Rodriguez de Mafra, dans sa déposition de 1515, n'aurait pas été motivée par ce que Colomb dit aux cosmographes du roi (*Pleitos de Colon*, Vol. II, pp. 77-79). Rien ne l'indique.

Génois avait soumis aux Portugais consistait dans la découverte d'une nouvelle route pour aller aux Indes? Est-ce que tous les détails mentionnés à ce sujet ne supposent pas, au contraire, qu'il ne fut jamais question de cela de sa part et que la seule chose dont il parla fut de la découverte de nouvelles terres?

Tout ce qu'on nous rapporte de cette expédition secrète confirme donc la conclusion que nous nous sommes crus en droit de tirer des récits des chroniqueurs portugais sur le caractère de l'entreprise de Colomb, et permet d'avancer que tout concourt à montrer que les propositions qu'il fit au roi João II consistaient dans la découverte de nouvelles îles ou terres, et non dans celle d'une nouvelle route pour aller aux Indes.

XIV. — Détermination de Colomb de quitter secrètement le Portugal ; ses motifs supposés.

D'après la tradition colombienne, ce serait la perfidie du roi João que nous venons de rapporter, qui aurait motivé le départ de Colomb du Portugal. Profondément froissé par un procédé aussi peu digne d'un roi, il aurait décidé, dès que le fait lui fut connu, de quitter un pays où l'on avait ainsi abusé de sa confiance et d'aller porter ailleurs ses projets (66).

Ici encore, on doit faire quelques réserves sur la manière

(66) « Peu à peu tout s'expliqua et Christophe Colomb finit par comprendre la ruse et la duplicité du roi à son égard. Détrompé, il résolut de « quitter la cour de Portugal et de se rendre en Castille pour voir s'il y « serait plus heureux, *Poco a poco à la clara finalmente se hubo de descubrir y venir à noticia de Cristobal Colón la cautela et dobladura que con él traia el rey de Portugal : por manera que se hobo de desengañar y justamente determinarse de dejar aquella corte y venirse à Castilla y probar si le iba mejor que en Portogal* (*Historia de las Indias*, Liv. I, ch. XXVIII, Vol. I, p. 221). Fernand Colomb est plus bref mais plus énergique encore : « Il prit tant de haine — *prese tanto odio* — pour cette ville [Lisbonne] « qu'il décida de s'en aller en Castille. » (*Historie*, ch. XI, fol. 31 recto.)

dont les choses nous sont présentées. S'il était établi que le roi João chercha à s'emparer subrepticement du secret de Colomb, on conçoit que ce fait était de nature à enlever à ce dernier toute confiance dans les Portugais ; mais, outre que ce fait est loin d'être certain, et qu'il est même improbable, il est en désaccord avec ce qu'on nous dit de la manière dont le futur amiral quitta Lisbonne. D'abord il ne s'agit pas d'un départ ordinaire, mais d'une véritable fuite. Il « partit secrètement », dit Fernand Colomb ; il sortit du Portugal « le plus secrètement qu'il put », écrit Las Casas (67), et tous deux motivent le fait par la même raison : la crainte que le roi ne le retînt de force, dans l'espoir d'obtenir de lui d'autres indications ou de s'entendre avec lui (68).

Cette explication, que rend fort improbable ce que nous savons des rapports de Colomb avec le roi, n'a guère paru acceptable, et, le plus souvent, on lui a préféré celle qui attribue le mystère dont Colomb entoura sa fuite à la crainte de quelque créancier portugais (69). On a remarqué, en effet, que par son testament de 1505 Colomb a fait deux legs : l'un à un marchand génois qui vivait ordinairement à Lisbonne, l'autre à un juif de cette ville, ce qui a pu donner à croire qu'il voulait s'acquitter ainsi de quelque ancienne dette ; mais comme Colomb recommande que ces legs soient payés de manière à ce qu'on n'en connaisse pas l'origine (70), il semble qu'il faille plutôt voir là une simple libéralité. Colomb aurait-il cru que le roi se serait opposé à son départ pour qu'il n'allât pas offrir

---

(67) *Si parti segretamente di Portugallo* (*Historie*, ch. XII, fol. 32, recto). *Salió Cristobal Colon de Portugal lo mas secreto que pudo* (*Historia*, ch. XXIX, Vol. I, p. 227).

(68) *Loc. cit.*

(69) Telle était l'opinion de Washington Irving (*A History*... Vol. I, pp. 89-90) ; telle est celle de Gaffarel (*Histoire de la Découverte*, Vol. I, p. 62) ; d'Asensio (*Cristobal Colon*, Vol. I, p. 132) et de Lollis (*Cristoforo Colombo*, p. 89).

(70) Testament de Colomb, dans la *Raccolta*, *Scritti*, Vol. II, p. 265.

ses plans à une autre puissance? Plusieurs auteurs l'ont pensé, sans qu'il y ait de bonnes raisons pour cela (71). D'autres ont imaginé que Colomb pouvait craindre d'être retenu en Portugal parce qu'il connaissait la route conduisant à la Mine, en Afrique, que les Portugais cachaient jalousement (72), ou parce qu'il avait repris son métier de pirate (73), ou encore, et ce n'est pas la moins singulière des suppositions faites à ce sujet, parce qu'on avait découvert qu'il s'était procuré illicitement une copie de la fameuse lettre attribuée à Toscanelli (74).

En 1892, un savant portugais, Teixeira de Aragão, membre de l'Académie des sciences de Lisbonne, auteur de mémoires importants sur les découvertes maritimes du xve et du xvie siècle, faisait, dans l'un d'eux, la curieuse remarque que la fuite de Colomb avait été attribuée par plusieurs auteurs à des compromissions politiques dans

(71) M. Altolaguirre s'est particulièrement arrêté sur cette raison. (*Cristobal Colon*, p. 411.)

(72) Elton, *Career of Columbus*, p. 182.

(73) Budinger, *Acten zu Columbus*, p. 53.

(74) Cette opinion, avancée timidement par Ruge dans la première édition de son *Colombus*, a été acceptée et développée par Haebler dans son volume *America* de l'Histoire du Monde de Helmolt, et reprise en 1903 par M. Altolaguirre dans son *Cristobal Colon*. Mais M. Haebler s'est arrêté avec complaisance sur ce point. Le crime de Colomb, nous assure cet érudit, dont l'ouvrage est, d'ailleurs fort remarquable, fut de s'être approprié la lettre et la carte de Toscanelli, qui étaient nécessaires à ses plans. Mais Colomb ne se serait pas borné à cela, il aurait aussi, toujours d'après M. Haebler, fabriqué le post-scriptum de la lettre. Pourquoi, nous dit-il, l'homme qui a renié ses ancêtres et qui s'est inventé un blason et une généalogie n'aurait-il pas aussi inventé un P.-S. à une lettre dont Toscanelli avait gardé la copie? *Why should not the man who disowed his ancesters and his antecedents, and invented a coat of arms and a noble pedigree for himself, also have invented the postcript to a letter of which Toscanelli is said for years to have preserved the rough draft.* (Conrad Haebler, *America, in the World's History*, Londres, 1901, Vol. I, p. 351.) Colomb n'était pas incapable de cette supercherie ; mais les raisons qu'il avait pour fabriquer le post-scriptum expliqueraient aussi la fabrication de la lettre entière. L'idée que Colomb avait dérobé la lettre de Toscanelli vient, d'ailleurs, d'un auteur plus ancien, Goodrich, qui en eut bien d'autres tout aussi singulières. (*A History*... p. 160.)

la conspiration du duc de Viseu, poignardé par João II, à Setubal, le 23 août de l'année 1484 (75). Rien de plus ; aucune référence. Huit ans plus tard, au Congrès des Américanistes de 1900, M. de la Rosa reprenait cette thèse et disait que par sa femme, qui était une Moniz, famille dévouée au parti de Bragance, Colomb devait être lui-même plus ou moins affilié à ce parti, que le roi João redoutait et poursuivait implacablement. Dans ces conditions, suppose M. de la Rosa, Colomb a pu craindre, non sans raison, de rester à la portée des coups d'un monarque qui, au besoin, n'hésitait pas à frapper de sa main (76).

Cette explication ne paraissant pas suffisante pour autoriser une hypothèse aussi hardie, nous avons cherché s'il n'existait pas quelque fait, passé inaperçu par la plupart des auteurs, qui serait de nature à la motiver, et quelles raisons avaient eues, pour l'avancer, ceux auxquels Aragão faisait allusion. Malheureusement cette recherche est restée infructueuse. Le nom de ces auteurs a échappé à nos investigations, ainsi qu'à celles de nos obligeants correspondants de Lisbonne, qui ont bien voulu, ici encore, nous prêter leur concours (77), et il a été impossible de relever dans les documents du temps aucune particularité

---

(75) *Ignorando-se o motivo que deu lugar a fuga; posto que alguns a teem attribuido a legações politicas na conspiração do duque de Vizeu, apunhalado por D. João II em Setubal a 23 de agosto do mesmo anno.* (*Breve noticia sobre o descobrimento da America*, dans : *Centenario do descobrimento da America*, Lisbonne, 1892, in-fol. p. 24.)

(76) « Colomb, lié avec les principaux personnages de la maison de Bra- « gance, a dû leur prêter quelques services, très confidentiels, auprès des « Rois Catholiques et ailleurs, pendant leur lutte contre le roi Jean II, qui « étouffa dans le sang la conspiration de la branche cadette en 1484. A cette « date, après l'exécution de D. Fernando et l'assassinat du duc de Viseu par « le monarque, Colomb prit la fuite, comme l'avoue indirectement Las Ca- « sas... Dans de telles circonstances la fuite s'explique très bien, politique- « ment... » (G. DE LA ROSA, *La solution, etc.*, p. 20.)

(77) Nous devons nommer particulièrement M. Sousa Viterbo, auteur de tant de travaux remarquables sur le moyen âge portugais ; M. Braamcamp Freire, si profondément versé dans l'histoire des familles portugaises, et

donnant lieu de croire que Colomb avait pu être impliqué dans les menées du parti de Bragance (78). D'un autre côté, si réellement Colomb s'était compromis dans cette affaire, il n'est pas probable qu'il s'en serait tiré aussi facilement, car le roi João, si parfait qu'il fût, n'était pas porté à l'indulgence en matière politique (79).

M. Gonçalez Viana, l'éminent littérateur. Je dois à ces messieurs une dette de reconnaissance dont je ne pourrai jamais m'acquitter.

(78) Cette supposition, m'écrit M. Sousa Viterbo, vient probablement de quelque auteur étranger, car les chroniques contemporaines gardent le silence à cet égard (Lettre du 27 déc. 1907). Je ne trouve, me dit aussi M. Braamcamp Freire, aucune supposition de ce genre dans les auteurs contemporains, ni même dans ceux de notre temps ayant quelque notoriété. Devant l'inutilité de ces recherches, nous nous sommes hasardé à nous adresser à M. de La Rosa lui-même, qui devait connaître, tout au moins, les faits sur lesquels s'appuyait l'hypothèse, mais notre ami, qui a passé par de pénibles épreuves morales et physiques, et qui, malheureusement, ne s'intéresse plus aux questions colombiennes, n'a pas cru devoir nous donner aucune indication à ce sujet. Voyez ci-après la note 207.

(79) Je dois cependant à M. Braamcamp Freire une note qui indique que le roi João, après avoir fait punir les principaux conspirateurs, se montra indulgent pour les autres ; je la donne ici à cause de son grand intérêt :

« Il est certain que dans la conjuration du duc de Viseu il entra bien d'au-
« tres gens que ceux nommés dans les chroniques, et celles-ci même le
« donnent clairement à entendre. Les quinze sentences des conspirateurs
« sous le règne de João II existent, et sont publiées dans les volumes I et II
« de l'*Archivo historico portuguez*, et dans la quatrième et la cinquième sen-
« tence, — celles de Dom Goterre Coutinho et Dom Pedro d'Ataide, — se trouve
« désigné ni plus ni moins que Dom Francisco de Almeida, le futur premier
« vice-roi de l'Inde, comme ayant une complicité non équivoque avec les
« conspirateurs, Dom Francisco, cependant, ne fut pas puni, d'autres éga-
« lement ne le furent pas, et non seulement le fait est révélé par les chroni-
« queurs, mais Diogo Brandão, domestique, c'est-à-dire qui fut élevé et édu-
« qué dès son enfance dans la maison de João II, dans une poésie sur la mort
« de ce roi, qui a été reproduite dans le *Cancioneiro* de Resende, fl. 90 et sui-
« vants y fait clairement allusion.

« Le poète dit, se référant aux conspirateurs :

Semblablement dans le royaume, d'après ce principe,
Au temps que fut cette discorde,
Il usa plutôt envers eux de miséricorde
En dehors de ce qu'il fit avec juste rigueur.

. . . .

« Il y eut donc, après les dernières sentences, qui sont du 30 d'août 1485,

Tout considéré il ne semble pas que nous soyons en position d'expliquer la fuite mystérieuse de Colomb. Comme on l'a vu, la plupart des auteurs inclinent à croire que c'est parce qu'il craignait d'être arrêté pour dettes que le roi lui envoya, plus tard, un sauf-conduit, et on peut dire, à l'appui de cette supposition, qu'il est maintenant démontré que Colomb se livrait à des opérations commerciales en Portugal (80). Il est néanmoins difficile de croire que ce soit pour une affaire de ce genre qu'il ait sollicité l'intervention personnelle du monarque et que celui-ci lui ait écrit dans les termes qu'on connaît. Il est clair, en tous cas, qu'il devait avoir des motifs graves pour quitter le Portugal comme il le fit, et, avec Ruge, nous ajouterions volontiers, que l'histoire de l'expédition secrète a peut-être été inventée pour cacher ces motifs.

XV. — Colomb s'enfuit du Portugal en 1484 avec son fils Diego âgé de 4 ou 5 ans.

A quelques mois près, on peut déterminer l'époque à laquelle Colomb quitta définitivement le Portugal. Fernand Colomb place l'événement à la fin de l'année 1484 (81) ; mais Las Casas dit « en 1484 ou au commencement de l'année 1485 » (82), et c'est à cette dernière indication qu'on s'est généralement arrêté. Plusieurs raisons semblent la

---

« une espèce d'amnistie tacite pour toutes les autres personnes impliquées « dans la conspiration, en dehors de ceux à qui on fit le procès ; ce ne fut « pas pourtant, à mon avis, pour s'y être trouvé impliqué que fut donnée à « Colomb le sauf-conduit royal du 20 mars 1488. Cependant on ne peut nier « que Colomb craignait les tribunaux portugais, mais je crois que cela doit « être pour avoir commis un délit civil et non criminel, peut-être redoutait-« il simplement la prison pour dettes. »

(80) Le document du 25 août 1479 découvert par M. Assereto a établi ce fait. Voir à ce sujet la note 32 de la première de ces *Nouvelles Etudes*.

(81) *Fine dell'anno MCCCCLXXXIIII.* (*Historie*, fol. 32 recto.)

(82) *Ansi, salió Cristobal Colon por el año de 1484 ó al principio del año de 1485.* (*Historia de las Indias*, Liv. I, ch. 29, Vol. I, p. 226.)

confirmer. Ainsi, Colomb parle d'un Madéréen qui en 1484 vint solliciter du roi João le privilège de faire des découvertes à l'ouest (83), et comme le seul privilège de ce genre qui fut accordé cette année-là à un Madéréen est celui donné le 30 juin à Domingo de Arco (84), on en conclut qu'à cette date Colomb était encore à Lisbonne (85).

Une autre indication nous reporterait à une date plus avancée. C'est une note à un exemplaire de l'*Historia rerum* de Pie II que Colomb a copieusement annoté et qui se trouve aujourd'hui à la bibliothèque colombine. Cette note porte que le 11 mars 1485 l'astronome Joseph, qui avait été envoyé en Guinée avec une mission scientifique, releva la latitude de certaines îles, et qu'il rendit compte au roi de ses opérations en présence de l'auteur de la note et d'autres personnes (86). Si ce volume ne contenait d'autres notes que celles de Colomb, il y aurait là une preuve concluante qu'à l'époque où Joseph revint à Lisbonne, vraisemblablement vers le mois d'avril 1485, notre Génois n'avait pas encore quitté cette ville ; mais on y trouve aussi, de l'aveu des experts, un assez grand nombre d'annotations qui sont de Barthélemy Colomb, dont l'écriture ressemble beaucoup à la sienne ; de sorte qu'il se pourrait que ce fût lui, et non son frère Christophe, qui était présent lors du retour de l'expédition de Joseph. Cela a paru improbable, parce que cette note au

(83) Journal de bord de Colomb sous la date du 9 août 1492.

(84) *Alguns documentos*, p. 56. Sur ce Domingo de Arco, voyez ci-dessus le chapitre III de la Iʳᵉ ETUDE.

(85) HARRISSE, *Christophe Colomb*, Vol. I, pp. 341, 342. Budinger remarque qu'entre le moment où ce Madéréen présenta sa demande et celui où elle fut agréée, il a pu s'écouler un certain temps, de sorte qu'il est possible que Colomb soit parti avant que de Arco n'ait reçu son privilège. (*Acten zu Columbus*, Vienne, 1886, p. 51.)

(86) *Et renuntiavit dicto serenissimo regi, me presente cum multis aliis.* Cette note, comme toutes celles attribuées à Colomb, a été reproduite en fac-similé, dans la *Raccolta Colombiana, Scritti*, Vol. II. C'est le n° 860 de la série B (*Postille alla Historia de Pio II*).

Pie II, ainsi qu'une autre à l'*Imago Mundi* où il est encore question de Joseph (87), expriment des vues sur la latitude de la Mine et sur la longueur du degré qui sont notoirement celles de Colomb (88).

Mais il est certain, on le montrera à un autre chapitre, que Colomb devait beaucoup à son frère et qu'il lui avait emprunté notamment plusieurs des idées fondamentales de son système géographique. Il n'est pas douteux, en tous cas, que les deux frères avaient en matière de cosmographie la même manière de voir. On ne peut donc conclure du fait que la note au Pie II exprime des idées connues pour être celles de Colomb, qu'elle est de lui, et comme, d'un autre côté, il y a bien des raisons de croire, qui seront exposées plus loin, que c'est à la fin de l'année 1484 ou tout au commencement de l'année suivante que Colomb arriva en Castille, nous croyons que cette note est

(87) La note à l'*Imago Mundi* porte le n° 490 dans la classification de la *Raccolta*, *Scritti*, Vol. II. Son auteur dit qu'il a été plusieurs fois en Guinée, qu'il a pris la hauteur du soleil, et qu'il a trouvé comme Alfragan et comme l'astronome Joseph que le degré mesurait 56° 2/3 à l'équateur, ce qui donne 20.400 milles au circuit de la terre, opinions que Colomb a plusieurs fois exprimées, qui forment la base de son système et que son fils, ainsi que Las Casas, rappellent à diverses reprises.

(88) M. de Lollis, par les soins duquel toutes ces notes de Colomb ont été photo-typographiées, remarque que Fernand Colomb attribue à son père des opinions et des expressions qui sont visiblement empruntées à quelques-unes de ces notes marginales, dont l'écriture est de la même main que celle qui a écrit la note 860. Voyez la préface aux *Autografi*, notamment pp. XVII où on lit : *La postilla n° 860. attesta che lo scrivente era in Portugallo ancora parecchi mesi dopo il marzo del 1485.* Ailleurs M. de Lollis dit qu'il résulte de cette note que Colomb continuait à fréquenter la cour de Portugal à une époque avancée de l'année 1485. Voyez son *Christoforo Colombo*, p. 87 et ses *Illustrazione* aux *Scritti*, Vol. II, p. CLXXXVI. Pour M. de Lollis la note 860 est incontestablement de la main de Colomb. M. Thacher qui a fait des études spéciales sur l'écriture de notre Génois est également de cette opinion : *Columbus, in his holograph note... declares he was present in Lisbon when the expedition* (celle de Joseph) *returned* (*Columbus*, Vol. I, p. 331). On cite ces deux opinions parce que ce sont celles de deux experts en ces matières ; mais il faut ajouter que les inductions tirées de ressemblances d'écritures n'ont qu'une valeur relative.

de Barthélemy (89). Le fait, d'ailleurs, n'a pas grande importance, car lors même qu'il serait établi que la note est de Colomb, cela ne changerait rien à la correction apportée par Las Casas à la date donnée par Fernand Colomb.

Colomb ne partit pas seul. Il emmena avec lui son fils Diego alors âgé de 4 ou 5 ans environ (90) et envoya son

---

(89) C'est l'opinion d'un juge assurément très compétent en pareille matière, M. Simon de la Rosa y Lopez, l'érudit bibliothécaire de la Colombine, qui regarde comme étant absolument certain que cette note est de la main de Barthélemy Colomb. (*Libros y autografos de Cristobal Colon.* Séville, 1891, p. 33, et *Catalogo*, Vol. II, p. XXXII-XXXIX)

(90) Dans la VIe de nos premières ÉTUDES nous avons exposé les raisons qui nous avaient conduit à placer le mariage de Colomb en 1478 ou 1479. (Voir pp. 445-446). Mais nous ne connaissions pas alors la déposition de Colomb du 25 août 1479, découverte en 1904 par M. Assereto et d'où il semble résulter, ainsi qu'on l'a vu ci-dessus à la note 37, qu'à cette date Colomb n'était pas encore marié. Ce ne serait donc, au plus tôt, que dans les derniers mois de l'année 1479 que le mariage aurait eu lieu ; et peut-être ne se fit-il qu'en 1480. Dans ces conditions, si Diego est né dans les délais normaux, il a vu le jour en 1480 ou peut-être même en 1481, et il avait 4 ou 5 ans au plus lorsque son père le prit avec lui en 1485, ce qui concorde avec le témoignage d'Hermandez qui dit qu'il était un petit garçon, — *niño*, — lorsque Colomb se présenta avec lui à la Rabida. On ne peut croire non plus qu'il avait moins de 4 ans parce qu'il n'est pas vraisemblable que dans les conditions particulières où Colomb quitta le Portugal, il ne serait embarrassé d'un enfant en bas âge.

Les opinions sont très partagées sur la date de la naissance de Diego : Washington Irving qui lui donne 50 ans à sa mort, le 23 février 1526, le fait naître par conséquent en 1476 (*Life.*, Vol. IIII, p. 101). Humboldt le vieillit encore davantage, en plaçant sa naissance entre les années 1470 et 1474 (*Examen critique*, Vol. III, p. 369). Mais ces auteurs écrivaient avant que la critique n'eût établi que l'arrivée de Colomb en Portugal date seulement de l'année 1476. Malgré cette démonstration, quelques auteurs, attardés dans les anciennes voies, croient encore que Diego a pu naître en 1475. Telle est l'opinion de Lazzaroni qui donne à ce fils de Colomb 17 ans en 1492 (*Cristoforo Colombo*, Vol I, p. 102). D'Avezac qui, le premier, a étudié la question avec un esprit véritablement critique, dit, cependant, que Diego a dû naître en 1484 et n'admet pas qu'on puisse placer sa naissance avant l'année 1481 (*Canevas*, p 48). Ruge pense, au contraire, qu'il n'avait que 4 ans quand Colomb arriva avec lui en Espagne (*Columbus*, p. 89). Revenant aux anciens errements, Asensio dit qu'il avait alors 7 ou 8 ans (*Cristobal Colón*,

frère Barthélemy en Angleterre pour y proposer le projet que lui-même allait tenter de faire agréer ailleurs. Il prit la route d'Espagne. Mais avant de le suivre dans ses nouvelles pérégrinations il convient de s'arrêter sur un point qui a été très controversé et qui n'est pas sans intérêt : celui de savoir si Colomb laissa derrière lui en Portugal une femme et des enfants.

XVI. — Colomb ne laisse en Portugal ni femme ni enfants.

Dans une lettre de sa main adressée, vers la fin de l'année 1500, à des personnages influents, Colomb leur dit qu'il est venu de très loin pour servir les Rois Catholiques et qu'il a abandonné pour cela une femme et des enfants qu'il ne devait plus revoir (91).

Cette assertion extraordinaire est formellement contredite par le propre fils de Colomb et par son historiographe, Las Casas, qui nous disent, l'un et l'autre, que la femme de Colomb était morte lorsqu'il quitta le Portugal (92). Las Ca-

---

p. 89). Dans son *Christophe Colomb* (Vol. II, pp. 228-229), M. Harrisse ferait naitre Diego en 1481 ; mais dans un ouvrage précédent (*Fernand Colomb* p. 99) il avait indiqué l'année 1479 comme étant la plus probable.

A l'appui de notre manière de voir, nous pouvons ajouter que Diego fut nommé le 8 mai 1492 (NAVARRETE, Vol. II, Doc. XI, p. 17), page du prince Juan, qui était né lui-même le 30 juin 1478. Les probabilités sont donc que Diego avait environ le même âge que le prince, peut-être un ou deux ans de moins puisqu'il resta à l'école de Cordoue jusqu'en 1494, époque à laquelle son oncle Barthélemy le conduisit à la Cour (LAS CASAS, *Historia*, Vol. II, ch. 101, p. 79). Il semble d'ailleurs qu'on n'était pas nommé page avant l'âge de 12 ans (Voyez ce que M. Harrisse dit à ce sujet, dans son *Christophe Colomb*, Vol. II, pp. 227-230).

(91) *Y como vine à servir estos Principes de tan lejos, y dejé muger y fijos que jamas vi por ello* (NAVARRETE, Vol. II, p. 255). Voyez les sources de la présente Étude, n° 1.

(92) Voici comment s'exprime Fernand Colomb : « Sa femme étant morte « il prit tant d'aversion pour cette ville et cette nation qu'il décida de s'en « aller en Castille avec un jeune fils que sa femme lui avait laissé. » *E essendogli già morta la moglie, prese tanto odio a quella città e natione, che deli-*

sas voit même là une circonstance providentielle: c'est pour qu'il pût se consacrer entièrement à sa mission que Dieu lui retira sa femme (93). Cependant, malgré ce double témoignage, si autorisé et si explicite, quelques auteurs ont cru qu'il fallait prendre le langage de Colomb à la lettre et qu'il avait réellement laissé une femme et des enfants en Portugal (94).

Il semble que l'invraisemblance d'une telle proposition devait suffire pour la faire écarter. Si Colomb avait laissé une femme et des enfants en Portugal, quand il s'éloigna de ce pays, est-ce que le fait serait resté ignoré de tout le monde, même de son fils Fernand et de Las Casas, qui, après avoir dit que Felipa était morte lorsque Colomb prit la résolution de se rendre en Castille, parlent de Diego comme du seul enfant qu'il eût d'elle? Est-ce que l'épouse délaissée ou les enfants abandonnés ne se seraient pas fait connaître quand Colomb devint un grand personnage? Est-ce que Colomb lui-même qui venait en aide à la sœur de sa femme, Violante-Briolanja (95), ne se serait pas occupé de ses propres enfants, s'il en avait eu d'autres que Diego en Portugal?

On a cru voir, dans une phrase de l'acte du 23 avril 1497 autorisant Colomb à constituer un majorat, une indication qu'il avait alors d'autres enfants que Diego et Fernand. Il

---

berò di andarsene in Castiglia con un figliuolino, rimaso a lui della moglie (*Historie*, ch. XI, fol. 31 recto).

(93) La phrase de Las Casas est curieuse : « Et comme l'entreprise à la-« quelle les décrets de la Providence voulaient qu'il consacrât sa vie, deman-« dait qu'il fût libre des soins et des obligations envers la femme, il plut à « Dieu de le séparer de la sienne, qui, en mourant, lui laissa un fils en bas « âge nommé Diego. » *Y porque convenia estar desocupado del cuidado y obligacion de la muger, para negocio en que Dios le habia de ocupar toda la vida, plúgole de se la llevar, dejándole un hijo chiquito que habia por nombre Diego Colon.* (*Historia de las Indias*, Liv. I, ch. XXVIII, Vol. I, p. 222.)

(94) On est assez surpris de trouver, parmi ceux qui ont exprimé cette opinion, M. Harrisse, M. de Lollis, Ruge et Fiske.

(95) Voyez la VI[e] de nos premières Études, ch. IV, § III.

est question, en effet, dans cet acte, de Diego et d'autres enfants de Colomb, mais il suffit de lire la phrase entière dans le texte original pour voir qu'il n'y a là qu'une formule de chancellerie visant des héritiers éventuels à Colomb (96).

On suppose, il est vrai, qu'à l'époque ou Colomb écrivait les lignes ci-dessus mentionnées, vers 1500, sa femme et les enfants dont il parle étaient déjà morts, et c'est ce que M. Harrisse et d'autres ont pensé (97). Mais cette sup-

---

(96) *Don Diego Colon vuestro hijo mayor legitimo, o en qualqüier de vuestros hijos herederos que oydia teneys o tovierdes* : « Don Diego Colomb « votre fils ainé légitime ou tout autre de vos enfants ou héritiers que vous avez ou que vous pourrez avoir. » (*Codice Diplomatico*, Doc. nº XXX, Éd. de 1823, p. 198.) Un peu plus bas il est encore question de : *Vuestros hijos e descendientes*, — « vos fils et descendants ». M. Thacher conclut de là que les Rois Catholiques connaissaient alors deux ou plus de deux autres enfants à Colomb, outre Diego : *So that at this time, april 1497, the Sovereign knew of two or more sons besides Diego.* (*Columbus*, Vol. I, p. 406.) Colomb lui-même, d'ailleurs, a montré qu'il ne se donnait que deux fils, car, quatre ans avant la constitution de son majorat, dans la journée du 14 février 1493 où son navire faillit périr, il consigne dans son journal de bord la douleur qu'il éprouve à la pensée que ses deux fils vont rester orphelins. En 1503, dans sa lettre aux Rois Catholiques du 7 juillet, et en 1504 dans une lettre à son fils Diego, il ne parle encore que de deux enfants.

(97) M. Harrisse conclut de la lettre en question, que « la femme de Colomb vivait encore lorsqu'il quitta le Portugal pour venir en Espagne », « qu'il avait à cette époque plusieurs enfants », que « Philippa mourut entre les années 1484 et 1487 » et qu'il eut de cette Philippa « au moins trois enfants dont deux moururent en bas âge » (*Christophe Colomb*, Vol. I, pp. 299-300. Voyez aussi Vol. II, p. 356). C'est évidemment l'opinion de Ruge (*Columbus*, pp. 89-90), et celle de Fiske qui dit que la femme et les enfants de Colomb durent mourir peu de temps après son départ, « car il nous assure qu'il ne les revit jamais », *for he tells us that he never saw them again* (*Discovery*, Vol. I, pp. 398-399). M. de Lollis, toujours très circonspect, admet seulement la possibilité du fait : *È possible ch'egli... lasciasse in Portogallo la moglie e qualche altro figliuolo che non gli fu piu dato rivedere* (*Cristoforo Colombo*, p. 87-88). Kendall Adams et Thacher sont au contraire très affirmatifs. Pour le premier Colomb laissa en Portugal au moins deux enfants : *He left behind him a wife and at least two children* (*Christopher Columbus*, p. 20). Le second n'est embarrassé que pour déterminer l'ordre dans lequel sont nés les enfants que Colomb eut en Portugal : *There are no means of determining*

position n'explique pas le silence, ou plutôt le langage contraire tenu par Fernand Colomb et par Las Casas sur ce point. Il y a là un témoignage trop formel et trop explicite pour être écarté par une simple assertion de Colomb, faite, en passant, pour ainsi dire, et contre laquelle tout s'élève (98). Il est évident que Colomb, en parlant comme il l'a fait de sa femme et de ses enfants qu'il ne devait plus revoir, s'est laissé aller à une de ces exagérations de langage dont il était coutumier, quand il voulait se faire valoir, et tel était alors le cas. Dans la lettre où il s'exprime de cette façon singulière, il se plaint amèrement du traitement que Bobadilla venait de lui faire subir et met en contraste avec ce traitement les services qu'il a rendus et les sacrifices qu'il a faits pour les rendre. Étant donné les circonstances dans lesquelles il se trouvait alors, et ce que nous savons de la facilité avec laquelle il altérait au besoin la vérité, il n'est pas surprenant que

---

the order of birth of Diego and the other children Columbus left behind him in Portugal (*Columbus*, Vol. I, p. 428 et aussi p. 406). Et ces auteurs ne sont pas les seuls à penser ainsi. Le professeur Konrad Haebler écrit : *He deserted his wife and children and accompanied solely by his four years old son Diego, fled the country* (*America*, in *History of the World*, Vol. I, p. 353.) Seul parmi les auteurs qui comptent, Sir Clements Markham répugne à admettre que Colomb ait abandonné sa femme et des enfants en Portugal, mais l'explication qu'il donne de la phrase qui motive cette assertion, est lamentable. Selon lui Colomb a pu vouloir parler de sa seconde femme — — *his second wife* — et de ses deux fils Diego et Fernand, qu'il vit très peu. Colomb se sert il est vrai du mot *jamas*, jamais : mais il connaissait mal l'espagnol et il a probablement voulu dire presque jamais : *He probably in tended so say, hardly ever* (*Life*, p. 38).

(98) Sanguineti, qui a très bien vu qu'à la date de la lettre en question, Felipa était morte sans laisser d'autre enfant que Diego, cherche à expliquer le langage de Colomb en disant qu'il a voulu parler de ses fils Diego et Fernand et de la mère de ce dernier, dont il s'était en réalité détaché pour se consacrer entièrement à son entreprise (*Vita*, p. 313). A l'objection que, dans ce cas, Colomb parlait de Beatrix comme de sa femme, alors qu'elle ne l'était pas, il répond que l'usage du temps tolérait cela. Il va de soi que les auteurs qui croient que Colomb avait épousé Beatrix Enriquez rapportent à elle ce passage de la lettre en question.

dans le but d'enfler l'importance des obligations qu'on lui devait, il ait parlé de femme et d'enfants dont il s'était séparé pour venir apporter aux Rois Catholiques son concours et les faire profiter des découvertes qu'il méditait. Il est faux, d'ailleurs, que Colomb soit venu de loin, comme il le dit dans cette lettre, pour se mettre au service des Rois Catholiques et qu'il ait fait dans ce but aucun sacrifice, même d'ordre moral. Il a quitté le Portugal parce qu'il n'avait plus aucun espoir d'y faire agréer son projet, et, en se rendant en Espagne, il avait si peu l'intention de réserver à ce pays seul l'exécution de ce projet, qu'il envoyait son frère l'offrir au roi d'Angleterre et que lui-même se proposait de le présenter à la France ; ce sont ses biographes attitrés, ses panégyristes qui témoignent de ces faits. Dans ce qu'elle a de fondamental l'assertion de Colomb est donc manifestement fausse, et il faut la rejeter complètement. Felipa n'existait plus quand il quitta le Portugal et elle ne lui avait donné qu'un fils : Diego.

Colomb, avons-nous dit, prit la route d'Espagne. D'après ses deux biographes originaux, c'est aux Rois Catholiques qu'il comptait s'adresser et c'est en effet ce que nous allons le voir faire. Cependant, comme une légende, trop facilement accueillie, veut qu'il se soit adressé à Gênes et à Venise avant de se tourner du côté des rois catholiques, nous allons d'abord montrer ce que vaut cette histoire. Nous rendrons compte ensuite de la mission donnée à Barthélemy, mission qui conduisit cet intelligent et entreprenant jeune frère de Colomb en Angleterre et en France. Ces questions subsidiaires ainsi écartées, nous pourrons retourner à Colomb et le suivre dans les patientes et pénibles démarches qu'il fit en Espagne pour se faire écouter.

CHAPITRE DEUXIÈME

LES PROPOSITIONS QUE COLOMB AURAIT FAITES A GÈNES ET A VENISE

I. — Introduction.

Une des parties de la légende qui s'est formée autour du nom de Colomb nous donne son projet comme ayant été également offert à Gènes et à Venise. Colomb lui-même, ainsi que son fils et Las Casas, ne dit rien de cela. Pour lui, comme pour eux, le projet que les Rois Catholiques agréèrent en 1491, ne fut soumis qu'au Portugal, à l'Angleterre, à la France et à la Castille (99). Le silence sur ce point du principal intéressé toujours prêt à montrer aux Rois Catholiques qu'il aurait pu placer son projet ailleurs, suffit pour faire écarter cette histoire ; mais comme elle a trouvé créance auprès d'un certain nombre d'auteurs sérieux, et qu'elle figure encore dans des ouvrages historiques de premier ordre (100) il faut montrer qu'elle ne repose sur aucun fondement.

---

(99) Dans sa lettre aux *Señores* (Doc. n° XXX de la *Raccolta*), Colomb ne nomme que ces quatre puissances. Dans un fragment de lettre conservé par son fils et par Las Casas (Doc. n° VI, Appendice II, de la *Raccolta*), il ne nomme encore que ces mêmes quatre puissances.

(100) *Cambridge modern History* (1902), où M. Payne dit : *Having failed in the land of his adoption, Colombo carried his project to the republic of which he was a born citizen, where it met with no better reception. The interest of Genoa was to keep the oriental trade in existing overland channels ; and the*

II. — Propositions à Gênes.

C'est à Gènes que Colomb se serait d'abord adressé. Le premier qui ait avancé cette assertion est Ramusio, qui écrivait cela moins de trente ans après la mort du Découvreur et qui, en outre, s'appuyait sur une autorité considérable, celle de Pierre Martyr, contemporain de Colomb avec lequel il avait entretenu des relations personnelles, et qui était en position d'ètre exactement renseigné sur ce point (101). Selon Martyr, si l'on en croyait Ramusio, Colomb, âgé de 40 ans, aurait d'abord proposé son projet à Gènes. Il s'engageait, si on lui en fournissait les moyens, à prendre par le détroit de Gilbratar et à se rendre au pays des épices en naviguant directement à l'ouest. Ces ouvertures auraient été mal accueillies ; on les aurait considérées comme des rèveries, et Colomb, dépité, serait alors passé à Lisbonne (102).

---

same consideration prevailed with the rival city of Venice, to whose Signoria the projector made his next application (*Op. cit.*, Vol. I, p. 21).

(101) Cette assertion se trouve dans un livre publié à Venise en 1534, connu sous le nom de *Sommario*. Voyez les Sources, n° 20.

(102) On a souvent cité ce passage, mais en le tronquant. En voici une traduction entière. Ramusio ne donne aucune date, sauf celle que l'on peut déduire de l'âge de Colomb à cette époque, 40 ans, mais il suppose que c'est après avoir beaucoup voyagé qu'il s'adressa à Gênes.

« C'est à Gènes, antique et célèbre ville d'Italie, que naquit Christophe Co-
« lomb, d'une famille du peuple, et, ainsi qu'il est d'usage chez les Génois,
« il se consacra à la navigation. Comme il avait de grandes dispositions pour
« cette profession, après avoir bien appris à connaitre le mouvement des
« astres et la manière de se servir du cadran et de l'astrolabe, il devint en
« peu de temps un des capitaines de navire les plus experts et les plus sûrs
« qu'il y eût de son temps. Or, en naviguant, comme le voulait sa profession,
« il avait soigneusement observé, bien des fois, dans beaucoup de voyages
« qu'il avait faits au delà du détroit de Gibraltar, soit au Portugal, soit dans
« les ports de ces parages, que, à certaines époques de l'année, des vents souf-
« flaient du côté de l'occident, et il comprit qu'ils ne pouvaient venir que de
« la terre qui les produisait par-delà la mer.

« Ce fait frappa tellement son esprit qu'il résolut d'en chercher la cause.

Longtemps on a accepté ce récit sans le mettre en question. Colomb était Génois, et à l'époque dont on parlait, Gènes jouissait d'une certaine prépondérance maritime ; ces deux circonstances donnaient à l'assertion que Ramusio attribuait à Pierre Martyr quelque vraisemblance et on ne s'avisa pas d'en vérifier l'exactitude ; Mais la critique est aujourd'hui plus regardante ; elle chercha le passage en question dans la première Décade de Martyr à laquelle Ramusio semblait l'avoir emprunté, et ne le trouva pas ; elle le chercha dans les autres écrits de ce lettré et ne l'y trouva pas non plus. Il y avait donc là une interpolation du célèbre collectionneur ou de celui qui avait livré le prétendu texte de Martyr ; cette circonstance enlève toute autorité à l'assertion, qui, pour d'autres raisons, d'ailleurs, ne saurait être acceptée (103).

Benzoni, qui n'avait aucune raison pour mettre en question un témoignage que Ramusio donnait sous le couvert de Martyr, reproduisit son allégation sans y rien changer (104). Paul Jove en prit la substance et reprocha à la Seigneurie d'avoir repoussé les ouvertures qui lui avaient été faites (105). Gomara, cependant, n'y croyait

---

« Étant parvenu à l'âge de 40 ans, il était de haute taille, avait le teint fauve, « était de bonne complexion et robuste : il proposa d'abord à la Seigneurie « de Gênes que, si elle voulait lui assurer des navires, il s'engageait à aller « hors du détroit de Gibraltar et de naviguer du côté de l'Occident jusqu'à « ce que, ayant fait le tour du monde, il arrivât au pays où naissent les épi- « ces. » (Ramusio, Vol. III. *Delle navigazioni e Viaggi*... Venise, 1556, Vol. 1.)

(103) Voyez sur ce point d'Avezac qui, le premier, a fait cette remarque (*Canevas*, pp. 10 et 11) et M. Harrisse qui a complété la démonstration (*Christophe Colomb*, etc., Vol. I, pp. 92-94 et 337-338).

(104) Benzoni, *La Historia del Mondo Nuevo*, Venise, 1565. Voici le passage d'après la vieille édition française de 1579 : « Entre autres, Dom Pierre « Martyr, Milanais, en un traité qu'il en ha fait, dit, notamment, que Colomb, « avant toute œuvre, communiqua cest affaire à la Seignerie de Gennes et re- « cite quand et quand l'occasion qui le meut d'aller chercher ce pays incognu. » (Fol. 36. Edit. originale de 1565, fol. 11 verso.)

(105) Pauli Jovii *Novocomensis episcopi Nucerini. Elogia virorum bellica virtute illustrium*. Bâle, 1575, p. 191. La première édition est de 1551 et

pas (106). Mais Herrera y ajoutait foi (107). Casoni, qui avait une certaine autorité, comme annaliste de Gènes, et qui a, d'ailleurs, donné sur la vie de Colomb quelques renseignements particuliers qu'il semble avoir puisés à une source authentique, réédita l'histoire en y ajoutant une date précise. Selon lui c'est en 1485 que Colomb se mit à la disposition de la Seigneurie et c'est à la même époque qu'il se rendit à Savone pour voir son vieux père qu'il ramena à Gênes (108).

---

voici le passage, tel qu'il se trouve dans une ancienne et rarissime édition française. « Ce Génevois, de cœur et entendement superbe et obstiné, portoit « véritablement envie de cette gloire aux nations estranges, ayant regret « que les Génevois, qui, d'ancienne réputation et louange de discipline navale « passoient toutes les nations feussent despouillez de l'occasion de s'acquérir « un grand nom. » (*Les Éloges et vies brievement descrites...*), traduits par Blaise d'Everon. Paris, Galliot du Pré, 1559, 4°, fol. 45 verso.)

(106) Gomara fait remarquer que si Colomb était arrivé par ses propres lumières à la conviction qu'il trouverait les Indes à l'ouest au lieu d'avoir eu tardivement, à ce sujet, des indications matérielles, il n'aurait pas manqué de faire part de son dessein à Gènes. (*Historia de las Indias*, ch. XIV, fol. 18. Edit orig., 1554.)

(107) Sachant bien qu'une telle entreprise ne se pouvait exécuter que par des princes puissants, il la proposa premièrement à la Seigneurie de Genes qui n'en fit pas grand cas. (HERRERA, *Historia general*, 1601. Dec. I, Liv. I, ch. VII.)

(108) « En l'an 1485, qui était le quarantième de son âge, il se rendit à « Gênes et exposa à la Seigneurie que, si on lui donnait des navires, il s'en- « gageait à sortir de Gibraltar et à naviguer vers l'ouest jusqu'à ce qu'ayant « fait le tour du Monde il arrivât à la Terre où naissent les épices. Les « Génois gardaient mémoire dans leurs registres que pareille aventure, deux « cents ans auparavant, avait été tentée par Tedisio Doria et Ugolino Vivaldi, « et que ces hommes courageux s'étant lancés dans l'Océan, n'avaient plus « donné de leurs nouvelles. C'est pourquoi, soit qu'ils estimassent le projet « irréalisable pour des raisons inconnues, soit parce que, entièrement absor- « bés alors par la défense des possessions de l'Archipel, menacées par les « Turcs qui avaient depuis peu surpris Caffa, ils ne firent pas cas de cette « proposition. » (CASONI, *Annali della Republica di Genova*. Gènes, 1708, p. 22.)

Ce passage est presque textuellement copié dans Benzoni, qui, lui-même, l'avait emprunté à Ramusio, lequel, comme on l'a vu, l'attribuait à Pierre Martyr qui n'a jamais rien dit de pareil.

Casoni ajoute à ce qui précède que Colomb passa de Gènes à Savone, puis

Muñoz, qui aurait dû être plus circonspect, ne fit aucune difficulté d'accepter le fait et admit avec Casoni que c'est en 1485, peu de temps après son arrivée en Espagne, que Colomb fit à Gènes la démarche qui lui est prêtée (109). Spotorno, qui savait, cependant, où prendre de bons renseignements, fit de même ; mais il recula la date de l'événement. C'est en 1477, après son retour du Nord, que Colomb se serait rendu à Gènes pour y faire ses offres de services (110).

Les auteurs modernes ne se sont guère montrés mieux avisés. Washington Irving explique pourquoi Gênes « ferma les oreilles à une proposition qui l'eût élevée à « un degré de splendeur qu'elle n'avait jamais connu (111). » D'Avezac hésite à placer l'événement en 1485 et croit plutôt qu'il eut lieu l'année d'après (112), et Humboldt n'est embarrassé que par l'ordre chronologique dans lequel il faut placer les offres faites par Colomb à diverses puis-

---

à Lisbonne où il arriva en 1488 (!) pour présenter son projet au roi João I (!) qui consulta diverses personnes à ce sujet, entre autres, Cadamosto (!). On peut juger par là du sens critique et de la valeur des renseignements de l'annaliste qui écrivait de pareilles choses, ayant à sa portée le livre de Fernand Colomb et les Relations de Cadamosto même.

(109) « Je crois qu'avant de se rendre en Espagne il toucha à Gênes, où « nous le trouvons en 1485 (?). Là il offrit ses services personnels et ses « riches découvertes au Sénat... qui n'apprécia pas leur valeur et rejeta ses « offres comme étant des rêves d'une imagination malsaine et exaltée. » (Muñoz. *Historia del Nuevo Mundo*. Madrid, 1793. T. I, Liv. II, S. XX.)

(110) Spotorno arrive à cette date de la manière suivante : Pierre Martyr (dans Ramusio) dit que Colomb avait quarante ans quand il fit ses offres de services à Gênes. Ce doit être une erreur de copiste. Il faut lire trente ans qui, ajoutés à l'année de sa naissance — 1446 ou 1447 — donnent 1477. En février de cette année-là Colomb était sur les côtes d'Islande ; mais dans les dix mois qui suivirent il eut bien le temps d'aller à Gênes, où on n'eut pas la sagesse de profiter de son ardeur et de sa patriotique affection. (*Codice diplomatico colombo-americano*. Gênes, 1823, pp. XXI et XXII.)

(111) Irving (Washington), *The life and voyages of Columbus*. London, 1828, Vol. I, Liv. I, ch. VIII, p. 91.

(112) D'Avezac, *Canevas chronologique de la vie de Christophe Colomb*, etc. Paris, 1872, 8°, p. 55.

sances (113). Pour Roselly de Lorgues le fait est rigoureusement établi (114). Tarducci se borne à trouver qu'il a toutes les apparences de la vérité et s'explique très bien que Gènes, dans la situation qu'elle occupait, ait refusé d'accepter l'offre généreuse de son concitoyen (115); refus, ajoute M. Gaffarel, qui « fut pour Colomb une cruelle déception (116). » On pourrait ajouter d'autres noms à ceux qui viennent d'être cités (117).

III. — Colomb ne fit aucune proposition à Gênes.

Seuls parmi les biographes de Colomb qui comptent, M. Harrisse (118), et Fiske (119), ont rejeté cette absurde tradition. Elle est, en effet, tout à fait inadmissible. Colomb, né en 1451 (120), n'a pu faire, à l'âge de quarante

---

(113) Humboldt, *Examen critique*, Vol. II, 1837, pp. 107-108.

(114) « Les témoignages les plus positifs prouvent que Colomb s'adressa « d'abord au Sénat de Gênes. » (*Christophe Colomb*. Paris. 1878, Vol. I, p. 102.)

(115) Selon lui cette tradition a tous les caractères de la vraisemblance et doit être acceptée, aussi bien à cause de son ancienneté, que parce qu'elle est d'accord avec les sentiments d'affection que Colomb nourrissait pour sa patrie. (Tarducci, *Vita di Cristoforo Colombo*. Milan. 1885, Vol. I, Liv. I, ch. VII, p. 102.)

(116) *Histoire de la découverte de l'Amérique*, Vol. II, p. 67.

(117) Payne, Rosseeuwd Saint-Hilaire et Markham entre autres.

Le premier écrit : « *He quitted the service of Portugal in 1484, and in the « next year went to Genoa, where his plan was also rejected.* » (*History of the New World, etc.* Londres, 1892, Vol. I, p. 113.) M. Payne trouve d'excellentes raisons pour expliquer le refus de Gênes d'écouter Colomb. Pour ce que dit le second, voir son *Histoire d'Espagne*, Vol. VI, p. 102. Lafon pense comme lui. (*Hist. d'Espagne*, Vol. II, p. 22.)

(118) « A notre avis, dit M. Harrisse, le récit de Ramusio ne supporte pas l'analyse. » (*Christophe Colomb*, etc. Vol. I, pp. 338-339.)

(119) *The Discovery of America*, etc. Boston, 1892, Vol. I, pp. 399-400. Parmi les critiques qui rejettent cette histoire, il faut citer Staglieno, Desimoni, Belgrano et Berchet. Voir le *Cristoforo Colombo e Venezia* de ce dernier. Rome, 1898, 8°, p. 7. M. Avery dans sa grande *Histoire des États-Unis*, en cours de publication, l'a aussi rejetée. (Vol. I, 1904, p. 121 et 123.)

(120) Depuis la découverte du document de 1479, qui confirme ce que nous

ans, aucune proposition à Gènes parce qu'à cet âge il était déjà au service de l'Espagne et se préparait à partir pour son grand voyage. Il n'a pu faire de telles ouvertures à aucune autre époque, car il avait vingt-cinq ans lorsqu'il arriva en Portugal, à la fin de l'année 1476 et c'est en 1485, au plus tard, qu'il passa en Espagne, où nous savons qu'il résida sans aucune interruption jusqu'à son départ de Palos en 1492. A aucun moment de sa vie, après son départ de Lisbonne et son entrée au service des Rois Catholiques, qui date, d'après lui-même, du 20 janvier 1486, Colomb n'aurait pu se rendre à Gênes et y séjourner assez longtemps pour entamer et suivre des négociations comme celles que nécessitait la présentation d'un projet tel que le sien.

S'il avait fait quelques démarches de ce genre ou s'il avait eu l'intention d'en faire, il l'aurait dit quand il parla des diverses puissances avec lesquelles il pouvait s'engager, et sa déclaration qu'il se proposait de s'adresser à la France, quand il crut que tout était rompu avec l'Espagne prouve qu'il ne pensait pas à soumettre son projet à sa ville natale. Le silence, sur ce point, de Fernand Colomb et de Las Casas, confirme celui de Colomb, et montre qu'il n'y a rien de fondé dans la tradition d'après laquelle le grand dessein de Colomb aurait été également soumis à Gênes. Le fait que l'assertion de Ramusio, source unique de cette tradition, repose sur une indication erronée fait d'ailleurs disparaître la seule raison que l'on pouvait avoir de lui donner quelque créance.

---

avions démontré dans notre essai : *The real birth date of Christopher Columbus,* publié à Londres en 1903 et dans la IIIe de nos précédentes *Études* imprimée à Paris en 1904, nous croyons pouvoir considérer comme définitivement établi que Colomb est né en 1451. Voyez la 1re de ces Nouvelles Études. Sources, n° 1.

IV. — Les propositions que Colomb aurait faites à Venise.

L'assertion que Colomb aurait été aussi en relation avec Venise est encore plus invraisemblable que la précédente.

Elle est de date relativement récente. On la trouve mentionnée pour la première fois par un historien italien des temps modernes, Carlo Antonio Marin, qui écrivait en 1808, que douze ou treize ans auparavant (*duodici o tredici*) Francesco Pesaro, membre du Conseil des Dix, lui avait affirmé qu'il existait, dans les archives de ce fameux conseil, un mémoire par lequel Colomb offrait son projet à la Signoria (121).

Marin, qui avait été magistrat de la République provisoire et membre du Conseil des Quarante, était un écrivain consciencieux qui n'aurait pas mentionné un fait de ce genre, s'il ne lui avait semblé probable. De plus, le personnage dont il tenait son information, Pesaro, n'était pas le premier venu. Savant, ambassadeur à Madrid, procurateur de Saint-Marc, chevalier de l'Étoile, membre du Conseil suprême des Dix, il ne semblait pas homme à avancer qu'il avait vu et lu un document qui n'existait pas. Marin était donc justifié à donner créance à un fait ainsi avancé. Cependant le même Marin, chargé en 1806 de remettre en ordre les archives de Venise, ne fait aucune

---

(121) Voici le passage, que nous traduisons sur le texte cité par D'Avezac : *Canevas...*, p. 56, note :

Comme j'avais fait part, il y a de cela de douze à treize ans, au chevalier Francisco Pesaro du dessein que j'avais formé d'écrire le premier l'Histoire du Commerce Vénitien, il me dit entre autres choses relatives à ce sujet : « Tandis que je faisais partie du Conseil des Dix, par hasard, en cherchant certains renseignements dans les archives de ce corps, j'eus l'occasion de voir et de lire un mémoire présenté à la Seigneurie par Colomb, pour la prier d'accepter son projet ; mais ce mémoire n'obtint pas l'accueil désiré. » Quoi qu'il en soit, notre navigateur s'adressa au roi Jean II de Portugal, ardent partisan de ces sortes d'entreprises. (MARIN, *Storia civile e politica del commercio de Veneziani.* Venise, 1798-1800, 8 vol. 8°, Vol. VII, p. 236.)

allusion à ce document extraordinaire, dans le rapport qu'il adressa au gouvernement en 1807 pour rendre compte de sa mission (122).

Quelques années plus tard, Bossi reprit l'assertion de Marin et dit qu'un magistrat distingué de Venise s'était assuré que, dans les archives publiques de cette République, il était fait mention des offres de Colomb, ainsi que du refus des Vénitiens, qui, à cette époque, étaient engagés de façon à ne pouvoir entrer dans la voie qu'on voulait leur ouvrir (123). D'Avezac et M. Harrisse ont tous les deux conjecturé que ce magistrat distingué de Venise était ce même Francesco Pesaro nommé par Marin (124), et cela est très vraisemblable, car Bossi était ambassadeur du Piémont à Venise en 1797, époque à laquelle Pesaro y joua un rôle politique important (125).

Le Mémoire de Colomb à la République de Venise n'aurait donc été vu que par une seule personne et, en dehors de cet unique témoignage, il n'y a pas trace qu'il ait jamais existé. Bossi lui-même reconnaît qu'on ne saurait produire aucune pièce à l'appui de la tradition que Colomb s'était aussi adressé à Venise, et M. Harrisse, qui a fait à Venise des recherches personnelles pour éclaircir ce point n'a rien trouvé (126).

Ces recherches ont été reprises depuis par d'autres, notamment par MM. Fulin, de Cecchetti, et par M. Berchet, et ce dernier a montré qu'aucune des chroniques,

---

(122) Berchet, *Cristoforo Colombo e Venezia*, 1890, pp. 4, 5.

(123) Bossi, *Histoire de Christophe Colomb*. Paris, 1824, pp. 138-139.

(124) D'Avezac, *Canevas*, p. 56, note. Harrisse, *Christophe Colomb*, Vol. I, p. 340.

(125) Harrisse, *loc. cit.* Berchet, *loc. cit.*, p. 6.

(126) Harrisse, *loc. cit.* Nous constatons toutefois, non sans surprise, que M. Harrisse semble admettre que le document dont il est ici question a pu exister à l'époque où Pesaro est supposé l'avoir vu. Il aurait disparu depuis et serait peut-être encore aujourd'hui enfoui dans quelque liasse de papiers non catalogués (*ibid.*, Vol, I, p. 340 et note).

imprimées ou connues, se rapportant à l'époque, non plus que celles, en très grand nombre et encore inédites, conservées à la Bibliothèque de Saint-Marc, ne font allusion à cette offre de Colomb à la République de Venise. On a aussi compulsé les Archives d'État de la Seigneurie et tous les documents où pareille mention aurait dû figurer, et on n'a pu que constater son absence. Les papiers de Foscarini et ceux de Zurla, où on l'aurait certainement trouvée, si elle avait eu quelque consistance, sont également muets à cet égard (127).

Ces résultats négatifs étaient plus que suffisants pour donner la conviction que l'assertion de Pesaro ne pouvait qu'être erronée; mais les légende sont la vie dure et, quand une fois elles sont entrées dans les esprits imaginatifs, il est bien difficile de les en extirper. Celle-ci nous fournit un nouvel exemple du fait.

Un érudit italien, de bonne foi sans doute, se laissa persuader qu'il existait une lettre de Colomb lui-même où il parlait de l'offre qu'il avait faite à Venise et du refus qu'on lui avait opposé. On lui en donna le texte et il n'hésita pas à le publier, en l'agrémentant d'un commentaire critique auquel il ne manquait que l'esprit critique (128).

Cette prétendue lettre de Colomb ne soutient pas, en effet, l'examen. Elle est en italien, alors que Colomb n'écrivait jamais dans cette langue ; elle est adressée aux « Seigneurs Vénitiens », expression qui n'était point en usage à la date que porte la lettre ; elle est signée « Columbo Crist. », signature que l'on ne connaît pas à celui auquel on l'attribue, qui désigne son entreprise comme celle du « Nouveau

---

(127) BERCHET, *loc. cit.*, p. 8.

(128) Cette Lettre parut dans le *Bollettino di curiosità veneziane*, Troisième Année, 1880-1881, p. 127, où elle est donnée comme provenant d'un manuscrit en parchemin datant du XVIe siècle et appartenant à la Bibliothèque de M. Luigi Alberti, de Bologne.

Monde » (129). Malgré ces preuves intrinsèques de fraude, la lettre fixa l'attention. Cantu et Fulin eurent beau déclarer qu'elle était apocryphe (130), celui qui avait produit la pièce persista à soutenir son authenticité et, sans vouloir s'expliquer très nettement à ce sujet, parla d'une autre lettre de Colomb, appartenant à la famille Gradenigo, qui pouvait confirmer la teneur de la première. MM. Fulin et Berchet instituèrent alors une enquête en règle pour ar-

---

(129) Voici le texte et la traduction de cette singulière lettre :

« Litera di M. Christofolo Colombo ai Signori Venetiani nel 1492.

« Molto magnifico Signor mio,

« Doppo che a questa vostra Republica non è riuscito conveniente lo accogliere l'offerta mia, et che le malvagge ire dei nemici tutte se misero in accordo nell'abbandonare le mie instantie, io mi gietai in bracio de Dio Signore. Il quale per intercessione de' Santi fece che il clementissimo Re di Chastiglia con animo generoso non sdegnasse di prestare manno a li miei progietti per l'impresa del Nuovo Mondo.

« Et cosi, laudando Dio Signore, hebi il comando di navi et homeni, et al presente sonno per metermi in viaggio per quela terra famosa, che Dio mi ha dato la fortuna di potter tentare. Et io vi ringratio di tutte le vostre amorevolezze et vi suplico di interciedere per me.

« Di Palos, al 1 d'agosto 1492.

« Columbo Crist. »

« Lettre de M. Christofolo Colombo aux Seigneurs Venitiens en 1492.

« Très magnifique Seigneur,

« Depuis qu'il n'a pas paru convenable à votre République d'accueillir mon offre et que la colère perverse des ennemis les a tant mis d'accord pour rejeter mes instances, je me suis jeté dans les bras du Seigneur Dieu. Lequel par l'intercession des Saints a fait que le très clément Roi de Castille, dans son cœur généreux, n'a pas dédaigné de prêter la main à mes projets pour l'entreprise du Nouveau Monde.

« Et ainsi, louange en soit au Seigneur Dieu, j'ai obtenu le commandement de navires et des hommes, et en ce moment je suis sur le point de me mettre en route pour cette terre fameuse, voyage que Dieu m'a donné la fortune de pouvoir tenter. Et je vous remercie de toutes vos amabilités et je vous supplie d'intercéder pour moi.

« De Palos, le 1er août 1492.

« Columbo Crist. »

(130) *Terzo congresso geografico internazionale*, Venise, 1881. Rome, 1882, 2 Vol. 8°; Vol. I, p. 294.

river à la vérité et découvrirent d'abord que le personnage de Bologne, Luigi Alberti, que l'on donnait pour être le possesseur du premier document, était complètement inconnu dans cette ville, et ensuite que la famille Gradenigo n'avait aucune connaissance de l'autre pièce.

Cette enquête dont M. Berchet a publié les résultats (131), mit fin à la mystification ; mais on voit quels efforts il a fallu faire pour en arriver là (132). La tradition que Colomb fit des offres de service à Venise n'a donc pas plus de consistance que celle d'après laquelle il aurait négocié avec Gênes. Malgré l'assertion de Marin et de Bossi et malgré le témoignage sur lequel ils s'appuyaient, elle n'aurait jamais dû être prise au sérieux, parce qu'il n'était pas dans la nature des choses que Colomb se fût adressé à Venise, où le nom de Colombo était détesté et où on ne pensait point aux entreprises transatlantiques parce que tous les intérêts de la République étaient engagés dans le maintien de ses relations commerciales avec l'Orient par la route de l'Est. Il faut encore conclure de ce qui vient d'être exposé, qu'on ne saurait arguer des ouvertures que Colomb aurait faites à Gênes et à Venise pour avancer que son projet était antérieur à son passage en Portugal et avait aussi un caractère théorique, puisque le fait même sur lequel on s'appuie n'est pas établi et est contraire à toute vraisemblance.

---

(131) Dans son Mémoire : *Cristoforo Colombo e Venezia*, Rome, 1890, 8°.

(132) Avant l'institution des recherches qu'on vient de mentionner, Tarducci, quoique toujours favorable à la tradition colombienne, n'avait pas osé admettre celle-ci (*Vita*, ch. VII, Vol. I, p. 803) et Fiske l'avait complètement rejetée (*The Discovery*, Vol. I, p. 400); Roselly de Lorgues, naturellement, l'avait acceptée (*Christophe Colomb*, Vol. I, pp. 103 et 104), ainsi que Payne (*History of the New World*, etc., Vol. I, p. 113), ce qui est assez surprenant. Il a reproduit cette opinion dans son chapitre : *The age of Discovery* de la *Cambridge Modern History*, Vol. I, p. 21.

CHAPITRE TROISIÈME

BARTHÉLEMY COLOMB EN PORTUGAL. SON INFLUENCE SUR LES IDÉES ET LES PLANS DE SON FRÈRE.

I. — Colomb aurait envoyé son frère Barthélemy en Angleterre pendant qu'il se rendait en Espagne.

Pendant qu'il se rendait lui-même en Castille pour y présenter son projet, Colomb, nous disent son fils et son historiographe, prévoyant qu'il pourrait ne pas être plus heureux auprès des Rois Catholiques, qu'il ne l'avait été auprès du Prince parfait, aurait chargé son frère Barthélemy, qui était avec lui en Portugal, d'aller faire des ouvertures en son nom au roi d'Angleterre (133). C'était alors Henry VII. Laissons donc Colomb sur la route de Castille et voyons ce que fit son jeune frère après le départ de son aîné, que nous retrouverons plus tard.

---

(133) « Mais craignant que, si les rois de Castille n'acceptaient pas non plus « son entreprise, il ne lui fallût la proposer de nouveau à quelque autre « prince, et qu'ainsi beaucoup de temps ne se perdît en cela, il envoya en « Angleterre un de ses frères qu'il avait auprès de lui, nommé Bartolomeo « Colon. » (*Historie*, ch. XI, fol. 31, recto.)

Las Casas s'exprime plus longuement, mais dans le même sens : « Christo- « phe Colomb considérant que, si les souverains de la Castille n'acceptaient « pas sa proposition, il lui faudrait passer la majeure partie de sa vie à cher- « cher des princes qui lui donneraient l'aide et l'appui dont il avait besoin, « jugea à propos, tandis qu'il irait lui-même en Castille, d'envoyer au roi « d'Angleterre, pour lui faire les mêmes offres de service, un de ses frères « qui s'appelait Barthélemy. » (*Historia*, Liv. I, ch. 29, Vol. I, p. 224.) Las Casas répète en substance la même chose, au commencement de son ch. 101, Vol. II, p. 78.

Dans deux passages différents où il énumère les puissances dont il aurait refusé les avances pour rester fidèle à l'Espagne, Colomb nomme l'Angleterre avant le Portugal (134). Il semble d'après cela que Colomb se serait d'abord adressé à l'Angleterre et c'est ce que dit Oviedo (135), qui aura peut-être recueilli cette version de la bouche de Colomb ou de quelqu'un qui la tenait de lui. Mais on doit se défier de tout ce que dit Colomb quand il parle de choses qui le touchent personnellement. Ainsi, dans les lettres en question, il se vante d'avoir repoussé les avances des trois puissances nommées, alors qu'il est bien certain que c'est lui qui leur fit des ouvertures et qu'en ce qui concerne le Portugal, tout au moins, ce sont ses propres avances qui furent écartées, lui-même le reconnaît ailleurs (136). Ici comme dans bien d'autres cas, Colomb dénature les faits pour se faire valoir.

L'assertion de Fernand Colomb et de Las Casas que Barthélemy fut envoyé en Angleterre par son frère n'a rien d'invraisemblable, puisqu'il est certain que ce frère de Colomb y alla et qu'il entretint le roi Henry VII d'un projet de découvertes transatlantiques semblable à celui que proposait son aîné ; mais, ainsi qu'on le verra plus

---

(134) « J'ai répondu à la France, à l'Angleterre et au Portugal... » *Y respondi á Francia y á Inglaterra y á Portugal...* (Lettre de la fin d'août 1500. NAVARRETE, Vol. II, p. 254, et *Scritti in Raccolta*, Vol. II, p. 64.)

Por servir à Vuestros Altezas yo no quise entender con Francia, ni Yngla-terra, ni Portugal : « Pour servir Vos Altesses je n'ai écouté ni la France, « ni l'Angleterre, ni le Portugal. » (Fragment de lettre sans date, LAS CASAS, Liv. I, ch. 31, Vol. I, p. 242, et *Scritti*, Vol. II, p. 287.) Fernand Colomb cite le même passage, fol. 35 recto.

(135) « Voyant que ses services n'étaient pas acceptés [en Angleterre] il « entama les mêmes négociations avec le roi Jean second du nom en Por-« tugal... » *Como vidó que alli no era acogido su serviçio, començó á mover é tractar la misma negoçiacion con el rey don Juan Segundo de tal nombre en Portugal.* (*Historia General*, Liv. II, ch. IV, Vol. I, p. 19, col. 1.)

(136) Dans sa lettre de mai 1505, où il dit que Dieu ferma la vue, l'ouïe et tous les sens au roi de Portugal qu'il ne put jamais convaincre. (LAS CASAS, Vol. I, pp. 218-219 et *Scritti*, Vol. II, p. 255.)

loin, il y a quelque incertitude sur l'époque à laquelle il se rendit dans ce pays, et peut-être aussi sur les circonstances qui l'y amenèrent.

II. — Etablissement de Barthélemy Colomb en Portugal.

Le jeune frère de Colomb était bien capable d'exposer et de faire valoir le projet de son aîné, si réellement il passa en Angleterre dans ce but. Avant de chercher à quelle époque il a pu s'y rendre, ce qui est un point controversé, arrêtons-nous un instant sur le personnage et voyons ce qu'il valait.

Dans la courte mais précieuse notice qu'il a consacrée à Colomb, en 1506, Gallo dit que son frère Barthélemy le précéda à Lisbonne (137). Cette assertion, venant d'une source aussi autorisée, est un peu faite pour surprendre, car elle est contraire au témoignage de Fernand Colomb qui affirme que son père habitait cette ville avant son jeune frère (138), ce qui ne manque pas de vraisemblance, si nous considérons que Barthélemy avait dix ans de moins que Christophe (139), et qu'il faut qu'il soit allé à Lisbonne très jeune pour y avoir précédé son aîné. Cependant Gallo était en position d'être bien renseigné sur les antécédents des deux frères. Comme nous l'avons

---

(137) Parlant de Christophe et de Barthélemy, Gallo dit qu'à leur adolescence ils voyagèrent et que Barthélemy, le plus jeune, se fixa en Portugal, à Lisbonne : *Sed Bartholomeus minor natu in Lusitana, demum Ulissipone constiterat.* (*De Navigatione Columbi*, in *Raccolta, Fonti*, Vol. II, p. 188, et dans le *Columbus* de Thacher, Vol. I, p. 190). Sur Gallo voyez la première de nos Études, *Sources*, p. 41.

(138) ... *Percioche egli habitava in quella città avanti*: parce qu'il [Colomb] habitait cette ville [Lisbonne] avant lui (*Historie*, ch. II, fol. 5 verso).

(139) Nous avons une déposition de Barthélemy de l'année 1512 dans laquelle il déclare qu'il avait alors cinquante ans passés : *Cinquanta anos o mas* (*Pleitos de Colon*, Vol. I, p. 182). Voyez sur ce point nos *Études*, pp. 114-115.

dit ailleurs (140), il entretenait des relations d'amitié avec les Colombo, il était le voisin de Domenico, il avait prêté de l'argent à l'oncle de Colomb, Antonio, et il avait eu communication de lettres de ce dernier. Il fut aussi, pendant des années, chancelier de la Banque de Saint-Georges, avec laquelle Colomb était en rapports et qui était à l'époque un centre auquel aboutissaient tous les renseignements relatifs au commerce et à la navigation.

Nous retrouvons d'ailleurs la même assertion chez deux autres annalistes génois, contemporains de Colomb, Senarega (141) et Giustiniani (142) ; Casoni, qui passe pour avoir eu des renseignements particuliers sur les Colombs, dit la même chose (143). Les deux premiers se bornent presque à copier Gallo ; cependant, eux aussi vivaient dans un milieu où la famille de Colomb était bien connue et il est permis de croire qu'ils n'auraient pas répété ce que Gallo avait écrit, si leurs informations ne concordaient pas avec les siennes. En ce qui concerne Casoni, son témoignage n'a guère de valeur, car tout ce qu'il rapporte des premières années de Colomb est erroné (144).

La dénégation de Fernand Colomb est plus sérieuse ; on doit noter cependant qu'elle s'est produite à l'occasion du démenti qu'il inflige à Giustiniani, qui avait révélé que l'illustre navigateur exerçait, dans sa jeunesse, une profession manuelle, et qui, à ce propos, répète ce que Gallo

---

(140) Voir nos *Études*, pp. 41-42.

(141) *De rebus genuensibus commentaria*, dans la *Raccolta, Fonti*, Vol. II, p. 193. Voyez nos *Études*, p. 42.

(142) *Psalterium*, in *Raccolta, Fonti*, Vol. II, p. 245. Sur Giustiniani et les diverses reproductions de sa notice sur Colomb, voyez nos *Études Critiques*, Sources, pp. 42-43.

(143) Racontant l'arrivée de Colomb à Lisbonne, Casoni dit qu'il trouva là son frère Barthélemy qui demeurait dans cette ville depuis quelques années. *Quivi avendo trovato Bartolomeo suo fratello, il quale da qualche anni si tratteneva in quella città*. (*Annali*, Gênes, 1708, p. 27. Voir nos *Études*, p. 34.)

(144) Voyez nos *Études*, pp. 309-322.

avait dit des leçons qu'il aurait prises de Barthélemy. Or, comme nous savons aujourd'hui que ce que rapporte Giustiniani des humbles commencements de Colomb est justifié, on peut se demander si la rectification de son fils, relativement à l'arrivée de Barthélemy à Lisbonne, est mieux fondée.

Il faut aussi remarquer qu'en 1480 Domenico Colomb donne à Barthélemy une procuration, dont nous ne possédons plus le texte, malheureusement, mais dont il est permis d'inférer que ce frère de Colomb était alors à Lisbonne et que son père le chargeait de quelque transaction auprès de son aîné. Si Barthélemy était auprès de son père en 1480, la nécessité ou l'opportunité de lui donner une procuration s'explique plus difficilement (145). Ce qui est certain, en tous cas, c'est que les deux frères vécurent ensemble à Lisbonne, pendant quelques années au moins, avant que l'aîné ne quittât ce pays.

En résumé, bien que ce que disent Gallo, Senarega, Giustiniani et Casoni relativement à l'établissement de Barthélemy à Lisbonne avant que Colomb ne s'y fixât, soulève quelques objections, on ne peut dire qu'il y ait là quelque chose qui soit contraire aux données authentiques que nous possédons sur les débuts des deux frères dans la vie. Nous ne voyons rien, pour notre part, qui empêche d'admettre que Barthélemy soit passé à Lisbonne vers l'année 1479, époque à laquelle il semble, d'après l'acte découvert par M. Assereto (146), que Colomb n'était pas encore fixé définitivement en Portugal; peut-être même que Barthélemy ne se rendit dans ce pays qu'à la suite du voyage que son frère fit à Gênes en cette année 1479.

---

(145) Voyez, cependant, ce que nous disons ailleurs, à ce sujet : *Études*, pp. 115-116.

(146) Voyez ci-dessus, *Étude première*, Résumé, Note 32.

III. — Rôle de Barthélemy dans les conceptions de son frère.

Barthélemy Colomb paraît avoir eu une instruction plus sérieuse que celle de Christophe. Il savait suffisamment le latin (147) et avait des connaissances étendues en cosmographie et en cartographie (148). Il était si versé dans ces dernières matières qu'il put tirer partie de son savoir pour vivre en dressant des cartes marines à l'usage des navigateurs (149). Au rapport de Las Casas, il était également bon marin, et peut-être en savait-il autant à cet égard

---

(147) Fernand Colomb a dit de lui qu'il ne connaissait pas les lettres latines — *lettere latine* (fol. 31, recto) — ; mais cela ne veut pas dire qu'il ignorait le latin, car nous avons des preuves du contraire. Tous les critiques sont d'accord, cependant, que ni l'un ni l'autre des deux frères n'écrivait cette langue correctement. M. Simon de la Rosa a constaté que l'écriture de Barthélemy était plus régulière que celle de son frère; Las Casas avait déjà fait la même remarque : « Il était bon écrivain, plus habile en cela que l'amiral, car j'ai « entre les mains beaucoup de choses écrites de la main des deux frères. » (*Historia*, ch. 101, Vol. II, p. 80.)

(148) « Notamment habile, dit Fernand Colomb, à faire des cartes, des glo- « bes et autres instruments pour la navigation... » *E sapea molto bene far carte da navigare, e spere, e altri instrumenti.* (*Historie*, ch. XI, fol. 31, recto). « Je crois, écrit Las Casas, qu'il n'était pas moins savant que son frère en « cosmographie et dans les arts qui en relèvent, comme de dresser et de des- « siner des cartes marines, de construire des sphères et autres instruments « de cette science. » *Y creo que no mucho menos docto en cosmografia y lo á ella tocante, y en hacer ó pintar cartas de navegar, y esferas y otros instrumentos de aquella arte, que su hermano.* (*Historia*, Liv. I, ch. XXIX, Vol. I, p. 224.)

(149) Parlant du séjour de Barthélemy à Lisbonne, Gallo dit : *Ubi intentus questui, tabellis pingendis operam dedit, queis ad usum nauticum, justis illineationibus et proportionibus servatis, maria, portus, littora, sinus, insule effigiantur...* « Où, pour gagner sa vie, il s'occupait de la confection des car- « tes à l'usage des marins où étaient représentés, avec leurs contours exacts, « les mers, ports, rivages, golfes et îles. » (*De Navigatione Columbi*, in *Raccolta, Fonti*, Vol. II, pp. 188-189.) Senarega répète la même chose presque mot pour mot (*Ibid.*, p. 193). Las Casas confirme indirectement ce témoignage en disant qu'en Angleterre Barthélemy se refit une situation en dressant des cartes marines : *Haciendo cartas de marear.* (*Historia*, Vol. I, p. 225.)

que son frère (150). A ces différents points de vue son mérite principal, paraît d'avoir été un théoricien ingénieux, capable de conception d'ordre général. En cosmographie et en géographie, nous assure-t-on, il avait des idées qui lui appartenaient en propre. Son commerce avec les navigateurs portugais, qui fréquentaient les régions nouvellement explorées, et sa profession qui l'obligeait à traduire sur des cartes les indications qu'il recevait, lui auraient donné la conviction qu'en naviguant à l'ouest on ne pouvait manquer de trouver des terres. Pénétré de cette conviction, il l'aurait fait partager à son frère et ce seraient les idées, ainsi suggérées, qui auraient été la source du grand dessein de celui-ci.

Ce curieux renseignement, qui vient aussi de Gallo (151), dont les informations sont généralement sûres, et que

---

(150) Il était surtout instruit et expérimenté dans les choses de la mer, dit Las Casas : *Señaladamente sabio y experimentado en las cosas de la mar.* (*Loc. cit.*). Ailleurs, Las Casas s'exprime ainsi : « Il était bon marin et, si « j'en juge par les livres et cartes marines qui appartenaient, soit à lui, soit « à l'amiral, et qu'il a commentés et annotés de sa main, je crois que dans « l'art de la navigation il ne le cédait pas à l'amiral.» *Gran marinero, y creo, por los libros y cartas de marear glosados y notados de su letra, que debian ser suyos o del almirante.* (*Loc. cit.*, ch. CI, Vol. II, p. 80.)

(151) Voici le passage : *Bartholomeus autem sermonibus eorum assuetus qui ab alio quodammodo terrarum orbe redibant, studio pingendi ductus, argumenta et animi cogitatum cum fratre rerum nauticarum peritiore communicat, ostendens omnino necessarium, si quis Etiopum meridionalibus littoribus relictis in pelagus ad manum dexteram occidentem versus cursum dirigeret, ut is procul dubio continentem terram aliquando obviam esset habiturus:* « Barthélemy, accoutumé aux récits de ceux qui revenaient, pour « ainsi dire d'un autre monde, et poussé par l'obligation de dresser des car- « tes, communiqua à son frère, qui était plus expérimenté que lui dans les « choses de la mer, les renseignements qu'il avait et sa conviction qu'il était « inévitable que si quelqu'un, laissant de côté les rivages méridionaux des « Éthiopiens, dirigeait sa course, en pleine mer, à main droite, vers l'occident, « il finirait sans aucun doute par rencontrer une terre continentale. » (*De Navigatione...* in *Raccolta, Fonti*, Vol. II, p. 189.) Senarega répète mot pour mot (*Loc. cit.*, p. 193). Le texte de Giustiniani est assez différent, voir ci-après, note 152.

reproduisent Senarega et Giustiniani (152), également bien placés pour être exactement informés sur ce point, a paru, néanmoins singulier. On ne peut, cependant, l'attribuer à la malveillance, car ces trois annalistes ne sont nullement hostiles à Colomb. Génois comme lui, ils ne parlent de lui qu'avec sympathie, et on ne voit aucune raison de supposer qu'ils aient rapporté à la légère, ou par médisance, ce qu'ils disent à ce sujet. Fernand Colomb s'est naturellement inscrit en faux contre ces assertions. N'ayant pas connu celles de Gallo et de Senarega, c'est à Giustiniani qu'il s'en prend et il le fait en termes peu courtois : Giustiniani a menti ; Barthélemy n'a rien enseigné à Colomb,

(152) Giustiniani rappelle que Barthélemy, qui exerçait la profession de cartographe, avait pu ainsi recueillir des indications géographiques, et continue comme suit : *Hujusmodi maritimos sinus atque insulas didicit ab eo, que ibi tum forte is a plurimis acceperat, qui ex regio instituto ibant quotannis ad explorandas inacessas Ethiopum terras et Oceani intra meridiem et occasum remotas plagas. Cum quibus is pluries sermonem ferens, queque ab his acceperat conferens cum his que et in suis ipse iam dudum fuerat meditatus picturis, et legerat apud cosmographos, tandem venerat in opinionem posse omnino fieri, ut qui Ethiopum ad libicum vergentium litora linquens rectus dirigat inter zephirum et libicum navigationem, paucis mensibus aut insulam aliquam aut ultimas Indorum continentes terras assequeretur Que ubi satis exacte percepit a fratre, serio intra se rem examinans...* « De « cette façon il [Christophe Colomb] apprit de lui à connaître des golfes et « des îles sur lesquels celui-ci avait été renseigné par les gens de mer qui, « chaque année, allaient, sur l'ordre du roi, explorer les terres inaccessibles « des Éthiopiens et les contrées reculées de l'océan entre le midi et le cou- « chant. [Barthelémy] s'étant souvent entretenu avec eux et, conférant les « renseignements qu'ils lui donnaient avec les réflexions qu'il avait déjà pu « faire lui-même, en dessinant ses cartes et ce qu'il avait pu apprendre par « la lecture des cosmographes, il avait finalement conçu l'idée qu'il était cer- « tain que celui qui partirait des côtes de l'Éthiopie au point où elles tour- « nent vers le sud-ouest et prendrait directement sa route entre l'ouest et « le sud-ouest, atteindrait en peu de mois ou quelque île *ou l'extrémité du* « *continent indien*. Dès que Colomb se fut bien pénétré de ce que lui disait « son frère et après y avoir mûrement réfléchi... » (GIUSTINIANI, *Psalterium*. Note au psaume XIX. Reproduit par la *Raccolta*, *Fonti*, Vol. II, pp. 245-246.)

La phrase de la fin *ultimas Indorum continentes terras* est une amplification de Giustiniani ; elle ne se trouve ni dans Gallo ni dans Senarega.

c'est, au contraire, de celui-ci qu'il a appris tout ce qu'il savait en cosmographie (153).

Il n'est pas douteux que Barthélemy était très compétent en matière de cosmographie et de navigation (154). Outre le témoignage de Las Casas, qui est très affirmatif à cet égard, nous avons dans les nombreuses notes qu'il a mises à l'*Imago Mundi*, ainsi qu'à l'*Historia rerum* et dans la carte qu'il a laissée à Rome en 1505 ou en 1506, une preuve incontestable qu'il s'occupait sérieusement de ces questions, et qu'il avait sur elles les mêmes idées que son aîné. On peut même relever une particularité qui donne à penser que, comme le dit Gallo, c'est à lui qu'appartient la priorité de ces idées.

Parmi les notes que Colomb et son frère Barthélemy ont mises à l'exemplaire de l'*Imago Mundi* appartenant à la Colombine de Séville, il y en a une, que Las Casas attribue à Barthélemy, qui a une importance toute particulière. C'est celle qui porte dans la classification de la *Raccolta* le n° 23, et où sont relevées les opinions des auteurs anciens relativement au peu d'étendue de l'espace maritime séparant les deux extrémités du monde, opinions que

---

(153) Fernand Colomb énumère ce qu'il appelle les mensonges de Giustiniani : « Le premier est que l'amiral alla à Lisbonne et apprit la cosmo-« graphie de son frère, ce qui est le contraire de la vérité, parce que l'ami-« ral était là avant lui et que c'est lui qui apprit à son frère [Barthélemy] ce « qu'il savait. » *La prima adunque è, che l'ammiraglio andò a Lisbona ad imparare la Cosmographia da un suo fratello, che quivi aveva, il che è contrario : percioche egli habitava in quella citta avanti, e egli insegnó al fratello quel ch'ei seppe.* (*Historie*, ch. II, fol. 5, verso.)

(154) « Je présume que sur certains points il [son frère] l'avait surpassé, « si toutefois il est vrai qu'il eût reçu de lui les éléments de ces connaissan-« ces... » *Y presumo que en algunas cosas destas le excedia, puesto que por ventura las hobiese del aprendido.* (Las Casas, *Historia*, ch. XXIX, Vol. I, p. 224.)

On remarquera que Las Casas, qui connaissait l'assertion de Fernand Colomb, que c'est Christophe qui donna des leçons à son frère, fait à cet égard une réserve.

d'Ailly rapporte dans son chapitre VIII intitulé: *De quantitate terre habitabilis.* Ce sont celle d'Aristote qui disait qu'il y a peu de mer entre l'Espagne et les Indes, celle d'Esdras qui écrivait que la septième partie seule de la terre était couverte par les eaux, et celle de Sénèque qui avançait que la mer intermédiaire était navigable en peu de jours, opinions que d'Ailly déclare être mieux fondées que celle de Ptolémée, qui soutenait qu'on ne connaît d'habitable que la partie de la zone habitée qui, en longueur, forme la moitié du globe, et que l'auteur de la note dit être conforme à celle de Marin nonobstant la correction de Ptolémée (155).

Or, ces opinions sont celles qui forment la base de la théorie par laquelle Colomb explique la possibilité de passer aux Indes en prenant par l'ouest, c'est lui-même qui le dit dans une lettre où l'on retrouve presque textuellement les assertions de d'Ailly qui ont motivé la note (156). Il est clair, dès lors, que si cette note est de Barthélemy, comme l'affirme Las Casas à deux reprises différentes (157), comme le croit le savant bibliothécaire de la Colombine (158), et comme nous le croyons aussi, parce que l'auteur de la note était à Lisbonne à une date à laquelle Colomb ne pouvait pas y être (159), il faut bien admettre qu'il y a là un motif de plus de croire que Barthélemy pouvait bien être l'auteur de la théorie colombienne de la possibilité du passage aux Indes par l'ouest.

---

(155) Sur ces textes de d'Ailly voir ci-dessus les notes 411 à 415 à la 1re *Étude*.

(156) Relation de son troisième voyage, lettre écrite d'Haïti en 1498. (NAVARRETE, *Viages*, Vol. I, p. 261.)

(157) *Historia de las Indias*, chap. XXVII, Vol. I, pp. 213 et 214; voir ci-après note 171.

(158) M. de la Rosa a donné ses raisons pour croire que cette note est de Barthélemy dans une note écrite pour le *Colombo* de M. Assensio, Vol. I, p. 224. Il a aussi exprimé la même opinion dans son *Catalogo*.

(159) Nous revenons sur ce point un peu plus loin.

On ne saurait donc rien voir d'invraisemblable dans ce que dit Gallo de la part que Barthélemy prit à la formation du dessein de Colomb. C'est ainsi qu'en a jugé un critique des plus sévères, M. Harrisse, auquel personne ne reprochera d'accueillir facilement les faits douteux (160). La seule objection que l'éminent critique regarde comme pouvant être opposée à l'assertion de Gallo, c'est la procuration qui lui fut donnée à Savone, en 1480, par son père (161). Mais il ne résulte nullement de ce fait que Barthélemy était alors auprès de Domenico ; on en inférerait plutôt le contraire (162). L'objection réelle à ce qu'on nous dit de l'influence des idées de ce jeune frère de Colomb sur celles de son aîné, c'est son âge et l'époque tardive à laquelle il dut passer au Portugal. Mais on ne saurait voir là une raison suffisante pour écarter des témoignages aussi autorisés que ceux de Gallo (163), de

---

(160) Parlant de la profession de cartographe que Barthélemy exerça à Lisbonne il s'exprime ainsi : « Quand et où il l'apprit et si en vérité son « frère lui doit l'idée de l'existence des terres transatlantiques, sont des « questions que les documents ne permettent pas de résoudre. Il est diffi- « cile, cependant, de s'expliquer les raisons qui auraient dicté cette dernière « assertion à un homme comme Gallo et l'intérêt qu'il pouvait avoir à dimi- « nuer la gloire de Christophe au profit de Barthélemy, l'un et l'autre étant « Génois, si certains faits n'étaient venus lui suggérer une semblable opi- « nion. » (*Christophe Colomb*, Vol. II, p. 1891.) Voyez la *Discovery* du même, p. 386.

(161) Après avoir mentionné le passage, cité ci-dessus, où Las Casas constate les connaissances cosmographiques de Barthélemy, M. Harrisse dit : « Ces faits ajoutent un certain poids à l'assertion de Gallo, contre laquelle « milite, cependant, la présence presque certaine de Barthélemy à Savone à « une époque aussi tardive que le 16 juin 1480. » (*Op. cit.*, Vol. II, pp. 190-191.)

(162) Dans nos *Etudes*, p. 115, note, nous avons exprimé une opinion conforme à celle de M. Harrisse ; mais en y réfléchissant, il nous a semblé que l'interprétation contraire devait avoir la préférence. C'est celle pour laquelle penchent MM. Belgrano et Staglieno (*Documenti*, in *Raccolta*, pp. 33). Nous ne croyons pas, d'ailleurs, que Barthélemy ait pu passer en Portugal avant l'année 1479.

(163) M. Elton, qui a écrit un livre intéressant sur Colomb, dit que Gallo fait de Barthélemy un cosmographe habile parce qu'il le confond avec Po-

Senarega et de Giustiniani, que confirme, dans une certaine mesure, ce que rapporte Las Casas (164).

Au moral et au physique, l'évêque de Chiapas trace de Barthélemy un portrait flatteur, tout en notant qu'il était moins ouvert et plus rusé que son frère, dont il n'avait pas la simplicité (165). Il était, nous dit-il, prudent et brave ; sa taille était plutôt grande que moyenne ; son maintien grave et digne. Il avait bonnes manières ; mais une mine un peu sévère ; beaucoup de fermeté et un grand courage.

---

lémée, et il cite une phrase où l'annaliste génois attribue à Barthélemy l'opinion de Ptolémée sur la situation de Cattigara (*The career of Columbus*. Londres 1899, pp. 69-70). Cette erreur se trouve, en effet, dans le texte de Muratori ; mais elle ne figure plus dans celui, plus correct, donné par M. Berchet dans la *Raccolta* (*Fonti Italiane*, Vol. II, p. 191, ligne 1). L'erreur n'a pas d'ailleurs la portée que lui donne M. Elton et s'il avait connu la carte de Barthélemy, découverte par Wieser, il l'aurait vu.

(164) L'un des plus érudits Portugais de notre temps, M. Lucien Cordeiro, qui fut si longtemps président de la Société de Géographie de Lisbonne, n'a pas hésité à accepter l'assertion de Gallo et fait remarquer que, d'après Garibay, les Rois Catholiques nommèrent Barthélemy adelantado en récompense de ce qu'il avait contribué *avant et après* à la découverte des Indes (*Part des Portugais*, ..., p. 27). Voici le passage de Garibay: *Los Reyes a un hermano suyo llamado Bartholome Colon, que en el viage y lo ello tocante avia antes y despues trabajado mucho, hizieron adelantado :* « Les souverains « nommèrent *adelantado* un de ses frères appelé Barthélemy Colomb qui, « avant comme après, avait beaucoup contribué à l'expédition et à ce qui « s'y rapportait. » (GARIBAY, *Los XL libros del compendio*... Anvers, 1571, Vol. II, pp. 1374-1375.)

Comment Barthélemy, qui était en Angleterre et en France pendant tout le temps du séjour de Colomb en Espagne, aurait-il pu concourir à la découverte de son frère avant celle-ci même, si ce n'est par les idées qu'il lui suggéra en Portugal ? M. Gaffarel dit que si Barthélemy avait été l'inspirateur de la grande idée de Colomb, celui-ci l'aurait proclamé bien haut « lui « qui non seulement a toujours tenu compte des utiles indications qu'on « pouvait lui donner, mais qui encore les a, sans arrière-pensée, avouées et « reconnues. » (*Hist. de la découverte de l'Amérique*, Vol. I, p. 56.) Il est difficile de se tromper plus complètement sur le caractère de Colomb, qui n'a jamais nommé ceux auxquels il devait d'importantes indications, et qui faisait mystère de tout.

(165)... *Mas recatado y astuto à lo que parecia, y de ménos simplicidad que Cristobal Colon.* (*Historia*, ch. XXIX, Vol. I, p. 224.)

Sage, réservé, circonspect, il joignait à cela une grande expérience et beaucoup d'habileté en toutes choses (166).

IV. — Barthélemy resta-t-il en Portugal après le départ de son frère ? La note 860 au Pie II.

Revenons maintenant à la mission dont Barthélemy aurait été chargé en Angleterre. Il n'est pas douteux qu'il se rendit dans ce pays et qu'il y séjourna quelque temps, mais, si la supposition de M. Simon de La Rosa est fondée (167), ce ne serait pas son frère qui l'y aurait envoyé. D'un autre côté, il n'est pas certain non plus que les deux frères quittèrent en même temps le Portugal, car, bien que Fernand Colomb et Las Casas parlent tous les deux comme s'il en avait été ainsi (168), ce dernier se corrige cependant dans un autre passage où il dit que le départ de Christophe a dû précéder celui de Barthélemy pour l'Angleterre, ou que, si les deux frères partirent ensemble, ce dernier, pendant la période durant laquelle on le perd de vue, dut revenir en Portugal (169).

Cette rectification de Las Casas est motivée par deux notes autographes de l'un des deux frères, l'une à l'*Historia Rerum* de Pie II, l'autre à l'*Imago Mundi*, ouvrages

---

(166)... *Muy prudento y esforzado... Era mas alto mediano de cuerpo, tenia autorizada y honrada persona* (*Loc. cit.*) *Era persona de muy buena disposicion, alto de cuerpo, aunque no tanto como el Almirante, de buen gesto, puesto que algo severo, de buenas fuerzas y muy esforzado. muy sabio y prudente y recatado, y mucha experiencia, y general en todo negocio.* (*Op. cit.* ch. CI, Vol. II, p. 80.)

(167) Voir ci-après ch. IV, § 1.

(168) Voir ci-dessus ch. I, § 15.

(169) *Segun... algunas palabras de sus cartas, en especial escritas à los dichos reyes catolicos, y otras circunstancias, primero debrá de haber salido de Portugal para Castilla Cristobal Colon, que su hermano Bartolomé Colon para Inglaterra... O, si salieron juntos, despues que se perdió Bartolomé Colon debió de tornar á Portugal...* (LAS CASAS, *Historia*, Liv. I, ch. XXIX, Vol. I, p. 226.)

qu'ils ont tous les deux copieusement annotés, et d'où il résulte que celui qui les écrivit était encore à Lisbonne après le mois de mars 1485 et en décembre 1487.

La première de ces deux notes, celle au Pie II, dont il a été question ci-dessus, porte que son auteur était présent à Lisbonne lorsque l'astronome Joseph (José Vizino) rendit compte au roi du résultat des observations qu'il avait faites le 11 mars 1485, sur la côte d'Afrique, près de l'équateur, ce qui suppose qu'il ne pouvait être de retour à Lisbonne avant le mois d'avril (170). L'écriture des deux

---

(170) Voici la note telle qu'elle a été déchiffrée par M. de Lollis, car elle contient des lacunes et des abréviations et quelques mots sont difficiles à lire. C'est le n° 860 de la classification de la *Raccolta*, *Postille alla « Historia »*, *Autografi*, série B et *Scritti*, Vol. II, p. 369.

... *Quod... rex portugalie misit* in *Guinea*, anno domini *1485*, *majister Jhosepius fixicus eius et astrologus* [*ad com*]*piendum* (comperiendum ?) *altitudinem solis in totta Guinea qui* omnia *adinplevit et renunciauit dito* serenissimo regi *me presente quod... Alliis in die. XI marcij invenit se distare ab equinoxiali gradus V minute in insula vocata de los Ydolos que est prope* [*Sierr*]*a Lioa, hoc cum maxima diligencia procuravit.* postea vero *sepeditus serenissimus rex misit in Guinea in allijs locis postea... et semper inuenit concordari com ipso* Magistro *Josepio* quare *sertu*m *habeo esse castrum Mine sub linea equinoxiali* «... Que le roi de Portugal envoya en Guinée l'an du « Seigneur 1485 maître Josepe son médecin et astrologue pour prendre la « hauteur du soleil dans toute la Guinée, lequel [Josepe] accomplit tout cela « et rapporta au dit Sérénissime roi, moi étant présent, que [entre] autres « choses, le 11 mars, il trouva qu'il était éloigné de la ligne équinoxiale d'un « degré cinq minutes dans l'île appelée de *los Ydolos*, qui est près de Sierra « Leone, et il fit cette opération avec le plus grand soin. De plus, dans la suite, « le dit sérénissime roi envoya en Guinée dans d'autres lieux... et toujours « on trouva qu'ils concordaient [ou que cela concordait] avec maître Josepe « lui-même. C'est pourquoi je tiens pour certain que le fort de la Mine est « sur la ligne équinoxiale. »

Comme il n'y a pas de ponctuation dans l'original, on s'est demandé si le membre de phrase *moi étant présent* ne se rapporterait pas aux choses découvertes par José et non au récit de son voyage au roi ; mais dans ce cas Barthélemy aurait accompagné José, ce qui est tout à fait invraisemblable.

Remarquons en passant que les îles de *Los* ou *dos Idolos* dont il est question ici sont situées entre le 9°25' et le 9°32' de latitude N. ce qui est loin de celle que l'astronome Josepe aurait relevée.

Pour M. de Lollis cette note se rattache, quant à l'écriture, au type B qui

frères se ressemblant beaucoup (171), il est difficile d'assurer, en se basant sur cette seule considération, que cette note est plutôt de la main de Barthélemy que de celle de Christophe. Mais d'autres raisons conduisent à cette conclusion. On verra, en effet, plus loin, lorsque nous aurons à parler de l'arrivée de Colomb en Espagne et de ses premières démarches dans ce pays, qu'il est impossible d'admettre qu'il était encore en Portugal en avril 1485, date la plus reculée à laquelle on puisse placer le retour de l'expédition mentionnée dans la note, et qu'il faut s'en tenir à ce que dit Fernand Colomb qui place le départ de son frère de Lisbonne à la fin de l'année 1484. Le fait que l'écriture de cette note ressemble à celle de Colomb ne saurait donc être considéré comme une preuve qu'elle est de ce dernier, qui, dans ce cas, serait resté en Portugal au moins jusqu'au mois d'avril 1485.

Nous allons voir, d'ailleurs, par l'examen de l'autre note à laquelle Las Casas fait allusion, que Barthélemy se trouvait à Lisbonne à une date bien plus avancée que celle de 1485.

V. — La note 23 à l'« Imago Mundi » et celle n° 6 au Pie II sur la découverte du cap de Bonne-Espérance.

La deuxième note dont parle Las Casas est celle à l'*Imago Mundi* mentionnée ci-dessus, relative à la découverte du cap de Bonne-Espérance, n° 23 de la classification de la

---

a été démontré (?) appartenir à Colomb et se rapporte, quant au sujet, à la position du fort de la Mine dont il s'est souvent occupé. (*Autografi*, in *Raccolta*, p. XVIII.) Pour M. Simon de la Rosa, d'accord en ceci avec Las Casas, elle est de Barthélemy. L'expédition dont elle traite est encore mentionnée dans une note, à l'*Imago Mundi* qui porte dans la classification de la *Raccolta* le n° 490.

(171) Las Casas le dit et M. Simon de la Rosa le constate en ces termes : « A première vue on remarque entre elles — les écritures des deux frères — « une grande ressemblance qui va jusqu'à la confusion, quand on ne descend « pas aux détails accidentels. » (*Catalogo*, Vol. II, p. XXIX.)

Raccolta. Il y est dit que Barthélemy Diaz revint de cette découverte en décembre 1488 et que l'auteur de la note fut témoin de cet événement — *in quibus interfui,* — ce qui peut signifier qu'il assista à la découverte même, à laquelle, dans ce cas, il aurait pris part, ou simplement, qu'il était présent quand Diaz en rendit compte, lors de son retour à Lisbonne. En voici la traduction d'après le fac-similé de la *Raccolta Colombiana,* dont le texte latin est donné en note.

« Notez que cette année de 1488, au mois de décembre, « arriva à Lisbonne Barthélemy Diaz, capitaine de trois « caravelles, que le Sérénissime roi de Portugal avait « envoyées en Guinée pour découvrir cette région, lequel « informa le Sérénissime roi lui-même comment il avait na- « vigué 600 lieues au delà de ce qui avait été parcouru jus- « qu'alors, savoir 450 au sud et 250 [150] au nord, jusqu'à « un promontoire appelé par lui le cap de Bonne-Espé- « rance, que nous pensons être Agesimba, et trouva par « l'astrolabe que ce lieu était éloigné de la ligne équi- « noxiale de 45 degrés, lequel dernier lieu est à 3.100 lieues « de Lisbonne. Il [Diaz] décrivit ce voyage et le traça de « lieue en lieue sur une carte marine, afin de la montrer « au roi. J'ai assisté à toutes ces choses (172). »

Cette note de l'un des deux frères n'est pas la seule qui

---

(172) Nota *quod* hoc anno de .88., in mense *decembri,* apulit in vlixiponam Bartholomeus Didacus, Capitaneus trium caravelarum, quem misserat *Serenissimus* rex *Portugallie* in Guinea ad tentadum terram ; et renunciavit ipso *serenissimo* regi prout navigaverit ultra yan navigatum leuche. 600., *videlicet,* 450 ad austrum, et. 250. ad aquilonem, usque uno *promontorium* per ipsum nominatum cabo de Boa Esperança, quem in Agesinba estimatus; *quique* in eo loco invenit se distare per astrolabium ultra linea equinociali gradus .45., quem ultimum locum distat ab Ulixbona leuche .3100. quem viagium pictavit et scripsit de leucha in leucha in una carta navigacionis, ut oculi visui ostenderet ipso *Serenissimo* regi. In *quibus omnibus* interfui. (*Raccolta. Scritti,* vol. II, Postille à d'Ailly, n° 23.) Les lettres et parties de mots soulignées manquent ou sont illisibles dans l'original. M. de Lollis les a restituées.

se rapporte à ce sujet. En marge de l'exemplaire du Pie II de la Colombine, on en relève une autre qui est plus courte et moins explicite, mais qui est remarquable en ceci qu'elle semble écrite de la même main et qu'on y retrouve des expressions identiques à celle de l'autre note (173).

On a souvent commenté ces deux notes, surtout la première, qui est importante pour fixer la date de l'un des plus grands faits de l'histoire des découvertes géographiques, auquel il semble que l'un des deux frères Colomb ait été mêlé, et ce n'est qu'après avoir déterminé cette date que nous serons en mesure de nous former une opinion raisonnée sur l'époque à laquelle Barthélemy quitta Lisbonne pour se rendre à Londres.

VI. — La note 23 à l « Imago Mundi » est de Barthélemy Colomb.

Ainsi qu'on l'a vu ci-dessus, Las Casas, qui avait sous les yeux la principale de ces deux notes, celle n° 23 à l'*Imago Mundi*, affirme à plusieurs reprises et d'une manière positive qu'elle est de Barthélemy (174). Il s'était

(173) *Serenissimo Regi Portugallie renunciatum fuit ab uno suo capitaneo anno de .88. quem miserat ad tentandum terram in Guinea, quod navigavit ultra equinocialem gradus. 45.* « Le sérénissime roi de Portugal fut avisé en « 1488 par l'un de ses capitaines, envoyé pour découvrir la région de Guinée, « qu'il avait navigué 45 degrés au delà de l'équateur. » (*Raccolta*, *Scritti*, *Postille alla Historia*, n° 6.)

(174) Voici comment Las Casas parle de cette note : « J'ai trouvé, relative- « ment à ce voyage, dans un vieux livre ayant appartenu à Christophe « Colomb et contenant les œuvres de Pierre d'Ailly, homme très savant en « toutes les sciences, notamment en astronomie et cosmographie, les paro- « les suivantes écrites en marge du traité *De Imagine Mundi*, chap. VIII, « de la main même et de l'écriture de Barthélemy Colomb : *de la misma « letra y mano de Bartolomé Colon*, écriture que je connais bien, car en ce « moment même je suis en possession d'une foule de lettres et de papiers de « lui traitant de ce voyage. » *La cual muy bien conoci y agora tengo hartas cartas y letras suyas, tratando deste viaqe.* Après avoir reproduit le texte

d'abord demandé si elle ne visait pas les deux frères, qui auraient pu tous les deux faire partie de l'expédition, ou même si elle ne se rapportait pas à Christophe seul, pour lequel Barthélemy aurait tenu la plume ; mais en avançant dans son récit il reconnut que cette supposition n'était pas fondée et qu'il ne s'agissait que de Barthélemy (175). Pour Las Casas, donc, la note est de ce dernier. La seule chose sur laquelle il ait eu un doute, c'est si Colomb, qu'il savait avoir navigué dans les mers d'Afrique, ne s'était pas également occupé de cette grande expédition ; mais plus tard il écarte cette supposition.

Un témoignage aussi précis, venant d'un homme aussi complètement renseigné sur ce qui concernait Barthélemy qu'il avait connu personnellement, ne laisse guère place à aucune incertitude et devrait, il semble, échapper à toute contestation. Il n'en a pas été ainsi. Ceux qui connaissaient l'œuvre de Las Casas, restée si longtemps manuscrite, comme Washington Irving, qui en avait obtenu une copie,

---

de la note il dit : « Telles sont les paroles écrites de la main de Barthélemy « Colomb. » *Escritas de la mano de Bartholomé Colon.* Plus loin il reprend : « Pour ce qui est de l'écriture, je la tiens pour être de Barthélemy Colomb « parce qu'elle m'est souvent passée par les mains. » (*Historia de las Indias*, Liv. I, ch. XXVII, Vol. I, pp. 213 et 214.) Dans un autre passage, cité ci-dessus, il dit que l'écriture de Barthélemy était plus belle que celle de son frère, observation que M. S. de la Rosa confirme. (*Sobre los libros anotados por Cristobal Colon*, dans Asensio, Vol. I, p. 224.)

(175) Après avoir expliqué que les deux frères participèrent aux voyages des Portugais, Las Casas ajoute : « Barthélemy, notamment, prit part à la « découverte du cap de Bonne-Espérance et il peut se faire que Christophe « y ait aussi assisté. » (*Loc. cit.*, p. 213.) Un peu plus loin il hasarde la remarque suivante à propos de la fameuse note : « J'ignore si Barthélemy a écrit « cette note pour son propre compte, ou s'il n'a fait que l'écrire pour le « compte de son frère. » (*Ibid*, p. 214.) Mais deux chapitres plus loin, il revient sur le sujet et dit qu'il résulte des faits qu'il a exposés « que Chris-« tophe Colomb ne prit pas part au voyage de découverte du cap de Bonne-« Espérance. Par conséquent, ce que j'ai rapporté et ce que j'ai trouvé écrit « de la main de Barthélemy Colomb sur le livre de Pierre d'Ailly concerne « Barthélemy lui-même et non son frère. » *Lo dijo de si mismo y no de su hermano.* (*Op. cit.*, ch. XXIX, Vol. I, pp. 226-227.)

se gardèrent bien de mettre en doute son assertion sur ce point. D'autres furent plus téméraires. Un érudit auquel les études américaines doivent beaucoup, mais dont les jugements ne sont pas toujours suffisamment pondérés, Varnhagen, ayant rencontré, au cours de ses études à Séville, la note dont il est ici question, la compara au livre autographe de Colomb sur les prophéties et décida, sans hésiter, que Las Casas s'était trompé. La note était de la main même de Colomb ; il avait reconnu cela à cette seule comparaison, et sans contrôler son opinion par l'examen d'aucune autre pièce, il communica le fait au monde savant (176). La nouvelle fit fortune ; la plupart des critiques adoptèrent cette manière de voir, et ce fut celui-là même qui avait le plus souvent combattu les idées et les assertions de l'historien brésilien, d'Avezac, qui donna l'exemple (177). M. Harrisse, qui devait plus tard se rétracter, fit de même (178), l'érudit Codine (179), M. Rainaud (180), Asensio (181), et d'autres comme Lazza-

(176) Dans son *Historia do Brazil*, Madrid, 1854, Vol. I, pp. 320-321, et aussi dans le Bulletin de la Société de Géographie de Paris (*Premier voyage de Vespuce*, juin 1858). « Après avoir confronté soigneusement l'écriture « microscopique de ces notes marginales (Varnhagen en a reproduit trois), « avec le livre autographe de Colomb sur les prophéties, nous avons réussi « à reconnaitre que cette écriture était celle de Colomb lui-même, et non « de son frère Barthélemy, comme Washington Irving l'avait cru avec Las « Casas. » (*Bulletin*, p. 16.) Varnhagen communiqua aussi sa découverte à l'illustre historien américain de Colomb, qui l'apprit, nous dit-il, avec beaucoup d'intérêt, mais qui paraît n'en avoir tenu aucun compte, car dans les éditions subséquentes de son livre il ne changea rien à sa manière de voir. Voyez: *A History of the life and voyages of Christopher Columbus*, Liv. I, ch. VIII, Vol. I, p. 92, de l'édition originale ainsi que les autres éditions.

(177) D'Avezac, *Canevas*, pp. 57-58.

(178) *Fernand Colomb*, p. 120.

(179) *Découverte de la Côte d'Afrique*. Bul. So. Géo. janv. 1876, pp. 64-66.

(180) *Continent Austral*, pp. 193-194.

(181) *Cristobal Colon*, Vol I, pp. 137 et 217.

roni (182), comme Thacher (183), suivirent le courant.

Tous, cependant, ne s'y abandonnèrent pas ; quelques-uns maintinrent les anciennes positions. Le très compétent bibliothécaire de la Colombine, M. Simon de la Rosa (184), et M. Gallois, si bon juge en ces matières (185), furent de ce nombre. M. Harrisse, qui avait d'abord partagé l'opinion de Varnhagen, chercha à réagir contre cette espèce d'entraînement, en déclarant que l'écriture de la note « diffère d'une manière essentielle de la calligraphie « des lettres incontestablement écrites par Christophe « Colomb que nous possédons » (186). Cette déclaration, basée sur l'examen des pièces et sur une connaissance parfaite des écrits de Las Casas, fit réfléchir et l'un des plus autorisés des historiens modernes de la découverte de l'Amérique, Fiske, la reprit et la développa avec une netteté et une logique qui ne laissent rien à reprendre (187).

On pouvait croire, après cela, que la discussion était close. La Commission royale italienne, chargée, à l'occasion du quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique, de publier les écrits de Colomb et tous les documents qui pouvaient les élucider, montra qu'elle ne l'était pas. Le plus compétent de ses membres, M. de Lollis, qui a enrichi cette belle collection de tant de commentaires solides et ingénieux, bien qu'un peu subtils quelquefois, soumit la note en question à un nouvel examen et crut voir que son écriture appartenait à l'un des deux types

(182) Cet auteur dit que la note ne peut être de Barthélemy parce qu'il ne savait pas le latin (*Cristoforo Colombo*, Vol. I, p. 236). Il le savait certainement au moins aussi bien que son frère.

(183) *Colombus*, Vol. III, pp. 482-484.

(184) *Sobre los libros anotados por Cristobal Colon* in *Asensio*, Vol. I, p. 224.

(185) *Les Portugais et leurs découvertes*, dans l'*Histoire Générale* de MM. Lavisse et Rambaud, Vol. IV, p. 88.

(186) *Christophe Colomb*, etc., Vol. II, pp. 402-403.

(187) *The Discovery of America*, Vol. I, pp. 402-403.

qu'il avait reconnus dans la calligraphie de Colomb (188). Mais on sait que les démonstrations basées sur ce genre de preuves ne sont jamais concluantes, et, en ce qui concerne celle-ci, il faut rappeler que M. Simon de la Rosa, qui, lui aussi, est un expert en ces matières, a trouvé, après examen des mêmes pièces, que cette note, et bien d'autres que porte le même volume, est de l'écriture de Barthélemy (189). On va voir, d'ailleurs, que ce frère de Colomb pouvait très bien être à Lisbonne quand Diaz revint de sa grande découverte, tandis qu'il a des motifs sérieux de penser que son aîné ne pouvait y être.

Il semble donc qu'il y ait toute raison pour s'en tenir à l'opinion de Las Casas, qui était bien mieux placé que les experts modernes pour se prononcer sur ce point, car il possédait tous les papiers de Barthélemy, que nous ne connaissons pas et qui lui fournissaient des termes de comparaison qui nous échappent aujourd'hui.

VII. — L'année commençait alors à la Noël; le retour de Diaz eut lieu en décembre 1487-1488.

Nous venons de voir qu'il y a toute raison de penser que la note à l'*Imago Mundi* relative à la découverte du cap de Bonne-Espérance est bien, comme le dit Las Casas, de la main de Barthélemy Colomb. Mais il reste un autre point à éclaircir : celui de la date du retour de Diaz, au-

---

(188) Voir la *Raccolta*, *Scritti*, *Prefazione* des *Autografi*, pp. XI-XIII, où M. de Lollis s'efforce d'établir cette thèse. Pages XVII-XVIII, il cherche à montrer que la note sur Diaz ne peut être que de Colomb, parce qu'elle est de la même écriture que d'autres auxquelles Fernand Colomb a dû emprunter des indications relatives à son père.

(189) Voyez son Mémoire, cité ci-dessus : *Sobre los libros*, etc., pp. 221-225. Entre autres raisons à l'appui de sa manière de voir, M. de la Rosa dit qu'il y a, à la Colombine, un volume des poésies de Cecco d'Ascoli, ayant appartenu à Barthélemy, où se trouvent deux notes de la même écriture que celles relatives au Cap de Bonne-Espérance.

quel Barthélemy assista. La note porte que c'est en décembre 1488 qu'il rentra à Lisbonne; or, Barros, auquel nous devons les seuls renseignements authentiques et circonstanciés que nous ayons sur cette fameuse expédition, place le fait en décembre 1487 (190), et, ainsi qu'on le verra plus loin, nous possédons un document, fourni par Las Casas lui-même, qui établit que Barthélemy était à Londres en février 1488. Il semble donc qu'on soit obligé d'opter entre les deux assertions. Si le retour de Diaz eut lieu à la date indiquée par la note à l'*Imago*, comment celle que donne Barros peut-elle être exacte? et si Barthélemy était déjà rendu en Angleterre en février 1488, comment se trouvait-il à Lisbonne en décembre de la même année? On ne peut supposer qu'il y était revenu, parce que ce n'est pas en Portugal, mais en France, que nous le retrouvons après qu'il eut quitté l'Angleterre.

Ce désaccord sur un point comme celui-là est embarrassant, parce qu'il n'est pas possible d'écarter, ici, le témoignage autorisé de Barros. Seul, en effet, il nous renseigne sur le but de l'expédition de Diaz, sur la manière dont elle fut composée, sur ses différentes phases et sur ses résultats. Les autres historiens portugais qui en ont parlé lui empruntent tout ce qu'ils en disent et n'ajoutent à son récit que des traits sans importance. Tous, à une exception près, acceptent la date de 1487 qu'il a indiquée (191). Las Casas qui avait sous les yeux le livre de

---

(190) Barros termine de la manière suivante son récit de l'expédition de Barthélemy Diaz et de ses compagnons : « Ils prirent la route de ce royaume « où ils arrivèrent au mois de décembre en l'an 1487. » *Em dezembro do anno de quatrocentos e oitento e sete*. (*Da Asia*, Dec. I, Liv. III, ch. IV, Ed. de 1778, Vol. I, pp. 191-192.)

(191) C'est effectivement l'opinion de Faria y Sousa (*Asia Portuguesa*, Vol. I, p. 21, Edit. de 1666), de Galvao (*Tratado*, etc., p. 77, Edit. Hakluyt Socy.), et du cardinal Saraïva, dont l'*Indice Chronologico* fait autorité (pp. 66-68, Edit. de 1841). Castanheda (*Historia da India*), toujours si exact et si bien

Barros, auquel il fait de nombreux emprunts, et qui devait croire que, sur ce point, Barthélemy et Barros étaient également bien renseignés, chercha une explication à ce qui paraissait être une contradiction et la trouva où elle devait être : dans une différente manière de compter les années (192).

Mais l'observation de Las Casas échappa à la plupart des critiques qui continuèrent à s'en tenir à la prétendue rectification de Varnhagen. M. Codine, M. Rainaud et M. Ravenstein, pour ne citer que trois des plus autorisés, furent de ce nombre. Ce dernier apporta même un élément nouveau à la discussion en faisant remarquer, ce qui avait passé inaperçu, que l'auteur de la note à l'*Imago* n'était pas le seul à placer l'expédition de Diaz en 1488, car Duarte Pacheco avait fait de même (193) ainsi que les auteurs du *Parecer*, ou opinion donnée par les savants cosmographes et pilotes espagnols à la Conférence de Bajadoz, en 1524 (194). M. Ravenstein concluait de là que la note ne pouvait être

---

renseigné ne donne aucune date, mais il place l'expédition avant celle de Covilham qui partit en mai 1487, ce qui s'accorde avec ce que dit Barros.

(192) « Barthélemy rapporte que l'expédition rentra à Lisbonne en l'année 88, « tandis que le chroniqueur [Barros] parle de l'année 87. Il peut se faire que « l'un et l'autre aient raison parce que certains commencent à compter l'an- « née à partir de la Noël ; c'est ce qu'a dû faire Barthélemy Colomb, c'est « pour cela qu'il dit qu'ils [les explorateurs] arrivèrent à Lisbonne en décem- « bre 88. D'autres comptent l'année à partir de janvier et, de cette façon, « comme décembre n'était pas fini, le chroniqueur [Barros] a rapporté qu'ils « arrivèrent à Lisbonne en 87. » (Las Casas, *Historia de Las Indias*, Liv. I, ch. XXVII, Vol. I, p. 215.)

(193) *Esmeraldo*, pp. 90, 94.

(194) Cette conférence fut réunie pour déterminer où devait passer, à l'est, la ligne de démarcation entre les possessions espagnoles et portugaises, et, par suite, à qui appartenaient les Moluques. L'opinion que nous citons est signée par plusieurs des délégués espagnols, entre autres par Fernand Colomb, par Sébastien del Cano et par le fameux mathématicien et astronome Pero Ruiz de Villegas. Comme cette pièce paraît avoir été rédigée par Fernand Colomb, il est tout naturel qu'il ait placé la découverte du Cap de Bonne-Espérance à la date indiquée par la note à l'Imago. (Navarrete, *Viajes*, Vol. IV, pp. 343-355.)

de Barthélemy, qui devait avoir quitté le Portugal vers la fin de décembre 1487, et qu'elle ne pouvait être que de Christophe, qui, ayant obtenu le 20 mars 1488 l'autorisation du roi João de rentrer en Portugal (195) a très bien pu se trouver à Lisbonne en décembre de la même année (196). En s'exprimant ainsi ce très judicieux et érudit critique n'a pas tenu compte de la différence dans la manière de compter les années signalée par Las Casas, qui était susceptible de vérification.

En effet, au xve siècle, et pendant une grande partie du xvie, l'année ne commençait, en Espagne, comme en Portugal, qu'à la nativité, c'est-à-dire au 25 décembre, de sorte que ce mois était à cheval sur deux années d'après notre manière de compter ; les vingt-quatre premiers jours appartenaient à une année et les sept autres à l'année suivante (197). On ne saurait donc considérer la mention de

---

(195) On sait que Colomb a produit une lettre que le roi João de Portugal lui écrivit pour l'autoriser à revenir en Portugal. Nous reviendrons sur cette pièce.

(196) *The Voyages of Diogo Cão*, 1900, pp. 16 et 17. A l'appui de son opinion M. Ravenstein a cité un ordre royal, daté de Lisbonne 10 octobre 1486, accordant à Barthélemy Diaz, patron du navire *Sam Christovam*, une pension de 6.000 réaux blancs à dater de janvier 1485, pour les services qu'on attend de lui. (Voyez cet ordre dans Teixeira de Aragao : *Vasco da Gama*, Lisbonne, 1898, p. 24). Il est difficile de voir dans cette pièce une preuve que l'expédition mit à la voile en 1487 et rentra à la fin de l'année suivante. On y verrait plutôt le contraire, car la désignation précise du navire que montait Diaz et la mention des services qu'on attend de lui indiquent, il semble, une chose déjà en cours d'exécution. Le 10 octobre 1486, Diaz était en mer depuis deux mois d'après Barros.

(197) L'adoption de l'ère chrétienne ou de la manière de compter les années à partir de la naissance de Jésus-Christ, date, pour l'Aragon de 1358, pour la Castille de 1383, et pour le Portugal, de 1422. Une ordonnance du roi João Ier, en date du 15 avril 1422 prescrit le changement ; auparavant on comptait d'après l'ère Julienne qui commençait à la quarante-cinquième année avant Jésus-Christ (Voyez Schaeffer, *Histoire de Portugal*, Paris, 1846-p. 422, et les documents qu'il cite. Voyez aussi Da Sylva : *Dissertação sobre o numero Era*, dans *Collecçam dos Documentos*, du même, Vol. IV, pp. 128 141). Mais on ne s'accordait pas sur la date à laquelle l'année devait commen-

décembre 1488, dans la note à l'*Imago*, dans Pacheco et dans le *Parecer*, comme étant en contradiction avec celle de Barros qui parle de décembre 1487. Les deux manières de s'exprimer indiquent la même date, à quelques jours près. Si Diaz arriva à Lisbonne dans les vingt-quatre premiers jours du mois de décembre, c'est en 1487 qu'il fut de retour ; s'il n'arriva que dans les sept jours qui suivirent, c'est-à-dire du 25 au 31, son expédition ne se termina qu'en 1488, selon la manière de compter à cette époque.

Il n'y a, comme on le voit, qu'une légère différence dans les deux computations ; mais, dans l'un comme dans l'autre cas, la grande découverte de Diaz eut lieu en 1487, et, comme cet explorateur n'est rentré à Lisbonne qu'à la fin de cette année-là, ou tout à fait au commencement de l'année suivante, il est évident que la note à l'*Imago* n'a pu être écrite par Colomb puisque, d'après lui-même, ce n'est que cinq mois après, le 20 mai 1488, que le roi João lui aurait écrit (198) pour l'autoriser à rentrer à Lisbonne, qu'il avait quittée secrètement pour un motif sur lequel nous ne sommes pas encore bien renseignés. Ainsi tombe l'argumentation de M. de Lollis qui trouve que Colomb, dont on constate la présence à Séville le 15 octobre 1487, a bien pu être à Lisbonne au mois de décembre (199). Il y serait allé, dans ce cas, avant d'avoir reçu le sauf-conduit du roi.

---

cer, qui variait du 25 décembre au 25 mars (Champollion-Figeac, *Résumé de Chronologie*, pp. 190-191). Cette confusion dura longtemps et ne prit fin qu'après les ordonnances de Charles IX de 1563 qui fixèrent au 1er janvier le commencement de l'année, usage que la plupart des États de l'Europe adoptèrent tour à tour (*Art de Vérifier les dates*, Vol. I, p. 10, col. 2, note. Édit. de 1789).

(198) On a émis des doutes sur l'authenticité de cette lettre, mais cela ne change rien à notre argumentation. Lors même que la lettre serait apocryphe, Colomb en la produisant fournit la preuve qu'avant la date qu'elle porte, il ne pouvait rentrer au Portugal.

(199) Lollis, *op. cit.*

VIII. — Barthélemy était encore à Lisbonne en décembre 1487-1488 ; il est douteux qu'il ait accompagné Diaz.

Une autre question que soulève la note sur le retour de Diaz est celle de savoir si celui qui l'a écrite faisait lui-même partie de l'expédition. La phrase par laquelle cette note se termine : *in quibus omnibus interfui*, — à tout ceci j'ai assisté, — s'applique-t-elle à l'expédition même ou au récit que Diaz en aurait fait au moment de son arrivée à Lisbonne, en décembre 1487-1488 ? Comme sur les autres points, les critiques sont ici loin d'être d'accord ; la plupart pensent, cependant, que c'est dans le dernier sens qu'il faut entendre la phrase. Sans se prononcer nettement, M. Harrisse croit, évidemment, que Barthélemy Colomb accompagna Diaz (200). M. Ravenstein pense, au contraire, que cette manière de voir prend sa source dans une interprétation erronée de la phrase citée. Las Casas, lui, n'avait aucun doute sur la participation du jeune frère de Colomb à ce grand événement. « Barthélemy, écrit-il, prit part à la découverte du cap de Bonne-Espérance (201). » « Il découvrit le cap avec le capitaine Diaz », dit-il ailleurs (202). Et Las Casas parle ainsi, il a soin de le faire remarquer, d'après des documents qui viennent de la meilleure source. Est-ce suffisant pour associer le nom de Barthélemy Colomb, dans cette circonstance, à celui de Barthélemy Diaz ? On hésite à le faire, malgré le témoignage si formel et si précis de Las Casas. Il faut remarquer d'ailleurs que Las Casas lui-même a relevé à ce sujet une particularité qui lui paraît extraordinaire, c'est que Barthélemy place le fameux

(200) *Christophe Colomb*, Vol. II, p. 192. Pour M. Simon de La Rosa, le fait n'est pas douteux (*Sobre los libros*... in *Asensio*, Vol. I, p. 221). Il en est de même pour Fiske (*The Discovery*, Vol. I, p. 402).

(201) *Historia*, Liv. I, chap. XXVII, Vol. I, p. 214.

(202) *Ibid.*, p. 216.

cap au 45e degré de latitude australe, ce qui est une erreur de 11 degrés en trop. Las Casas s'en étonne, mais sans raisons, car les erreurs de ce genre n'étaient pas rares à cette époque. Peut-être, cependant, faut-il voir dans ce fait une indication que l'auteur de la note n'a parlé que par ouï-dire. Il nous semble, quant à nous, que si Barthélemy avait fait partie de cette fameuse expédition, il aurait noté le fait autrement que par une phrase dont le sens est ambigu.

IX. — Résumé du chapitre.

Nous sommes maintenant en position de conclure notre enquête sur le séjour de Barthélemy Colomb en Portugal et nous pouvons considérer les points suivants comme suffisamment bien établis :

Barthélemy ne peut avoir précédé son frère à Lisbonne ; mais il est vraisemblable qu'il s'y établit avant que celui-ci s'y soit marié et y ait fixé sa résidence, c'est-à-dire vers 1479.

Sa compétence comme cosmographe et les facilités que sa profession de cartographe lui donnait pour se renseigner sur les résultats des explorations lointaines des Portugais, rendent probable l'assertion de Gallo que l'idée de l'existence de terres nouvelles à découvrir vers l'ouest vient de lui.

Il ne quitta pas le Portugal en même temps que son frère ; il était encore à Lisbonne lors du retour de l'expédition de Diaz et c'est lui qui a écrit la note à l'*Imago Mundi* relative à ce sujet.

Il n'y a aucune contradiction entre la date indiquée par cette note et celle donnée par Barros. L'année commençant alors à la Noël, les deux dates se confondent. C'est en décembre 1487-1488 que Diaz revint de sa grande décou-

verte. Colomb, de son propre aveu ne pouvait être à Lisbonne à cette date.

Il est possible que Barthélemy ait été l'un des compagnons de Diaz; mais cela ne semble pas vraisemblable.

CHAPITRE QUATRIÈME

LES DÉMARCHES DE BARTHÉLEMY EN ANGLETERRE ET EN FRANCE

I. — Barthélemy Colomb passe en Angleterre.

On a vu par ce qui précède qu'il y a des traces indiscutables de la présence de Barthélemy Colomb en Portugal en décembre 1487-1488. Il ne semble donc pas qu'il ait quitté ce pays en même temps que son frère, à la fin de l'année 1484. Las Casas, qui a bien vu que cela ne se pouvait pas, suppose qu'il retourna en Portugal pour prendre part à l'expédition de Diaz et qu'il repartit ensuite pour l'Angleterre (203). Mais ce n'est pas seulement en décembre 1487-1488 que Barthélemy paraît s'être trouvé en Portugal, c'est aussi en 1485 et, si réellement il a accompagné Diaz, comme le croit Las Casas, il faut bien qu'il se soit aussi trouvé à Lisbonne en août 1486, au départ de cette expédition fameuse. M. Simon de la Rosa a, d'ailleurs, relevé diverses autres indications qui lui donnent lieu de croire que Barthélemy dut rester à Lisbonne longtemps après le départ de son frère (204).

---

(203) Voyez ci-dessus, ch. III, § 4.

(204) *Catalogo*, Vol. II, p. XXXVII. Ce critique, très renseigné sur tout ce qui concerne les manuscrits colombiens de la Colombine, fait observer que les annotations de Barthélemy à l'*Imago* sont toutes de la même encre, et qu'elles paraissent avoir été écrites avec la même plume. Il voit dans cette parti-

En présence de ces faits, on ne sait où placer l'épisode suivant, rapporté également par Fernand Colomb et par Las Casas. D'après eux, Barthélemy, à son départ de Lisbonne, en même temps que son frère, serait tombé entre les mains de forbans par lesquels il aurait été dépouillé de tout ce qu'il possédait. Réduit à la misère par cet événement, il aurait été obligé, pour vivre, de se remettre à la confection des cartes marines, et ce ne serait que longtemps après son départ qu'il aurait réussi à se rendre à sa destination (205).

On ne nous dit pas où Barthélemy aurait été ainsi obligé de reprendre sa profession de cartographe pour se refaire une situation. Serait-ce en Portugal où il serait retourné à la suite de sa mésaventure (206)? Quoi qu'il en soit, il résulte des termes mêmes dans lesquels cette histoire est

---

cularité une des raisons de croire que Barthélemy resta à Lisbonne un certain nombre d'années après son frère. Mais ces notes ont pu être écrites en Angleterre.

(205) « Barthélemy Colomb partit donc pour l'Angleterre, mais, en route, « il plut à Dieu de le tenter et de l'éprouver, car aucune espèce de contra- « riété ne devait être épargnée à une entreprise aussi difficile et aussi nou- « velle. Il tomba entre les mains de corsaires qui infestaient la mer: ces « corsaires étaient d'origine orientale; j'ignore leur nationalité. Cet événement « fut cause qu'il fit une maladie et qu'il se trouva réduit à une grande pau- « vreté, ce qui retarda longtemps son passage en Angleterre où il n'arriva « que lorsqu'il eût plu à Dieu de le guérir et après avoir un peu relevé ses « affaires par son industrie et le travail de ses mains, car il s'était mis à « dessiner des cartes marines. » (LAS CASAS, *Historia*, Liv. I, ch. XXIX, Vol. I, pp. 225-226. Voyez aussi le ch. CI, Vol. II, p. 78.) A quelques différences verbales près, le récit des *Historie* est identique.

(206) C'est la supposition que fait Tarducci, qui croit que Barthélemy revint alors à Lisbonne où, pensant que son frère réussissait en Castille, il renonça au dessein d'aller à Londres pour accompagner Diaz; mais à son retour de cette expédition, ayant appris de son aîné que les choses n'allaient pas comme on l'espérait, il revint à sa première idée et partit pour Londres (*Vita*, Vol. I, ch. XXX, p. 586-587). Il n'y a rien à objecter à cette hypothèse ingénieuse qui résout une difficulté embarrassante, si ce n'est que, si Barthélemy était encore à Lisbonne en décembre 1487-1488 il faut qu'il ait été extraordinairement bien servi par les circonstances pour être en mesure de présenter une carte au roi d'Angleterre en février 1488.

rapportée, que ce n'est pas immédiatement après le départ de Colomb de Lisbonne, que Barthélemy put se rendre à Londres pour y faire connaître les propositions de son frère (207) ; ceci, d'ailleurs, concorde avec les indications relevées ci-dessus, d'après lesquelles ce ne serait qu'après le mois de décembre 1487-1488 que Barthélemy Colomb serait passé en Angleterre (208).

---

(207) Dans son mémoire sur la *Solution de tous les problèmes relatifs à Christophe Colomb*, lu au Congrès des Américanistes de 1901, M. G. de La Rosa assigne une autre raison au voyage de Barthélemy en Angleterre. Selon lui, Barthélemy s'éloigna parce que, comme tous les membres de la famille portugaise de Colomb, il entretenait des relations avec le parti de Bragance, qui conspirait contre João II, et qu'il voulait se mettre à l'abri des poursuites du roi. Il serait donc parti « avec un des membres les plus compromis « de ladite famille, le comte de Penamacer, pour l'Angleterre et la Flandre, « où celui-ci fut poursuivi par le roi Jean II, ainsi que le raconte Ruy de « Pina » (*Op. cit.*, p. 21).

Mais Pina dit aussi que Penamacer ne passa pas immédiatement en Angleterre, qu'il se réfugia d'abord à Séville et que plus tard, fatigué par son inaction et ayant soif de vengeance, il passa en Flandre et en Angleterre, s'agitant toujours pour créer des embarras au roi. Celui-ci, d'après Pina, apprit en 1488 les intrigues de Penamacer en Angleterre et, sur ses plaintes, on l'emprisonna ; mais il s'évada et retourna en Castille (*Chronica del rey João II*, ch. XXXIV, Vol. II de la *Collecção de livros ineditos*, pp. 85-86). M. de La Rosa ajoute qu'en 1493 Barthélemy partit pour l'Espagne avec ce même Penamacer, ce qui est inconciliable avec ce que dit Barthélemy lui-même de son séjour à la cour de France, où lui parvint la nouvelle de la grande découverte de son frère, ainsi qu'on le verra ci-après. M. de La Rosa n'a fait, d'ailleurs, que mentionner ces points divers sur lesquels sans doute il devait revenir, dans l'ouvrage qu'il nous avait promis, et dont on attendait beaucoup. Sur Penamacer voyez aussi RESENDE, *Chronica del rey Dom João II*, ch. LXXIII, Fol. 48, éd. de 1622, ainsi que le chap. I, § 14, de la présente Etude.

(208) Las Casas semble dire que ce serait bien plus tard ; *muchos años*, écrit-il (ch. 101, p. 78), mais comme ailleurs il constate lui-même la présence de Barthélemy à Londres en 1488, on ne peut prendre cette expression à la lettre.

II. — Barthélemy fait des ouvertures au roi Henry VII et lui présente une carte en 1488.

Las Casas nous dit que c'est après quelques jours seulement de repos que Barthélemy fit connaître au roi Henry VII l'objet de son voyage (209), et que, pour le mieux disposer à le recevoir, il lui envoya une mappemonde qui était de nature à l'intéresser et qu'il avait faite avec le plus grand soin (210).

Une longue inscription en vers latins que portait la carte et que Fernand Colomb et Las Casas nous ont conservée (211), en indiquait la date et l'objet. La date était celle

---

(209) « Il arriva en Angleterre et, après quelques jours de repos, il cher-
« cha à obtenir une audience du roi Henry VIIe du nom, qu'il fit informer
« de l'objet de son voyage. » (Las Casas, *Historia*, liv. I, ch. XIX, Vol. I, p. 225.)

(210) *Loc. cit.*

(211) En voici la transcription telle que la donnent les *Historie*, dont le texte paraît plus correct que celui de Las Casas qui avertit, d'ailleurs, que la copie qu'il avait devant lui était sans orthographe et en partie illisible.

Terrarum quicumque, cupis feliciter oras
Noscere, cuncta decens doctè pictura docebit,
Quam Strabo affirmat, Ptolemaeus, Plinius, atque
Isidorus : non una tamen sententia quisque,
Pingitur hic etiam nuper sulcata carinis.
Hispanis zona illa, prius incognita genti,
Torrida, quœ tandem nunc est notissima multis.

Et un peu plus bas :

Pro auctore, sive pictore :

Janua cui patriæ est nomen, cui Bartholomeus Colombus de Terra Rubra, opus edidit istud, Londonijs anno Dni 1480, atque insuper anno octavo decimaquæ ; die cum tertia mensis Febr.

Laudes Christo cantentur abunde.

« Toi qui désires bien connaître les régions de la terre, cette peinture
« exacte te les enseignera d'une manière savante ; elle est tracée telle que
« Strabon, Ptolémée, Pline et Isidore la dépeignent, quoique de diverses
« façons. Ici est peinte aussi cette zone torride primitivement inconnue,
« récemment parcourue par les navires hispaniques et maintenant connue
« de beaucoup.

de février 1488 (212). L'objet était de montrer les terres et les mers, tels qu'ils sont et tels que les anciens savaient qu'ils existaient, plus la zone torride, longtemps considérée comme inhabitable, mais récemment découverte par les Portugais. Elle indiquait aussi, rapporte Las Casas, les terres que Barthélemy pensait découvrir avec son frère (213).

Ces indications, bien que sommaires, suffisent pour nous renseigner, d'une manière générale, sur ce que devait

---

« Au nom de l'auteur, ou du peintre :

« Celui dont Gênes est la patrie et dont Barthélemy Colomb, de Terra « Rubra, est le nom, a exécuté cet ouvrage à Londres, en l'année de notre « Seigneur 1480, plus huit ans, et le 13e jour de février. Que les louanges « du Christ soient toujours chantées. » (Fernand Colomb, *Historie*, chap. XI, fol. 31, verso.)

M. Lazzaroni voit dans la phrase *pro auctore* une preuve que Barthélemy n'est pas l'auteur de cette inscription (*Cristoforo Colombo*, Vol. I, p. 238). C'est une interprétation un peu forcée. Barthélemy a très bien pu employer cette forme dans une dédicace.

(212) Le texte des *Historie* porte, comme on l'a vu : *1480 atque insuper anno 8* : « 1480 et en plus huit années »; mais le texte de Las Casas est plus alambiqué, il porte : *Millesimo quatercentessimo octiesque uno atque insuper anno octavo* : « mil quatre cent et huit fois un, plus la huitième année », ce que tout le monde traduit par 1488. Un critique distingué, Fiske, a cependant trouvé que cela peut vouloir dire 1416, car 1400 plus 8, plus 8 encore font bien 1416 ; mais comme c'est là une date impossible, Fiske propose de lire 1400 et 81, plus, la huitième année, ce qui fait 1489, date acceptable, puisque, à cette époque, l'année commençait en Angleterre à l'équinoxe du printemps, c'est-à-dire le 30 mars, et il suppose que Barthélemy, qui était un homme instruit, a dû dater sa carte selon la manière de compter du pays où il se trouvait. (*The Discovery of America*, Vol. I, pp. 405-408, note.) On ne voit pas l'utilité de cette rectification. Si Barthélemy partit de Lisbonne dans la dernière semaine de décembre 1487-1488, il a pu, à la rigueur, arriver à Londres à temps pour présenter sa carte au roi en février 1488, c'est-à-dire dans le onzième mois de cette année, d'après le calcul anglais Dans l'hypothèse de M. Fiske, il faudrait placer l'arrivée de Barthélemy en Angleterre plus d'une année après le retour de Diaz.

En ce qui concerne la date du mois il y a aussi une différence entre le texte des *Historie* et celui de Las Casas. Dans le premier on lit 13 février, dans le second on trouve 10 février.

(213) *Donde iban pintades las tierras que pensaba con su hermano descubrir.* (Las Casas, *Historia*, Vol, I, p, 225.)

être cette carte que nous pouvons considérer comme traduisant les idées de Colomb sur la découverte qu'il se proposait de faire, idées que personne ne connaissait mieux que Barthélemy, qui passait, comme on l'a vu, pour avoir inspiré son aîné et qui, en tous cas, était très exactement renseigné sur son projet, puisque, d'après ses deux premiers biographes, c'était pour le présenter et l'expliquer qu'il avait été envoyé en Angleterre (214). Nous savons, d'ailleurs, que Barthélemy était aussi bon cosmographe que cartographe, et nous possédons aujourd'hui encore une carte de lui dressée d'après le système cosmographique de son frère (215).

Ainsi, d'une part, la carte présentée au roi Henry VII montrait le monde tel qu'on l'avait toujours connu, de l'autre, elle indiquait les nouvelles découvertes faites et celles à faire. Ce n'était donc pas, comme la carte attribuée à Toscanelli, une figuration de l'espace maritime compris entre les deux extrémités du monde, car, s'il en avait été ainsi, c'eût été la particularité essentielle et nouvelle de la carte, et son auteur n'eût pas manqué de l'indiquer dans la longue inscription qu'il y a mise, tandis que la seule particularité nouvelle sur laquelle il appelle l'attention, est la représentation de la zone torride, restée jusqu'alors inconnue, et celle, mentionnée par Las Casas, des îles ou terres, dont il connaissait ou soupçonnait l'existence. Rien n'indique où il plaçait ces îles ou terres ; mais rien n'indique non plus qu'il les plaçait aux extrémités orientales du monde, ou qu'il voyait en elles des parties de l'Asie ;

(214) Outre ce qu'il a dit à cet égard au chapitre XXIX, cité ci-dessus, Las Casas répète au chapitre 101 « que l'amiral, résolu qu'il était à chercher « un roi chrétien qui voulût le favoriser et l'aider dans sa découverte qu'il « se proposait de faire, avait envoyé son frère Barthélemy Colomb présen- « ter de sa part sa requête au roi Henry qui régnait alors dans l'île d'Angle- « terre. » (*Historia*, Vol. II, p. 78.)

(215) Celle découverte par Wieser. (*Die karte des Bartholomeo Colombo*, Innsbruck, 1893.)

l'inscription que portait la carte est certainement contraire à cette supposition.

Nous sommes donc fondés à dire que cette carte de Barthélemy n'était pas une carte analogue à celle dite de Toscanelli, qui, cependant, si nous en croyons Fernand Colomb et Las Casas, était entre les mains des deux frères depuis plusieurs années, et qui, d'après eux également, traduisait les idées cosmographiques fondamentales de Colomb, ainsi que le projet qu'il voulait mettre à exécution. De sorte que nous sommes amenés à cette conclusion, que Barthélemy, qui partageait toutes les idées de son frère, qui avait contribué à leur formation et qui s'était rendu à Londres pour les faire prévaloir, présenta au roi Henry à l'appui du projet de son aîné, une carte qui paraît n'avoir eu aucun rapport avec celle dans laquelle tout le monde voit l'expression du grand dessein de Colomb.

On ne saurait dire que le projet de Barthélemy était différent de celui de son frère. Tout ce que nous savons, tout ce que Las Casas et F. Colomb s'attachent à nous faire savoir à ce sujet, est contraire à cette supposition. Ces deux panégyristes de Colomb ont peut-être mal présenté les choses en disant que Barthélemy avait été chargé par son frère de se rendre immédiatement à Londres pour y porter ses propositions, pendant que celui-ci les porterait en Castille ; mais il n'est pas douteux que Barthélemy était sur ce point en parfaite communauté d'idées avec son aîné et que le projet dont il entretint le roi Henry VII, et dont il paraît avoir entretenu aussi le roi de France, est celui qui avait été soumis au roi João II et que Colomb présentait lui-même, à cette époque, aux Rois Catholiques. Nous avons une preuve du fait dans les déclarations répétées de Colomb qu'il avait repoussé les offres de l'Angleterre et de la France dont les intentions n'ont pu lui être transmises que par son frère.

III. — Le roi d'Angleterre décline les propositions de Barthélemy.

Las Casas et F. Colomb disent, tous les deux, que les ouvertures de Barthélemy furent bien accueillies par le roi Henry VII, qui accepta avec empressement les propositions qu'on lui faisait, et qui décida de faire venir Colomb auprès de lui (216). L'auteur des *Historie* ajoute que c'est Barthélemy lui-même qui fut chargé de ce soin et qu'il était parti pour aller chercher son frère, avec les capitulations consenties par le roi, lorsqu'en passant par la France il apprit du roi Charles VIII que la grande découverte était faite (217).

---

(216) « Après que le roi eut vu la carte [celle de Barthélemy] et pris con-« naissance de ce que mon père lui proposait, il accepta son offre avec satis-« faction et donna l'ordre de le faire venir en Angleterre. » *Con allegro volto accettó la sua offerta, e mandollo a chiamare.* (*Historie*, ch. XI, fol. 31, verso.) « A partir du jour qu'il eut pris connaissance des versets de la mappe-« monde, le roi d'Angleterre ne cessa de faire bon visage à Barthélemy « Colomb; il se plaisait beaucoup à s'entretenir avec lui de ces questions « et finalement, d'après ce qui s'est dit, il accepta volontiers l'entreprise et « envoya quérir Christophe Colomb, qui était déjà allé à sa découverte. » (*Historia*, liv. I, ch. XXIX, p. 226.) Dans son chapitre 101, Las Casas se corrige un peu disant qu'il ignore « quels refus, quelles contrariétés, Bar-« thélemy essuya et combien de temps il mit à s'acquitter de sa mission », mais il répète qu'elle eut un plein succès : « Ce que nous savons, c'est « que le roi finit par accueillir la proposition — *al fin el Rey se lo admitió* — « et lui donna acte des conditions qui avaient été posées de part et d'au-« tre. » (*Historia*, Vol. II, p. 78.)

Il est singulier que, dans sa notice sur Barthélemy Colomb, préparée avec tant de soin, Eustaquio de Navarrete fait dire à Las Casas que Barthélemy ne put rien obtenir du roi; il cite même les propres paroles de l'historien : *no pudiendo concluir sus tratos*, et renvoie au chapitre 101, où on lit tout le contraire. (Noticias de D. Bartolome Colon, in *Coleccion de Documentos para la Hist. de Espana*, vol. XVI, Madrid, 1850, pp. 487 et 552.)

(217) « Il [Barthélemy] se rendait en Castille avec la capitulation accordée « par le roi, lorsqu'il apprit à Paris du Roi Charles de France que l'amiral « son frère avait déjà découvert les Indes. » (*Historie*, ch. LX, 120 verso.) « En passant par Paris, — *viniendo por Paris*, — dit Las Casas, le roi lui « apprit que son frère avait découvert de grandes terres qui s'appelaient les « Indes. » (Las Casas, *Historia*, ch. CI, Vol. II, p. 78.)

Ces assertions, dont Herrera s'est fait l'écho (218), ne sont pas confirmées par les autres renseignements qui nous sont parvenus sur ce point. Le plus ancien des auteurs du temps qui mentionnent les ouvertures de Colomb à l'Angleterre, Geraldini, dit qu'elles furent repoussées (219); Oviedo, qui écrivait avant l'impression des *Historie* et de l'*Itinerarium*, avant même que Las Casas eût achevé la rédaction de son livre, et qui avait, par conséquent, des sources d'informations personnelles, déclare formellement que Henry VII repoussa les propositions de Barthélemy et même qu'on les tourna en dérision (220). Gomara rapporte que Barthélemy ayant donné de mauvaises nouvelles à son frère, celui-ci commença à traiter avec la Castille (221). Benzoni écrit que le frère de Colomb quitta l'Angleterre sans avoir rien obtenu (222).

Les auteurs anglais du temps, chez lesquels on devait s'attendre à trouver quelque indication à ce sujet, n'en disent rien. Hakluyt rapporte l'histoire, mais c'est entièrement d'après le petit livre de Fernand Colomb (223),

---

(218) *Historia General*, Dec. I, Liv. II, ch. XV.

(219) *Itinerarium*, fol. 203. L'auteur de cet ouvrage qui fut écrit en 1522, mourut deux ans après. Il se trompe dans bien des détails, mais son témoignage est néanmoins précieux, car il connaissait bien Colomb et était au nombre de ceux qui l'appuyèrent à ses débuts.

(220) « Renseigné par ses conseillers et par les personnes qu'il avait chargées « d'étudier les propositions de Colomb, le roi s'en moqua et considéra les « promesses qu'on lui faisait comme vaines. » *Burló de quanto Colom deçia, é tuvo por vanas sus palabras.* (OVIEDO, *Historia General* Liv. II, ch. IV Vol. I, p. 19, col. I.)

(221) GOMARA, *Historia de las Indias*, ch. XV, fol. 19, édition de 1554. Gomara écrivait peu de temps après Oviedo, auquel il a pu emprunter ce qu'il dit à cet égard.

(222) *Ma se ne tornó senza conclusione alcuna.* (BENZONI, *La Historia del Mondo Nuovo*. Venezia, 1565, fol. 12, verso.)

(223) Hakluyt a parlé trois fois des propositions faites à Henry VII de la part de Colomb, et à chaque fois il les a considérées comme venant de Colomb lui-même et comme ayant été acceptées. Il ne cite que les *Historie*. La première mention est dans son *Discourse on Western planting*, écrit en

Purchas fait exactement de même (224). Sans la citer, Bacon puise évidemment à la même source, mais il ajoute qu'avant que Barthélemy ait pu obtenir un engagement du roi, l'entreprise était achevée (225).

Il résulte de ces divers témoignages, aussi bien que des faits, que Henry VII n'accepta pas les offres que lui fit Barthélemy. D'après le récit même de Fernand Colomb et de Las Casas, c'est en 1488 que Barthélemy transmit les propositions de son frère au roi et c'est à la même époque qu'elles auraient été agréées. Or, les années 1489, 1490 et 1491 sont précisément celles où Colomb, désespérant de se faire écouter par les Rois Catholiques, pensait à s'adresser ailleurs. A ce moment, cela est évident, il eût accepté des offres d'emploi de n'importe quelle part qu'elles vinssent. Il faut donc supposer, ou que le roi d'Angleterre, qui avait accueilli Barthélemy avec tant d'empressement, à ce que dit Las Casas, ne lui donna une réponse définitive qu'après plusieurs années d'attente, supposition que les faits rapportés par Fernand Colomb et Las Casas eux-mêmes n'autorisent pas, ou que Barthélemy différa pendant trois ans de faire connaître à son frère l'important résultat auquel il était arrivé, ce qui est également invraisemblable.

Herrera dit que Barthélemy négocia avec le roi pen-

1584, mais publié de nos jours seulement (Cambridge, États-Unis, 1877, 8°, pp. 120-121). La seconde mention est dans la préface de la première édition de ses *Principal navigations*, Londres, 1599, Vol. I, p. 12 de l'édition Goldsmid, Edimburg, 1885). La troisième mention est très étendue et comprend le passage entier de F. Colomb sur Barthélemy. On la trouve dans la partie des *Principal navigations*, consacrées aux voyages en Amérique. Vol. XII, 1re partie, pp. 15-18. Édit. Goldsmidt, Édimburg, 1889.

(224) PURCHAS, *His Pilgrimage*, Liv. VIII, chap. II, § 11, p. 905. Édit. 1617.

(225) *Before hee had obtained a capitulation with the king for his brother, the enterprise by him was atchieved, and the western Indies by Providence were then reserved for the Crowne of Castilia.* (BACON, *The Historie of the raigne of king Henry the seventh*. Londres, 1622, fol., p. 189.)

dant sept ans et que lorsqu'il eut obtenu les capitulations qu'il voulait, il partit pour les remettre lui-même à son frère (226). Cette version, dont nous ignorons la source, n'est pas plus acceptable que l'autre. D'après Herrera, comme d'après Fernand Colomb et Las Casas, c'est en traversant la France pour se rendre en Espagne que Barthélemy apprit que la découverte était faite. Or, nous savons par Barthélemy lui-même qu'il vivait en France lorsqu'il apprit cette nouvelle et que c'est là qu'il reçut une lettre de son frère l'invitant à venir le rejoindre (227), ce qui montre qu'il n'était pas parti d'Angleterre pour aller porter en Espagne l'acception du roi Henry VII, puisqu'il avait élu domicile à Paris où, comme nous le verrons plus loin, il cherchait à gagner le roi Charles VIII aux idées de son frère. On voit encore par là qu'il était en communication avec ce dernier, qui, autrement, n'aurait pas su où il était et n'aurait pu lui écrire (228).

Ne résulte-t-il pas de tous ces faits que Barthélemy échoua dans sa mission auprès du roi Henry et que ce

---

(226) Dec. I, Liv. II, ch. XV.

(227) *Dice que viviendo con madama de Borbon, el almirante su hermano le escribió que viniese á servir á V. A.* (Pétition de Barthélemy Colomb, publiée par Eustaquio Fernandez de Navarrete dans la *Col. de documentos para la historia de Espana.* Vol. XVI, 1850, p. 559.)

(228) Las Casas suppose que Barthélemy ignorait alors que son frère était amiral et que celui-ci devait le croire mort, car depuis sept ans il n'avait pas eu de ses nouvelles (*Historia*, ch. CI, p. 781) ; mais cette supposition est contredite par le fait même qui vient d'être rapporté et par cette autre circonstance que, lorsque Barthélemy arriva à Séville, au commencement de l'année 1494, après le départ de son frère pour son second voyage, on le voit agir d'une manière qui indique qu'il avait des instructions de celui-ci. Ainsi, dès son arrivée il prend, à Séville, ses deux neveux, Diego et Fernand, pour les conduire à la Cour où ils devaient entrer comme pages du prince Juan, et immédiatement après les Rois Catholiques lui donnent le commandement d'une escadre à destination d'Española. Est-ce que tout cela ne dénote pas une entente préalable entre les deux frères ? On peut donc avancer que s'ils ne s'étaient pas vus depuis leur séparation à Lisbonne, ils étaient du moins restés en communication.

monarque n'a pu ni accepter ses propositions, ni l'engager à faire venir son frère en Angleterre ?

Cependant, la plupart des auteurs qui se sont arrêtés à ces faits ne les ont point jugés ainsi. En présence du témoignage si précis de Fernand Colomb et de Las Casas, confirmé par les déclarations répétées de Colomb même qui, à deux reprises différentes, a affirmé qu'il avait repoussé les offres de l'Angleterre (229), ils ont cru pouvoir admettre, que si la mission de Barthélemy n'avait eu aucune suite, c'est uniquement parce que le roi avait trop tardé à accepter les propositions qui lui étaient faites. Telle était l'opinion de Muñoz (230), de Washington Irving (231), de Roselly de Lorgues (232), de Tarducci (233) ; telle est en-

---

(229) Lettre sans date où il dit : *Per servir le Altezze Vostre io non ho voluto impacciarmi con Francia, ne con Inghilterra, ne con Portogallo, de quàli principi le Altezze Vostre videro le lettere per mano del dottor Viglialano* (Vilalon). « Pour servir Vos Altesses, je n'ai pas voulu m'engager avec la « France ni avec l'Angleterre, ni avec le Portugal, et Vos Altesses ont vu « les lettres des princes de ces pays par les mains du Dr Viglialano. » (F. COLOMB, fol. 35, recto, et LAS CASAS, Vol. I, p. 242. Voyez ci-dessus : *Sources*, n° 2.)

Dans une lettre de la fin d'août, il est encore plus catégorique : *Y respondi à Francia y à Inglaterra y à Portogal que para el rey é la reina, mis Señores, eran esas tierras e señorios* : « J'ai répondu à la France, à l'Angle- « terre et au Portugal, que ces terres et ces domaines étaient pour le roi et « la reine mes seigneurs. » (NAVARETTE, Vol. II, n° 137. *Raccolta, Scritti*. Vol. II, n° XXX. Voyez ci-dessus, *Sources*, n° 1.)

Dans sa lettre de mai 1505, il fait encore allusion aux propositions qu'il a repoussées, en disant qu'il a reçu des lettres d'invitation de trois princes. (LAS CASAS. Liv. I, ch. XXVIII, Vol. I, p. 218. *Raccolta, Scritti*, Vol. II, n° 59.) Une traduction entière de cette lettre est donnée dans nos *Etudes*, p. 360-370.

(230) *El rey de la Gran Bretaña que aceptase la empresa del descubrimiento.* (*Historia*, Liv. V, § 23, Vol. I, p. 226.)

(231) *An agreement was actually made with Bartholomew for the prosecution of the enterprise, and the latter departed for Spain in search of his brother.* (*Life and voyages*, etc., Liv. VIII, ch. I, Vol. II, p. 216. Edit. orig.)

(232) *Christophe Colomb*, Vol. I, p. 497. Éd. 1878.

(233) *Vita di Colombo*, Vol. I, p. 587, Éd. 1885.

core celle de Lazzaroni (234), d'Elton (235), de Payne (236) et de MM. Belgrano et Staglieno (237). Mieux inspiré, Markham n'admet pas l'histoire (238) et ainsi font Gaffarel (239) et Ch. K. Adams (240). D'autres se montrent plus réservés. Fiske donne les faits, mais ne se prononce pas (241) ; Harrisse, sans examiner la question, incline visiblement à rejeter l'histoire, car il met en relief les raisons qui militent contre son exactitude (242), et M. de Lollis, lui-même, qui a écrit que le récit des deux premiers biographes de Colomb ne peut être ébranlé par des écrivains postérieurs (243), admet que Barthélemy a pu n'avoir obtenu du roi que des promesses, ce qui, d'après lui, suffisait pour expliquer le langage de Colomb (244).

---

(234) *Il re l'accolse con bontà, gli piacque la proposta, e s'intavolò fra loro un trattato col quale Bartolomeo affrettavasi di ritornare a Lisbona.* (*Cristoforo Colombo.* Milano, 1892, Vol. II, p. 31.)

(235) *The career of Columbus.* Londres, 1892, p. 255.

(236) *The Age of Discovery*, dans *The Cambride Modern History.* Londres, 1902, Vol. I, p. 22.

(237) *Bartolomeo, dopo aver trattato con Enrico VII, passo in Francia.* (*Documenti* in *Raccolta*, p. 63.)

(238) *Life of Columbus*, p. 52.

(239) *Histoire de la Découverte de l'Amérique*, Vol. II, p. 157.

(240) *Christopher Columbus.* New-York, 1892, p. 42.

(241) *The Discovery of America*, Vol. I, pp. 406-407.

(242) *Christophe Colomb*, Vol. I, p. 116, note ; Vol. II, pp. 193-195.

(243) *Questo racconto, la cui probabilità non può essere scossa da attestazioni contrarie di storici posteriori* (*Illustrazione al Doc. LVIIII* in *Raccolta, Scritti*, Vol. II, p. CXXXVII). M. de Lollis fait allusion à Oviedo et à Gomara ; mais ce ne sont pas seulement les assertions de ces auteurs qui contredisent le récit des deux biographes de Colomb, c'est ce que dit Barthélemy lui-même et sa conduite postérieure à son départ d'Angleterre.

(244) M. de Lollis, toujours si ingénieux dans l'explication des faits pouvant porter préjudice à Colomb, remarque que s'il n'avait pas été sûr de ce qu'il disait, il n'aurait pas renvoyé les Rois Catholiques, comme il le fait, à des lettres que ceux-ci connaissaient et qui étaient entre les mains d'une personne également connue d'eux : le D[r] Villalon (*Op. cit.*, p. CXXXVIII). Il semble résulter de là, effectivement, que Colomb possédait des pièces qu'il regardait comme établissant ce qu'il avançait. Malheureusement ces pièces sont perdues et nous n'en connaissons pas le contenu. Il faut donc ima-

Ces réticences ou ces atténuations ne sont pas autorisées par les faits et le biographe de Barthélemy Colomb lui-même n'hésite pas à le reconnaître (245). Rien, en effet, ne permet de croire que le roi Henry VII ait prêté une oreille favorable aux propositions de Barthélemy et tout montre, au contraire, que ce dernier quitta l'Angleterre sans avoir rien accompli. Il ne faut donc pas craindre de dire, qu'ici encore, Colomb a altéré la vérité quand il écrit qu'il a refusé de s'engager avec l'Angleterre pour se consacrer tout entier aux Rois Catholiques. On a vu ci-dessus que c'est également à tort qu'il se vante d'avoir décliné les offres du Portugal ; on verra plus loin que ce qu'il dit du refus qu'il opposa aux avances de la France n'est pas mieux justifié (246).

IV. — En 1491 Colomb se proposait de passer lui-même en France et en Angleterre pour y offrir son projet.

On voit par les extraits des lettres de Colomb, cités au paragraphe précédent, qu'il a parlé à plusieurs reprises de ses rapports avec la France relativement à l'exécution de son plan.

---

giner qu'elles étaient de nature à contredire tous les faits qui montrent si clairement que Colomb n'a pas plus eu l'occasion de décliner les offres de l'Angleterre qu'il n'a eu celle de repousser les propositions du Portugal. Cela est bien difficile à admettre.

(245) NAVARRETE (D. Eustaquio Fernandez de), *Noticias de D. Bartolomé Colon*, dans la *Coleccion de Documentos ineditos para la Historia de España*, Madrid, 1850, Vol. XVI, p. 487.

(246) Eustaquio Navarrete admet l'imposture et cherche à l'excuser : « Les « injustices commises envers les Colomb les ont portés à mettre en relief « les services qu'ils ont rendus à la Castille. S'il était prouvé qu'ils ne les « avaient rendus à ce royaume que parce qu'ils n'avaient pas trouvé d'accueil « ailleurs, le mérite dont ils voulaient se glorifier diminuait beaucoup ; « c'est pourquoi il leur convenait de montrer que, s'ils avaient voulu servir « d'autres princes, la porte leur était ouverte. » (*Op. cit.*, p. 558.)

D'après le duc de Medina-Celi, chez lequel Colomb passa deux ans pendant son séjour en Espagne, ce serait dès l'époque de son arrivée du Portugal que le futur amiral aurait conçu ce dessein, et ce serait lui, Medina-Celi, qui l'aurait détourné de cela en le retenant chez lui (247). Mais Fernand Colomb nous dit que c'est quand son père désespérait de voir ses démarches réussir en Castille, qu'il résolut d'aller trouver le roi de France, auquel il avait déjà écrit à ce sujet. Si, là non plus, il n'était pas écouté, il se rendrait en Angleterre pour y retrouver son frère dont il n'avait aucune nouvelle (248). Ceci se passait en 1491 et c'est alors que, voulant prendre quelques dispositions relativement à son fils Diego qu'il avait laissé à la Rabida, il se rendit à ce monastère (249). Le récit de Las Casas s'accorde avec celui-ci. Colomb, nous dit l'évêque

---

(247) ... *Yo tove en mi casa mucho tiempo Cristobal Colomo, que se venia de Portogal, y se queria ir al Rey de Francia para que emprendiese de ir à buscar las Indias con su favor y ayuda.* « J'ai eu dans ma maison « Cristobal Colomo qui venait du Portugal et qui se proposait de se rendre « auprès du roi de France pour solliciter sa faveur et son appui dans son « entreprise des Indes. » (*Lettre du duc de Medina-Celi au grand cardinal d'Espagne*, en date du 19 mars 1493, dans NAVARRETE, *Viages*, Vol. II, p. 20. Le duc termine sa lettre en disant qu'il a gardé Colomb chez lui pendant deux ans et que c'est ainsi que sa découverte a été réservée à la Castille. Nous revenons ailleurs sur ce document qui soulève une question intéressante : celle de l'époque à laquelle Colomb séjourna chez ce grand seigneur.

(248) *Ma, dopo molte pratticche, vedendo, che non v'era modo di poter concludere, sicome ei bramava, in Spana, e che tardava troppo a dare effetto alla sua impresa, deliberó di andare à trovare il Re di Francia al quale già aveva scritto sopra questo, con proponimento, se quivi non fosse udito, di andar poi in Inghilterra a cercare il fratello, del quale non aveva novella alcuna.* « Mais, après beaucoup de pourparlers, voyant qu'il n'y avait aucun « moyen de conclure en Espagne, comme il le désirait, et qu'il tardait trop « à mettre son entreprise à exécution, il décida d'aller trouver le roi de « France, auquel il avait déjà écrit à ce sujet, avec l'intention, s'il n'était « pas écouté, d'aller en Angleterre retrouver son frère dont il n'avait aucune « nouvelle. » (*Historie*, ch. XII [*bis*], fol. 34.)

(249) Ceci, toujours d'après Fernand Colomb ; on verra à l'Étude suivante que cette manière d'expliquer la visite de Colomb à la Rabida soulève des objections.

de Chiapas, ayant échoué, tant auprès du duc de Medina-Celi qu'auprès des souverains, alla à la Rabida pour de là passer en France d'où il se rendrait en Angleterre, s'il n'était pas écouté du roi Charles, avec lequel il avait été en correspondance (250).

Ainsi, en 1491, au moment où Colomb se préparait à passer en France, il n'avait encore reçu aucune proposition ferme de ce pays, puisqu'il prévoyait le cas où il échouerait en y allant, et où il devrait se rendre en Angleterre pour y rejoindre son frère. Il faut donc que ce soit dans le court espace de temps compris entre l'arrivée ou plutôt le retour de Colomb à la Rabida, en octobre ou novembre 1491, et l'acceptation de son projet par la reine, vers janvier 1492, qu'il ait reçu les propositions qu'il se vante, à plusieurs reprises, d'avoir déclinées, parce qu'il entendait réserver à la Castille seule les terres qu'il voulait découvrir (251). Ce langage de Colomb n'aurait, en effet, aucun sens, s'il ne voulait dire qu'ayant pu s'engager ailleurs, alors qu'il était libre de le faire, il avait préféré se réserver afin de pouvoir contracter avec les Rois Catholiques, car si c'était après s'être lié avec eux qu'il avait agi de la sorte, le mérite qu'il veut s'attribuer n'existerait pas (252).

Quoi qu'il en soit, le gardien ou prieur de la Rabida, auquel Colomb fit connaître son dessein, le pria d'attendre pour y donner suite, le résultat d'une démarche qu'il ferait auprès de la reine. Colomb y consentit et la démarche ayant réussi, comme on le verra à la IVe Étude, il ne fut plus question pour le moment de négocier avec la France. Cependant les choses n'allèrent point tout d'abord aussi

---

(250) *Historia de las Indias*, Liv. I, ch. XXXI, Vol. I, p, 241.

(251) Voir les passages des lettres cités au paragraphe précédent.

(252) L'invraisemblance du langage tenu par Colomb à ce sujet a frappé M. Harrisse qui dit « qu'on ne saurait prendre à la lettre l'assertion que ses « refus furent motivés par la volonté de laisser à l'Espagne seule le mérite « et les profits de l'entreprise ». (*Christophe Colomb*, Vol. I, p. 336.)

bien qu'on s'y attendait, et un mois après, environ, Colomb se vit de nouveau congédié. Il reprit alors encore une fois le chemin de Cordoue, avec la volonté bien arrêtée, nous dit Las Casas, de passer en France (253). On verra qu'il fut rappelé avant de s'être éloigné beaucoup et qu'il obtint tout ce qu'il voulait, ce qui mit fin à toute velléité de sa part de porter ailleurs le grand dessein qu'il nourrissait.

En résumé, on doit admettre que Colomb eut réellement l'intention d'aller lui-même faire des offres de service à la France, et il y a tout lieu de croire que c'est ce qu'il aurait fait si les Rois Catholiques ne s'étaient pas décidés à accepter ses propositions. Mais, malgré ses affirmations répétées, toujours suspectes lorsqu'il s'agit de choses qui le touchent directement, et source unique de tout ce que son fils et Las Casas disent à ce sujet, il n'y a aucune preuve qu'il ait jamais engagé personnellement des négociations avec la France relativement à l'exécution de son dessein.

Seul, parmi les auteurs du temps dont les écrits sont antérieurs à la publication des *Historie*, Géraldini parle de cela; mais il était évidemment mal renseigné sur ce point, puisqu'il dit que Colomb alla lui-même en France (254), ce que nous savons être inexact. Oviedo, Gomara et Benzoni, qui écrivaient également avant que le petit livre de Fernand Colomb fût imprimé, gardent le silence à cet égard. Bernaldez et Pierre Martyr, qui tous les deux connaissaient personnellement notre Gènois, et qui nous ont donné de précieux renseignements sur lui et sur sa découverte, ignorent aussi ce fait important. Herrera, le premier parmi les historiographes espagnols, mentionne

---

(253) ...*Con determinada voluntad de pasarse à Francia* (*Historia*, *Loc. cit.*, p. 243). Les *Historie*, disent la même chose, en ajoutant que l'amiral. était bien décidé à ne pas retourner en Portugal bien que le roi lui eût écrit (Ch. XIII, fol. 36, recto).

(254) Géraldini, p. 203.

les rapports que Colomb auraient eus avec la France, mais il le fait dans les termes mêmes dont se sert l'auteur des *Historie*, publiées une trentaine d'années avant l'impression de son grand ouvrage (255), ce qui n'ajoute rien à ce que nous savions déjà.

Lors même, d'ailleurs, qu'il serait certain que des négociations de ce genre aient été engagées directement avec le roi de France par Colomb, il n'en résulterait pas qu'il avait reçu de ce monarque des propositions qui furent repoussées par lui. Les circonstances mêmes rapportées par les deux premiers biographes de Colomb ne permettent pas d'admettre qu'il a pu en être ainsi. Il faut donc conclure qu'ici encore Colomb en impose pour se faire valoir auprès des Rois Catholiques, et que l'occasion de repousser des offres venant de la France ne lui a pas plus été donnée que celle de décliner les propositions de l'Angleterre. On verra d'ailleurs au paragraphe suivant quel fut le résultat des démarches faites en France par Barthélemy.

V. — Séjour de Barthélemy en France.

On a vu au paragraphe III que Barthélemy Colomb avait échoué dans ses efforts pour faire agréer le projet de son frère en Angleterre et qu'il était ensuite passé en France. Nous ignorons à quel moment cela eut lieu ; mais ce ne peut être que quelques années après ses premiers rapports avec le roi Henry VII, qui datent de 1488, car il n'est pas vraisemblable qu'une négociation comme celle dont il s'était chargé se soit terminée en quelques mois. On sait que Colomb n'obtint une réponse du roi de Portugal et des Rois Catholiques qu'après plusieurs années de pourparlers et de sollicitations.

(255) *Historia General*, Dec. I, Liv. I, ch. VIII.

Fernand Colomb et Las Casas parlent, d'ailleurs, comme si le séjour de Barthélemy en Angleterre s'était prolongé jusqu'en 1492 ou 1493, puisqu'ils disent, l'un et l'autre, que c'est en passant par la France pour se rendre en Castille, avec les capitulations accordées par le roi Henry VII, que le roi Charles VIII lui donna l'heureuse nouvelle de la découverte de son frère et lui fit une gratification de cent écus, qui le mit en position d'aller le rejoindre (256). Nous savons que les choses ne se sont point passées ainsi, puisque le roi Henry VII n'accorda aucune capitulation à Barthélemy, qui n'a pu, par conséquent, se rendre en France dans le but de gagner ensuite la Castille pour donner connaissance à son frère d'une concession qui n'avait pas été faite. Nous avons vu d'ailleurs que Barthélemy dit lui-même que « comme il vivait auprès de Mme de « Bourbon, l'amiral son frère lui écrivit de venir servir « Leurs Altesses, ajoutant qu'il serait plus honoré et plus « avantagé (257). » Son séjour en France n'était donc point

---

(256) Pour le témoignage des *Historie*, voir le chapitre LX, fol. 120 et ci-dessus note 217. Le témoignage de Las Casas est plus circonstancié. « En « passant par Paris [pour aller rejoindre son frère], comme le bruit de la « découverte de ce nouveau monde s'y était déjà répandu, le roi de France « lui-même, Charles, que l'on appelait le têtu, lui apprit que son frère avait « découvert de grandes terres qui s'appelaient les Indes... Barthélemy Colomb « baisa les mains du roi de France et le remercia des bonnes nouvelles qu'il « avait bien voulu lui donner. Le roi lui fit remettre cent écus pour les frais « de son voyage » (Las Casas ajoute que Barthélemy se hâta de partir dans l'espoir de rejoindre son frère, mais qu'il arriva à Séville après le départ de celui-ci pour son second voyage. Il trouva toutefois les instructions que l'amiral lui avait laissées et il se rendit aussitôt à Valladolid, où se trouvait la cour, pour y conduire ses deux neveux. « C'était, dit Las Casas, au commencement de l'année 1494. » (*Historia de las Indias*. Liv. I, ch. 101, Vol. II, pp. 78 et 79.)

(257) *Dice que viviendo con madama de Borbon, el Almirante su hermano le escribió que viniese á servir á V. A. porque seria honrado y acrecendato*. (*Extracto de un espediente formado á peticion de D. Bartolomé Colon de resultas de su prision por el commandator Bobadilla*, in *Coleccion de Documentos ineditos para la Historia de Espana*. (Vol. XVI, Madrid, 1850, p. 559.) Voyez ci-dessus, *Sources*, n° 10.

passager quand il reçut cette communication de son frère; il habitait alors ce pays et y avait une situation, où il y exerçait sa profession, puisque son frère lui dit qu'il aura plus d'avantage à venir prendre du service auprès des rois Catholiques.

Que se soit par le roi Charles VIII, ou par une lettre de son frère, que Barthélemy apprit que la découverte des Indes était faite, cela importe peu; l'essentiel est que quand cette nouvelle lui parvint il était établi en France et en relation avec un personnage aussi considérable que Mme de Bourbon, qui venait d'être régente du royaume (258).

VI. — Démarches probables de Barthélemy en France ; témoignage d'André d'Albaigne qu'elles ne furent pas accueillies.

Il est évident que, dans les conditions qui viennent d'être indiquées, Barthélemy Colomb n'a pas dû s'abstenir de mettre en avant le projet de son frère dont il avait fait le sien, et pour la réussite duquel il s'était dépensé en efforts infructueux à Londres. La logique des choses veut qu'il en ait été ainsi.

On peut donc avancer que si le projet de Colomb a été soumis à la cour de France, c'est par Barthélemy, qui a dû profiter de la situation qu'il avait acquise auprès de Mme de Bourbon et des relations qu'il paraît avoir eues avec le roi Charles VIII, pour tenter auprès d'eux ce qu'il avait inutilement voulu faire en Angleterre. Ce serait alors

---

(258) Celle que Barthélemy appelle Mme de Bourbon était Anne de Beaujeu, fille aînée de Louis XI, épouse de Pierre de Bourbon, sire de Beaujeu, et régente du Royaume de 1483 à 1490, époque où son frère, Charles VIII, ayant atteint ses 20 ans, prit lui-même la direction des affaires. Cette identification a été faite par M. Harrisse (*Christophe Colomb,* Vol. II, pp. 194-195), et par M. Hamy dans son mémoire sur *Francisque et André d'Albaigne*, cité ci-après.

vers 1491 ou 1492, date approximative de son passage en France, qu'il faudrait placer ses démarches.

On peut aller plus loin; on peut admettre que c'est à ces démarches de son frère auprès de Mme de Bourbon ou auprès du roi Charles VIII, que Colomb faisait allusion quand il écrivait qu'il avait refusé les offres de la France (259). Ce n'était pas rigoureusement exact, c'était même le contraire de la vérité, mais Colomb était très porté à l'exagération et il n'y a pas à s'étonner qu'il se soit exprimé de la sorte.

Si les choses se sont ainsi passées, elles ont dû laisser quelques traces ; il y en a, en effet, et quoiqu'elles ne soient pas bien nettes il faut en tenir compte. La plus ancienne et la plus importante de ces traces se trouve dans un document, curieux à divers titres, découvert et publié de nos jours : *La Remontrance* d'André d'Albaigne, cosmographe lucquois au service de la France, dans la seconde partie du XVIe siècle (260). Dans cette *Remontrance*, adressée au roi de France et à Messieurs de son Conseil, cet Italien propose de se charger de l'exécution d'une entreprise de découverte maritime autrefois suggérée par son frère, Francisque (261), et, au cours de ses observations à ce

---

(259) Nous n'ignorons pas, et nous avons mentionné le fait plus haut, que Las Casas semble croire que Colomb, pendant tout le temps de son séjour en Espagne, resta sans nouvelles de son frère (*Historia*, ch. 101, Vol. II, p. 78). Mais outre que cette assertion ne se concilie pas avec celle de Barthélemy même que son frère lui écrivit à la cour de France, notre supposition n'implique pas nécessairement que Colomb était tenu au courant des démarches de son frère, car les deux lettres où il parle de ses rapports avec la France et avec l'Angleterre sont bien postérieures au retour de Barthélemy, qui dut nécessairement lui rendre compte de ce qu'il avait fait.

(260) Publiée dans le mémoire de M. Hamy : *Francisque et André d'Albaigne...* Voyez les *Sources*, n° 24.

(261) Après avoir longtemps habité la Rochelle où il laissa un frère qui s'y maria, Francisque passa en Portugal où il se lia avec le cosmographe Bartholomeu Velho qui, évidemment, possédait les indications sur la contrée qu'il s'agissait de découvrir. Cela résulte des documents mêmes et, notam-

sujet, il rappelle que Colomb s'était premièrement adressé à la France qui eut le tort de l'éconduire, ce qui l'obligea à s'adresser ailleurs (262).

Un critique autorisé, celui-là même auquel nous devons la publication de ce document, M. le Dr Hamy, s'est demandé si ce d'Albaigne n'aurait pas appris à la cour de France, de quelque personne qui, comme lui, s'intéressait aux découvertes et aux entreprises lointaines, que Colomb avait jadis fait des ouvertures au gouvernement de ce pays. La supposition est plausible en soi, car l'époque où on rappelait ainsi au roi un projet de découverte analogue à celui de Colomb, est précisément celle où l'on s'occupait en France d'entreprises maritimes lointaines, celles tentées au Brésil et en Floride, et si réellement Colomb fit des ouvertures à un roi français, on devait le savoir dans le milieu que fréquentait d'Albaigne. Dans ces conditions, il est possible que ce cosmographe ait été, comme le dit M. Hamy, l'écho de traditions recueillies à la cour du Louvre (263).

Mais n'a-t-il pu recueillir ce renseignement ailleurs ?

---

ment, d'une lettre de lui au roi de France, publiée par M. Souza Viterbo dans ses *Trabalhos nauticos dos Portuguezes nos seculos* XVI e XVII. Lisbonne, 1890, in-4°, pp. 30-36.

(262) Voici le passage entier : « Mais, sire, il est temps ou jamais d'en « prendre l'occasion par les cheveulx et de se ressouvenir de la faulte qu'on « feist de n'avoir creu Christoffe Colomb, lorsque s'estant par une singulière « providence et instinc de Dieu, premièrement adressé aux roys vos prédé- « cesseurs pour la descouverte de l'Occident qu'il avait conçeue en son es- « prit, et en estant, à leur grand malheur, esconduit, s'en alla à Gennes pro- « poser les mesmes à sa république, laquelle n'y pouvant bonnement entendre « parce que la saillie de la mer Méditerranée est incommode aux Genne- « nois, s'adressa au Roy d'Angleterre, lequel pareillement ne luy prestant « l'oreille, finalement se retira vers lesdicts roy et royne don Fernand et « dogna Ysabel qui exécutèrent son dessein, dont bien leur a pris au grand « dommaige, deshonneur et regret de la France à qui ce bien s'estait pre- « mièrement adressé, comme à la vérité il luy estait principalement destiné. » (*Remontrance*, in HAMY, *Francisque et André d'Albaigne*, p. 26.)

(263) HAMY, *op. cit.*, p. 13.

Dans ce cas la valeur de son information dépendrait de la source à laquelle il aurait puisé. S'il était démontré que sa *Remontrance* est antérieure à la publication de la vie de Colomb par son fils Fernand, cette circonstance donnerait à son témoignage sur ce point une grande vraisemblance, car avant 1571, date de la première édition des *Historie*, aucun document imprimé ne mentionne les rapports que Colomb aurait eus avec la France. Géraldini et Las Casas en avaient parlé, ainsi qu'on l'a vu ci-dessus, mais leurs écrits étaient encore enfermés dans des archives particulières inaccessibles à d'Albaigne et à ceux qui ont pu le renseigner. Malheureusement, cette indication décisive manque et les probabilités sont que la *Remontrance* date des vingt dernières années du XVI[e] siècle ; M. Hamy lui-même ne propose pas une date antérieure à septembre 1571 et admet qu'à la rigueur le document peut être des premiers mois de l'année 1582 (264). Or, dans l'un comme dans l'autre cas, le renseignement donné par d'Albaigne a pu être emprunté aux *Historie*, ouvrage dont la dédicace est datée du 25 avril 1571, et qu'un Italien qui s'occupait de découvertes maritimes a dû connaître aussitôt après sa publication.

Nous ne disons pas cependant qu'il en a été ainsi, parce qu'il est certain que d'Albaigne a eu d'autres sources d'information que ce petit livre vénitien. Ce n'est pas là, par exemple, qu'il a appris que Colomb s'était aussi adressé à Gênes, car le fait est inexact et Fernand Colomb ne le mentionne pas. Ce n'est pas non plus dans cet ouvrage qu'il a trouvé le renseignement, également erroné, que Colomb soumit son projet à l'Angleterre avant de le porter en Espagne, car les *Historie* disent précisément le contraire. Il est donc possible que d'Albaigne ait connu

---

(264) *Ibid.*, p. 18.

les faits qu'il mentionne par quelque tradition conservée à Lucque et en France dont, comme le suppose M. Hamy, il se serait fait l'écho (265).

VII. — Témoignages identiques de La Popellinière et de Lescarbot.

Le petit mémoire de d'Albaigne n'est pas le seul document du XVI[e] siècle où il soit question des propositions que Colomb aurait faites à la France. On trouve encore le fait mentionné dans les *Trois Mondes* de la Popellinière dont la première édition est de 1582 (266). Mais, comme l'a fait remarquer M. Hamy, ce prolixe et verbeux écrivain emprunte probablement ce qu'il dit à ce sujet à la *Remontrance* de d'Albaigne (267), car il ne semble pas avoir connu le livre de Fernand Colomb qu'il ne cite jamais, bien qu'il s'attache à nommer un grand nombre d'auteurs.

Après d'Albaigne et la Popellinière le plus ancien auteur qui ait mentionné le fait est Lescarbot (268). Nous le trou-

---

(265) Il faut dire cependant que d'Albaigne a pu emprunter le renseignement relatif à la démarche attribuée à Colomb auprès de Gênes à Ramusio, qui l'a donné en 1556, et à Benzoni qui l'a reproduit en 1565. Il a pu lire aussi dans Oviedo, imprimé depuis 1535, que Colomb s'était d'abord adressé à l'Angleterre ; mais ce qu'il n'a emprunté à personne c'est l'assertion que les propositions de Colomb furent repoussées en France. Exacte ou erronée cette information lui appartient en propre : personne ne l'a donnée avant lui.

(266) Popelinière (Le seigneur de la). *Les trois mondes*. A Paris, à l'Olivier de Pierre l'Huillier, rue Saint-Jacques, 1582, 8° et in-4°, avec une carte. Cet ouvrage est divisé en trois parties dont chacune a une pagination séparée.

Dans son avant-discours La Popelinière s'exprime ainsi : « La plupart des « princes chrétiens, le nostre sur tous, l'Anglais, le Portugais, l'Espagnol « mêmes n'avaient daigné prester seulement l'ouïe à l'ouverture que l'Italien « leur faisait. » (10° feuille non paginée.) Ailleurs il dit : « Mesme le roy de « France... non plus que le roy de Portugal... n'en firent état. » (*Op. cit.*, Liv. II, p. 5, recto.)

(267) *Op. cit.*, pp. 19 et sq.

(268) « Nous avons autrefois méprisé les offres de Christoffle Colomb et

vons ensuite dans Montesquieu qui ne déplore pas le refus de la France dans cette circonstance (269). Plus tard, Tiraboschi (270), Muñoz (271), Spotorno (272), Bossi, et d'autres répètent que la France eut communication du grand dessein de Colomb; mais tous disent qu'il ne fut pas agréé; seul Tarducci s'est hasardé à dire que la France et l'Angleterre avaient fait des avances à Colomb (273).

Ces derniers auteurs n'ont fait évidemment que copier les premiers ; mais en ce qui concerne La Popellinière et Lescarbot, il n'est pas impossible qu'ils aient eu connaissance par quelque document, aujourd'hui perdu, ou par la tradition, du refus de la France d'accueillir les ouver-

---

« maintenant (mais à tard) nous y avons du regret », dit Marc Lescarbot. (*Le bout de l'an, sur le repos de la France au Roy, par le Franc Gaulois*, 1618, sans lieu d'impression) (Apud HARRISSE, *Christophe Colomb*, Vol. I, p. 332, note.)

(269) « J'ai ouï plusieurs fois déplorer l'aveuglement du conseil de Fran« çois Ier qui rebuta Christophe Colomb, qui lui proposait les Indes. En vé« rité on fit peut-être par imprudence une chose bien sage. » (*Esprit des Lois*, Liv. XXI, ch. XXII.) Laharpe qui était affligé de la manie d'annoter les ouvrages qu'il ne comprenait pas, fait remarquer, cette fois, avec raison, que François Ier n'était pas né lorsque Colomb faisait ses propositions. (Note à l'Édition Didot, 1872.)

(270) Tiraboschi dit qu'on honora à peine de quelque attention les projets de Colomb en France. (*Storia della letteratura italiana*. Florence, 1807, Vol. VI, part. I, p. 238.)

(271) « Dédaigné par l'un et par l'autre [les deux ducs de Medina] il écri« vit à Louis XI, roi de France, pour proposer de négocier à Paris ; au cas « où il échouerait, il se proposait d'aller à Londres pour seconder les efforts « de son frère dont il n'avait pas entendu parler depuis longtemps. » (*Historia del Nuevo Mundo,* Madrid, 1793, 4°, Liv. II, § 27, p. 61.)

Muñoz copie ici les *Historie* avec une addition malheureuse : la mention du roi Louis XI, qui mourut en 1483, bien avant que Colomb ne quittât le Portugal et ne s'adressât aux ducs de Medina. Plusieurs auteurs ont été ainsi induits en erreur par lui, entre autres Avery qui écrit que Colomb « *had been in correspondence with Louis XI* ». (*A History of the United States*, Vol. I, p. 128.)

(272) *Codicé*, p. XX.

(273) Colomb, nous dit cet historien, avait reçu des rois de France, d'Angleterre et de Portugal, l'invitation de visiter leurs cours. (*Vita*, etc., Vol. I, ch. XI, p. 169.)

tures de Colomb, que d'Albaigne a enregistré le premier, et, dans ce cas, leur témoignage viendrait s'ajouter au sien. Il est constant, en tous cas, que les anciens auteurs français, à commencer par d'Albaigne, qui ont parlé des ouvertures faites à la France relativement à l'exécution de l'entreprise de Colomb, sont tous d'accord sur ce point qu'elles ne furent point accueillies. Seul Colomb et ceux qui s'en tiennent à la version donnée par les *Historie* et par Las Casas, version qui n'a d'autre source que Colomb lui-même, disent le contraire.

On voit par ce qui précède que si nous pouvons accepter le témoignage de Colomb, quand il dit que son projet fut soumis à la France, il n'en est pas de même de sa prétention d'avoir repoussé des avances que lui aurait faites cette puissance. Rien ne justifie une pareille assertion, que Colomb lui-même contredit indirectement par ses actes en se disposant à aller faire ses offres de service à la France, et éventuellement à l'Angleterre, au moment où la Castille allait se décider à traiter avec lui.

Nous n'avons pas ici à suivre plus longtemps Barthélemy Colomb dans sa carrière qui va désormais se confondre avec celle de son frère, dont il fut l'ami dévoué et le lieutenant fidèle, habile et énergique (274).

VIII. — Résumé de cette étude : Barthélemy a largement contribué à la formation des idées de son frère et celui-ci n'a eu à décliner aucune avance de l'Angleterre et de la France.

Nous pouvons maintenant résumer et conclure la partie de cette étude consacrée au rôle de Barthélemy Colomb

---

(274) Don Eustaquio Fernandez de Navarrete a donné dans la *Coleccion de documentos ineditos para la Historia de España*, Vol. XVI, pp. 485-574, une bonne notice biographique de ce Colomb, le plus capable peut-être de la famille, et M. Harrisse lui a consacré un chapitre substantiel de son grand ouvrage sur le Découvreur de l'Amérique, Vol. II, pp. 183-210.

dans la période de la formation et de la présentation du projet de son frère.

L'assertion de Gallo que ce jeune frère de Colomb lui suggéra l'idée du projet qui fut successivement présenté à diverses puissances, ou tout au moins contribua à sa formation, n'a rien d'invraisemblable et semble au contraire justifiée par ce que nous savons aujourd'hui des sources particulières d'information de Gallo et par les démarches que fit Barthélemy pour faire accepter ce projet.

Le projet que Barthélemy présenta à l'Angleterre de la part de son frère était exposé et expliqué par une carte dressée par Barthélemy lui-même, et ce que nous savons de cette carte montre qu'il s'agissait de découvrir des terres nouvelles et non d'aller aux Indes par l'Ouest.

Contrairement à ce que disent Colomb et ses deux premiers biographes d'après lui, son projet ne fut point agréé en Angleterre et Barthélemy quitta ce pays pour passer en France sans avoir rien obtenu.

Il est possible, vraisemblable même, que Barthélemy présenta ce projet à la cour de France ; ce que nous savons de ses démarches en Angleterre dans l'intérêt de son frère et la position qu'il avait acquise auprès de Mme de Bourbon autorisent cette supposition. Mais il n'existe ni preuve ni indication quelconque qu'il réussit mieux à Paris qu'à Londres. Tous les faits connus et tous les témoignages recueillis à ce sujet, en dehors de ceux qui sont d'origine colombienne, impliquent le contraire.

L'assertion de Colomb qu'il repoussa les offres de l'Angleterre et de la France pour rester libre, le cas échéant, de contracter avec la Castille, est contraire à la vérité. Si elle était vraie il n'aurait pas gardé jusqu'à la dernière heure l'espoir de gagner ces puissances à sa cause en se rendant lui-même auprès d'elles.

TROISIÈME ÉTUDE

COLOMB A LA COUR DE CASTILLE

PRÉSENTATION, EXAMEN ET REJET DE SON PLAN.

SES RAPPORTS

AVEC BEATRIX ENRIQUEZ ET AVEC LE ROI JOÃO II

1485-1490

INTRODUCTION A LA TROISIÈME ÉTUDE

Les sources d'information relatives à cette partie de la vie de Colomb que nous allons maintenant étudier, sont assez abondantes. Outre Colomb lui-même, dont nous avons plusieurs écrits relatifs à cette période, et ses deux biographes, qui restent, malgré tout, nos principaux et meilleurs guides pour la même époque, nous possédons, dans les chroniqueurs espagnols du temps, comme Oviedo, Bernaldez, Gomara, Pierre Martyr, Garibay et quelques autres, ainsi que dans les documents officiels, diplomatiques, judiciaires et administratifs, d'abondants et précieux renseignements qui souvent, complètent et corrigent ceux d'origine colombienne.

Cependant, malgré la richesse relative de ces différentes sources d'informations, elles ne sont pas sans lacunes et ne fournissent pas toujours des indications de tout repos. Le critique est obligé d'en faire usage avec la plus grande circonspection, tant il est difficile, dans nombre de cas, de les concilier entre elles et avec les faits acquis.

En raison de la variété des faits et des questions qu'embrasse cette troisième étude, nous indiquons les principales sources d'information en tête de chaque chapitre. Les autres qui sont en assez grand nombre, seront mentionnées aux notes.

CHAPITRE PREMIER

L'ARRIVÉE DE COLOMB EN ESPAGNE ET SON PREMIER SÉJOUR A LA RABIDA LA QUESTION PEREZ-MARCHENA

1485

SOURCES D'INFORMATION

1. Fernand **Colomb**, chap. XII ; **Las Casas**, Liv. I, ch. XXIX. — **Herrera**, Dec. I, Liv. I, ch. VI.

Les premières et les plus complètes informations que nous ayons sur cette phase de la vie de Colomb viennent de ses deux premiers biographes. Comme toujours, Las Casas met largement à contribution son prédécesseur et Herrera suit l'évêque de Chiapas.

Ici, la tradition colombienne, dont ces trois auteurs sont les organes, semble s'appuyer sur des renseignements précis. Les auteurs et les documents suivants, qui datent d'une époque où la tradition colombienne n'était pas encore entièrement formée et accréditée, donnent des informations ayant en grande partie une autre origine.

2. OVIEDO. — **Historia General**, 1535, Liv. II, ch. IV.

Ce chapitre est entièrement consacré à l'arrivée et au séjour de Colomb en Espagne. Oviedo, qui connut le découvreur, ainsi que des membres de sa famille, et plusieurs de ses compagnons, est un témoin précieux ; contrairement à ce que plusieurs auteurs modernes ont dit, Roselly de Lorgues, notamment, il n'est nullement prévenu contre Colomb dont il parle, avec éloge, mais avec indépendance. Fernand Colomb et Las Casas ne l'aimaient pas.

3. GOMARA. — **La Historia de las Indias, 1554.** Chapitres XIV et XV.

Cet auteur, un peu décrié parce qu'il manque de critique, ce qui est, d'ailleurs, le défaut de tous les chroniqueurs du temps, est généralement très bien renseigné. Ses chapitres XIV et XV sont du plus grand intérêt et contiennent des informations qui ne peuvent avoir été empruntées à aucun autre des auteurs du temps.

4. FERNANDEZ ou HERNANDEZ (Dr Garcia). — **Sa déposition sur l'arrivée et le séjour de Colomb à la Rabida.** Palos, 1er oct. 1515.

Navarrete, Vol. III, pp. 561 et 562; texte fragmentaire et inexact à certains égards. Pleitos de Colon, Vol. II, pp. 191-194 ; texte complet et scrupuleusement conforme aux manuscrits originaux. Texte et traduction française à l'Appendice.

Ce médecin, que le greffier qui prit sa déposition appelle Ferrando, mais qui signe Fernandez, habitait Palos et était en relations d'amitié avec les religieux du couvent de la Rabida, où il vit Colomb et s'entretint avec lui. Dans les procès que Diego Colomb fit à la couronne en revendication de ses droits sur la région de Paria, dont la découverte était contestée à son père, il fut cité par le fiscal et raconta l'arrivée de Colomb à la Rabida avec son fils. Mais son témoignage, qui est un peu décousu et qui semble viser à l'effet plutôt qu'à l'exactitude, ne laisse pas voir à quelle époque il place le fait, et les auteurs modernes l'ont interprété différemment. Les opinions contradictoires exprimées à ce sujet, sont discutées au chapitre 1er de cette Etude. Navarette a consacré à cette déposition une de ses érudites *Observaciones* (Vol. III, pp. 196-604).

5. **Déposition de Juan Rodriguez Cabuzedo.** Moguer, 1er oct. 1515.

Navarrete, Vol. III, p. 580. — Pleitos, Vol. II, pp. 17-18. texte complet. — Voir aussi les dépositions De Andres del **Corral**. Saint-Domingue, 12 juin 1512 (Pleitos, Vol. II, pp. 116-117). — De Arias Perez **Pinzon**. Palos, 1er oct. 1515 (Pleitos, Vol. II, p. 229). — De Alonzo Velez **Allid**. Palos, 1533 (Dans Duro: Colon y Pinson; informe, etc., p. 232).

Ces dépositions donnent des renseignements sur les rapports

de Colomb avec les religieux de la Rabida, particulièrement avec le P. Juan Perez, ainsi qu'avec les Pinzon.

6. COLOMB (Christophe). — **Fragment de lettre aux Rois Catholiques**. Haïti, vers 1498 ou 1500.

LAS CASAS, Liv. I, ch. XXXII, p. 250. *Raccolta, Scritti*, Vol. II, nº XVII, p. 41.

C'est le seul écrit de Colomb où il nomme Marchena. Nous ne connaissons cette lettre que par l'extrait qu'en donne Las Casas.

7. — **Lettre aux Rois Catholiques**. Haïti, 1498.

NAVARRETE, Vol. I, p. 242 et sq. *Raccolta, Scritti*, Vol. II, nº XVI, p. 27. Trad. française dans *Relations des quatre voyages*, Vol. III, p. 1 et sq. ; anglaise par Major : *Select letters*, p. 184-168.

C'est dans cette lettre, où il rend compte de son troisième voyage et où il s'explique sur son système cosmographique, que Colomb parle des deux moines qui seuls l'ont toujours encouragé.

8. — **Memorial de Agravios** del almirante, 1501?

Duchesse d'ALBE : *Nuevos autografos*, pp. 25-28. Reproduction autographique avec transcription et traduction anglaise dans THACHER, *Colombus*, Vol. III, pp. 185-190.

Ce document, qui fait partie des Archives de la maison d'Albe, est entièrement écrit de la main de Colomb, mais paraît être une copie d'un mémoire rédigé pour lui exposant ses griefs et les raisons qu'il avait de se plaindre de la manière dont les engagements de la couronne envers lui étaient tenus. On doit donc le considérer comme l'expression des sentiments mêmes de Colomb. C'est un document précieux à divers titres ; il figure ici à cause de la mention du P. Juan Perez qu'on y trouve.

9. **Rois Catholiques.** — (Lettre des) à Colomb, 5 sept. 1493, relative à Marchena.

NAVARRETE, Vol. II, nº 71, p. 108. — *Documentos ineditos*, Vol. XXX, p. 211-215.

10. **Rois Catholiques.** — Lettre du 5 sept. 1493, relative à

un religieux qui devait accompagner Colomb à son second voyage.

Documentos ineditos. Vol. XXX, p. 219, et aussi dans un article du P. Fita (*Boletin de la Real Academia de la Historia,* Vol. XIX, p. 193).

11. REMON (Le P. F. Alonso). — **Historia general de la Orden de Nuestra Senora de la Merced Redencion de Cautivos.** Madrid, 1618, in-fol.

Le P. Remon était chroniqueur et prédicateur de son ordre et en position d'être bien renseigné sur les personnes et les choses ayant un caractère religieux. C'est lui qui fait de Marchena un Portugais.

I. — Colomb fuyant Lisbonne avec son fils Diego se rend à Palos (1485).

Nous allons maintenant revenir à Colomb que nous avons quitté au moment où il abandonnait le Portugal pour toujours, accompagné de son fils Diego, alors encore enfant.

Nous avons vu que ce départ eut lieu vers la fin de l'année 1484 ou, peut-être, au commencement de l'année suivante, et que l'intention de Colomb était d'aller proposer son projet aux Rois Catholiques, au service desquels nous le verrons entrer peu de temps après.

Comment s'éloigna-t-il du Portugal ? Quelle route prit-il pour se rendre en Castille, et où y aborda-t-il pour la première fois ? Ces questions, bien que secondaires, ne sont pas sans intérêt et nous pouvons nous y arrêter un peu.

Ni Fernand Colomb ni Las Casas ne disent comment le futur amiral fit ce voyage ; mais les auteurs modernes ont cherché à suppléer à leur silence sur ce point. C'est par terre et à pied, nous disent les uns, que Colomb se rendit

en Castille (1) ; c'est par mer qu'il y alla (2), nous assurent plusieurs autres. En réalité, ni les uns ni les autres ne le savent, parce qu'il n'y a aucun témoignage contemporain relatif à ce fait. Il y a cependant les vraisemblances et elles sont contraires à la supposition que Colomb qui était accompagné d'un enfant de cinq ans au plus, ait pu faire un pareil voyage à pied. Il semble bien plus probable que lui, qui vivait dans la compagnie des gens de mer et qui était lui-même navigateur, soit parti à bord d'un navire de commerce devant toucher à quelque port d'Espagne, et c'est le sentiment de la plupart des auteurs.

Il y a aussi des divergences d'opinion sur le lieu où Colomb se rendit tout d'abord. Se fondant sur le témoignage d'Oviedo qui, cependant, n'est pas très explicite sur ce point, quelques critiques ont pensé que Colomb passa directement de Lisbonne à Séville (3). D'autres, s'appuyant sur la déposition tardive d'un médecin de Palos, dont il sera question plus loin, qui dit que lorsque, Colomb s'ar-

---

(1) Parmi ceux-là nous trouvons Asensio, et sir Clements R. Markham. Le premier dit que Colomb « allant à pied, pénétra en Espagne — *y caminando à « pié... penetró en España*, — se dirigeant vers le bourg de Palos » (*Cristoval Colon*, Vol. I, p. 80). Le second écrit : *He set out on the long journey with his little son penniless and on foot.* (*Colombus*, p. 36.) BURKE. *History of Spain*, a exprimé la même opinion, Vol. I, p. 109. Cette opinion n'a d'autre base que le fait que Colomb était à pied quand il s'arrêta à la Rabida avec son enfant, mais il ne suit pas de là qu'il avait fait ainsi toute la route depuis Lisbonne.

(2 C'est ce que pensent les auteurs suivants : HERRERA, Dec. I. Liv. I, ch. VII ; D'AVEZAC, *Canevas...* p. 55 : ROSELLY DE LORGUES, *Christophe Colomb*, Vol, I, p. 120 ; RUGE, *Colombus* p. 90 ; BUDINGER, *Acten zu Colombus*, p. 51 ; LAZZARONI, *Christoforo Colombo*, Vol. I, p 58 ; HARE, *A Quen of Spain*, p. 236.

(3) Oviedo dit que Colomb, ayant résolu de passer en Castille, arriva à Séville : *determinó de irse e Castilla, y llegado á Sevilla* (*Historia general*, Liv. II, ch. IV, Vol. I, p. 19), mais cela ne veut pas dire, nécessairement, qu'il venait en droite ligne de Lisbonne. Un critique espagnol auquel on doit un excellent petit livre sur Colomb, le professeur Ferré, en a cependant jugé ainsi : *De Lisboa Colon se vinó directamente á Sevilla*, écrit-il. (*El Descubrimiento de America*, etc., p. 82.) Altamira pense de même (*Hist. de España*, Vol. II, p. 386). Si cela veut dire que Colomb ne s'arrêta pas en route, même à Huelva, on se demande ce que le jeune Diego devint alors.

rêta à la Rabida il se rendait à Huelva, ont pensé que cette capitale du comté de Niebla était sa destination originelle (4). Enfin, comme il y a des raisons de croire que dès son arrivée en Castille, ou peu de temps après, Colomb se trouva en rapports avec le duc de Médina-Celi, on a supposé que c'est au port de Santa-Maria, qui faisait partie des domaines de ce duc, qu'il aborda (5).

Ce ne sont là, toutefois, que des suppositions, et nous avons des témoignages authentiques qui les contredisent formellement, en désignant Palos comme étant le port de Castille où Colomb se rendit. D'abord, celui du fils même du découvreur, qui nous dit que lorsque l'amiral entra en Castille il laissa son fils Diego à un « monastère de Palos appelé La Rabida » (6). Ensuite, celui de Las Casas qui est plus explicite et qui donne une raison plausible pour laquelle Colomb se serait rendu à Palos, celle qu'il « avait sans doute des connaissances parmi les marins de « la localité » (7). En dernier lieu, enfin, Gomara déclare, catégoriquement, que « Colomb s'éloigna de Lisbonne et s'en vint à Palos de Moguer » (8).

Devant ces trois témoignages, émanant de sources autorisées et auxquelles on ne peut opposer que des supposi-

---

(4) Markham, *Colombus*, p. 36 ; Burke, *History of Spain*, Vol. I, p. 109 ; Lazzaroni, *op. cit.*, Vol. I, p. 58 ; Young, *Christopher Colombus*, Vol. I, p.90 ; Coll, *Colon y la Rabida*, pp. 183-185 : Cappa, *Colon y los Espagnoles*, p. 9.

(5) C'est la manière de voir de Pinilla, *Colon en España*, p. 104, et de Ruge, *Colombus*, p. 79 ; elle est fondée sur la lettre du duc de Medina Celi qui sera citée plus loin et qui peut donner lieu à cette interprétation.

(6) *E lo Ammiraglio entró in Castiglia à far la esperientia della sorte, che gli era apparecchiata. Lasciato adunque il figliuolo in un monasterio di Palos, chiamata la Rabida.* (F. Colomb, *Historie*, ch. XII, fol. 32 recto.)

(7) *Dió consigo en la villa de Palos, donde quizá tenia cognoscimiento con alguno de los marineros de alli.* (Las Casas, Liv. I, ch. XXIX, Vol. I, p. 227.)

(8) *Y asi se embarcó en Lisbona y vinó a Palos de Moguer.* Gomara, *Historia*, ch. XV, fol. 19 verso, éd. 1554. Il est à remarquer que Gomara n'a pu prendre ce renseignement ni dans Oviedo, où il ne se trouve pas, ni chez Fernand Colomb ou Las Casas dont les ouvrages n'étaient pas alors connus.

tions, la critique ne doit pas hésiter : c'est par le petit port de Palos, qu'il devait plus tard illustrer en en faisant le point de départ de sa grande entreprise, que Colomb, fuyant le Portugal, pénétra, pauvre et inconnu, dans ce royaume de Castille, auquel il allait bientôt donner un monde nouveau (9).

La date de cet événement, si gros de conséquences inattendues, est très controversée. Les auteurs hésitent entre les années 1484, 1485 et 1486. Ceux qui s'en tiennent aux données des *Historie* placent le fait à la première de ces dates ; ceux qui s'en rapportent plutôt à Las Casas s'attachent à la seconde date (10).

Une troisième manière de voir vient d'une assertion de Colomb lui-même qui dit, dans son journal de bord, que le 20 janvier 1493 il y aura sept ans qu'il était au service

---

(9) Un auteur espagnol qui a étudié sérieusement cette phase de la vie de Colomb, le P. Coll, a contesté que son dessein était d'aller à Palos ; mais il se fonde pour cela sur un texte fautif de la déposition du médecin Garcia Fernandez. D'après le texte de Navarrete (*Viages*, Vol. III, p. 561), ce médecin aurait dit que Colomb *viniendo à la arribada* avec son fils, se rendit à pied à la Rabida. Comme le mot *arribada*, arrivée, a dans le langage nautique un autre sens, celui de faire relâche, la phrase signifierait, d'après le P. Coll, qu'une avarie éprouvée par le navire de Colomb l'aurait obligé à relâcher à Palos où il ne se proposait pas d'aller, sa destination étant Huelva. (*Colon y la Rabida*, pp. 191-192, édit. 1893.) Mais le texte authentique de cette déposition, publié avec une scrupuleuse exactitude par l'Académie d'Histoire de Madrid, porte *Rabida* au lieu de *Arribada*. Voici la phrase entière : *Don Cristobal Colon viniendo á la Rabida con su hijo Don Diego, ques agora almirante ; a pie, se vinó à la Rabida.* (*Pleitos de Colon*, Vol. II, p. 191).

Le P. Coll, qui aura compris que son interprétation avait quelque chose de forcé, la justifie par la remarque que la vraie philosophie de l'histoire reconnaît l'intervention du surnaturel dans les grands événements humains, de sorte que l'avarie qui fit relâcher Colomb à Palos doit être considérée comme l'action de la Providence qui voulut ainsi récompenser le peuple espagnol de 800 années de luttes contre les sectateurs de Mahomet. (*Ibid.*, p. 192.) L'opinion que c'est par suite d'un naufrage que Colomb aborda à Palos est également soutenue par le professeur Ibarra. (*D. Fernando el catolico*... p. 37.)

(10) Voyez ci-dessus, IIe ÉTUDE, ch. I, § 15.

des Rois Catholiques, ce qui nous reporte au 20 janvier 1486 (11). Plusieurs auteurs, et non des moins autorisés, ont pensé que Colomb avait voulu indiquer ainsi la date de son arrivée en Espagne (12) ; mais c'est là une interprétation bien difficile à soutenir. Outre que le langage même dont se sert Colomb ne la confirme pas (13), elle ne se concilie pas non plus avec le fait, sur lequel on est d'accord aujourd'hui, que c'est à la fin de l'année 1484 ou dans les premiers mois de l'année 1485, au plus tard, que notre Génois quitta Lisbonne pour l'Espagne. S'il n'y arriva que le 30 janvier 1486, qu'a-t-il fait dans l'intervalle ? Cela pouvait encore s'expliquer quand on supposait qu'il était allé à Gênes ou à Venise avant de passer en Castille, mais la critique a définitivement écarté cette supposition. Colomb était parti du Portugal pour se rendre directement en Castille, et il n'y a aucun motif de croire que, dans les conditions où il fit ce voyage, accompagné d'un enfant de 4 ou 5 ans, il mit six ou huit mois pour aller de Lisbonne à Palos, ou à tout autre port de l'Andalousie, qu'on pouvait atteindre en deux ou trois jours.

Nous croyons donc que la date du 20 janvier 1486 que mentionne Colomb est celle de laquelle il comptait son entrée au service des Rois Catholiques (14) et que c'est à la fin de l'année 1484, ou tout au commencement de l'année suivante qu'il arriva en Castille avec son fils Diego.

---

(11) Colomb, *Primer Viage*, in Navarrete, *Viages*, Vol. I, et in *Raccolta*, *Scritti*, etc., Vol. I, sous la date 14 janvier 1493.

(12) Voyez : Gaffarel, *Hist. de la déc. de l'Amérique*, Vol. II, p. 73 ; Altolaguirre, *Cristobal Colon*, p. 408.

(13) La phrase sur laquelle on s'appuie pour justifier cette interprétation porte : *Despues que yo vine á les servir*, ce qui veut dire : « depuis que je suis à leur service », ou, si l'on tient au mot à mot, « depuis que je suis venu me mettre à leur service », mais qui ne saurait signifier, sans forcer le sens des mots : depuis que je suis venu en Espagne pour me mettre à leur service.

(14) Voyez sur ce point le ch. III, § 3 de la présente Étude.

II. — Colomb va de Palos à la Rabida. Le témoignage de Garcia Fernandez.

Le premier lieu où nous trouvons Colomb, après son arrivée à Palos, est un couvent de moines franciscains, dédié à Sainte-Marie, connu sous le nom de La Rabida, et situé à environ quatre kilomètres au sud de Palos.

Plusieurs critiques modernes ont contesté que Colomb soit allé à cette époque à ce monastère et placent le fait quelques années plus tard. Mais, bien que les raisons avancées à l'appui de cette thèse soient plausibles, on ne voit pas comment elles pourraient prévaloir contre les témoignages de Fernand Colomb, de Las Casas et de Gomara, qui disent, tous les trois, que de Palos Colomb passa à la Rabida. Le premier ne mentionne qu'incidemment la visite de son père à ce couvent ; mais en disant qu'il y laissa Diego, à son arrivée en Castille (15), il constate néanmoins le fait d'une manière bien nette. Le témoignage de Las Casas, déjà mentionné ci-dessus, est plus circonstancié, car il cherche un motif à cette visite et se demande si Colomb ne connaissait pas « quelque religieux « de Saint-François du Monastère de Sainte-Marie de la « Rabida situé hors de la ville » (16). Quant à Gomara, il ne nomme pas, il est vrai, le couvent de la Rabida, mais il nous dit, ce qui revient au même, qu'à son arrivée en Castille, Colomb « communica avec le frère Juan Perez de « Marchena, cosmographe, moine de l'ordre de Saint-« François, auquel il fit part de ses projets » (17).

---

(15) Voir ci-dessus § I, note 6.

(16) *Algunos religiosos de Sant Francisco, del monasterio que se llama Santa Maria de la Rabida que esta fuera de la villa.* (Las Casas, *Historia de las Indias*, Liv. I, chap. XXIX, Vol. I, p. 27.)

(17) *Fray Juan Perez de Marchena, frayle franciscano en la Rabida cosmographo y humanista, a quien en puridad descubrio su coraçon.* (Gomara, *Historia*, ch. XIV, feuillet 19 verso, édit. 1554.)

A ces trois témoignages, auxquels il faut ajouter celui de Herrera (18), on en oppose un, très important, mais non très explicite, et qui peut être interprété de différentes manières : celui du médecin Garcia Fernandez, nommé ci-dessus, qui fut appelé en 1515 à donner son témoignage dans l'enquête instituée par Diego Colomb à l'appui de ses revendications contre la couronne, qui contestait quelques-unes des découvertes de son père (19). Ce médecin habitait Palos quand Colomb y organisa sa grande entreprise, il l'avait vu à la Rabida même et son très curieux témoignage est passé depuis dans toutes les histoires du grand navigateur. Colomb, déclare-t-il, voyageait à pied avec son petit garçon Diego ; il s'arrêta à la Rabida et demanda au portier du couvent du pain et de l'eau pour son enfant. Un des moines, le père Juan Perez, voulut s'entretenir avec lui et voyant à son accent, ainsi qu'à son air qu'il était étranger, l'interrogea avec bienveillance, et apprit ainsi qu'il revenait découragé de la cour de Son Altesse, où on avait repoussé ses propositions, en les tournant en dérision, et qu'il se rendait à Huelva, chez son beau-frère Molyart. Perez, intéressé par ce récit, envoya chercher le témoin, qui était son ami et qui se connaissait un peu en cosmographie, et tous trois s'entretinrent alors avec Colomb de l'entreprise qu'il méditait. Séduit par ce qu'elle avait de grandiose, Perez résolut d'en écrire à la reine, dont il avait été le confesseur ; il le fit immédiatement, et sa lettre eut tout l'effet qu'il en attendait. La reine manda aussitôt Colomb, auquel elle envoya au préalable 20.000 maravedis, et fit ensuite droit à toutes ses demandes (20). Ce serait ainsi que le grand

---

(18) Décade I, Liv. I, ch. VII. Zuñiga dit la même chose.

(19) Voyez sur ce document les *Sources*, n° 4.

(20) Déposition de Fernandez, in *Pleitos de Colon*, Vol. II, pp. 191 et sq. et ci-après à l'Appendice.

dessein de Colomb aurait été accepté et mis ensuite à exécution.

Il est clair que, pris dans son ensemble, ce récit, dont nous discuterons plus loin la vraisemblance, se rapporte à l'époque qui précéda immédiatement l'acceptation des propositions de Colomb par les Rois Catholiques, puisque ce sont les démarches des moines de la Rabida, ainsi qu'on le verrra dans une autre Étude, qui déterminèrent cette acceptation. Aux termes de ce récit, ce serait donc en 1491 que Colomb se présenta à la Rabida avec son petit garçon; il y était inconnu et, par conséquent, c'était la première visite qu'il y faisait. C'est ainsi que l'ont entendu Harrisse, Pinilla, de Lollis et quelques autres (21).

Mais si les choses se sont passées de cette manière la version de Fernand Colomb et de Las Casas est erronée et il faut la rejeter entièrement. Colomb, dans ce cas, ne serait pas parti de Lisbonne pour Palos, et de Palos il ne se serait pas rendu à la Rabida avec son fils, comme ils le disent l'un et l'autre, et comme le dit aussi Gomara qui, pour les raisons indiquées, n'a pu leur emprunter ces faits. Il est difficile de s'arrêter à cette conclusion. Fernand Colomb et Las Casas ne peuvent pas avoir été mal renseignés en pareille matière. L'un et l'autre connaissaient la déposition de Fernandez (22) et ils n'auraient pas

---

(21) Navarrete est le premier qui ait exprimé cette opinion qu'il a très habilement développée dans son *Observacion sobre la declaracion que diò el fisico Garcia Fernandez*, in *Viages*, Vol. III, pp. 596 et sq. MM. Harrisse et Pinilla l'ont reprise l'un, dans son *Christophe Colomb*, l'autre, dans *Colon en España*, et elle a été successivement adoptée depuis, par Lollis, par Fiske, par Velez et d'autres.

(22) Aucun doute en ce qui concerne Las Casas, qui cite cette déposition et la critique sur certains points. Fernand Colomb ne la cite pas ; mais comme il était l'inspirateur de son frère Diego, qu'il soutenait et dirigeait dans ses revendications contre la couronne, il est impossible qu'il n'ait pas connu cette déposition, l'une des plus importantes de celles faites à l'appui de ces réclamations.

écrit ce qu'ils ont écrit, s'ils n'avaient su que sur ce point elle était erronée.

Cette déposition, si circonstanciée qu'elle soit, n'est pas, d'ailleurs, tellement claire et précise qu'il faille absolument la prendre au pied de la lettre. On peut admettre que Fernandez, qui était un familier de la Rabida, a connu la visite mentionnée par Fernand Colomb et par Las Casas et qu'il l'a confondue, dans son témoignage, donné vingt-deux ans après l'événement, avec celle que Colomb fit plus tard à ce monastère. Cette supposition, que Washington Irving fit le premier il y a bien des années (23), a été reprise par plusieurs critiques qui ont relevé dans la déposition du médecin de Palos des particularités difficilement explicables, si elles se rapportent à un seul événement et qui dénotent, sûrement, un certain désordre dans les souvenirs de ce témoin.

C'est ainsi, par exemple, qu'après avoir dit qu'il était présent lorsque Colomb frappa à la porte du monastère et lorsque le P. Perez s'entretint avec lui, il déclare un peu plus loin, que le franciscain l'envoya chercher pour entendre ce que le voyageur disait (24). On remarque encore que, d'après ce récit, le P. Perez aurait vu à l'aspect et au langage de Colomb qu'il était étranger, observation qui se comprend très bien si notre visiteur arrivait en Espagne où il n'avait jamais habité, mais qui ne s'entend guère si on l'applique à un homme qui revenait de Séville, de Cordoue, de Salamanque et d'autres villes où pendant cinq années il avait suivi la Cour, et qui s'était tellement habitué à la langue espagnole qu'il n'a jamais écrit que dans cette seule langue. On a aussi relevé que

---

(23) *Life of Colombus*, Vol. I, Liv. II, chap. I, note p. 96, éd. orig.

(24) *Y que estando alli ende este testigo... envió a llamar a este testigo.* (*Pleitos*, Vol. II, pp. 191 et 193) Voyez sur cette objection Cappa, *Colon y los espagnoles*. p. 348, et Asensio, *Cristobal Colon*, Vol. I, pp. 255-256.

Colomb, parlant de la Cour d'où il venait, dit qu'on y écarta ses propositions en prétendant que des navires avaient été souvent envoyés pour explorer les mers lointaines et qu'on n'y avait rien trouvé (25), expressions qui ne peuvent s'appliquer qu'aux expéditions faites en Portugal, où l'on avait réellement tenté des découvertes, tant à l'ouest qu'au sud, et non à la Castille, qui, alors, n'était pas encore entrée dans la voie des explorations maritimes (26).

Cette remarque et d'autres que l'on peut faire à ce sujet (27), donnent une grande vraisemblance à la suppo-

---

(25) *Que tantos tiempos acá se avian probado e puesto navios en la buscar é que todo era un poco de ayre* : qu'on avait bien des fois mis cela à l'épreuve en envoyant des navires pour faire des recherches et que de tout cela il n'est que du vent. (*Pleitos*, Vol. II, p. 192 et ci-après à l'appendice.)

(26) Lazzaroni voit là une preuve que Colomb parlait du Portugal : « Un « pareil langage n'aurait pu être tenu par rapport à l'Espagne, complète- « ment étrangère à l'aventureuse navigation de l'Atlantique ; il en était au- « trement du Portugal qui s'était consacré assidûment aux voyages ardus « de découverte et qui avait déjà dépassé l'Equateur en côtoyant l'Afrique. » (*Cristoforo Colombo*, Vol. I, p. 65.)

(27) Ainsi, on s'est demandé si, lorsque Colomb dit qu'il revenait de la Cour de Son Altesse, — *quel venia de la corte de Su Alteza*, — il n'aurait pas voulu parler du roi João II, et non des Rois Catholiques, comme la phrase est généralement interprétée. Le Dr Modesto Falcon y Ozcoidi, professeur de droit à l'Université de Salamanque, qui paraît avoir émis le premier cette opinion (*Christophe Colomb et l'Université de Salamanque*, traduction Magnabal, Paris, 1892, p. 85), la regarde comme incontestable. Il en est de même de Lazzaroni (*op. cit.*, p. 65), qui est très affirmatif sur ce point. Asensio accepte aussi cette manière de voir (*op. cit.*, Vol. I, p. 255), qui est également celle du P. Cappa.

Nous avons peine, cependant, à regarder cette raison comme décisive, car s'il est vrai que, dans certains passages de la déposition, l'expression de la « Cour de Son Altesse » s'applique mieux à celle de Portugal qu'à celle des Rois Catholiques, on la trouve, dans d'autres passages, employée de manière à ne pouvoir douter qu'il s'agit certainement, dans quelques cas tout au moins, de la Cour d'Espagne.

Le P. Cappa qui s'est occupé de la même question voit une autre indication que Colomb parlait de la cour du Portugal, et non de celle de Castille, dans la phrase où il est dit qu'on s'empara de ses paroles, — *Volaron su palabra*, — ce qui serait une allusion à l'histoire racontée par Fernand Colomb et Las Casas, que le roi João abusa des indications que Colomb avait données

sition que la déposition, un peu sensationnelle de Fernandez, qui semble avoir visé plutôt à l'effet qu'à l'exactitude, contient des particularités empruntées aux deux visites à la Rabida mentionnées par F. Colomb et par Las Casas, visites qui eurent lieu à quelques années d'intervalle seulement et dans des conditions à peu près semblables.

A l'encontre de cette manière de voir, il faut noter qu'aucun des vingt et quelques témoins qui furent entendus lors de l'enquête dans laquelle Fernandez déposa, ne parla de deux visites de Colomb à la Rabida, ce qui, au premier abord, semble confirmer la thèse qu'il n'y alla qu'une fois. Mais ces témoins n'avaient pas eu, comme Fernandez, des rapports particuliers avec la Rabida et ils ont pu ignorer la courte visite que Colomb fit à ce monastère à une époque où il était inconnu et où il n'eut à communiquer avec personne, tandis qu'en 1491 il était déjà un personnage, chargé d'une entreprise importante qui le mit en rapports avec une foule de gens.

Pour ces raisons nous croyons que tout le commencement de la déposition de Fernandez se rapporte à la première visite que, selon Fernand Colomb et Las Casas, Colomb fit à la Rabida en 1485 (28), et que, contrairement

---

pour envoyer à la recherche des iles ou terres dont il avait parlé. (*Colon y los Españoles*, 1889, p. 348.) Enfin, l'expression dont se sert Garcia Fernandez en parlant du fils de Colomb qu'il appelle *niñico*, *niño* indique, pour plusieurs auteurs, qu'il s'agissait d'un enfant au-dessous de l'âge de 10 ans, ce qui était certainement le cas pour Diego en 1485. Mais le sens des mots niñico, et niño est trop vague pour qu'on puisse considérer cet argument comme concluant.

(28) L'opinion soutenue ici est celle du plus grand nombre des auteurs qui se sont occupés de Colomb. Nous nommons les principaux. Muñoz, *Hist. del Nuevo Mundo*, Liv. II, §§ XXIII et XXVIII ; Washington Irving, *Life of Columbus*, Liv. II, ch. I, Vol. I, p. 96, éd. orig. ; Prescott, *Ferdinand and Isabella*, Vol. II, p. 119 ; Roselly de Lorgues, *Chris. Colomb*, Vol. I, ch. IV, p. 160 ; Lafuente, *Historia Gen. de España*, Vol. V, pp. 246-247 ; Tarducci, *Vita di Colombo*, Vol. I, pp. 118-119 ; Gaffarel, *Hist. de la déc. de l'Amérique*, Vol. II, p. 72 ; Markham, *Columbus*, pp. 39-41 et 63 ; Konrad Haebler,

à ce qu'ont pensé M. Harrisse et d'autres (29), c'est à cette date qu'eut lieu la fameuse scène, plus ou moins imaginaire, si souvent représentée par les peintres et les graveurs, où l'on voit le grand Génois demandant un morceau de pain et de l'eau pour son petit garçon (30).

America (*Hist. of the World*), Vol. I, p. 351-352; AVERY, *Hist. of the United States*, Vol. I, p. 124; ELTON, *Career of Columbus*, p. 184; CAPPA, *Colon y los Españoles*, p. 9; COLL, *Colon y la Rabida*, pp. 184-186; ASENSIO, *Cristobal Colon*, Vol. I, pp. 80-81. LAZZARONI, *Cristoforo Colombo*, Vol. I, p. 57 et sq.

(29) Le capitaine Duro, par exemple, admet aussi deux visites de Colomb à la Rabida, mais croit que la première eut lieu à la suite de la délibération contraire à ses propositions prise par les conseillers de la couronne, c'est-à-dire, selon lui, en 1486 (*Pinzon*, pp. 36-37). M. Harrisse a jugé, au contraire, que la déposition de Fernandez se rapporte entièrement à la visite que Colomb fit à la Rabida en 1491, la seule qu'il y aurait faite. Cela résulte, selon l'éminent critique, du passage de cette déposition qui montre que Colomb était inconnu à la Rabida quand il s'y présenta avec son petit garçon, et de la déposition de Cabezudo qui déclara, dans la même enquête, que c'est lui qui prêta la mule que le P. Perez monta pour aller à la cour et qu'il y a vingt-deux ans de cela, ce qui nous reporte à 1491. Le fait dont témoigne Cabezudo est certainement de l'année 1491, mais il ne résulte pas de là que tous ceux que mentionne Garcia Fernandez sont de la même époque. M. Harrisse est revenu plusieurs fois sur cette question. Voyez, notamment, l'*Histoire de Colomb attribuée à son fils*, pp. 47-49, et *Christophe Colomb*, Vol. I, pp. 345-348, et Vol. II, pp. 227-228. L'abbé Peragallo a critiqué les vues de M. Harrisse sur ce point dans son volume sur l'*Autenticità delle historie di Fernando Colombo*, pp. 117 et sq. Fiske, les a, au contraire, adoptées dans sa *Discovery of America*, Vol. I, p. 411, ainsi que Lollis, *Christoforo Colombo*, pp. 103-104, et Velez, *Vida de Colon*, p. 278 et sq. Notons qu'avant Harrisse Pinilla avait hasardé la même thèse, dans son *Colon en España*, pp. 101 et sq. Pour la seconde visite de Colomb à la Rabida en 1491, voyez ci-après la IVe étude, chapitre 1er, §§ 3 et 4.

(30) Un des meilleurs biographes de Colomb, sir Clements R. Markham, n'a pas dédaigné de raconter cette scène: *On an evening of january 1485 a wayfarer was seated at the foot of the stone cross in front of the convent gate, which is still preserved, and a little boy rested on his knee. Columbus had toiled across the mountains of Aracena, and down the valley of the Rio Tinto... Without frienls or resources, Columbus wandered up the sandy road from Palos to the lonedy convent of La Rabida, sometimes leading the child by the hand, sometimes carrying him in his arms. After resting a little while on the steps of the cross, he rang the convent bell, and asked for a glass of water and a little bread for his son. When the doors were thrown open, the monks were struck by the noble presence of the*

Nous allons voir d'ailleurs que les raisons qui viennent d'être exposées ne sont pas les seules que nous ayons de croire que Colomb se rendit à la Rabida dès son arrivée en Espagne.

III. — Les deux moines de la Rabida : Juan Perez et Antonio de Marchena.

Le monastère de la Rabida, où nous avons laissé Colomb, occupe une place importante dans la légende qui s'est formée autour du nom du découvreur de l'Amérique; mais ici la légende s'accorde avec l'histoire pour dire que ce cloître solitaire fut le théâtre de scènes décisives dans la vie de notre Génois. C'est là qu'en arrivant en Castille, il trouva des sympathies qui l'accompagnèrent dans toute sa carrière, et c'est là qu'au moment où, découragé et presque désespéré, il allait passer dans un autre pays, on le retint par des paroles réconfortantes et qu'on provoqua un nouvel examen de ses propositions, qui devait, en comblant ses vœux, changer le cours de l'Histoire.

C'est à un moine de ce monastère, selon les uns, à deux, selon les autres, que tout cela est dû. Pour ceux qui adoptent la première manière de voir, ce moine s'appelait Juan Perez de Marchena; pour les autres ce nom désignait deux personnalités différentes : Juan Perez et Antonio de Marchena. Aucune des questions qui se rapportent à la vie de Colomb, pendant son séjour en Espagne, n'a donné lieu

---

wayfarer, and invited him to bring the child into the convent... (*Columbus*, pp. 39-40.) Un critique espagnol, moins enclin aux effusions poétiques, Pinilla, n'a pas craint de dire que cette jolie scène était un ornement maladroit et de pure fantaisie : *exornacion zurda... caprichosa* (*Colon en España*, pp. 105 et 110). Notons, cependant, que ce critique fait à cette partie de la déposition de Fernandez la singulière objection que Colomb n'était pas alors réduit à la mendicité parce que son fils avait hérité de sa mère *Heredera de la Muniz Perestrello!* (*Loc. cit.* p. 110.)

à autant de discussions que celle de l'identité de ces deux moines, et, comme il y a encore des auteurs qui regardent cette question comme n'étant pas résolue, il est nécessaire de s'y arrêter quelques instants.

Les arguments de ceux qui croient qu'il s'agit d'un seul personnage peuvent se résumer de la manière suivante : il est certain qu'un religieux franciscain fit à Colomb un accueil sympathique, lorsqu'il se présenta à la Rabida, et lui rendit ensuite un service considérable en obtenant de la reine qu'elle reprît avec lui des négociations qui avaient été rompues et qui, ainsi renouées, eurent un plein succès. Parmi les auteurs du temps, les uns nomment ce religieux Juan Perez (31) les autres Juan Perez de Marchena (32), Il y a donc là une première raison de penser que ces deux noms désignent la même personne. Une seconde raison de le croire, c'est qu'on donne le nom de Marchena à un religieux, qui était franciscain comme Perez, qui partageait les idées de Colomb, et dont celui-ci a parlé avec reconnaissance, en disant que, dès l'origine, il avait eu ses sympathies et son appui, tandis que nous ne posséderions pas de document de lui dans lequel il ait nommé Perez, auquel nous savons, cependant, qu'il était très redevable. Si ce Marchena était le même que Perez, on comprendrait très bien cette attitude de Colomb qui, autrement, ne s'expliquerait pas. Pour toutes ces raisons, on a supposé que Marchena devait être le nom que Juan Perez prit en entrant en religion, probablement parce qu'il

---

(31) Outre Fernand Colomb et Las Casas, Oviedo, le médecin Garcia Fernandez et plusieurs autres des témoins qui furent entendus dans les enquêtes motivées par les procès dits de Colomb, ne lui donnent que ce nom.

(32) Ce sont Geraldini, *Itinerarium*, Liv. XIV, pp. 203 et 204; Gomara, *Historia*, ch. XIV, fol. 18 recto, édit. 1554 ; Herrera, *Historia*, Dec. I, Liv. I, ch. VIII; Zuniga, *Anales*, Liv. XIV, Vol. III, p. 144. Geraldini appelle ce franciscain Juan Marcena, et, comme il écrivait en 1522, il est le premier chez lequel ce nom figure.

était de cette localité, et que ces deux noms se rapportent à un seul personnage (33).

A ces considérations qui ont paru concluantes à des critiques comme Humboldt, Navarrete, Lollis et autres (34), on oppose le fait, resté longtemps ignoré et maintenant bien établi, qu'il y avait à la Rabida en 1491, deux moines qui s'entretinrent avec Colomb de son projet, dont l'un était astronome, et dont l'autre s'appelait Juan ; ce fait qui résulte des dépositions reçues lors de l'enquête de 1532, dans les procès dits de Colomb, notamment de celle de Velez Allid (35), suffit à lui seul pour faire écarter l'hypothèse de l'identité de ces deux personnages, car bien que Marchena ne soit pas nommé en toutes lettres dans ces dépositions, il est désigné trop clairement pour qu'on puisse douter qu'il s'agissait de lui (36).

Ce fait décisif est d'ailleurs confirmé par trois documents authentiques. Le premier est une lettre des Rois Catholiques à Colomb où Marchena lui est recommandé

---

(33) La thèse de l'identité de Perez avec Marchena a été soutenue très habilement par M. de Lollis dans l'un de ses judicieux commentaires aux écrits de Colomb : *Illustrazioni al Documento XVII, Scritti di Colombo*, Vol. II, pp. XXI et sq. in *Raccolta*. Entre autres raisons, à l'appui de sa manière de voir, M. de Lollis dit qu'il existe sur un des manuscrits originaux de Las Casas une note marginale, d'une écriture du temps, portant que Marchena et Perez ne font qu'un (p. XXII). Roselly de Lorgues a consacré à la défense de cette thèse une grande partie du chap. IV, Vol. I, de son *Christophe Colomb* ; Lazzaroni a fait de même dans le ch. V de son *Cristoforo Colombo*, Vol. I, pp. 93-107. Cette opinion est encore soutenue par M. Germond de Lavigne, dans son intéressante monographie sur *Christophe Colomb et la Rabida*, p. 7.

(34) Humboldt, *Cosmos*, Vol. I, p. 579; Navarrete, *Viages, Observacion* V, Vol. III, pp. 603 ; Muñoz, *Hist. del Nuevo-Mundo*, Liv. II, § XXIII ; Lollis, *Loc. cit.*; Tarducci, *Vita*, Vol. I, ch. VIII ; Gaffarel, *Hist. de la Déc. de l'Amérique*, Vol. II, p. 73; Haebler, *America*, in *Hist. of the World*, Vol. I, p. 351.

(35) Le témoin ajoute que c'est le second qui fit la démarche auprès de la reine. Déposition de Allid, dans Duro, *Colon y Pinzon*... p.232.

(36) On reviendra sur cette déposition.

comme un savant cosmographe qui partageait ses idées (37). Le second est une lettre de Colomb même dans laquelle il exprime sa reconnaissance pour Marchena (38). En troisième lieu, enfin, nous possédons un mémoire que Colomb fit rédiger par quelque homme de loi pour exposer aux Rois Catholiques les raisons qu'il avait de se plaindre, et dans lequel, après avoir rappelé les conditions de son contrat avec eux, il dit qu'elles furent arrêtées par Juan Perez et par Juan Coloma qui avaient été chargés de cela (39). Il résulte de ces trois pièces que Colomb connaissait l'existence de Marchena et de Perez et que c'est le premier qui était cosmographe et non le second. D'où l'on est en droit de conclure que l'astronome dont parle Velez Allid, sans le nommer, ne peut être qu'Antonio de Marchena.

Nous possédons en outre sur chacun de ces deux personnages d'autres indications qui viennent à l'appui de cette conclusion.

Juan Perez, dit le témoin Garcia Fernandez, avait été le confesseur de la reine Isabelle. Bien qu'il soit seul à mentionner ce fait que les autres témoins qui déposèrent à la même occasion ignorent, et qu'ignorent également tous les auteurs du temps, qui nomment comme confesseurs de la reine, Talavera d'abord, et Deza ensuite, on ne saurait voir là une raison de le mettre en doute, car ce n'est que par quelque raison de ce genre qu'on peut expliquer le crédit que Perez avait auprès de la reine. En tous cas le fait est antérieur à 1478, puisque dès cette époque c'est Talavera qui remplissait cet important minis-

---

(37) Lettre des Rois Catholiques à Colomb du 5 septembre 1493. NAVARRETE, *Viages*, Vol. II, n° 71, p. 108, et *Documentos ineditos*, Vol. XXX, pp 211-215.

(38) Lettre de Colomb aux Rois Catholiques citée par Las Casas, Liv. I, ch. XXXII, Vol. I, p. 250. Lettre écrite de l'île Espagnole entre le 31 août 1498 et octobre 1500 d'après Lollis, *Scritti*, in *Raccolta*, Vol. II, p. 41.

(39) Mémoire des griefs de Colomb, publié par la duchesse d'Albe (*Nuevos Autografos*, pp. 25-28).

tère, qu'il exerçait encore en 1498 (40). On trouve bien cette indication dans des écrivains appartenant à l'ordre de Saint-François ; mais ils l'ont évidemment empruntée à la déposition de Fernandez, ou à d'autres qui l'avaient puisée à cette source, comme l'ont fait sans doute Fernand Colomb et Las Casas.

Parmi les autres témoins qui déposèrent dans la même enquête et qui mentionnent Juan Perez, Cabezudo en parle simplement comme d'un religieux de l'ordre de Saint-François (41). Arias Perez Pinzon qui le nomme, s'exprime de même (42) et Alonzo Velez Allid, qui le nomme également et qui le distingue, comme on l'a vu, de Marchena, donne cette indication curieuse, que, dans sa jeunesse il avait tenu auprès de la reine l'emploi de *Contador*, emploi d'ordre financier très important, paraît-il, mais qui ne se concilie guère avec les fonctions de confesseur (43). Il semble que s'il les avait aussi remplies, Allid l'aurait dit. Enfin, un autre témoin, Andres del Corral (44) qui parle, sans le nommer, du frère de Saint-François qui fit la démarche décisive auprès de la reine, ne dit pas non plus qu'il avait été son confesseur.

Il n'est même pas certain qu'il fut le gardien ou le prieur du couvent de la Rabida, Fernand Colomb et Las Casas lui donnent, il est vrai, cette qualité qui équivaut peut-être à l'autre (45), mais ni Fernandez, ni Cabuzedo ne la lui

---

(40) Clemencin, *Elogio*, p. 350, qui cite Pulgar, IIe partie, ch. 68.

(41) *Pleitos de Colon*, Vol. II, p. 18.

(42) *Ibid.*, Vol. II, pp. 229-230.

(43) *Que habia servido siendo mozo à la reina dona Isabel catolica en oficio de contadores.* (Duro, *Colon y Pinzon*, p. 232.) Le chanoine La Torre y Velez qui a étu lié soigneusement le rôle de Perez et celui de Marchena dans sa Vie de Colomb, dit que le premier n'a pas été le confesseur en titre de la reine, mais qu'il a pu être choisi par elle pour recevoir accidentellement sa confession lors d'une des fréquentes visites qu'elle fit en Andalousie. (*Vida*, p. 287.)

(44) *Pleitos de Colon*, Vol. I, pp. 116-117.

(45) C'est 'opinion de Germond de Lavigne qui dit que l'expression de

attribuent, et Velez Allid la donne à Marchena. Il n'était pas non plus astronome, ou cosmographe, cela résulte clairement des documents cités ci-dessus et de ce que disent ce même Velez Allid et Garcia Fernandez (46). Enfin on doit regarder comme apocryphe la légende d'après laquelle il aurait accompagné Colomb lors de son second voyage et aurait été le premier religieux qui aborda au Nouveau Monde (47).

Mais ce qui n'est pas douteux, c'est qu'il avait auprès de la reine une situation privilégiée qui lui permit de réussir dans des démarches que d'autres avaient vainement tentées. Il est certain aussi que son influence à Palos et dans les localités voisines de la Rabida était grande. Les dépositions reçues dans les enquêtes précitées établissent cela clairement. C'est en sa présence, constatée officiellement, que le 23 mars 1492 on proclama l'ordre obligeant la ville de Palos à fournir à Colomb les navires qui lui étaient nécessaires (48), et c'est à lui que Colomb se confessa au moment de mettre à la voile pour sa grande découverte (49).

Nous sommes encore moins bien renseigné sur Mar-

---

guardiania s'entendait des succursales de l'ordre de Saint-François et que celui qui dirigeait chacune d'elles portait, pendant qu'il était en fonction, le titre de *guardian*, qui équivalait à celui de préfet ou de prieur. (*Christophe Colomb et La Rabida*, p. 7.)

(46) Ce témoin dit que Perez, intéressé par le langage de Colomb, l'envoya chercher parce qu'il avait des connaissances en cosmographie. Il semble que s'il avait été lui-même compétent en ces matières, il n'aurait pas eu besoin des lumières de ce médecin pour juger de ce que disait Colomb. Aucun des autres témoins qui déposèrent dans cette enquête ne parle de lui comme étant un savant. Oviedo en fait, cependant un grand cosmographe, — *grande cosmographo* — Vol. I, p. 21, mais il est évident que, comme Gomara, il le confond avec Marchena.

(47) Voir ci-après, Étude IV, ch. VI, note.

(48) NAVARRETE, *Viages*, Vol. II, p. 13, n° VII. Perez est nommé le premier dans ce document.

(49) OVIEDO, *Hist. general,* Vol. I, p. 21.

chena. Comme Perez il était franciscain et, d'après le témoignage de Allid, ce serait lui et non Perez qui était gardien ou prieur de la Rabida (50). On suppose qu'il avait appartenu auparavant au couvent de franciscains qui se trouvait à Marchena, d'où lui serait venu son nom. Cependant un ancien annaliste religieux le fait Portugais (51). Il est nommé pour la première fois dans la lettre des Rois Catholiques citée plus haut, où ils le désignent à Colomb comme un cosmographe compétent qui devrait l'accompagner dans son second voyage (52), auquel cependant il ne paraît pas avoir pris part (53). C'est ensuite Colomb lui-même qui le nomme dans une lettre également men-

---

(50) M. Harrisse, nous ne savons sur quelle autorité, suppose qu'il était chartreux (*Ch. Colomb devant l'Histoire*, pp 22). Mais, outre l· témoignage de Allid qui vient d'être cité, nous avons une lettre des Rois Catholiques, datée du 5 septembre 1493, dans laquelle il est question d'un savant religieux que l'on voudrait voir accompagner Colomb dans son deuxième voyage et où il est dit que l'autorisation de s'absenter pour cela avait été demandée au *Provincial* et au *Custode* de son ordre, charges ou fonctions qui sont propres à l'ordre de Saint-François. (*Documentos ineditos relativos al descubrimiento...* Vol. XXX, p. 219.)

Marchena n'est pas nommé dans cette Lettre, mais le fait que dans une autre lettre portant la même date les Rois Catholiques recommandaient à Colomb de prendre avec lui Marchena, montre bien qu'il s'agit de lui. Le P. Fita qui a republié cette pièce dans le *Boletin de la Real Academia de la Historia*, Vol. XIX, pp. 193, l'a entendu ainsi.

(51) *Portuguez de nacion*, (Remon) le P. Alonso), *Hist. Gen. de la orden de la Merced.* Madrid, 1618, Vol. I, p. 89 recto). Le P. Remon est le seul qui donne cette indication assez surprenante, au premier abord, mais que rien ne contredit et qui se concilie assez bien avec les faits connus. Voyez ci-après le paragraphe IV et la note 77.

(52) Lettre du 5 septembre 1493. Navarrete, Vol. II, nº 71.

(53) Les Rois Catholiques, dans la lettre précitée, recommandent Marchena à Colomb parce qu'il est bon astronome — *es buen astrologa* — et parce qu'il leur a semblé qu'il partageait ses idées — *y siempre nos parecio que se conformaba con vuestro parecer:* — mais ils le laissent libre de choisir un autre astronome, s'il le juge convenable, et ils lui envoient à cet effet une commission en blanc. Rien n'indique cependant que Marchena ait accompagné Colomb à ce second voyage, pour lequel il était désigné, ni qu'il soit jamais allé en Amérique. Las Casas, en tous cas, a ignoré le fait.

tionnée ci-dessus, où, après avoir rappelé aux Rois Catholiques que pendant sept années il les avait poursuivis de ses instances, il leur dit qu'alors que tout le monde, pilotes, marins, philosophes et savants, regardaient ses projets comme erronés, il n'avait trouvé d'aide, après Dieu, que chez le frère Antonio de Marchena (54).

Comme le remarque justement M. Harrisse, ce langage implique que Colomb connaissait ce religieux depuis 1485. puisque les sept années de sollicitations que rapporte Colomb se terminent en 1492 (55). Marchena était donc à la Rabida en 1484 ou 1485 quand Colomb y vint pour la première fois, ce qui confirme ce que disent Fernand Colomb et Las Casas de cette première visite, car où Colomb aurait-il connu ce franciscain, dès son arrivée en Espagne si ce n'est à ce couvent (56)!

Las Casas avoue qu'il ne sait qui est ce Marchena et qu'il ignore quand et comment il a pu être si utile à Colomb. Cependant la lettre même dont Las Casas ne cite qu'un passage et qui est aujourd'hui perdue, donne une indication importante à cet égard, puisque d'après ce que Las Casas lui-même en dit, elle portait que Marchena avait beaucoup contribué à ce que la Reine se décidât à accepter

---

(54) *Ya saben Vuestras Altezas, que anduve siete años en su corte importunandoles por esto ; nunca en todo este tiempo se halló piloto, ni marino, ni filòsofo, ni de otra ciencia que no todos dijesen que mi empresa era falsa, que nunca yo hallé ayuda de nadie, salvo de fray Antonio de Marchena, despues de aquella de Dios eterno, etc.* (Las Casas, Liv. I. ch. XXXII, Vol. I, p. 250.)

(55) *Christophe Colomb,* Vol. I, p. 367.

(56) Le chanoine de la Torre suppose que Marchena se trouvait au couvent de Jésus que les Franciscains avaient à Alcala de Henares, où, d'après lui, les Rois Catholiques donnèrent audience à Colomb en février 1486. Ce serait à cette occasion que Marchena aurait rendu service à Colomb en intervenant en sa faveur auprès des souverains qui auraient pu alors constater la conformité de ses vues avec celles du solliciteur génois (Velez. *Vida*, pp. 220-221). Mais cette supposition est basée sur une autre supposition, celle que c'est à Alcala de Henares que les Rois Catholiques reçurent Colomb; on verra plus loin que cela n'est pas certain.

les propositions de Colomb, ce qui étonne beaucoup le bon évèque, qui ne s'explique pas à quel titre ce frère avait eu accès auprès des souverains (57). Il résulte de ce passage, que personne n'a remarqué, à notre connaissance, que, d'après Colomb lui-même Marchena ne se bornait pas à partager ses vues et à l'encourager, mais qu'il intervint directement dans ses négociations avec la reine et exerça sur elle une influence décisive en sa faveur. C'est-à-dire que Colomb attribue à Marchena le fait même dont Garcia Fernandez et la plupart des témoins qui déposèrent en même temps que lui, font honneur à Perez.

Dans un autre de ses écrits, revenant sur ce qu'il a dit dans le passage qui vient d'ètre cité relativement au dédain méprisant avec lequel ses idées furent accueillies, Colomb ajoute que « tous ceux qui en avaient entendu parler les « tournaient en dérision, à l'exception de deux moines « qui lui furent toujours constants (58) ». Les expressions ne sont pas les mèmes, mais dans les deux cas, c'est le

---

(57) « Ici, il faut noter, en outre, que d'après certaines lettres de Christophe « Colomb écrites de sa main aux Rois, de l'île Espagnole, et que j'ai eues en « ma possession, un religieux qui avait pour nom frère Antonio de Mar- « chena... fut celui qui l'aida beaucoup à déterminer la reine à accepter son « projet » : *Fué el que mucho le ayudó a que la reina se persuadiese y aceptase la peticion* Quelques lignes plus loin, après avoir cité le fragment de lettre reproduit ci-dessus, Las Casas ajoute : « Je n'ai jamais pu savoir quand, ni en quoi, ni comment il le favorisa, ni quel crédit avait, auprès des rois, le dit Père frère Antonio de Marchena » : *Tampoco pude saber cuando, ni en qué, ni como le favoreciese ó qué entrada tuviese en los Reyes el ya dicho Padre fray Antonio de Marchena.* (Las Casas, Liv. 2, ch. XXXII, Vol. I, p. 250.)

(58) *Todos los que habian entendido en ello y vido esta platica todos à una mano lo tenian à burla, salvo dos frailes que siempre fueron constantes.* (Navarrete, *Tercer viage*, in *Viages*, Vol. I, p. 242. *Scritti di Colombo*, in *Raccolta*, nº XVI, p. 27.)

Ici, comme dans le passage de la lettre mentionnant Marchena que Las Casas a donné (ci-dessus note 54), Colomb se rapporte aux premiers temps de son arrivée en Espagne, car les deux moines dont il parle ne peuvent lui avoir toujours été fidèles, comme il le dit, que si leur foi en ses idées datait de cette époque, ce qui nous ramène encore à la Rabida.

même sentiment, inspiré par le même fait qui dicte son langage.

Il n'est pas douteux que l'un de ces deux moines soit Marchena, et il semble que l'autre ne peut être que Perez. Le rapprochement des deux textes cités autorise, s'il n'impose cette conclusion, que confirme le témoignage de Velez Allid, qui distingue, comme on l'a vu, les deux franciscains, et celui de Colomb lui-même, qui, ainsi qu'on l'a dit plus haut, parle dans un écrit de Marchena et dans un autre de Perez (59). Si, pour échapper à cette conclusion, on dit que Perez et Marchena ne font qu'un, on est obligé de trouver un autre personnage auquel pourrait s'appliquer le langage de Colomb, c'est-à-dire un moine qui, dès l'origine, aurait partagé ses idées et ses espérances. Or, aucun de ceux avec lesquels Colomb a été en rapports ne répond à ces conditions. Quintanilla qui le reçut chez lui, Mendoza qui lui aurait ménagé une audience des souverains, Médina-Celi qui voulait mettre ses projets à exécution, Diego de Deza dont il a dit, dans un moment d'expansion, que l'Espagne lui devait les Indes, Santangel qui plaida si chaleureusement sa cause et d'autres encore qu'on pourrait nommer (60), ne tournèrent pas en dérision son projet et lui prêtèrent, au contraire, un concours qui ne peut avoir été étranger au résultat obtenu en der-

---

(59) Les auteurs suivants distinguent Perez de Marchena : Pinilla, *Colon en España*, pp. 20-21 ; Harrisse, *Christophe Colomb*, Vol. I, p. 365 et passim ; Asensio, *Cristobal Colon*, Vol. I, pp. 82 et 143 ; Coll, *Colon y la Rabida*, pp. 131 et sq. ; Markham, *Columbus*, p. 63 ; Velez, *Vida de Colon*, ch. VII, partie IV ; Thacher, *Columbus*, Vol. I, p. 415.

(60) Comme Geraldini, la marquise de Moya, son mari Andres Cabrera, Juana de la Torre, Rafael Sanchez, Juan Cabrero, camérier du roi, et le roi lui-même. Loin d'avoir été délaissé par tous et d'être devenu l'objet de moqueries générales, Colomb trouva, au contraire, un très grand nombre de personnes disposées à l'écouter et s'il y avait à s'étonner de quelque chose, c'est qu'un étranger comme lui, sans nom, sans position, sans relations de famille, ait pu obtenir le concours ou les sympathies de tant de personnes haut placées ou bien en cour.

nier lieu. Mais aucun de ces personnages n'était moine et on ne voit pas comment Colomb aurait pu désigner l'un d'eux par ce terme.

Cette supposition a cependant été faite. Navarrete (61) et plusieurs auteurs modernes qui sont restés sous l'impression que Perez et Marchena ne faisaient qu'un et qui, d'ailleurs, n'ont pas connu le document où Colomb nomme Perez, ont cru reconnaître le second moine dont il parle dans Diego de Deza, évêque de Palencia, qui avait porté le froc (62). Ce dominicain ne fut, il est vrai, nommé évêque qu'en 1494, mais, lorsque Colomb le connut, il était professeur à l'Université de Salamanque et précepteur du prince don Juan. C'était un grand personnage qui jouissait d'un crédit considérable ; aussi est-ce à lui que Colomb engage son fils à s'adresser en cas de difficulté. Ce n'est pas un homme comme celui-là qu'il aurait appelé un simple moine, car il est évident qu'en se servant de cette expression il a voulu faire ressortir que tandis que des gens haut placés riaient de lui, seuls deux pauvres religieux l'avaient encouragé et soutenu (63).

Nous croyons donc, comme M. Harrisse, qui le premier a avancé cette opinion, que les deux moines dont parle Colomb sont Marchena et Perez (64) et nous pensons que c'est à la Rabida, lorsqu'il s'y présenta en arrivant du Portugal, qu'il rencontra ces deux franciscains, qu'il distingue

---

(61) *Viages*, Vol. III, *Observacion V*, pp. 602-603.

(62) Navarrete, le premier, a avancé cette opinion, *Viages*, Vol. I, p. 242, note et Vol. III, p. 603. Le père Mandonnet a repris cette thèse dans son intéressant petit volume sur *Les dominicains* et la *Découverte de l'Amérique*, notamment pages 99 et sq. et p. 175. Le chanoine Velez l'a également adoptée, *Vida*, p. 219.

(63) Le P. Coll a montré par d'excellentes raisons que Colomb, qui a souvent parlé de Deza et qui l'a toujours désigné par ses titres, n'aurait pas pris la liberté de parler de lui comme d'un moine. (*Colon y la Rabida*, pp. 146-148.)

(64) « Nous pensons que les deux moines auxquels Colomb fait allusion « étaient le frère Antonio de Marchena et le frère Juan Perez. » (*Christophe Colomb*, Vol. I, p. 372.)

entre tant d'autres pour exprimer à leur égard des sentiments de reconnaissance dont il n'était pas prodigue.

Il serait intéressant de savoir quel fut exactement le rôle de chacun de ces deux franciscains dans la fortune de Colomb. Si c'est Perez, comme tout l'indique, qui fit auprès des Rois Catholiques les démarches décisives de 1491, qui seront exposées dans l'Étude suivante, qu'a fait Marchena et en quoi celui-ci a-t-il mérité la gratitude de Colomb? Si c'est lui, au contraire, qui fut l'instrument principal de l'heureuse reprise des pourparlers avec les souverains, comme semble le croire Colomb, qu'a fait Perez? C'est là une question que la critique n'a pas encore éclaircie et qui restera peut-être toujours obscure par certains côtés ; on y reviendra plus tard, lorsque les événements ramèneront Colomb à la Rabida, en 1491. Retournons maintenant à ce monastère où nous avons laissé le futur amiral de l'Océan et son jeune fils Diego.

IV. — Colomb obtient à la Rabida la confirmation des indications qu'il avait sur l'existence de terres à l'Ouest.

On s'explique que Colomb, quittant le Portugal avec un enfant en bas âge, pour se rendre dans un pays qu'il ne connaissait pas, et où il devait s'attendre à de longues et pénibles démarches, ait voulu, tout d'abord, conduire son fils à Huelva, où habitait une sœur de sa femme, Violante-Briolanja, femme Molyart, qu'il connaissait et à laquelle il portait intérêt, puisque, dès son retour de sa grande découverte, il faisait avoir à son mari une situation lucrative, et qu'il lui fit à elle-même, par une disposition quasi testamentaire, une pension de 10.000 maravedis (65).

On s'explique aussi, qu'ayant cette intention, il se soit

(65) Voyez nos *Études critiques*, pp. 284 et sq.

embarqué pour Palos, qui est tout près de Huelva, et qui était alors un port de mer très fréquenté ; mais il est moins aisé de comprendre comment, étant débarqué à Palos, il se rendit à la Rabida, qui est dans une direction opposée à Huelva (66).

Ne sachant comment expliquer cette démarche, on a supposé, tantôt que Colomb s'était rendu à la Rabida pour demander l'assistance des moines, parce qu'il n'avait pu trouver son beau-frère Molyart (67), tantôt, qu'hésitant sur la route qu'il fallait prendre, il avait aperçu la tour d'un monastère et s'y était dirigé (68). Un autre imagine que c'est en touriste qu'il visita ce monastère dont la magnifique perspective l'avait enchanté (69). Un quatrième pense qu'il y alla tout simplement par hasard (70).

Ces explications sont lamentables et la critique ne saurait s'y arrêter. Il tombe sous le sens que ce n'est pas sans motif que Colomb a franchi à pied, en tenant son fils à la main, les quatre kilomètres de mauvaise route qui séparent la Rabida de Palos, alors qu'en prenant ce chemin il

---

(66) La Rabida est sur une hauteur, au confluent du Rio Tinto et du Rio Odiel, mais sur la rive gauche de ce premier fleuve. Palos est à 4 kilomètres au Nord sur la même rive du Tinto. Huelva est sur la rive gauche de l'Odiel au N.-O. de la Rabida, à 7 kilomètres environ. Si Colomb était venu à pied depuis Lisbonne, il aurait passé devant Huelva pour se rendre à Palos. Pour aller de cette dernière ville à la Rabida, Colomb tournait le dos à Huelva. Il y a une carte de ces localités dans le *Columbus* de Markham et une autre dans celui de Filson Young, Vol. I, p. 126. Le P. Coll a relevé soigneusement sur place toutes les distances de l'une à l'autre de ces localités. (*Colon y la Rabida*, p. 195.)

(67) Tarducci, *Vita*, Vol. I, p. 119.

(68) Asensio, *Cristobal Colon*, Vol. I, p. 80.

(69) « Qu'y aurait-il d'étrange à ce que Colomb enchanté de la magnifique « perspective de la Rabida, ait résolu de la visiter, surtout si comme Las « Casas le soupçonnait, il connaissait quelqu'un dans ce monastère. » (Coll, *Colon y la Rabida*, p. 138.)

(70) Gaffarel, *Hist. de la Déc. de l'Amérique*, Vol. II, p. 72. Pour Roselly de Lorgues ce hasard était providentiel et révélait « l'action d'une puissance supérieure devant laquelle nous nous prosternons. » (*Christ. Colomb*, Vol. I, p. 161.)

s'éloignait de Huelva. Malheureusement, nous ne pouvons que faire des conjectures sur ce motif, qu'il nous importerait tant cependant de connaître, parce qu'il n'est pas douteux que les relations de Colomb avec les gens de la Rabida, relations que l'on ne s'explique pas très bien, eurent une influence considérable sur sa carrière.

Nous possédons, cependant, quelques indications qui permettent de hasarder une conjecture très plausible sur les motifs que Colomb peut avoir eus en se rendant à la Rabida, dès son arrivée en Espagne. C'est à Gomara que nous les devons. On sait que cet ancien historien espagnol est l'un des auteurs du temps qui ont donné créance à l'histoire, tant décriée, il y a encore quelques années, de ce pilote, dont on ne connaît pas le nom, qui, ayant abordé par fortune de mer à l'une des Antilles, aurait, à son retour, révélé à Colomb l'existence de ces îles et lui aurait donné les indications nécessaires pour les retrouver (71). Après avoir raconté cette histoire, Gomara dit que Colomb, qui n'était pas un homme savant, mais qui avait beaucoup de jugement, consulta des personnes compétentes sur les indications qu'il tenait de ce pilote, et que parmi ces personnes se trouvait le frère Juan Perez de Marchena, du monastère de la Rabida, qui lui donna la certitude que les renseignements qu'il tenait du pilote en question étaient exacts (72).

---

(71) Le premier nous avons fait connaître les véritables sources de cette histoire dans notre ouvrage sur la *Lettre et la carte de Toscanelli* (1re partie, chap. V, p. 113 et sq.), où on a pu voir, non sans surprise, qu'elle venait de Las Casas lui-même. Dans la quatrième de ces *Nouvelles Études*, nous revenons sur ce sujet

(72) *No era doto Christoval Colon, mas era bien entendido. Y como tuvo noticia de aquellas nuevas tierras por relacion del piloto muerto, informóse de hombres leydos sobre lo que decian los antiguos acerca de otras tierras y mundos. Con quien mas comunicó esto, fué un fray Juan Perez de Marchena, que moraba en el monasterio de la Rabida. Y assi creyó por muy cierto lo que le dexó dicho y escrito aquel Piloto que murió en su casa.* « Christophe

Ainsi, d'après Gomara, la révélation que l'on disait avoir été faite à Colomb, relativement à une route conduisant à des îles de l'Atlantique, aurait fait l'objet de conférences ou de conversations à la Rabida, qui auraient eu pour résultat de le convaincre de la vérité des indications qui lui avaient été données (73).

« Colomb n'était point docte mais seulement de bon jugement. Ayant eu « connaissance de ces nouvelles terres par le rapport du pilote mort, il s'in- « forma auprès de personnes instruites de ce que les anciens disaient des « autres terres et mondes. Celui avec lequel il communiqua principalement « fut un frère Juan Perez de Marchena lequel demeurait au Monastère de « la Rabida. Et il tint ainsi pour certain ce que lui avait dit ou écrit le pilote « mort dans sa maison. » (GOMARA. *Historia de Las Indias*, ch. XIV, fol. 18 recto, éd. originale.)

Il convient de noter ici que Oviedo a aussi connu qu'il y avait eu entre Perez et Colomb un échange de vues importantes : *y este frayle* [Perez] *fué la persona sola de aquesta vida, à quien Colom mas comunico de sus secretos: é aun del qual é de su sçiençia se diçe hasta hoy que el rescibió mucha ayuda é buena obra, porque este religioso era grande cosmographo.* « Et ce frère est la seule personne de ce monde à qui Colomb ait autant « communiqué ses secrets, et l'on dit même aujourd'hui que de lui et de sa « science il reçut beaucoup d'aide et coopération, parce que ce religieux « était un grand cosmographe. » (OVIEDO, *Hist. General*, Liv. II, ch. V, Vol. I, p. 21, col. I).

Oviedo place ces entretiens avec Perez en 1491, mais il faut noter qu'écrivant avant la publication des *Historie* et avant que le livre de Las Casas ne fût terminé, il n'a pas connu la première visite de Colomb à la Rabida. Il n'a pas connu non plus l'existence de Marchena et attribue la qualité de cosmographe à Perez. Mais le fond de son récit est le même que celui de Gomara.

(73) Dans le chapitre suivant, Gomara, revenant sur ce sujet, rapporte qu'en arrivant à la Rabida Colomb vit un pilote expérimenté de la localité, Alonzo Pinzon, auquel il communiqua ce qu'on lui avait dit de la possibilité de trouver des terres nouvelles en naviguant à l'Ouest et ajoute « qu'il com- « muniqua aussi son projet, en secret — *àquien en puridad descùbriò su* « *coraçon* — au frère Juan Perez de Marchena, moine franciscain de la « Rabida, cosmographe et humaniste — *cosmografo y humanista*. » (*Op. cit.*, ch. XV, fol. 19, verso.)

Gomara confond ici les époques. Les relations de Colomb avec les Pinzon sont indéniables; mais les témoignages recueillis lors des enquêtes de 1515 à 1536 établissent qu'elles ne datent que de 1491. On a imaginé cependant que lors de la première visite de Colomb à la Rabida, en 1485, il y avait eu

Ce fait, que Gomara est seul à rapporter, et qui est si curieux dans l'espèce, semble avoir été écarté systématiquement de toutes les histoires de Colomb. La raison de cette exclusion s'explique d'ailleurs. Gomara, auteur dépourvu de sens critique, n'inspire guère confiance, quand ses assertions portent sur des faits que l'on a quelques motifs de mettre en doute, et l'histoire du pilote, auquel Colomb devait des indications qui auraient servi de base à son projet, est précisément de celles qu'on a regardées jusqu'à présent comme ne méritant aucune créance. Mais aujourd'hui que l'attention de la critique a été appelée sur le récit que Las Casas donne de cette histoire et sur les considérations d'ordre divers qui font supposer qu'elle est vraie, au moins dans ses parties essentielles, le témoignage de Gomara, sur ce point spécial, prend un autre caractère et on est fondé à dire que ce qu'il rapporte des consultations qui auraient eu lieu à la Rabida entre Colomb et l'un ou plusieurs des moines de ce monastère, relativement aux indications obtenues du pilote sans nom, ne soulève plus la même objection.

Nous savons aujourd'hui, en effet, que celui auquel Gomara donne le nom de Juan Perez de Marchena, ne portait, en réalité, que l'un de ces deux noms, et que l'autre était celui d'un deuxième moine du même couvent. Nous savons aussi que c'est au premier de ces deux moines que Colomb dut de pouvoir renouer avec la reine des négociations qui étaient rompues, et Colomb lui-même nous a appris que le second fut l'une des deux seules personnes

---

à ce monastère de savantes conférences sur le grand dessein de Colomb auxquelles prirent part Juan Perez Marchena, le médecin Garcia Fernandez, Pinzon et de vieux marins de Palos. Washington Irving a écrit un chapitre très agréable à lire sur ce thème (Vol. I, Liv. II, ch. I), que d'autres ont repris après lui, Roselly de Lorgues, notamment (*Christophe Colomb*, Vol. I, chap. III; l'abbé Cadoret, *Vie de Colomb*, ensuite et plus récemment, Fiske, *Discovery*, Vol. I, p. 411.)

qui crurent en lui dès le début. Il ne semble donc pas douteux qu'à l'arrivée de Colomb en Espagne il se soit trouvé en rapports assez étroits avec ces deux franciscains de la Rabida, qui lui témoignèrent une bienveillance particulière, qui l'encouragèrent dans ses aspirations et dont l'un, sinon les deux, s'employa énergiquement à la réussite de son entreprise, ainsi qu'on le verra dans une autre partie de ces études.

On peut admettre qu'à cette première visite à la Rabida, Colomb ne vit que Marchena, Perez ne se trouvant pas là à ce moment ou n'appartenant pas encore à ce couvent. Ceci expliquerait ce que dit Fernandez que Perez ne connaissait pas Colomb quand celui-ci se présenta à la Rabida, en 1491 ; mais cette supposition est inutile si réellement Fernandez a confondu, dans sa déposition, les deux visites de Colomb à ce monastère. Il est certain, en tous cas, que notre Génois trouva à la Rabida des sympathies et un concours extraordinaires.

Mais si le fait en lui-même est incontestable, il est de nature à nous surprendre un peu. Pourquoi ces deux religieux prirent-ils cette attitude envers Colomb ? Quelle est la raison de la sympathie qu'ils lui témoignèrent ? Pourquoi l'un d'eux montra-t-il tant d'ardeur à soutenir un étranger qu'ils voyaient l'un et l'autre pour la première fois ? Serait-ce tout simplement parce que son récit les intéressa et qu'il réussit à les convaincre de l'importance de son projet par ses manières et son langage ? C'est ce qu'assure la tradition colombienne ; mais on conviendra que cela est bien invraisemblable et qu'on est fondé à se demander si le concours singulier, mais indéniable, que Colomb trouva chez les moines de la Rabida n'a pas été motivé par quelque raison qu'on ne nous donne pas ? Serait-ce qu'on avait à ce monastère des renseignements qui confirmaient ou complétaient ceux que Colomb possédait ? Y connaissait-on, par exemple, l'histoire du pilote dont

parle Gomara? Il n'y aurait rien de surprenant à cela.

Le comté de Niebla dont faisaient partie Huelva, Palos, Moguer, Lepe, Ayamonte, était un centre maritime important. C'est de ces localités que partaient les gens et les navires qui allaient aux Canaries, aux Açores, à Madère, aux côtes de Guinée et dans la Méditerranée. Ces localités étaient surtout fréquentées par les gens de mer et les dépositions, recueillies au cours des procès mentionnés ci-dessus, montrent que du temps de Colomb il y avait là plusieurs marins portugais avec lesquels il communiqua (74).

A cette époque, Palos était la principale de ces localités et la Rabida en formait une dépendance. Les moines de ce couvent, qui étaient en relations avec toutes ces populations maritimes, sur lesquelles ils exerçaient naturellement une grande influence, pouvaient être renseignés sur le pilote en question et sur son aventure. Peut-être même avaient-ils été en rapports avec lui. Il est certain, en tous cas, que son histoire était bien connue à Palos, puisque Las Casas nous dit que les compagnons de Colomb, qui venaient presque tous de ce port et des localités voisines, la racontaient et y croyaient (75). Si cette supposition, qu'autorisent les faits qui précèdent et le récit de Gomara, était fondée, on comprendrait que les PP. Perez et Marchena, — il est difficile ici de distinguer entre eux —, se soient trouvés en position de donner à Colomb des renseignements sur cette mystérieuse aventure, qui devaient lui inspirer toute confiance et achever de le convaincre qu'il était en possession d'indications précieuses.

Nous savons que c'est en Portugal que Colomb recueillit ces indications, puisque le projet qu'il présenta au roi

(74) Duro, *Pinzon en el descubrimiento de las Indias*, pp. 19-20.

(75) Las Casas. *Historia*, Vol. I, p. 103. Nous revenons sur cette histoire au chapitre VI de la quatrième des présentes *Etudes*.

João II comprenait la découverte de certaines îles sur lesquelles il eut l'imprudence, d'après le témoignage de son fils, de donner des renseignements qui auraient inspiré au roi le dessein de les faire découvrir sans son concours. En admettant qu'il les ait obtenues du pilote même auquel l'aventure était arrivée, il n'y aurait rien que de fort naturel à ce qu'il ait cherché à confirmer par d'autres renseignements un fait qui avait tant d'importance pour lui ; et, si celui qui en avait été le héros était de Huelva, comme on le disait, on serait en droit de voir là une autre raison pour laquelle il s'était déterminé à se rendre à cette ville et à Palos.

Il convient de rappeler ici que Las Casas s'était demandé si Colomb n'avait pas quelque intelligence à la Rabida, ce qui montre que l'idée était venue au bon évêque que le futur amiral pouvait avoir des motifs particuliers d'aller à ce monastère, et ce que nous voyons celui-ci faire, dès son arrivée à Palos, confirme cette supposition. En effet, soit que son intention fût de conduire son fils à Huelva chez sa belle-sœur, soit qu'il se proposât d'aller à Séville où il pouvait croire qu'il trouverait la Cour, le chemin de la Rabida que nous le voyons prendre ne conduisait ni à l'une ni à l'autre de ces villes. C'est donc intentionnellement qu'il se rendit à ce monastère et, en l'absence de toute indication contraire, on est fondé à supposer, en se basant sur ce que dit Gomara et sur les divers autres indices qui ont été relevés, que Colomb avait quelques raisons de croire qu'on pourrait le renseigner à la Rabida sur le pilote dont les révélations l'avaient si fort impressionné, et que c'est là le motif qui le conduisit à ce couvent. Ce n'est là, assurément, qu'une supposition, mais si l'on considère tous les faits qui la motivent, dont plusieurs restent autrement inexplicables, on reconnaîtra qu'elle a pour elle toutes les vraisemblances.

Dans cette manière de voir, en effet, les événements

s'enchaînent tout naturellement. Colomb, devenu veuf et obligé de quitter le Portugal avec son jeune fils, se décide à aller porter son projet en Castille. Il part pour Palos avec le dessein de conduire son fils chez sa belle-sœur à Huelva et de se renseigner sur l'aventure du pilote dont il tenait de si importantes indications. Arrivé à Palos, et avant d'aller à Huelva, il se rend à la Rabida où il suppose qu'on peut l'éclairer sur ce point. Son attente n'est pas déçue. Il trouve à ce monastère Perez et Marchena qui étaient renseignés sur ce qu'il voulait savoir. Comment l'étaient-ils ? On l'ignore. Avaient-ils connu le pilote, ou possédaient-ils quelque document qui fût de nature à confirmer le récit fait à Colomb (76)? Bien qu'on ne puisse répondre à cette question, on peut noter que d'après l'ancien annaliste religieux que nous citions tout à l'heure, le P. Remon, Marchena était Portugais, que Colomb conféra avec lui, en Portugal, sur l'aventure du pilote dont il avait reçu les confidences, et que ce serait sur son conseil qu'il s'adressa au roi João II (77). Pour toutes ces raisons,

---

(76) Dans le curieux mémoire qu'il a lu au Congrès des Américanistes de 1900, le jour même où j'y lisais mon travail sur Toscanelli, M. de la Rosa a dit que le Routier du Pilote qui, d'après la tradition, avait renseigné Colomb sur la route des Antilles, était déposé à la Rabida et que le P. Juan Perez en fit don à Colomb. M. de la Rosa date de cette communication l'origine, chez Colomb, de son grand dessein qui, jusqu'alors, n'avait pris aucune forme définitive, et explique, par la certitude que Perez avait de l'exactitude des renseignements donnés par ce routier, le succès de son entrevue avec la reine en 1491. « Tout le monde, dit-il, allait à coup sûr : les rois, Colomb et le moine. » (*La solution de tous les problèmes*, etc., p. 19.) M. de la Rosa n'a pas donné les raisons sur lesquelles il se fonde pour avancer un fait aussi nouveau, que n'indique aucun document et qui semble n'avoir d'autre source que le récit de Gomara mentionné ci-dessus.

(77) Après avoir raconté l'histoire du pilote et dit que ce que Colomb apprit ainsi développa son ardeur et lui inspira le désir de faire cette découverte, le P. Remon ajoute : « Ayant tenu conseil avec son frère Barthélemy et un « religieux nommé frère Juan Perez de Marchena, du monastère de la Rabida, « de l'ordre de Saint-François, Portugais de nation, qui avait quelques con- « naissances en cosmographie et conformément à l'avis de celui-ci et d'ac-

il ne semble pas que ce que rapporte Gomara relativement aux renseignements et au concours que Colomb obtint à la Rabida, à son arrivée en Espagne, soit invraisemblable. On peut même dire que son témoignage à cet égard trouve une certaine confirmation dans ce que dit Oviedo des relations confidentielles de Colomb avec ce monastère et surtout dans ce fait, qui n'a pas encore été relevé que nous sachions, que le pilote Niño, l'un des compagnons de Colomb, tenait de lui un routier ou une carte indiquant la situation des îles que l'on découvrit le 12 octobre 1492 (78). Il n'est donc pas téméraire de conclure de tout ceci qu'à la Rabida on tint à Colomb un langage qui lui donna la certitude que les indications de route qui lui avaient été fournies méritaient toute la confiance qu'il leur accordait (79).

« cord avec lui — *y con parecer y acuerdo suyo* — il alla faire appel à la « faveur du roi don João de Portugal. » (*Historia Gen. de la Orden... de la Merced*, Madrid, 1618, Vol. I, p. 89 recto.)

(78) Dans les témoignages recueillis à l'occasion des procès dits de Colomb, l'un de ceux qui l'accompagnèrent en 1492, Francisco Garcia Vallejo dépose que deux jours avant d'aborder à San Salvador, Pedro Niño, pilote de la *Nina*, conseilla à l'amiral de faire ralentir la marche de l'escadrille parce que, « d'après ce que dit votre livre — *segund vuestro libro dize* — je me trouve « à 16 lieues de la terre ou 20 lieues au plus » (*Pleitos de Colon*, Vol. II, p. 219). Qu'était-ce que ce livre de Colomb qui servait de routier à l'un des meilleurs pilotes de la flottille et qui donnait des indications si extraordinaires ?

(79) Les auteurs qui ne se sont inspirés que de la tradition colombienne ont compris, sans se rendre bien compte du fait, qu'il s'était passé quelque chose d'extraordinaire entre Colomb et les moines de la Rabida. Voici ce qu'écrit à ce sujet Roselly de Lorgues : « Dans ce couvent l'on crut d'une « foi implicite et soudaine à la sphéricité de la terre, à l'existence d'îles et « de continents ignorés et à la possibilité d'y parvenir, alors que dans toutes les académies, tous les collèges, toutes les universités ont eût rejeté ces « idées comme le songe d'un malade. » (*Op. cit.*, Vol. I, p. 163.)

Ce n'est pas là, selon nous, ce qui se passa à ce couvent, mais la supposition que fait cet auteur montre qu'il a vu que Colomb était sorti de la Rabida avec d'autres informations que celles qu'il possédait lorsqu'il s'y présenta.

L'essai de reconstitution qui précède, de l'une des phases les plus obscures de la vie de Colomb, n'est pas à l'abri de toute objection. Aucune cependant n'est bien sérieuse. La plus grave est que le récit du médecin Garcia Fernandez, relativement à la première visite de Colomb à la Rabida, ne se concilie pas aisément avec les faits tels que les présentent le fils même de Colomb, Las Casas et Gomara, sur lesquels nous nous appuyons. Mais il n'y a aucune raison de préférer le témoignage de ce médecin, dans lequel on constate des contradictions, à celui de trois auteurs qui, s'ils ne furent pas des témoins oculaires, connurent certainement des personnes qui l'avaient été. Les faits, tels que les rapporte Gomara, dont il s'agit plus particulièrement ici, s'accordent avec ceux que mentionnent Fernand Colomb et Las Casas, ce qui n'est pas le cas pour le récit de Fernandez, et cette raison suffit pour qu'on s'en rapporte plutôt aux premiers qu'à ce dernier.

V. — Colomb laisse son fils Diego à la Rabida et se rend à Séville.

Un autre point obscur, ou plutôt contesté, de cette phase de la vie de Colomb, est celui qui se rapporte au lieu où il laissa son fils, Diego, en arrivant en Espagne.

Nous avons vu que Colomb était parti de Lisbonne pour la Castille avec son petit garçon, alors âgé de 4 ou 5 ans au plus, et nous avons donné les raisons qui indiquent Palos comme étant le lieu où il se rendit tout d'abord. Parmi ces raisons, on doit supposer que l'une des plus vraisemblables est qu'étant exposé à faire en Castille de nombreuses démarches auprès de la cour, qui se déplaçait souvent, il ne pouvait penser à se faire accompagner par un enfant en bas âge et devait vouloir le confier à la seule parente qu'il eût en Espagne : sa belle-sœur, la

dame Molyart, qui habitait une localité voisine de Palos : Huelva (80).

Mais si telle était son intention, pourquoi, se trouvant à Palos, alla-t-il à la Rabida avec son petit garçon, au lieu de le conduire d'abord à Huelva ? Cette question à laquelle on a donné quelque importance, n'en a aucune. Colomb avait des motifs également importants pour se rendre dans les deux localités et il est oiseux de chercher pourquoi il commença par l'une plutôt que par l'autre ; bien qu'il y ait une raison pour cela dans le fait que la Rabida touche à Palos, tandis que Huelva, sans être plus loin, était d'un accès bien plus difficile (81). Colomb, cependant, ne conduisit pas Diego à Huelva ; il le confia aux moines de la Rabida. Le fait contesté, comme la plupart de ceux qui se rapportent à cette partie de la vie de Colomb, est attesté par le fils cadet de Colomb, aussi bien que par son historiographe Las Casas, et on ne voit pas pourquoi on préférerait, ici, à ces deux témoignages autorisés celui de Fernandez qui est contradictoire sur certains points. Il n'y a aucune raison pour le faire.

---

(80) Colomb lui-même montre qu'il avait cette intention, quand il dit à la Rabida, lorsqu'il s'y présenta avec son fils, « qu'il allait directement à la « ville de Huelva pour voir l'un de ses beaux-frères, marié à la sœur de sa « femme, qui, à l'époque, se trouvait dans cette ville et s'appelait Molyart » (Déposition de Garcia Fernandez, in *Pleitos de Colon*, Vol. II, p. 192). Cette déposition est considérée, il est vrai, par bien des critiques comme se rapportant à des faits qui auraient eu lieu en 1491 et non en 1485 ; mais c'est là une manière de voir très contestable et que pour les raisons données ci-dessus nous ne pouvons partager aujourd'hui, bien qu'elle nous ait tout d'abord impressionné favorablement.

(81) A vol d'oiseau, Huelva ne parait pas plus éloigné de Palos que de la Rabida, mais le P. Coll qui a fait à pied, en voiture et en embarcation toutes les routes conduisant de l'une de ces localités à l'autre, constate qu'on va de Palos à Huelva par deux voies, l'une en grande partie fluviale, qui mesure 11 kil. 600 ; l'autre, par la grande route qui a 24 kilomètres, tandis que de Palos à la Rabida il n'y a que 4 kilomètres et que de la Rabida à Huelva il y a 7 kil. 100. Il résulte de cette constatation que de Palos le plus court pour Colomb, s'il voulait aller à Huelva, était de prendre par la Rabida.

Fernand Colomb, qui paraît avoir été le premier à mentionner cette circonstance, et qui le fait à deux reprises différentes (82), ne pouvait être mal renseigné à cet égard ; sans parler de son père, de qui il a pu tenir le fait, il a dû le connaître par Diego lui-même avec lequel il passa une partie de sa jeunesse, à Cordoue d'abord, puis auprès des souverains, en qualité de page du prince D. Juan. Comment, dans ces conditions, n'aurait-il pas appris de son frère que leur père l'avait laissé à la Rabida, en arrivant du Portugal, et que c'est de ce monastère qu'il venait lorsqu'il arriva tout enfant à Cordoue, où Colomb, au moment de mettre à la voile, en août 1492, avait ordonné qu'on le conduisît (83) ?

La seule objection que l'on puisse faire à ce témoignage de Fernand Colomb, c'est qu'il est indirectement contredit par celui de Fernandez qui, ainsi qu'on l'a vu, parle comme si Colomb s'était présenté pour la première fois à la Rabida en 1491. Mais on a vu aussi que ce témoignage soulève de graves objections qui ne permettent pas de l'accepter sans réserves et qui donnent lieu de croire que celui auquel on le doit a rapporté à une seule circonstance

(82) La première fois quand il dit que son père laissa Diego à la Rabida : *Lasciato adunque il figliuolo in un monasterio di Palos, chiamato la Rabida* (ch. XII, fol. 32, recto). La seconde fois quand il dit que Colomb alla l'y chercher: *se n'andò alla Rabida, per mandar Don Diego suo figliuolo, quivi da lui lasciato, à Cordova.* (Chap. XII *bis*, fol. 34, verso).

Navarrete croit écarter ce double témoignage en disant que Fernand Colomb ayant commis l'erreur de dire que son père avait laissé Diego à la Rabida, s'est trouvé dans la nécessité de dire, au chapitre suivant, que lorsqu'il alla à ce monastère en 1491 c'était pour l'y chercher. (*Viages, observacion* V, Vol. III, p. 597). C'est-à-dire que Navarrete préfère le témoignage, contradictoire sur plusieurs points, du médecin de Palos à celui du fils de Colomb et à celui de Las Casas qui, ayant connu l'un et l'autre, s'en tient à ce que dit ce dernier. Fiske fait une objection encore plus singulière ; il imagine que Colomb fit deux visites à Huelva, en 1485 et en 1491, et croit que c'est l'auteur des *Historie* qui les a confondues. (*Discovery*, Vol. I, p. 412, note.)

(83) Voir ci-après note 85.

des faits arrivés à deux époques différentes. Lors même donc que ce que dit Fernand Colomb à ce sujet ne serait pas confirmé par d'autres indications, son témoignage ici devrait être préféré à celui du médecin de Palos.

En ce qui concerne Las Casas, son témoignage a d'autant plus de valeur qu'il a connu celui de Fernandez, qu'il critique sur plusieurs points, et que, sans dire qu'on doive l'écarter, il maintient sa version, à lui, qui est conforme à celle de l'auteur des *Historie*, mais plus précise (84). Remarquons encore que ces deux premiers biographes de Colomb connaissent parfaitement la visite que celui-ci fit à la Rabida en 1491, sur laquelle ils s'arrêtent assez longuement et que tous deux disent que lorsqu'il se rendit à ce couvent à cette époque, c'était pour y chercher Diego qu'il y avait laissé.

Une autre considération à l'appui de la manière de voir ici présentée, c'est que, si c'est en 1491 que Colomb se rendit à la Rabida avec son fils, on ne s'explique pas pourquoi il avait alors cet enfant avec lui. A ce moment, Colomb venait de Cordoue où il avait laissé Béatrix Henriquez avec son autre fils, Fernand. Pourquoi aurait-il pris Diego avec lui? Pour le conduire à Huelva auprès de son

---

(84) Une mauvaise lecture de Las Casas a fait dire à Fiske que l'évêque de Chiapas n'était pas très certain que Colomb eût laissé son fils à la Rabida, parce qu'il se sert de l'expression *por ventura*, peut-être. (*Discovery*, Vol. I, p. 399, n.) Mais c'est à propos des relations que Colomb pouvait avoir parmi les religieux du monastère de la Rabida que Las Casas fait usage de cette expression: *é tambien, por ventura con algunos religiosos de Sant Francisco del monasterio que se llama Santo Maria de la Rabida.* (*Historia*, Liv. I, ch. XXIX, Vol. I, p. 227.) Le chanoine Velez s'est aussi arrêté à cette expression et remarquant que Las Casas rapporte trois différentes versions de la visite de Colomb à la Rabida en 1491, il en conclut que l'évêque de Chiapas n'était pas certain que Colomb eût laissé son fils à ce monastère (*Vida*, p. 149). Las Casas n'avait aucun doute à cet égard, car il nous dit que bien qu'on ait prétendu que Colomb se rendit à la Rabida [en 1491] avec son fils, lui, Las Casas, croit que c'était pour l'y chercher: *ó á tomar su hijo Diego Colon, niño, lo cual yo creo.* (*Op. cit.*, Liv. I, ch. XXXI, Vol. I, p. 241.)

beau-frère Molyart, afin de diminuer les charges de sa maîtresse? La supposition serait plausible, si c'était là ce qu'il fit; mais on le voit faire tout le contraire, car lorsqu'il s'embarqua pour les Indes, quelques mois après, au lieu d'aller en France, comme il se l'était proposé, ce n'est pas à Huelva qu'il envoya son fils, mais à Cordoue (85). Il aurait donc amené Diego de Cordoue à la Rabida pour le renvoyer à Cordoue ? C'est tout à fait invraisemblable, tandis que si Diego était à la Rabida, comme le disent Fernand Colomb et Las Casas, il est tout naturel qu'au moment de partir pour sa grande aventure, il ait voulu l'envoyer à sa seconde mère à Cordoue (86).

Quant à la raison pour laquelle Colomb aurait laissé son fils à la Rabida au lieu de le conduire à Huelva, comme il en avait l'intention, elle n'a, en fait, aucun intérêt, car quel

---

(85) Dans l'enquête de 1515 le témoin Juan Cabezudo, de Moguer, dépose que Colomb, au moment de partir pour sa grande découverte confia à lui et à Martin Sanchez la garde de son fils Diego : *que al tiempo que se partió, le dió a don Diego su hijo en guarda a este testigo, e a Martyn Sanchez, clerigo.* (*Pleitos de Colon*, Vol. II, p. 18.) Ce témoin ne dit pas qu'il devait conduire Diego à Cordoue, mais cela résulte du passage du Journal de bord de Colomb où celui-ci dit, à la date du 14 février 1493, qu'à ce moment ses deux fils font leur éducation à Cordoue : *dos hijos que tenia en Cordoba al estudio.* (Navarrete, *Viages*, Vol. I, p. 15.)

A cette date Fernand n'avait que quatre ans. Mais Diego en avait onze ou douze et, comme il avait été nommé page du prince D. Juan le 8 mai 1492 (Navarrete, Vol. II, nº XI, p. 17), Colomb aura probablement jugé nécessaire de lui faire donner à Cordoue un complément d'instruction qu'il ne pouvait recevoir à la Rabida.

(86) On a vu une autre preuve du séjour du jeune Diego à la Rabida, à cette époque, dans le témoignage de Juan Martin Pinzon, fils de Martin Alonzo Pinzon, qui déclare qu'il a connu Diego pendant quatre ou cinq ans. (Duro *Colon y Pinzon*, p. 246.) Comme il ne s'agit dans cette déposition que des choses qui se passèrent à Palos, avant le voyage de Colomb, on a pensé que ce témoin devait se rapporter aux années 1485-1491 et que s'il a connu Diego dans cette période, ce ne peut être que pendant qu'il se trouvait à la Rabida. Cette remarque que fait le P. Coll (*Colon y la Rabida*, pp. 207-209), ne paraît pas concluante, car il est possible que ce soit à une époque postérieure que ce Pinzon ait connu Diego. Voyez cependant les observations ingénieuses que fait le P. Coll à ce sujet.

que soit le lieu où Colomb laissa son fils pendant les cinq années de démarche que nous allons le voir faire en Castille, cela ne change rien au cours des événements dont nous cherchons à montrer l'enchaînement.

On comprend, d'ailleurs, que Colomb ayant trouvé auprès des moines de la Rabida un accueil particulièrement sympathique, leur ait laissé son fils. Que ce soit pour cette raison ou pour une autre, le fait paraît assez bien établi pour qu'on s'y tienne. On peut donc dire avec Roselly de Lorgues, ici bien inspiré, que ce fut « sous le toit, avec « le pain, le drap, les livres et la charité de la famille « franciscaine, que le fils de Colomb fut nourri, vêtu et « instruit dans sa tendre jeunesse » (87).

Colomb ne fit pas un long séjour à la Rabida (88), car nous allons le retrouver à Séville très peu de temps après son arrivée en Espagne.

---

(87) *Christophe Colomb*, Vol. I, p. 165. On a vu par les auteurs cités au cours de ce paragraphe que le vénérable *postulateur* de la béatification de Colomb, n'est pas le seul qui admette la version de Fernand Colomb et de Las Casas sur le séjour que fit Diego à la Rabida de 1485 à 1491. Outre Herrera, Muños, Washington Irving, le P. Coll, Gaffarel et Asensio, déjà nommés, Humboldt, Tarducci, Lazzaroni, Avery, Winsor, Ibarra, sont aussi de ceux-là.

(88) Cela résulte du langage de Fernand Colomb qui dit que son père ayant laissé son fils à la Rabida, se rendit promptement à la cour des Rois Catholiques : *n'andò tosto alla corte di Re Catolici.* (*Historie*, ch. XII, fol. 32 recto.)

Quelques auteurs modernes ont cependant supposé que Colomb avait fait un assez long séjour à la Rabida et en aurait profité pour travailler au perfectionnement de son instruction. « Indubitablement, nous dit l'enthousiaste « Roselly de Lorgues, ce fut là qu'il acquit cette connaissance variée des « œuvres de théologie dont il fit preuve depuis lors. » (*Op. cit.*, p. 163.) M. Gaffarel est plus précis. C'est quelques semaines, peut-être plusieurs mois que Colomb vécut à la Rabida et c'est là qu'il « s'initia aux saintes écritures « et compulsa les écrits théologiques qu'il trouvait dans la bibliothèque du « monastère ». (*Op cit.*, Vol. II, p. 74.) Est-il besoin de dire qu'aucun auteur ou aucun document du temps ne mentionne pareille chose.

CHAPITRE DEUXIÈME

COLOMB A SÉVILLE ET CHEZ LES DUCS DE MÉDINA-SIDONIA ET DE MÉDINA-CELI

1485

SOURCES D'INFORMATION

1. **Version de Fernand Colomb**, chap. XII.

Très courte; ne mentionne que Médina-Sidonia.

2. **Version d'Oviedo**, chap. IV ; de **Gomara**, chap. XV et XVI; de **Garibay** (*D. Cristobal Colon*), apud Duro, *Nebuloso*, p. 195 ; d'**Estanques**, apud Duro, *Hist. Postuma*, p. 181.

Ces quatre versions, qui sont du temps, s'accordent sur le fond.

3. **Version de Las Casas, d'après Morales**. Liv. I, ch. XXX.

Ce Morales était le neveu d'un homme qui avait été au service du duc de Médina-Celi et qui prétendait lui avoir fait connaître Colomb. Cette version diffère considérablement des autres. Las Casas l'obtint de Morales lui-même, à l'Ile Espagnole ; il y ajoute foi. Autre version de Las Casas, d'après des informations différentes. Liv. I, ch. XXXI.

4. BARRANTES MALDONADO (Pedro). — **Illustraciones de la Casa de Niebla** (Médina-Sidonia).

Manuscrit du commencement du XVIe siècle, appartenant à la Société d'Histoire de Madrid.

Cet ouvrage rédigé d'après les papiers des ducs de Médina-Sidonia a été publié, en partie, dans les Vol. IX et X du *Memorial Historico Espanol*, Madrid, 1857-1858. Asensio en a donné, Vol. I, p. 84, un fragment extrait du Vol. X de cette collection, pp. 397 et 398.

Maldonado, qui naquit en 1510, put connaître le fils du duc, Juan de Gusman, lequel devint duc de Médina-Sidonia à la mort de son père, en 1492 (Zuniga), et fut en rapports avec Colomb. Ce livre paraît avoir été composé sur des documents authentiques, mais en ce qui concerne Colomb il ne faut user de ses indications qu'avec précaution.

5. Lettre du duc de Médina-Celi au Grand Cardinal d'Espagne. Cogolludo, 19 mars 1493.

Navarrete, Vol. II, n° XIV, pp. 20-21, d'après la pièce originale qui est aux Archives de Simancas. Traduction, française, dans le *Christophe Colomb* de Harrisse (Vol. I, pp. 349-350) et dans l'*Histoire de la Découverte de l'Amérique*, de Gaffarel, Vol. II, p. 81; anglaise, dans le *Columbus*, de Thacher, Vol. I, pp. 411-412.

C'est une lettre par laquelle le duc informe le Grand Cardinal d'Espagne qu'il a empêché Colomb d'aller porter son projet en France en le retenant deux ans chez lui. Les termes de cette lettre sont ambigus et ont donné lieu à bien des commentaires. Pris à la lettre ils ne peuvent se concilier avec les faits connus. Voici la pièce avec une traduction littérale.

Al reverendisimo Señor: el Señor Cardinal de España, Arzobispo de Toledo, etc. (1493, 19 de marz).

Reverendisimo Señor.

No sé si sabe vuestra Señoria, como yo tove en mi casa mucho tiempo Cristóbal Colomo, que se venia de Portugal, y se queria ir al Rey de Francia para que emprendiese de ir á buscar las Indias con su favor y ayuda, é yo lo quisiera probar y enviar desde el Puerto que tenia buen aparejo con tres ó cuatro carabelas, que no me demandaba mas; pero como vi que era esta empresa para la Reina nuestra

Au révérendissime Seigneur, le Seigneur Cardinal d'Espagne, archevêque de Tolède, etc. (19 mars 1493).

Révérendissime Seigneur.

J'ignore si Votre Seigneurie sait que j'ai eu pendant longtemps, chez moi, Cristobal Colomo qui arrivait de Portugal, et voulait se rendre auprès du roi de France dans le dessein d'entreprendre la découverte des Indes par sa faveur et avec son aide, et que j'ai voulu moi-même tenter la chose et l'envoyer d'El Puerto avec trois ou quatre caravelles bien appareillées que j'y avais, car il n'en

Señora, escrebilo á su Alteza desde Rota, y respondióme que gelo enviase: yo gelo envié entonces, y supliqué á su Alteza, pues yo no lo quise tentar y lo aderezaba para su servicio, que me mandase hacer merced y parte en ello, y quel el cargo y descargo deste negocio buese en el Puerto. Su Alteza lo recibió y lo dió en cargo á Alonso de Quintanilla, el cual me escribió de su parte que no tenia este negocio por muy cierto; pero que si se acertase, que su Alteza me haria merced y daria parte en ello; y despues de haberle bien examinado, acordó de enviarle á buscar las Indias. Puede haber ocho meses que partió y agora él es venido de vuelta á Lisbona, y ha hallado todo lo que buscaba, y muy complidamente, lo cual luego yo supe, y por facer saber tan buena nueva á su Alteza ge lo escribo con Xuares, y le envio á suplicar me haga merced que yo pueda enviar en cada año alla algunas carabelas mias. Suplico á vuestra Señoria me quiera ayudar en ello, é ge lo suplique de mi parte, pues á mi cabsa y por yo detenerle en mi casa dos años, y haberle enderezado á su servicio, se ha hallado tan grande cosa como esta. Y porque de todo informará mas largo Xuares á vuestra Señoria suplicole le crea.

demandait pas davantage. Mais comme je vis que cette entreprise était du ressort de la reine, notre Dame, j'en écrivis de Rota à Son Altesse; Elle me répondit de le lui envoyer et je le lui envoyai alors en suppliant Son Altesse que, puisque je ne pouvais tenter l'affaire et que je l'avais préparée pour son service, Elle voulût bien me faire la grâce de m'accorder une part à cette entreprise et que le chargement s'en fît à El Puerto. Son Altesse le reçut et le donna en charge à Quintanilla, lequel m'écrivit de sa part qu'il ne tenait pas cette affaire pour très certaine, mais que si elle réussissait, Son Altesse me ferait la grâce de m'y accorder une part; et après l'avoir bien examinée, elle décida de l'envoyer à la recherche des Indes. Il peut y avoir huit mois qu'il est parti, et à présent il est de retour à Lisbonne, et a trouvé tout ce qu'il cherchait, et très complètement, ce que j'ai su immédiatement, et pour faire savoir une si bonne nouvelle à Son Altesse je le lui écris par Xuares, et je l'envoie vous supplier qu'elle m'accorde la grâce de pouvoir envoyer là-bas chaque année quelques caravelles à moi. Je supplie Votre Seigneurie de vouloir m'aider en cela, et qu'Elle l'en supplie de ma part, puisque c'est à cause de moi, et parce que je l'ai reçu en ma maison deux années, et que je l'ai adressé à son service, qu'une aussi grande chose a été découverte. Et comme Xuares renseignera Votre Altesse plus

Guarde nuestro Señor vuestra Reverendisima persona como vuestra Señoria desea. De la mi villa de Cogolludo á diez y nueve de marzo. Las manos de vuestra Señoria besamos.

El Duque.

au long, je la supplie de le croire.

Que Notre Seigneur garde Votre Révérendissime personne comme Votre Seigneurie le désire. De mon bourg de Cogolludo le dix-neuf mars. Nous baisons les mains de Votre Seigneurie.

Le Duc.

I. — Colomb passe de la Rabida à Séville et cherche l'appui des ducs de Médina-Sidonia et de Médina-Celi.

Dans le chapitre précédent, relatif à la première visite de Colomb à la Rabida, on a dû suivre principalement Fernand Colomb et Las Casas dont les renseignements, bien que ne concordant point entièrement avec d'autres, authentiques également, mais moins sûrs, ont paru trop précis et trop conformes à l'ordre naturel des choses pour être écartés. Il n'en est pas de même pour les faits qui se rapportent aux premières démarches de Colomb en Castille. Ici, les informations de sources colombiennes sont en désaccord avec d'autres dont l'authenticité est incontestable, et auxquelles on est obligé de donner la préférence, bien qu'elles soient elles-mêmes insuffisantes ou contestables sur certains points.

Ainsi, Fernand Colomb et Las Casas disent que Colomb, après avoir laissé son fils à la Rabida, se rendit à Cordoue, où était alors la cour (89), et où, peu de temps après, il aurait été présenté aux Rois Catholiques. Mais ceci ne s'accorde ni avec ce que nous savons des déplacements des Rois Catholiques (90), ni avec ce que rapportent Oviedo et

(89) Qui se trouvait alors à Cordoue, dit Fernand Colomb: *che allhora era in Cordova* (*Historie*, ch. XII, fol. 32 recto.) Las Casas dit la même chose. (Liv. I, ch. XXIX, Vol. I, p. 227.)

(90) Les Rois Catholiques séjournèrent près de quatre mois à Séville, du

Gomara, qui placent à Séville les premières relations que Colomb eut en Castille, et qui le mettent, dès ce moment, en rapports avec deux grands seigneurs de l'Andalousie, les ducs de Médina-Sidonia et de Médina-Celi. En lui-même, le fait n'a rien d'invraisemblable. Il est probable, en effet, que Colomb, ayant le dessein qu'il avait, emporta, en partant de Lisbonne, des lettres de recommandation qui pouvaient lui faciliter l'accès de quelques grands personnages comme ceux-là. Un homme qui était entré, par son mariage, dans deux familles aussi considérables que celles des Moniz et des Perestrello, qui avait conféré avec les cosmographes de la couronne, et qui avait connu le roi João, n'était pas sans avoir des relations qui pouvaient lui être utiles en Espagne. Nous savons aussi qu'il était bien vu par les Génois de Lisbonne, et comme il y en avait un certain nombre à Séville, il est également vraisemblable qu'il put se faire accréditer auprès d'eux d'une manière favorable (91). Il n'y a donc pas lieu

---

2 octobre 1484 au 20 janvier 1485, date à laquelle ils quittèrent cette ville pour aller mettre le siège devant Loja. (Zuniga, *Anales*, sub anno 1484 et anno 1485, Vol. III, pp. 127 et 128.) La cour arriva à Cordoue le 24 mars 1485 (*Ibid.*); mais elle y resta peu de temps, car le roi se mit aussitôt en campagne pour prendre Ronda, Coin, et d'autres villes de la région. (Carvajal, *Anales breves*, sub anno 1485.) « Le roi quitta Cordoue au mois de mai. » (Pulgar, *Cronica tercera parte*, ch. XLII.) On verra plus loin que les souverains n'étaient sûrement pas à Cordoue le 20 janvier 1486.

(91) Le capitaine Duro a fait à ce sujet une supposition très vraisemblable. Il se demande si les Italiens de Lisbonne n'auraient pas donné à Colomb des lettres pour Juanoto Bérardi, banquier florentin, alors établi à Séville, et si celui-ci ne lui aurait pas facilité des relations avec les ducs de Médina-Sidonia et de Médina-Celi. (Duro, *Amigos y enemigos de Colón*, p. 7.) « Etabli dans cette ville, ami et confident de Colomb, dit Navarrete, en parlant de Bérardi, il fut continuellement chargé de l'équipement des flottes qu'on envoyait à Española. » (*Viages*, Vol. III, p. 315.) Il est certain que les relations de Colomb avec ce Florentin furent très étroites et il est possible que ce soit par son influence qu'il obtint les contrats dont parle Navarrete. Il y a tout lieu de croire aussi qu'il fut l'un des commanditaires du premier voyage de Colomb. Il est certain, en tout cas, que lorsque ce Bérardi mourut, Colomb lui était redevable d'une assez forte somme. (Voyez notre mémoire sur la

de supposer que Colomb arriva en Castille dénué de tout et sans aucun moyen de se créer des relations. Nous avons vu, d'ailleurs, que Las Casas soupçonnait qu'il connaissait quelqu'un à la Rabida, où il est certain qu'il reçut le meilleur accueil.

Gomara qui donne de si curieux renseignements sur la première visite de Colomb à la Rabida, dit que Perez de Marchena, — pour lui ces deux noms désignent le même personnage, — après avoir confirmé au visiteur italien l'exactitude des renseignements qu'il tenait du pilote qui avait abordé par aventure de mer aux Antilles, l'aurait fortement engagé à s'adresser aux deux ducs de Médina-Sidonia et Médina-Celi, qui étaient de grands et riches seigneurs, capables de faire mettre à exécution son projet (92) et notre entreprenant Génois serait parti pour Séville avec l'intention de suivre ce conseil.

Oviedo, qui ne parle pas de la Rabida et qui fait arriver Colomb directement de Lisbonne à Séville, dit, cependant, comme Gomara, que c'est avec ces deux ducs qu'il se trouva tout d'abord en rapports (93), et le cosmographe

---

Maison d'Albe, pp. 9 et 10.) Banquier et établi à Séville, il est vraisemblable qu'il eût des rapports d'argents avec les deux ducs en question, qui avaient l'un et l'autre une fortune considérable, et qu'il fût ainsi en position de servir Colomb auprès d'eux.

(92) Parlant de celui qu'il appelle Juan Perez de Marchena, Gomara dit : « Ce frère l'encouragea beaucoup dans son entreprise et lui conseilla de né- « gocier et de conférer avec le duc de Médina-Sidonia, don Enrique de Gus- « man, grand et riche seigneur, ainsi qu'avec don Luys de la Cerda, duc de « Médina-Celi, lequel avait dans son port de Santa Maria les moyens de lui « donner les vaisseaux et gens nécessaires. » (*Historia de las Indias*, ch. XV, fol. 19 verso, éd. 1854.)

(93) *De manera que determinó de irse en Castilla ; y llegado á Sevilla, tuvo sus inteligençias con el ilustre y valeroso don Enrique de Guzman, duque de Médina-Sidonia ; y tampoco halló en el lo que buscaba.* « De manière « qu'il se détermina à aller en Castille et, arrivé à Séville, il entra en rap- « ports avec le très illustre et valeureux don Enrique de Gusman, duc de « Médina-Sidonia. » (Oviedo, *Historia general*, Liv. II, ch. IV, Vol. I, p. 19, col. I.)

Estanques qui écrivait à la fin du XVe siècle, confirme cette dernière information (94).

Si l'on ajoute à ces témoignages l'indication donnée par Zuñiga que Colomb « séjournait le plus souvent à Séville « où dès l'année 1484 il était venu proposer aux souverains « ses grands desseins » (95), on trouvera que, même en ne s'appuyant que sur ces seules indications, la thèse d'après laquelle ce serait à Séville et non à Cordoue, que le futur amiral se rendit, en quittant la Rabida, n'est pas sans vraisemblance. Nous verrons tout à l'heure qu'il y a d'autres raisons de croire que c'est bien ainsi que les choses se sont passées.

Remarquons, toutefois, avant d'aller plus loin, que l'assertion de Gomara que c'est par Perez ou Marchena que Colomb arriva à ces ducs ne s'impose pas (96); aussi quelques auteurs, comme Asensio, ont cru que la porte de ces deux grands seigneurs a plutôt été ouverte à notre Génois par les frères Geraldini, Alessandro et Antonio, deux Italiens bien en cour, dont l'un, le cadet, était légat du pape et dont l'autre devint évêque de Saint-Domingue (97). Il n'est pas nécessaire non plus de croire que Colomb se mit en rapports avec ces ducs pour leur proposer l'exécution de son

---

(94) *Cronica de los Reyes... compuesta por* Alonso Estanques ; manuscrit du *British Museum*, apud Duro, *Historia Postuma*, p. 281.

(95) *Estaba este insigne [Colomb] varon en Castilla y Andalucia, y lo mas del tiempo en Sevilla, desde el año de 1484, en que vinó à proponer à los Reyes sus grandes designios.* (Zuniga, *Anales* sub ano 1489, Vol. I, p. 144.) Cet annaliste se trompe dans l'indication de l'année, car en 1484 Colomb était encore en Portugal, mais ce qu'il dit des démarches de Colomb à Séville dès son arrivée en Castille doit être retenu.

(96) Si le P. Antonio de Marchena, dont on ne connaît pas l'origine, devait son nom de Marchena à la ville qui est ainsi appelée où il y avait un couvent de franciscains et l'une des demeures seigneuriales du duc de Médina-Sidonia, il y aurait là une raison de croire que ce moine connaissait ce duc et pouvait lui recommander Colomb. Mais ceci ne se concilie guère avec le témoignage du P. Remon qui fait de Marchena un Portugais.

(97) Asensio, Vol. I, p. 83.

projet ; il est possible qu'il ait seulement voulu les intéresser à son entreprise de manière à obtenir leur appui auprès des Rois Catholiques, et, pour notre part, nous inclinons à croire que tel était réellement son objet, car ce que nous savons de ses aspirations, de ses exigences et de la persévérance avec laquelle il refusa toute rémunération, autre que celle qui lui assurerait des prérogatives quasi royales, éloigne l'idée qu'il pouvait consentir à livrer son secret à un particulier, qui, si puissant qu'il fût, n'aurait pu lui donner ce qu'il voulait et ce qu'il s'obstina à demander jusqu'à ce qu'il l'eût obtenu.

Quoi qu'il en soit, le fait essentiel, le seul qu'il soit nécessaire de retenir pour l'instant, c'est que Colomb entra en relations assez étroites avec les deux ducs qui viennent d'être nommés. Ce fait-là n'est pas contestable, puisqu'il est attesté, aussi bien par Fernand Colomb que par Las Casas, quoiqu'ils ne soient pas d'accord sur la date à laquelle ces relations se seraient établies, date qui pourra peut-être être fixée en ayant recours à une autre source d'information.

II. — Colomb s'adresse d'abord au duc de Médina-Sidonia qui ne se décide pas.

Les quatre anciens auteurs qui nous parlent des relations de Colomb avec les ducs de Médina-Sidonia et de Médina-Celi sont d'accord sur ce point que c'est au premier qu'il s'adressa tout d'abord. Ce duc était alors le personnage le plus puissant de l'Espagne. Il avait de nombreux vassaux et entretenait des troupes de terre aussi bien que des forces maritimes. A plusieurs reprises, il avait été en position de venir en aide aux Rois Catholiques et de leur rendre des services signalés. Il menait un train de roi et se montrait magnifique en toutes choses. Ses ressour-

ces étaient considérables et il aurait pu, s'il l'avait voulu, se charger seul de l'entreprise de Colomb (98).

Las Casas, qui place les propositions que notre Génois lui adressa à l'époque du siège de Grenade, dit qu'elles furent déclinées (99). Mais, si l'on en croit un historien de cette grande famille, le refus du duc aurait été motivé par des raisons de force majeure. Le duc de Médina-Sidonia, nous dit cet auteur, aurait été séduit par le projet de Colomb, et se proposait d'envoyer à ses frais une flotte pour faire la découverte qu'il avait en vue, lorsque les rois catholiques l'obligèrent à quitter Séville pour mettre fin aux troubles que causaient ses disputes avec le marquis de Cadix, autre grand personnage de l'Andalousie, qui lui aussi dut s'éloigner de Séville (100). Cette circonstance

---

(98) Don Enrique de Guzman, deuxième duc de Médina-Sidonia, était fils naturel du premier duc, Juan Affonso de Guzman. Ses vastes domaines se trouvaient en Andalousie et avaient pour port de mer San Lucar de Barrameda où il mourut en 1492 (Zuñiga). Il était souvent venu en aide aux Rois Catholiques, notamment lors du siège de Malaga à la prise de laquelle il contribua beaucoup. Il n'y avait pas alors dans toute l'Espagne, dit Las Casas, un seigneur qui fût plus riche que lui (Vol. I, p. 236). Lucio Marineo dit dans ses *Cosas memorables* que ses revenus s'élevaient à 55.000 ducats. (Apud Prescott, *Ferdinand and Isabella*, Vol. III, p. 455, n.). La maison de Guzman est une des plus illustres de l'Espagne.

(99) « Colomb proposa son affaire au duc ; mais soit que celui-ci n'y eût « pas confiance, soit qu'il ne comprit pas la grandeur du projet, soit parce « que les grands du royaume, notamment ceux de l'Andalousie, avaient fort « à faire avec le siège de Grenade, qui leur coûtait beaucoup... le duc ne « parut pas vouloir risquer une dépense qui n'aurait fait qu'une très légère « brèche à ses trésors et aurait accru considérablement l'éclat de sa magni- « ficence, tout en lui causant beaucoup d'honneur. » (*Historia*, Liv. I, ch. XXX, Vol. I, p. 236.)

(100) Barrantes Maldonado (Pedro), *Ilustraciones de la casa de Niebla*. Apud Asensio, Vol. I, p. 84. Nous avons vérifié l'exactitude de cette citation, mais nous avons constaté que la plupart des renseignements donnés là sur Colomb sont tellement erronés qu'on ne peut avoir grande confiance dans ses assertions. L'indication que c'est à l'époque des querelles de Médina-Sidonia avec Ponce de Léon, marquis de Cadix, que Colomb entra en rapports avec ce duc est toutefois précieuse, car elle montre que ces rapports

aurait fait avorter les plans du duc, et Colomb se serait alors adressé ailleurs; mais cette version que rien ne confirme (101) est formellement contredite, aussi bien par Las Casas que par le fils de Colomb, qui nous dit qu'après bien des conférences son père abandonna la partie (102). Oviedo et Gomara disent la même chose.

III. — Colomb s'adresse ensuite au duc de Médina-Celi qui l'envoie à la Reine.

C'est après avoir échoué auprès du duc de Médina-Sidonia que Colomb se tourna du côté du duc de Médina-Celi (103), qui était également en situation d'entreprendre la découverte qu'il méditait. Ce duc n'avait peut-être pas la grande situation de l'autre, mais c'était néanmoins un personnage considérable et, bien que l'occasion ne se fût

---

datent de l'époque de l'arrivée de Colomb en Castille. Les deux ducs se réconcilièrent peu après et devinrent amis intimes. Voyez PRESCOTT, *Ferdinand et Isabella*, passim.

Pendant une grande partie de l'année 1485 le duc de Médina-Sidonia devait se trouver à Séville. Il y rentra le 2 octobre 1484 avec les Rois Catholiques (ZUNIGA sub anno 1484), et y resta, vraisemblablement, jusqu'en mai 1485, date à laquelle il alla rejoindre les Rois Catholiques à Cordoue, pour marcher sur Ronda. (PULGAR, ch. XLI et XLII.) Mais Ronda capitula le 22 mai et le roi retourna à Cordoue (ZUNIGA). Pendant toute la seconde partie de l'année 1485, le duc de Médina-Sidonia devait se trouver dans ses domaines.

(101) Peut-être pourrait-on voir une indication que le duc de Médina-Sidonia s'intéressait aux entreprises de Colomb dans le fait que son fils, au lendemain de la mort de son père, contribua pour une somme de cinq millions de maravedis à l'équipement de la seconde expédition de Colomb. (NAVARRETE, *Viages*, Vol. II, n° LXI, p. 88.)

(102) *Historie*, ch. XII [*bis*], fol. 34, recto et verso. Fernand Colomb n'entre dans aucun détail et se borne à constater le fait que son père se retira quand il vit que le duc ne se décidait pas. Oviedo dit que Colomb ne trouva pas auprès de ce duc ce qu'il cherchait. (Liv. II, ch. IV, Vol. I, p. 19.)

(103) « Et il traita ensuite l'affaire plus longuement avec le très illustre don « Luis de la Cerda, premier duc de Médina-Celi. » (OVIEDO, *op. cit*, p. 19.) C'est aussi ce que disent Las Casas et Gomara.

pas encore offerte à lui de faire de grandes choses, il était capable, dit Las Casas, de les entreprendre (104).

Il reçut Colomb avec égards et avec bienveillance. Il le retint auprès de lui, s'informa de tous les détails de son projet et finit par en concevoir une idée si avantageuse qu'il résolut de s'en charger, sans se préoccuper aucunement des dépenses auxquelles cela pourrait l'entraîner. Plein de foi dans le succès de l'entreprise, dit Las Casas, magnifiquement, libéralement, comme s'il se fût agi de quelque chose de certain, il fit donner à Colomb tout ce dont il avait besoin et jusqu'à trois et quatre mille ducats pour construire trois navires ou caravelles et les pourvoir de vivres pour un an, d'objets d'échange, de gens de mer et de tout le nécessaire. Cependant après avoir fait commencer les travaux dans la rivière du Port de Santa-Maria, vis-à-vis de Cadix, il jugea que, pour donner plus de sécurité à son entreprise, il convenait d'obtenir l'autorisation des Rois Catholiques et leur demanda de trouver bon qu'il s'en chargeât (105). Mais les souverains en jugèrent autrement. Ils voulurent se réserver l'entreprise à eux-mêmes et la reine, qui s'y intéressait particulièrement,

---

(104) Don Luis de la Cerda, cinquième comte de Médina-Celi et premier duc de ce nom, seigneur de Puerto de Santa Maria et de la ville de Cogolludo et territoire, mourut à Ecija le 25 novembre 1501. On ignore la date de sa naissance. Les La Cerda étaient de sang royal. Le chef de cette famille était le fils aîné d'Alphonse le Sage. Il mourut avant son père et à la mort de celui-ci, son second fils, Sanche, s'empara de la couronne au préjudice de la branche aînée. Les La Cerda étaient grandement apparentés en France où ils étaient comtes de Clermont et de Talmont. L'un d'eux fut le fameux Prince de la Fortune auquel le pape Clément VI donna en 1344 les Canaries. Ses domaines, situés en Castille et en Andalousie, étaient vastes. Dans cette dernière province, où il demeurait, il avait pour port de mer *El Puerto de Santa Maria*, connu généralement sous le nom d'*El Puerto*. Ses revenus étaient estimés à 30.000 ducats, au dire de Lucio Marineo. (Voy. Haro, *Nobiliario*, Part. I, Liv. I ; Colmenar, *Annales d'Espagne*, Vol. II, p. 162 ; Prescott, *Ferdinand and Isabella, passim.*)

(105) Las Casas, *Historia*, ch. XXX, Vol. I, pp. 236-237.

aurait fait prier le duc, assure Las Casas, de trouver bon qu'elle dirigeât elle-même cette affaire et, à son grand regret, le duc y renonça (106).

Tout ce qui précède vient de Las Casas qui emprunte ces renseignements à une source à laquelle il dit qu'il n'a pas hésité à se fier entièrement (107). Ce récit de Las Casas diffère, cependant, sur plusieurs points, dont l'un est essentiel, de ceux des autres auteurs qui mentionnent ces faits. Selon lui et l'auteur des *Historie*, ce serait seu-

---

(106) Voici ce que dit Las Casas : « Mais la divine Providence avait arrêté « dans ses décrets que ces terres fertiles seraient découvertes par la bonne « fortune de nos excellents rois et non par la faveur et l'aide de leurs sujets... « Leurs Altesses, et notamment la sérénissime Doña Isabella, qui s'intéres- « sait plus particulièrement à cela, ayant pris connaissance de la requête du « duc qui demandait et réclamait comme une faveur le soin d'équiper et « d'expédier cette modeste flottille, l'illustre reine, dis-je, comprenant que « cette affaire pouvait amener quelque chose de grand et de glorieux..., fit « écrire au dit duc, qu'elle tenait sa proposition et son projet comme un « important service et qu'elle se réjouissait d'avoir, dans son royaume, un « homme assez généreux et assez riche pour entreprendre une œuvre aussi « considérable, car la grandeur et la magnificence des vassaux rehaussent la « gloire et l'autorité des princes suzerains ; mais qu'elle le priait de trouver « bon qu'elle dirigeât elle-même cette affaire, que sa volonté était de s'en « occuper efficacement, d'en faire les frais sur sa cassette, attendu qu'une « pareille entreprise ne pouvait être que de la compétence de souverains. » (*Historia*, Liv. I, ch. XXX, Vol. I, pp. 237 et 238.)

(107) Las Casas dit qu'il les recueillit à Española de la bouche d'un nommé Diego Morales, personne honorable et l'un des anciens colons de l'île, qui les tenait lui-même de son oncle, ancien majordome du duc, lequel aurait fait connaître Colomb à ce seigneur et aurait beaucoup contribué à le faire écouter. (*Op. cit.*, ch XXX, Vol. I, pp. 238-239.) Dans le chapitre suivant, Las Casas dit que personne n'hésitera à ajouter foi à ce témoignage (ch. XXXI, p. 240) ; au chapitre XXXII lui-même, cependant, le met en doute, dans certaines de ses parties les plus importantes, ainsi qu'on le verra plus loin.

Oviedo a aussi connu cette version, ou celle du duc de Médina-Celi, donnée ci-après qui est la même au fond, mais il semble préférer celle d'après laquelle le duc aurait tenu les offres de Colomb pour fabuleuses — *el qual tambiem tuvo por cosa fabulosa sus ofrecimientos*. (Liv. II, ch. IV, Vol. I, p. 19.) Gomara dit que ce duc, comme l'autre, tint les projets qui lui étaient soumis pour être ceux d'un charlatan italien — *de Italiano burlador*. (*Historia*, ch. XVI, fol. 20 recto.) Estanques s'exprime dans le même sens. (*Cronica* apud Duro, *Hist. Postuma*, p. 181.)

lement en 1490-1491, que Colomb, lassé de solliciter inutilement les Rois Catholiques, se serait adressé aux ducs de Médina-Sidonia et de Médina-Celi (108), tandis que d'après Oviedo, Gomara et Estanques, les relations de Colomb avec ces grands personnages dateraient de l'année 1485 (109).

Nous allons voir si ces témoignages contradictoires ne peuvent être conciliés.

IV. — Le témoignage du duc de Médina-Celi établit que c'est à l'arrivée de Colomb en Espagne qu'il le connut.

En présence de témoignages aussi contradictoires et également autorisés que ceux qui viennent d'être exposés, relativement à l'époque à laquelle Colomb entra en relation avec les deux ducs de Médina-Sidonia et de Médina-Celi, la critique serait bien embarrassée s'il n'existait pas un autre témoignage contemporain qui est de nature à résoudre cette difficulté. C'est une lettre du principal intéressé, du duc de Médina-Celi lui-même, adressée en 1493 au Grand Cardinal d'Espagne, Gonzales de Mendoza, c'est-à-dire au

---

(108) Fernand Colomb, comme on l'a dit, ne parle que de Médina-Sidonia, mais, puisque d'après lui c'est immédiatement avant de se rendre à la Rabida pour y chercher son fils, dans le dessein de passer ensuite en France, que son père vit ce duc, il est clair que, dans sa chronologie, les relations avec Médina-Celi, qui suivirent celles avec l'autre duc, ne peuvent être placées qu'en 1490-1491. (Voyez le chap. XII (*bis*), fol. 34 des *Historie.*) Il en est de même pour Las Casas, qui dit que c'est après avoir souffert bien des années d'attente que Colomb abandonna la partie et se rendit à Séville où il vit le duc. (*Op. cit.*, Vol. I, p. 235.)

(109) Nous n'avons aucun document portant en toutes lettres que c'est en 1485 que Colomb commença ses démarches en Castille ; mais cela résulte clairement des faits acquis. Comme il est certain que c'est à la fin de l'année 1484, ou au commencement de l'année suivante, que Colomb quitta le Portugal pour aller à Palos et à la Rabida, voyage qui se faisait en quelques jours au plus, et comme nous savons par son fils qu'il ne fit qu'un très court séjour à la Rabida, on ne peut placer son arrivée à Séville que dans les premiers mois de l'année 1485 au plus tard ; rien n'empêche même d'admettre que c'est en 1484 qu'il s'y rendit, comme le rapporte Zurita.

premier ministre (110). Ce document, qui a été l'objet des commentaires de tous les Colombistes, n'est peut-être pas aussi explicite qu'on le voudrait, et contient même des assertions difficilement conciliables avec certains faits connus ; tel qu'il est, cependant, la critique peut en tirer des indications qui permettent de fixer la date à laquelle Colomb sollicita le concours de son auteur.

Constatons d'abord l'objet de la lettre. Le duc, qui vient d'apprendre l'heureux retour de Colomb, après sa découverte, se hâte d'écrire au Grand Cardinal pour obtenir une participation aux avantages qui doivent résulter de cette découverte et il fonde sa demande sur les considérations suivantes :

Que c'est lui qui fit connaître à la reine ce projet de découverte : Je l'écrivis de Rota à Son Altesse : *Escrebilo a su Alteza desde Rota ;*

Que la reine lui répondit de lui envoyer Colomb, ce qu'il fit immédiatement : *Y respondióme que gelo enviase : yo gelo envie entonce ;*

Qu'elle reçut Colomb et le donna en charge à Quintanilla : *Su Alteza lo recibió y lo dió en cargo á Alonso de Quintanilla* (111) ;

Que depuis, ayant bien examiné l'affaire, Son Altesse envoya Colomb découvrir les Indes : *Y despues de haberle*

---

(110) *Carta del Duque de Medina-Celi al grand cardinal de España*, 19 mars 1493. Voyez cette pièce, texte et traduction, au n° 5 des *Sources*.

(111) Dans cette phrase et dans la précédente, le pronom neutre *lo* est considéré comme se rapportant à Colomb. Si l'on faisait remarquer qu'il doit plutôt se rapporter à l'affaire dont parle le duc, parce que, dans la règle, ce pronom ne s'emploie pas avec deux antécédents différents, ce qui serait le cas ici, puisqu'un peu plus haut, il est pris pour tenir lieu de cette affaire : *ó yo lo quisiera*, il faudrait répondre que cette interprétation étroite ne saurait prévaloir contre le sens général de la lettre, qui indique clairement que c'est Colomb que le duc envoya à la reine, et non l'affaire. Cette lettre a été commentée par nombre d'auteurs espagnols et nous n'en connaissons aucun qui ait entendu cette phrase autrement que nous le faisons ici.

bien examinado, acordó de enviarle á buscar las Indias ;

Et que, par conséquent, c'est à cause de lui, Médina-Celi —*pues á mi cabsa*—parce qu'il a reçu Colomb dans sa maison — *y por yo detenerle en mi casa* — et parce qu'il l'a ainsi gardé pour le service de la reine —*y haberle enderezado a su servicio* — qu'il a été accompli une aussi grande chose — *se ha hallado tan grande cosa como esta.*

Ne résulte-t-il pas de ce texte que lorsque le duc écrivait à la reine, dans les termes qu'il rappelle au Grand Cardinal, le projet de Colomb n'était pas encore connu de la souveraine et que c'est à lui que cela est dû ?

N'est-il pas évident que le duc entend dire que c'est par lui que les Rois Catholiques entrèrent en relations avec Colomb qui auparavant leur était inconnu ?

Comment, en effet, ce duc aurait-il pu écrire à la reine en pareils termes, après que les Rois Catholiques eurent reçu Colomb et entendu ses explications, ce qui eut lieu en 1486, comme on le verra ci-après ; après que son projet eut été envoyé à une commission chargée de l'examiner ; après que cette commission eut fait son rapport et après que les Rois Catholiques eurent finalement congédié celui qui s'était ainsi adressé à eux ? C'est cependant ce qu'il faut nécessairement admettre, si l'on place les relations de notre Génois avec le duc, non à son arrivée en Espagne, comme le disent Oviedo et Gomara, mais au moment où il se proposait de la quitter, comme le rapportent Fernand Colomb et Las Casas (112).

Remarquons aussi la réponse de Quintanilla, qui écrit au duc, après avoir examiné l'affaire, qu'elle ne paraît pas

---

(112) « Si Colomb, dit le P. Coll, revenait de la cour de Castille, sans « espérance de faire admettre son projet, dans quel but le duc l'annonçait-« il comme une nouveauté surprenante ? Il y a plus : sur le vu de la lettre du « duc, la reine lui fit répondre de lui envoyer Colomb : Elle me répondit que « je le lui envoyasse et je le lui envoyai. » (*Colon y la Rabida*, p. 202.)

très bonne — *que no tenia este negocio por muy cierto*, — mais que si on la faisait, il en aurait sa part. N'y a-t-il pas là une autre indication que Quintanilla parlait d'une entreprise nouvelle qui n'avait pas encore été l'objet d'un examen officiel et d'une condamnation formelle comme l'avait été celle de Colomb, si cela se passait en 1491?

Enfin, une autre et très significative observation, c'est que ni en 1491, ni en 1490, Quintanilla ne se trouvait à la cour des Rois Catholiques, tandis qu'il s'y trouvait en 1486 (113). La lettre que Médina-Celi reçut de lui à ce sujet n'a donc pu être écrite qu'à cette dernière date.

Pour toutes ces raisons, nous croyons qu'il faut s'en tenir à la version d'Oviedo et de Gomara, de préférence à celle des deux premiers biographes de Colomb, et admettre que c'est dès son arrivée en Castille, c'est-à-dire au commencement de l'année 1485, ou peut-être même à la fin de l'année précédente, que le futur amiral se trouva en rapports avec le duc de Médina-Sidonia, d'abord, puis ensuite avec le duc de Médina-Celi (114).

Cette conclusion soulève cependant certaines objections

---

(113) Navarrete dit que les archives de Simancas montrent que de 1491 à la fin de mai 1492, Quintanilla était à Burgos ou à Valladolid, dans la vieille Castille, comme membre du Conseil de Gouvernement et de Justice que les Rois Catholiques avaient institué pendant qu'ils étaient occupés à Grenade. (*Viages*, Vol. III, p. 601.) Il est établi d'un autre côté que de 1486 à 1488 Quintanilla était attaché à la cour. En 1487 c'est lui qui ordonnance le paiement d'une somme à Colomb, et Oviedo, de même que Gomara, disent que c'est lui qui le premier s'occupa de notre Génois à la cour, ce qui confirme ce que dit le duc.

(114) La conclusion que nous formulons ici est celle de nombre de colombistes distingués, parmi lesquels nous citerons les suivants :

Navarrete : *Parece, por la carta del duque de Medinaceli, que le tuvo* [Colomb] *en su casa dos años desde su llegada.* (*Viages*, Vol. I, introduction, p. XII.) Ailleurs, Navarrete dit que c'est peut-être à la recommandation du duc que Colomb entra au service de Leurs Altesses. (*Op. cit.*, Vol. III, *observacion* V, p. 598.)

Pinilla : *Todo induce a creer que Colon estuvo protegido por el Duque de Medina-Celi en los primeros meses de la llegada de aquél a España. Por con-*

qu'il faut mentionner. On fait observer que tout ce que nous savons des prétentions extraordinaires de Colomb et du haut prix qu'il mettait à ses services, n'indique pas qu'il était disposé à traiter avec un particulier qui ne pouvait lui accorder rien de ce qu'il voulait. Son affaire, dit Lazzaroni, était une affaire de roi et il ne l'aurait pas offerte à de simples ducs, si riches et si puissants qu'ils fussent (115).

L'objection ne manque pas de force, mais on ne l'écarte pas en plaçant en 1490 ou en 1491 les relations de Colomb avec ces ducs. A ce moment, comme avant, il devait lui répugner de traiter avec un autre qu'un chef d'État. Connaissons-nous bien d'ailleurs la nature de ses rapports avec ces ducs? Savons-nous si réellement il a voulu exé-

---

siguiente, que la hospitalidad y la protection que le dispensó el Duque tuvo lugar en 1484 y 1485. (*Colon en España*, p. 112.)

Peragallo: *Il tenore adunque della lettera del Duca, e la positiva sua asserzione di avere albergato Colombo que se venia de Portugal, mostrano evidentemente che questa ospitalità comprende il periode 1484 fino al genaio 1486.* (*Christoforo Colombo e la sua famiglia*, p. 172.)

Desimoni: On doit conclure: *Che la ospitalità del duca di Medinaceli sia stata la prima avventura di Colombo al suo arrivo in Spana sulla fine del 1484.* (*Quistioni Colombiani*, in *Raccolta*, etc., p. 47.)

Le P. Coll: *Todo indica que en la carta del Duque de Medinaceli se hace referencia à un tiempo anterior al 1491.* Le P. Coll conclut que Colomb reçut l'hospitalité du duc avant d'aller à la cour: *antes que en la Corte.* (*Op. cit.*, pp. 202 et 203.)

Le P. Cappa dit que Colomb offrit son projet au duc de Médina-Celi qui l'accueillit avec bienveillance dans sa maison de Puerto de Santa Maria vers la fin de l'année 1484: *Cerrando ya el año de ochenta y cuatro.* (*Colon y los españoles*, p. 10.)

Payne: *Soon after his arrival in Spain he was admitted into the service of the Duke of Medina Celi... this service he quitted in january 1486 for that of the queen.* (*Hist. of the New World called America*, Vol. I, p. 121.)

Les auteurs suivants placent aussi les rapports de Colomb avec le duc de Médina-Celi à son arrivée en Espagne. Garibay, apud *Nebulosa*. p. 197; Ruge, *Columbus*, pp. 90 et 93; Duro, *Amigos y enemigos de Colón*. in *Pinzon*, p. 255; Asensio, *Cristobal Colon*, Vol. I, pp. 84 et 87; Young, *Christopher Colombus*, Vol. I, p. 91; Markham, *Life*. p. 42; Avery, *A Hist. of the U. S.*, Vol. I, p. 128.

(115) Lazzaroni, *Christoforo Colombo*, Vol. I, p. 78.

cuter sa grande entreprise à leur profit? La lettre du duc de Médina-Celi ne le dit pas, quoiqu'elle le donne à entendre; mais n'est-il pas possible que ce soit ce duc qui ait parlé de se charger de l'entreprise, alors que peut-être Colomb ne songeait qu'à obtenir son appui auprès des Rois Catholiques?

Il reste deux points à mentionner. Le duc dit, en commençant sa lettre, que c'est au moment où Colomb arrivait du Portugal et voulait se rendre en France qu'il le reçut chez lui, et il ajoute, en terminant, qu'il lui donna l'hospitalité pendant deux ans. Il semble que ces deux assertions soient contradictoires, car, si c'est quand il arriva du Portugal que le duc hébergea Colomb, celui-ci, à ce moment, ne pensait nullement à passer en France, puisque c'est expressément pour faire agréer son projet en Castille qu'il quitta le Portugal, et qu'il ne forma le projet d'aller en France que lorsqu'il eut perdu tout espoir de réussir en Castille. Ce n'est pas non plus à ce moment que le duc put le garder deux ans, puisque Colomb arriva en Espagne à la fin de l'année 1484 ou au commencement de l'année suivante au plus tard, et que dès le commencement de l'année suivante il alla se mettre à la disposition des Rois Catholiques. D'un autre côté, si c'est seulement dans l'intervalle compris entre les années 1489 à 14[illegible] que Colomb fut accueilli par le duc, il avait bien alors le dessein de passer en France, mais il ne venait pas du Portugal et ni lui, ni son projet, n'étaient inconnus des Rois Catholiques (116).

(116) Dans son examen de cette question M. Harrisse a gardé le silence sur ce dernier point qui est, en somme, celui sur lequel repose la conclusion que c'est avant d'avoir été à la cour que Colomb connut le duc ; mais il écarte l'autre en supposant que Colomb était allé en Portugal, en [illegible] que, par conséquent, il revenait bien de ce pays, comme le dit le duc, lorsqu'en 1490 il se présenta chez lui. (*Christophe Colomb*. Vol. I, pp. [illegible] est fort invraisemblable que Colomb ait fait un voyage en Portugal [illegible]

... difficulté, en apparence insurmontable, vient
ce...nt de ce que nous mettons dans la lettre du duc
c...e s'y trouve pas. Le duc ne dit pas, en effet, que
c...ndant deux années consécutives que Colomb fut
s..., et il n'y a aucune raison de supposer que c'est ce
q...u vouloir dire, puisque cela est inconciliable avec
des fai: qui devaient lui être connus.

...s'explique, au contraire, de la façon la plus natu-
r... nous admettons que c'est à différents intervalles,
o...ot à deux reprises différentes : à son arrivée du
P..., d'abord, puis au moment où il voulait se rendre
e...ce, que Colomb reçut l'hospitalité de ce duc. De
c...nière, la difficulté chronologique qui nous embar-
r...sparaît et cette assertion particulière du duc se
...., comme les autres, avec ce que nous savons de la
vie de Colomb pendant cette période.

... cette hypothèse, c'est tout au commencement de
l... 1485, à son arrivée en Castille, et en quittant la
... que Colomb voit successivement les ducs de
M...-Sidonia et de Médina-Celi, et passe presque l'an-
...ère chez ce dernier. C'est vers la fin de cette an-
...5, ou tout au début de l'année suivante, que le der-
... ces deux grands personnages, après s'être épris
d...et de Colomb au point de vouloir le faire mettre
l...e à exécution, se voit obligé d'y renoncer et envoie
...énois à la reine. C'est ensuite en 1490, après qu'il
... congédié par les souverains, que Colomb, forcé
... tourner ses vues d'un autre côté, va de nouveau
... le duc de Médina-Celi, chez lequel il passe encore
... temps, une année environ, probablement, avant

---

mais même dans cette hypothèse, il ne revenait pas de ce pays en 1490,
... mai 1489 il était encore au service des Rois Catholiques et que ce
... 1490 qu'ils le congédièrent, ainsi que cela sera établi au chapitre

de se résoudre à reprendre la route de la Rabida pour de là passer en France.

Nous croyons que c'est à cette conclusion qu'il faut s'arrêter (117). Si elle ne satisfait pas complètement ceux qui cherchent dans les documents une précison qu'ils n'ont que très rarement, elle répond certainement mieux aux conditions des choses que la thèse, plus généralement acceptée, il est vrai, de ceux qui veulent que ce soit seulement après avoir été congédié par les Rois Catholiques, que Colomb entra en rapports avec le duc de Médina Celi (118).

---

(117) Sans considérer les choses comme nous le faisons ici, le chanoine la Torre y Velez a aussi exprimé l'opinion que le duc de Médina-Celi reçut Colomb chez lui à deux occasions différentes (*Vida*, p. 156), et Salles Ferré, professeur à l'Université de Séville, admet également deux séjours de Colomb chez le duc de Médina-Celi : 1° quand il partit du Portugal ; 2° quand, manquant de confiance dans les Rois Catholiques, il voulut aller en France. (*El Descubrimiento de America*, p. 87, note.) Mais ces deux auteurs pensent néanmoins que c'est seulement en 1490-1491 que le duc correspondit avec la reine au sujet de Colomb, ce qui est en contradiction avec ce qu'ils disent eux-mêmes. Le P. Cappa admet aussi que Colomb a dû faire deux séjours chez le duc de Médina-Celi, dont le dernier eut lieu en 1490. (*Colón y los Españoles*, p. 351.) Mentionnons, pour finir, la singulière thèse du plus récent des historiens de Colomb, M Thacher, qui place le séjour de Colomb chez le duc de Médina-Celi en 1486 et 1487 : *from the summer of the year 1486.. until early in the year 1487*. (*Columbus*, Vol. I, p. 413.) On verra au chapitre suivant qu'à cette époque Colomb était en instance auprès des Rois Catholiques et n'avait encore aucune raison de craindre que son projet serait repoussé par eux.

(118) Parmi ceux qui pensent ainsi, il faut citer, outre M. Harrisse, les auteurs suivants : Muñoz, Liv. II, § XXVII ; Herrera, Decade I, Liv. I, ch. VII ; Irving, Liv. II, ch. VI ; Prescott, Vol. II, p. 122 ; R. de Lorgues, Vol. I, pp. 196-197 ; Tarducci, Vol. I, p. 171 ; Gaffarel, Vol. II, p. 81 ; Lollis (*Cristoforo Colombo*, p. 120) ; Lazzaroni, Vol. I, p. 82 ; Fiske, Vol. I, p. 408 ; Ch. K. Adams, p. 58.

CHAPITRE TROISIÈME

COLOMB A LA COUR DE CASTILLE. LA QUESTION DES CONFÉRENCES DE SALAMANQUE

1486-1487

SOURCES D'INFORMATION

1. COLOMB (Fernand), ch. XII; LAS CASAS, ch. XXIX.

Ici encore les deux premiers biographes de Colomb restent nos principaux guides; ce sont les renseignements qu'ils nous donnent que l'on complète et rectifie aux moyens d'indications empruntées aux chapitres de Gomara et d'Oviedo déjà cités, et aux sources suivantes.

2. COLOMB (Christophe). — **Lettre à la nourrice du Prince Juan**. Fin 1500.

CARTULAIRES DE COLOMB, de Gènes et de Paris, n° 43; LAS CASAS, Liv. I, ch. CLXXXII, Vol. II, pp. 502-510 : NAVARRETE, Vol. I, pp. 265-276, d'après une copie faite par Muñoz et d'après l'édition de Spotorno du Cartulaire de Gènes ; RACCOLTA COLOMBIANA, *Scritti*, Vol. II, n° XXXI, pp. 66 et sq., d'après le Cartulaire de Paris, avec les variantes des autres textes. TRADUCTIONS, française, dans *Les quatre Relations*, de VERNEUIL et LA ROQUETTE, Vol. III, pp. 48-71 ; anglaise, dans *Memorials of Columbus*, pp. 223-243 ; MAJOR, *Select letters*, pp 152-174 et THACHER, *Columbus*, pp. 430-438.

Écrite probablement à bord du navire *La Gorda*, qui ramena Colomb enchaîné de la Española à Cadix, par ordre de Bobadilla, cette lettre est adressée à Dona Velasquez de La Torre (ou Torres), nourrice du Prince Juan, sœur de Pedro de Torres, secrétaire de la reine, et d'Antonio de Torres qui accompagna Colomb à son second voyage. Bien que le Prince fût mort en 1497, cette dame

était restée près de la reine, qui lui témoignait une grande affection, et Colomb comptait qu'elle lui ferait connaître sa lettre, qui est un récit amer de toutes les indignités dont il avait été l'objet de la part de Bobadilla, que les souverains avaient envoyé à Española pour faire une enquête sur ses actes, et qui s'était substitué à lui sans aucun ménagement. L'amiral l'accuse d'avoir abusé de ses pouvoirs, de s'être emparé de tout ce qui lui appartenait, d'avoir gaspillé l'or qu'il avait recueilli et de s'en être approprié une grande partie. Il croit que la reine est tenue dans l'ignorance de ce qui s'est passé et qu'elle lui rendra justice dès qu'elle sera renseignée. La lettre est un peu incohérente mais émouvante ; selon son habitude Colomb y rappelle les années qu'il a perdues en Espagne en sollicitations, les railleries dont il fut l'objet et les grands services qu'il a rendus.

3. COLOMB (Christophe). — 1° **Journal de Bord**, 14 janv. 1493 (Date d'entrée au service). — 2° **Lettre aux Rois Catholiques**, 1498 (années perdues en sollicitations). NAVARRETE, Vol. I, p. 242 ; *Scritti*, n° XVI. — 3° **Lettre aux mêmes**, 1498-1500 (sept années perdues). LAS CASAS, Vol. I, p. 250 ; *Scritti*, n° XVII. — 4° **Lettre aux Senores**, 1500. NAVARETE, II, n° 137, *Scritti*, n° XXX. Voy. Étude II, Sources, n° 1. — 5° **Lettre dite rarissime**, 1503 (années d'attente). NAVARRETE, I, p. 311 ; *Scritti*, n° XLI. — 6° **Lettre à Diego**, 21 nov. 1504. NAVARRETE, I, p. 333, *Scritti*, n° XLVII (Évêque de Palencia). — 7° **Lettre à Diego**, 21 déc. 1504. NAVARRETE, I, p. 345 ; *Scritti*, n° LII.

Ces écrits de Colomb ne donnent, en ce qui concerne les sujets traités dans ce chapitre, que de courtes et peu importantes indications, mais elles aident à fixer d'autres points.

4. CARVAJAL (D[r] D. Lorenzo Galindez), 1472-1560. — **Annales breves** del reinado de los Reyes Catolicos D. Fernando y Doña Isabel, de gloriosa memoria, que dejo manuscritos el Dr —.

In *Colleccion de Documentos ineditos para la Historia de España*, Vol XVIII; *Biblioteca de autores españoles*, tome LXX (*Cronicas de los reyes*). Madrid, Rivadeneyra, 1878, Vol. III, pp. 554-585, avec des notes complémentaires

qui comblent des lacunes. Il y a plusieurs manuscrits de ces Annales dont l'un fait partie de la collection Legrand, à la Bibliothèque Nationale, n° 6964.

Carvajal fut d'abord professeur à Salamanque, puis membre du Conseil Royal, et vécut de longues années à la Cour. Ses Annales sont précieuses par leur impartialité et leur précision. Elles donnent, année par année, de 1468 à 1516, les principaux événements du règne en indiquant particulièrement les déplacements successifs des souverains. Il est à remarquer que Carvajal ne parle pas de Colomb ; mais en donnant l'itinéraire des souverains, que Colomb accompagna souvent, il permet de le suivre aussi.

5. ZUNIGA (Diego Ortiz de). — **Anales eclesiasticos y seculares de la muy noble y muy leal ciudad de Sevilla**, metropoli de la Andalucia... Formados por Don — ; ilustrados y corrigidos por D. Antonio Maria Espinosa y Cartel. Madrid, imprenta Real, 1793, 3 vol. petit in-4°.

Né en 1618 et mort en 1680 Zuñiga n'était pas un contemporain de Colomb ; mais il eut accès aux Archives civiles et ecclésiastiques de Séville et son livre fait autorité pour la période qu'il embrasse, comprenant les années 1246 à 1671. Comme Carvajal, il indique tous les déplacements de la cour. Cette édition est préférable à la première édition qui est de l'année 1677.

6. BERNALDEZ (Andres). — **Historia de los Reyes. Catolicos D. Fernando y Dona Isabel**, escrita per el Bachiller —, cura que fue de la villa de los Palacios, y capellan de D. Diego Deza, arzobispo de Sevilla. Séville, Geoffrin, 1870, 2 vol. 8°.

Bernaldez, qui mourut vers 1513, fut chapelain de Deza, l'un des protecteurs de Colomb, et connut Colomb lui-même, dont il obtint des renseignements, ainsi que la communication de quelques-uns de ses écrits. Il était en position de savoir bien des choses concernant le Découvreur et, à ce titre, les chapitres 118 à 131 où il raconte ses voyages sont précieux. Pour la période antérieure au premier voyage, voyez le chap. CXVIII.

7. MARTYR (Pierre). — **1457-1526. Lettre au comte Tendilla et à Talavera**, Barcelone, 13 sept. 1493. — **Lettre à Jean Boromé**, Barcelone, 14 mai 1493.

Opus epistolarium Petri MARTYRIS ANGLERII... Amsterdam, Daniel Elzevir, 1670, in-fol. Lettres nos 130 et 133. Traduction française dans GAFFAREL ET LOUVOT : *Lettres de Pierre Martyr d'Anghiera* relatives aux découvertes maritimes traduites par — Paris, Delagrave, 1885, 8°, pp. 2 et 3.

8. GARIBAY (Esteban de). — **Los XL Libros** del compendio historical de las chronicas y universal historia de todos los reynos de España, donde se escriven las vidas de los Reyes de Castilla y Leon... Anvers, Plantin, 1571, 3 vol. in-fol.

Auteur décrié injustement, parce qu'il écrit dans un style lourd et diffus. Il est consciencieux, moins crédule et plus judicieux que Bernaldez. Il fut pendant trente ans Historiographe de Castille et prenait beaucoup de peine pour se bien renseigner. Il parle de Colomb au Livre XVIII, ch. 30, et au Livre XIX, ch. I, II et XIII.

9. GERALDINI (Alessandro). — **Itinerarium ad regiones...** Rome, 1631.

Ouvrage écrit en 1522 par un prélat italien qui avait connu Colomb et qui était en position d'être bien renseigné, mais qui, malheureusement, n'est pas très sûr.

10. MENDOÇA (Pedro de Salazar y de). — **El Grand Cardenal de Espana Don Pedro Gonçalez de Mendoça**, Arcobispo de la muy santa yglesia primada de las Espanas : Patriarcha de Alexandria : canciller mayor de los Reynos de Castilla, y de Toledo... por el Doctor — canonigo penitenciario de la mesma muy santa yglesia. Toledo, Saravia, 1625, in-fol., 3 feuillets préliminaires, pp. 499, et 3 feuillets pour la table.

Ouvrage composé sur des papiers de famille et donnant quel-

ques indications sur les rapports de Colomb avec le Grand Cardinal.

11. **Déposition du Dr Rodrigo Maldonado**, Salamanque, 26 fév. 1515.

NAVARRETE, Vol. III, p. 589, incomplet. PLEITOS de Colon, Vol. II, pp. 100-102, texte intégral.

Maldonado était un personnage. Il avait été membre du Conseil des Rois Catholiques et, à ce titre, faisait partie de la commission formée par Talavera pour examiner les propositions de Colomb. Son récit et ceux de Fernand Colomb et de Las Casas, qui sont basés sur des documents que nous n'avons plus, sont les seuls témoignages que nous ayons sur la composition de cette commission et sur ce qu'elle fit. Par sa situation officielle à l'époque, personne ne pouvait savoir mieux que lui ce que voulait Colomb. On trouvera à l'appendice le texte et une traduction de cette importante déposition.

12. REMESAL (Antonio de). — **Historia** de la provincia de S. Vincente de Chyapa y Guatemala de la Orden de nuestro glorioso padre Sancto Domingo. Escrivense juntamente los principios de las demas provincias desta Religion de las Indias occidentales y lo secular de la governacion de Guatemala... por el presentado fray — de la misma orden de predicadores de la province de Espana,... Madrid, MDCXIX petit in-fol.

Ouvrage devenu extrêmement rare et dont il y a des exemplaires avec le titre de *Historia general de las Indias Occidentales*, etc., et le millésime de 1620. C'est de Remesal que vient — sans qu'il donne la source de son information — le récit des conférences que Colomb eut à Salamanque au couvent de San Esteban. (Liv. II, ch. VIII.) Dominicain, dont le caractère était tout à fait recommandable, Remesal mérite toute confiance pour les matières dont il a pu avoir connaissance directement, mais il n'en est pas de même de ce qu'il dit des rapports de Colomb avec les religieux de San Esteban qu'il n'a pu connaître que par la tradition. On suppose qu'il a tiré les informations qu'il donne des archives de ce couvent ; mais ces archives n'existent plus et nous ne savons dans quels termes on y parlait de Colomb, s'il y était mentionné. Si nous avions ces textes peut-être les enten-

drions-nous autrement que Remesal. Tout ce que l'on peut dire c'est que sur ce point il exprime la manière de voir de son ordre. Cela ne suffit pas pour qu'on puisse écrire, comme le chanoine La Torre y Velez, que « son récit porte le sceau de l'authenticité que l'on peut exiger de toute œuvre historique. » (*Vida...* p. 89.)

13. PIZARRO Y ORELANA (D. Fernando). — **Varones ilustres del Nuevo Mundo**... por —, Madrid, Carrera, 1639, in-fol.

Pizarro est le second témoin invoqué à l'appui de la thèse que Colomb fut examiné par l'Université de Salamanque. Il avait été professeur à cette célèbre Université et on pouvait le croire bien renseigné sur ce point.

14. AVILA (Gil Gonçalez de). — **Historia** de la antiquedades de la ciudad de Salamanca : Vidas de sus obispos y cosas sucedidas en su tiempo. Dirigida al rey don Felipe III por —, racionero en la Iglesia de Salamanca. En Salamanca, Artus Taberniel, 1606, petit in-4°, pp. VI-555, plus la table.

Ouvrage écrit avec soin, sur place, et d'après des documents originaux. Avila a consulté les archives mêmes de l'Université et a eu à sa disposition un document important : l'ouvrage manuscrit dans lequel René Chacon, humaniste célèbre du XVIe siècle, a donné l'histoire de tout ce qui se passa dans l'Université depuis son origine jusqu'à son temps.

I. — Colomb se rend à Cordoue pour se mettre à la disposition des Rois Catholiques : 20 janvier 1486.

Quel que soit le temps que Colomb passa chez le duc de Médina-Celi, on peut regarder comme certain que c'est au commencement de l'année 1486 qu'il se rendit à Cordoue pour présenter son projet aux Rois Catholiques. Ces princes, qui avaient séjourné assez longtemps dans cette ville, ne

s'y trouvaient plus alors (119), mais Colomb paraît s'être considéré comme étant entré à leur service dès le jour de son arrivée à Cordoue, qui aurait eu lieu, d'après ce qu'il dit lui-même, le 20 janvier 1486 (120).

---

(119) Les Rois Catholiques, qui avaient passé l'hiver de 1484-1485 à Séville où ils étaient arrivés le 2 octobre 1484, quittèrent cette ville quelque temps après pour aller visiter Marchena, et se rendirent ensuite à Cordoue, où ils arrivèrent le 26 du mois de mars. (Zuniga, *Anales* sub annis 1484-1485.) En mai, le roi laissa la reine à Cordoue pour aller assiéger Ronda qui se rendit le 22 de ce même mois Le roi rejoignit alors la reine à Cordoue d'où il repartit en août. (*Ibid.*) Il est probable que, comme elle l'avait fait auparavant, la reine resta à Cordoue pendant que le roi guerroyait dans la région ; mais les auteurs ne le disent pas. Nous savons, toutefois, qu'à la fin de l'année, les souverains étaient à Alcala de Henares, où ils hivernèrent: *Año 85. E fueron los Reyes á ivernar á Alcala de Henares.* Carvajal, qui donne ce renseignement (Sub anno *1485*), dit aussi qu'au commencement de l'année 1486 les rois se trouvaient à cette ville et que de là ils se rendirent à Cordoue. Año 1486. *En principio de este año estuvieron los Reyes en Alcalá de Henares y desde alli se fueron á Cordoba.* Mais, outre que cela ne veut pas dire que le 20 janvier ils étaient rendus à Cordoue, nous avons la preuve qu'ils n'y étaient pas, puisque à cette date même du 20 janvier 1486, Zuniga constate leur présence à Madrid, d'où ils écrivirent au doyen et au Conseil municipal de Séville pour les remercier d'avoir largement secouru le peuple après la calamité causée par la peste et les inondations... *El Rey y la Reyna desde Madrid à 20 de Enero escribieron al Dean y Cabildo dando las gracias de lo mucho que en esta calamidad habian socorrido al pueblo.* Le 23, ils écrivent encore de la même ville une autre lettre relativement au même sujet. (Zuniga, *Anales eclesiasticos...* sub anno 1486, Vol. III, pp. 135, édit. 1776.) Il est donc certain que le 20 janvier 1486 les Rois Catholiques étaient à Madrid et qu'ils avaient quitté Cordoue vers la fin de l'année 1485 pour aller passer l'hiver à Alcala de Henares. Il est possible, cependant, qu'ils y étaient encore en novembre 1485 et que ce soit de cette ville que la reine fit écrire à Médina-Celi de lui envoyer Colomb, de sorte que celui-ci a pu croire qu'il l'y trouverait.

(120) Cette assertion doit être expliquée. On a vu à un chapitre précédent, qu'à la date du 14 janvier 1492 Colomb, parlant des Rois Catholiques dans son Journal de bord, s'exprime de la manière suivante : Il y aura sept années, le 20 du présent mois, que je suis venu me mettre à leur service: *despues que yo vine a les servir, que son siete anos agora à 20 dias de Enero.* (*Primer Viage*, in Navarrete, Vol. I, p. 137 ; in *Raccolta, Scritti*, Vol. I, p. 98.) Sept années avant le 20 janvier 1492 nous reportent au 20 janvier 1486. Mais qu'est-ce que Colomb a voulu dire par là ? Est-ce de son arrivée en Espagne qu'il date son entrée au service des Rois Catholiques, comme quelques auteurs

En réalité Colomb n'entra au service de l'Espagne que le jour où il signa les capitulations de 1492 ; mais il lui convenait d'affecter de s'être lié aux Rois Catholiques depuis longtemps, et on conçoit qu'il ait daté le fait du jour où il arriva à Cordoue sur l'invitation de la reine, et qu'il se mit aux ordres des souverains. Colomb, toujours porté à l'exagération, a même fait remonter à une date antérieure à l'année 1486 l'époque de ses premières relations avec les Rois Catholiques. C'est ainsi que dans quatre documents différents (121) il parle de sept années passées à la cour de Castille en conférences et en discussions pour faire

---

l'ont cru ? (Gaffarel, *Hist. de la Découverte de l'Amérique*, Vol. I, p. 73 ; Altolaguirre, *Cristobal Colon*, p. 408, et d'autres.) Nous ne le pensons pas et nous avons dit pourquoi. Serait-ce au jour où il fut reçu en audience solennelle qu'il fait allusion ? Plusieurs auteurs l'ont pensé. (Pinilla, p. 116 ; de Lollis, *Scritti*, Vol. II, p. LIII.) Deux raisons ne nous permettent pas de partager cette manière de voir. La première c'est qu'elle ne s'accorde pas avec les expressions mêmes de Colomb qui parle du jour où il vint se mettre au service des Rois Catholiques. La seconde c'est que le 20 janvier 1486 les Rois Catholiques n'étaient pas à Cordoue, ainsi qu'on l'a vu par les témoignages contemporains cités à la note précédente. Reste une dernière interprétation, celle d'après laquelle Colomb se rapportait au jour où, conseillé par Médina-Celi, auquel la reine avait écrit de lui envoyer Colomb, il vint à Cordoue pour recevoir ses ordres. Cette interprétation qui s'accorde avec les faits s'accorde aussi mieux que les autres avec le langage même de Colomb. C'est celle à laquelle s'est rangé Asensio, Vol. I, p. 87, et qu'a adoptée le professeur **Ibarra**, ***D. Fernando el Catolico***, **pp. 72, 77 et *passim*.**

(121) 1° Fragment de lettre cité par Las Casas où il dit : *Ya saben Vuestras Altezas que anduve siete años en su corte importunandoles por esto.* « Vos « altesses savent que pendant sept années je les ai importunées pour cela en « leur cour. » (*Historia*, Liv. I, ch. XXXII, Vol. I, p. 250. *Raccolta, Scritti*, Vol. II, n° XVII.)

2° Lettre à la nourrice, fin 1500 : *Siete años se pasaron en la plática y nueve ejecutando cosas muy señaladas y dignas de memoria* : « Sept années « se passèrent en discussions et neuf à exécuter des choses très remarqua« bles et dignes de mémoire. » (Navarrete, Vol. I, p. 266. *Raccolta, Scritti*, n° XXXI.)

Cette lettre ayant été écrite à la fin de l'année 1500 les sept années dont Colomb parle commencent avec l'année 1485 et les neuf autres avant l'année 1492.

3° Lettre de 1501, du livre des *Profecias* : *Siete años passé aqui en su real*

comprendre son projet, ce qui nous reporterait à l'année 1485, et qu'ailleurs il dit que huit années furent ainsi perdues, ce qui ferait croire que c'est de l'année 1484 qu'il fit connaître son dessein aux Rois Catholiques (122).

Cette dernière assertion est évidemment injustifiable ; mais les quatre autres n'ont rien de surprenant chez un homme qui se plaisait à insister sur ses longues années d'études, de préparation, et d'attente et qui forçait toujours un peu la note dans ces occasions, car à la rigueur elles peuvent se concilier avec les faits si, comme le remarque M. de Lollis, Colomb a compris, dans son calcul du temps perdu en négociations, les six mois qui furent employés à l'équipement de son expédition (123). Il faut remarquer,

---

corte : « Sept années passées, ici, dans votre cour royale. » (Navarrete, Vol. II, p. 263 ; *Raccolta, Scritti*, Vol. II, p. 80.)

4° Lettre dite rarissime, 1503 : *Siete años estuve yo en su real corte* : « J'ai passé sept années en votre cour royale. » (Navarrete, Vol. I, p. 311 ; *Raccolta, Scritti*, Vol. II, n° XLI.)

Une autre assertion de Colomb montre que lui-même ne donne pas cette période de sept années, plusieurs fois répétée, comme rigoureusement exacte· c'est celle qui se trouve au début de sa relation de son troisième voyage où on lit : *Puse en esto seis ó siete años de grave pena, amostrando lo mejor que yo sabia* : « J'ai passé six ou sept années, très pénibles, à exposer le « mieux que je pouvais... » (Navarrete, Vol. I, p. 242. *Raccolta, Scritti*, Vol. II, p. 26.)

Six années est le chiffre exact — janvier 1486, janvier 1492 — sept années est une exagération.

(122) Lettre aux *Senores* fin 1500 : *Ya son diez y siete años que yo vine servir estos Principes con la impresa de las Indias : los ocho fui traido en disputas* : « Il y a maintenant dix-sept ans que je suis venu servir nos princes « avec l'entreprise des Indes dont huit se traînèrent en discussions. » (Navarrete, Vol. II, p. 254 ; *Raccolta, Scritti*, Vol. II, p. 64.)

On ne saurait attacher une grande importance à ces variantes dans des pièces écrites à différentes époques et dans des circonstances diverses.

(123) « Il faut considérer que toutes les fois que Colomb indique le nombre « des années passées en Espagne pour soutenir son projet de voyage trans- « atlantique, il le fait pour mettre en relief aux yeux des autres sa propre « constance, de là l'inévitable tendance à allonger plutôt qu'à raccourcir cette « période d'attente. Il n'y a donc rien d'étrange à ce que Colomb ait com- « pris dans son compte même les mois écoulés entre janvier 1492, date de

d'ailleurs, que toutes ces assertions sont plus ou moins hyperboliques et qu'aucune n'a la netteté de celle consignée dans son Journal de bord où il donne, contrairement à son habitude, une date précise (124).

Nous estimons donc que la date du 20 janvier 1486 n'est pas celle de l'audience accordée à Colomb par les Rois Catholiques, comme quelques auteurs l'ont supposé à tort puisque à cette date les souverains n'étaient pas à Cordoue, mais celle à laquelle il vint pour les servir, ainsi qu'il le dit lui-même : *Yo vine a les servir.*

II. — Premières démarches de Colomb à Cordoue, janvier-avril 1486. Ses rapports avec Quintanilla.

En l'absence des souverains, qui devaient revenir à Cordoue, on voit Colomb s'employer à se créer des relations et à se concilier ceux qui pouvaient lui faciliter l'accès de la cour et l'aider de leur influence. On s'explique ainsi l'emploi de son temps pendant les quelques mois qui précédèrent sa réception par le roi et par la reine (125).

« l'acceptation de l'entreprise, et août 1492, date de sa mise à exécution. Et, « du 20 janvier 1486 au 3 août 1492, il y a exactement six ans, six mois et dix-« sept jours, lesquels, dans la rapidité du discours, qui n'admet pas les nom-« bres fractionnaires, peuvent très bien être comptés pour sept années. » (LOLLIS, *Illustrazione al Documento* XXX, *Raccolta, Scritti*, Vol. II. p. LIII.)

(124) Le biographe du grand cardinal confirme cette date, qu'il devait connaître puisque ce prélat fut un des premiers personnages avec lesquels Colomb entra en rapports à son arrivée à la cour. « Avant de terminer ce « paragraphe et de raconter les événements de la vie du cardinal pendant « l'année 1487, j'en mentionnerai un de l'année précédente, 1486, qui est grand « et merveilleux, comme on va le voir. C'est l'arrivée à la cour de Christophe « Colomb. » (SALAZAR DE MENDOÇA, *Cronica de el Gran Cardenal*... Tolède, 1625. in-fol. Liv. I, ch. LXII, § I, p. 214.)

(125) Remarquons que cette manière de voir les choses concilie les trois versions de Médina-Celi, d'Oviedo et de Gomara, d'après lesquelles c'est de Séville ou d'El Puerto que Colomb venait quand il se présenta à Cordoue. Si on adopte la version des *Historie* et de Las Casas, Colomb, lorsqu'il arriva à cette ville, venait directement de la Rabida. C'est possible, mais dans ce

Ici une remarque s'impose. Il semble que, si Colomb était réellement attendu par la reine, comme cela résulte de la lettre de Médina-Celi, il ne devait trouver aucun obstacle pour arriver à elle. Toutes les indications que l'on peut relever sur ses premières démarches à la cour montrent, cependant, que cela ne lui fut pas facile, bien qu'il paraisse avoir eu d'autres recommandations que celle du duc.

Gomara, qui parle comme s'il avait eu des renseignements particuliers sur le séjour à la Rabida de Colomb, nous dit, en effet, que le P. Perez écrivit pour lui à Fernand de Talavera, qui était alors confesseur de la reine (126). M. Harrisse voit dans cette assertion de Gomara une invention « manifeste », parce qu'il considère comme démontré que Colomb ne fit qu'une seule visite à la Rabida, en 1491 (127); mais on a vu que cela n'est nullement établi. Si on admet que Perez s'intéressa à Colomb dès son arrivée à son couvent, il n'y a aucune raison de mettre en doute l'assertion de Gomara, surtout s'il est vrai que Perez avait été confesseur de la reine, comme l'était alors Talavera. Ce dernier semble, toutefois, n'avoir rien fait pour celui qu'on lui aurait recommandé. C'est, du moins, ce qu'on doit inférer du langage d'Oviedo et de Gomara lui-même qui, l'un et l'autre, parlent d'Alonzo de Quintanilla comme étant le

---

cas il faut rejeter à une autre époque la démarche que Médina-Celi fit auprès de la reine, ce qui soulève les objections indiquées ci-dessus.

(126) *Y escrivió con el a fray Fernando de Talavera, confessor de la Reina doña Isabel.* (Gomara, *Historia*, ch. XV, fol. 20, rect.)

(127) *Christophe Colomb*, Vol. I, pp. 370 et 384, note. Le fait n'a paru invraisemblable ni à Washington Irving (Vol. I, p. 99), ni à Tarducci (*Vita*, Vol. 1, p. 122), ni à Lazzaroni (*Cristoforo*, Vol. I, p. 173), ni à d'autres comme Lafuente (Vol. V, pp. 247-248) et comme Avery (Vol. I, p. 124). Il est aussi confirmé par Mendieta et par Salazar de Mendoça, le premier, dans sa *Historia eclesiastica Indiana* (Liv. I, ch. II, p. 14), le second dans sa *Cronique du Grand Cardinal* (Tolède, 1625, p. 214-215). On doit noter cependant que ces auteurs écrivaient après Gomara, qui peut avoir été leur seule source d'information. Fernand Colomb et Las Casas ne mentionnent pas cette particularité.

premier auprès duquel Colomb trouva un conseil sympathique. Le récit d'Oviedo, qui est le plus ancien, porte que Quintanilla prit un grand intérêt à Colomb et lui fit connaître le Grand Cardinal (128). Gomara dit la même chose en termes différents (129), ainsi que Garibay (130) et que le biographe du Grand Cardinal (131).

---

(128) Voici le récit d'Oviedo: *En aquel tiempo que Colom, como dixe, andaba en la Corte, llegábase á casa de Alonso de Quintanilla, contador mayor de cuentas de los Reyes Catholicos (el qual era notable varon y desseoso del accresçentamiento y serviçio de sus reyes), y mandábale dar de comer y lo nescessario por una compasibilidad de su pobreça. Y en este caballero halló mas parte é acogimiento Colom que en hombre de toda España, é por su respecto é intercessión fué conoçido del reverendissimo é ilustre cardenal de España, arcobispo de Toledo, don Pedro Gonçalez de Mendoça...* « A l'époque où Colomb se rendait à la cour, il se présenta à la « maison du premier trésorier des Rois Catholiques, Alonso de Quintanilla, « homme notable et zélé pour la grandeur et le service de ses souverains, « lequel, par compassion pour sa pauvreté, ordonna de lui donner la nourri- « ture et le nécessaire. Et Colomb trouva dans ce gentilhomme un meilleur « accueil que chez aucune autre personne de toute l'Espagne. Par égard pour « lui et sur son intercession, il fut connu du révérendissime et illustre car- « dinal d'Espagne, archevêque de Tolède, don Pedro Gonçalez de Mendoça. » (*Historia general* Liv. II, ch. IV, Vol. I, p. 20, col. 1.)

Ce récit, imprimé pour la première fois en 1535 et réimprimé en 1547, se retrouve, en substance dans la première Décade de Barros, publiée en 1552. Las Casas, qui n'aimait pas Oviedo, le donne à son tour en disant qu'il l'emprunte à l'historien portugais (ch. XXIX). On le trouve aussi dans Herrera, Dec. I, Liv. I, ch VII.

(129) ... « Il n'y avait que Alfonso de Quintanilla, grand trésorier, qui lui « donnast à vivre, et qui volontiers prestait l'oreille à ces choses qu'il pro- « mettait de ces païs incognuz : ce qui lui servait d'entretien pour ne point « perdre l'espérance de traicter quelque jour de cest affaire avec les Rois « Catholiques. » (Gomara, *Historia*, ch. XV, fol. 20. Edit. Orig., 1554. Traduction Fumée, 1606.)

(130) « Si Alonso de Quintanilla ne l'avait pas accueilli dans sa maison et « aidé à vivre, il [Colomb] se serait vu réduit au désespoir Dieu qui ne vou- « lait pas permettre que ce qui était si utile à son service fût caché davan- « tage, ordonna que, par le moyen de Alonso de Quintanilla, il obtînt l'accès « du Cardinal d'Espagne. » (Garibay, *Los XL libros del Compendio historial*... 1571. Liv. XVIII, ch. XXX, Vol. II, p. 1340.)

(131) « Se voyant sans espoir et sans ressources, il résolut de se présenter « chez Alonso de Quintanilla, trésorier de Castille, qui, trouvant la proposition

On peut donc regarder comme vraisemblable, sinon comme certain, que les premières personnalités marquantes avec lesquelles Colomb se trouva en rapports à son arrivée à Cordoue, furent Talavera auquel Perez l'avait adressé et Quintanilla qui, si nous acceptons le récit du duc de Médina-Celi, avait été chargé par la reine de s'occuper de lui et qui, en tous cas, s'intéressa à son projet et paraît lui avoir obtenu, tout au moins, le bon vouloir du cardinal de Mendoza, l'homme le plus influent de l'Espagne à cette époque (132).

« à son gré, l'introduisit auprès du Grand Cardinal. » (SALAZAR Y MENDOÇA, *Cronica*, ch. LXII, p. 215.)

(132) Alonso de Quintanilla, qui paraît avoir été le premier protecteur que Colomb trouva dans l'entourage de la Cour lorsqu'il y arriva, était Contador Mayor de Castille, fonction que l'on peut assimiler à celle de grand trésorier ou de contrôleur des Finances. C'est par lui que nous verrons Colomb recevoir plus tard divers subsides ou secours de la couronne. Il était très dévoué aux souverains qui l'estimaient beaucoup et paraît avoir été un ministre droit et capable. C'est à lui que la Castille dut l'institution de la force nationale policière, connue sous le nom de Sainte Hermandad, qui contribua puissamment à rétablir l'ordre dans le royaume, alors en proie aux déprédations de bandes armées. Tous les auteurs du temps le considèrent comme ayant été un des premiers, sinon le premier, qui fit bon accueil à Colomb et qui l'encouragea. Quelques critiques modernes ont cependant mis le fait en doute. Lazzaroni, par exemple, fait remarquer que le légat du Pape, Antonio Geraldini, qui, au dire de son frère, Alessandro, l'auteur de l'*Itinerarium*, fut l'un des premiers à bien accueillir Colomb, était mieux placé que Quintanilla pour le recommander au Grand Cardinal. (*Op. cit.*, Vol. I, p. 78.) Le P. Cappa a aussi exprimé quelques doutes sur le rôle attribué à ce personnage. Il est à remarquer que Colomb ne le nomme pas parmi ceux qui lui prêtèrent leur concours ; mais on ne saurait voir là une preuve que Quintanilla resta étranger aux démarches qui finirent par lui obtenir l'oreille des Rois Catholiques, car on verra, à un autre chapitre, qu'au dernier moment son appui lui fut d'un très grand secours. Voyez sur Quintanilla une longue et intéressante note dans le *Cristobal Colon* de ASENSIO, Vol. I, pp. 256-262.

III. — Patronage supposé du Grand Cardinal Gonzalez de Mendoza.

Si nous en croyons Oviedo et Gomara, ce serait par le grand personnage qui vient d'être nommé que Colomb parvint aux Rois Catholiques (133). Ni Fernand Colomb ni Las Casas ne lui attribuent un pareil rôle. Le premier, après avoir dit que son père, qui était un homme affable et d'un commerce agréable, se lia avec les personnes qui montrèrent du goût pour son entreprise et qui étaient le plus à même de le servir auprès des Rois Catholiques, ne nomme parmi celles-là que Louis de Santangel (134). Le second, dont le récit est plus explicite que celui des *Histo-*

---

(133) *El qual [le cardinal] començó á dar audiençia á Colom, é conosció del que era sabio é bien hablado, y que daba buena raçon de lo que decia. Y tuvole por hombre de ingenio é de grande habilidad ; é concebido esto, tomole en buena reputacion, é quisole favorescer. Y como era tanta parte para ello, por medio del cardenal y de Alonso de Quintanilla fué oydo del Rey é de la Reyna ; é luego se principió á dar algun credito á sus memoriales y peticiones.* « Lequel [Cardinal] commença à donner audience à Colomb et reconnut qu'il était instruit, qu'il parlait bien et qu'il appuyait de « bonnes raisons ce qu'il disait. Et il le tint pour un homme de mérite et « de grande habileté. Ayant conçu cette idée, il le prit en bonne estime et « voulut le favoriser. Une si haute influence s'employant à cela, Colomb, par « le moyen du Cardinal et d'Alonso de Quintanilla eut audience du Roi et « de la Reine et dès lors on commença à donner quelque crédit à ses mé- « moires et pétitions. » (Oviedo, *Historia general*, Liv. II, ch. IV, Vol. I, p. 20.) Pour le texte de Gomara, évidemment inspiré de celui-ci, voyez son *Historia*, ch. XV, fol. 20, édit. 1554. L'assertion que c'est par l'influence de ce cardinal que Colomb obtint l'oreille des Rois Catholiques se retrouve aussi dans Barros, Dec. I, Liv. III, ch. XI, Vol. I, p. 250, édit. de 1778, mais, comme Gomara, il l'a sans doute empruntée à Oviedo.

(134) *Percioche era persona affabile e di dolce prattica, prese amicitia con quelle persone, nelle quali trovó piu accoglienza, e maggior gusto della sua impresa, e che erano piu atti a persuadere i Re, che l'accittassero · fra i quali fu Luigi di Santo-Angelo.* (F. Colomb, *Historie*, ch. XII, fol. 32, verso.)

rie, dit bien que le cardinal contribua à influencer la cour en faveur de Colomb, mais il lui associe, dans cette œuvre, cinq autres personnes : le précepteur du prince Don Juan, Diego de Deza ; le grand commandeur Cardenas ; le prieur de Prado, Hernando de Talavera ; le valet de chambre du roi Juan Cabrero ; et enfin Luis de Santangel, sans l'appui duquel on n'aurait rien fait : « Toutes ces personnes, con« clut-il, ou du moins quelques-unes d'entre elles, obtin« rent à Colomb une audience des souverains (135). »

Ainsi, d'après les *Historie,* c'est grâce à Santangel que Colomb put se faire entendre des Rois Catholiques, tandis que, selon Las Casas, Santangel n'obtint cette faveur qu'avec le concours de Mendoza, de Cabrero et d'autres. Mais on ne saurait prendre à la lettre ce double témoignage qui a, évidemment, la même origine. Fernand Colomb, qui passe rapidement sur la période de sollicitations de son père, ne nomme que Santangel parce que, de tous les protecteurs de Colomb, c'est celui qui, au dernier moment, agit d'une manière décisive sur l'esprit de la reine, ainsi qu'on le verra plus loin. Quant à Las Casas, il est clair qu'il n'a pu vouloir dire que toutes les personnes qu'il nomme se sont employées à la fois à faire obtenir à Colomb sa première audience, et qu'il s'est simplement proposé de faire connaître ceux qui lui prêtèrent leur concours, ou qui l'encouragèrent par leurs sympathies, pendant les années qu'il passa en sollicitations auprès des souverains.

Toujours est-il que, contrairement à ce que disent Oviedo et Gomara, ni l'un ni l'autre n'attribuent à l'influence du Grand Cardinal l'audience que Colomb obtint des Rois Catholiques (136). Herrera s'abstient également sur ce

(135) *Estos todos ó algunos dellos negociaron que Christobal Colon fuese oido de los Reyes.* (Las Casas, *Historia*, Liv. I, ch. XXIX, Vol. I, p. 228.)

(136) Oviedo est cependant très affirmatif à cet égard, car dans un ouvrage, encore inédit en partie, dont le manuscrit original appartient aujourd'hui à

point (137) ; mais, comme ces deux premiers auteurs, le biographe du cardinal, qui est supposé avoir eu des sources particulières d'information, reporte à ce grand personnage, le mérite d'avoir facilité à Colomb son entrée à la cour (138).

Il y a cependant quelques raisons de mettre le fait en doute. Si un personnage aussi considérable que le Grand Cardinal, qu'on appelait le troisième roi de Castille (139)

---

la bibliothèque nationale de Madrid, il s'exprime de la manière suivante sur le rôle de Mendoza dans cette affaire : *Podeis tener por cierto que no se concluyera el descubrimiento de las Indias sin el Cardenal ; porque Cristobal Colón, primero Almirante de ellas, desconfiado de todos, con medios que buscó para cumplir tal viaje y su deseo, en solo el cardenal halló acogimiento ; y resultó del favor que este Reverendisimo le hizo á Espana y á los Reyes de ella tanto tesoro como todos sabemos y habemos visto con nuestros ojos : y por medio del Cardinal, el Rey y la Reina católicos acogieron y recibieron á Colon, y le despacharon y armaron para su navegacion.* « Vous pouvez tenir pour certain que la découverte des Indes ne se serait « pas accomplie sans le Cardinal ; car Christophe Colomb, premier amiral de « celles-ci, abandonné de tous, entre tous les moyens qu'il chercha pour réa- « liser ce voyage et son désir, ne trouva de faveur que chez le seul Cardinal ; « et de la faveur que ce Révérendissime lui fit, il résulta pour l'Espagne et « pour les Rois, un aussi grand trésor que celui que nous savons tous et que « nous avons vu avec nos yeux ; et par le moyen du Cardinal, le Roi et la « Reine catholiques accueillirent et reçurent Colomb, et le dépêchèrent et « l'équipèrent pour sa navigation. » (Oviedo, *Batallas y Quinquagenas, apud* Velez, *Vida*, p. 170.)

(137) Après avoir constaté l'accueil que Colomb reçut de Quintanilla, Herrera dit que celui-ci eut tant confiance dans son entreprise qu'elle arriva à la connaissance des Rois Catholiques : *i tanto se porfió en ella, que dando oidos los Reyes Catolicos..* (Dec. I, Liv. I, ch. VII.)

(138) Cet auteur dit que le cardinal jugeant que les raisons données par Colomb à l'appui de son projet étaient bonnes, « il lui procura une audience « des rois et l'occasion de les renseigner ». Ce biographe du Grand Cardinal termine le paragraphe en disant que c'est à lui et à Quintanilla, pour une bonne partie, que l'on doit la découverte des Indes. (Salazar y Mendoça, *Cronica de el Gran Cardenal de Espana*, Tolède, 1625, in-fol. ch. LXII, p. 215.)

(139) Pedro Gonzalez de Mendoza, archevêque de Tolède, était, en cette qualité, Primat d'Espagne et Grand Chancelier de Castille et de Léon, fonctions qui faisaient de lui le premier ministre des souverains. C'était un homme supérieur à tous égards, dont l'administration fut juste et éclairée : il jouissait de la confiance illimitée des Rois Catholiques et particulièrement

avait réellement accordé sa protection à Colomb, celui-ci ne se serait pas traîné pendant cinq années à la suite des Rois Catholiques en les poursuivant de sollicitations toujours écartées ; il aurait obtenu pour son protégé ce qu'il demandait ; ou, tout au moins, lui aurait fait donner une réponse décisive (140). Une autre raison, c'est que Co-

---

de celle de la reine, confiance justifiée par ses tatents, son dévouement et les grands services qu'il avait rendus. La reine lui devait beaucoup, sinon tout. Exécuteur testamentaire du roi Henri IV, il avait abandonné pour elle la cause de l'infortunée reine Joanna, dite Beltraneja, et avait ainsi contribué puissamment au changement dynastique qui créa un ordre nouveau en Espagne. Contrairement à ce qui arrive presque toujours, la reine n'avait pas oublié ce grand service, suivi de beaucoup d'autres d'ailleurs, et elle consultait le cardinal en toute occasion, même dans ses affaires privées et suivait presque toujours ses conseils. Cette grande reine, dont les talents et le caractère ont été cependant surfaits, resta sourde pourtant à la prière suprême que lui adressa le vieux prélat, quand, à son heure dernière, il l'adjura de faire quelque chose pour cette malheureuse Beltraneja qu'il avait trahie pour elle. « Le bonhomme, s'écria-t-elle, divague. » (Gomes, *De Rebus gestis, apud* Prescott, *Ferdinand and Isabella*, Vol. II, p. 373.) En 1486 Mendoza était à l'apogée de sa puissance ; Las Casas, qui a parlé de lui à diverses reprises, dit « qu'à cause de sa grande vertu, de sa prudence, de son « dévouement aux souverains, de la noblesse de son origine, de son carac- « tère et de l'éminence de sa dignité, il avait le plus grand crédit à la « cour » (Liv. I, ch. XXIX, V. I, p. 228). Ailleurs, à l'occasion de la réception faite à Colomb à Barcelone, à son retour des Indes, il revient sur la grande personnalité de ce prélat et fait un portrait dithyrambique de ses qualités morales et intellectuelles, de ses talents, de son influence et de sa magnificence. « Il était passé en proverbe, dit-il, que le cardinal « traînait la cour à sa suite, que lorsqu'il y était il y avait une cour et que « lorsqu'il en partait, elle disparaissait avec lui. » (*Ibid.*, Liv. I, ch. LXXX, Vol. I, p. 491.) Pierre Martyr l'appelait le troisième roi de Castille. D'après Las Casas, il témoignait à Colomb une considération exceptionnelle et le faisait asseoir à sa table à la place d'honneur en ordonnant qu'on le servît couvert, hommage qui n'était rendu qu'aux grands du Royaume. (*Ibid.*, *Loc. cit.*)

(140) Lazzaroni a fait valoir cette raison dans les termes suivants : « Si « Mendoza avait été convaincu par les discours de Colomb, un mot de lui « aurait suffi pour faire agréer aux Rois Catholiques son projet de voyage de « découverte, et il n'aurait pas été nécessaire de le soumettre à une assemblée « de savants cosmographes et de théologiens comme on le fit. » (*Cristoforo Colombo*, Vol. I, p. 143.)

lomb, qui nomme à diverses reprises les personnes dont le concours ou les encouragements ne lui firent pas défaut, dans cette période de pénible attente, ne parle pas de Mendoza. Si ce tout-puissant ministre l'avait pris sous sa protection, Colomb, qui savait flatter les grands, n'aurait pas manqué de nommer celui-ci, comme il l'a fait pour Deza et pour d'autres (141).

D'un autre côté nous savons par Géraldini que Mendoza fit partie de la dernière conférence où les demandes de Colomb furent examinées, et il y a lieu de croire que dans cette circonstance il le favorisa, bien que cela ne soit pas certain (142) ; mais, en tous cas, le fait n'eut lieu qu'en 1491, et on est fondé à dire, avec M. Harrisse, que c'est à cette époque qu'il « paraît s'être déclaré pour la première fois en faveur de Colomb (143) ». S'il l'a fait auparavant, c'est certainement d'une manière platonique et sans chercher à donner à ses sympathies une forme efficace.

---

(141) Voyez le chapitre Ier de cette Étude. Ainsi qu'on l'a vu dans ce chapitre, Colomb, dans le passage de la relation de son troisième voyage où il parle avec amertume de ses déboires, lorsqu'il cherchait à faire prévaloir ses vues, dit aux Rois Catholiques, qu'à cette époque, deux moines seuls lui furent favorables. Aurait-il tenu ce langage à ses souverains, si c'était par le Grand Cardinal qu'il avait eu accès auprès d'eux et si, comme le dit Barros (Décade I, Liv. III, ch. XI), qui répète Las Casas (ch. XXIX), c'était son influence qui avait décidé l'acceptation de son entreprise ? Le P. Mandonnet qui a examiné cette question, fait à ce sujet la judicieuse remarque suivante : « Imagine-t-on Christophe Colomb patronisé par le Grand Cardinal d'Espagne, la « troisième majesté, comme on disait alors, et disant aux rois qu'il n'avait « trouvé aucun concours hormis chez deux moines ? » (*Les dominicains et la découverte de l'Amérique*, 1893, p. 148.)

(142) Geraldini, *Itinerarium*, Rome, 1631, p. 204. Le passage est cité par M. Harrisse (*Christophe Colomb*, Vol. I, p. 380). On y voit que Mendoza faisait partie de la conférence mais non comment il se prononça. On suppose que ce fut en faveur de Colomb parce que Geraldini, qui assistait à la délibération, échangea avec lui quelques propos favorables à la thèse qu'on examinait. Voyez sur cette conférence l'*Étude* suivante.

(143) Harrisse, *op. cit.*, Vol. I, p. 379.

IV. — Les Rois Catholiques donnent audience à Colomb (avril ou mai 1486) et consentent à faire étudier son projet.

Si les faits qui viennent d'être exposés ne confirment pas ce que dit le duc de Médina-Celi de l'intention de la reine de voir Colomb et de s'occuper de son entreprise, ils ne le contredisent pas non plus. Les Rois Catholiques étaient, à ce moment, très absorbés par leurs préparatifs de guerre contre le royaume de Grenade, et il est possible que, malgré ce que la reine avait écrit au duc, les souverains se soient trouvés empêchés de donner immédiatement audience à Colomb, et que celui-ci, dans son impatience, ait cherché à faire agir auprès d'eux d'autres influences. Il n'est pas impossible, non plus, que ce soit alors que Colomb passa par la phase de gène à laquelle Oviedo fait allusion, quand il dit que Quintanilla dut lui venir matériellement en aide. Nous croirions plutôt, cependant, que cette phase pénible de la vie de Colomb doit être placée à une époque postérieure, car, après tout, il n'attendit pas longtemps l'audience qu'il sollicitait.

Que ce soit par les bons offices du Grand Cardinal qu'il l'obtint, ou par ceux de Médina-Celi et d'autres personnes (144), elle paraît lui avoir été accordée dès les premiers mois de son arrivée à la cour. Aucun document

(144) On a vu au paragraphe précédent que Las Casas mentionne plusieurs personnes comme ayant contribué à ce résultat. Roselly de Lorgues voudrait croire, cependant, que Colomb ne dut qu'à lui-même son audience. Déçu dans l'espoir qu'il avait mis en Talavera et ne voyant pas le moyen de parvenir par lui aux souverains, il leur aurait écrit directement, « dans ce style « droit, ferme et concis où les faits tiennent la place des mots ». Malheureusement, cette importante lettre de Colomb, dont son enthousiaste panégyriste nous donne le texte même (*Christophe Colomb*, Vol. I, Ed. orig., p. 176), a été fabriquée par lui avec des lambeaux de phrases empruntés à la lettre de Colomb de 1501, citée par son fils au chapitre IV des *Historie*, ainsi qu'on peut le voir en comparant les deux documents.

n'indique, cependant, à quelle date elle eut lieu; mais comme les Rois Catholiques revinrent à la fin d'avril ou au commencement de mai à Cordoue (145), où Colomb les attendait, il est à croire que c'est alors qu'il fut admis à leur exposer son dessein.

Cette fameuse audience, qui fut si importante pour Colomb, et dont les suites devaient changer la face du monde, n'a guère laissé de traces dans l'histoire. Le fils du Découvreur la passe entièrement sous silence et Las Casas se borne à dire que Colomb put « faire connaître « aux souverains ce qu'il venait leur offrir et leur expli- « quer en quoi il désirait les servir (146). » Bernaldez est un peu plus explicite sans l'être beaucoup. Colomb, nous dit-il, exposa aux souverains « ce qu'il avait conçu, ce à quoi ils n'accordèrent guère crédit ». Il leur aurait alors donné l'assurance « qu'il était certain de ce qu'il disait » et leur aurait expliqué la mappemonde de manière à leur inspirer le désir de connaître les terres dont il parlait (147). Gomara, sans en dire davantage, constate, comme Bernaldez, l'incrédulité avec laquelle les Rois Catholiques accueillirent les propositions de Colomb, qu'ils « prirent au

---

(145) Zuniga dit que c'est le 2 mai que les Rois Catholiques arrivèrent à Cordoue venant de Madrid : ... *Las Reyes vinieron de Madrid en Cordoba á 2 de Mayo.* (*Anales, sub anno 1486*, Vol. III, pp. 135, 136.) Mais un autre chroniqueur espagnol place le fait au 28 avril : *A veinte y ocho del mes de abril* (Çurita, *Anales*, Vol. IV, Lib. XX, Cap. LXVII, fol. 346 recto.)

(146)... *Y les diese noticia de lo que deseaba hacer y venia á ofrecer.* (Las Casas, ch. XXIX, Vol. I, p. 228.)

(147) Après avoir expliqué que Colomb était arrivé par ses lectures et ses méditations à comprendre qu'il y avait des terres nouvelles à découvrir, Bernaldez dit que ses propositions ayant été écartées par le Portugal, il vint les soumettre aux Rois Catholiques : *Asi que Christobal Colon se vinó á la corte del Rey Don Fernando y de la Reyna Doña Isabel, y les hizo relacion de su imaginacion, á la qual tampoco no daban mucho crédito, y él les platicó y dijo ser cierto lo que les decia, y les enseñó el mapa mundi, de manera que les puso em deseo de saber de aquellas tierras.* (Bernaldez, *Historia de los Reyes Catolicos*, ch. CXVIII, Vol. I, p. 358.)

commencement pour une chose vaine et fausse » : *tuvieron por vano y falso* (148).

Ces indications bien vagues ne nous renseignent pas sur la nature des propositions que Colomb soumit aux Rois Catholiques, mais elles n'autorisent pas non plus la supposition qu'il y était question de passer en Asie en prenant par l'Atlantique, bien que tous les auteurs modernes aient interprété dans ce sens le langage qu'il a pu tenir dans cette circonstance. Cette opinion vient, évidemment, de ce qu'on suppose que Colomb avait alors les idées qu'il assure avoir toujours eues ; mais c'est ce qui est précisément en question. Si l'on s'en tient strictement aux seules indications contemporaines, on n'est pas autorisé à voir ainsi les choses, et il faut se résoudre à reconnaître que nous sommes complètement dans l'ignorance sur ce qui se passa à cette audience (149), dont nous savons seulement qu'elle eut pour résultat la constitution d'une commission chargée d'examiner les propositions soumises.

Les souverains, nous dit Las Casas, étaient alors tout

---

(148) Gomara, *Historia*, ch. XV, fol. 20 recto.

(149) Bien des auteurs modernes se sont plu à parler de l'attitude de Colomb dans cette circonstance et du langage qu'il tint comme s'ils l'y avaient vu et entendu : « Il parut devant les Rois, nous dit Washington Irving, avec une « contenance modeste, mais sans embarras. » (*Life*, Liv. II, ch. III.) « On « eût dit un roi déguisé conversant avec ses égaux », s'écrie Roselly de Lorgues (Vol. I, p. 178). « Il se présenta, assure un autre, avec humilité, « mais sans gêne, et parla avec un accent ferme et la vivacité de celui qui « se sent une conviction plus qu'intellectuelle, une inspiration. » (Lazzaroni, Vol. I, p. 144.) Asensio entre plus profondément dans le sujet. « La Reine, « nous apprend-il, avait écouté avec joie le projet brillamment exposé par « la parole de Colomb, elle avait entrevu dans son enthousiasme un grand « avenir de gloire pour la religion chrétienne et pour la nation. » (*Cristobal Colon*, Vol. I, p. 94-95.)

Asensio nous assure aussi que le roi Ferdinand accueillit avec plaisir les ouvertures de Colomb dans lesquelles il entrevit quelque chose de grand (*Ibid.*, p. 95). Ces imaginations, innocentes en apparence, n'ont pas peu contribué à faire de Colomb le personnage de convention que l'on s'est habitué à voir en lui.

aux occupations que leur donnait la guerre et quand les rois, ajoute-t-il, sont ainsi engagés, ils n'entendent et ne veulent entendre parler d'autre chose; ils entendirent Colomb sommairement et, tout en l'assurant de leur bienveillance et en lui faisant bon visage, ils consentirent seulement à soumettre l'affaire à l'examen de personnes compétentes (150).

Cette décision était, en réalité, une fin de non-recevoir: elle inaugurait pour Colomb une longue période d'attente et de pénibles sollicitations (151) dont il eut à souffrir, moralement aussi bien que physiquement, et dont il s'est amèrement plaint dans la suite (152).

---

(150) *Las cuales* [*Sus Altezas*], *oida y entendida su demanda superficialemente, por las ocupaciones grandes que tenian con la dicha guerra* (*porque esto es regla general, que cuando los Reyes tienen guerra, poco entienden ni quierenentender enotras cosas*), *puesto que, con benignidad y alegre rostro, acordaron de lo cometer á letrados.* (Las Casas, Liv. I, ch. XXIX, p. 228.)

(151) Parlant des déboires que Colomb commença à éprouver dès cette époque Las Casas dit :... *Comenzó á entrar en una terrible, continua, penosa y prolija batalla, que por ventura no le fuera áspera ni tan horrible la de materiales y armas, cuanto la de informar á tantos que no le entendian, aunque presumian de le entender, responder y sufrir á muchos que no conocian ni hacian mucho caso de su persona, recibiendo algunos baldones de palabras que le apligian el ánima.* « [Colomb] eut, à partir de ce jour, à « soutenir une lutte terrible, incessante, difficile et longue telle que peut-être « celle des armes lui aurait été moins pénible que celle qu'il eut à se faire « entendre de tant de gens qui ne le comprenaient pas et prétendaient le « comprendre, et à répondre avec patience à une foule de gens qui ne le « connaissaient pas, faisaient peu de cas de sa personne, et lui infligeaient « des affronts qui lui perçaient l'âme. » (*Historia de las Indias*, Liv. I. ch. XXIX, Vol. I, p. 227.)

(152) Ainsi qu'on l'a vu à une note précédente, Colomb est revenu à plusieurs reprises, sans être toujours d'accord avec lui-même, sur les années qu'il perdit en inutiles démarches à la Cour. Dans sa relation de son troisième voyage, il dit que ces années furent pénibles pour lui — *de grave pena* — (Navarrete, Vol. I, p. 242); dans sa lettre aux *Senores*, il écrit qu'on finit par considérer son projet comme une chose ridicule — *Y en fin se dio mi aviso por cosa de burla* — (Navarrete, vol. II, p. 254), et dans la lettre rarissime il répète que tous ceux auxquels on parla de son dessein le tournèrent en dérision : *que era burla* (Navarrete, Vol. I, p. 311).

Au milieu des récits contradictoires ou incomplets, tous très écourtés, d'ailleurs, que Fernand Colomb et Las Casas et quelques autres auteurs du temps nous ont laissés des démarches de Colomb, il n'est pas aisé de voir comment les choses se sont passées exactement. Les conférences qui suivirent ses propositions sont particulièrement très mal connues et sont le plus souvent mal comprises; il en est de même de l'existence de Colomb pendant cette période d'attente, sur laquelle nous n'avons que de maigres et incertaines données.

Dans les paragraphes suivants on va essayer, cependant, de projeter quelque lumière sur cette phase obscure de la vie du grand Génois, qui a pour nous le très grand intérêt de montrer comment le projet qui devait aboutir à la découverte inattendue du nouveau monde, fut présenté et défendu et quelles circonstances amenèrent son acceptation, par les Rois Catholiques.

V. — Hernando de Talavera forme la commission chargée d'étudier les propositions de Colomb.

C'est Hernando de Talavera, prieur du monastère de Notre-Dame du Prado, près de Valladolid, celui-là même auquel Perez ou Marchena aurait recommandé Colomb, que les Rois Catholiques chargèrent de faire étudier le projet qu'il venait leur présenter. Le choix de ce personnage pour un tel office peut être considéré comme une indication que les souverains s'intéressaient, ou tout au moins n'étaient pas hostiles au projet de Colomb, car ils devaient considérer celui auquel ils commettaient le soin de le faire étudier comme étant favorable à son auteur.

Las Casas, cependant, accuse formellement Talavera d'avoir fait avorter les demandes de Colomb (153), et cette

---

(153) *Historia*, Liv. I, ch. XXXI, Vol. I, p. 243. Il faut noter que Las Casas

opinion, qui ne s'appuie sur aucune raison, a trouvé trop facilement de l'écho. Esprit étroit et étranger aux connaissances cosmographiques qui auraient pu lui faire comprendre la sublime théorie de Colomb, dit un éminent historien espagnol, Talavera n'aurait vu en elle qu'un rêve irréalisable (154). Homme d'État dans l'esprit duquel ne pouvait pénétrer aucun rayon de la raison scientifique moderne, écrit un autre (155), il aurait, assure un troisième, considéré la vaste conception de Colomb comme entachée d'hérésie (156). Ce jugement sévère qui n'a d'autre fondement que ce que dit Las Casas et la supposition que Colomb proposait de passer d'un hémisphère à l'autre, en franchissant la moitié de la circonférence du Globe, conception qui pouvait alarmer un ecclésiastique ignorant, n'est pas justifié par ce que nous savons du personnage, qui est tout à son avantage. De l'aveu des auteurs du temps et des

---

était persuadé que Colomb voulait aller aux Indes, et que l'étroitesse de vue qu'il attribue à Talavera vient de ce qu'il lui suppose des objections théologiques à ce projet. M. Harrisse n'est pas bien sûr que Talavera ait été hostile au projet de Colomb et cite, à ce sujet, une lettre de Pierre Martyr à Talavera même et au comte de Tendilla, où il leur dit, en parlant du projet de Colomb, qu'il a été l'objet de nombreuses discussions « auxquelles « vous avez pris part et, à ce qu'il semble, c'est avec votre approbation qu'il a été exécuté »: *Nec sine vestro, ut arbitror, consilio rem hic agressus est.* (Gaffarel et Louvot, *Lettres de Pierre Martyr*, au comte de Tendilla et à l'archevêque de Grenade, Barcelone, 13 sep. 1493, in *Revue de Géographie*, déc. 1884, p. 461.) Cette phrase, qui montre seulement que Martyr supposait que les deux personnages auxquels il écrivait avaient été favorables au projet de Colomb, ne justifie pas cependant l'assertion de M. Harrisse que, selon Pierre Martyr, « l'avis du comte de Tendilla, joint à celui de Talavera, décida de l'entreprise ». (*Christophe Colomb*, Vol. I, p. 389.)

Voir ce que disent à ce sujet : Harrisse, *op. cit.*, Vol. I, pp. 383, 384, 389, et Peragallo, *Cristoforo Colon e la sua famiglia*. Lisbonne, 1888, p. 201 et ci-après le chap. VII de cette troisième étude.

(154) Lafuente, *Historia Gen. de España*, Vol. V, p. 248. Bien qu'il fût un homme bienfaisant, ajoute cet auteur, il ne lui procura même pas une audience de la reine.

(155) Lazzaroni, *Cristoforo Colombo*, Vol. I, p. 265.

(156) Prescott, *Ferdinand and Isabella*, chap. XVI, Vol. II, p. 120.

critiques modernes qui ont étudié le rôle de Talavera dans les événements de l'époque, c'était un homme d'un grand savoir et d'une grande bonté ; son caractère était irréprochable et loin d'être un fanatique il se montrait au contraire très tolérant (157). Son attitude vis-à-vis de Colomb s'explique bien plus naturellement par la nécessité que sentaient alors tous ceux qui prenaient part au gouvernement, de consacrer toutes les ressources du pays et tous les efforts dont on était capable à l'expulsion des Maures. Une entreprise, telle que celle dont Colomb poursuivait la réalisation, quel que soit le but qu'elle avait en vue, ne pouvait se faire sans distraire les souverains de ce qui était leur premier devoir, et devait paraître, à un homme comme Talavera, contraire aux intérêts de l'État ; il n'est pas besoin de chercher une autre raison à sa conduite (158). On verra cependant, dans un autre chapitre,

---

(157) C'était, dit Pinilla, un ecclésiastique exemplaire et tolérant, nullement fanatique. (*Colon en España*, p. 148.) Prescott lui a rendu la même justice en constatant la grande tolérance dont il usait envers les Maures et l'indulgence qu'il témoignait à ceux que la lumière de la foi n'avait pas encore éclairés, sentiments qui lui valurent, d'ailleurs, d'être tracassé et persécuté par l'inquisition. Il aurait été heureux pour l'Espagne, dit l'éminent historien, si la reine n'avait eu d'autre guide spirituel qu'un homme comme celui-là. (Prescott, *Ferdinand and Isabella*, Vol. I, p. 342 ; Vol. II, pp. 405-407 ; Vol. III, p. 259.)

(158) M. Valladar a publié, dans le *Boletin del Centro Artistico de Granada* du mois de janvier 1892, une étude intéressante sur *Fray Hernando de Talavera*, dans laquelle il a montré par de bonnes raisons que ce prélat n'était pas, comme on le suppose généralement, systématiquement opposé aux projets de Colomb, et il est revenu là-dessus dans son mémoire sur *Colon en Santafé y Granada*, pp. 43-45. Cet auteur pense, comme le capitaine Duro, avec lequel il a eu, à ce sujet, un échange de lettres, que si l'on voulait absolument admettre l'idée erronée que Talavera s'est opposé quand même à l'entreprise de Colomb, ce ne peut être que pour la raison déjà indiquée par le capitaine Duro dans sa conférence *Amigos y enemigos de Colon*, c'est-à-dire parce que Talavera croyait « qu'on ne devait s'engager dans aucune autre entreprise tant qu'on n'aurait pas reconquis la patrie ». (*Colon en Santafé*, p. 45, note.)

que ce n'est pas sans motifs que lui et ses collègues repoussèrent le projet de Colomb.

Un critique espagnol auquel on doit une sérieuse étude sur Colomb, a vu dans le choix de Talavera pour diriger l'enquête à faire sur les propositions soumises aux Rois Catholiques, un plan machiavélique du roi Ferdinand qui, voulant garder Colomb en Espagne sans lui rien accorder pour le moment, aurait compté sur le confesseur de la reine, dont il connaissait les vues, pour écarter le pauvre Génois, sans toutefois lui enlever l'espérance (159). Ferdinand était capable d'une rouerie de ce genre, mais nous croirions plutôt que le renvoi du projet de Colomb à une sorte de commission n'était qu'une manière polie de l'écarter, sans froisser ceux qui le favorisaient ou qui s'intéressaient à son auteur. Évidemment les rois n'attendaient rien de cette commission et, en réalité, elle n'exerça, comme on le verra ci-après, aucune influence sur leur décision.

D'après ce que disent Fernand Colomb et Las Casas, le conseil que Talavera était chargé de former devait se composer « des personnes lui paraissant les plus habiles dans « les questions de cosmographie (160) »; mais il n'y comprit, à en croire l'évêque de Chiapas, « que des lettrés et « des personnes incompétentes » (161). Fernand Colomb, toujours plus circonspect que Las Casas, se borne à dire que les personnes que l'on choisit, « n'étaient pas aussi « compétentes qu'elles auraient dû l'être (162) ». L'un et

---

(159) PINILLA, *Colon en España*, p. 150.

(160) LAS CASAS, Liv. I, ch. XXIX, Vol. I, 224; F. COLOMB, *Historie*, chap. XII, fol. 32 verso.

(161) *La falta de las ciencias matematicas, de noticia de las historias antiguas que los que tuvieron el negocio cometido tenian.* (LAS CASAS, *op. cit.*, p. 232.) Voyez plus haut, p. 228, le passage déjà cité, note 65, où Las Casas désigne par le terme de lettrés ceux auxquels on commit l'examen de l'affaire de Colomb : *lo cometer á letrados.*

(162) *Coloro, che si redussero, non intendevano quel che dovevano :* ceux

l'autre, d'ailleurs, excusent l'incompétence de la commission en disant qu'à cette époque on comptait peu de cosmographes en Castille (163). Il est possible que cette fameuse commission fut composée, comme on l'a dit, plutôt de lettrés, de théologiens et d'hommes de gouvernement que de savants aptes à traiter eux-mêmes une question de cosmographie au point de vue scientifique (164); mais cela n'est guère vraisemblable et il n'est nullement démontré qu'elle était aussi incompétente que veulent bien l'assurer les deux premiers biographes de Colomb.

Quoi qu'il en soit, elle devait « écouter attentivement « les explications de Colomb, examiner la nature de son « projet et les preuves qu'il donnait de sa possibilité, con- « férer et s'entendre avec lui et présenter ensuite un rap- « port détaillé à ce sujet » (165). C'est ce qu'elle fit, puisqu'elle rendit une décision que nous connaissons et dont nous aurons à examiner les motifs; mais la question de savoir où elle remplit la mission qui lui était confiée et quand elle fit connaître sa décision, est enveloppée

---

qui furent réunis ne savaient pas ce qu'ils auraient dû savoir. (F. COLOMB, *Historie*, ch. XII, fol 32 verso.)

(163) *Ibid.* et LAS CASAS, *op. cit.*, Vol. I, p. 229.

(164) « La plus grande partie était des dignitaires de l'Église et de doctes « religieux qui regardaient avec méfiance et incrédulité toute idée en désac- « cord avec leur savoir limité. » (LAFUENTE, *Historia de España*, Vol. V, p. 248.) Notons cependant que Rodrigo Maldonado, l'un des conseillers de la couronne, qui faisait partie de cette commission, déclara, dans une déposition sur laquelle on reviendra dans un autre paragraphe, qu'il s'y trouvait, avec Talavera et d'autres savants, des lettrés et des marins : *Otros sabios e letrados y marineros.* (*Pleitos de Colon*, Vol. II, p. 102.) Talavera et Maldonado sont les seuls membres de cette fameuse commission dont nous connaissons les noms. Ibarra dit que Marchena en faisait aussi partie ; mais c'est une simple hypothèse.

(165) *Para que oyesen á Cristobal Colon mas particularmente, y viesen la calidad del negocio y la prueba que daba, para fuese posible confiriesen y tratasen de ello, y despues hiciesen à Sus Altezas plenaria relacion.* (LAS CASAS, *op. cit.*, Vol. I, p. 229.) Elle devait, dit Fernand Colomb, s'informer pleinement de la chose. (*Historie*, ch. XII, p. 32 verso.)

d'une certaine obscurité que nous allons nous efforcer de dissiper.

VI. — Colomb comparaît devant la Junte, probablement à Salamanque, et donne des explications.

Nous ne savons pas au juste quand fut organisée la commission ou Junte royale que Talavera fut chargé de constituer; mais nous avons à cet égard des indications suffisantes. Si, comme on croit l'avoir montré, c'est à Cordoue, tout à fait à la fin d'avril ou au commencement de mai 1486, que Colomb obtint l'audience qui eut pour résultat de faire renvoyer ses propositions à cette commission, il est à croire qu'elle fut constituée peu après, et, comme les Rois Catholiques quittèrent Cordoue avant le 14 août, date à laquelle nous les trouvons à Santiago (166), il est vraisemblable que c'est dans les trois mois de mai, juin et juillet 1486, que la Junte s'occupa pour la première fois du projet de Colomb. Il n'y a là, d'ailleurs, rien de contraire à la donnée généralement acceptée que les principales délibérations de la commission eurent lieu à Salamanque (167), où les Rois Catholiques se rendirent le 30 novembre et où ils séjournèrent jusqu'en janvier 1487 (168).

---

(166) ZUNIGA, *Sub anno* 1486.

(167) C'était l'opinion de MUÑOS et de NAVARRETE; c'est celle de M. HARRISSE. « La réunion, dit le premier, eut lieu à Salamanque. » (*Historia del Nuevo Mundo,* Liv. II, § III.) « On peut conjecturer, avec beaucoup de pro-« babilité, écrit le second, que les Rois Catholiques s'étant rendus à Sala-« manque à la fin de l'année 1486, et Colomb se trouvant déjà à leur service « depuis le 20 janvier de cette année, c'est alors qu'eurent lieu les confé-« rences. » (*Viages*, Vol. III, *Observacion* VIII, p. 614). Pour l'opinion de M. Harrisse, voir son *Christophe Colomb*, Vol. I, p. 363, où, après avoir distingué ces conférences de celles qui eurent lieu plus tard, il dit que les premières sont de l'hiver de 1486-1487 et furent dirigées par Talavera, « très probablement à Salamanque ». C'est d'ailleurs le sentiment de la plupart des auteurs.

(168) ... *en Salamanca à donde pasaron lo recio del invierno, à 30 de n...*

De l'aveu même de Las Casas, il paraît que cette commission remplit sérieusement la mission qui lui était confiée, puisqu'il constate que Colomb fut fréquemment appelé devant les savants qui la composaient, qu'il leur expliqua son entreprise et leur donna les raisons sur lesquelles il s'appuyait pour la considérer comme possible (169). Mais, nous dit le fils de Colomb, les membres de la commission ne « comprirent rien aux explications de l'amiral » (170). Cette assertion, qu'il ne faut pas d'ailleurs prendre à la lettre, bien que Las Casas la confirme en disant que pour se faire comprendre de ses examinateurs, Colomb aurait eu besoin de les débarrasser d'abord des principes erronés qu'ils avaient conçus et sur lesquels ils fondaient leur manière de voir, montre dans quel esprit les offres de services de l'aventurier génois étaient considérées et laisse pressentir la décision à intervenir.

Jusqu'à présent on a pu suivre d'assez près l'enchaînement des faits ; on connaît la date de la présentation de Colomb à la cour ; on sait, à quelques mois près, quand fut constituée la commission à laquelle on le renvoya ; on se rend compte des dispositions de ceux qui la composaient et on voit qu'ils vont écarter la proposition qui leur était soumise. Mais, à partir de ce moment les faits

---

viembre. Le 30 novembre on les trouve à Salamanque où ils passent le gros de l'hiver. (ZUNIGA, *sub anno* 1486.) *Año 1486. Y volvieron á tener el invierno á Salamanca.* (CARVAJAL, *Anales breves, sub anno* 1485.) *Enero 26. Partieron los Reyes, nuestros senores, de Salamanca.* (*Cronicon de Valladolid.*) *Ano 1487. Este año estuvieron los Reyes en Salamanca.* (CARVAJAL, *op. cit., sub anno* 1486.)

(169) *Ellos juntos muchas veces, propuesta Cristobal Colon su empresa dando razones y autoridades para que la tuviesen por posible.* (*Historia*, Liv. I, ch. XXIX, Vol. I, p. 229.) Maldonado dit, dans sa déposition, que lui et d'autres membres de la commission s'entretinrent avec l'amiral de son projet de voyage : *Platicaron con el dicho Almirante sobre su hida a las dichas yslas.* (*Pleitos de Colon*, Vol. II, p. 102.)

(170) *Non intendevano quel, che dovevano ne lo Ammiraglio* (*Historie*, ch. XII, fol. 32, verso.)

trouvent moins facilement leur place, et on est embarrassé pour dire où et comment la commission rendit sa décision, et à quelle date elle le fit. Pour résoudre ces divers points on a avancé plusieurs systèmes qui vont être succinctement examinés.

VII. — Thèse que la commission royale s'effaça devant l'Université de Salamanque, dont l'avis aurait été demandé.

Un critique espagnol que nous aurons souvent l'occasion de citer, Pinilla, a soutenu que, contrairement à ce qu'on est en droit d'inférer du langage de Fernand Colomb, et de ce que dit formellement Las Casas, le conseil, réuni par Talavera, s'occupa de suite des propositions de Colomb et rendit immédiatement sa décision. Cela aurait eu lieu à Cordoue et dans l'année même de la formation de la commission. De sorte que, dès le printemps de l'année 1486, Talavera aurait fait savoir aux Rois Catholiques que la commission s'était renseignée et qu'elle considérait que « les propositions de Colomb étaient irréalisables, vaines « et devaient être rejetées (171) ».

Mais Colomb n'aurait pas accepté cette décision : il avait des amis qui s'intéressaient à lui, et parmi ceux-là il s'en trouvait un qui jouissait d'une grande influence. C'était le dominicain Diego de Deza, confesseur du roi, précepteur désigné du prince don Juan, et l'un des professeurs de la célèbre Université de Salamanque. Ce personnage considérable s'était pris d'amitié pour Colomb ; il croyait à la réalisation de son projet, et comme les souverains ne s'étaient pas encore prononcés, il aurait résolu, pour faire échec à Talavera, adversaire entêté du projet, de le faire

---

(171) *La Junta de letrados y cosmografos habia dicho su ultima palabra : las promesas de Colon eran impossibles vanas y de toda repulsa dignas.* Pinilla, *Colon en España*, p. 152.)

porter devant l'Université dont il était un des membres distingués. Les Rois Catholiques se trouvant alors à Salamanque, il ne fut pas difficile de les amener à se prêter à cette combinaison, et la fameuse Université se serait ainsi trouvée saisie de la question soulevée par Colomb. Pour Pinilla ces faits ne sauraient être l'objet d'aucun doute. Le rôle de la commission, présidée par Talavera, se termina à Cordoue en 1486, et c'est après cela, à Salamanque, qu'eut lieu la véritable lutte soutenue par Colomb et ses amis (172), dirigés et appuyés par Deza, contre les adversaires du projet inspirés et encouragés par Talavera (173).

A cette manière de faire arriver les propositions de Colomb devant l'Université de Salamanque, qui tient, il faut le dire, plutôt du roman que de l'histoire, la plupart des auteurs en ont préféré une autre qui est assez généralement acceptée. Dans ce système, dont Washington Irving est l'un des principaux interprètes, les délibérations de la commission royale dirigée par Talavera et celles de l'Université de Salamanque se confondent (174). C'est Talavera

(172) Pinilla suppose, fort invraisemblablement, que dès ce moment, c'est-à-dire à peine arrivé à la Cour, Colomb s'était déjà acquis le concours du cardinal de Mendoza, de Quintanilla, de Santangel, de Juan Cabrero, de Rafaël Sanchez, de Gaspar Gricio, de Doña Juana de la Torre, de la marquise de Moya, de Cabrera, de Diego de Deza et de tous ceux enfin que nous savons avoir témoigné quelques sympathies à Colomb. Mais il est évident que ces relations n'ont pas été créées en quelques mois et qu'en 1486 Colon ne pouvait compter sur l'appui de tous ces personnages.

(173) *Op. cit.*, ch. IV, pp. 143-158. Pour cet auteur tous ces faits sont démontrés d'une manière indiscutable. *Este es para nosotros otro hecho demostrado é indiscutible* (p. 152). Le chanoine la Torre y Velez a soutenu la même thèse par des arguments qui ne sont pas meilleurs. Pour lui la Junte de Talavera et les conférences de Salamanque sont deux choses différentes. (*Vida*, pp. 95, 96 et *passim*.) Ibarra a aussi adopté cette thèse. (*D. Fernando*, p. 93-96.)

(174) *The interesting conference relative to the proposition of Colombus took place in Salamanca, the great seat of learning in Spain... A council of clerical sages was convened in the collegiate convent of St-Stephen, to investigate the new theory of Colombus. It was composed of professors of as-*

lui-même qui y aurait porté les propositions de Colomb. Comprenant qu'il lui était impossible de former en dehors de cette Université un conseil d'hommes capables de se prononcer en connaissance de cause sur les questions que soulevait l'exécution d'une entreprise comme celle qu'il était chargé d'étudier, il se serait adressé directement au seul corps existant alors en Espagne qui fût en état de remplir cette tâche (175).

On voit que, dans l'un comme dans l'autre de ces deux systèmes, la commission royale n'exerce pour ainsi dire aucune action ; ou elle disparaît complètement, ou elle passe au second plan pour laisser le premier à la célèbre Université à laquelle on attribue seule la responsabilité

---

tronomy, geography, mathematics and other branches of science, together with various dignitaries of the church and learned friars. Before this erudite assembly, Columbus presented himself, to propound and defend his conclusions. (WASHINGTON IRVING, *Life of Columbus*, Liv. II, ch. IV, Vol. I, pp. 117 et 118.)

(175) « Où, si ce n'est à l'Université de Salamanque, Talavera pouvait-il « s'adresser en 1486 pour examiner une thèse insolite, hardie, cosmographi- « que, historique et théologique comme celle de Colomb... Comment lui « aurait-il été possible de constituer à Cordoue un conseil scientifique, une « assemblée de lettrés et de cosmographes? » (LAZZARONI, *Cristoforo Colombo*, Vol. I, p. 183.) Cet auteur indique une autre raison pour laquelle Talavera devait s'adresser à cette Université : « C'est qu'ayant flairé l'hérésie dans les « idées de Colomb, il ne pouvait penser à soustraire cet hétérodoxe supposé « à ses juges naturels. » (*Ibid.*, p. 184.) La conclusion de Lazzaroni est que Talavera « délégua son mandat à l'Université de Salamanque » : *La università di Salamanca, cui delegó il Talavera il proprio mandato.* (*Ibid.*, p. 199.)

Un savant professeur dominicain, le P. Mandonnet, écrit de son côté que: « Leurs Majestés Catholiques étant à Salamanque donnèrent suite au projet « de formation d'une commission scientifique pour examiner les projets de « découvertes de Colomb. Le fonds des conseillers dut être pris naturelle- « ment dans le personnel de l'Université. » (*Les Dominicains et la découverte de l'Amérique*, p. 130.)

Ici encore il faut noter que ces spéculations sur le caractère de la commission chargée d'examiner les propositions de Colomb supposent ce qui est en question, c'est-à-dire que ce qu'il proposait de faire avait pour base une théorie cosmographique.

d'avoir donné aux Rois Catholiques l'opinion motivée qu'ils demandaient sur les propositions de Colomb.

VIII. — Ce qui aurait eu lieu aux conférences de Salamanque.

Les deux systèmes que l'on vient d'esquisser, systèmes qui s'écartent complètement des données fournies par Fernand Colomb et Las Casas, ne reposent que sur des inférences douteuses. Aucun document, aucun témoignage ne permet de dire que la commission ou Junte royale constituée à Cordoue par Talavera, fit son rapport en 1486, et ceux sur lesquels on se fonde pour avancer que les propositions de Colomb furent déférées à l'Université de Salamanque sont fort contestables, pour ne pas dire inacceptables, comme on le verra plus loin.

Cependant, la plupart des auteurs modernes qui ont écrit sur la vie de Colomb nous ont fourni sur ces conférences des informations dont l'abondance, la variété et la précision ne laissent pas que de surprendre. Le premier qui en ait parlé, Muñoz, ne craint pas de dire que Colomb y expose sa thèse par écrit (176), et sous la plume littéraire de Washington Irving sa comparution devant la Junte forme une scène émouvante. L'éminent historien, auquel rien n'est inconnu de ce qui se passa, à cette occasion, dans l'enceinte de la vieille Université, s'arrête au spectacle extraordinaire de ce simple marin se présentant sans crainte au milieu d'un cercle imposant de professeurs, de moines et de dignitaires de l'Église, réunis pour le juger, et y soutenant ses idées avec éloquence. Il nous le montre intimidé d'abord par l'aspect de cet auditoire auguste, puis s'enhardissant peu à peu, jetant au loin ses livres, ses cartes, ses globes et s'abandonnant à la fougue de sa

---

(176) *Historia del Nuevo Mundo*, Liv. II, § XXV.

bouillante imagination pour confondre ses adversaires. Il analyse ses arguments, note les objections qu'on y fit et constate que, bien que le grand Génois fût soupçonné d'hérésie, il fit une grande impression sur les doctes examinateurs qui n'osèrent se prononcer contre lui (177).

Roselly de Lorgues, qui est encore mieux renseigné, nous fait un récit pittoresque et richement coloré des délibérations qui eurent lieu dans cette circonstance. Il sait qui présidait la Junte. Il connaît ceux qui en faisaient partie et ceux qui n'y étaient pas ; il connaît même par leurs noms les notabilités qui suivirent assidûment ces importants débats. Naturellement il est également renseigné sur tout ce qui s'y est passé et il nous le dit (178).

Si tous les auteurs qui ont parlé des conférences de Salamanque n'affectent pas d'être aussi minutieusement documentés que ceux qui viennent d'être cités (179), on peut

---

(177) Voyez le chapitre *Columbus before the Council of Salamanca*, dans l'ouvrage d'Irving, *Life and voyages of Colombus*, Vol. I, Livre II, ch. IV, pp. 117 et sq. édit. originale.

(178) Le lecteur trouvera tout cela au Chapitre V du tome Ier de cette *Histoire de Colomb* qui a été traduite dans toutes les langues.

(179) Il y en a qui le sont davantage, comme Antoine de Latour, un littérateur qui connaît admirablement l'Espagne et qui s'est complu à nous montrer Colomb frappant à la porte du couvent de San Esteban, à Salamanque, où les Pères le reçoivent avec empressement. On l'installe dans une cellule près de la Bibliothèque pour qu'il puisse y continuer ses recherches. Les moines se pressent autour de lui et l'écoutent avec admiration. Ils viennent en si grand nombre qu'il faut désigner pour ces conférences une grande galerie. Le cercle devient foule. Les opposants arrivent à leur tour, forment une majorité bruyante et finissent par étouffer la voix plus autorisée des faibles adhérents, etc., etc. (*Christophe Colomb à Salamanque. Revue Britannique*, fév. 1865.)

Mais le mieux renseigné de tous c'est Ferdinand Denis. Celui-là n'était pas un littérateur, c'était un érudit, un spécialiste dans la matière. Aussi n'ignore-t-il rien. Il nous fait assister à la séance même où furent discutées les idées de Colomb et rapporte tout ce qui s'y est dit : les questions embarrassantes posées au pauvre marin par les graves docteurs et les réponses lumineuses qu'elles provoquent. Rien n'est oublié. L'assemblée, d'abord hostile au grand Génois, se laisse aller à l'écouter, subit peu à peu son influence

dire que ceux qui croient qu'elles ont joué un rôle considérable, sinon décisif, dans la vie de Colomb, forment le plus grand nombre. On a vu que Pinilla et Lazzaroni, dont les livres tiennent une place importante dans la littérature colombienne, sont de ceux-là. Parmi les autres il convient de nommer Navarrete (180), Prescott (181), Tarducci (182), Lafuente (183), Helps (184), Asensio (185), Markham (186), La Torre y Velez (187), et Gaffarel (188). Il serait facile d'allonger cette liste (189).

Il est singulier que ces auteurs, si bien instruits de la part que la célèbre Université aurait prise à cette affaire, ne soient pas d'accord sur la décision qu'elle aurait rendue. Washington Irving croit que les savants de Salamanque étaient en général défavorables au projet de Colomb, mais qu'ils n'osèrent rien décider (190). Pinilla pense, au contraire, qu'ils accueillirent favorablement ce projet et s'élève énergiquement contre la supposition que cette noble assemblée pouvait agir autrement (191). Lazzaroni est

---

et finit par être subjuguée par lui. C'est très pathétique. (*Christophe Colomb devant les docteurs de Salamanque*, dans le *Keepsake Français*, Paris, 1831, 8°).

(180) *Viages, Observacione*, VIII, Vol. III, p. 615.

(181) *Ferdinand and Isabella*, Vol. II, pp. 120-121.

(182) *Vita*, Vol. I, pp. 151 et sq.

(183) *Historia general de España*, Vol, V, p. 248.

(184) *Life of Columbus*, 1869, p. 65.

(185) *Cristobal Colon*, Vol. I, pp. 116-117.

(186) *Columbus*, pp. 46-48.

(187) *Vida*, 11e partie, chap. II et III.

(188) *Hist. de la Déc. de l'Amérique*, Vol. II, p. 77.

(189) Voir par exemple : Humboldt, *Examen critique*, Vol. I, p. 103 ; le P. Mandonnet, *Les Dominicains et la Découverte de l'Amérique*, pp. 112 à 120, et 123-132 ; Fournier, *Vie de Colomb*, pp. 78-80.

(190) *Washington Irving*, *op. cit.*, Vol. I, pp. 130, 131.

(191) *No, no ; la Universidad de Salamanca no rechazó los proyectos de Cristobal Colon ; no combatió sus opiniones.* (*Colon en España*, p. 227.) Une revue spéciale : la *Resena de la Universidad de Salamanca*, publiée en 1849 par des professeurs de cette Université, est encore plus affirmative sur ce point :

tout aussi affirmatif, mais dans un sens directement opposé. Pour lui l'Université a condamné les propositions de Colomb et elle doit porter la responsabilité de cette décision (192).

On va montrer que ni l'une ni l'autre de ces deux assertions n'est fondée.

IX. — L' Université de Salamanque n'a pas eu à s'occuper des propositions de Colomb.

L'idée que la célèbre Université de Salamanque avait été appelée à se prononcer sur les propositions de Colomb est étrangère aux auteurs du temps. Ni Fernand Colomb ni Las Casas ne mentionnent le fait, et on ne saurait trouver dans rien de ce qu'ils disent un motif de croire que le projet de Colomb fut soumis, à l'origine, à d'autres qu'à ceux qui faisaient partie de la commission de Talavera. Le silence de Las Casas sur ce point emprunte une valeur particulière à ce fait qu'il était dominicain, comme la plupart des professeurs de cette Université, et qu'il y avait

---

« Que l'Espagne et le monde entier sachent donc, une fois pour toutes, « déclare-t-elle, que les philosophes de Salamanque approuvèrent l'idée de « Colomb. » (*Apud* Ordaz, *La Universidad de Salamanca*, p. 40.) Cette manière de voir est celle qui prévaut en Espagne. Lafuente a bien osé dire, il est vrai, que la célèbre Université avait écarté ou tout au moins traité avec indifférence les projets de Colomb : mais c'est là une exception. L'assertion du « protestant Irving et de l'Anglais Prescott », comme disent quelques-uns, que les savants de Salamanque avaient condamné les théories de Colomb, a soulevé l'indignation de bien des érudits de la Péninsule qui ont formulé leur protestation dans nombre de brochures, de mémoires et même de livres. On trouvera les titres des principaux de ces écrits dans le mémoire de M. Ordaz, cité ci-dessus, dont M. Magnabal a donné une version française dans son petit volume : *Christophe Colomb et l'Université de Salamanque*. Paris, Leroux, 1892.

(192) « Colomb, jugé et repoussé par l'Université de Salamanque, c'est là « une de ces vérités acquises à la conscience publique des générations. » (*Cristoforo Colombo*, Vol. I, p. 163.)

fait ses études. Oviedo, qui écrivait avant lui, et Gomara, qui rédigeait son livre en même temps que l'évêque de Chiapas mettait la dernière main au sien, ignorent également l'intervention des professeurs de Salamanque dans cette affaire. Pierre Martyr, qui se faisait recevoir parmi eux en 1488, juste un an après que l'Université aurait été le théâtre de cette fameuse *disputa* entre ces mêmes professeurs et Colomb, n'en dit rien non plus (193). Enfin, Herrera, qui écrivait en 1599 et auquel on avait fourni tous les moyens de se bien renseigner, n'a rien su relativement à ce sujet.

C'est au siècle suivant, et plus de cent trente ans après l'événement supposé, que la légende des rapports de Colomb avec l'Université de Salamanque fut formulée pour la première fois par le dominicain Antonio de Remesal, dans un livre publié en 1619 (194). Vingt ans après, un autre ouvrage, d'un caractère plus populaire, les *Varones ilustres* d'Orellana (195), fit entrer l'histoire dans le domaine public et, depuis lors, on la retrouve à peu près partout.

La légende, ainsi racontée, nous montre Colomb se rendant à Salamanque, pour exposer ses théories aux maîtres en astrologie et en cosmographie qui enseignaient alors ces sciences à l'Université, et espérant arriver par ce moyen à gagner les Rois Catholiques à son projet. Il leur aurait fait connaître les raisons sur lesquelles il s'appuyait, mais, dit expressément Remesal, « ce n'est qu'auprès des seuls

---

(193) Martyr mentionne Colomb pour la première fois dans une lettre à Jean Boromée, en date du 14 mai 1493 et il le fait en termes qui indiquent qu'il n'avait pas entendu parler de lui auparavant. (Lettre n° 130 de l'*Opus epistolarium*, édit. de 1670, et dans Gaffarel, *Lettres de Pierre Martyr*, p. 2.)

(194) *Historia de la Provincia de San Vincente de Chyapas*. Madrid, 1619. in-fol. Voyez les *Sources*, n° 11.

(195) *Varones ilustres*... Madrid, 1639, in-4°. Voyez les *Sources*, n° 12.

frères du couvent de San Esteban qu'il trouva attention et accueil » (196). Sans soumettre ce texte à un examen critique nécessaire, les biographes modernes de Colomb, les plus anciens en date, en ont déduit qu'il y avait eu, à l'Université de Salamanque, des conférences sur le projet de Colomb qu'ils n'ont pas hésité à identifier à celles que dut nécessairement tenir le Conseil présidé par Talavera, dont il a été question aux paragraphes précédents. Cette inférence n'est pas justifiée. Les termes du récit de Remesal ne permettent de supposer, ni que l'Université de Salamanque fut saisie des propositions de Colomb, ni qu'il y eut là des conférences à ce sujet. Nous voyons, au contraire, par ce récit, que l'Université se désintéressa de cette affaire, et que c'est seulement au couvent de San Esteban que se tinrent les conférences, si conférences il y eut, où Colomb est supposé avoir proposé et défendu ses conclusions devant des auditeurs sympathiques qu'il réussit à gagner à sa manière de voir (197). Les choses ainsi présentées ne sont pas en contradiction avec ce que rapportent Fernand Colomb et Las Casas, et peuvent se concilier avec les faits connus. La commission constituée par Talavera dut siéger à Salamanque parce qu'à l'époque où l'on est d'accord pour placer ses premières délibérations, les Rois Catholiques se

(196) *Vinó a Samalanca á comunicar sus razones con los maestros de astrologia, y cosmografia, que leian estas faculdades en la universidad. Comenzó a proponer sus discursos y fondamentos, y en solos los frayles de S. Esteban halló atencion y acogida.* (REMESAL, *Op. cit.*, colonne 52.)

(197) *Porque entonces en el convento, no solo se professavan las Artes, y Teologia, sino todas las demas facultades que se leian en escuela. En el convento se hazian las funtas de los astrologos, y matematicos, alli proponia Colon sus conclusiones, y las defendia. Y con el favor de los religiosos reduxo à su opinion los mayores letrados de la escuela* : « Car alors dans le couvent, « non seulement on professait les arts et la théologie, mais toutes les autres « sciences enseignées dans les écoles. Dans le couvent se tenaient les réu- « nions des astrologues et des mathématiciens. Colomb y proposait ses con- « clusions et les défendait. Et grâce à la faveur des religieux, il ramena à « son opinion les principaux savants de l'école. » (*Ibid.*, *op. cit.*)

trouvaient dans cette ville; et comme Colomb s'y trouvait également, puisqu'il comparut devant la commission, il est vraisemblable qu'il aura profité de la circonstance pour chercher à se faire des partisans, parmi les professeurs de l'Université et les dominicains du couvent de San Stefano, qui pouvaient lui être si utiles. Rien de plus naturel, et on ne voit pas comment on peut asseoir sur cette donnée la supposition que l'Université de Salamanque avait été chargée, soit indépendamment de la commission, soit conjointement avec elle, d'examiner les propositions de Colomb. C'est une supposition toute gratuite que le texte de Remesal n'autorise pas.

Outre cette raison décisive pour rejeter tout ce que l'on dit de ces fameuses conférences, et celle déjà indiquée que ni Fernand Colomb ni Las Casas (198), ni aucun auteur du temps ne les connaissent, il faut ajouter que d'autres auteurs, particulièrement bien placés pour être exactement renseignés sur tout ce qui se rapporte à l'Université de Salamanque et au couvent de San Esteban, ne les connaissent pas davantage. Ainsi, Gonzalez de Avila qui a écrit un livre spécialement consacré à Salamanque, et qui le publia une dizaine d'années avant celui de Remesal (199), est tout

---

(198) « On ne s'explique pas comment Las Casas, également dominicain, « élevé à l'Université de Salamanque, et à qui Remesal emprunte, en le citant, « presque tout ce qu'il rapporte de Colomb, n'ait parlé ni de Salamanque ni « du monastère de San Esteban. » (HARRISSE, *Christophe Colomb*, Vol. I, pp. 358-359.)

(199) AVILA (Gil Gonçales de), *Historia de las antiquedades... de Salamanca*, 1606. Le silence de cet auteur sur les conférences de Salamanque est significatif, car il avait des sources de renseignements qui donnent au témoignage négatif résultant de son silence sur ce fait une grande autorité. Non seulement d'Avila ne mentionne pas une seule fois les conférences dont on fait si grand état, mais il nous dit formellement que, de 1480 à 1498, il n'arriva à Salamanque aucune chose digne de mémoire : *no sucedió en Salamanca cosa digna de memoria* (p. 405). D'Avila ne se serait certainement pas exprimé dans ces termes si, à cette époque, Salamanque avait été le théâtre de conférences dont Colomb aurait été le héros ou le sujet.

aussi ignorant que ses devanciers de cette circonstance qui faisait honneur cependant à la ville dont il recueillait, pour les mettre en lumière, les particularités intéressantes.

Une raison encore plus valable de rejeter l'interprétation que l'on donne du texte de Remesal sur ce point, c'est qu'on ne trouve aucune trace de ces conférences ou d'une délibération quelconque sur les propositions de Colomb dans les archives de cette Université. Le fait a été constaté à plusieurs reprises et dans des conditions qui ne peuvent laisser aucun doute (200). Les auteurs qui ont admis l'intervention de la célèbre Université dans cette affaire, n'opposent aux témoignages négatifs qui viennent d'être cités que ceux d'auteurs qui sont tous postérieurs à Remesal et qui n'indiquent pas que c'est ailleurs que dans son ouvrage qu'ils ont puisé leurs renseignements. Toutes les preuves que donne Pinilla, qui fait des prodiges d'érudition pour établir la réalité historique des conférences de Salamanque, sont de ce genre (201). Celles de

(200) Dans une étude sur l'Université de Salamanque, dont la première édition est de 1858, Domingo Doncel y Ordaz, dit qu'il a scrupuleusement examiné les archives de cette Université et qu'il n'a rien trouvé ayant aucun rapport à la présence de Colomb à Salamanque et à l'examen de son projet par les docteurs et professeurs de cette École. (*La Universidad de Salamanca en el tribunal de la Historia*... Salamanca, 1881, p. 16.) Depuis, M. Harrisse a obtenu du recteur de l'Université, Don Mames Esperabi Lozano, une déclaration qui confirme celle-là. (*Op. cit.*, Vol. I, p. 359, note.)

(201) C'est ainsi que cet auteur cite, à l'appui de sa manière de voir, la *Summa philosophica* du frère Salvador Maria Roselli, dominicain italien, très au courant des choses de son ordre, dit-il (*Colon en España*, p. 230), mais dont l'ouvrage fut imprimé en 1788 ; le *Mémoire à Philippe V* des Pères du couvent de San Esteban, dans lequel ils rappellent tout ce qu'on fit pour Colomb à Salamanque, document dont les auteurs sont si bien renseignés sur Colomb qu'ils le font arriver à Salamanque en 1484 et placent son départ de Palos en 1491 (*Ibidem*, pp. 231 et 432) ; les *Varones ilustres* de Orellana, qui sont de l'année 1639 ; l'*Historia de la ciudad de Salamanca*, de Bernard Dorado, imprimée en 1776 et quelques autres ne pouvant faire autorité en ces matières, comme le mémoire du frère Antonio Gonzalez de Acuna, *Santo Domingo en el Peru* ; la *Historia de Mejico*, de Padilla ; la *Historia de la Orden de Predicadores de la provincia peruana*, du frère Juan Melendez,

M. Lazzaroni, autre champion de la même thèse, n'ont pas plus de valeur (202).

Les faits et les considérations qui viennent d'être exposés mettent la critique dans l'impossibilité d'admettre que l'Université de Salamanque ait jamais eu à examiner le projet ou les propositions de Colomb. Tout ce qu'on a dit à ce sujet vient d'une légende dont Remesal s'est fait le premier l'écho, et qui a probablement sa source dans le fait que Talavera et ceux qui eurent à s'occuper de cela suivirent la cour à Salamanque et entendirent là Colomb.

Mais l'idée que Colomb, pauvre, inconnu ou méconnu, et fort seulement de ses convictions, avait comparu devant une auguste assemblée, composée des hommes les plus éminents de l'Espagne du XVe siècle, et avait défendu contre elle ses théories cosmographiques, a quelque chose de si séduisant pour les littérateurs et les artistes, qu'il n'y a pas à s'étonner qu'elle ait été si facilement accueillie par eux. La critique, dont le point de vue est différent, ne peut souscrire à ces fantaisies, et si elle pouvait se départir de la sévérité qui lui est propre, elle ferait comme M. de Lollis, qui raille doucement ces tableaux où l'on représente

---

et les Histoires inédites du couvent de San Esteban, par les Pères Juan de Araya et Barrio et par le Père Mora (Ordaz, pp. 36, 37, 38), ouvrages dont aucun n'est antérieur au XVIIe siècle. Ordaz et Velez, qui semblent admettre que l'Université de Salamanque ne fut pour rien, officiellement, dans cette affaire, mais qui revendiquent pour elle le mérite d'avoir appuyé les propositions de Colomb au monastère de San Esteban, considéré comme agrégé à l'Université, ont cité nombre de documents et d'ouvrages à l'appui de cette thèse ; mais tous sont du XVIIe et du XVIIIe siècle. Voyez Ordaz, *passim*, et Velez, pp 88-90. Ce dernier, qui était chanoine de Salamanque, a consacré de nombreuses pages de son intéressante *Vida de Colon* à démontrer l'importance des conférences de Salamanque. Voyez surtout pages 88-90.

(202) Ce biographe de Colomb, dont l'œuvre témoigne d'un véritable esprit critique, confond cependant les conférences authentiques de Grenade, mentionnées par Geraldini, avec celles très problématiques qu'il attribue aux « professeurs de Salamanque » (Lazzaroni, *Cristoforo Colombo,* Vol. I, pp. 192, 193 et 201.)

Colomb, comme le Christ parmi les docteurs, expliquant devant un concile d'hommes de toge et d'épée sa thèse de la possibilité de passer aux Indes par le ponant (203).

X. — Les prétendues conférences du couvent de San Esteban. Rôle de Diego de Deza.

Les raisons qui montrent que l'Université de Salamanque n'a jamais eu à s'occuper des propositions de Colomb sont tellement sérieuses que peu d'auteurs se sont hasardés à en contester la valeur. Malheureusement, ceux-là mêmes qui étaient obligés de se rendre à ces raisons, n'ont pas osé effacer du livre de l'histoire la légende populaire de Colomb comparaissant devant la célèbre Université et défendant contre les docteurs de la vieille école les idées nouvelles dont on suppose qu'il était le champion. Comment se résoudre à cela ! Mais si on maintenait quand même la légende, il fallait aussi admettre que la savante Université avait condamné les propositions scientifiques attribuées à Colomb, puisque telle fut la conclusion de ceux auxquels ces propositions avaient été renvoyées. Cela non plus n'était pas possible. Ici, la question de clocher primait tout, et à tort ou à raison, on ne pouvait admettre que l'Université de Salamanque, la plus éclairée, la plus renommée de toutes celles de l'époque, avait été assez ignorante pour nier les principes scientifiques sur lesquels reposaient les idées prêtées à Colomb. Il fallait donc trouver autre chose et, comme il y a des accommodements avec les faits, ainsi qu'avec le ciel, on trouva le moyen de concilier ce qui était inconciliable. Voici la thèse :

---

(203) *Sono oggi numerosissimi i quadri nei quali Colombo appare, come Gesù Cristo tra i dottori, davanti a un concilio di togati rugosi e accigliati, per sostenervi la sua tesi di poter raggiungere le Indie navigando per il ponente.* (*Cristoforo Colombo*, p. 91.)

L'Université même de Salamanque, le corps enseignant constitué officiellement, n'a pas eu à se prononcer sur les propositions de Colomb, et c'est ce qui fait qu'on ne trouve aucune trace de cela dans ses archives. Mais, à cette époque surtout, l'Université était un corps complexe, « composé non seulement des maîtres et gradués de l'établis-« sement propre, mais aussi de collèges et de couvents « qui y étaient inscrits et agrégés, qui s'y immatriculaient « en bonne et due forme et qui constituaient un corps « général de doctrine et d'enseignement, ayant autant de « ramifications que d'instituts, et s'y rattachant sous une « pensée commune et uniforme (204). » C'est à l'un de ces collèges ou couvents, celui de San Esteban, qu'auraient eu lieu les fameuses conférences qui doivent ainsi ètre considérées comme ayant été faites à l'Université de Salamanque, puisque c'est elle qui les inspira et que c'est avec ses docteurs et ses professeurs qu'elles furent tenues.

San Esteban, dont on fait le théâtre de ce débat, était un couvent de dominicains où l'on enseignait toutes les matières professées dans les écoles du temps (205), et qui était le plus important de Salamanque, alors le centre intellectuel de l'Espagne (206). Colomb, nous assure-t-on, y présenta et défendit ses théories dans des réunions d'astronomes, de mathématiciens et de théologiens accourus pour l'entendre (207). Là, nous dit l'un des meilleurs bio-

---

(204) Ordaz, *La Universidad de Salamanca*, pp. 13, 14.

(205) Le couvent de San Esteban était agrégé à l'Université de Salamanque et formait l'un des nombreux collèges qui existaient alors dans cette ville. On y enseignait la théologie, les mathématiques et les arts libéraux. Il appartenait à l'ordre des Dominicains. (Voyez Magnabal, *Christophe Colomb et l'Université de Salamanque*, p. 13 et *passim.*)

(206) Il y avait à Salamanque 27 collèges et 25 couvents, la plupart immatriculés à l'Université. On y comptait 7.000 étudiants. (Magnabal, *op. cit.*, p. 65; Cirot. *Les Histoires générales d'Espagne*, Paris, 1905, p. 78.)

(207) L'un des auteurs du xviie siècle qui a le plus contribué à accréditer

graphes modernes de Colomb, là, suivant une tradition ininterrompue, se tenaient, dans une salle appelée aujourd'hui *profundis,* les réunions les plus importantes et les plus nombreuses (208). Ces réunions, nous assure-t-on encore, avaient été préparées par les amis de Colomb pour réagir contre les conclusions défavorables de la commission royale, présidée par Talavera, que l'on suppose avoir été rendues dès l'année 1486. Diego de Deza, prieur ou moine influent du couvent de San Esteban et professeur à l'Université de Salamanque (209), aurait été l'âme de ce

---

la légende des conférences de Salamanque, Orellana, assure que les maîtres et professeurs des facultés de mathématiques et des arts libéraux assistaient, avec les docteurs en théologie, à ces séances, et qu'après avoir demandé à Colomb sur quels fondements il s'appuyait, ils finirent par accepter sa démonstration : *Començaron á oirle, y à inquirir los grandes fundamentos que tenia : y a pocos dias aprobaron su demostracion.* (*Varones ilustres*, ch. III, p. 10.)

(208) Asensio, *Cristobal Colon*, Vol. I, p. 117.

(209) Diego de Deza, l'un des personnages les plus sympathiques de cette époque troublée, appartenait à l'ordre des Dominicains auquel il s'était affilié tout jeune et dont il devint l'une des illustrations. A la fin du xv[e] siècle, dit le dernier de ses biographes modernes, « il était en Espagne un des maîtres les plus autorisés de l'école dominicaine ». (Mandonnet, *Les Dominicains...*, p. 106.) Il fut l'un des premiers protecteurs de Colomb. C'était un homme éminent à divers titres. Esprit ouvert, intelligence éclairée et cœur généreux, il parait avoir favorisé Colomb dès le commencement. Le grand Génois, qui n'était pas prodigue de témoignages de gratitude, a reconnu ses obligations envers lui dans plusieurs lettres à son fils, dans l'une desquelles, en date du 21 novembre 1504, il s'exprime ainsi : « Monseigneur l'évêque « de Palencia, dès l'époque de mon arrivée en Castille, — *desque yo vine à* « *Castilla*, — m'a toujours favorisé et désiré mon honneur. » (Navarrete, Vol. I, p. 333 ; *Raccolta, Scritti*, Vol. II, n° XXXXVII, p. 232.)

Il est vraisemblable que les relations de Deza avec Colomb commencèrent à Salamanque, quand notre Génois suivit les Rois Catholiques et Talavera dans cette ville. Deza, à cette époque, était professeur de théologie à l'Université. Colomb parait s'être lié avec lui et serait devenu son hôte au couvent où il aurait fait les conférences dont il est ici question. Mais nous ne connaissons ces faits que par Remesal, qui dit que dans cette circonstance Deza fut tout pour Colomb et qu'on doit le regarder comme ayant été l'initiateur de la découverte des Indes. Pinilla, Velez et autres le représentent comme ayant organisé à Salamanque une véritable cabale contre Talavera, qu'il savait hostile ou mal disposé pour Colomb, et usant de toute son

mouvement. Gagné aux idées de Colomb, il l'entraîne à son couvent, où il est défrayé de tout et où on lui fournit l'occasion de faire connaître ses plans et ses idées. C'est là et à la ferme de Valcuevo, qui dépendait du couvent (210), que le futur amiral est supposé avoir trouvé des partisans convaincus et dévoués, et qu'aurait commencé, entre lui et les savants représentant les doctrines officielles, la lutte scientifique dont nous entretiennent Fernand Colomb et Las Casas (211).

---

influence pour faire bien venir celui-ci à la cour. Lazzaroni lui attribue un rôle tout aussi considérable et croit même que Colomb lui doit d'avoir échappé à l'Inquisition. (*Op. cit.*, Vol. I, p. 196-198.)

Deza dut quitter Salamanque en même temps que Colomb, car c'est à cette époque qu'il fut chargé par les Rois Catholiques de l'instruction du prince Don Juan qui devait mourir une dizaine d'années plus tard. Il occupa successivement les évêchés de Zamora en 1494, de Salamanque en 1496, de Palencia en 1500, de Séville en 1504, et de Tolède en 1523 (Voyez Gams, *Series Episcoporum Ecclesiæ Catholicæ*, Ratisbonne, 1873.) En décembre 1498 il succéda comme grand Inquisiteur au fameux Torquemada, dont malheureusement il suivit les terribles errements. (Llorente, *Histoire de l'Inquisition :* Paris, 1817, Vol. I, p. 289; Prescott, *Ferdinand and Isabella*, Vol. III. p. 260.)

Deza mourut le 9 juin 1526, à l'âge de 80 ans. Voyez sur ce personnage l'excellent petit volume du P. Mandonnet : *Les Dominicains*... etc. Cet auteur croit que Deza était l'un des deux moines dont parle Colomb comme lui ayant toujours été fidèles. Nous avons montré au chapitre 1er de ces *Nouvelles Etudes* que ces deux moines étaient Perez et Marchena.

(210) Il existe une tradition locale d'après laquelle cette ferme, qui a réellement appartenu au couvent de San Esteban, et qui est située à quelques kilomètres de Salamanque, a servi de refuge à Colomb quand les importunités des sots et les intrigues des méchants l'eurent forcé à chercher un asile discret. « C'est là que les moines dominicains venaient s'entretenir avec « leur hôte sur les importantes considérations qu'il avait déduites de ses études, des livres de sciences et de sa grande expérience, et qu'ils dissertaient sur la possibilité de concilier ses vues avec la théologie orthodoxe », c'est du moins ce que sir Clements Markham nous assure. (*Columbus*, p. 47.) Cela n'a rien d'extraordinaire d'ailleurs, puisque le P. Manobel a vu sur les murs de cette ferme les lignes que Colomb y avait tracées au charbon pour faciliter ses démonstrations. (Velez, *op. cit.*, p. 199.) L'un des propriétaires de ce lieu consacré y a fait élever un pilier en pierre surmonté d'un globe.

(211) Voir ci-dessus paragraphe 5. Parmi les auteurs qui ont admis ce système, il faut nommer les suivants :

Pinilla qui, tout en soutenant que c'est à l'Université même que les propo-

D'après cette manière de voir, ces conférences, tout en n'ayant aucun caractère officiel (212), auraient néanmoins pris naissance dans l'Université de Salamanque et lui feraient honneur, puisque loin d'être défavorables à Co-

---

sitions de Colomb furent renvoyées, place d'importantes conférences à San Esteban, et nous montre Deza enlevant Colomb de Salamanque et le faisant transporter à la ferme de Valcuevo, pour le soustraire aux injures de ses adversaires qui avaient poussé l'outrage jusqu'à le chasser de l'Université comme un fou, en le poursuivant de huées (*Colon en España*, pp. 202-204) ;

Asensio, qui assure que « les plus graves religieux » et de « respectables « professeurs de la célèbre Université » venaient écouter les discours de « Colomb, avec le désir d'arriver à la conviction nécessaire pour accepter « ces nouveautés qui annonçaient une si grande révolution sur le terrain « de la science » (*Cristobal Colon*, Vol. I, p. 117) ;

Le chanoine La Torre y Velez, qui croit que sur ce point on ne peut opposer rien de valable au témoignage des Dominicains, puisé aux archives du couvent, et qui affirme que « le séjour de Colomb à San Esteban et l'influence « de ce couvent sur la résolution de la reine sont à l'abri de tout soupçon (*Vida*, p. 93) ;

Markham, qui écarte formellement l'Université de Salamanque de cette affaire et place au couvent de San Esteban et à Valcuevo les conférences que Colomb tenait avec des hommes de sciences et des personnes attachées à la cour (*Columbus and the fourth centenary of his discovery*. Proceedings of the Royal Geo. So., sep. 1893. Londres, p. 589) ;

Émile Eude, qui a donné une série d'articles sur la question dans le *Cosmos* de septembre, octobre et novembre 1892. Cet auteur a visité le couvent de Saint-Etienne où l'on montre encore la porte par laquelle Colomb était introduit dans la salle où se tenaient les conférences.

Manuel Salles Ferré, professeur à l'Université de Séville, qui est d'avis que les conférences de Salamanque furent très réelles, mais qu'elles n'avaient aucun caractère officiel et qu'elles se tinrent principalement au couvent de San Esteban et à Valcuevo, où Colomb convainquit ses auditeurs. (*El Descubrimiento de America*, p. 90, 94.)

Les auteurs qui adoptent cette thèse expliquent, par le caractère privé de ces conférences, le fait qu'elles ne sont pas mentionnées dans les archives de la célèbre Université ; mais elles ne le sont pas non plus dans aucun écrit du temps et la distinction que l'on veut établir en faveur du couvent de Saint-Étienne ne repose que sur des témoignages postérieurs.

(212) *Las conferencias de San Esteban, aunque mas solemnes é importante que la Junta de la Corte presidida por el representante del Rey tienen un caracter privado ;* « les conférences de San Esteban, quoique plus solennelles « et plus importantes que celles de la Junte de la Cour présidée par un repré- « sentant du roi, avaient un caractère privé. » (Velez, *Vida*, p. 24.)

lomb elles auraient eu pour résultat d'amener les Rois Catholiques à lui donner des espérances, qui devaient se réaliser plus tard.

Cette thèse ingénieuse a été embrassée avec ardeur en Espagne, et le nombre d'articles de revues, de brochures et de livres qui ont été publiés pour la soutenir, ou dans lesquels on l'a soutenue, est considérable (213). Elle n'a cependant d'autre fondement que ce que dit Remesal qui, comme on l'a vu, parle en effet du couvent de San Esteban, mais qui n'est pas un auteur contemporain et dont les assertions à cet égard ne sont confirmées par aucun document du temps (214).

On peut admettre que les choses ont pu se passer ainsi ; mais on n'est pas fondé à dire que tel a été le cas. Que Colomb, qui était beau parleur et très tenace dans ses idées, ait profité de son séjour à Salamanque pour chercher à intéresser à la réussite de l'entreprise qu'il méditait les professeurs de l'Université et ceux du couvent de San Esteban, il n'y a rien là qui ne soit fort naturel. Nous ne voyons même aucune raison pour ne pas accorder à ceux auquels ce genre d'amplifications sourit, que, comme le philosophe grec, notre Génois a pu enseigner une cosmographie nouvelle aux avides auditeurs qui le suivaient

---

(213) Ordaz, qui était bibliothécaire de l'Université de Salamanque et qui s'est montré un des plus zélés dans la campagne ouverte pour soutenir la thèse mentionnée ici, a indiqué, dans son mémoire, les principaux de ces ouvrages.

(214) Parmi ceux dont le témoignage confirmerait l'existence des conférences du couvent de Saint-Etienne, on se plaît à citer Bernardo Dorado, auteur d'une histoire estimée de Salamanque, qui donne de curieux détails sur ce couvent (pp. 130-141). Mais cet auteur est du XVIIIe siècle et on ne voit pas qu'il ait fourni aucune preuve de ce qu'il avance sur ce point. Les éditeurs modernes de son livre y ont inséré un document, dû à un littérateur espagnol estimé, Don Pascual Sanchez y Ramon, où toute la légende de Colomb à San Esteban est de nouveau relatée (pp. 135-137); mais cet auteur, qui s'appuie d'ailleurs sur Remesal et Orellana, mourut en 1855, il ne savait donc rien par lui-même.

dans ses promenades à la ferme de Valcuevo, où l'obligeance des moines de San Esteban lui avait trouvé un asile tranquille et poétique, afin de le soustraire aux outrages de la tourbe de Salamanque. Ces faits sont possibles ; ils ne sont pas établis. Mais, ce qu'il importe de faire remarquer, c'est qu'en présentant ainsi les choses, en disant que c'est au couvent de San Esteban ou à Valcuevo, et non à la célèbre Université qu'eurent lieu les conférences où les propositions de Colomb furent examinées, on tourne, sans la résoudre, la question qui nous intéresse le plus. Ce qui fait qu'on attache de l'importance à l'intervention de l'Université de Salamanque dans cette affaire, c'est qu'on suppose que Colomb y a exposé et défendu la théorie de la sphéricité de la terre et de la possibilité de passer aux Indes par l'ouest qu'il a formulée plus tard, mais qu'il assure avoir toujours eue. Dans ces conditions il convient de chercher à savoir si le corps savant, qui était alors le plus éclairé qu'il y eût en Espagne, et qui avait même une réputation européenne, s'est prononcé contre une telle doctrine.

Il n'en est pas de même s'il ne s'agit que du couvent de San Esteban. Pour la critique il est indifférent que Colomb ait ou n'ait pas conféré avec les dominicains de ce couvent, tandis que la question change d'aspect si l'Université de Salamanque a été saisie par les Rois Catholiques du projet de Colomb et si c'est là qu'eurent lieu les conférences dont on parle tant. Dans le premier cas il n'y a aucune conséquence à tirer du fait ; le second cas suppose, au contraire, que les propositions de Colomb avaient un tel caractère qu'il était nécessaire de les soumettre à la première autorité scientifique de l'Espagne. C'est pour cela que les auteurs qui sont acquis à la thèse que l'objet de Colomb était de gagner par l'ouest les contrées auxquelles les Portugais voulaient aller par l'est, attachent tant d'importance aux conférences de Salamanque.

Remarquons, d'ailleurs, pour clore ce sujet, que les conférences de San Esteban ne sont pas mieux établies que celles que l'on attribue à l'Université (215). C'est sur la foi de témoignages dont aucun n'est contemporain que les unes et les autres sont admises. Tout ce que l'on peut dire, c'est que s'il y a des raisons décisives pour faire regarder comme apocryphes celles que l'on place à l'Université, il n'y en a aucune qui oblige à rejeter aussi les autres.

XI. — Résumé. La commission royale organisée par Talavera fut seule chargée de l'examen des propositions de Colomb.

Les faits exposés et expliqués dans ce chapitre ont établi les points suivants:

Que les propositions de Colomb, soumises aux Rois Catholiques au commencement de l'année 1486, furent renvoyées à une commission royale appelée aussi Junte, qui fut organisée à Cordoue;

Que tout ce que nous savons de cette commission nous vient de Fernand Colomb et de Las Casas et de la déposition d'un de ceux qui en faisaient partie, Maldonado;

Que ces témoignages, les seuls que nous ayons sur ce point, portent que la commission fut organisée à Cordoue par Talavera, qu'elle siégea à Salamanque et qu'elle entendit les explications de Colomb;

(215) D'Avila, dont nous citions tout à l'heure l'important travail sur Salamanque, s'est arrêté assez longuement sur le couvent de San Esteban, auquel les pages 206 à 226 de son livre sont consacrées. Il nomme un grand nombre de dominicains distingués qui en sont sortis et qui ont exercé l'apostolat au Nouveau-Monde. Mais il ne dit rien de Colomb. C'était, il semble, l'occasion de parler de l'influence que les religieux de ce couvent auraient eue sur lui et sur la découverte de l'Amérique. Le silence, sur un point aussi important, d'un auteur comme celui-là qui déclare avoir dépouillé les archives mêmes du fameux couvent (p. 206), est significatif.

Que cent trente ans après le fait ainsi rapporté, un chroniqueur dominicain, Remesal, avance que Colomb se rendit à Salamanque pour faire connaître ses raisons aux professeurs de l'Université et que, dans ce but, il tint au couvent de San Esteban des conférences qui eurent pour résultat de gagner à ses idées les premiers maîtres de l'école.

Sur ces données, auxquelles on peut seulement ajouter quelques indications tirées des déplacements des Rois Catholiques à l'époque, on a formé les trois systèmes suivants :

1° La commission, ou Junte, choisie par Talavera pour examiner les propositions de Colomb, s'associe les savants de l'Université et du couvent de San Esteban, à Salamanque, où ont lieu les conférences contradictoires dont parlent Fernand Colomb, Las Casas et Maldonado, qui sont celles mêmes que mentionne Remesal. La commission ne se prononce pas immédiatement ; elle fait attendre sa décision plusieurs années et finit par déclarer que la demande de Colomb était inacceptable. Cette thèse est celle de Muñoz, de Navarrete, de Washington Irving et de la plupart des biographes de Colomb (216).

2° Il y eut deux juntes ou commissions auxquelles les propositions de Colomb furent soumises. Celle constituée par Talavera n'alla pas à Salamanque ; elle se prononça immédiatement contre l'entreprise de Colomb et fut remplacée par une autre commission composée des savants de Salamanque qui tinrent des conférences au couvent de San Esteban et à la ferme de Valcuevo, conférences où les

---

(216) MUNOZ, liv. II, § XXVII ; NAVARRETE, *Viages, Observaciones* V et VIII, Vol. III, pp. 598-614 ; HUMBOLDT, *Ex. Critique*, Vol. I, p. 101-104 ; W. IRVING, *Life*, liv. II, ch. IV et V ; R. de LORGUES, *Christophe Colomb*, Vol. I, ch. V ; TARDUCCI, *Vita*, Vol. I, ch. X ; LAFUENTE, *Hist. Gen. de España*, Vol, V, pp. 248-250 ; PRESCOTT, *Ferdinand and Isabella*, Vol. II, ch. XVI, pp. 120-122 ; FISKE, *Discorvery of America*, Vol. I, p. 401 ; LAZZARONI, *Cristoforo Colombo*, Vol. I, pp. 163, 186, 199.

idées de Colomb furent approuvées. Cette thèse est celle imaginée par Pinilla ; défendue habilement par le chanoine de la Torre y Velez, elle a été acceptée par Asensio et par Markham ; elle est généralement adoptée en Espagne (217).

3e Il n'y a eu, à l'époque dont il s'agit, qu'une commission ou junte, celle formée par Talavera, qui était composée de savants, de marins, de lettrés et de conseillers de la couronne. Elle paraît avoir siégé par intermittence à différentes dates et en différents lieux, et, comme on le verra à un autre chapitre, finit par se prononcer, en 1490, contrairement aux aspirations de Colomb. C'est la thèse, ou plutôt la version du fils de Colomb, de Las Casas et d'Herrera (218). C'est la manière de voir de M. Harrisse (219).

La critique n'a pas à hésiter entre ces trois systèmes. Elle doit s'en tenir au témoignage des deux premiers biographes de Colomb et à celui de Maldonado, les seuls qui datent de l'époque et qui se concilient avec les indications dérivées d'autres sources. Tout ce qu'on a ajouté aux faits ayant cette provenance est dépourvu d'authenticité et provient d'auteurs qui ne sont pas du temps ou n'a qu'une valeur purement conjecturale.

Nous tenons donc pour acquis que les premières propositions de Colomb, les seules dont il soit question ici, n'ont été soumises par les Rois Catholiques qu'à la commission qu'ils avaient chargé Talavera de composer et que

---

(217) Pinilla, ch. IV, V et VI, notamment, pp. 139 et 150-152 ; La Torre y Velez, *Vida*, pp. 175-221; Asensio, *Cristobal Colon*, Vol. I, liv. I, ch V et VII, pp. 94-99 et 116-117; Marckham, *Columbus*, pp. 45-49; Ferré, *El Descubrimiento*, IIe partie, ch. I, pp. 79-101.

(218) *Historia de las Indias*, Déc. I, liv. I, ch. VIII.

(219) *Christophe Colomb*. Vol. I, pp. 358-363. M. Harrisse, cependant, ne s'est pas très nettement expliqué à cet égard et on pourrait croire qu'il admet que, contrairement à ce que dit Las Casas, la Commission de Talavera rendit sa décision en 1487.

c'est cette commission seule qui a délibéré sur leur a
ception et qui a conclu qu'elles devaient être rejetées.
a pu y avoir des conférences à ce sujet à Salamanqu
parce que les souverains séjournèrent dans cette ville
l'époque où la commission dut s'occuper de cette affair
mais on ne saurait associer à ces délibérations l'Unive
sité de Salamanque qui est restée étrangère à tout cel
Si les propositions de Colomb donnèrent lieu à d
conférences savantes au couvent de San Esteban, ell
n'ont pu avoir qu'un caractère privé ; le fait même n'e
avancé que d'après une tradition recueillie tardiveme
et dont on ne trouve aucune trace dans les documents
temps.

Quel que soit le lieu où se tinrent ces délibérations, no
n'avons que de vagues indications sur leur caractère ; ma
le peu que nous savons à ce sujet n'autorise guère la su
position, si généralement acceptée, qu'il y eut à cet
occasion des assises solennelles où l'on discuta scienti
quement et théologiquement de grandes questions co
mographiques qu'auraient soulevées les propositions
Colomb. Il est vraisemblable que les choses se passère
plus simplement et que ces fameuses propositions ne do
nèrent lieu à rien de ce genre. Nous sommes portés à ex
gérer l'importance des discussions qui peuvent avoir
lieu à cette occasion parce que, inconsciemment, nous pr
portionnons à la grandeur des résultats obtenus l'effo
fait pour les atteindre. En tenant pour certain que le
propositions de Colomb avaient un caractère tout à fa
extraordinaire, on est naturellement amené à suppos
qu'elles ont dû provoquer un débat de l'ordre le pl
élevé. Mais le fait d'où l'on tire cette déduction logiq
n'a pas la certitude qu'on lui suppose, car, si on laisse
côté les propres assertions de Colomb, produites apr
ses découvertes, rien, dans ce que nous savons d'autr
sources, n'autorise à dire que ce qu'il demandait mot

vait les savantes conférences dont on a tant parlé (220).

Il semble, au contraire, que ni les conseillers des rois catholiques ni les rois eux-mêmes n'attachèrent une grande importance aux propositions de Colomb, puisque malgré ses instances elles traînèrent pendant plusieurs années devant la commission. Et, en effet, soit que ceux qui la composaient fussent incapables, comme le dit Las Casas, de se rendre compte de la portée des questions qu'ils avaient à examiner, soit plutôt qu'ils y missent de l'indifférence, ou qu'ils crussent, avec celui qui les présidait, que le moment n'était pas opportun pour les Rois Catholiques de s'engager dans une autre entreprise que celle de la délivrance du territoire, ils prirent leur temps pour se prononcer, et on verra, à un autre chapitre, que ce n'est qu'après avoir fait attendre cinq années leur décision qu'ils la firent connaître.

Avant de dire dans quels termes cette décision fut rendue, et de montrer ce que pouvaient être les propositions qui la motivèrent, nous allons chercher l'emploi du temps de Colomb pendant les cinq années d'attente qu'il passa à la cour de Castille, depuis le 20 janvier 1486, date probable de son arrivée à Cordoue pour se mettre à la disposition des souverains, jusqu'à la fin de l'année 1490, époque à laquelle on lui signifia son congé.

---

(220) Ce point sera établi dans le chapitre où nous examinerons les propositions de Colomb.

CHAPITRE QUATRIÈME

COLOMB A CORDOUE
SES RELATIONS AVEC BEATRIZ ENRIQUEZ
NAISSANCE DE FERNAND COLOMB

1487-1488

SOURCES D'INFORMATION

Les relations de Colomb avec Beatriz Enriquez de Arana n'ont exercé aucune influence sur la carrière nautique du Découvreur de l'Amérique. Elles tiennent, cependant, une grande place dans sa vie et ont pesé lourdement sur sa mémoire. Nous ne les connaissons que par quelques dispositions testamentaires de Colomb lui-même et de ses fils; par une douzaine de mentions, de quelques lignes chacune, empruntées à des écrits du temps, et par quelques documents notariés relatifs aux Arana, découverts de nos jours. Nous les énumérons par ordre de date.

1. — Relacion de varias cantidades de maravedis, dadas de orden de los Señores Reyes à Cristobal Colon, antés y al tiempo de su primer viage a Indias.

Navarrete, Vol.II, nº 11, p. 4-5.

Ce sont des extraits dûment certifiés de livres de comptes, appartenant aux Archives des Indes, tenus par Francisco Gonzales, de Séville, trésorier des Rois Catholiques, par Luiz de Santangel et Francisco Pinelo, trésoriers de la Sainte-Hermandad, et par Garcia Martinez, attaché à l'évêque de Palencia, constatant divers paiements faits à Colomb au nom des Rois Catho-

liques en 1847 et années suivantes, c'est-à-dire dans la période pendant laquelle Colomb contracta avec Beatriz Enriquez des relations intimes dont ce chapitre a pour objet de déterminer le caractère.

2. — COLOMB (Chr.). — **Institucion del Mayorazgo**, 22 février 1498.

Archives de Simancas et de Veragua. Publié pour la première fois dans le *Memorial del Pleyto*, fol. 136 et sq., puis par NAVARRETE, Vol. II, pp. 226-225, et par la *Raccolta, Scritti*, Vol. II, p. 304 et sq. Traductions : française dans FOURNIER. *Hist. de F. Colomb*, pp. 720-729 ; anglaise dans THACHER, *Colombus*, Vol. III, pp. 646 et sq.

C'est l'acte par lequel Colomb, usant d'une autorisation que les Rois Catholiques lui avaient donnée le 23 avril 1497 (*La Facultad*, texte dans NAVARRETE, Vol. II, pp. 221 et sq.), institua un majorat pour perpétuer dans sa famille son nom et ses titres et privilèges. C'est un document de la plus haute importance. Fernand Colomb y est appelé à la succession du majorat en cas d'extinction de la lignée masculine de Diego. Voyez sur cette pièce HARRISSE, *Christ. Colomb*, Vol. II, p. 148 et sq.

3. ———— **Mémoire à son fils Diego, 1502 ?**

Raccolta, Scritti, Vol. II, p. 168. Voyez sur ce document nos *Études*, VI, Sources, n° 1.

Colomb recommande Beatriz à son fils.

4. ———— **Testament et Codicile**, du 25 août 1505.

Texte dans le *Memorial del Pleyto*, 1606; dans *Patria et Biographia del grande Ammiraglio* de Luigi COLOMBO, pp. 439-442; dans NAVARRETE, Vol. II, pp. 311-315, et dans la *Raccolta, Scritti*, Vol. II, pp. 260-266. Traductions: française dans FOURNIER, pp. 730-735 ; anglaise dans THACHER, Vol. III, pp. 656-660.

Le 19 mai 1506, Colomb déclara à un notaire de Valladolid qu'il avait fait son testament, mais que, voulant le rectifier il l'avait refait et qu'il nommait pour exécuteur de ses volontés son fils Diego, son frère Barthélemy, et Jean de Porras. Il produisit alors la pièce originale, entièrement écrite de sa main, signée et datée de Ségovie, 25 août 1505, et le notaire la transcrivit mot pour mot dans l'acte de dépôt qui est précédé et suivi de longs préliminaires signés du notaire. A cette pièce était ajoutée une

liste de personnes auxquelles Colomb faisait certains legs. Ce codicile, comme on l'appelle généralement, est donc le seul testament que nous ayons de Colomb, auquel cependant il faut ajouter l'institution du majorat qui contient aussi des dispositions testamentaires. Le texte original de Colomb et la transcription même du notaire n'existent plus, mais il y a des copies authentiques de cette dernière. La seule qui ait été publiée intégralement et exactement est celle donnée par M. de Lollis dans la *Raccolta*. Le texte de Navarrete est inexact et incomplet. Ce document est important pour la clause relative à Beatriz ainsi qu'à d'autres points de vue.

5. — COLOMB (Diego). — **Premier testament de Diego, fils de Colomb, 16 mars 1509.**

Raccolta, Documenti, p. 176. Voyez nos *Études*, VI, Sources, n° 2, où il faut lire 1509 au lieu de 1500. Disposition relative à Beatriz.

6. ———— **Deuxième testament**, 8 septembre 1523.

Raccolta. Documenti, n° CXV, p. 209, pour la clause relative à Beatriz. Voyez les *Études*, VI, Sources, n° 5. Autre disposition relative aux héritiers de Beatriz.

7. — OVIEDO. — **Remarque sur les deux fils de Colomb, 1535.**

La Historia General, Liv. III, ch. VI, Vol. I, p. 71.

8. — SANTA-CRUZ. — **Remarque sur F. Colomb.**

Déposition du 31 décembre 1536. Dans Duro, *Colon y Pinzon*, p. 266.

9. — COLOMB (Fernand). — **Son testament**, 3 juillet 1539.

Texte dans *Documentos ineditos para la historia de España*, Vol. XVI. Madrid, 1850, pp. 424 et sq.: Harrisse, *Fernando Colon historiador de su padre*. Séville, 1871, 8°, pp. 123 et sq ; *Fernand Colomb, sa vie et ses œuvres*, par le même. Paris, Tross, Grd. 8°, pp. 191 et sq. *Raccolta, Documenti*, p. 232 et sq.

Le document original manque, mais il y en a une copie authentique aux Archives de la Cathédrale de Séville et une autre aux Archives des Indes. Il y est question plusieurs fois de Pedro de Arana. La mère du testateur n'y est pas nommée.

10. LAS CASAS, 1527-1559. — **Historia de las Indias.** Madrid, 5 vol. 8°.

Mentions diverses : de Pedro de Arana (Vol. II, p. 221) ; de Diego de Arana (Vol. I, pp. 398 et 414) ; du fils légitime de Colomb (Vol. III, p. 227) ; et de son fils naturel (Vol. III, p. 237).

11. GARIBAY (Esteban de), 1570. — **De D. Cristoval Colon**, primer Almirante del mar Oceano de las Indias.

Manuscrit écrit vers 1570, publié par DURO, *Nebulosa*, pp. 193-236. Voyez nos *Études* I, Sources n° 22.

12. COLON (Christoval de Cardona y). — Amiral d'Aragon.

Memorial del Pleyto, Madrid, 1606, in-fol. Fol. 29 recto, et fol. 130 verso.

Assertion relative à Fernand Colon faite au cours d'une instance judiciaire.

13. HERRERA (Antonio de). — **Historia** general de los hechos de los Castellanos en las islas i tierra firme del mar oceano. Escrita por Antonio de Herrera, Cronista Mayor de Su M^d^. de las Indias y su cronista de Castilla. En quatro Decadas desde el año de 1492 hasta el de 531. Madrid, Rodriguez Franco, 1728-1730, 4 vol. in-fol.

L'édition originale publiée de 1601 à 1615 est moins bonne que celle-ci qui est due à l'érudit Gonzales Barcia. La *Descripcion de las Indias*, qui forme un ouvrage à part, se trouve tantôt au commencement de ces 4 vol., tantôt après le second. Les trois premières décades ont été bien traduites en français par La Coste, Paris, 1660-1671, 3 vol. 4°. La description a été aussi traduite en français. (Amsterdam, Colin, 1622, in-fol.). La traduction anglaise de Herrera par le capitaine Stevens, Londres, 1725-1726, 6 vol. 8° est incomplète et inexacte ; les chapitres y sont tronqués et intervertis.

Herrera a parlé de Beatriz à la 1re décade, livr. I. ch. VII de son grand ouvrage et il la mentionne aussi dans la *Descripcion*, p. 3, col. 1. Roselly de Lorgues semble n'avoir connu que la traduction de Coste, qui est généralement bonne, mais qui l'a induit en erreur en ce qui concerne Beatriz.

14. SIMON (Pedro). — **Primera Parte** de las noticias

historiales de las conquistas de tierra ferme en las Indias Occidentales. Cuenca, 1626 [1627], petit in-fol.

Ce volume ne contient que la première partie ; il y en a deux autres qui ont été imprimées dans les volumes 5, 6 et 8 de *Almacen de frutos literarios ó seminario de obras ineditas*. Madrid, 1818-1819. 7 vol. 4°. Cette première partie a été réimprimée à Bogota en 1882 par Medardo Riras, 1 vol. petit in-4°, pp. X-425 et XI pour la table.

Né en 1574, le P. Simon commença à écrire en 1623. C'est dans cet ouvrage, dont la réimpression même est rare, que le mariage de Colomb avec Beatriz est mentionné pour la première fois.

15. MORALES (Andres de). — **Historia** de la muy leal ciudad de Cordova y de sus novilissimas familias por el Dr Andres de Morales ; 2 volumes manuscrits appartenant à l'Académie d'Histoire de Madrid. Collection Salazar.

Morales vivait au XVIe siècle. Le chroniqueur Ambrosio Morales qui mourut en 1591 était son fils. Il avance que Colomb s'était remarié en Espagne. Voyez sur cet ouvrage la *Bibliographia Colombina*, p. 431, n° 921.

16. ZUNIGA (Diego Ortiz de) 1677. — **Anales** ecclesiasticos y seculares de la muy noble y leal ciudad de Sevilla... illustrados y corregidos por D. Ant. Maria Espinosa y Carzel. Madrid, imprimerie royale, 1795, 5 vol. 8°.

La première édition est de 1677, 1 volume in-fol. Zuniga, né vers 1610, mourut en 1680. Ses annales embrassent la période comprise entre 1246 et 1671. Son livre écrit sur des documents authentiques fait autorité. Sous l'année 1539 il parle de Beatriz et de Fernand Colomb.

17. VERAGUA (les Ducs de). — **Déclarations** relatives à la légitimité de la naissance de F. Colomb.

Ces déclarations ont été faites, l'une en 1815, à Vargas Pons (DURO, *Colon y la Historia postuma*, p. 162), l'autre, en 1892, à l'abbé Casabianca (*Glorification religieuse*, p. 179).

A l'exception des numéros 12 à 17, tous les documents qui précèdent sont du XVIe siècle et s'accordent entre eux. On

verra cependant que malgré cela leur témoignage a été contesté. C'est à peine si les pièces indiquées ci-après ont été considérées comme concluantes.

18. BEATRIZ ENRIQUEZ. — **Déclaration** de ses noms et qualités devant notaire.

Acte de vente faite par elle à Cordoue le 9 janv. 1516. Dans : ARELLANO. *Un Documento nuevo de Beatriz Enriquez de Arana* (*Boletin de la real Academia de la Historia*, Vol. XL, janv. 1902, p. 41-50).

Cette importante pièce a été découverte en 1901 par un érudit de Cordoue, M. Rafael Ramirez de Arellano, correspondant de l'Académie d'Histoire de Madrid, à la suite des recherches qu'il avait instituées sur Beatriz Enriquez et les Arana de Cordoue. L'attention de M. Arellano avait été attirée sur ce point par une résolution qu'avait prise la ville de Cordoue de donner à l'une de ses rues le nom de Beatriz Enriquez. Il s'éleva contre cette proposition et montra qu'il n'y avait aucune raison pour la prendre, au contraire, et réussit à empêcher qu'on lui donnât suite. Une fois engagé dans cette voie, il la suivit et découvrit à Séville, d'abord, puis aux archives de Cordoue, un certain nombre de pièces authentiques fort intéressantes relatives aux membres de la famille de Beatriz, ou provenant d'eux-mêmes, tels que les testaments, inventaires, ventes et contrats, qu'il publia intégralement dans le *Boletin de la real Academia de la Historia de Madrid : Datos nuevos referentes a Beatriz Enriquez de Arana...* Nº de déc. 1900. Vol. XXXVII. Continuant ses recherches, M. Arellano découvrit plus tard le document ci-dessus mentionné qui confirme tout ce qu'ont dit ou indiqué les Colomb eux-mêmes et les auteurs du temps. Voyez sur ces deux mémoires l'article de M. Marcel : *Christophe Colomb et Beatriz Enriquez de Arana*, dans la *Géographie*, 15 mai 1902.

19. **Date de la naissance de F. Colomb.**

Sur ce point nous avons les indications suivantes : une, donnée par Colomb dans sa lettre du 7 juillet 1503, qui est erronée d'ailleurs ; une, venant de Zuniga (*Anales*, Vol. III, pp. 374-375) ; celles que l'on emprunte aux inscriptions qui ont figuré ou qui devaient figurer sur la tombe de Fernand et le renseignement donné par Marc Felipe, l'exécuteur testamentaire de Fernand, dans les *Declaraciones del testamento de D. Hernan Colon.* (*Doc. ineditos para la historia de España*, Vol. XVI, Madrid, 1850, pp. 459-475.)

I. — Colomb revient à Cordoue avec les Rois Catholiques et reçoit plusieurs gratifications. 1487-1488.

La situation de Colomb pendant la période d'attente qui suivit l'audience que lui donnèrent les Rois Catholiques à Cordoue en mai 1486, et la constitution de la Commission royale chargée d'examiner son projet, ne sont pas bien connues.

Colomb lui-même se considérait comme étant au service de ces rois depuis son arrivée à Cordoue en janvier 1486 et les traces qu'on a retrouvées du paiement de plusieurs sommes qui lui furent attribuées en 1487 et en 1488 (221), peuvent donner à supposer que, pendant cette période tout au moins, il fut réellement attaché, à un titre quelconque, au service des souverains.

Nous avons vu que Colomb suivit la cour à Salamanque où il passa l'hiver de 1486-1487, et où il y a des motifs de croire que ses propositions donnèrent lieu à diverses conférences sur lesquelles nous nous sommes expliqués. Il est donc possible, ainsi que quelques auteurs l'ont pensé, que Deza ait déterminé à Salamanque un courant d'idées favorable au projet soumis à la Commission et que cela eut pour résultat de disposer les souverains, jusqu'alors assez indifférents, à donner à Colomb des encouragements matériels destinés à le faire attendre patiemment la décision de la Commission royale, ou celle que les circonstances leur permettraient à eux-mêmes de prendre (222).

---

(221) *Relacion de Varias cantidades...* (NAVARRETE, Vol. II, n° 2, p. 4 et 5.)

(222) « Ce changement dans la conduite de la cour et la considération dont « fut entouré, à partir de ce moment, Christophe Colomb, furent le résultat « immédiat des avis émis par les frères et les professeurs de Salamanque et « de l'amitié persistante de Diego Deza. » (ASENSIO, *Cristobal Colon*, Vol. I, p. 119.)

Dans la manière de voir de ce biographe de Colomb, comme dans celle de Pinilla et de La Torre, ce serait Deza qui aurait fait connaître aux Rois Ca-

Si grande, cependant, qu'était à cette époque la puissance libératoire de l'argent, la modicité des sommes ainsi accordées est telle — 170.000 maravédis en tout, soit 2.550 fr. (223) — qu'on a peine à voir là une compensation pour des services rendus, ou un traitement pour un emploi quelconque (224).

---

tholiques ce que l'on pensait à Salamanque du projet de Colomb, et ce serait à partir de ce moment qu'ils auraient donné à son auteur des espérances certaines. (Voyez LA TORRE Y VELEZ, *op. cit.*, p. 98.) Ruge croit, au contraire, que les souverains avaient été favorablement impressionnés par les propositions de Colomb, mais que n'étant pas en position de les accepter, ils voulurent laisser dormir l'affaire, afin de pouvoir la reprendre plus tard. (*Colombus*, p. 94.)

(223) On a beaucoup disserté sur la valeur du maravédis, parce qu'on s'est surtout préoccupé de chercher sa valeur commerciale ou relative qui est plus ou moins discutable. Sur la valeur intrinsèque de cette monnaie, les auteurs qui ont traité spécialement la question sont à peu près d'accord pour l'estimer à environ un centime et demi. Ils pensent aussi que sa valeur commerciale était six fois plus grande qu'elle ne le serait aujourd'hui, c'est-à-dire que pour un maravédis ou un centime et demi, on pouvait obtenir au XVe siècle, en Espagne, la même quantité de pain qu'on paierait aujourd'hui dix centimes. (Voyez sur ce point : DESIMONI : *Monete recordate da Colombo*, in *Raccolta Colombiana, Quistioni Colombiane*, p. 119-126, où la question est traitée à fond. Voyez aussi : HARRISSE, *Christophe Colomb*, Vol. II, p. 357, qui donne le même chiffre, mais qui s'était trompé dans une autre évaluation, Vol. I, p. 397 ; PERAGALLO, *Colomb e la sua famiglia*, p. 178-182, et SANGUINETI, note F à sa *Vita di Colombo*, p. 317 et sq., qui arrivent au même résultat.) M. Thacher a fait un calcul laborieux pour conclure, à tort, que le maravédis valait environ deux centimes. (*Colombus*, Vol. I, p. 483-490.) CLEMENCIN, *Elogio de la Reina doña Isabel, illustracion*, XX, p. 507-600, donne les textes et les faits sur lesquels sont basés les calculs qui précèdent.

(224) Le P. Mandonnet appelle ces modestes gratifications des largesses (*Les Dominicains...*, p. 123) ; Irving croit qu'elles étaient données à titre d'indemnités pour défrayer Colomb de ses dépenses quand il était appelé à fournir des explications à la Junte chargée d'examiner son projet ; mais cela suppose que ces propositions furent discutées pendant plusieurs années consécutivement et qu'on les reprenait dans les différentes villes où la cour se rendait, ce qui est bien improbable. (IRVING, *Life*, etc., Vol. I. chap. V, p. 134.) Pinilla voit dans ces paiements à Colomb une preuve que les Rois Catholiques lui donnèrent des émoluments ou une pension — *emolumentos, auxilios, pensiones* — à partir du 5 mai 1487 (*op. cit.*, p. 239). Mais Lazzaroni remarque avec raison qu'on ne saurait considérer les choses ainsi et que tout

Les Rois Catholiques quittèrent Salamanque au commencement de l'année 1487 pour aller préparer à Cordoue (225) la campagne de Malaga. Le 7 avril, Ferdinand, laissant la reine à Cordoue, se porta avec son armée sur Velez-Malaga qui capitula le 27 de ce mois. Le 7 mai le roi vint mettre le siège devant Malaga qui se rendit le 18 août (226). C'est deux jours avant le commencement des opérations contre Malaga, soit le 5 mai 1487, que Colomb reçut, à Cordoue, la première gratification mentionnée par les documents connus. Elle était de 3.000 maravédis et l'ordonnance porte qu'elle est attribuée à « *Cristobal Colomo*... « étranger, qui est ici s'occupant de certaines affaires rela- « tives au service de Leurs Altesses » (227).

Le 3 juillet suivant on lui alloue encore 3.000 maravédis, pour l'aider dans ses frais : *para ayuda de su costa* (228); mais rien n'indique où et par l'ordre de qui ce paiement fut fait. Le mois suivant, le 27 août, c'est-à-

---

ce que l'on peut dire c'est que « les souverains ont voulu subvenir aux em- « barras extrêmes du pauvre Colomb en lui accordant de temps en temps et « d'une main avare — *avaramente la mano* — quelques subsides, et encore, « peut-être était-ce poussés par quelques amis compatissants du marin gé- « nois. » (*Op. cit.*, Vol. I, p. 210.)

(225) *Y volvieron á tener el invierno á Salamanca.* (Carvajal, *Anales... sub anno* 1486.) *Este año estuvieron los Reyes en Salamanca y á principio del invierno en Cordoba.*(*Ibid.*, *sub anno* 1487.) Ni Carvajal ni Zuniga ne donnent la date de l'arrivée à Cordoue. La chronique de Valladolid supplée en partie à leur silence. *Partierón los Reyes, nuestros senores, de Salamanca para ir á Andalucia, lunes 26 de Enero de 1487.* (*Cronicon de Valladolid*, *apud* Velez.)

(226) Voyez Prescott, Vol. II, chap. XIII où toutes ces dates sont établies.

(227) *A Christobal Colomo, estrangero, tres mil maravedis, que está aqui faciendo algunas cosas complideras al servicio de sus Altezas, por cedula de Alonso de Quintanilla, com mandamento del Obispo.* (Navarrete, *op. cit.*, Vol. II, n° 11, p. 4.)

L'ordre n'indique pas où fut payée cette somme ; mais comme il vient de Quintanilla et de l'évêque de Palencia, personnage qui remplissait les fonctions de Président du Conseil de Castille, et que la reine était encore à cette date à Cordoue, qu'elle ne quitta que le 26 juin (Zuniga, *sub anno* 1487), il n'y a pas de doute que le mot ici — *aqui* — se rapporte à cette ville.

(228) Navarrete, *loc. cit.*

dire neuf jours après la capitulation de Malaga, on trouve l'ordonnancement d'une somme de 4.000 maravédis, encore au nom de *Colomo*, pour qu'il se rende au camp, par l'ordre de Leurs Altesses (229). Il résulte de ce texte que Colomb fut appelé à Malaga par les Rois Catholiques, aussitôt après la prise de cette ville, qui,comme on l'a vu, tomba en leur pouvoir le 18 août 1487, mais devant laquelle ils restèrent encore quelque temps, à ce que dit Bernaldez (230). On ne connaît pas l'objet de cette convocation, qui prouve, toutefois, que Colomb n'assista pas au siège de Malaga comme quelques auteurs l'ont cru. Six semaines après environ, le 15 octobre, on constate le paiement à *Colomo* d'une autre somme de 4.000 maravédis, motivé, comme la première fois, à titre d'aide dans ses dépenses (231).

Pendant toute l'année 1488, on ne relève qu'un seul paiement ordonnancé au nom de Colomb ; il est du 16 juin et de la somme de 3.000 maravédis (232). Rien n'indique où il eut lieu; mais comme il a été fait huit mois après le précédent, et que c'est le dernier qui figure sur les documents officiels, il est à croire que les relations des Rois Catholiques avec Colomb commençaient à se relâcher et que notre Génois allait entrer, s'il n'y était déjà, dans cette période de gêne et de privations dont parle Las Casas, et dont il eut tant à souffrir, pendant qu'il attendait la décision, toujours retardée de la Commission royale.

C'est à cette époque critique de sa vie en Espagne, que Colomb noua, avec une femme de Cordoue, des relations d'une nature intime, dont nous allons maintenant nous occuper.

---

(229) *Cuatro mil maravedis para ir al Real, por mandato de sus Altezas* (*ibid.*).

(230) Navarrete, *loc. cit*, note d'après Bernaldez.

(231) *Ibid.*

(232) *Ibid., Viages*, V. II, p. 4.

II. — Colomb et Beatriz Enriquez. Les Arana de Cordoue.

Le véritable caractère des relations que Colomb entretint avec la dame de Cordoue, dont il eut son second fils, a fait l'objet de longues controverses que la passion religieuse a obscurcies et souvent envenimées.

Cette dame s'appelait Beatriz Enriquez et appartenait à la famille Arana, de Cordoue. Nous savons que c'était là son nom de famille, parce que deux Arana ont fait partie des expéditions de Colomb et que Las Casas nous dit, de l'un d'eux, Pedro, qu'il était le « frère de la mère de D. « Fernand Colomb, second fils de l'amiral », et le cousin de l'autre Arana, Diego, qui resta à l'île Espagnole, où il fut massacré avec tous ses compagnons (233).

Cette famille était-elle noble? Se fiant, sans doute, à un mot avancé un peu légèrement par Zuniga, qui dit de la mère de Fernand Colomb qu'elle était une « demoiselle noble » (234), la plupart des auteurs modernes lui ont

---

(233) Diego de Arana était premier alguazil de l'escadre de Colomb lors de sa première expédition : *Alguazil mayor del Armada.* (*Journal de Colomb*, 25 déc. 1493 ; et Las Casas *Historia*, Liv. I, ch. 59, Vol. I, p. 398.) Colomb lui donna le commandement des hommes qu'à son départ pour l'Espagne il laissa à la forteresse qu'il avait construite à Española, où il furent tous massacrés.

Pedro de Arana était capitaine de l'un des navires de la troisième expédition de Colomb. Las Casas, de qui vient ce renseignement, dit que c'était un homme honorable, qu'il a très bien connu, et constate sa parenté avec Diego : *Pedro de Arana, natural de Cordoba, hombre muy honrado, y bien cuerdo, el cual yo muy bien cognosci, hermano de la madre de D. Hernando Colon, hijo secundo del Almirante, y primo de Arana, el que quedó en la fortaleza con los 38 humbres que halló a la vuelta muertos el Almirante.* (*Historia*, Liv. I, ch. CXXX, Vol. II, p. 221.) Fernand Colomb dit aussi que Pedro était cousin de l'Arana qui mourut à Española : *Cugin di quell'Arana, che mori nella Spanuola.* (*Historie*, ch. LXV, fol. 152 verso.) Quant au nom de ce dernier, Las Casas a dit, à deux reprises différentes, qu'il s'appelait Diego. (*Op. cit.*, Vol. I, pp. 398 et 414.)

(234) *Doncella noble* (Zuniga, *Anales*, sub 1539).

donné cette qualité (235), bien que ni Colomb, ni son fils Diego, qui ont nommé à différentes reprises Beatriz Enriquez, ne lui aient attribué le titre de *doña*, ce qu'ils n'auraient pas manqué de faire si elle avait été noble (236).

Nous sommes, d'ailleurs, pleinement renseignés sur ce point, aujourd'hui, par les recherches de M. Arellano qui a découvert dans les archives de Cordoue et de Séville des pièces tout à fait concluantes à cet égard (237).

Les Arana de Cordoue formaient une famille nombreuse, mais de condition moyenne. Elle n'était ni noble, ni riche, bien que quelques-uns de ses membres eussent un

---

(235) Irving, Harrisse, Gaffarel et Markham, entre autres. En 1892 la municipalité de Cordoue ayant institué un prix pour le meilleur ouvrage démontrant le mariage de Colomb avec Beatriz Enriquez, un érudit de cette ville présenta un mémoire qui remplissait toutes les conditions du programme et qui fut par conséquent couronné. Malheureusement le travail de ce savant n'a pas été publié ; mais nous en connaissons la substance grâce à un véritable érudit, M. Arellano, qui a eu la bonne fortune de le lire. On y voit que Beatriz Enriquez était une dame de la plus haute noblesse qui par ses charmes retint Colomb à Cordoue, où il l'épousa et la présenta à la reine à laquelle il la recommanda ; il voyagea ensuite avec elle, et à Barcelone, on put la voir au bras du roi Ferdinand. Il est regrettable que ce curieux mémoire soit resté inédit. Voyez le travail d'Arellano cité ci-après.

(236) Duro fait remarquer que cette omission est significative de la part d'un homme comme Colomb, qui avait droit au *Don* et qui maintenait ses privilèges avec opiniâtreté (*Nebulosa*, p. 124). L'omission n'est pas moins remarquable chez son fils Diego qui, dans ses deux testaments, fait précéder les noms de tous les membres de sa famille qui y sont nommés, du mot *Don* ou de celui de *Doña*, alors que Beatriz Enriquez et Pedro de Arana y figurent sans cette désignation. Il en est de même dans le testament de Fernand Colomb qui y nomme plusieurs fois Pedro de Arana sans l'appeler *Don*. On a vu que Las Casas ne lui donne pas non plus ce titre. Dans la *Monarquia Española, Blason de su nobleza*, de Rivarola y Pineda, Madrid, 1736, on ne trouve mentionnée aucune famille Arana. Dans le *Blason de España : Libro de Oro de su nobleza* de A. de Burgos, Madrid, 1858, on trouve un ou deux Arana, mais d'une époque postérieure à Colomb.

(237) Arellano, *Datos referentes a Beatriz Enriquez...* (*Boletin de la Real Academia de la Historia*, déc. 1900). *Un Documento nuevo de Beatriz Enriquez...* (*Ibid.*, janv. 1902) ; sur les documents découverts par M. Arellano, voyez les *Sources*, n° 18.

peu de bien (238). Beatriz ne lui appartenait que par sa mère. Son père s'appelait Pedro de Torquemada ; il épousa Ana Nuñez de Arana dont il eut deux enfants, Pedro, celui dont parle Las Casas, et Beatriz. On ignore la date de la mort de leur père, mais il mourut avant sa femme qui décéda le 2 juin 1471 en recommandant les deux enfants qu'elle laissait orphelins à sa grand'mère et à sa tante : Mayor Nuñez de Arana (239). On voit, en effet, par le testament de la mère de Beatriz et par l'inventaire de ce qu'elle possédait, qu'elle ne laissa que de vieux meubles et un ou deux lopins de terre sans valeur (240).

Beatriz et son frère Pedro restèrent donc pauvres et plus ou moins à la charge de parents plus fortunés. Ils devaient être alors tous les deux en bas âge, puisque Pedro vivait encore soixante-huit ans après, quand Fernand, qui mourut en 1539, fit son testament où il figure (241). On peut donc supposer que Beatriz avait dix-huit ou vingt ans quand Colomb la rencontra en 1487. Quelle était alors sa situation ? Que faisait-elle et comment la connut-il ? Nous sommes sans indications à ce sujet.

---

(238) *Respecto à la condicion social de esta gente, puede asegurarse que pertenecian al estado llano, aunque tuviesen algunos bienes de fortuna.* « Quant à la condition sociale de ces gens on peut assurer qu'ils appartenaient à la classe moyenne, quoiqu'ils possédassent quelque bien. » (ARELLANO, 1er article, p. 466.)

(239) Il résulte des pièces découvertes par M. Arellano que Mayor Nuñez de Arana était la sœur du père de la mère de Beatriz : Pedro Nunez de Arana. Ce dernier eut aussi un frère, Juan Enriquez, qui eut pour fils Rodrigo de Arana, père de Diego, celui que Colomb avait amené avec lui et qui resta au port de la Navidad.

(240) Voir ces deux pièces, nos 2 et 3, dans l'article de M. Arellano. « Il est établi, dit cet érudit, que Beatriz n'était ni noble, ni riche, — *esta no era noble, ni rica :* — mais seulement une pauvre orpheline presque ou totalement abandonnée et bien jeune — *sino solo una pobre huerfana medio ó totalmente abandonada y muy foven.* » (*Op. cit.*, 1er article, p. 468.)

(241) Fernand Colomb le nomme trois fois et lui fait un legs de 200 ducats ; mais non seulement il ne s'appelle pas *Don*, il le place au nombre de ses serviteurs : *Criados.* (*Testamento* in Doc. med., Vol. XVI, pp. 431 et 432.)

Cependant, ici, comme dans d'autres cas analogues, des auteurs modernes nous ont donné des renseignements fort intéressants, mais qui, malheureusement, ne sont connus que d'eux seuls. C'est ainsi qu'on rapporte une légende d'après laquelle Colomb, alors qu'il habitait Cordoue, aurait entendu, un soir qu'il regagnait son logis, un cliquetis d'armes qui attira son attention. Malgré la pénombre, il « entrevit un homme qui s'escrimait contre « deux agresseurs. Inévitablement cet homme était perdu. « Tirer son épée et se ranger du côté du plus faible « fut, pour le Génois, un mouvement instinctif... Les « deux spadassins rompirent aussitôt et s'esquivèrent dans « l'obscurité. » Or, « ce gentilhomme, si fortunément secouru, était le frère de la belle Beatriz » (242). Ce qui s'ensuivit se devine : Pedro de Arana amena son sauveur chez lui, le présenta à sa sœur, etc., etc.

A ce récit romanesque, l'un des meilleurs biographes modernes de Colomb en préfère un autre qui, pour être moins héroïque, n'est pas moins intéressant : la noble famille des Arana habitait la ville des khalifes quand Colomb s'y rendit. Il avait, sans doute, des lettres de recommandation pour elle qui lui valurent le meilleur accueil. Le chef de la famille, Diego, s'intéressa à ses projets et devint son ami. Les sympathies de sa charmante sœur, Beatriz, s'éveillèrent aussi aux récits que faisait le futur amiral. Elle crut à son génie, s'enflamma pour ses idées et conçut pour lui une passion qu'elle lui fit partager. Pendant les années 1487 et 1488, elle fut sa compagne constante et ne cessa de lui donner des témoignages de son amour, que sanctionna enfin la naissance d'un fils (243). L'éminent auteur arrête ici son idylle en laissant le lecteur étonné sous l'impression que, contrairement à ce que l'on

(242) Roselly de Lorgues, *Les Calomniateurs*, p. 32.

(243) Markham, *Life of Columbus*, p. 50.

pourrait supposer, ce serait Beatriz qui aurait séduit Colomb, ce que donne à entendre, d'ailleurs, un autre biographe du grand homme, celui qui dépensa sa vie en efforts infructueux pour le faire canoniser (244).

Ces fantaisies, qui font de l'histoire une œuvre d'imagination, exposent ceux qui s'y livrent à se trouver en contradiction avec les faits que les recherches subséquentes peuvent établir, et c'est ce qui arrive ici, car nous savons maintenant que Diego n'était pas le chef de la famille des Arana, que Beatriz n'était pas sa sœur, qu'aucun des membres de cette famille n'était noble et que les choses ont dû se passer tout autrement qu'on les imagine.

Quand Colomb arriva à Cordoue, à la suite des Rois Catholiques, en 1487, la situation de Beatriz ne devait pas être heureuse. Sa grand'mère, à laquelle elle avait été recommandée quinze ans auparavant, devait être morte ainsi que sa tante. N'ayant plus aucun parent sur lequel elle pouvait compter et obligée de se suffire à elle-même, fut-elle réduite, comme se le demande M. Arellano, à devenir servante ou fille d'auberge dans quelque *posada* où Colomb serait descendu (245) ? Ce n'est là, évidemment, qu'une supposition; mais elle est dans la logique des cho-

---

(244) Longtemps avant d'avoir rapporté la légende ci-dessus mentionnée, Roselly de Lorgues avait conçu d'une autre manière l'origine des relations de Beatriz avec Colomb. Celui-ci vivait isolé et dans le plus triste abandon « lorsque, malgré son dénûment, une noble demoiselle, dans le voisinage de « laquelle il était logé, voulut consoler son malheur en s'attachant à lui. « Elle était de haut parentage. Sa naissance surpassait sa fortune et sa beauté « surpassait sa naissance. » Elle s'appelait Beatriz et « appartenait à la noble maison de Arana, l'une des plus anciennes de Cordoue ». Malgré l'opposition de sa famille elle l'épousa « vers la fin de novembre 1486 ». Colomb était alors un homme sans nom, sans jeunesse, « il avait 49 ans et son esprit était absorbé par la plus vaste pensée de la terre, mais la reconnaissance le subjugua : il aima Beatriz parce qu'elle l'aimait. » (*Christophe Colomb*, Vol. I, pp. 172-175. Voyez aussi Vol. II, pp. 384-385.)

(245) *Quien sabe si seria la moza del meson en que aquel se hospedara? Op. cit.*, p. 467.)

ses, car on ne peut mettre en doute que Beatriz était alors une jeune fille privée de toute fortune et dans une situation très humble.

III. — Colomb épousa-t-il Beatriz Enriquez ? Comment la question s'est posée ?

Colomb et Beatriz Enriquez étaient-ils mariés ?

Cette question que les auteurs modernes se sont posée n'existait pas pour les contemporains, dont pas un n'a connu une seconde femme à Colomb, et dont pas un, non plus, n'a vu dans le fils de Beatriz un enfant légitime.

A cette époque, la question de la véritable nature des relations de Colomb avec Beatriz Enriquez n'avait pas encore pris le caractère qu'on lui a attribué dans la suite, et ne donnait lieu à aucune discussion. C'est de nos jours seulement, c'est-à-dire au XIXe siècle, que cette question est née et que, sous l'empire de considérations d'un ordre tout spécial, on a été amené à faire du mariage de Colomb avec Beatriz Enriquez un dogme historique qu'aucun témoignage contraire ne pourrait ébranler.

Cette manière de voir, à laquelle toute considération critique est étrangère, s'explique par le courant d'idées qui s'est formé, de notre temps, sur la personnalité morale de Colomb et sur le caractère de son œuvre. Pour les auteurs du siècle des découvertes, Colomb était un navigateur, comme les autres, qui n'avait eu sur eux que l'avantage d'avoir ouvert la voie qu'ils ont suivie après. Seul, Las Casas avait vu en lui un homme élu par Dieu pour révéler l'existence de la moitié du monde tenue cachée jusque-là, et dont l'œuvre, par conséquent, avait un caractère providentiel tenant du miracle. Cette conception, fort naturelle de la part d'un évêque, qui vivait dans un siècle de foi, et qui connaissait la grande piété de Colomb, ainsi

que son profond attachement à l'Église, ne pénétra que très lentement dans les esprits. On constatait bien que la foi n'avait jamais cessé d'animer Colomb et qu'il rapportait tout à la volonté divine ; mais on ne voyait pas en lui ce que la nouvelle école y voit : un homme choisi par la Providence, dans un but déterminé, et conduit par elle jusqu'à ce que ce but ait été atteint.

L'idée, cependant, faisait son chemin et, vers le milieu du siècle dernier, elle aboutit où elle devait logiquement aboutir : à la proposition de canoniser Colomb, proposition qui devait nécessairement soulever la question de la moralité des rapports que le Découvreur avait eus avec la mère de son second fils (246).

A vrai dire, cette question est résolue depuis longtemps, et les preuves que Colomb n'a jamais été uni par les liens du mariage à Beatriz Enriquez sont si nombreuses et si claires, qu'on serait tenté d'accuser de mauvaise foi ceux qui n'en tiennent aucun compte, si l'on ne savait, qu'à force d'être répétées, les assertions les plus contraires à la vérité finissent par être acceptées par le plus grand nombre, ou par sembler tout au moins douteuses à ceux mêmes auprès desquels elles ne devraient trouver aucune créance.

Tel est le cas ici. Des auteurs distingués, des colombistes dont les travaux tiennent une place marquante dans la littérature colombienne, se sont laissés influencer par l'assurance de ceux qui soutiennent que les relations de Colomb avec Beatriz Enriquez ont été régularisées et hésitent à accepter les preuves du contraire qui existent, ou

---

(246) Nous n'avons pas à parler ici de la campagne qui fut entreprise de 1856 à 1892 et qu'on semble vouloir reprendre en ce moment, pour faire canoniser Colomb. Mais la question, qui est fort intéressante à différents points de vue, n'est pas étrangère à notre sujet et nous l'avons traitée dans un mémoire lu à la Société des Américanistes : *L'ancienne et la nouvelle campagne pour la canonisation de Colomb.*

cherchent à les expliquer par quelque bizarre théorie qui en détruirait la portée.

Nous allons montrer que rien ne justifie cette manière de voir, qui est contraire à toutes les données positives que nous possédons.

IV. — Témoignages décisifs à cet égard.

Les plus anciens témoignages que nous pouvons relever sur les rapports de Colomb avec Beatriz Enriquez viennent de Colomb lui-même et de son fils aîné, Diego. Colomb a nommé Beatriz deux fois. En 1502, au moment de partir pour son quatrième voyage, il laisse à Diego un mémoire dans lequel il lui fait un certain nombre de recommandations, dont l'une est la suivante : « Pour l'amour « de moi, aie soin de Beatriz Enriquez. Sois-lui dévoué « comme à ta propre mère : qu'elle reçoive de toi « 10.000 maravédis chaque année, indépendamment des « 10.000 que je lui ai assurés sur les Boucheries de Cor- « doue (247). »

---

(247) *A Beatriz Enriques hayas encomendata por amor de mi, atento como teniades à tu madre : haya ella de ti diez mil maravedis cada año allende de los otres que tien en las carnecerias de Cordova.* (*Mémoire de Colomb à son fils Diego. Raccolta, Scritti*, Vol. II, p. 169.)

Les 10.000 maravédis de rente dont parle Colomb, comme ayant été attribués par lui à Beatriz sur les Boucheries de Cordoue, lui venaient de la prime que les Rois Catholiques avaient décidé de servir, sa vie durant, à celui qui apercevrait le premier la terre. (Acte du 23 mai 1493. Navarrete, Vol. II, n° 32, p. 46.) En réalité ce fut un des hommes de la *Pinta*, Rodrigo de Triana, qui vit le premier la terre; mais comme Colomb avait aperçu avant lui une lumière qui indiquait l'existence d'une terre, les souverains jugèrent qu'il avait droit à la rente, et Las Casas, qui explique toute cette affaire, dit qu'il tient de la vice-reine, Marie de Tolède, que cette prime fut payée à Colomb toute sa vie. (*Historia*, Liv. I, ch. XXXIX, Vol. I, p. 289-290.) Quant à Triana, Oviedo dit que, mécontent de ne pas avoir été récompensé, il alla en Afrique et abjura sa foi. (*Hist. Gen.*, Liv. II, ch. V, Vol. I, p. 24, col. I.)

Ce langage, qui montre que non seulement Colomb se reconnaissait des devoirs envers Beatriz, mais encore qu'elle ne lui était pas indifférente, car on ne recommande pas en pareils termes à son propre fils une femme qui vous est devenue étrangère, laisse voir cependant que cette femme n'était pas la sienne. Il est évident, en effet, que l'amiral qui, en parlant de la mère de Diego, dit : ma femme : *mi muger* (248), n'aurait pas manqué de donner aussi cette qualité à la mère de Fernand, si elle y avait eu droit.

Trois ans plus tard, Colomb renouvelle sa recommandation à Diego en termes cette fois plus impératifs : « Je « dis et ordonne à mon fils Diego, ou à toute autre per- « sonne héritant, de payer toutes les dettes mentionnées « dans le mémoire ci-joint, de la façon indiquée, ainsi que « les autres sommes que je pourrais devoir. Et je lui « ordonne de tenir pour recommandée Beatriz Enriquez, « mère de mon fils Don Fernando ; qu'il la mette à « même de vivre honnêtement, comme une personne « envers laquelle j'ai de grands devoirs... (249). » Ici encore Colomb écrit : « Beatriz Enriquez » tout court, et ce n'est pas parce qu'elle est sa femme qu'il motive l'intérêt qu'il lui porte, mais parce qu'il a des devoirs à remplir vis-à-vis d'elle et parce qu'elle est la mère de son second fils.

Diego Colomb s'exprime en termes analogues. Dans son premier testament, il « ordonne que 10.000 maravé-

---

(248) Testament du 25 août 1505, *Raccolta, Colomb, Scritti*, Vol. II, p. 264.

(249) *Digo é mando á Diego, mi fijo, ó á quien heredare que pague todas, las debdas que dexo aqui en un memorial, por la forma que alli dize, á mas las otras que justamente parescera que yo deva, y le mando que aya encomendada a Beatriz Enrriquez, madre de don Fernando, mi hijo, que la probea que pueda bebir honestamente, como persona á quiem yo soy en tanto cargo...* (Codicile du 25 août 1505 au testament de Colomb, aujourd'hui perdu, du 1er avril 1502. *Raccolta, Scritti*, Vol. II, pp. 264-265. Navarrete, Vol. II, p. 315, avec des différences dans l'orthographe.)

« dis soient donnés chaque année à Beatriz Enriquez, en « outre des 10.000 que lui a assurés l'amiral mon père, ce « qui fait 20.000 maravédis, par an, tant qu'elle vivra » (250). Dans son second testament, Diego, qui paraît ne pas s'être empressé d'acquitter le legs de son père, ou qui ne le fit pas régulièrement, ordonne qu'on vérifie si la pension de dix mille maravédis que son père l'a chargé de faire à « Beatriz Enriquez qui habitait [Cordoue], à cause de cer- « tains devoirs contractés envers elle », a été payée et qu'on remette à ses héritiers ce qui pourrait rester dû (251). Dans ce document, comme dans les précédents, Beatriz est nommée sans aucune désignation spéciale ; ce n'est pas comme ayant été la femme de Colomb qu'elle est l'objet de la pension accordée, mais parce que certains devoirs ont été contractés envers elle.

Il faut encore remarquer dans ce document l'insistance particulière avec laquelle Diego Colomb affirme la légitimité de sa naissance et celle du mariage de son père avec sa mère : « Moi, Don Diego Colon, vice-roi, amiral... fils légitime de Don Cristobal Colon... et de dona Felipa Muniz sa femme légitime (252). » Notons aussi qu'au cours de cette pièce il nomme la plupart des membres de sa famille qui sont l'objet de quelques legs ou de quelques recommandations, et qu'à chaque fois qu'il le fait, il invoque leur qualité : Beatriz seule n'y est désignée que par son nom.

---

(250) *Mando que á Beatriz Enriquez seran dados diez mil maravedis en cada un año, allende de los diez mil que le mandó dar el Almirante mi padre, de manera que son por todo veinte mil maravedis en cada un año, mientras que viviere...* (Premier testament de Diego, 16 mars 1509. *Rac. col. Documenti*, p. 176.)

(251) *Por quanto el Almirante mi senor me dexo encomendado a Beatriz Enriquez recina que fue de* [Cordoba] *por ciertos cargos en que le hera, e mandó que le diese...* (Testament de Diego du 8 sept. 1523. *Rac. col. Documenti*, n° CXV, p. 209 pour la clause.)

(252) *Yo Don Diego Colon visorey, Almirante... hijo legitimo de don Cristobal Colon... é de dona Felipa Muniz su legitima muger...* (*Ibid.*, p. 203.)

A ces témoignages, auxquels leur source donne une si grande portée, s'en ajoutent d'autres qui sont encore plus explicites. Oviedo, par exemple, qui écrivait en 1535 et qui connaissait personnellement les membres de la famille de Colomb, dit, en parlant des deux fils de l'amiral, que l'un, Diego, était son fils légitime — *hijo legitimo é major* — et que Fernand était son autre fils — *é otro su fijo don Fernando* (253).

Las Casas, qui était encore mieux placé qu'Oviedo pour être bien renseigné sur les affaires de famille de Colomb, met les points sur les i en disant nettement que Diego était « le fils de l'amiral » et que Fernand était son « fils naturel » (254). Un autre témoignage contemporain est celui de Alonso de Santa-Cruz, cosmographe célèbre, collègue de Fernand Colomb à la *Casa de contratacion*, qui, en parlant de celui-ci dans une déposition faite en 1536, dit « qu'il se disait fils de Colomb — *que dice ser hijo de D. Cristobal Colon* (255). Garibay qui écrivait vers l'année 1570, est très catégorique sur ce point. Il nous dit que Colomb eut Don Fernand de Beatriz Enriquez « en dehors du mariage » — *fuera de matrimonio* — que D. Diego était « son fils légitime » et D. Fernand — *su hijo no legitimo* (256).

Parmi les autres auteurs du XVIe siècle qui ont parlé de Colomb, Gomara et Fructuoso constatent son mariage en Portugal sans souffler mot de celui qui aurait eu lieu en Espagne (257). Giustiniani dit qu'il ne laissa qu'un fils —

---

(253) *Hist. Gen.*, Vol. I, p. 71, col. I.

(254) *Don Diego Colon, hijo legitimo del Almirante.* (*Historia*, liv. II, ch. XLVII, Vol. III, p. 237.) *Don Hernando su hijo natural.* (*Ibid.*, ch. XXXVIII, p. 194.)

(255) Déposition du 31 décembre 1536, dans Duro, *Colon y Pinzon*, p. 266.

(256) *De Don Cristobal Colon*, Manuscrit de l'Académie d'Histoire de Madrid, reproduit en partie par Duro, *Nebulosa*, p. 213-214.

(257) Gomara, *Historia de las Indias*, ch. XIV, fol. 13, verso. Edit de 1554.

e lasso un figlio (258). Fernand Colomb lui-même confesse indirectement que sa mère n'était pas la femme de son père, en omettant son nom dans l'inscription qu'il avait préparée pour sa tombe (259).

Si toutes les preuves qui viennent d'être énumérées ne suffisent pas pour établir que Beatriz Enriquez ne fut pas mariée à Colomb, l'un des documents faisant partie de ceux découverts par M. Arellano, dont il a été question à un paragraphe précédent, est absolument concluant à cet égard. C'est un acte notarié passé à Cordoue dix ans après la mort de Colomb et dans lequel celle qui serait sa veuve déclare se nommer *Beatriz Enriquez de Arana*, être la fille de *Pedro de Torquemada décédé*, et être domiciliée dans la ville de Cordoue, sans faire la moindre allusion à son état de veuve et au grand personnage qui aurait été son époux (260). L'omission de telles particularités dans un acte notarié, où elles sont d'usage, n'est-elle pas une preuve décisive que Beatriz n'avait pas le droit d'en faire état? A moins qu'on ne soutienne qu'elle entendait

---

Fructuoso, *Saudades da terra*, Liv. I, ch. XXII. Ed. de 1873, p. 169. Pour les textes de ces passages, voyez la VIe de nos *Etudes*, note 6.

(258) *Annali*, Liv. V, fol. CCXLIX. Giustiniani se trompe dans cette assertion, mais son erreur même montre qu'il n'admettait pas le prétendu second mariage de Colomb. Remarquons que Fernand Colomb, qui relève longuement et en termes amers ce qu'il appelle les mensonges de cet évêque, passe cette erreur sous silence ; ce qui est significatif.

(259) Voyez pour cette inscription qui se trouve dans le testament de Fernand Colomb, le paragraphe 7, ci-après. Dans ce testament Fernand ne fait qu'une allusion à sa mère, qu'il ne nomme pas, c'est quand il institue une fondation religieuse pour le repos de son âme et de celle de son père, mais il ajoute aussitôt cette phrase caractéristique : *que nuestro Señor perdone*, que notre Seigneur leur pardonne. (*Col. Doc. ineditos*, Vol. XVI, p. 431.)

(260) *Yo Beatriz Enriquez de Harana hija de Pedro de Torquemada, difunto, que Dios aya, vecina que so en la muy noble et muy leal cibdad de Cordoba...* (Arellano, *Un documento nuevo de Beatriz Enriquez de Arana*, in *Bol. de la real Academia de la Historia*. Janvier 1902, p. 43.) Par cet acte, qui est daté du 9 janvier 1516, Beatriz cède à vie à un nommé Juan Ruiz de Buenosvenos, moyennant une rente annuelle d'un millier de maravédis, un lopin de terre qu'elle avait hérité de sa mère.

faire le silence sur ses relations avec celui dont le fils lui faisait alors une pension de 20.000 maravédis, on ne voit pas quelle autre conclusion pourrait être déduite de cet acte.

Ainsi, aucun document du xve et du xvie siècle ne contredit ou ne met en doute le fait si clairement indiqué, d'abord par les testaments de Colomb et ceux de ses fils, puis par l'acte où Beatriz Enriquez elle-même s'explique, et en dernier lieu positivement avancé par Oviedo et Las Casas. Il faut donc affirmer que, du vivant de Colomb, et pendant tout le siècle au début duquel il mourut, personne ne lui a connu une seconde femme. On voit par cette constatation combien on est peu justifié à dire « que les his- « toriens contemporains de Fernand Colomb ne se doutent « pas de son illégitimité », que la légitimité de sa naissance « n'est contestée de personne » et qu'elle est « démontrée par l'unanime croyance de ses contemporains » (261).

Si nous passons au siècle suivant, nous trouvons trois autres témoins qui étaient particulièrement bien placés pour être exactement renseignés sur ce point et qui déposent dans le même sens que leurs prédécesseurs. Le célèbre bibliographe et érudit espagnol, Nicolas Antonio, constate que Fernand Colomb était « né en dehors du mariage » (262); le consciencieux et exact analyste, Ortiz

---

(261) Roselly de Lorgues, *Christophe Colomb*, Vol. I, pp. 53 et 55.

(262) *D. Ferdinandus Colon, magni illius Christophori, novi ad occidentem solem Orbis adinventoris filius ex Beatrice Henriquez... citra conjuguem procreatus.* « Don Fernand Colomb, fils du grand Christophe, découvreur du Nouveau Monde, situé au soleil couchant, né de Beatriz Henriquez, hors des liens du mariage. (Antonio, *Bibliotheca Hispana Nova*, Madrid, 1783, 2 Vol. in fol. Vol. I, p. 373.) La première édition est de 1672. Antonio, qui mourut en 1684, passa sa vie à recueillir les matériaux de cet ouvrage et ceux de la *Bibliotheca Hispana Vetus* qui lui fait suite. Roselly de Lorgues, qui consacra trente années de sa vie à soutenir que Beatriz Enriquez avait été la femme légitime de Colomb et qui fustigeait d'importance ceux dont l'opinion était contraire, pardonnait à Antonio d'avoir avancé cette « calomnie » parce que, selon lui, c'était un « vulgaire compilateur » fait pour « annoter,

de Zuniga, écrit que sa mère était « demoiselle » (263) et le judicieux historiographe des prouesses des Castillans dans le Nouveau Monde, Antonio de Herrera, nous dit que Colomb, qui avait eu un fils de son mariage en Portugal, en eut un second en Espagne (264), ce qui est suffisamment explicite.

Ces témoignages ont une telle valeur et sont si précis qu'il faut, comme on l'a dit, « un effort de subtilité pour leur faire dire ce qu'ils ne disent pas » (265). On va voir que cet effort a été fait.

V. — Les raisons qui montreraient que Colomb avait épousé Beatriz Enriquez.

Les témoignages qui viennent d'être rapportés ont été considérés comme décisifs par la plupart de ceux qui, dans la suite, ont eu à s'occuper de cette question. Cependant le désir de laver Colomb de tout reproche, ou celui d'écarter une des grandes objections contre sa canonisation possible, a conduit quelques auteurs à voir les choses autrement. Les uns ont cherché dans les textes connus ce qu'ils ne contiennent pas, d'autres ont invoqué contre ceux qui ne peuvent être déformés des témoignages sans valeur.

En ce qui concerne les textes, on a trouvé que si Colomb ne donne pas le titre d'épouse à Beatriz Enriquez, c'est par égard pour son fils Diego; il y a là, nous dit-on,

---

« classer, collectionner, étiqueter, numéroter et récapituler », qui a procréé ce mensonge « sans y songer, avec une niaiserie exemplaire ». (*L'ambassadeur de Dieu*, p. 382-383.)

(263) *Nació en Cordoba de doncella noble.* (ORTIZ DE ZUNIGA, *Annales*, sub. *Anno*, 1539, Vol III, p. 375, Édit. de 1796.)

(264) *Historia general*, Dec. I, Liv. I, ch. VII.

(265) *Che ci vuole uno sforzo di sottigliezza per tirarli a dire el contrario de quel che dicono.* (SANGUINETI, *Vita*, p. 307.)

une réserve pleine de déférence (266). D'ailleurs, Colomb lui-même a écrit qu'il avait abandonné femme et enfants pour venir de loin se mettre au service des Rois Catholiques. De qui pouvait-il parler si ce n'est de Beatriz (267)?

Enfin, n'a-t-il pas appelé Fernand à hériter éventuellement de ses titres et de ses biens, et n'est-ce pas là « une preuve décisive de la légitimité de sa naissance » (268)?

Quant aux témoignages des contemporains, ils n'ont pas le sens qu'on leur donne. Ainsi, quand Oviedo appelle Diego « fils aîné légitime » et mentionne Fernand comme fils cadet, il reconnaît la légitimité de sa naissance, car « les titres d'aîné et de cadet ne s'appliquent qu'à des fils « nés dans les mêmes conditions » (269). De même pour Ortiz de Zuñiga, son expression de *doncella* n'est pas « forcément l'opposé de femme mariée » (270). Reste Las Casas, qui appelle Fernand fils naturel, *hijo natural*; mais cela veut tout simplement dire : « fils propre et non fils « adoptif » (271).

Si la thèse que Colomb avait épousé Beatriz Enriquez ne reposait que sur les interprétations tourmentées des textes anciens qui viennent d'être exposées, elle n'aurait

---

(266) Roselly de Lorgues, *Satan*, pp. 65-66.

(267) Colomb ne pouvait parler de Beatriz comme d'une femme qu'il avait abandonnée au loin, car elle était à Cordoue, et elle n'était pas abandonnée puisqu'il lui avait laissé ses deux fils et que, dès son retour, il lui assura une pension. Colomb faisait allusion à Felipa, sa femme, qui était morte, il est vrai, avant qu'il ne quittât le Portugal ; mais il lui convenait de la considérer comme étant encore vivante pour montrer aux Rois Catholiques qu'il avait tout laissé pour venir les servir.

(268) R. de Lorgues, *Satan*, p. 157. Voyez ci-après, p. 627.

(269) *Satan*, pp. 119, 120. Ailleurs le comte Roselly dit que le seul mot « de « fils cadet implique la légitimité, car jamais, en aucun temps, dans aucune « famille, on ne nomme fils cadet l'enfant né hors du mariage ». (*Les Calomniateurs*, p. 42.) Remarquons, en passant, qu'Oviedo ne parle pas de fils cadet, mais d'un second fils.

(270) *Satan*, p. 109.

(271) *Les Calomniateurs*, p. 41.

induit personne en erreur, malgré le talent et l'ingéniosité de ceux qui la soutenaient. Aussi, a-t-on cherché à l'appuyer sur des témoignages positifs qu'on a cru trouver chez des auteurs de date plus récente. Le premier que l'on met en avant est Herrera, qui aurait déclaré expressément que Colomb s'était remarié une seconde fois à Cordoue (272). Herrera dit cela, en effet, mais c'est dans une traduction française inexacte ; le texte espagnol dit tout le contraire (273).

Les autres témoignages produits sont au nombre de trois. Le premier est celui d'un membre de la famille même de Colomb. Cristoval de Cardenas y Colon, amiral d'Aragon et marquis de Guadaleste, arrière-petit-fils de Colomb par sa mère Maria, fille de Diego, réclamait l'héritage de son aïeul contre un bâtard, Christoval, fils de Luis Colon, III[e] amiral, lequel soutenait que sa bâtardise ne l'excluait pas, puisque Colomb lui-même avait admis que Fernand Colomb, qui était bâtard, pourrait lui succéder (274). Cette

---

(272) Citation faite par R. de Lorgues, dans son *Christophe Colomb*, Vol. I, p. 51.

(273) Herrera dit que Colomb se maria avec Doña Felipa Muniz Perestrello et eut d'elle Don Diego Colomb — *casó con Doña Felipa Muniz de Perestrello*, — et qu'ensuite il eût de Doña Beatriz Enriquez, naturelle de Cordoue, D. Hernando: *Y despues hubo de Doña Beatriz Enriquez, natural de Cordova, à D. Hernando, Caballero de gran virtud i letras.* (Dec. I, Liv. I, ch. VII, p. II, col. 2, Edit. de 1730.) On voit la différence. Sanguineti et d'Avezac ayant relevé les inexactitudes de la traduction donnée par Roselly, celui-ci répondit avec un accent de triomphe que la traduction qu'on lui reprochait datait de DEUX CENT VINGT-SIX ANS — imprimé en lettres capitales — ce qui est vrai, puisqu'il l'avait empruntée à la version française d'Herrera donnée par Coste en 1659, mais ce qui ne la rend pas plus exacte. Roselly n'a d'ailleurs tenu aucun compte de cette rectification, car, dans son *Satan*, il dit qu'il a péremptoirement prouvé l'excellence de cette traduction (pp. 124), et dans *les Calomniateurs*, il la reproduit telle quelle, en maintenant sa première assertion que Herrera témoigne du second mariage de Colomb (p. 17).

(274) Il appela à la succession dudit majorat Don Fernand, son fils bâtard : *Llamó à la sucession del dicho vinculo à Don Fernando Colon, su hijo bastardo.* (*Memorial del Pleyto*, 1606, fol. 29 recto.)

raison était mauvaise, parce que les enfants illégitimes n'héritaient que quand le père les appelait à le faire, ce qui n'était pas le cas du bâtard de Luis, mais celui de Fernand. Au cours du procès, l'amiral, qui alléguait que l'exemple de Fernand ne pouvait profiter au fils de Don Luis, parce qu'il n'était pas enfant naturel, mais fils adultérin, avança qu'au surplus, Fernand était le « fils légitime du légitime mariage du fondateur du majorat » (275). Étant données les circonstances dans lesquelles elle se produisit, cette assertion n'a aucune portée. C'est une réplique d'avocat à un autre avocat. En tous cas, l'amiral d'Aragon n'exprimait pas là le sentiment de la famille de Colomb, car nous possédons la déclaration formelle de deux ducs de Veragua, héritiers du nom et des titres de Colomb, que Fernand avait toujours été considéré dans la famille comme un enfant illégitime (276).

Les deux autres témoignages cités sont celui du P. Pedro Simon et celui du Dr Andres de Morales. Tous deux vivaient au XVIIe siècle. Le P. Simon, qui passa de longues années dans l'Amérique du Sud et qui publia, en 1627, un livre estimé sur les colonies espagnoles dans cette région, est le premier qui ait avancé que « Colomb devenu veuf se maria une seconde fois à Cordoue » (277). Le Dr Mora-

---

(275) *Fue hijo legitimo y de legitimo matrimonio del fundator.* (*Ibid.*, p. 130 verso.)

(276) La première déclaration a été faite, il y a longtemps, à Vargas Pons qui, ayant écrit au duc de Veragua au sujet des documents qu'il possédait, reçut de lui une lettre, en date du 14 juillet 1815, portant qu'il y avait dans ses archives plusieurs lettres adressées par Colomb à son fils Fernand, « enfant naturel qu'il eut de Doña Beatriz Enriquez ». (DURO, *Hist. Posthumá*, p. 162.) La seconde déclaration, qui vient du père du duc de Veragua actuel, est du 7 juillet 1892; elle est adressée à l'abbé Casabianca et est conçue en ces termes : Je puis seulement vous assurer que dans ma famille on a toujours considéré Don Fernand comme le fils illégitime de Christophe Colomb. (CASABIANCA, *Glorification religieuse de Colomb*, p. 179.)

(277) *Enviudó y caso secunda vez en la ciudad de Cordoba con Doña Beatriz Enriquez, natural de aquella ciudad, que parió á D. Fernando Colon,*

les, qui paraît avoir été un véritable érudit, a laissé une histoire de Cordoue, restée inédite, où il dit aussi que « Colomb se maria une seconde fois à Cordoue où il habita six ans » (278). Ces assertions ne sauraient être opposées à celles si explicites et si catégoriques que nous connaissons. Ni le P. Simon, ni le Dr Morales, qui écrivaient un siècle après la mort de Colomb et de ses deux fils, ne pouvaient être mieux renseignés sur ce point que les intéressés eux-mêmes et leurs contemporains.

Aussi, cette manière de voir n'a-t-elle prévalu que chez ceux qui s'étaient engagés dans la campagne pour la canonisation de Colomb, et, lorsque s'ouvrit la grande enquête motivée par le 4e centenaire de la découverte de l'Amérique, la plupart de ceux qui y prirent part n'hésitèrent pas à voir dans Beatriz Enriquez ce que les contemporains avaient vu en elle : une maîtresse de Colomb qui ne devint pas son épouse. Ainsi en ont jugé les savants auteurs de la grande *Raccolta Colombiana,* auxquels rien de ce qui touche à Colomb n'est resté étranger ; Asensio, qui a donné à l'Espagne la meilleure histoire de celui auquel elle a dû un monde nouveau ; Ruge, qui embrassa dans son petit volume tout ce qu'il y avait à dire d'essentiel du Génois ; Harrisse, dans son *Colomb devant l'histoire*, œuvre vengeresse où toutes les insanités débitées sur Colomb sont impitoyablement relevées ; Fiske et Winsor, l'un dans son admirable histoire de la découverte de l'Amérique, le chef-d'œuvre du genre, l'autre dans son *Columbus*, où tous les travaux de la critique moderne ont été utilisés.

Seuls, parmi les auteurs des ouvrages qui marquent,

---

que salio de mucha virtud y letras. (Pedro Simon, *Noticias historiales..*, Cuenca, 1627. Ch. XIV, Edit. de 1882, p. 28.)

(278) *Colon se casó segunda vez en Cordoba, donde fué vecino seis años, con une señora de estad ciudad llamada Doña Beatriz Enriquez de Arana.* (Andres de Morales, *Historia general de la muy leal ciudad de Cordoba*. Manuscrit cité par Duro, *Hist. Posthuma*, p. 155.)

M. Gaffarel, Sir Clements R. Markham et M. Lazzaroni ont vu les choses autrement. Le premier n'ose se rendre à l'opinion généralement acceptée (279) ; mais l'auteur anglais, ainsi que l'auteur italien, regardent cette opinion comme n'étant pas suffisamment établie, et y opposent les mêmes et insuffisantes raisons si souvent réfutées, qu'on s'étonne de les retrouver sous leurs plumes érudites (280). Il est à croire qu'ils ne se seraient pas exprimés ainsi, s'ils avaient connu les documents découverts par Arellano.

VI. — Hypothèse du concubinage légal. ou du mariage secret.

Il convient de dire ici quelques mots de deux systèmes qui ont été imaginés pour expliquer les rapports de Colomb avec Beatriz Enriquez. D'après le premier, dont Pinilla s'est particulièrement fait l'avocat, l'union de Co-

(279) Après avoir dit que le mystère des relations de Colomb avec Beatriz n'a jamais été bien éclairci, M. Gaffarel ajoute qu'il y a à présumer que la reine n'aurait pas fait à Fernand l'honneur de le nommer page de son fils, s'il avait été un enfant naturel. (*Hist. de la Déc. de l'Amérique*, Vol. II, p. 73.) La présence d'un bâtard à la cour de Castille n'était pas pour étonner la reine, qui pouvait y voir chaque jour le bâtard de son mari, Don Alphonse de Aragon, et qui comptait parmi ceux dont elle s'entourait, ou sur lesquels elle s'appuyait, nombre de grands seigneurs et même de prélats qui avaient des enfants illégitimes que l'irrégularité de leur naissance n'empêchait pas de faire bonne figure dans le monde.

(280) Le premier dit : *It is still a disputedpoint whether the love of Columbus and Beatriz was ever sanctioned by the benediction of the church.* (*Columbus*, p. 50.) Plus loin, il résume les raisons qui militent en faveur du mariage et conclut ainsi : *All the arguments against the marriage are thus disposed of, except the curious wording of the admiral's will.* (*Ibid*, p. 61.) C'est en effet une des preuves de l'irrégularité des rapports de Colomb avec la mère de son second fils ; mais il y en a bien d'autres, comme on a pu le voir.

Quant à Lazzaroni, il avance qu'il a été impossible, jusqu'à présent, de prouver que Colomb ait légitimé ses amours avec Beatriz Enriquez et assure qu'on n'a pas non plus établi d'une manière péremptoire qu'il avait vécu avec elle en concubinage. (*Cristoforo Colombo*, Vol. I, p. 126.) Elton croit aussi que la question n'est pas tranchée. (*Career of Columbus*, p. 184.)

lomb avec la dame de Cordoue aurait été parfaitement régulière, en ce sens qu'elle était autorisée par d'anciennes lois provinciales et tolérée par les usages. C'était une sorte de concubinat légal qu'on appelait la *Barragania*, dont la pratique n'avait rien de répréhensible (281), et qui ne pouvait porter atteinte à la gloire et au bon renom de Colomb, non plus qu'à la réputation de Beatriz Enriquez (282).

Mais si la licence qui régnait alors dans les mœurs tolérait de telles unions, elles n'étaient pas moins contraires à la loi religieuse, ainsi qu'à la loi civile, puisque celle-ci n'appelait à hériter les enfants issus de ces unions qu'avec le consentement du père. Remarquons encore que la *Barragania*, telle que la définissent les auteurs, supposait la durée, la continuité, la fidélité, alors qu'il est certain que Colomb ne cohabita pas avec Beatriz, ou que s'il le fit, ce fut pendant fort peu de temps, car Cordoue n'était pas son séjour habituel.

A en croire les auteurs du second système, qui vient du P. Cappa et du chanoine de La Torre (283), Colomb aurait réellement épousé Beatriz, mais clandestinement (284).

---

(281) *La barragania era un acto perfectamente legal : no asi como quiera tolerado, sino autorizado en disposiciones terminantes de nuestra legislacion foral.* (Pinilla, *op. cit.*, qui cite les *fueros* de Caceres, de Burgos et de nombre d'autres villes, p. 251. Voyez aussi Martinez Marina, *Ensayo historico critico sobre la antiqua legislacion y principales cuerpos legales de Leon y Castilla*, dans Ferré *El Descubrimiento de America*, p. 102.)

(282) Pinilla, p. 252, 253.

(283) L'hypothèse de la clandestinité du mariage de Colomb a été avancée par le P. Cappa, avant La Torre, mais ce dernier s'est longuement étendu sur le sujet, tandis que le premier ne l'a abordé qu'en passant, dans le court chapitre : *Una question incidental*, de son volume : *Colon y los españoles*, pp. 317-328, Edit. de 1889.

(284) *Don Fernando era hijo natural, no de tal género que fuera fruto de union ilicita, sino en el sentido de que ese enlace no constaba á la Iglesia, no se habia verificado coram facie Ecclesiæ.* « Don Fernando était fils natu-« rel, non dans le sens qu'il était le fruit d'une union illicite, mais dans

On ne nous dit pas pourquoi et, naturellement, on ne donne aucune preuve du fait, puisque, s'il y en avait, la question serait résolue. Cette explication, nous assurent ces auteurs, écarte l'injurieuse hypothèse du concubinat soutenue par presque tous les auteurs qui se sont occupés de Colomb (285).

VII. — La phrase de Colomb : « Cela pèse lourdement sur mon âme. »

La démonstration que Beatriz Enriquez n'était pas la femme de Colomb ne résout pas complètement le mystère qui plane sur cette phase obscure de la vie de notre Génois. Colomb, en effet, nous parle de ses relations avec cette femme en termes qui indiquent qu'il avait de graves reproches à se faire vis-à-vis d'elle.

Dans le codicile mentionné ci-dessus, qu'il ajouta le 25 mai 1505 à son testament, codicile qu'il remit à un notaire royal de Valladolid le 19 mai 1506, veille de sa mort, il recommande, comme on l'a vu, en termes presque impératifs — « Je dis et j'ordonne » — celle qu'il appelle simplement Beatriz Enriquez, mais qui est, ajoute-t-il, « une personne envers laquelle j'ai tant d'obligations » (286), et il ajoute : « Ce que j'en fais, c'est pour dé-

---

« celui que cette union n'était pas connue à l'Église, qu'elle n'avait pas eu « lieu *coram facie Ecclesiæ.* » (La Torre, *Vida*, p. 230.)

(285) La Torre, *op. cit.*, pp. 229-230. L'union de Colomb avec Beatriz, dit cet auteur, « avait le caractère du mariage légitime : le sacrement, mais, aux « yeux de l'Église et partant de la société, elle n'était pas constatée officiel- « lement. »

(286) *Como persona à quien yo soy en tanto cargo.* (Navarrete, Vol. II, p. 315. *Raccolta, Scritti*, Vol. II, p. 265.) Il est impossible de rendre exactement en français le sens de cette phrase. Traduite mot à mot cela nous donnerait : « une personne à laquelle je suis tant à charge », ce qui n'était pas le cas, puisque à ce moment Colomb, qui avait vraisemblablement cessé de voir Beatriz, lui faisait une pension. Les traductions suivantes : « une personne à qui j'ai tant d'obligation » (Roselly de Lorgues, *Satan*, p. 59) ;

« charger ma conscience, car cela pèse lourdement sur « mon âme (287). » Et cette recommandation solennelle se termine par ces mots énigmatiques : « Il n'est pas convenable d'en dire ici davantage (288). » Ce sont les derniers mots du codicile.

Cette phrase singulière a donné lieu à des suppositions dont aucune n'est satisfaisante. Pour l'ardent postulateur de la canonisation de Colomb, elle n'avait cependant rien de mystérieux. Depuis cinquante ans il en connaissait la signification, qui lui avait été donnée par le descendant des Colombo de Cuccaro, Mgr Luigi Colombo, lequel la tenait lui-même d'un récit fait par Baldassare Colombo, d'après des informations qu'il aurait obtenues des parents de Beatriz, à l'époque où il se rendit en Espagne pour faire valoir ses droits au majorat de Colomb, comme seul héritier mâle du nom (289). D'après ce récit, que les Colomb de Cuccaro connaissaient par tradition, Colomb avait des obligations d'argent à Beatriz et aux Arana, qui lui auraient prêté la somme nécessaire au paiement de sa part des frais d'équipement de sa première expédition, somme dont il lui aurait été impossible de faire la resti-

---

« une personne à laquelle je suis tant redevable » (CASABIANCA, *Glorification Religieuse*, p. 155) ; « une personne à qui j'ai de grandes obligations » (HARRISSE, *Christ. Colomb*, Vol. II, pp. 157 et 346), soulèvent cette objection qu'elles supposent que Colomb devait des services à Beatriz qu'il voulait reconnaître, ce que rien ne nous autorise à penser, bien que plusieurs auteurs aient cru qu'il en était ainsi. On ne saurait dire que Colomb était l'obligé de Beatriz et que, par conséquent, il lui devait des obligations ; mais il s'en reconnaissait envers elle, ce qui n'est pas la même chose.

(287) *E esto se faga por mi descargo de la conciencia, porque esto pesa mucho para mi anima.* (*Loc. cit.*)

(288) *La razon dello non es licito de la escrebir aqui.* (*Loc. cit.*) C'est-à-dire, si l'on veut le mot à mot : « La raison de cela il n'est pas permis de l'écrire ici. »

(289) ROSELLY DE LORGUES, *Histoire Posthume*, pp. 224-225 et *les Calomniateurs*, pp. 30, 33 et sq. Sur la réclamation de Baldassare Colombo ; voyez nos *Études critiques*, pp. 35-37.

tution. Ce serait là la cause secrète de la peine morale de Colomb, cette chose qui lui pesait sur la conscience et qu'il ne convenait pas de dire.

Cette explication qu'un peu de réflexion suffit pour écarter, a cependant trouvé créance non seulement auprès de tous les postulateurs de la béatification de Colomb, mais aussi auprès de quelques auteurs, qui ne sont pas les premiers venus, comme le grand orateur espagnol, Emilio Castelar (290) et comme Asensio (291). Est-il besoin de dire qu'elle est aussi contraire à la vraisemblance qu'aux faits? Si ce qui pesait sur la conscience de Colomb était une simple obligation d'argent, il aurait prescrit à son fils d'acquitter cette dette, comme il le fait pour d'autres bien moins sacrées. Ce n'était pas là une chose dont il ne convenait pas de parler. Nous savons d'ailleurs, aujourd'hui, que Beatriz et les siens étaient pauvres et que ni elle ni eux n'étaient en position de faire aucune avance d'argent à Colomb.

Une hypothèse tout aussi singulière, il faut le dire, est celle de Harrisse qui se demande, malgré le témoignage formel des *Historie* et de Las Casas que la femme de Colomb était morte avant qu'il ne quittât le Portugal, si sa liaison avec Beatriz n'aurait pas été formée « du vivant « de Phelipa Moniz, sa femme légitime », et qui voit là un sujet de « repentance tardive que les sentiments religieux « de Colomb expliqueraient » (292).

Sir Clements R. Markham n'est guère plus heureux en

---

(290) *Y doblas de Beatriz y de su familia sirvieron à la preparacion del plan extraordinario.* (E. Castelar, *Historia del descubrimiento de America*, p. 183.)

(291) *Cristobal Colon*, Vol. I, p. 186.

(292) Harrisse, *Christophe Colomb*, Vol. II, p. 356, n. Le témoignage du fils de Colomb et de Las Casas que Felipa était morte, quand le découvreur passa en Espagne, est confirmé par tout ce que nous savons de la vie de notre Génois et personne ne le conteste aujourd'hui.

supposant que le mariage de Colomb avec Beatriz a pu être fait contrairement à certaines règles ecclésiastiques qui le rendaient nul et que l'amiral se reprochait d'avoir commis cette erreur. Il est douteux que cette explication qui, selon Sir Clements R. Markham, satisfait à tout, satisfasse d'autres que son auteur (293).

Le chanoine de La Torre y Velez croit, lui, que le remords de Colomb venait de ce qu'il avait épousé Beatriz clandestinement, ce qui était une pratique condamnée et une faute irréparable, à cause de l'impossibilité d'administrer deux fois le même sacrement (294). Pour Lazzaroni, ce que se reprochait Colomb, c'est d'avoir fait entrevoir à Beatriz un avenir brillant qu'il n'a pu lui assurer et d'avoir été la cause de la mort de celui des Arana qui fut massacré à Española. Cela suffit, pense-t-il, pour accabler le glorieux testataire et pour expliquer ses dernières dispositions (295).

L'abbé Casabianca croit être conséquent avec lui-même en disant que ce que Colomb se reprochait c'était sa défaillance morale, la violation de la loi religieuse qu'il avait commise en ayant entretenu des rapports illicites avec une femme qui n'était pas la sienne. Il sentait le côté scabreux et délicat de sa situation et s'il ne s'explique pas plus clairement, c'est que « le respect qu'il devait à « ses enfants et les susceptibilités de sa dignité person- « nelle lui faisaient un devoir de ne pas en dire davan- « tage » (296). Mais cette explication n'explique rien, car en n'appelant pas Beatriz sa femme et en l'appelant la mère de son fils, Colomb avouait ses relations illicites avec elle ; ce n'est donc pas là la chose qu'il ne convenait pas de dire.

---

(293) *Colombus*, pp. 61-62.
(294) *Vida*, p. 230.
(295) *Cristoforo Colombo*, Vol. 1, pp. 136, 137.
(296) *La Glorification religieuse de Colomb*, pp. 156-159.

Dans un livre postérieur à son grand ouvrage sur Colomb, M. Harrisse a avancé une autre explication qui diffère de la première. La faute qui pesait sur la conscience de Colomb, nous dit-il, était « d'avoir fait un enfant » à Beatriz et ensuite de « l'avoir abandonnée » (297). Cette explication est encore insuffisante, car on ne saurait dire que Colomb ait abandonné la mère de son second fils. Nous n'avons, il est vrai, aucune preuve directe du fait, mais il existe des indications assez claires pour en tenir lieu.

Au moment où il allait toucher au but qu'il poursuivait depuis si longtemps, Colomb comprend parmi les personnes qu'il emmène avec lui un proche parent de Beatriz, Diego de Arana, qu'il nomme alguazil mayor de l'armada, et auquel, pendant le voyage, il montre de la considération. A la veille de mettre à la voile, il charge un ecclésiastique de conduire son fils Diego à Cordoue, où il nous dit plus tard que ses deux enfants faisaient leur éducation, ce qui suppose que c'est Beatriz qui en prenait soin. Dès son retour, il lui fait attribuer la prime de 10.000 maravédis de rente qui lui avait été allouée pour avoir aperçu le premier la terre. En 1498, quand il organise sa troisième expédition, il donne le commandement de l'un de ses navires au frère de Beatriz. En 1502, au moment de partir pour sa quatrième expédition, qu'il juge dangereuse et qui le fut, en effet, il recommande Beatriz à son fils et le charge d'augmenter sa pension; enfin, arrivé presque au terme de sa vie, en 1505, il renouvelle cette recommandation en termes plus pressants.

Voilà des faits qui ne permettent pas de douter que, jusqu'à ses derniers moments, Colomb ne cessa de s'occuper de Beatriz Enriquez et de s'intéresser aussi bien à elle-même qu'aux membres de sa famille. Rien n'indique, il est vrai, qu'il continua à entretenir des relations per-

(297) *Colomb devant l'Histoire*, p. 73.

sonnelles avec elle, et il semble même qu'après s'en être éloigné il ne s'en rapprocha plus ; mais en réalité nous ne savons rien à cet égard, et peut-être pourrait-on inférer des particularités qui viennent d'être rappelées et de cette circonstance qu'il n'y a pas trace que Beatriz se soit jamais plainte de la situation qui lui était faite, qu'il continua à la voir.

Tous ces faits, cependant, ne nous éclairent pas sur la nature des torts que Colomb se reconnaissait envers Beatriz et sur la cause de sa rupture avec elle. Nous pouvons admettre avec M. Arellano que la faute qui pesait sur sa conscience, celle qui faisait qu'il se regardait comme étant un sujet de reproche pour cette femme, est de l'avoir séduite, ou tout au moins d'avoir contribué à sa déchéance morale, car sur ce point il ne semble pas qu'il puisse rester aucun doute ; mais cette explication, que justifient les faits élucidés par la critique, laisse un point essentiel dans l'obscurité. Pourquoi Colomb, qui avait conscience de la responsabilité qui pesait sur lui et qui était sincèrement religieux, n'a-t-il pas réparé sa faute en légitimant les relations qu'il entretenait, ou qu'il avait entretenues avec celle qui lui avait donné un fils?

Là est le côté mystérieux, inexplicable, de cette affaire (298).

A défaut de toute explication satisfaisante de cette difficulté, nous croyons qu'il est permis de supposer que la raison pour laquelle Colomb s'éloigna de Beatriz et ne

---

(298) M. Roselly de Lorgues fait à ce sujet une remarque très judicieuse. « Si la peine morale de Colomb avait pour cause l'illégitimité de sa liaison « avec Beatriz, quoi de plus facile que d'y remédier ? N'avait-il pas eu tout « le loisir d'y songer ? Est-ce seulement au bout de quinze ans qu'aurait « commencé le regret de sa faute ?... Il n'avait qu'à réparer son erreur, à « purifier par la sainteté du mariage ses rapports avec la mère de Fernand « et donner le rang de fils légitime au Benjamin de sa vieillesse. Ce n'est « pas le temps qui lui a manqué. » (*Satan*, p. 62.)

l'épousa pas, c'est qu'elle n'était pas de celles dont il pouvait faire sa femme. Peut-être était-elle pure lorsqu'il la connut, et peut-être lui avait-il promis le mariage ? De là les remords qu'il éprouvait, mais la conduite subséquente de Beatriz a pu être telle qu'il crut devoir se borner à pourvoir à ses besoins matériels et à se charger du fils qu'il en avait eu.

Cette supposition, si hasardée qu'elle paraisse au premier abord, trouve une certaine confirmation dans la déclaration de Colomb qu'il ne peut dire la raison de son attitude envers Beatriz, et dans le silence extraordinaire que Fernand Colomb garde au sujet de sa mère dont, comme on l'a déjà fait remarquer, il n'a jamais prononcé le nom, alors que ce nom devait naturellement figurer dans la vie de son père qu'il a écrite, dans son testament et dans son épitaphe qu'il avait préparée. Cette abstention, singulière dans l'espèce, serait condamnable si Fernand Colomb n'avait eu des raisons graves pour taire le nom de sa mère. Une autre confirmation de cette supposition se trouve dans cette parole étrange de Colomb qui, se croyant à la veille de périr, lorsqu'il revenait de sa découverte, s'écrie que « ses deux fils vont rester orphelins de « père et de mère sur une terre étrangère » (299). A ce moment Beatriz était vivante, et Colomb ne pouvait tenir ce langage que s'il considérait qu'elle n'existait plus pour lui. Si nous ajoutons à ces raisons le fait que les parents de Beatriz continuèrent à entretenir de bonnes relations avec Colomb et avec ses fils, comme s'ils n'avaient aucun grief contre lui, et que Beatriz elle-même semble n'avoir jamais rien demandé, on trouvera que la supposition avancée ici a pour elle toutes les vraisemblances.

---

(299)... *Huérfanos de padre y madre en tierra estrana.* (*Journal de Bord*, 15 fév. 1493.)

VIII. — Naissance de Fernand Colomb : 15 août 1488. Sa pierre tombale.

Quel qu'ait été le caractère véritable des relations intimes de Colomb avec Beatriz Enriquez, elles semblent avoir commencé vers la fin de l'année 1487 et eurent pour suite la naissance d'un fils, nommé Fernand, qui fut un homme très distingué et qui écrivit la vie de son père. C'est à Cordoue qu'il vit le jour à une date qui a été controversée, mais que l'on peut maintenant fixer avec certitude.

Le plus ancien témoignage que nous ayons à cet égard est celui de Colomb même. Dans sa lettre du 7 juillet 1503, lettre où il rend compte de son dernier voyage dans lequel Fernand, encore tout jeune, l'accompagna et montra beaucoup de courage, Colomb parlant des souffrances que cet enfant avait éprouvées dans ce voyage, qui fut très pénible, constate, incidemment, son âge en disant qu'il avait à peine 13 ans (300). Si Fernand n'avait que 13 ans en 1503, il était né en 1490, ce qui n'est pas possible, puisqu'il est certain qu'à sa mort il avait plus de 50 ans. Colomb, selon son habitude, exagérait ; son fils avait alors deux ans de plus que celui qu'il lui donne.

D'après Zuñiga, qui fait mourir Fernand le 11 juillet 1539, il serait né le 29 août 1487. Cet analyste dit que cela résulte de pièces originales appartenant à la cathédrale de Séville (301); mais il doit ici se tromper, car les recher-

(300) *El dolor del fijo que yo tenia allı me arrancaba el anima y mas por verle de tan nueva edad de trece años.* « Les souffrances de mon fils que j'avais avec moi déchiraient d'autant plus mon âme que je considérais son jeune âge, car il avait à peine treize ans. » (Lettre du 7 juillet 1503, in NAVARRETE, Vol. I, p. 298 ; *Rac. Col. Scritti*, Vol. II, p. 180.)

(301) *En el, a 11 de julio* [1539 ... *murio en esta ciudad* [Séville] *Don Fernando Colon, hijo del Almirante D. Christobal Colon, caballero en quien campearon grandes prendas y excelencias en armas y letras : nació en Cor-*

ches modernes ont établi que les archives de la cathédrale de Séville ne contiennent aucun document pouvant justifier cette date, que d'autres documents contredisent, d'ailleurs, bien qu'elle ait été acceptée par plusieurs auteurs, notamment par Roselly de Lorgues (302).

Si maintenant nous consultons la longue épitaphe qui se trouve sur la tombe de Fernand, dans la cathédrale de Séville, épitaphe qui a été relevée nombre de fois (303),

---

doba de doncella noble, y siendo viudo su padre el año de 1487 á 29 de agosta, como parece de papeles suyos que tiene nuestra santa iglesia. (ZUNIGA, *Anales*. Vol. III pp. 374-375.)

(302) *Christophe Colomb*, Vol. I, p. 48.

(303) Par HARRISSE (*Fernand Colomb*, pp. 65-67); par Ch. Sumner qui l'a communiquée à MAJOR *Select letters*, p. LXXI); par DURO (*Nebulosa*, p. 275.) On la trouve aussi dans le rapport au ministre de *Fomento* (*Los Restos*, p. 197), et dans le *Columbus* de THACHER (Vol. III, p. 444). Mais, comme elle n'est pas toujours donnée intégralement et que c'est un document assez curieux, on la reproduit ici sans aucune omission.

Aqui yace el Mui Magnifico S. D. Hernando Colon, el qual aplicó y gastó toda su vida y hazienda en aumento de las letras, y juntar, y perpetuar en esta ciudad todos sus libros de todas las ciencias, que en su tiempo halló y reducirlo á cuatro libros. Falleció en esta ciudad á 12 de julio de 1539 de edad de 50 anos, 9 meses, y 14 dias, fué hijo del valeroso y memorable S D. Christ. Colon, primero Almirante, que descubrió las Indias y Nuevo Mundo en vida de los Cat. R. D. Fernando y Doña Isabel de gloriosa memoria, á 11 de oct. de 1492 con tres galeras y 90 personas, y partió del puerto de Palos á descubrirlas á 3 de Agosto antes, y volvio á Castilla con victoria á 7 de maio del ano siguiente;... Y tornó despues otras dos veces á poblar lo que descubrió. Falleció en Valladolid à 20 de agosto de 1506 años. Rogad á Dios por ellos.

« Ci-gît le très magnifique seigneur Don Fernand Colomb qui appliqua et « dépensa toute sa vie et son bien au progrès des Lettres ; à réunir et con- « server dans cette ville tous les livres, relatifs à toutes les sciences, qu'il « trouva de son temps, et qui résuma le tout en quatre ouvrages. Il mourut « dans celle ville le 12 juillet 1539 à l'âge de 50 ans, 9 mois et 14 jours. « Il était fils du valeureux et mémorable seigneur Don Christophe Colomb, « premier amiral, qui découvrit les Indes et le Nouveau Monde, du temps « des Rois Catholiques Don Fernand et Doña Isabel, de glorieuse mémoire, « le 11 octobre 1492, avec trois galères et 90 personnes ; il partit du port « de Palos pour les découvrir, le 3 août précédent, et retourna en Castille, « après avoir réussi, le 7 mai de l'année suivante. Il retourna deux autres

nous voyons qu'il mourut le 12 juillet 1539 et que ce jour-là il avait 50 ans, 9 mois et 14 jours, ce qui reporte sa naissance au 28 septembre 1488. Mais cette inscription tumulaire ne date pas de l'époque, car la pierre sur laquelle on la lit aujourd'hui a remplacé l'ancienne qui s'était usée, et elle fourmille d'erreurs relatives à Colomb, qui y est représenté comme étant rentré à Palos le 7 mai, alors qu'il y arriva le 15 mai 1493, comme ayant fait trois voyages au lieu de quatre, et comme étant mort le 20 août 1506, date à laquelle il y avait trois mois que le grand navigateur était décédé ; il n'y a pas à en tenir compte.

Fernand Colomb avait préparé lui-même une inscription pour sa tombe, dont nous trouvons le texte dans son testament ; il y avait nécessairement laissé en blanc l'âge qu'il aurait au moment de sa mort ; mais une main familiale a comblé cette lacune et on voit par l'inscription, ainsi complétée, que le second fils de Colomb avait, à sa mort, 50 ans, 10 mois et 27 jours, ce qui place sa naissance au 15 août 1488 (304). Il y a deux raisons de penser que

---

« fois pour coloniser ce qu'il avait découvert. Il mourut à Valladolid le « 20 août de l'année 1506. Priez Dieu pour eux. »

Au-dessous de cette inscription espagnole, une sphère surmontée d'un compas avec la devise : *A Castilla y a Leon, Nuevo Mundo dio Colon*. De chaque côté un navire. Au-dessous, l'épitaphe en huit vers latins, préparée par Fernand Colomb, transcrite à la note 304. La pierre tumulaire mesure douze pieds de long sur six de large. Aux quatre angles elle porte les mots *Autores, Epitome, Scientiæ, Materiæ*.

(304) AQUI YACE DON FERNANDO COLON HIJO
DE D. XVAL. COLON, 1er ALM^{to} QUE DES-
CUBRIO LAS INDIAS, QUE SIENDO DE EDAD DE 50 A^{s} I 10 M^{s} I 27
D^{s} I HAVIENDO TRABAJADO LO QUE PUDO POR EL AUM^{to}
DE LETRAS FALLECIÓ EN 12 D^{s} DEL M^{s} DE JUL^{o} DE
1539 A 33 A^{s} DESP^{s} DEL FALLEC^{to} DE SU PADRE
ROGAD A DIOS POR ELLOS.

(*Testamento de D. Hernando Colon*, in *Col. de Doc. ined.*, Vol. XVI, Madrid, 1850, p. 428.)

On devait placer ensuite des armoiries, et dessous celles-ci, les 8 vers suivants composés par Fernand lui-même.

cette date est la bonne. La première, c'est que l'exécuteur testamentaire de Fernand, Marcos Felipe, a déclaré, dans un document authentique, qu'il résulte de mémoires de Fernand même qu'il est né à Cordoue le 15 août, jour de l'Ascension de l'année 1488. Il est vrai que le même Marcos Felipe, qui nous donne ce renseignement, dit que Fernand Colomb « quand il mourut le 12 juillet de l'année 1539 avait ce jour-là 50 ans 10 mois et 21 jours » (305), ce qui reporterait sa naissance au 21 août au lieu du 15 ; mais il est évident que Felipe s'est trompé dans son calcul puisque, d'après sa propre déclaration, il est parti de la date du 15 août 1488, « jour de l'Assumption » (306).

L'autre raison de s'en tenir à la date du 15 août 1488, c'est qu'un ancien archiviste de la cathédrale et de la Bibliothèque Colombine, Juan de Loisa, nous a conservé une copie de la première inscription que portait la pierre tumulaire de Fernand Colomb et que l'on y trouve les mêmes chiffres que ceux donnés par Felipe : 50 années, 10 mois et 27 jours (307).

ASPICE QUID PRODEST TOTUM SUDASSE PER ORBEM
ATQUE ORBEM PATRIS TER PERAGRASSE NOVUM :
QUID PLACIDI BŒTIS RIPAM FINXISSE DECORAM
DIVITIAS, GENIUM POSTHABUISSE MEUM.
UT TIBI CASTALII RESERAREM NUMINA FONTIS
OFFERREMQUE SIMUL QUAS PTOLEMEUS OPES,
SI TENUI SALTEM TRANSCURRENS MURMURE SAXUM
NEC PATRI SALVE, NEC MIHI DICIS AVE ?

Ces vers sont la seule partie de l'épitaphe rédigée par F. Colomb que porte aujourd'hui sa pierre tombale.

(305) *Digo y declaro que porque el señor D. Hernando Colon fallecio de esta vida presente, sábado entre los doce y la una del dia doce dias del mes de Julio de este año 1539 años, y el tal dia el habia 50 años 10 meses y 21 dias.* (*Declaraciones... Op. cit.*, p. 462.)

(306) *Porque por memorias suyas fidedignas parece que nacio en Córdoba á 15 dias del mes de Agosto, dia de la Asuncion de nuestra Señora año 1488.* (*Declaraciones*, de Marcos Felipe. *Doc.* ined.. Vol. XVI, p. 462.)

(307) *Fallecio en esta ciudad a XII de Julio de MDXXXIX años, de edad de*

Fernand Colomb a fait peu parler de lui, autrement que comme bibliophile. C'était un homme instruit, un lettré surtout, et un habile qui sut se bien faire venir des rois, dont il obtint des sinécures grassement payées. Il était de beaucoup supérieur à son frère Diego, qui se laissait guider par lui et, à la mort de celui-ci, c'est grâce à son adroite, active et persistante intervention que Marie de Tolède, qui était, d'ailleurs, une femme de caractère, obtint que le grand héritage du Découvreur ne fût pas entièrement dévoré par le fisc et par la couronne. Il avait des revenus considérables, qui lui venaient plutôt de la munificence royale que de l'héritage paternel (308). Contrairement à ce qu'on a dit et répété, il n'était pas prêtre et ne se destina jamais à l'Église (309). Outre la vie de son père, on lui doit plusieurs mémoires de cosmographie et divers catalogues de sa bibliothèque (310).

Laños e X meses y XXVII dias. (*Los Restos*, p. 195, d'après un manuscrit de Loisa.)

(308) Son père lui avait laissé une rente de un million et demi de maravédis (testament du 19 mai 1506) ; mais il est probable qu'il ne la toucha ni entièrement, ni régulièrement. Le plus clair de son revenu lui venait de 400 esclaves indiens que le roi lui avait donnés et qui travaillaient aux mines (Herrera, Dec. I, Liv. X, ch. XVI) ; d'une pension à vie de 225.000 maravédis, à titre de secours pour son entretien et pour l'entretien de sa bibliothèque, et d'un traitement, fixé d'abord à 200.000, puis élevé à 400.000 maravédis pour la charge qu'il remplissait à la Cour. (Voyez Duro, *Nebulosa*, note n° 167, pp. 274 et sq.)

(309) Nous n'avons pu remonter à la source de cette erreur que Spotorno, Humboldt, Roselly de Lorgues et d'autres ont accréditée. Le plus ancien auteur où elle se trouve, à notre connaissance, est Charlevoix. (*Histoire de Saint-Domingue*, Vol. I, p. 262.)

(310) Pour de plus amples renseignements sur les quelques écrits de Fernand Colomb et sur sa fameuse bibliothèque, voyez le *Fernand Colomb* de M. Harrisse, dont la meilleure partie a été reproduite dans son *Christophe Colomb*, Vol. II, ch. XV. Voyez aussi le ch. 102 du *Colombus* de M. Thacher, Vol. III, p. 422 et sq. L'un des catalogues que F. Colomb avait commencé de sa vaste bibliothèque, le *Registrum*, contenant 4231 numéros, a été publié en fac-similé par l'éminent bibliophile américain, M. Archer M. Huntington, le fondateur de la Société hispanique de New-York, auquel les Lettres et les

Résumé et conclusions

Tout ce qui précède montre à quoi se réduisent les raisons qui, nous assure-t-on, obligent à regarder Fernand Colomb comme le fils légitime de l'amiral, raisons dont la mauvaise foi seule, affirme-t-on, aussi, méconnaîtrait la valeur. En réalité ceux qui soutiennent cette thèse se méprennent sur la portée des textes qu'ils invoquent ou les dénaturent à dessein. Les uns les citent incorrectement, et leur font dire ce qu'ils ne disent pas; d'autres passent sous silence ceux qui les gènent (311), ou avancent imperturbablement des faits notoirement controuvés (312) ; le plus souvent on procède par affirmations dénuées de toute preuve (313) et par l'accusation de mauvaise foi ou

---

Études hispaniques doivent tant de reconnaissance. Fernand Colomb avait résumé en quatre volumes, sous la forme de dictionnaire, les matières que contenait sa bibliothèque. Ce sont les quatre volumes dont il parle dans son épitaphe espagnole.

Le bibliothécaire de la Colombine, D. Servando Arboli y Faraudo, a fait commencer la publication d'un catalogue de la *Colombine* avec des notes bibliographiques par Simon de La Rosa y Lopez, son premier assistant, dont trois volumes seulement ont paru.

(311) Dondero, qui consacre 200 pages de son livre fameux : *L'onesta di Cristoforo Colombo* à la démonstration que Oviedo et Herrera n'ont pas entendu dire que Beatriz n'était pas la femme de Colomb, passe entièrement sous silence Las Casas qui affirme catégoriquement que Fernand était un enfant naturel, et le comte Roselly, qui avait écrit quatre ouvrages sur la question sans paraître connaître l'existence de ce témoin dangereux, ne s'est décidé à le mentionner que tout à fait en dernier lieu.

(312) « Il n'est pas un seul des écrivains espagnols antérieurs au siècle actuel « qui doute de la légitimité du second fils de Colomb ». (Roselly, *Satan*, p. 134.) « L'assertion que l'union de Beatriz Enriquez avec Colomb était illé- « gitime, est postérieure au temps du héros. » (Dondero, *L'Onesta*, p. 6.)

(313) « Colomb avait épousé en secondes noces Beatriz Enriquez de Cordoue. » (Bossi. *Hist. de Ch. Colomb*, p. 16.) « Nous affirmons que Doña Bea- « triz Enriquez, de Cordoue, était, devant l'Église, l'épouse de Christophe « Colomb, Génois. » (Roselly de Lorgues, *Chris. Colomb*. Vol. I, p. 44.)

d'ineptie (314). Ces procédés de discussion, qui peuvent faire illusion pendant un temps, finissent toujours par perdre leur efficacité et par laisser le lecteur en présence des véritables termes de la question à résoudre. Dans le cas présent les faits qu'on a cherché à dissimuler ou qu'on s'est efforcé de dénaturer se précisent de la manière suivante :

Colomb, qui mentionne deux fois Beatriz Enriquez, et qui le fait avec sollicitude, ne l'appelle pas sa femme ; il la désigne simplement comme étant la mère de son second fils, alors qu'il appelle la mère de son autre fils sa femme.

Diego, qui nomme aussi deux fois Beatriz, ne lui donne pas le titre de Doña qui lui appartenait légitimement, si elle avait été la femme de Colomb.

Colomb, dans l'acte constitutif de son majorat, où il dispose de ses titres et de ses biens, ne stipule rien en faveur de celle qui serait sa femme et qui, en cette qualité, aurait eu droit au titre de vice-reine.

Cette femme elle-même, qui décline ses noms et qualités dans un acte souscrit dix ans après la mort de Colomb, ne se donne pas pour sa veuve et ne fait aucune allusion au grand homme qui aurait été son époux.

Colomb, qui se voyait au moment de périr, lors de son voyage de retour en 1493, remarque avec douleur que ses deux enfants vont rester orphelins, alors qu'ils étaient l'un et l'autre auprès de celle dans laquelle on veut voir sa femme.

Diego Colomb, qui prend des dispositions pour faire transporter à Española les cendres de ses parents et pour

---

(314) L'assertion que Beatriz Enriquez n'était que la maîtresse de Colomb « est une calomnie sortie de l'officine du protestantisme », dit l'abbé Lyons (*Hist. de Colomb*, p. 31) ; c'est « une invention fabriquée de toute pièce », écrit le postulateur, « une absurdité », ajoute son continuateur, M. Macé de Roselys, dans l'avant-propos des *Calomniateurs*.

y élever dans cette île un tombeau de famille, ne met pas Beatriz au nombre de ceux qui pourront y être inhumés.

Fernand Colomb, qui s'étend sur les origines de sa famille et qui raconte au long le mariage de son père avec Felipa, ne souffle mot de celui qu'il aurait contracté avec celle qui était sa mère.

Le même Fernand, qui rédige, avant sa mort, une longue inscription funéraire destinée à sa tombe, y nomme son père mais non sa mère, dont le nom d'ailleurs n'a jamais figuré dans aucun de ses écrits.

Tous ces faits, auxquels on doit ajouter celui que Beatriz Enriquez ne figure à aucun titre dans aucune des circonstances de la vie publique de Colomb, à laquelle elle paraît être restée complètement étrangère, conduisent forcément à cette conclusion que, si cette femme avait été celle de l'amiral de l'Océan, vice-roi des Indes, ni lui ni son fils aîné n'auraient parlé d'elle comme ils l'ont fait, que celui dont elle était la mère n'aurait pas évité de la nommer, et qu'elle-même n'aurait pas manqué de prendre le nom et le titre qui lui appartenaient lorsqu'elle fut appelée à passer un acte authentique.

Cette conclusion, si logiquement déduite de faits dûment constatés, trouve sa confirmation dans le témoignage direct ou indirect de tous les contemporains qui se sont occupés de Colomb; dans celui de Las Casas, dont toutes les sympathies étaient acquises au grand navigateur et qui était l'ami de sa famille; dans celui d'Oviedo, qu'il est absurde de placer parmi les détracteurs de Colomb dont il a fait le plus grand éloge; dans celui des autres écrivains du temps, qui ont connu le mariage de Colomb avec Felipa, mais qui ont complètement ignoré celui qu'il aurait contracté avec Beatriz Enriquez.

Aucune argumentation, quelque ingénieuse et subtile qu'elle soit, ne peut détruire la portée de ces faits et conduire à d'autre résultat que celui qui a été constaté.

En résumé les conclusions qu'impose l'examen qui précède doivent se formuler ainsi :

C'est à Cordoue, en 1487, que Colomb fit la connaissance de Beatriz Enriquez de Arana, dont il eut un fils, né le 15 août 1488.

Elle était jeune, mais ni riche ni noble; elle était Arana par sa mère, Torquemada par son père. Ni les Colomb, n les auteurs du XVIe siècle ne la considèrent comme ayant été la femme du grand navigateur.

C'est l'idée moderne que Colomb avait été un saint, qu'il fallait béatifier, qui donna naissance à la thèse qu'il n'avait pu entretenir avec aucune femme des relations illicites.

Colomb n'a jamais abandonné Beatriz ; il s'est toujours occupé d'elle et des siens.

Les torts qu'il se reconnaissait envers elle et sur lesquels il se croit obligé de garder le silence, sont donc d'une nature spéciale. A défaut d'autre indication, on peut supposer qu'il se reprochait de l'avoir séduite.

Le fait qu'il n'a pas réparé cette faute par le mariage, alors qu'il était sincèrement religieux, autorise le soupçon que Beatriz Enriquez n'était pas, ou avait cessé d'être de celles dont il pouvait faire sa femme.

Le silence obstiné de Fernand Colomb sur sa mère ; le fait que celle-ci, qui vivait encore dix ans après Colomb, n'a jamais prétendu à rien, et cet autre fait que sa famille vécut toujours en bonne intelligence avec les Colomb, confirment cette supposition.

CHAPITRE CINQUIÈME

LES RAPPORTS DE COLOMB AVEC LE ROI JOÃO EN 1488 ET LE VOYAGE QU'IL AURAIT FAIT A LISBONNE A CETTE ÉPOQUE

SOURCES D'INFORMATION

Tout ce que nous savons des relations que Colomb aurait eues, après son établissement en Espagne, avec le roi João de Portugal nous vient du texte même de la lettre que ce monarque lui aurait écrite.

Ni Fernand Colomb, ni Las Casas, ni Colomb lui-même ne font aucune allusion à ces rapports sur lesquels tous les auteurs du temps gardent le silence et que ne mentionne aucun document. Au premier abord, il semble que la lettre du roi devrait suffire pour établir l'existence de ces rapports ; mais l'authenticité de cette pièce a été contestée et, à défaut d'autre indication, on a dû chercher dans la pièce même des motifs pour admettre ou pour rejeter le fait.

Jusqu'à présent on n'avait pu juger cette importante pièce que sur une transcription défectueuse; nous en avons obtenu un fac-similé qui a été soumis à des experts et à des lettrés ayant toute compétence pour se prononcer en pareille matière et nous donnons les lettres qu'ils ont bien voulu nous écrire à ce sujet. Le lecteur y trouvera les raisons qui ont donné lieu de croire que cette pièce était apocryphe et celles qui militent en faveur de son authenticité, maintenant que nous en avons un fac-similé authentique.

1. Lettre du roi de Portugal João II à Colomb. Avis, 20 mars 1488.

Navarrete, Vol. II, nº III, p. 5, d'après l'original, dit-il, appartenant aux Archives de Veragua.

Cette pièce a été reproduite maintes fois depuis; mais toujours d'après Navarrete. A notre connaissance, il est le seul qui ait vu ou qui ait cru voir l'original. Quelques-unes de ces reproductions offrent cependant des différences; mais elles ne proviennent pas d'un autre texte: ce sont des corrections qu'on a cru devoir apporter au seul texte connu. Parmi les reproductions de ce genre il faut noter celle donnée par Varnhagen (*La Verdadera Guanahani*). « Nous donnons cette lettre, dit-il textuellement — « *textualmente* — parce qu'elle a été reproduite avec beaucoup « de fautes par Navarrete, peu familier avec la langue dans la- « quelle elle est écrite » (p. XIII). Ce qui veut dire qu'il a corrigé les fautes de portugais et supprimé les accents en trop que porte la copie de Navarrete.

Les éditeurs de la *Coleccion de Documentos ineditos de Indias*, ont fait de même en 1853 (Vol. XIX, p. 459), ainsi que M. Teixeira de Aragão qui, cependant, doutait de l'authenticité de la pièce. *Breve noticia*, in *Centenario*, etc. Lisbonne, 1892.

2. **Fac-similé de la Lettre.** — Fac-similé obtenu pour l'auteur de l'obligeance de M. le duc de Veragua.

3. **Transcription du texte authentique.**

4. **Lettres à l'auteur** de MM. de Brito Rebello, Gonçalvez Viana, D. Jose Pessanha et Paz y Melia sur l'authenticité de la lettre.

5. **La note 23 à l'Imago Mundi.**

I. — La Lettre de João II à Colomb l'invitant à se rendre en Portugal (mars 1488).

C'est à l'époque où Beatriz Enriquez était enceinte des œuvres de Colomb que notre Génois est supposé avoir fait un voyage à Lisbonne, après être entré de nouveau en rapport avec le roi João II. Cette supposition, qui a été accueil-

lie par les principaux biographes modernes de Colomb (315), est basée sur une sorte de sauf-conduit, en date du 20 mars 1488, que le roi de Portugal adressa à Colomb, pour répondre à une lettre que celui-ci aurait écrite à ce monarque, mais dont il n'existe d'autre trace que cette réponse même.

Il résulte de cette réponse que, vers la fin de l'année 1487, ou au commencement de l'année suivante, Colomb aurait sollicité l'autorisation de passer en Portugal et aurait, à cette occasion, protesté de ses bonnes intentions, ainsi que de ses sentiments de dévouement pour le roi João, qui accueillit ces avances avec empressement. Il accorde l'autorisation demandée dans les termes les plus larges ; il fait l'éloge du savoir de Colomb, qui pourrait lui être nécessaire, et non seulement l'engage à se rendre immédiatement en Portugal, mais lui dit qu'il lui sera reconnaissant de le faire et qu'il tiendra cela pour un grand service (316).

Bien qu'en raison de ses termes affectueux, pressants

---

(315) Harrisse, Tarducci, d'Avezac, Markham, Asensio, Lazzaroni, Young, Thacher.

(316) En voici une traduction littérale. Pour le texte portugais voyez ci-après, page 677.

« *Christophe Colomb.* Nous Dom Joham, par la grâce de Dieu, roi de Portugal et des Algarves en deçà et au delà de la mer d'Afrique, Seigneur de « Guinée, vous envoyons nos meilleurs compliments. Nous avons vu la lettre que vous nous avez écrite et nous vous remercions beaucoup pour la « bonne volonté et l'affection dont elle témoigne pour notre service. Quant « à votre venue ici, certes, aussi bien pour ce que vous indiquez que « pour d'autres motifs pour lesquels votre industrie et votre bon talent nous « seront nécessaires, nous désirons et il nous plaira beaucoup que vous veniez ; pour tout ce qui vous touche on fera le nécessaire pour vous contenter. Et comme vous pourriez avoir quelque crainte de notre justice, en « raison de certaines choses auxquelles vous êtes obligé, par la présente lettre nous vous garantissons que pour votre venue, votre séjour et votre retour, vous ne serez arrêté, retenu, accusé, cité ni poursuivi pour aucune « cause, soit civile soit criminelle, de quelque nature qu'elle soit. Et par la « même lettre nous ordonnons à tous nos tribunaux qu'ils se conforment à « cela. En conséquence nous vous prions et vous recommandons de venir « immédiatement et n'ayez aucune crainte à ce sujet. Nous vous en serons

même, et des conditions particulières dans lesquelles Colomb avait quitté le Portugal, cette lettre parût, ce qu'elle est en réalité, fort extraordinaire, la plupart des auteurs n'ont vu aucune objection à admettre les faits qu'elle suppose, à savoir que Colomb avait fait une démarche auprès du roi João pour rentrer en faveur auprès de lui, que ce monarque avait accueilli cette démarche avec empressement et qu'elle avait été suivie d'un voyage à Lisbonne du futur amiral.

La pièce dont ces faits sont exactement déduits provenant des archives mêmes de la famille de Colomb, où un érudit, réputé consciencieux et compétent, l'avait relevée sur l'original, on devait la tenir pour scrupuleusement correcte, et c'est ainsi que la considérèrent la plupart des auteurs. Cependant, deux érudits portugais, Lucien Cordeiro et Teixeira de Aragão, tous deux bien qualifiés pour exprimer une opinion en pareille matière, en ont jugé autrement. Le premier, dans une lettre adressée au Congrès des Américanistes de 1875 (317), le second dans l'un des mémoires du volume publié à l'occasion du quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique (318), ont émis des doutes sur l'authenticité de ce document, qui obligent à le soumettre à un sérieux examen critique.

« reconnaissant et tiendrons cela pour un grand service. Écrit à Avis le « 20 mars 1488.

« LE ROY. »

Au dos : *A Christophe Colomb, notre ami spécial, à Séville.*

(317) *De la part prise par les Portugais dans la découverte de l'Amérique.* Lisbonne et Paris, 1876, 8°.

(318) *Breve noticia sobre o descobrimento da America...* Lisbonne, 1892, in-fol.

II. — Fernand Colomb et Las Casas n'ont connu ni la lettre du roi, ni le retour de Colomb au Portugal.

Tout d'abord, il faut constater que l'existence d'une correspondance entre le roi João et Colomb, après l'établissement de celui-ci en Castille, est restée complètement inconnue à son fils même et à son historiographe Las Casas, qui eurent accès, cependant, à tous les papiers du Découvreur et qui écrivirent une histoire circonstanciée de sa vie d'après ces pièces mêmes.

Le fait que ces deux premiers biographes de Colomb n'ont mentionné ni la lettre du roi João, ni celle de Colomb n'est pas, cependant, une preuve concluante qu'ils n'ont pas connu ces pièces, et on peut admettre, à la rigueur, qu'ils les ont passées sous silence, comme bien d'autres documents qu'ils ont dû connaître et dont ils n'ont pas parlé. Mais il n'en est pas de même du voyage que Colomb aurait fait à Lisbonne à cette époque. Un pareil voyage, entrepris dans les conditions que la lettre fait supposer, n'a pu être ignoré des deux auteurs qui se sont attachés à nous faire connaître les démarches de Colomb et ses instances auprès des différentes puissances qu'il a entretenues de son projet, avant qu'il ne fût définitivement accepté par l'Espagne.

Leur silence sur ce point n'est pas, d'ailleurs, la seule raison que nous fournit leur récit de mettre le fait en doute. Tout ce qu'ils rapportent des négociations de Colomb avec le Portugal, tout ce qu'ils nous disent du ressentiment que lui avait inspiré la conduite du roi et de ses conseillers à son égard, est contraire à la supposition qu'il a pu renouer, quelques années plus tard, des relations amicales avec ce monarque. Ainsi, Fernand Colomb, après avoir raconté la supercherie par laquelle on avait cherché à surprendre le secret de son père, nous dit que, par ce

procédé, Lisbonne et les Portugais lui devinrent odieux (319) et, plus loin, parlant de l'intention de Colomb d'aller chercher fortune ailleurs qu'en Espagne, où ses démarches demeuraient sans résultat, il nous dit que sa résolution était prise de ne pas retourner au Portugal (320).

Le témoignage de Las Casas est tout aussi net sur ce point. Il avait d'abord admis que Colomb pouvait avoir fait partie de la grande expédition de Barthélemy Diaz, ce qui suppose sa présence à Lisbonne lors du retour de ce dernier en décembre 1487-1488; mais on a vu qu'il est revenu très explicitement sur cette opinion (321). N'est-il pas clair, dès lors, que, si Colomb était retourné à Lisbonne à l'époque indiquée, soit sur l'invitation du roi, soit de sa propre initiative, Las Casas aurait mentionné le fait?

On est donc fondé à dire que le témoignage des deux biographes originaux de Colomb contredit implicitement l'existence, en 1488, d'une correspondance entre le roi João et Colomb, ainsi que l'inférence qu'on pourrait en tirer, si elle a réellement existé, que le futur amiral s'est rendu alors à Lisbonne.

---

(319) *Prese tanto odio a quella città, e natione, che deliberò di andarsene in Castiglia* (*Historie*, ch. XI, fol. 31, recto).

(320) *Percioche in Portogallo s'era già risoluto di non voler tornare* (*Ibid.*, ch. XIII, fol 36, recto). Fernand Colomb ajoute : *ancora che il Re glie ne havesse scritto, come se dirà*: Bien que le roi lui eût écrit à ce sujet, comme il sera dit *Ibid.*, *Loc. cit.*). Il y a toute apparence que l'auteur des *Historie* fait ici allusion, non à la lettre du 20 mars, qu'il n'a jamais citée, mais à celles dont parle son père quand, à deux reprises différentes, celui-ci se vante d'avoir décliné les offres du Portugal (Fragment de lettre de Colomb, donnée par F. C., fol. 35, recto, et lettre citée par Las Casas). Voyez, ci-dessus, IIe Étude, sources, N° 3.

(321) Las Casas, chap. 27 et 29. Vol. I, pp. 213-214 et 226-227. Et ci-dessus, chap. III.

III. — Improbabilité d'un voyage de Colomb à Lisbonne à l'époque indiquée : 1488-1489.

La date à laquelle on doit nécessairement placer le voyage que Colomb aurait fait au Portugal à cette occasion motive une autre objection.

La lettre du roi est datée du 20 mars 1488. A cette époque les communications postales n'étaient ni régulières ni fréquentes, et on doit admettre que la lettre n'arriva à Colomb qu'à la fin de mai (322). Or, moins de deux mois et demi plus tard, le 16 juin 1488, nous voyons Colomb recevoir une gratification des Rois Catholiques et, juste deux mois après, le 15 août, il lui naît un fils. Nous le perdons alors de vue jusqu'au 12 mai 1489, date à laquelle nous le retrouvons en relations directes avec la cour (323).

Il est évident que si Colomb s'est rendu au Portugal après avoir reçu le sauf-conduit du roi João, ce ne peut être que dans la période de neuf mois comprise entre les deux dernières dates qui viennent d'être mentionnées : 15 août 1488 et 12 mai 1489. C'est l'opinion à laquelle M. Harrisse s'est arrêté (324), et, si la lettre du roi est authentique, le fait est possible, puisque, dans ces neuf mois, il n'y a aucune preuve de la présence de Colomb en Castille. Il n'y a, cependant, aucune probabilité à cela, car si, en réalité, aucun document ne montre que Colomb

---

(322) Navarrete, *Viages*, Vol. III, observation V, p. 598.

(323) Voyez le chapitre précédent, paragraphe I, et ci-après.

(324) « Après les couches de Beatriz Enriquez, qui eurent lieu le 15 août « 1488, Colomb, profitant de la permission du roi Jean II de Portugal, se « rendit dans ce pays. L'année suivante, il est de retour en Espagne, car le « 12 mai 1489 on l'appelle à Cordoue. » (*Christophe Colomb*, Vol. I, p. 355.) Cette manière de voir, que suggèrent si naturellement les faits, est celle de la plupart des auteurs qui croient au retour de Colomb à Lisbonne. Cependant Lollis place ce voyage avant juin 1488 (*Cristoforo Colombo*, p. 98, 99), et Thacher l'avance jusqu'à la fin de l'année (*Columbus*, Vol. III, p. 484).

était alors en Espagne, tout fait supposer qu'il y était. Les Rois Catholiques ne lui avaient point encore donné une réponse définitive, qu'il attendait d'un moment à l'autre et qu'il ne cessait de solliciter. Dans ces conditions, il n'était pas de son intérêt de s'absenter et, en fait, Las Casas, qui raconte toutes ses démarches à la cour de 1486 à 1490, parle comme s'il ne l'avait pas quittée pendant cette période (325). L'ordre qui lui fut donné le 12 mai montre, d'ailleurs, qu'à cette date il était toujours lié aux Rois Catholiques.

Nous pensons donc que, bien qu'il soit impossible de trouver l'emploi du temps de Colomb pendant cette période obscure de sa vie, il n'y a aucune raison de penser qu'il se soit éloigné d'Espagne au moment même où il attendait le résultat de ses longues démarches et où il pouvait croire qu'il ne tarderait pas à être fixé (326).

IV. — Insuffisance des raisons qui auraient motivé le passage de Colomb à Lisbonne.

En raison de la proximité du Portugal de l'Espagne, Colomb pouvait, cependant, s'éloigner momentanément de la cour, à l'époque indiquée, sans grand inconvénient pour lui, et, si l'on admet avec Fiske et Markham (327) que son

---

(325) Voyez toute la fin du chapitre XXIX du livre 1er de Las Casas, notamment pages 231 et 234, Vol. I.

(326) Cette manière de voir est celle des auteurs suivants qui, tout en admettant que João II invita Colomb à passer en Portugal, ne croient pas que l'invitation fut acceptée : Muñoz, Washington Irving, La Torre y Velez, Desimoni, Roselly de Lorgues, Ferré, Sanguineti.

(327) Pour Fiske, Barthélemy avait accompagné Diaz dans son voyage de découverte au cap de Bonne-Espérance. A son retour Colomb voulut aller le voir et c'est dans ce but qu'il demanda au roi João un sauf-conduit (*Discovery of America*, Vol. I, pp. 403-404). Markham pense exactement de même. Autrement, nous dit-il, la demande d'un sauf-conduit par Colomb serait inexplicable. (*Life of Columbus*, p. 51 et 52.)

objet était simplement de voir son frère Barthélemy, il n'y a aucune objection à élever contre le voyage en question. Mais alors il faut aussi admettre que Colomb ignorait que son frère, qu'il avait lui-même envoyé en Angleterre, n'était pas à Lisbonne à l'époque où il aurait pu s'y rendre, après avoir reçu le sauf-conduit du roi. Nous avons, en effet, la preuve que, dès le mois de février 1488, Barthélemy était en rapports avec le roi Henry VII et qu'il ne quitta l'Angleterre que pour passer en France (328). Ce n'est donc pas dans ce but que Colomb se serait rendu à Lisbonne.

Selon M. Harrisse, ce serait pour régler la succession de sa femme Felipa, qui venait de mourir, que Colomb aurait sollicité l'autorisation de rentrer en Portugal (329). Cette supposition, qu'on s'étonne de trouver sous la plume d'un critique aussi judicieux, est tout aussi mal fondée que l'autre. En 1488, il y avait quatre ans, au moins, que Felipa était morte ; nous avons à cet égard deux témoignages formels et précis que rien ne peut ébranler : celui du fils même de Colomb et celui de Las Casas (330).

Un autre biographe moderne de Colomb, Asensio, ne met pas en doute le voyage de Lisbonne en 1488 ; mais il avoue qu'on ne distingue pas le motif qui dicta cette démarche au grand Génois, et qu'on ignore s'il fut poussé à cela par des affaires personnelles, ou par l'intention de

---

(328) Voyez IIe Étude, ch. IV.

(329) M. Harrisse, il est vrai, avance cette opinion d'une manière dubitative. Le voyage de Colomb à Lisbonne, nous dit-il, « ne pourrait-il pas être « motivé par la mort supposée récente de Philippa et la nécessité de régler « sa succession dans l'intérêt de son fils Diego » ? (*Christophe Colomb*, Vol. II, p. 356 note. Voyez le *Christopher Columbus and the Bank of Saint-George*, du même, p. 95, note 69.)

(330) Sur la mort de Felipa, voyez la IIe Étude, ch. I. La supposition de M. Harrisse est basée sur la fameuse lettre où Colomb se vante aux Rois Catholiques d'avoir abandonné femme et enfants pour venir se mettre à leur service, lettre dont toutes les particularités sont controuvées. Voyez sur cette lettre le chapitre ci-dessus indiqué et l'Étude II, sources n° 1.

se mettre au courant des dernières découvertes des Portugais, ou peut-être encore pour tâcher de rentrer en grâce auprès du roi João à qui il pourrait avoir à s'adresser (331).

Cette dernière raison, que donnent aussi Lollis et Lazzaroni, pourrait seule expliquer le retour de Colomb à Lisbonne, s'il y avait réellement quelque motif sérieux de croire qu'il s'est absenté d'Espagne après avoir été présenté aux Rois Catholiques et leur avoir soumis son projet. Ce que nous disent l'auteur des *Historie* et Las Casas des ressentiments que Colomb nourrissait contre le roi João est contraire, certainement, à cette hypothèse; mais, si la lettre du 20 mars 1488 est authentique, il faut bien admettre que, malgré sa répugnance à s'adresser de nouveau au roi João, et malgré ses propres déclarations qu'il était alors au service de l'Espagne, Colomb ait cherché, en dessous, à se ménager les moyens de renouer avec le Portugal, s'il n'obtenait pas satisfaction des Rois Catholiques. Ce que nous savons du caractère de notre Génois n'est pas contraire à cette supposition. Il ne suit pas de là, cependant, qu'il se rendit à Lisbonne en 1488.

V. — La note à l'Imago Mundi qui indiquerait la présence de Colomb à Lisbonne en 1488.

Nous avons dit à un chapitre précédent qu'on a cru trouver une preuve de la présence de Colomb à Lisbonne en 1488 dans une note à l'*Imago Mundi*, qu'on lui attribue, où il est dit que celui qui l'a faite était présent lors de

---

(331) « Ce qu'on ne peut mettre en doute, c'est que l'initiative vint de Co-« lomb; c'est qu'il écrivit à João II pour lui faire connaître son dessein et « son intention de passer de Séville à Lisbonne, bien que l'objet qu'il se « proposait dans ce voyage nous soit caché. » Asensio, *Cristobal Colon*, Vol. I, p. 134.

l'arrivée de Diaz en décembre 1488. Si cette note était réellement de Colomb, il y aurait là un motif de croire que c'est bien, comme le pensent Fiske et Markham, pour voir son frère Barthélemy, qui est supposé avoir accompagné Diaz et être revenu avec lui, que Colomb aurait obtenu du roi João le sauf-conduit que donne la lettre de ce monarque. Effectivement, la lettre étant du 20 mars 1488 et Diaz — d'après la note — étant rentré à Lisbonne en décembre 1488, il semble qu'on puisse voir là une circonstance indiquant que Colomb a profité de l'autorisation qui lui avait été accordée.

Mais ce raisonnement n'est logique qu'en apparence, car il repose sur deux hypothèses : l'une que la note en question est de la main de Colomb, l'autre que c'est bien en décembre de l'année 1488 que Diaz rentra à Lisbonne.

Dans l'étude précédente, consacrée spécialement à Barthélemy Colomb, nous avons examiné cette question sous toutes ses faces et nous avons montré que ces hypothèses sont inacceptables. Il suffit donc de rappeler ici, qu'en ce qui concerne l'écriture de la note à l'*Imago Mundi*, la seule raison que l'on ait de dire que c'est celle de Colomb est sa ressemblance avec l'écriture de pièces que nous savons être du grand navigateur, raison qui s'efface complètement devant la constatation que l'écriture des deux frères était à peu près la même et devant l'affirmation explicite de Las Casas, qui avait sous les yeux un grand nombre de leurs écrits, que cette note est de Barthélemy et qu'elle ne concerne en rien Colomb.

Pour ce qui est de la date de l'arrivée de Diaz à Lisbonne, nous avons aussi démontré que l'année commençait alors à la Nativité, le 25 décembre, et que la date de décembre 1488, donnée par la note, correspond à décembre 1487, selon notre manière de compter, qui est la date donnée par Barros, lequel écrivait à une époque postérieure. Il suit de là que, si la note était de Colomb, il l'aurait écrite

trois mois avant d'avoir le sauf-conduit du 20 mars 1488 (332).

On ne saurait donc tirer de la note à l'*Imago Mundi* aucune inférence relative au voyage que Colomb aurait fait à Lisbonne en 1488, ainsi qu'à l'authenticité de la lettre attribuée à João II (333).

VI. — Colomb peut avoir correspondu avec le roi João, mais il n'est pas retourné en Portugal.

En réalité, on ne peut logiquement assigner aucun autre objet au voyage que Colomb aurait fait au Portugal à cette époque, que celui de reprendre ses négociations avec le roi João. La teneur de la lettre de ce monarque montre clairement que c'était là l'objet en vue.

Ce fait suppose, il est vrai, que Colomb cherchait en secret à renouer avec le Portugal, pendant qu'il négociait ostensiblement avec les Rois Catholiques, au service desquels il était entré et auxquels il n'hésitait pas à écrire que c'était à eux seuls qu'il réservait son entreprise. Mais la supposition n'est pas inadmissible. Colomb était capable de duplicité et, pour notre part, nous n'avons aucun doute que c'est ce qu'il a fait dans cette circonstance.

M. de Lollis va plus loin que nous dans cette manière de voir. Il croit que « pendant tout le temps que Colomb « séjourna en Castille et même jusqu'au jour où la capitu-

---

(332) Sur tous ces points voyez la IIe ÉTUDE, chap. III.

(333) On a aussi voulu voir une allusion au voyage supposé de Colomb à Lisbonne dans la déposition de Juan de Moreno qui déclare, en 1515, qu'il avait entendu dire que l'amiral était allé en Portugal et que n'ayant pu y réussir il passa en Espagne. (Déposition faite à Cuba le 15 février 1515. *Apud*, FERRÉ, p. 109.)

Les termes mêmes dans lesquels ce propos est rapporté montrent qu'il s'agissait du séjour et des démarches que Colomb fit en Portugal avant de se rendre en Espagne.

« lation de Santa-Fé fut signée, il continua à traiter, plus ou « moins ouvertement et à des intervalles plus ou moins « éloignés, avec le roi de Portugal (334). » Pour lui, Colomb retourna plusieurs fois à Lisbonne. Il y était en décembre 1487; ayant appris à Cordoue le retour de Diaz, il n'aurait pas hésité à partir précipitamment pour le Portugal afin d'obtenir de l'heureux découvreur du cap de Bonne-Espérance des détails sur son expédition qui avait le même objet que celle que lui-même méditait. A Lisbonne il serait resté peu de temps; peut-être même y était-il allé incognito. Revenu en Espagne, il aurait écrit au roi João pour lui renouveler ses offres de services et aurait reçu de lui la lettre du 20 mars 1488; il serait alors retourné à Lisbonne et aurait pu rentrer en Espagne à temps pour recevoir la gratification du 16 juin de la même année (335).

Le thèse de Salvagnini est à peu près la même. Colomb se serait rendu à Lisbonne en 1487 dans le but de renouer avec João II et aurait assisté à l'arrivée de Barthélemy Diaz. N'ayant rien pu accomplir, il serait retourné en Espagne, tout en continuant à correspondre avec le roi, et celui-ci lui aurait alors écrit la lettre du 20 mars (336).

Bien que ces différentes hypothèses soient, comme on l'a vu, en contradiction avec les sentiments et les intentions que Fernand Colomb prête à son père, relativement au Portugal, on peut admettre que Colomb, qui était très tenace dans ses desseins, et que nous voyons agir tout le temps comme s'il était absolument certain de la découverte qu'il proposait de faire, ait cherché, pendant même

---

(334) *Più o meno apertamente e con più o meno lunghi intervalli, col re di Portugallo* (Lollis, *Scritti*, in *Raccolta*, Vol. II, *Illustrazione*, nº 58, p. CXXXVIIII).

(335) Lollis, *Cristoforo Colombo*, pp. 98-99.

(336) A. Salvagnini. *Colombo e i corsari Colombo*, in *Raccolta*, p. 149.

qu'il prodiguait aux Rois Catholiques des assurances de fidélité, à se ménager les bonnes dispositions du roi João, auquel il pouvait avoir à s'adresser plus tard.

Nous n'avons donc aucune objection à opposer aux suppositions de ceux qui font ainsi jouer à Colombo un double jeu; mais il n'en est pas de même du ou des voyages qu'on veut bien lui faire faire à Lisbonne de 1487 à 1489. Ce que Las Casas dit de sa présence constante à la cour et de l'attente dans laquelle il vécut de 1486 à 1490, ce que nous savons des relations étroites qu'il entretenait à cette époque, tant avec les Rois Catholiques et leurs conseillers, qu'avec Beatriz Enriquez, et de l'attente dans laquelle il vivait, ne permet pas de croire qu'il ait pu s'absenter de la cour assez longtemps pour aller traiter à Lisbonne de son grand projet avec le roi de Portugal. L'expérience qu'il avait acquise personnellement de la lenteur des négociations de ce genre ne pouvait lui donner l'espoir de les mener à bonne fin dans de telles conditions (337).

Pour cette raison, et pour toutes celles qui viennent d'être exposées, et abstraction faite de la question de l'authenticité de la lettre attribuée au roi João, nous croyons que si l'on peut admettre que Colomb a écrit à ce roi et a cherché, sinon à renouer avec lui, du moins à se ménager les moyens de recourir à lui en cas de besoin, il est contraire à toute vraisemblance qu'à l'époque où il était en instance auprès des Rois Catholiques dont il attendait avec anxiété une décision vitale pour lui, et où il était engagé avec une femme qui ne pouvait alors lui être indifférente, il se soit éloigné de Castille pour

---

(337) Colomb s'est plaint lui-même de n'avoir pu, en quatorze ans, se faire comprendre du roi João et, en 1488, il y avait deux ans qu'il poursuivait vainement la cour de Castille de ses réclamations.

tenter de se concilier un roi dont il avait eu tant à se plaindre.

VII. — Le style et l'orthographe de la lettre du roi João II.

Dans les paragraphes qui précèdent, on s'est attaché à montrer, qu'en dehors de l'existence de la lettre du roi João II, il n'y a aucune raison de croire que Colomb ait fait de nouvelles avances à ce monarque et qu'il se soit rendu à Lisbonne vers l'année 1488, tandis qu'il y a plusieurs motifs de penser qu'une pareille démarche devait lui répugner et que le voyage qu'il est supposé avoir fait lui était alors bien difficile, sinon impossible.

Cela n'est pas suffisant, toutefois, pour autoriser à dire que cette lettre est apocryphe et, bien qu'il soit étrange qu'un document de ce genre soit resté inconnu à Fernand Colomb et à Las Casas, il a certainement pu exister sans que Colomb ait jugé à propos de se rendre en Portugal, ou sans qu'il ait pu le faire. Mais le silence des deux premiers biographes du Découvreur sur cette correspondance avec le roi João n'est pas le seul fait qui ait éveillé des doutes sur l'authenticité de la lettre en question, telle que Navarrete nous l'a fait connaître. Il y en a d'autres, comme on va le voir ; mais il ne faut pas perdre de vue que les critiques qui vont être mentionnées se rapportent au texte de Navarrete, le seul que tous les auteurs aient connu et qu'on devait croire exact.

Une chose qui surprend tout d'abord dans cette lettre, si on la juge d'après ce texte, c'est le style dans lequel elle est écrite. Les formes de langage employées par João II, en s'adressant à Colomb, sont, en effet, assez singulières. Ce monarque absolu, cet homme entier qui faisait tout plier devant lui, ce souverain qui n'hésitait pas à frapper ses ennemis de sa propre main et qui les poursuivait implacablement, jusque dans les pays voisins,

appelle Colomb, qui s'était enfui du Portugal et qui n'était alors qu'un aventurier étranger : son ami particulier — *noso especial amigo* — alors qu'il ne se servait de pareils termes ni en s'adressant aux princes de sa maison, ni aux nobles qui leur étaient apparentés (338). Cela est assurément singulier.

La déférence du roi pour Colomb ne s'arrète pas là. João II le flatte, il vante ses talents, il le prie et supplie de venir à lui : *vos rogamos e encomendamos;* il lui dit que sa présence est nécessaire à ses desseins : *nos sera necessario;* qu'il lui sera très reconnaissant de se rendre à ce désir, qu'il considérera cela comme un grand service : *muito em serviço;* et qu'il lui accorde toutes les immunités judiciaires qui pourraient lui être nécessaires. Ce qui est encore assez curieux, c'est que cette lettre particulière, qui affecte un caractère intime et dont chaque ligne semble calculée pour donner l'impression que le roi traite Colomb en ami, commence par une énumération de tous les titres du souverain, comme s'il s'agissait de quelque cédule officielle.

Est-ce ainsi qu'un roi comme João II aurait répondu à un homme qui n'avait ni position, ni notoriété, et qui aurait sollicité l'autorisation de rentrer au Portugal qu'il avait quitté subrepticement? Colomb, écrit Varnhagen, aurait été alors amiral et aurait déjà découvert tout un monde qu'un roi n'aurait pu lui en dire davantage (339).

Pourquoi le roi donne-t-il à cet étranger le titre exceptionnel d'ami particulier, qui, venant de lui, disait beaucoup? Pourquoi le supplie-t-il de venir le trouver? Quel intérêt avait-il à cela? Si le projet que lui avait soumis

---

(338) Voyez à la fin du chapitre la lettre du général de Brito Rebello

(339) *Si fuera escrita despues de ser ya almirante y haber descubierto todo un mundo, no le hubiera un rei dicho mas. La verdadera Guanahani*, p. XIII.

Colomb était d'aller aux Indes par une route maritime plus avantageuse que la voie de terre suivie par les Vénitiens, les Génois et ceux qui faisaient le trafic des denrées de l'Orient, ce projet avait perdu beaucoup de son importance depuis la découverte de Barthélemy Diaz. Si, au contraire, comme tout l'indique, Colomb ne proposait que de découvrir des terres nouvelles, quelle raison pouvait avoir le roi pour entreprendre cette découverte en 1488 (après le succès de l'expédition de Diaz), qu'il n'avait pas en 1484, alors qu'il ignorait encore si l'on pourrait passer aux Indes en contournant l'Afrique ?

Ainsi, à ne considérer cette pièce que dans sa forme connue et dans ce qui en fait le fond, on ne lui trouve pas le caractère d'une lettre qu'un souverain comme João II, qui était alors profondément engagé dans la recherche des moyens d'aller aux Indes par le Sud-Est, aurait écrite à un pilote étranger qu'il n'avait aucun motif de traiter avec une déférence exceptionnelle et dont les services devaient lui être alors encore moins utiles qu'en 1484.

Dans cette lettre du roi João, le choix des mots et leur orthographe donnent lieu à des observations tout aussi singulières que celles qui viennent d'être présentées. Ce roi de Portugal, qui avait reçu une instruction soignée et qui, comme tous les princes de la maison d'Avis, était un homme instruit, s'exprime dans une langue dont le vocabulaire et l'orthographe sont en partie empruntés à l'espagnol et où l'on trouve des traces d'italianismes :

Il écrit Cristóbal, qui est la forme espagnole du nom, au lieu de Christovão ou Christovam, comme le font les Portugais. Il met les accents espagnols où les Portugais n'en emploient pas. Il substitue au *ç* portugais le *z* italien. Il entremêle ses phrases de mots espagnols dont la forme est à peu près semblable à celles des expressions portugaises équivalentes, qui peuvent aisément être confondus par un homme illettré; on y trouve, par exemple, *obligado*

pour *obrigado.* A la fin il s'oublie au point de mettre la date en pur castillan.

Ces particularités n'ont pas échappé à des critiques portugais. « Nous tenons la rédaction de la lettre de D. João, « dit M. Aragão, comme étant un peu espagnolisée et en « désaccord avec ce que l'on écrivait alors (340). » « Au- « cun Portugais, pense le général de Brito Rebello, n'au- « rait pu écrire d'une manière aussi bizarre (341). » « L'or- « thographe de cette lettre, déclare M. Gonçálvez Viana, « n'est ni portugaise, ni castillane, si l'on se reporte à l'or- « thographe du xvᵉ siècle (342). »

Cette opinion, qui est aussi celle que n'osait peut-être pas exprimer Lucien Cordeiro, quand il s'étonnait de l'orthographe espagnole de la lettre (343), résulte logiquement de l'examen critique du texte que nous en possédons, de sorte qu'il faudrait conclure que, si ce texte est bien la reproduction exacte de la pièce originale conservée aux archives de Veragua, cette pièce ne peut être authentique.

VIII. — Le fac-similé de la pièce montrerait qu'elle est authentique.

En formulant d'une manière aussi nette l'opinion que le roi João n'avait pu écrire la lettre que Navarrete a publiée, le général de Brito Rebello, comme M. Viana et d'autres auxquels nous avions soumis cette pièce, firent cette réserve judicieuse, que, pour se prononcer avec quelque

---

(340) *Temos a redacção da carta de D. João em linguagem um pouco hespanholada e destoante da que então se escrevia.Breve Noticia in centenario...* p. 26.

(341) Lettre à l'auteur; voyez ci-après.

(342) Lettre à l'auteur ; voyez ci-après.

(343) *De la part prise par les Portugais dans la découverte de l'Amérique.* Lisbonne, 1876, p. 18, note.

certitude sur une question aussi délicate que celle de l'authenticité d'un document de cette nature, il faudrait examiner l'original même, que personne n'avait vu, hormis Navarrete. C'était depuis longtemps notre avis. Les copies, quelque soin qu'on mette à les faire, contiennent presque toujours des erreurs, et, lors même qu'elles sont correctes, ne laissent jamais l'impression que donne la pièce originale, ou, à son défaut, un fac-similé obtenu par l'un des procédés scientifiques en usage aujourd'hui.

Malheureusement, il semblait impossible d'en arriver là. Alors que tous les documents colombiens avaient été photographiés, celui-ci, qui était si flatteur pour Colomb, était resté secret, ou tout au moins difficilement accessible. La commission royale italienne à laquelle nous devons la précieuse *Raccolta Colombiana*, n'avait pu le faire reproduire, et M. Paz y Melia, qui en avait demandé communication, lorsqu'il préparait des notes pour les publications de la duchesse d'Albe, s'était heurté à un refus péremptoire. Dans ces conditions, il n'était pas à croire qu'un auteur qui passait, fort à tort, d'ailleurs, pour un contempteur de l'immortel Génois, pourrait obtenir de ses descendants communication d'une pièce comme celle-là, dont on profiterait, peut-être, pour formuler de nouvelles critiques. Il fallait cependant tenter l'entreprise et nous sommes heureux de dire que la tentative a complètement réussi. Avec une bonne grâce, dont tous les colombistes lui sauront gré, et avec une hauteur de vue qui lui fait honneur, le duc de Veragua a autorisé la photographie de cette fameuse lettre que nous sommes heureux de reproduire (344).

---

(344) Je dois dire que c'est à l'intervention de la légation américaine en Espagne et particulièrement aux bons offices de M. Buckler, alors mon collègue à Madrid, que je dois cette faveur inespérée. Les remerciements qui lui sont dus pour l'empressement qu'il a mis à répondre à mon désir et pour

Cette photographie, que nous nous sommes empressés de communiquer à ceux qui étaient en état de se prononcer avec compétence sur la question dont nous nous occupions, a sensiblement changé la face des choses. A la surprise de tous, le document, ainsi fac-similé, n'est pas adressé, comme dans la copie imprimée, à Cristobal Colon, mais à Xpoval Colon, comme écrivaient les Portugais ; les accents que Navarrete a prodigués, à tort et à faux, ne s'y trouvent pas ; l'orthographe d'un grand nombre de mots qui est défectueuse dans sa transcription, est ici respectée (345). Enfin la suscription n'est pas en espagnol, mais en portugais, comme elle devait l'être (346).

Les observations, motivées par le langage particulièrement amical et déférent du roi, subsistent toujours, il est vrai, et on trouve encore dans la lettre quelques expressions dont la forme étonne un peu ; mais il semble qu'il n'y ait rien là qui puisse éveiller nos soupçons et justifier la supposition que la pièce soit apocryphe : elle a, paraît-il, tous les caractères d'une authenticité indéniable. Ainsi en a jugé le savant professeur portugais de diplomatique, D. José Pessanha, conservateur des archives royales de la Torre do Tombo, qui a bien voulu étudier le document et qui, après l'avoir comparé à de nombreuses pièces du temps, appartenant au riche dépôt où il a une charge élevée, n'hésite pas à déclarer que l'écriture est

---

le tact dont il a fait preuve dans cette négociation, ne diminuent pas ma dette de reconnaissance envers le duc de Veragua qui a su que c'était à l'auteur des *Études critiques sur la vie de Colomb* qu'il accordait une faveur que personne encore n'avait obtenue.

(345) On n'y trouve pas *escribestes* pour screvestes, *afeizam* pour afeiçam, *servizo* pour serviço, *industra* pour industria, *boo* pour boã, *justizas* pour justicias, *stada* pour estada, *presso* pour preso, *retendo* pour rreteudo, *criminal* pour crime, *cualquier* pour qualquer, *cualidade* pour qualidade, *cumpran* pour cumpram, etc.

(346) Voyez à la fin du chapitre la copie de Navarrete et la transcription de D. José Pessanha.

celle des documents officiels portugais de l'époque ; que la signature du roi est identique à celle de son testament, que les formes de langage de la pièce n'ont rien de suspect (347) et que les rois de Portugal donnèrent souvent des sauf-conduits — *carta de seguro* — semblables, sans que cela impliquât l'existence de crimes d'une gravité extrême (348).

A ces constatations, si importantes dans l'espèce, et que le conservateur des archives royales pouvait seul faire d'une manière sûre, il faut en ajouter une autre qui n'est pas moins importante dont nous devons la connaissance à l'obligeance de M. Braamcamp Freire : c'est qu'à la date que porte la lettre le roi se trouvait bien dans la petite ville d'Avis, où elle a été écrite, fait, ajoute notre érudit correspondant, qu'un faussaire ne pouvait savoir, car il n'est mentionné que dans les registres de la chancellerie royale (349).

Il semble donc que les preuves de l'authenticité de la lettre du roi João à Colomb soient concluantes et qu'il n'y ait qu'à souscrire à un jugement si bien motivé. C'est ce qu'ont fait ceux qui, comme nous, avaient cru tout d'abord à une supercherie, M. Paz y Melia et M. Viana, entre autres (350), et c'est ce que nous faisons nous-mêmes. Mais

---

(347) Lettre de D. José Pessanha à M. Viana qui avait bien voulu soumettre ma photographie de la pièce au savant professeur. Nous la donnons à l'appendice.

(348) Lettre de D. José Pessanha à l'auteur, 2 mars 1908. M. Braamcamp Freire m'écrivait à cette occasion : « Si Teixeira de Aragão avait vu comme moi la photographie du document, tous ses doutes auraient disparu. La calligraphie, la langue, les abréviations sont toutes portugaises du temps. »

Je dois ajouter que M. Morel Fatio, qui a eu l'obligeance d'examiner cette photographie et de transcrire pour moi le texte qu'elle reproduit, le trouve néanmoins assez suspect.

(349) Note de M. Braamcamp Freire, 18 août 1908.

(350) « Il ne reste, écrit le premier, qu'à revenir sur la première impres-

en nous rendant ainsi à ce qui paraît suffisamment bien établi, il faut maintenir que cette lettre du roi João II est singulière et que son authenticité ne l'explique pas. Nous sommes ici en présence d'un fait qui aura été amené par quelque circonstance que nous ignorons et que les documents connus ne laissent pas entrevoir.

En faisant cette réserve,nous n'entendons pas mettre en doute les conclusions auxquelles sont arrivés des juges aussi compétents en pareille matière que ceux qui les ont formulées, mais simplement montrer que l'authenticité du document laisse néanmoins quelque chose d'obscur dans la question posée. Le lecteur, qui a maintenant devant lui toutes les pièces du procès, pourra voir par lui-même si cette réserve est fondée.

I

Lettre du Général de Brito Rebello.

Lisbonne, le 18 octobre 1902.

Monsieur Henry Vignaud,

J'ai bien reçu votre obligeante lettre du 23 septembre écoulé, à laquelle il m'a été impossible de répondre tout de suite, comme il le fallait.

Je dois vous prévenir, d'abord, que je ne suis pas un savant, ni un historiographe, ni même un paléographe, mais à peine un simple curieux, étudiant toujours, non seulement pour adoucir

---

« sion et à avouer noblement que nos soupçons n'étaient pas fondés. » (Lettre à l'auteur, de janvier 1908.)

« Tous les doutes que la transcription de Navarrete avait soulevés, dit « M. Viana, se trouvent, à ce qu'il paraît, écartés. » (Lettre à l'auteur, du « 15 fév. 1908.)

les contrariétés de la vie, mais aussi pour éclairer mon esprit et servir mon pays autant que je le puis. Toutefois, ce que je reconnais toujours, c'est l'immensité de ce que j'ignore.

Je ne me connais donc pas la compétence qu'on vous a fait concevoir à mon égard ; cependant, je ne refuse jamais d'émettre mon avis, quand on me le demande, sur des sujets que j'ai étudiés plus ou moins.

Vous voulez savoir mon opinion sur la prétendue lettre du roi D. Jean II de Portugal à Christophe Colomb, publiée par Navarrete, d'après l'original qui, de son temps, existait dans les archives de la maison du duc de Veragua. Pour vous satisfaire, je vais tâcher de vous dire ce que j'en pense.

Cette lettre peut être envisagée sous trois points de vue, par rapport :

1° A son langage ; 2° à son orthographe ; 3° à sa forme.

Quant au langage, il n'y a aucun doute qu'il ne soit du temps ; il y a cependant un passage dont la rédaction est un peu boiteuse : *por nenhuna cousa ora seja civil ora criminal de cualquier cualidade*, où il semble manquer quelque chose ; en portugais régulier on écrirait : *por nenhuma cousa quer civel quer crime de qualquer qualidade* (ou *natureza*) *que seja*.

Je dois ajouter que, dans le cours de la lettre, il y a des mots purement espagnols, la date même est tout à fait en castillan.

Quant à l'orthographe, elle est barbare et affreuse. Malgré les diverses façons d'orthographier des différents écrivains, notaires ou commis, etc., de ce temps-là, il n'y avait alors aucun Portugais qui pût écrire d'une manière aussi bizarre.

D'abord le nom *Christovao* (Christophe) était toujours écrit *Xpouam*, *Xpovam*, *Xpouão* ou *Xpovão*, comme *Christo* (le Christ) qu'on écrivait *Xpo*, et personne n'écrivait *Cristoval* qui est du castillan pur.

Ensuite il y a un nombre considérable de mots qu'on n'a jamais écrits avec un *z*, tels que : *graza*, *rezeo*, *afeizaon*, *servizo*, *justiza*, *marzo*, mais qui sont toujours écrits comme il suit : *graça*, *receo*, *afeiçam* (*afeiçom* ou *afeiçao*), *serviço* (ou *seruiço*), *justiça*, *março*. J'en passe en quantité, complètement estropiés ou orthographiés à l'espagnole, comme vous pouvez d'ailleurs le vérifier en faisant la confrontation de la copie publiée par Navarrete, avec

celle que je joins ici, et qui doit être à peu près ce qu'aurait écrit un Portugais du xve siècle.

Quant à sa forme, cette lettre devient encore plus suspecte et a toujours suscité dans mon esprit des doutes sérieux. Je ne croirai jamais, sans l'avoir vu, qu'une lettre de D. Jean II puisse avoir une telle adresse. Pas même aux princes de sang ni aux *fidalgos* (gentilshommes) issus de ces princes ou apparentés avec eux, le roi ne disait : *meu especial amigo*, à peine les appelait-il : *amigo* (ami) ou *meu sobrinho* (mon neveu), *meu primo* (mon cousin), etc.

L'usage était d'écrire sur l'enveloppe :

Por el rey	(De par le roi)
à F.	(pour F. . .)
em	à. . . .

Si cette lettre fut une simple missive, elle commencerait comme ceci : *Xpouam Colon, amigo* (ou plutôt le nom seul), *eu el rey vos envio muito saudar* ; ou peut-être encore : *nos el rey vos enviamos muito saudar.* Il n'était pas d'usage de mettre sur de telles lettres le nom et les titres du roi. Peut-être y eut-il quelque exception, mais je n'en connais point. Si les divergences ne portaient que sur quelques caractères, je croirais la copie de Navarrete inexacte en fait d'orthographe, comme j'ai été à même de le vérifier sur un autre document, publié par lui, dont j'ai fait faire une nouvelle copie à Simancas ; mais il y a, comme vous le voyez, bien d'autres choses à remarquer.

Si l'original de la lettre est tel que Navarrete l'a publié, il a dû être écrit par un Espagnol, ou plutôt par un Italien — Génois ou Florentin — résidant depuis longtemps en Portugal (car il y en avait beaucoup), à cause de ces *z* au lieu de *ç*.

Je vais hasarder une conjecture, sans cependant prétendre l'imposer. Colomb est sorti de Portugal presque en cachette, abandonnant sa femme et son enfant, sans qu'on puisse bien en connaître la raison. Peut-être y avait-il quelque affaire douteuse où il aurait trempé, par exemple : dans une entreprise commerciale en société avec d'autres individus, Italiens ou Portugais, sur les côtes de Guinée sans permission du roi, — ce qui était fortement défendu, mais qui néanmoins arrivait souvent, — un démêlé

quelconque avec les parents de sa femme ; quelque procès pour dettes, toutes choses qui pouvaient lui faire craindre l'action de la justice. Puis, après avoir passé quelque temps en Espagne, il aurait demandé par l'entremise d'autres Italiens, en faveur auprès du roi, ou par celle des parents de sa famille, la permission de retourner en Portugal, et le roi lui aurait conféré une lettre de sûreté, dont il n'aurait pas profité; plus tard sur ce simple fond, quelqu'un de ses protecteurs aura brodé et amplifié la lettre, par d'autres expressions, plus propres à exciter la rivalité des rois d'Espagne envers celui de Portugal, afin de les décider à profiter des services de Colomb au préjudice de celui-ci.

De là les expressions : *vos agradecemos muito* (nous vous remercions beaucoup); *outros respeitos pera que vossa industria e bom engenho nos seria necessario* (d'autres affaires, où votre savoir et beau talent nous seraient nécessaires); *por que em o que a vos toca se dara tal forma de que vos devaes ser contente* (car, sur ce qui vous intéresse, on prendra telles mesures, dont vous devrez rester satisfait); et surtout ces formules inouïes: *noso especial amigo* (notre ami particulier), *vos rogamos* (nous vous prions), dans la bouche du roi, et d'un roi tel que Jean II, auraient une explication; c'était un moyen de secouer l'esprit des rois catholiques, pour leur faire agréer les projets du Génois.

Le roi avait sous sa main un Vasco da Gama, un Duarte Pacheco, un Alphonse d'Albuquerque, un Jérôme Corte-Real, un D. François d'Almeida, un Barthélemy Dias, un Jacques Cam, un Pierre d'Alemquer etc., qu'avait-il à attendre d'un modeste Génois qui ne s'était jusqu'alors fait remarquer d'aucune façon?

Nous marchons, cependant, sur un terrain mobile et douteux. Si l'original de la lettre existe, le seul moyen de faire disparaître et d'anéantir tous les doutes, serait d'en présenter une copie photographique. Sans cette preuve définitive, la lettre en question ne peut être considérée que comme apocryphe.

Mon viel ami, M. Joseph Basto, à qui je viens de faire connaître et votre lettre et mon opinion, m'autorise à vous dire qu'il est tout à fait de mon avis sur ce point. Il vous remercie de votre bon souvenir, mais malheureusement il est malade depuis quelque temps.

Veuillez excuser, monsieur, cet insipide bavardage, ainsi que le retard de ma lettre, et recevez l'assurance de mes sentiments les plus respectueux, et de la haute considération avec laquelle je me dis,

Votre tout dévoué,
Signé...: JACINTO IGNACIO DE BRITO REBELLO.

II

LETTRE DU ROI JOÃO II A COLOMB

20 mars 1488.

TEXTE DE NAVARRETE

Col. Viages, Vol. II, nº III, pp. 5-6.

Original en el Archivo del Duque de Veraguas.

(Les mots mal orthographiés, ou portant à tort des accents, sont en italiques.)

En el sobrescripto dice: A Cristovam Colon noso especial Amigo, en Sevilha.

Cristóval Colon. Nos Dom Joham, per *grazá* de Deos, Rey de Portugall, é dos Algarbes; *da aquem é da allem* mar em Africa; Senhor de Guinee vos enviamos muito saudar. Vimos *á* carta que Nos *escribestes: é á* boa vontade *é afeizaon* que por ella mostraaes teerdes *á* nosso *servizo*, vos agardecemos muito. E cuanto *á* vossa vinda ca, certo, assi pollo que apontaaes como por outros respeitos para que vossa *industra, é boo* engenho Nos *será* necessareo, Nos *á* desejamos, *é prazer-*

TEXTE CORRIGÉ

Par le Général de Brito Rebello

Lettre à l'auteur. Voyez ci-dessus.

Sobre escripto: Por el Rey. A Xpovam Colon, em Sevilha.

Xpovam Colon. Amigo. Eu el Rey (ou: nos el Rey, ou: nos Dom Joam, ou Joham,) per graça de Deos rey de Portugal e dos Algarves, daquem e dalem mar em Africa, Sñôr de Guinee (ou Guine) vos envio (ou: vos emviamos) muyto saudar.

Vimos a carta que nos screvestes e a boa vontade e afeiçam que por ella mostraaes teerdes a noso serviço vos agardecemos muyto, e quanto a vossa vinda ca, certo, assi pollo que apontaaes, como por outros respeitos pera que vosa industria e

nos ha muito de *visedes*, porque em o que *á* vos toca se dará tal forma de que vos devaaes ser contente. E porque por ventura teerees algum *rezeo* de nossas *justizas* por *razaon* dalgumas cousas *á* que sejaaes *obligado*, Nos por esta nossa carta vos seguramos polla vinda, *stada*, *e* tornada que nom sejaaes *presso*, *retendo*, acusado, citado nem demandado por *nenhuna* cousa, ora seja *civil*, ora *criminal*, de *cualquier cualidade*. E por ella mesma mandamos *á* todas nossas *justizas* que *ó cumpran asi*. E por tanto vos rogamos é emcomandamos que vossa vinda seja loguo, *é* para isso *non* tenhaaes pejo algum : *é agardecernos lo hemos é* teeremos muito em *servizo*.

Scripta en Avis á *veinte* de *Marzo* de mil *cuatrocientos ochenta y ocho*.

El. Rey.

boo engenho nos seraa necessareo, nos a desejamos e prasernos ha muyto de virdes, por que em o que a vos toca se daraa tal forma que vos devaaes seer contente, e porque por ventura teeres algum reçeo de nossas justiças por resam dalgumas cousas a que sejaaes obrigado, nos per esta nosa carta vos seguramos polla vinda, estada e tornada que nam (nom ou não) sejaaes preso, reteudo, acusado, citado nem demandado por nenhuma cousa ora seja civel ora crime de qualquer calidade. E por ella meesma mandamos a todas nossas justiças que o cumpram assi. E por tanto vos rogamos e encomendamos que vossa vinda seja loguo e pera isso nam tenhaaes pejo algum, e agardecervos lo hemos e teeremos muyto em serviço.

Escripta em Avis a vinte de março de mil quatrocentos oitenta e oito.

Rey.

III

Lettre de M. Gonçálvez Viana.

Lisbonne, le 29 avril 1907.

Monsieur,

J'ai reçu avant-hier votre lettre recommandée, datée du 23. Je ne saurais satisfaire tout de suite aux différentes questions que vous me posez et auxquelles donne lieu la copie de la prétendue lettre du roi Jean II de Portugal à Christophe Colomb. Je vais étudier la question en commençant par contrôler dans M. F. Navarrete la version qu'il en donne. Je ne pourrai commencer mes

recherches que dans une dizaine de jours, parce que je ne possède pas les *Viages*, et ils ne se trouvent pas non plus à la bibliothèque de la Société de Géographie de Lisbonne. Il faudra m'adresser à celle de l'Académie Royale des Sciences, ou à la Bibliothèque Nationale, et pour cela il faut que je puisse disposer de moi pendant la journée.

Mon impression momentanée est égale à la vôtre; le document a tout l'air d'être apocryphe. Examinons seulement un peu, d'abord l'orthographe, qui n'est ni portugaise ni castillane, si l'on se reporte au xv[e] siècle, où la lettre est censée avoir été écrite. Depuis plus d'un siècle on n'écrivait plus en castillan ou en portugais *z* pour *ç* : *graza*, *afeizaon*, *servizo*, *rezeo*, *justiza*. Outre cette faute grave, il y a encore à remarquer comme fautifs : *escribestes* pour *escrevestes ; razaon*, *afeizaon*, pour *rezão*, ou *rezam* ; *industra* pour *industria ; obligado* pour *obrigado ; stada* pour *estada ; nenhũna* pour *nenhùa* ou *nenhùa ; presso* pour *preso ; retendo* pour *reteudo*, *cuanto*, *cualquier*, *cualidade* pour *quanto* ou *quoanto*, *qualquer* ou *quoalquer*, *calidade ; cumpran* pour *cumpram* ou *comprão ; agardecernos lo hemos* pour *agardecer nolohemos*, ou *agardecervolo hemos* (*agradecer-vo-lo hemos*)*; visedes* pour *virdes* ou tout au plus *viredes ; justizas* pour *iustiças*. On n'écrivait jamais *j* initial, mais bien *i* pour la consonne, *hi* pour la voyelle, surtout devant une autre voyelle.

Tous les accents qu'on a ajoutés sont de trop. Je dois encore faire observer que le mot *civil* n'appartient pas au vocabulaire du temps; on disait *civel*, mot qui s'est perpétué dans le langage des tribunaux jusqu'à l'époque actuelle. Ajoutons encore que le salut: *vos enviamos muito saudar* est lui-même douteux. Dans les documents de cette époque que j'ai consultés on trouve que le roi dit tout simplement *saude*. Il est aussi assez étrange que la date soit écrite en castillan.

Voici, pour le moment, ce que je peux vous dire. Je serai bientôt plus minutieux et plus décisif, lorsque j'aurai le temps d'accomplir mes recherches. La question en vaut bien la peine, assurément.

Agréez, Monsieur, l'expression de mes sentiments dévoués.

A. R. Gonçalvez Viana.

Dans une autre lettre, en date du 27 mai 1907, M. Viana citait l'opinion de Teixeira de Aragão, qui avait déjà mis en doute l'authenticité du document, et disait : « Je n'ai pas changé « d'opinion, la lettre doit être apocryphe, vu son langage et « le mélange bizarre de formes et d'orthographe, tantôt por- « tugaises, tantôt castillanes modernes ; de tels défauts ne « sauraient être attribués à la seule incompétence du co- « piste, tout étranger qu'il pût être à ces sortes de travaux. » L'éminent littérateur ajoutait qu'il avait consulté MM. Gabriel Pereira et López de Mendonça sur la formule de salutation : *vos envio muito saudar,* et que « tous les deux sont « de mon avis : cette formule est bien postérieure à l'époque « dont il s'agit ; on disait alors tout simplement *saude* ».

IV

Lettre de D. José Pessanha

REAL ARCHIVO
DA
TORRE DO TOMBO

Lisboa, 12 de fevereiro de 1908.

Illustrissimo e Excellentissimo Senhor
A. R. Gonçálvez Viana,

Fez-me V. Exª a honra de me consultar sobre a authenticidade de uma « carta de seguro », passada por el-rei D. João II, em 20 de março de 1488, a favor de Christovam Colombo, carta cujo original existe num archivo particular de Hespanha e que alguns escriptores tem considerado apocrypha. Perante uma reproducção photographica, não podia eu (é claro) apreciar todos os caracteres extrinsecos do documento em questão. Mas, do exame da letra, que apparece em numerosos documentos officiaes portugueses de um periodo em que se comprehende aquelle anno, e da asssignatura do monarcha, perfeitamente identica á do seu

testamento e ás de outros diplomas do Archivo Nacional por elle subscriptos, concluo, sem hesitacões, que o documento é authentico.

Esta conclusão é reforçada pela analyse dos caracteres intrinsecos : nem a linguagem, nem o formulario, offerecem qualquer particularidade, que possa, levemente sequer, suscitar duvidas a respeito da authenticidade do documento.

D'elle junto uma transcripção rigorosa, porque me parece não ter sido ainda reproduzida com absoluta fidelidade, como importa.

Auctorizando V. Exª a fazer d'esta carta o uso que julgar conveniente, e confessando-me gratissimo á distincção de que fui objecto por parte de V. Exª, subcrevo-me com a mais elevada consideração,

De V. Exª sincero admirador e muito respeitoso servo,

D. José Pessanha,
Primeiro Conservador do R. Archivo da Torre do Tombo e Professor de Diplomatica no Curso de Bibliothecarios-Archivistas.

(Traduction)

ARCHIVES ROYALES
DE LA
TORRE DO TOMBO

Lisbonne, 12 février 1908.

A Monsieur A. R. Gonçálvez Viana,

Monsieur,

Vous m'avez fait l'honneur de me consulter sur l'authenticité d'une « lettre de sauf-conduit » accordée par le Roi Don João II, le 20 mars 1488, en faveur de Christophe Colomb, lettre dont l'original se trouve dans des Archives particulières d'Espagne, et que quelques écrivains ont considérée comme apocryphe. Au moyen d'une reproduction photographique, je ne pouvais (c'est clair) apprécier tous les caractères extrinsèques du document en question. Mais, d'après l'examen de l'écriture, — qui se retrouve dans

de nombreux documents officiels portugais d'une période dans laquelle est comprise cette année, — et de la signature, parfaitement identique à celle de son testament et à celle d'autres diplômes des Archives Nationales signés par lui, je conclus, sans hésitation, que le document est authentique.

Cette conclusion est renforcée par l'analyse des caractères intrinsèques : aucune expression, aucune formule ne présente de particularité qui puisse, même légèrement, éveiller des doutes au sujet de l'authenticité du document.

Je joins une transcription rigoureuse de celui-ci, parce qu'il me paraît qu'il n'a pas encore été reproduit avec une fidélité absolue, comme il importe.

Vous autorisant à faire de cette lettre l'usage que vous jugerez convenable, et me confessant très flatté de la distinction dont j'ai été l'objet de votre part, je me dis, avec la plus haute considération,

Votre sincère admirateur et très respectueux serviteur,

D. José Pessanha,
Premier Conservateur des Archives Royales de la Torre do Tombo, et Professeur de Diplomatique au Cours des Bibliothécaires-Archivistes.

V

Transcription du texte photographié de la lettre du roi João, par le professeur D. José Pessanha

REAL ARCHIVO
DA
TORRE DO TOMBO

Xpoual Colon. Nos Dom Joham per graça de Deus Rey de Portugall e dos Algarues daaquê e dallê mar em Africa senhor de Guinee vos enuyamos muyto saudar. Vymos a carta que Nos screpuestes e a booa vontade e afeiçam que por ella mostraees

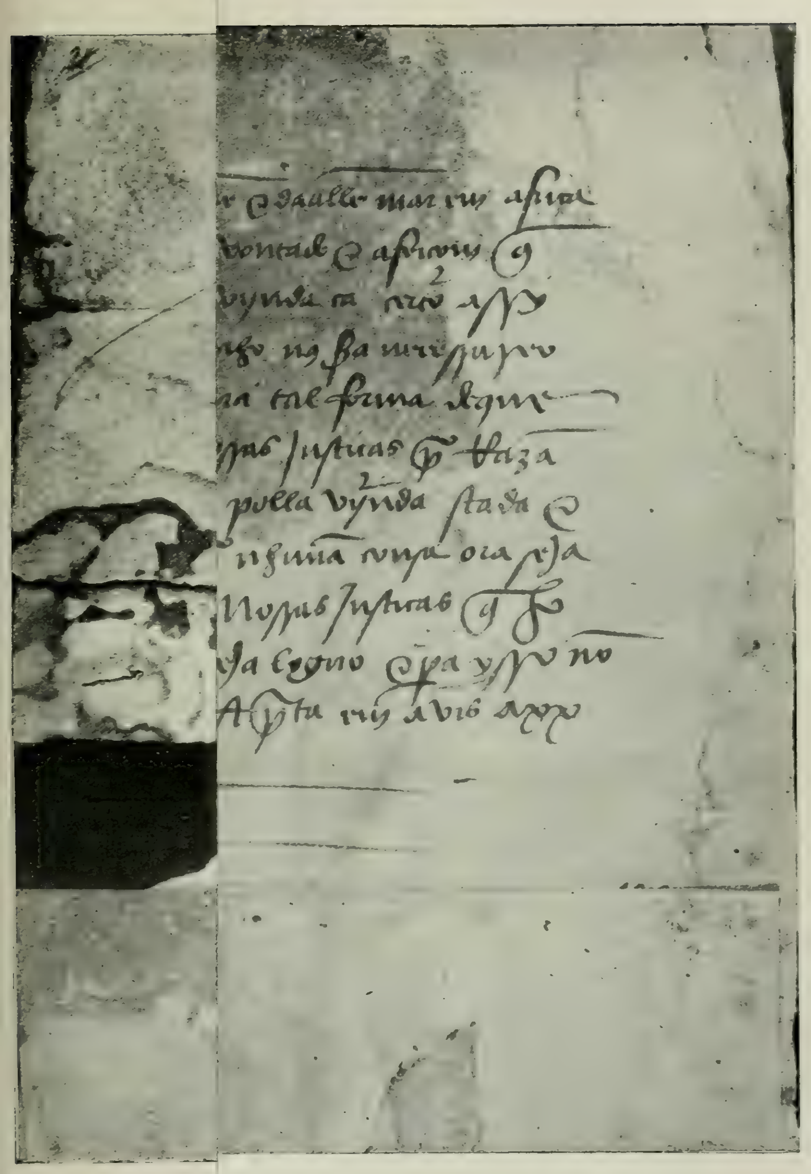
teerdes a nosso serviço vos agardeçemos muyto. E quanto a vossa vynda ca certo assy pollo que apontaaes como por outros respeitos pera que vossa jndustria e bõo engenho nos sera necessareo nos a desejamos e prazer nos ha muyto de vyrdes porque em o que a vos toca se dara tal forma de que vos devaaes seer contente. E porque por ventura teerees alguû rreçeo de nossas justiças por razam dalguñas cousas a que sejaees obligado Nos per esta nossa carta vos seguramos polla vynda stada e tornada que nom sejaaes preso rreteudo acusado çitado nê demandado por nenhuña cousa ora que seja ciuil ora crime de qualquer qualidade. E pella meesma mandamos a todas nossas justiças que ho cumpram asy e por tanto vos Rogamos e encomendamos que vossa vynda seja loguo e pera ysso nõ tenhaaes pejo algûu e agradeceruoloemos e teeremos muyto em serviço scprita em avis a xx dias de março de 1488. El Rey.

Segue-se, por letra do seculo XVII, uma versão hespanhola da carta, bastante infiel e com a data errada. Essa traducção completa-se no verso, onde se lê tambem o sobrescripto: A Christouon Collon noso especial amigo em sevilha (letra identica á da carta).

D. José Pessanha.

MB

VI *s, 20 mars 1488.*



(Archives du duc de Veragua).

CHAPITRE SIXIÈME

CONTINUATION DES INSTANCES DE COLOMB SA PRÉSENCE A BAZA. SA DÉTRESSE ; LES CARTES QU'ON LUI ATTRIBUE. 1489-1490

SOURCES D'INFORMATION

Sur cette courte période de la vie de Colomb, nous n'avons à mentionner comme sources spéciales d'information que les documents suivants :

1. **Ordre** des Rois Catholiques d'héberger Colomb dans sa route en se rendant à la cour où il est appelé ; 12 mai 1489.

Navarrete, Vol. II, n° IV, p. 6.

2. **Lettres** des Rois Catholiques à Colomb : 1° 1er juin 1493. Navarrete, Vol. II, n° 46, p. 72 ; 2° 4 août 1493. *Documentos ineditos de India*, Vol. XXX, p. 106 ; 3° 5 sept. 1493. Navarrete, Vol. II, n° 71, p. 109.

Ces trois lettres, auxquelles il faut en ajouter une de la reine seule, du 5 septembre 1493 (Navarrete, Vol. II, n° 70, p. 107), sont relatives au journal de bord de Colomb et à la carte qu'il devait faire.

3. COLOMB (Christophe). — **Lettre au pape**. Février 1502.

Archives du duc de Veragua. Navarrete, Vol. II, n° CXLV, p. 280-282. *Scritti* in *Raccolta*, Vol. II, n° XXXIV, p. 164.

Document extraordinaire dont l'original a paru à Navarrete être de la main de Fernand Colomb. Colomb dit au pape, Alexandre VI, qu'il se proposait d'aller lui porter le récit de ses découvertes, écrit dans la forme des commentaires de César, et lui demande de désigner six religieux pour aller prêcher l'évangile dans les régions découvertes, qu'il identifie à Tharsis et Ophir. Il s'arrête surtout sur le nombre d'îles qu'il a découvertes, sur l'or qu'elles produisent et sur les ressources qu'elles peuvent fournir pour l'accomplissement de sa mission qui est d'arracher le tombeau du Christ aux Infidèles. On y remarque l'expression *populatissima* au lieu de *pobladisima* ou *populosisima*, ce qui trahit une main italienne. Le mot se retrouve dans la version espagnole de la lettre de Toscanelli remise à Las Casas.

Les autres renseignements utilisés dans ce chapitre viennent de documents ou d'écrits déjà indiqués ailleurs, notamment de Las Casas, de Fernand Colomb, d'Oviedo, de Carvajal et de Zuñiga.

I. — Colomb au siège de Baza, 1489.

Après l'année 1488, on ne trouve qu'un document pouvant indiquer que Colomb était encore au service des Rois Catholiques ; c'est un ordre de ces princes daté de Cordoue 12 mai 1489, enjoignant aux fonctionnaires des villes, bourgs et villages de leurs États de loger sans frais Colomb et les siens partout où il passerait en se rendant à la cour, où il était attendu pour s'occuper de choses concernant leur service (351).

Cet ordre ayant été envoyé à Séville, il est évident que Colomb devait se trouver dans cette ville qui était d'ailleurs son séjour habituel (352). On ignore pourquoi on le

(351) *A entender en algunas cosas complideras á nuestro servicio.* (Cédule royale faisant partie des Archives de la municipalité de Séville, copiée et publiée par Navarrete, *Viages*, Vol. II, nº IV, p. 6.) L'ordre porte qu'on devra aussi fournir à Colomb, pour son argent, les moyens de subsistances qui lui seront nécessaires aux cours des localités. Cet ordre était connu de Zuñiga, qui le cite à peu près dans les mêmes termes. (*Anales*, sub anno 1489, Vol. III, p. 144.)

(352) Lazzaroni dit que Colomb devait être alors à Cordoue, parce qu'on

mandait à la cour, qui était alors à Cordoue, mais qui devait se trouver peu après à Baza (353), et on ne trouve plus ensuite aucune trace de rapports entre lui et les Rois Catholiques jusqu'au moment où, ayant reçu son congé, il se prépare à abandonner la Castille pour aller chercher fortune ailleurs.

Que fit-il dans cet intervalle ; c'est-à-dire entre le 12 mai 1489 et la fin de l'année 1490 ou le commencement de l'année 1491 ?

Zuniga, qui écrivait un siècle et demi plus tard, mais qui eut connaissance, croit-on, de documents qui n'existent plus, dit que Colomb prit une part glorieuse à la campagne contre Baza, qui se termina le 22 décembre 1489, et qu'il montra là que sa valeur égalait sa prudence et la grandeur de ses conceptions (354). Bien que cette assertion ne repose que sur cet unique témoignage, elle a été généralement accueillie (355).

---

l'appelait à Baza où la cour était alors (Vol. I, p. 245). Nous savons par la pièce même qu'elle fut écrite à Cordoue, et nous avons le témoignage de Zuñiga qu'elle fut envoyée à Séville. C'est donc là qu'elle devait attendre Colomb et c'est là qu'elle fut enregistrée. Zuñiga dit, d'ailleurs, à ce sujet, « que cet homme extraordinaire [Colomb] vivait tantôt en Castille tantôt en Andalousie, mais plus souvent à Séville » : *Estaba este insigne varon en Castilla y Andalucia, y lo mas del tiempo en Sevilla.* (*Anales*, Vol. III, p 144.) Il y a là une indication que Colomb ne cohabitait pas en 1489 avec Beatriz Enriquez.

(353) Ferdinand commença le siège de cette ville au commencement de mai ; mais la reine était restée à Jaen et ce n'est qu'en novembre qu'elle se rendit au camp. (Bernaldez, Vol I, 271.) Zuñiga suppose que Colomb fut appelé alors par les Rois Catholiques à la suite des démarches du P. Perez ; mais il confond évidemment les événements des années suivantes avec ceux de 1489.

(354) *En que se halló el mismo Colon, dando muestras del valor inclito que accompañaba su prudencia y altos deseos.* (Zuñiga, *op. cit.*, Vol. III, p. 145.)

(355) « Colomb prit son épée et se rendit au camp », dit Roselly de Lorgues (*Christophe Colomb*, Vol. I, p. 193). « Columbus served in the besieging army », écrit Markham (*Columbus*, p. 53). « Dans les premiers mois du siège, « nous assure Lazzaroni, Colomb se trouvait à Baza, prenant part aux événe- « ments de la campagne... et faisant remarquer sa présence en participant

L'ordre donné à Colomb de se rendre à la cour en mai 1489 autorise la supposition qu'il fut présent au siège de Baza. Mais il n'en est pas de même de ce que rapporte Zuñiga du rôle militaire qu'il aurait rempli dans cette campagne. Rien ne justifie cette assertion, qui est devenue la source de l'une des plus invraisemblables légendes de l'histoire colombienne: celle qui nous montre le découvreur de l'Amérique armé de pied en cap et combattant sous l'étendard de Castille contre les ennemis de la foi (356).

II. — Le dessein de Colomb de reconquérir le tombeau du Christ.

D'après une autre légende, ce serait au siège de Baza que Colomb aurait conçu, ce que les auteurs, respectueux de la tradition, regardent comme une de ses plus grandes et plus nobles idées: celle de consacrer une partie

---

« valeureusement à plus d'un fait d'armes. » (*Christoforo Colombo*, Vol. I, pp. 255 et 260.) « En juin 1489, dit le P. Coll, Colomb, selon toute probabilité, « entra dans l'armée des Rois Catholiques comme volontaire pour faire la campagne de Baza. » (*Colon y la Rabida*, p. 205). On trouve la même assertion dans Tarducci (Vol. I, p 163) et dans Washington Irving (Vol I, p. 139).

(356) Cette légende a donné naissance à des œuvres littéraires et artistiques curieuses. Ainsi, il existe un poème anonyme intitulé : *Estancia de Colon durante el sito de Baza*, où le découvreur de l'Amérique est dépeint combattant vaillamment à la tête des Castillans contre Boabdil. Dans son mémoire sur *Colon en Santafé y Granada*, M. Vallador a donné plusieurs extraits de ce poème inédit (pp. 30-31). Rappelons aussi que dans la célèbre collection de voyages de de Bry, si curieusement illustrée, on voit une planche représentant Colomb armé de toutes pièces et tenant dans sa main droite le bâton de capitaine général, et dans la gauche l'étendard royal avec un crucifix. Ajoutons enfin qu'on conserve à Madrid, à l'Armorial royal, une armure artistique très riche, niellée d'or et d'argent, qui est connue sous le nom de *Armadura de Cristobal Colon*. Cette armure est décrite dans le *Catalogo de la Real armeria* de Madrid, 1864, p. 149. M. Asensio, qui en a donné une belle reproduction dans son *Cristobal Colon*, Vol. I, p. 484, dit que c'est un présent royal que fit le roi Ferdinand à Colomb lors de l'entrevue de Barcelone en 1493. (*Cristobal Colon*, Vol. I, p. 485.)

considérable des bénéfices que devaient produire ses découvertes au rachat ou à la conquête du Saint Sépulcre. Cette pensée, qui devint chez Colomb une idée fixe, lui serait venue de la manière suivante :

Le soudan d'Égypte, ou de Babylone, comme on appelait alors le Caire, sollicité par les Maures d'Espagne, avait envoyé en ambassade spéciale au pape Innocent VIII et aux Rois Catholiques, deux religieux franciscains de la Palestine, dont l'un, qui s'appelait Antonio Millan, était prieur du couvent auquel on confiait la garde du Saint Sépulcre. Cette ambassade, qui avait vu le pape, ainsi que le roi de Naples, était chargée de dire que, si la guerre contre les musulmans de la péninsule ne cessait pas, le soudan userait de représailles contre les chrétiens de ses États, auxquels jusqu'alors sa protection n'avait pas manqué, et qu'il irait même jusqu'à raser les lieux saints.

Le pape, un peu inquiété par ces menaces, avait expédié les deux moines à Ferdinand, qu'ils trouvèrent devant Baza, où ils arrivèrent en juillet 1489. Le roi, qui les reçut avec beaucoup de considération, les berna par de bonnes paroles et les renvoya à la reine qui était à Jaen. Très alarmée par ce qu'ils étaient chargés de dire, Isabel leur fit encore meilleur accueil, et chercha à se les concilier en leur accordant pour le couvent qui avait la garde du tombeau du Christ une rente de mille ducats d'or; elle leur donna aussi un voile brodé de ses mains (357). Il est probable que les ambassadeurs n'obtinrent rien de plus, puisque la politique des Rois Catholiques, loin de se mo-

---

(357) PULGAR, *Cronica de los senores reyes catolicos. Terceraparte*, ch. CXII édit. Rosell, Vol. III, pp. 491-492 ; GARIBAY *Los XL livros*... Liv. XVIII, ch. 36, fol. 1556, édit. 1571 ; BERNALDEZ, *Reyes catolicos*, ch. XCII, Vol. I, pp. 269-270 ; MARIANA, *Hist. d'Espagne*, liv. XXV, Parag. 80. Prescott résume exactement l'histoire dans *Ferdinand and Isabella*, Vol. II. pp. 58-59. Irving la raconte avec des détails imaginaires dans sa *Conquest of Granada*, chap. LXXVI, pages 409 et sq., édit. Putnam New-York, 1868.

difier dans le sens de la tolérance pour les Maures, devint de plus en plus rigoureuse et inhumaine (358).

Quoi qu'il en soit, la menace de raser les lieux saints dont la reine s'était émue, aurait aussi vivement impressionné Colomb, qui se trouvait à ce moment auprès des souverains, et il se serait alors promis d'associer à ses projets de découverte l'œuvre du rachat ou de la conquête des lieux saints (359).

Nous n'avons aucun moyen aujourd'hui de nous assurer si c'est bien cette circonstance qui inspira à Colomb ce singulier projet, mais il n'est pas douteux qu'il l'a réellement conçu, qu'il y est revenu plusieurs fois, et qu'il y attachait une grande importance (360). Dans le plus ancien des écrits qui nous restent de lui, dans son journal de bord, il en parle comme d'un dessein dont, avant son départ, il avait entretenu les Rois Catholiques, qui s'y étaient montrés favorables (361). Dans son livre mystique sur les

---

(358) Cependant comme le Soudan d'Egypte n'était pas un prince à dédaigner et qu'il pouvait faire beaucoup de mal aux Chrétiens qui habitaient ses États en très grand nombre, ou qui les traversaient pour leur commerce, les Rois Catholiques voulurent le ménager et, un peu plus tard, au moment où ils se préparaient à expulser les Maures, ils lui envoyèrent, à leur tour, un ambassadeur adroit, Pierre Martyr, qui réussit à se faire bien venir de ce potentat, dont les menaces ne furent jamais exécutées. Pierre Martyr a rendu compte de cette mission dans son ouvrage : *Legatio Babylonica*, dont la première édition est de 1511.

(359) A notre connaissance, Washington Irving est le premier qui ait donné cette origine aux rêveries de Colomb sur les moyens à prendre pour arracher le tombeau du Christ aux mains des infidèles. (*Life and voyages*, Liv. II, ch. IV, Vol. I, p. 140.) Humboldt, *Examen critique*, Vol. III, p. 250-252 ; Lazzaroni, *Christoforo Colombo*, Vol. I, p. 257), et d'autres ont accepté cette manière de voir.

(360) « Cette idée devint se seconde pensée dominante. Il y revient dans « les relations de ses voyages, dans ses lettres ; il la recommande par écrit « et de vive voix aux souverains, il l'impose à ses héritiers dans l'institution « de son majorat ; il en traite par lettre avec le pape Alexandre VI, lui parlant de la manière et du temps où la chose pourrait se faire et de la dé- « pense. » (Lazzaroni, *Cristoforo Colombo*, Vol. I, p. 257.)

(361) Colomb rappelle ce fait, quand il raconte comment il fut amené à

prophéties, qui est principalement consacré à ce sujet, il dit qu'il est urgent d'agir, parce que les temps marqués pour la destruction du monde approchent (362). En 1502, il écrit au pape qu'il avait entrepris ses découvertes dans le but d'employer les bénéfices qu'elles rapporteraient à la restitution des lieux saints à l'Église. Il avait calculé qu'en douze ans il pourrait mettre les Rois Catholiques en mesure de payer 100.000 fantassins et 10.000 cavaliers pour cette conquête ; mais les menées de Satan, ajoute-t-il, avec amertume, ont fait échouer tout cela (363). Enfin, dans l'acte constitutif de son majorat, qui a un caractère testa-

---

construire un fortin dans l'île Espagnole où il laissa des hommes qui devaient, pendant qu'il retournait en Castille, recueillir de l'or en si grande quantité que les rois pourraient, avant trois ans, entreprendre la délivrance du Saint-Sépulcre, — *la casa santa*. Ce fut ainsi, dit-il, — ici Las Casas cite textuellement Colomb, — que je communiquai à Vos Altesses mon désir de consacrer tous les bénéfices de mon entreprise à la conquête de Jérusalem — *que toda la ganancia desta mi empresa se gastare en la conquesta de Jerusalem*. (*Journal de Bord*, sous la date du 26 décembre 1492.)

(362) Ce livre extraordinaire, inspiré par un mysticisme voisin de la folie, est adressé aux Rois Catholiques. Colomb y entreprend de leur donner les raisons pour lesquelles le tombeau du Christ doit être restitué à l'Église. Il commence par leur dire que, pendant quarante ans Dieu a guidé ses recherches et lui a fait voir que la découverte des Indes était possible. C'était prédit et, bien qu'on ait opposé à son dessein toutes sortes d'objections, la prédiction des prophètes a été réalisée ; il en sera de même de celle annonçant la délivrance des lieux saints. Mais les livres sacrés disent aussi que ce monde doit avoir une fin et le rédempteur a déclaré qu'avant cette fin les prédictions des Prophètes seront toutes réalisées. Eh bien! d'après les calculs des théologiens, notamment de ceux du Cardinal d'Ailly, le monde ne doit encore durer que 155 ans. Il faut donc que pendant ces 155 ans la prédiction des Prophètes soit accomplie. En conséquence Colomb exhorte les rois à avoir confiance et leur promet la réussite s'ils ont la foi. Ces assertions sont noyées dans un nombre considérable de citations de prophéties des saints, et de phrases empruntées à des écrits de rabbins et de théologiens, dont beaucoup, cependant, ne se rapportent pas au sujet. (Sur le *Livre des Prophéties*, voyez les *Sources* de la Ire *Étude*, Ire partie, n° 5.)

(363) *Lettre de Colomb au Pape*, février 1502. Dans *Navarrete*, *Viages*, Vol. II, n° CXLV, p. 280 et sq., et dans la *Raccolta*, *Scritti*, Vol. II, n° XXXIII, p. 164.

mentaire, il rappelle qu'il a supplié les Rois Catholiques d'employer les revenus que l'on retirerait des Indes à la conquête de Jérusalem, et il prie son fils, ou son héritier quel qu'il soit, de faire cette conquête si le roi ne pouvait l'entreprendre, et de placer, dans ce but, son capital à la banque de Saint-Georges, jusqu'à ce qu'il soit suffisamment accru (364).

Ces divers passages montrent que la pensée d'arracher le Saint Sépulcre aux Mahométans était ancienne chez Colomb. Rien n'empêche donc d'admettre que ce soient réellement les menaces du sultan d'Égypte qui aient fait naître chez lui ce projet qui ne cessa depuis de l'occuper. Mais bien que Colomb semble avoir toujours eu des dispositions mystiques qui ne firent qu'augmenter avec l'âge et avec ses malheurs, il est permis de croire que chez un homme comme lui, dont la ferveur religieuse la plus sincère s'alliait aisément au désir des honneurs et à la soif des richesses, la certitude qu'un projet de ce genre ne pouvait que lui faire du bien auprès de la reine, ne fut pas étrangère à l'ardeur avec laquelle il s'y attacha (365).

III. — Période de gêne et de privations pour Colomb, 1489-1490.

Rien n'indique que Colomb resta auprès des Rois Catholiques jusqu'à la reddition de Baza, qui eut lieu le 22 décembre 1489, et pendant quelque temps nous perdons sa trace. Il est vraisemblable qu'il retourna à Séville, qui était son

---

(364) Acte de Colomb instituant un majorat. Fév. 22, 1498. NAVARRETE. Vol. II, nº CXXVI, p. 226 et sq.

(365) Ruge remarque qu'en Portugal, où il eut affaire à des cosmographes et à des savants, Colomb ne fit pas valoir cette raison ; mais qu'en Espagne où l'on s'occupait de ces questions et où on était tout à la foi, il avait intérêt à appuyer son projet sur des considérations de ce genre. Cela explique, dit-il, pourquoi Colomb eut tant de partisans dans le haut clergé. (*Columbus*, pp. 91-92.)

séjour ordinaire, et où les souverains se rendirent eux-mêmes pour célébrer par de grandes réjouissances leur victoire sur les Maures et les fiançailles de leur fille, Isabel, avec le prince Don Afonso de Portugal.

Colomb était-il encore à cette époque en relations étroites avec les Rois Catholiques et continuait-il à recevoir d'eux des secours pécuniaires ? Rien ne le donne à supposer et l'absence, dans les documents connus, de toute mention de paiements de ce genre ferait plutôt penser le contraire. En tous cas ce ne sont pas de maigres gratifications, comme celles relevées ci-dessus, qui pouvaient le faire vivre, et il faut croire qu'il trouva ailleurs qu'auprès des Rois Catholiques les moyens de suffire à ses besoins et, vraisemblablement aussi, à ceux de ses fils, alors en bas âge.

A notre avis, ce serait dans les dernières années d'attente de la décision de la commission, à laquelle le projet de Colomb avait été renvoyé, c'est-à-dire en 1489, peut-être même dès 1488, et assurément en 1490, qu'il connut les privations auxquelles Oviedo et Géraldini font allusion quand ils parlent, l'un de la pauvreté de sa mise et de l'hospitalité que lui donnait Quintanilla (366) ; l'autre, du dénuement dans lequel il était tombé (367).

---

(366) *Y alli anduvo un tiempo con mucha nesçessidad é probeça, sin ser entendido de los que le vian* : « Et là il fit des démarches pendant un certain temps, dans une grande pauvreté, sans être entendu de ceux qui l'écoutaient. » (Oviedo, *Hist. General*, Liv. II, ch. IV, p. 19. Col. 1.) *Pero como traia la capa rayda (ó pobre), tenianle por fabuloso y soñador de quanto decia é hablaba:* « Comme il avait le manteau rapé (autrement dit qu'il était pauvre), « on le considerait comme un esprit chimérique qui avait rêvé tout ce qu'il « disait et racontait. » (*Ibid*, col. 2.) Gomara dit la même chose. (*Historia*, ch. 15.)

(367) Geraldini dit qu'après la mort de son frère Antonio, légat du Pape, qui l'avait protégé, « Colomb, privé de tout secours humain, trahi par ses « amis, pressé par la pauvreté, tomba dans un tel état de gêne qu'il dut « s'adresser humble et suppliant à un monastère de l'ordre de Saint-François, « situé en Bétique, dans la campagne de la ville de Marchena, pour qu'on lui

Quelques auteurs placent cette période de gène par laquelle Colomb passa au commencement de son séjour en Castille. Les faits ne semblent pas justifier cette manière de voir. Outre que Colomb devait avoir quelques ressources pécuniaires lorsqu'il partit de Lisbonne, il obtint, dès son arrivée en Espagne, l'appui des religieux de la Rabida, qui étaient très influents, ainsi que celui du duc de la Médina-Celi, de Quintanilla, de Deza, et peut-être aussi celui du Grand Cardinal. Et comme il entra après quelques mois d'attente seulement en rapports avec les souverains, ce ne peut être ni en 1486, ni en 1487 qu'il se trouva réduit aux dernières extrémités. Cette triste phase de son existence n'a dû commencer que vers 1489, en 1488 au plus tôt. Las Casas dit, d'ailleurs, que ce furent les années d'attente que Colomb passa à la cour qui le réduisent à la misère (368).

Le fait qu'il reçut des subsides de la cour ne contredit pas cette parole de l'évêque de Chiapas. Colomb était très tenace dans ses sollicitations, très persuasif dans ses discours et l'assurance qu'il y avait dans son langage, quand il parlait de son projet, a pu lui faire obtenir, pendant quelque temps, des gratifications dont il avait sans doute grandement besoin. Mais on a vu que ces dons d'argent, qui se répétèrent plusieurs fois en 1487, devinrent rares en 1488, et cessèrent tout à fait en 1489. On ne saurait donc voir là une indication que Colomb occupait à la cour

---

« donnât les aliments nécessaires au soutien de la vie. » *Verum morte Fratris mei succedente, cum humana omni parte ope destitueretur Colonus in tantam calamitatem incidit, et familiarium infidelitate, et pauperie eum premente, quod ad quoddam Sanctissimi Francisci Cœnobium, quod in Regione Bætice, et in agro oppidi Marcene est, supplex et humilis, ut necessaria vite alimenta sibi subministrarentur se contulit...* (Geraldini. *Itinerarium*, Liv. XIV, p. 203.) Comme Antonio mourut en 1488, c'est bien à cette époque qu'il faut placer la phase de pauvreté dont souffrit Colomb.

(368) Las Casas, *Historia*, Liv. I, ch. XXX, Vol. I, p. 236.

de Castille une autre situation que celle d'un solliciteur qui s'était acquis les sympathies de quelques grands personnages et auquel on venait quelquefois en aide.

IV. — Colomb aurait été marchand de livres et de cartes qu'il dressait lui-même.

On vient de voir qu'il y a toute raison pour placer vers la fin de l'époque où Colomb attendait la décision de la commission à laquelle ses propositions avaient été renvoyées, la période de gêne à laquelle Oviedo et Las Casas font allusion (369); et que c'est alors qu'il dut chercher d'autres moyens d'existence que ceux qu'il tirait des maigres subventions de la cour. On suppose donc que c'est à cette époque, et plus particulièrement, comme nous l'avons dit, vers 1490, qu'il aurait fait le commerce de livres dont parle Bernaldez (370), et, qu'utilisant les aptitudes cartographiques qu'il se reconnaît à lui-même (371), il se

(369) Voir les notes 366, 368, et 372.

(370) *En el nombre de Dios Todo-poderoso, ovo un hombre de tierra de Génova, mercader de libros de estampas, que trataba en esta tierra de Andalucia, que llamaban Christobal Colon, hombre de muy alto injenio, sin saber muchas letras, muy diestro de la arte de la cosmographia...* « Au nom « de Dieu tout puissant, il y eut un homme de la terre de Gênes, marchand « de livres à figures, qui commerçait dans ce pays d'Andalousie, que l'on appelait Christophe Colomb, homme d'un esprit très ingénieux, sans être « tres lettré, mais très habile dans l'art de la cosmographie. » (Bernaldez, *Reyes Catolicos*, ch. CXVIII, Vol. I, p. 357.)

Bernaldez est seul à mentionner ce commerce de livres qu'il a peut-être confondu avec celui des cartes nautiques, dont parle Las Casas, et qui semble plus probable. Harrisse croit, cependant, qu'il s'agit de véritables œuvres typographiques ou d'almanachs et *lunarios*, comme il en existait alors beaucoup. (*Christophe Colomb*, Vol. I, p. 96, note.) C'est aussi l'opinion de Elton.

(371) *Y engenio en el ánima y manos para debujar esfera, y en ella las cibdades, rios y montañas, islas y puertos, todo en su proprio sitio.* « Il [le « Seigneur] m'a fait industrieux et a rendu mes mains habiles à dessiner

serait mis à dresser des cartes marines à l'usage des navigateurs (372).

Ces vagues indications ont donné lieu à des suppositions qu'il suffit de mentionner sans s'y arrêter (373). Si Colomb a réellement fait le commerce de cartes marines, dont il était l'auteur, nous n'avons aucun moyen de juger de leur valeur, car il ne nous en reste aucune, à moins que l'on ne considère comme étant de lui l'esquisse à la plume de la partie septentrionale de l'île Espagnole, publiée il y a quel-

---

« notre sphère et à y marquer les villes, les rivières, les montagnes, les îles « et les ports, chacun à sa vraie place. » (COLOMB, *Lettre de 1501*, in NAVARRETE, Vol. II, p. 262. Voyez Ire Etude, *Sources*, n° 6.)

(372) *Habianle llegado hasta alli á tanto estrecho los años que habia estado en la corte, que, segun se dijo, algunos dias se sustentó con la industria de su buen ingenio y trabajo de sus manos, haciendo ó pintando cartas de marear, las cuales sabia muy bien hacer, como creo que arriba tocamos, vendiéndolas á los navegantes.* « Les années qu'il avait passées à la cour l'avaient « réduit à un tel état de gêne, qu'il fut obligé quelque temps, à ce que l'on dit : « de gagner sa vie par son industrie et le travail de ses mains, en faisant et « en dessinant des cartes marines, — car il était très habile à cela, ainsi que je « crois l'avoir déjà dit (ch. III, p. 46), — qu'il vendait aux navigateurs. » LAS CASAS, Liv. I, ch. XXX, Vol. I, p. 236 ; GARIBAY, (*Los XL libros del compendio historial*... Anvers, 1571, Liv. XVIII, ch. XXX, Vol. II, p. 1340), et FRUCTUOSO; (chap. XXII, inédit, publié par Do CANTO, *Centenario*... S. Miguel, 1892, fol. p. 1), disent aussi que Colomb dressait des cartes marines pour vivre; mais ils placent le fait à Madère.

(373) M. Elton, par exemple, assure que de 1490 à 1491, Colomb tenait boutique à Séville, et il précise l'endroit : c'est près du pont sur le Guadalquivir ; il ajoute, que parmi les livres que le futur amiral vendait ainsi, se trouvait un traité de navigation dont il était l'auteur. (ELTON, *Career of Columbus*, p. 185.) Un savant bibliographe espagnol, Léon Pinelo, attribue, en effet, à Colomb un ouvrage intitulé *Declaracion de la tabla navigatoria* qu'il dit avoir été imprimé avec une édition du traité du Dr Grajales : *Del uso de la carta de navegar*, dont il n'indique ni la date ni le lieu. (*Epitome de la Biblioteca Oriental y occidental*, Madrid, 1637, Vol. II, p. 1084.) Mais ce prétendu ouvrage de Colomb n'est connu que de Pinelo et il y a tout lieu de croire qu'il n'a jamais existé. (Voyez sur ce point HARRISSE. *Discovery*, p. 641.)

Le professeur Haebler, qui n'est guère enclin aux suppositions hasardées, croit que c'est en faisant le commerce de librairie que Colomb acquit la singulière connaissance de la plupart des ouvrages qu'il mentionne ou cite dans ses écrits. (*America*, dans la grande *History of the world*, de Helmolt, édit. anglaise, Vol. I, p. 352.)

ques années (374). Ce ne serait pas cette production, en tous cas, qui donnerait une idée avantageuse de ses talents cartographiques.

Mais nous connaissons par de nombreux spécimens l'écriture de Colomb et il faut bien reconnaître que Las Casas exagère un peu en la trouvant si parfaite (375).

Il y a, d'ailleurs, comme on va le voir, de bonnes raisons de mettre en doute qu'il ait jamais fait une carte marine et même qu'il fût capable d'en faire une.

V. — Colomb était-il cosmographe et cartographe ?

Il est permis de se demander si Colomb était capable de faire les cartes marines dont on lui attribue la confection et le commerce.

Cette question, que naguère encore on n'aurait pas osé poser, tant elle aurait paru contraire aux données fournies par la tradition colombienne, alors généralement acceptée, n'est plus faite aujourd'hui pour surprendre. L'impitoyable critique a relevé dans les écrits de celui que, par habitude, on appelle toujours le grand navigateur, tant de traits qui dénotent l'incohérence et l'insuffisance de son instruction cosmographique, elle y a constaté des erreurs si grossières dans la détermination des latitudes, elle y a trouvé des théories si bizarres et si radicalement inconciliables avec une connaissance, même superficielle, des principes fondamentaux sur lesquels repose notre conception de l'ordre cosmique, qu'on peut, à bon droit, mettre

(374) Voir l'appendice III.

(375) ... *Y salió con el arte de escribir formando tan buena y legible letra (la cual yo vide muchas veces), que pudiera con ella ganar de comer.* « Il « réussit si bien dans l'écriture, ses lettres étaient si bien faites et si lisi- « bles — j'ai eu maintes fois l'occasion d'en juger — qu'il aurait pu parfai- « tement faire de cela son métier. (Las Casas, Liv. I, ch. III, Vol. I, p. 46.)

en doute la compétence de leur auteur en matière de cartographique savante.

Comment croire qu'un homme qui prétendait avoir mesuré lui-même la longueur d'un degré terrestre, opération pour laquelle les connaissances mathématiques et astronomiques les plus solides sont nécessaires, ait pu commettre des erreurs de dix degrés et plus dans la détermination de la latitude de lieux qu'il avait plusieurs fois visités (376) ? Comment admettre qu'un véritable cosmographe ait pu s'imaginer que la terre avait la forme d'une poire? Comment voir un marin ayant le savoir pratique et théorique qu'on suppose à Colomb, dans celui qui, après quatre voyages au Nouveau-Monde, n'a pu reconnaître l'erreur fantastique dans laquelle il était tombé en s'imaginant que l'extrémité orientale de l'Asie était à 60 degrés à l'ouest des Canaries, alors qu'elle en est à plus de 200 ?

Les panégyristes de Colomb glissent sur ses singulières théories, qu'il n'aurait pu concevoir, cependant, s'il avait été véritablement cosmographe, mais s'efforcent d'excuser ses erreurs de latitude et de longitude, qui, pour un marin de profession, ont une importance capitale.

On fait observer tout d'abord que les erreurs de ce genre qu'on relève dans le journal de Colomb, peuvent provenir du copiste qui a transcrit le document, ce qui est assurément possible et même certain pour une ou deux d'entre elles. Ainsi, lorsqu'on reproche à Colomb d'avoir indiqué la latitude de Cuba comme étant au 40e degré, alors qu'elle n'est qu'au 21e, il semble clair qu'il y a là une erreur de copiste, car le 13 octobre Colomb se trou-

---

(376) Voir sur les erreurs de latitude de Colomb la IVe de nos *Études*, pp. 395-297 et sur les raisons qui peuvent être données pour les excuser, le chapitre IV de l'excellent petit mémoire de Luigi Hugues, *L'opera scientifica di Cristoforo Colombo*, 1892, p. 28 et sq., ainsi que *la Scoperta d'America e Cristoforo Colombo*... Gorizia, 1890, de Gelcich, ch. III, où cette question est longuement étudiée et résolue tout à l'avantage de Colomb.

vait, d'après ses propres calculs, à la latitude de l'île de Fer, qui est sous le 28ᵉ parallèle, et 17 jours après, — le 30 octobre, — ayant toujours navigué dans la direction du midi et du levant, le journal lui fait dire qu'il est au 42ᵉ degré de latitude nord. Il y a là certainement une erreur qui ne peut être du fait de Colomb (377).

Mais ce cas particulier n'explique pas les autres erreurs dont le journal fourmille. Gelcich a bien montré, en dépouillant soigneusement ce document, que Colomb relevait fréquemment le point et qu'il faisait constamment usage du quadrant et de l'astrolabe, ce qui n'est pas contesté. Ce qui l'est, c'est qu'il sût se servir de ces instruments, dont le dernier surtout est assez compliqué, et on voit une preuve de son incompétence à cet égard dans la manière dont il tenait son journal, où la latitude et la longitude ne sont données qu'exceptionnellement, alors qu'elles devraient être enregistrées jour par jour. On répond à cela que Las Casas, pour lequel ces particularités ne pouvaient avoir aucun intérêt, a probablement supprimé la plupart des notations de ce genre, quand il résuma le journal de Colomb, dont l'original a disparu. Mais cette explication, dont Gelcich fait grand état (378), n'est pas

(377) Gelcich a fait ressortir cette raison et d'autres qui la confirment. « Si « Colomb avait été un débutant dans l'art nautique, conclut-il, s'il n'avait « jamais eu dans les mains une carte ou une boussole, il n'aurait pu com- « mettre cette erreur. » (*La Scoperta d'America*. p. 63) Markham voit là aussi une faute de copiste : *Wrongly transcribed*, dit-il, *it must have been 21 in the Original manuscript*. (*The Journal*, p. 63, note). Navarrete expliquait l'erreur autrement. Il croyait que Colomb s'était servi d'un *quadrante* (quart de cercle ou quartier de réduction), qui marquait la double hauteur de sorte qu'il fallait lire 21 au lieu de 42 (*Viages*, Vol I, p. 44); mais il paraît que ces instruments n'étaient pas en usage à cette époque.

(378) Partant du journal *mutilé* par Las Casas, Gelcich dit : Si le prélat espagnol avait pu prévoir les maux qui résulteraient de ses abréviations, il nous aurait offert certainement une copie fidèle des documents et ne se serait pas permis de l'estropier à son plaisir. Toute la partie qui se rapporte à la navigation est, au point de vue nautique, extrêmement concise et traitée

recevable. Le journal de Colomb n'a jamais indiqué les latitudes et les longitudes, ou du moins ne l'a fait que par exception, et le plus souvent d'une manière erronée. En voici la preuve.

Un mois environ après son retour à Palos, qui eut lieu le 15 mars 1493, Colomb était reçu à Barcelone par les Rois Catholiques, auxquels il rendit compte de sa découverte. Nous ignorons si c'est à ce moment même qu'il leur remit la relation de son voyage, c'est-à-dire ce journal de bord qu'il s'était engagé envers eux à écrire soigneusement (379), et qu'il écrivit, en effet, mais c'est assez vraisemblable. Quoi qu'il en soit, nous voyons par une lettre des souverains à Colomb, en date du 1er juin 1493, qu'ils étaient alors en possession de ce précieux document et qu'ils le faisaient copier (380). Deux mois après, le 6 septembre, la reine écrit à Colomb qu'on lui renvoie son journal, dont la copie n'a pu être faite plus rapidement, et ajoute : « Si la carte marine que vous deviez faire « est achevée, envoyez-la-moi immédiatement (381). »

Le même jour les deux souverains écrivent une autre

---

avec incurie, — *e tratta con noncuranza* (*Op. cit.*, p. 64). C'est rejeter sur Las Casas, sans aucune preuve, la responsabilité des erreurs attribuées à Colomb.

(379) Dans sa lettre aux Rois Catholiques qui sert de prologue à son journal de bord, Colomb leur dit : « qu'il écrira tout ce voyage ponctuellement « jour par jour » — *escribir todo este viage muy puntualmente de dia en dia* — qu'il « fera une nouvelle carte de navigation où seront situées toutes les « terres de la mer océane » — *hazer carta nueva de navegar, en la cual situaré toda la mar et tierras del mar Oceano* — et qu'il composera un livre qui représentera le tout par le dessin, avec la latitude équinoxiale et la longitude occidentale — *un libro y poner todo por el semejante por pintura, por latitud del equinocial y longitud del occidente.* (Journal de Colomb, *Scritti*, Vol. I, pp. 2 et 3 in *Raccolta*.)

(380) Les Rois Catholiques à Colomb, 1er juin 1493. (NAVARRETE, Vol. II, no XLVI, p. 72.)

(381) *La carta del marear que habiades de faser, si es acabada, me enviad luego.* (La Reine à Colomb, Barcelone, 5 sept. 1493. NAVARRETE, Vol. II, n° LXX, p. 107.)

lettre à Colomb où ils lui parlent encore du journal et lui renouvellent la prière d'envoyer la carte qu'il leur a promise. Mais ici ils s'expriment en des termes qu'il faut citer textuellement :

« Et, comme pour mieux entendre votre livre, nous « avons besoin de connaître les degrés où se trouvent les « îles et la terre que vous avez découvertes, ainsi que les « degrés de la route par laquelle vous avez été pour « notre service, envoyez-nous-les sur-le-champ ; et, de « même, la carte que nous vous avons prié de nous en- « voyer avant votre départ ; envoyez-nous-la inconti- « nent, bien complète, et avec les noms écrits, et s'il « vous paraît que nous ne devons pas la montrer écrivez- « nous-le (382). »

Ainsi, le *libro*, c'est-à-dire le journal de son mémorable voyage, que Colomb dut laisser aux Rois Catholiques, dès son arrivée à Barcelone, en avril 1493, n'indiquait, ni les latitudes et longitudes des terres qu'il avait découvertes, ni celles de la route suivie, ou du moins ne les indiquait pas d'une manière satisfaisante, et les souverains étaient impatients de les obtenir. Sur ce point particulier, le journal original de Colomb ne différait donc pas de celui que nous possédons aujourd'hui, où les latitudes et longitudes ne sont données que par exception, et le plus souvent d'une manière erronée. Mais ce qui suit dans la lettre des Rois Catholiques est encore bien plus curieux. Ils continuent ainsi :

---

(382) *Y porque, para bien entenderse mejor este vuestro libro habiamos menester saber los grados en que estan las Islas y tierra que fallastes y los grados del camino por donde fuistes, por servicio nuestro que nos los envieis luego ; y asimismo la carta que vos rogamos que nos enviasedes antes de vuestra partida, nos enviad luego muy cumplida, y escritos con ella los nombres ; y si vos pareciere que no la debemos mostrar nos lo escribid*. (Les Rois Catholiques à Colomb, Barcelone, 5 sept. 1493. NAVARRETE, Vol. II n° LXXI, p. 109-110.)

« Et ces choses ayant été déterminées ici, il nous paraît « qu'il serait bien que vous prissiez avec vous un bon as- « tronome; et il nous semble que Frère Antonio de Mar- « chena serait ce qu'il faut pour cela, parce qu'il est bon « astronome et qu'il nous a paru que son avis était tou- « jours conforme au vôtre (383). »

Quelles sont ces choses dont parlent les Rois Catholiques qui ont été faites, exécutées ou raisonnées ici, en Espagne, — *platicado acá* ? Ne sont-ce pas les déterminations au moyen de notes que Colomb avait recueillies, des latitudes et longitudes des lieux découverts, ainsi que celles de la route suivie, particulièrement l'établissement de la carte donnant toutes ces indications avec les noms attribués à ces lieux ? N'est-il pas, dès lors, évident que toutes ces choses Colomb ne les avait pas faites au cours de son voyage, et que c'est précisément pour empêcher que cela se renouvelle, qu'on l'engage, au moment où il va partir pour sa seconde expédition, à prendre avec lui un savant capable de les faire, un savant qu'il devait connaître et avec lequel il avait dû déjà traiter cette matière, puisque les souverains disent qu'il leur a paru que ses opinions étaient d'accord avec les siennes !

Las Casas n'est donc en rien responsable des lacunes que présente le journal de Colomb dans la mention des degrés de latitude ou de longitude des lieux découverts dans la grande entreprise de 1492. Ces lacunes sont dans le résumé du journal fait par Las Casas, parce qu'elles se trouvaient déjà dans le document original. En ce qui concerne la carte, il n'y a pas plus de raisons de croire que Colomb l'ait faite, qu'il n'y en a de supposer que son jour-

---

(383) *Y platicado acá en estas cosas, nos parece que seria bien que llevasedes con vos un buen estrologo, y nos parescia que seria bueno para esto Fray Antonio de Marchena, porque es buen estrólogo, y siempre nos pareció que se conformaba con vuestro parecer.* (*Ibid.*, p. 110.)

nal original indiquait les latitudes et longitudes nécessaires.

Toutes ces particularités, et d'autres que l'on pourrait relever, ne se concilient guère, ni avec ce que nous disent Las Casas et Colomb lui-même de ses aptitudes, aussi bien comme cosmographe que comme cartographe, ni avec la grande idée que bien des auteurs modernes se font encore des connaissances nautiques de l'heureux découvreur du Nouveau Monde et de son expérience comme navigateur. On conçoit donc que des critiques sévères comme Ruge et comme Breusing aient jugé, l'un, que Colomb était incapable de déterminer exactement la latitude d'un lieu (384), l'autre, qu'il était incapable de dresser une carte marine (385). Ce jugement rigoureux est aussi celui que prononce un grand admirateur de Colomb, Uzielli, qui, comme Breusing, ne reconnaît pas au Génois la capacité de se servir des instruments nautiques et qui, pour cette

---

(384) Ruge dit que les inexactitudes de Colomb en matière de longitude sont pardonnables, « mais que les latitudes, que la hauteur des points déterminée par lui s'écartent souvent de 5 degrés de la réalité et que c'est plus qu'on peut excuser : *mehr als man erwarten darf* Plus bas il fait remarquer que « les indications inexactes de Colomb sont en partie causes que jusqu'à présent les savants n'ont pu s'accorder sur l'île où, pour la première fois, le Découvreur a foulé le sol du Nouveau Monde: *Tragen nicht die ungenauen Angaben des Colombus einen Theil der Schuld, Wenn die Gelehrten bis heute sich noch nicht über dis Insel geeinigt haben, wo der Endecker zuerst den Boden der neuen Welt betrat?* (RUGE, *Die Weltanschauung des Columbus*, Dresde, 1876, pp. 11-12.

(385) « Malgré toutes les instances de ses souverains, il n'était pas en état « de remplir sa promesse d'envoyer sa carte marine, — *carta de marear*, — « et la carte graduée, de sorte que ceux-là durent enfin lui conseiller, pour « le second voyage, de prendre avec lui un bon astronome : *Er war, trotz allen Drängens seiner Herrscher, nicht im Stande, sein Versprechen zu erfüllen, die Seekarte « carta de marear » und die graduirte « Passkarte » pintura » einzuschicken, sod ass diese ihm endlich raten mussten, auf die zweite Reise doch einen tuchtigen Astronomen mitzunehmen.* (BREUSING, *Zeitschrift für Wissenschaftliche Geog.*, II, p. 193, apud GELCICH, *Columbus als Nautiker*, n° 118, p. 282.)

raison, n'admet pas qu'il pouvait diriger seul un navire (386), opinion qui semble justifiée en tous points (387).

Ne pouvant contester la compétence des savants qui ont formulé ces critiques et d'autres de ce genre, on a quelquefois attribué leurs remarques au désir de se singulariser par quelque assertion nouvelle (388). C'est un pro-

---

(386) A ce propos, j'extrais les lignes suivantes d'une lettre que m'écrivait mon éminent adversaire, M. Uzielli, qui est le plus galant homme du monde, quand on ne touche pas à son Toscanelli : « Colomb, dans son journal de « bord, aurait dû enregistrer chaque jour la latitude ; il ne la donne que deux « fois avec des erreurs énormes de plusieurs degrés. Évidemment il ne savait « pas se servir de l'astrolabe. Donc il n'était pas un marin de profession, ou « tout au moins était-il incapable de diriger un navire à lui seul. »

(387) Ce que dit Uzielli de l'inhabileté de Colomb à se servir des instruments nautiques alors en usage, est prouvé par ce passage de son journal, où il dit, à la date du 13 décembre 1492, qu'ayant pris la latitude de l'île Espagnole, il trouva, par le quadrant, qu'il était à 34 degrés de la ligne, alors qu'il n'en était qu'à 20 : *Dice tambien que halló por el quadrante questaba de la linea equinocial treinte y cuatro grados.* (*Raccolta, Scritti*, Vol. I, p. 63 NAVARRETE, Vol. I, p. 89.) Or la latitude obtenue par le quadrant et par l'astrolabe, dont Colomb se servait aussi, est sujette à une erreur d'un demi-degré environ, soit trente milles géographiques, tandis que l'erreur de Colomb est de 14 degrés. S'il avait su se servir de son instrument il ne se serait pas trompé à ce point. On ne saurait dire, comme le fait Markham, qu'il n'y a là qu'une erreur de copiste (MARKHAM, *Journal of Columbus*, p. 110); car, ailleurs, Colomb dit que les nuits sont de quinze heures à Española. (Journal, 5 décembre) ; s'il avait reconnu que cette île se trouvait sous le 20° parallèle, il aurait su que les nuits ne pouvaient y être que de 13 h. 14 minutes

Le fait que Colomb omet de noter jour par jour les latitudes où il se trouve et que, quand il les note, il se trompe grossièrement, n'est pas la seule marque que porte le journal du voyage de 1492-1493 de l'inexpérience de cet amiral en matière de navigation On n'y trouve pas la précision que ce genre de documents exige ; on y parle de jours et de nuits sans dire ce qu'il faut entendre par là ; les expressions y sont vagues et telles qu'un marin ayant beaucoup navigué comme Colomb est supposé l'avoir fait, ne les emploierait pas. (Voyez sur ce point l'intéressante et savante *Note on the navigation of Columbus first voyage*, par Lord DUNRAVEN, dans le *Columbus* de YOUNG, Vol. II, p. 292.)

(388) C'est précisément ce que dit Desimoni de l'opinion, citée plus haut, de Breusing et de Ruge, qu'il veut bien reconnaître comme étant des hommes savants — *nomini dottissimi invero* —, mais qu'il tient pour être « certai-

cédé familier à ceux qui ne connaissent Colomb que par les sources d'origine colombiennes et auquel ils ont recours inconsciemment peut-être. Le plus souvent, en effet, ceux qui parlent ainsi, ne sont ni de mauvaise foi ni ignorants des questions qu'ils traitent ; mais il semble que pour eux Colomb se place au-dessus de la critique et qu'il soit impossible de voir dans les documents autre chose que ce qu'ils y ont vu. Roselly de Lorgues et Desimoni, par exemple, dont la sincérité est indéniable, procèdent presque toujours ainsi ; sous leur plume les témoignages les plus clairs prennent, sans qu'ils croient les dénaturer, un sens différent de celui qu'ils ont réellement. Pour les esprits, ainsi prévenus, les observations critiques les mieux fondées passent sans laisser aucune impression, quand elles dérangent quelque chose à la trame de la vie de Colomb, telle qu'elle a été léguée par la tradition (389).

En résumé, et pour revenir au point qui nous occupe

« nement orgueilleux et voulant dire des choses nouvelles contraires à celles « qu'on avait dites auparavant : *ma certo dalla superbia di poter dire cose nuove, contrarie alle dette prima di allora*. (*Quistioni Colombiane, in Raccolta*, p. 86)

(389) On a pu voir au chapitre sur Beatriz Enriquez de nombreux exemples de cette manière d'agir de la part de Roselly de Lorgues. Quoique ne poussant pas l'aveuglement aussi loin, et, bien que pensant tout autrement, Desimoni n'entend pas mieux les documents et ne tient pas davantage compte de la critique, quand il n'y trouve pas ce qu'il désire. C'est ainsi que voulant prouver que Colomb avait fait des cartes, il avance, avec indication précise des pages, que Las Casas dit avoir eu entre les mains la carte nautique de son premier voyage (*Quistioni*, p. 89) ; mais il n'a pas vu que Las Casas attribue cette carte à Toscanelli. Dans la même intention, il parle de deux lettres de la reine Isabel où il serait question d'une carte de Colomb « qu'il faut « lui restituer » — *della carta da restituire a Colombo* (*Ibid.*, p. 88). Ces deux lettres sont du 5 septembre 1493 et il y est question, non d'une carte à renvoyer à Colomb, mais d'une qu'il a promis de faire et qu'on lui demande.

De tous les Colombistes modernes, Desimoni est, d'ailleurs, celui qui est resté le plus inflexiblement attaché aux anciennes idées sur Colomb.

Malgré la démonstration de Salvagnini, il a continué à croire que Colomb était arrivé en Portugal avant 1476 ; malgré les recherches d'Harrisse sur les Colombo, il a admis la possibilité que l'illustre Génois ait pu servir la France

plus particulièrement ici, il n'existe aucun document cartographique que l'on puisse attribuer avec certitude à Colomb et nous n'avons aucune preuve de ses talents en pareille matière. Il dit bien qu'il possédait ce talent et il parle comme s'il avait fait des cartes nautiques, ou comme s'il allait en faire ; mais les assertions du découvreur de l'Amérique ne sont pas toujours véridiques, et ce que nous savons aujourd'hui de l'insuffisance de ses connaissances cosmographiques permet, tout au moins, de mettre celle-ci en doute. Les indications données dans l'appendice montreront, en tous cas, qu'il n'y a rien de certain à cet égard.

---

avec Guillaume de Casenove ; malgré son propre aveu qu'il n'y avait pas de majorité légale de 19 ans à Gênes, aveu qui ruine sa thèse sur la date de la naissance de Colomb, il a continué à placer cette date en 1446, etc., etc.

CHAPITRE VII

REJET DES PROPOSITIONS DE COLOMB ; CE QUE NOUS SAVONS DE LEUR OBJET ET DE LEUR CARACTÈRE.

SOURCES D'INFORMATION

Il ne s'agit dans ce chapitre que des propositions faites par Colomb aux Rois Catholiques en 1486. Par les *Historie*, par Las Casas et par Colomb lui-même, nous ne les connaissons que d'une manière générale ; ils en font connaître le sens, mais se taisent sur les raisons avancées devant la commission pour les soutenir. Pour contrôler ce qu'ils disent à cet égard, les seules indications que nous avons sont celles qu'ils donnent eux-mêmes, en rapportant les objections soulevées par la commission et celles que l'on tire du seul témoignage qui existe, en dehors de celui des intéressés, sur ce que fit cette commission. Les auteurs du temps ne disent rien de cela.

1. — **Fernand Colomb**, chapitre XII, et **Las Casas**, chapitres XXIX et XXX.

Ces deux biographes de Colomb, surtout le second, s'étendent sur les objections formulées par les membres de la commission chargée d'examiner les propositions soumises aux Rois Catholiques. Elles sont résumées au cours du chapitre.

2. — **Déposition** de Rodrigo Maldonado. Salamanque, 26 février 1515.

NAVARRETE, Vol. II, p. [illegible] ; Pleitos de Colon, Vol. II, p. [illegible].

Maldonado était conseiller de la couronne, il fit partie, en cette qualité, de la commission que Talavera constitua pour examiner les propositions de Colomb et fut l'un de ceux qui l'interrogèrent. A l'époque où l'on prit sa déposition il était gouverneur ou administrateur (Regidor) de Salamanque. C'est à la requête de Diego Colomb qu'il fut cité. Il s'agissait de savoir si Colomb était le premier et seul découvreur de la région de Paria et d'autres parties de l'Amérique du Sud, sur lesquelles Diego aurait eu alors des droits que le fisc contestait. Le questionnaire auquel Maldonado et d'autres répondirent était soumis par l'avocat de Diego. On a quelquefois confondu les conférences avec Colomb dont parle Maldonado, avec celles qui eurent lieu plus tard à Grenade, qui sont différentes. Les premières, auxquelles Maldonado prit part, sont celles organisées par Talavera en 1486.

Pour les autres points traités ou mentionnés dans ce chapitre, les sources d'informations sont presque toutes modernes et les indications données au bas des pages suffisent.

I. — La commission royale repousse les propositions de Colomb, que les Rois Catholiques congédient. 1490.

Nous sommes arrivés à une date importante de la vie de Colomb en Espagne : celle où, après avoir attendu dans des conditions pénibles et souvent humiliantes, la décision de la commission à laquelle ses propositions avaient été renvoyées, il va enfin apprendre qu'elles ne pouvaient pas être prises en considération.

Ainsi qu'on a pu le voir aux paragraphes précédents, les auteurs modernes ne sont pas tous d'accord sur la date à laquelle la commission présidée ou dirigée par Talavera fit connaître son sentiment sur les propositions de Colomb. Quelques-uns, comme Pinilla et Asensio, ont soutenu que cette commission rendit sa décision immédiatement, ou peu après avoir été saisie de la question, c'est-à-dire en 1486 ou en 1887 au plus tard (390). Mais, avec Washing-

(390) Pinilla, *Colon en España*, pp. 139, 150, 142; Asensio, *Cristobal Colon*. Vol. I, p. 95, 98 ; Les auteurs suivants pensent de même : La Torre y Velez, *Vida de Colon*, pp. 20 et sq. ; Ferré, *El descubrimiento de America*,

ton Irving, Tarducci et d'autres, le plus grand nombre a pensé que c'est seulement en 1490 que la commission se prononça (391).

C'est évidemment ainsi qu'il faut voir les choses ; le témoignage des deux premiers biographes de Colomb, celui de Las Casas surtout, ne peut laisser aucun doute à cet égard. Parlant du premier séjour que notre Génois fit à la cour de Castille, en solliciteur toujours éconduit, l'évêque de Chiapas dit que, « occupé à répondre aux ques-« tions qui lui étaient posées, à donner toute informa-« tion à la commission royale, souffrant mille besoins, « supportant bien des fois des affronts, Colomb passa cinq « années sans aboutir à rien » (392). Les indications fournies par Fernand Colomb, concordent avec celles-là. Au chapitre XII des *Historie*, il est dit que beaucoup de temps fut employé à la discussion des arguments de Colomb ; au chapitre suivant on lit que les rois étant obligés de se déplacer souvent, leur décision se fit longtemps attendre, et que lorsqu'elle fut donnée à l'amiral, il se décida à abandonner la cour.

Comme c'est la décision négative rendue par les Rois

---

p. 91 ; GAFFAREL, *Hist. de la découverte de l'Amérique*, Vol. II, p. 77 ; MANDONNET, *Les Dominicains*, p. 132. M. Harrisse semble être aussi de cet avis. Voyez son *Christophe Colomb*, Vol. I, pp. 360-363.

(391) WASHINGTON IRVING, *Life*, Liv. II, ch. V, Vol. I, p. 141 ; PRESCOTT, *Ferdinand and Isabella*, Vol. II, pp. 120, 121 ; TARDUCCI, *Vita*, ch. XI, Vol. I, p. 167 ; LA FUENTE, *Historia gen. de España*, Vol V, p. 250 ; ROSELLY DE LORGUES, *Christophe Colomb*, Vol. I, pp. 195, 196.

(392) *Residió Cristóbal Colon de aquella primera vez en la corte de los reyes de Castilla, dando estas cuentas haciendo estas informaciones, padeciendo necessidades y no ménos hartas veces afrentas, más de cinco años sin sacar fruto alguno.* (LAS CASAS, *Historio*, Liv. I, ch. XXIX, Vol I, p. 234. Au chapitre suivant Las Casas répète que « pendant de longues années Co-« lomb souffrit à la cour de Castille toutes sortes de déboires par la faute « de ceux auxquels avait été confié l'examen de l'affaire et qui n'y compre-« naient rien ». (*Ibid.*, ch. XXX, Vol. I, p. 235.) Pour le témoignage de F. Colomb voyez les chapitres XII et XIII.

Catholiques, sur le rapport de Talavera ou de la commission organisée par lui, qui motiva le départ de Colomb, et comme nous savons, à quelques mois près, quand Colomb prit cette résolution, il est certain que la commission fit attendre son rapport pendant cinq ans, ainsi que le dit Las Casas, dont l'assertion deux fois répétée, est ici confirmée par celles d'Herrera et de Zuñiga (393). Ces témoignages fixent la date de ces faits, qui ne peuvent être placés qu'à la fin de l'année 1490 ou, au plus tard, au commencement de l'année suivante.

Les conclusions de la commission étaient nettement défavorables à Colomb. Les conseillers de la couronne déclarèrent que sa proposition était illusoire, impraticable, et qu'il n'était pas de la dignité de si grands princes de la prendre en considération (394).

---

(393) « Colomb ayant été rebuté s'en alla à Séville, fort triste et mélancoli-« que d'avoir séjourné en cour cinq ans durant, sans aucun fruit : *despues de haver andado cinco años en la corte, sin fruto.* (Herrera, *Historia de las Indias*, Dec, I, Liv. I, ch. VII ; Zuniga, Vol. III, p. 144.) Dans son petit mémoire sur Colomb et l'Université de Salamanque, le Dr Falcon y Ozcoidi soutient que le rapport de Talavera fut rendu sans aucun retard, mais que les Rois Catholiques ajournèrent leurs décisions pour garder Colomb auprès d'eux, dans la pensée que les circonstances finiraient par permettre de donner suite à ses propositions. Cet auteur explique ainsi les différentes sommes qui furent versées à Colomb, sur l'ordre des souverains, du 5 mai au 16 juin 1488, ainsi que l'ordre donné le 12 mai 1489 de lui préparer des logements, particularités qui montreraient que, pendant toute cette période, Colomb était au service des Rois Catholiques. Cette thèse n'est pas inacceptable. mais elle n'est guère vraisemblable. Plusieurs auteurs l'ont cependant adoptée, Fiske entre autres.

(394) « Christophe Colomb ne satisfit que médiocrement les personnes qui « avaient pour mission d'en référer au roi et à la reine ; aussi jugèrent-elles « ses promesses et ses offres comme impossibles, vaines et inacceptables » : *Y ansi fueron dellos juzgadas sus promesas y ofertas por imposibles y vanas y de toda repulsa dignas.* « Et dans ce sentiment elles allèrent trouver « les souverains auxquels elles firent leur rapport sur ce qu'elles pensaient. « Elles leur persuadèrent qu'il ne convenait pas à l'autorité de leur personne « royale de favoriser une affaire qui reposait sur d'aussi faibles fondements. « — *flacamente fundado.* — et qui paraissait si incertaine et si impossible, — *tan*

Soit qu'ils voulussent ménager l'amour-propre de Colomb, soit qu'ils eussent réellement l'intention, comme on l'a supposé, de reprendre plus tard l'examen de ses propositions, les Rois Catholiques ne lui firent point une réponse catégoriquement négative ; ils lui dirent que la conquête de Grenade et les opérations de la guerre dans laquelle ils étaient engagés, ne leur permettaient pas de se livrer à une nouvelle entreprise, mais que peut-être plus tard l'occasion se présenterait de s'occuper de son projet et de le mettre à exécution (395).

« *incierto é imposible,* — à toute personne lettrée, quelque peu savante qu'elle « fût, attendu qu'elles perdraient ce qu'elles y mettraient et compromettraient « inutilement l'autorité royale.» *Y derogarian su autoridad real sin algun fruto.* (Las Casas, Liv. I, ch. XXIV, Vol. I, p. 231.) Fernand Colomb dit la même chose en termes plus concis: « Ils [les membres de la commission] se résolu- « rent à juger que l'entreprise était vaine, impossible, et qu'il ne convenait pas « à la gravité et à la majesté de si grands princes de se décider sur d'aussi « faibles informations » : *si risolsero a giudicar la impresa per vana e impossibile ; e che non conveniva alla gravità e altezza di si gran principi, che si movessero per cosi debole informazione.* (*Historie*, ch. XII, fol. 33, verso.)

(395) *Finalmente los reyes mandaron dar respuesta á Christóbal Colon despidiéndole por aquella sazon, aunque no del todo quitándole la esperanza de tornar á la materia, cuando más desocupados Sus Altezas se viesen, lo que entónces no estaban con los grandes negocios de la guerra de Granada, los cuales no les daban lugar à entremeter negocios nuevos, que, el tiempo andando, se podria ofrecer más oportuna ocasion.* (Las Casas, *op. cit.*, p. 231). Le langage des *Historie* diffère à peine de celui-ci. Voyez le ch. XII de cet ouvrage (fol. 34, recto), que Fernand Colomb termine par ces mots : « En « fait, les rois ne voulurent pas prêter l'oreille aux grandes promesses que « leur faisait l'amiral » : *Et in fatti i Re non volsero prestare orecchie alle gran promesse, che lor facea lo Ammiraglio.*

Washington Irving dit que Talavera fut chargé de signifier cette décision à Colomb, mais que celui-ci ne voulant pas recevoir son congé d'un homme hostile à ses projets, se rendit à Séville pour apprendre des souverains eux-mêmes à quoi s'en tenir et que leur réponse fut au fond semblable. (*Life*, Liv. II, ch. Vol. V, I, p. 114.) Avant Irving, Muñoz avait dit que Colomb, après avoir reçu de Talavera l'avis de la décision des Rois Catholiques, obtint d'eux une dernière audience qui n'eut aucun résultat. (*Historia del Nuevo Mundo*, Liv. II, § XXVII.)

Las Casas et Fernand Colomb ne disent rien de cela et, comme nous n'avons pas d'autres renseignements sur ce point que ceux qu'ils donnent, on doit

Faut-il voir dans cette réponse des Rois Catholiques une intention de laisser à Colomb l'espoir qu'ils pourraient peut-être revenir sur leur décision ? Des critiques judicieux comme Tarducci l'ont pensé (396); mais nous avouons ne pouvoir nous rendre à cette manière de voir. Pour nous, tout indique dans la conduite de Ferdinand et d'Isabel, que leur réponse cachait, sous une forme polie, un congé définitif. Colomb paraît en avoir jugé ainsi, car nous allons le voir se disposer à quitter l'Espagne pour aller demander au roi de France le concours que lui refusaient les Rois Catholiques. C'est à ce moment qu'il se serait rendu de nouveau chez le duc de Médina-Celi, d'où il passa ensuite à la Rabida, en route pour la France.

Mais avant de le suivre dans ces nouvelles pérégrinations, qui vont changer ses résolutions et donner un autre cours aux choses, nous allons tâcher de nous rendre exactement compte de la véritable nature du projet qu'il avait vainement tenté de faire agréer, d'abord par le Portugal, puis par l'Espagne, et qu'il se proposait maintenant de porter ailleurs.

II. — L'objet des propositions que Colomb fit aux Rois Catholiques aurait été de passer aux Indes en naviguant à l'ouest.

Il serait du plus grand intérêt, pour l'historien de la genèse des idées de Colomb et des circonstances qui conduisirent véritablement à la découverte du Nouveau Monde, de savoir exactement en quoi consistaient les propositions que les Rois Catholiques soumirent à l'examen de conseil-

---

considérer que ces détails, qui ont passé depuis dans la plupart des biographies de Colomb, appartiennent à cette catégorie d'amplifications littéraires que souvent les historiens les plus consciencieux ne savent pas éviter.

(396) *Lasciando dunque aperta una qualche via per l'avvenire.* (Tarducci, *Vita*, Vol. I, pp. 168-169.)

lers, spécialement désignés dans ce but, et dont le rejet, après cinq ans d'attente, ne laissait, à celui qui les avait faites, d'autre parti à prendre que de s'adresser à une autre puissance.

Il semble, au premier abord, que ce soit là un point bien établi. Ouvrez n'importe quel livre traitant de la vie de Colomb, et vous y lirez que ce qu'il voulait, c'était d'aller aux Indes, par une route nouvelle, celle de l'ouest, qui était plus avantageuse que celle suivie alors par les gens engagés dans le commerce des denrées de l'Orient. Colomb lui-même a dit que c'était là son but ; ses deux premiers biographes l'ont dit d'après lui, et tout le monde l'a répété après eux sans y regarder de bien près (397).

Il s'en faut de beaucoup, cependant, que nous soyons bien renseignés sur ce point, car nous ne le sommes que par ceux qui étaient intéressés à nous faire connaître la version colombienne, ou qui n'en connaissaient pas d'autre. En effet, nos deux sources d'information sur les propositions faites par Colomb, — sources presque uniques, — sont les deux récits de l'examen qu'on en fit, qui nous viennent, l'un, du fils même de Colomb, l'autre, de son historiographe, Las Casas, et qui ont pour objet, non de nous faire connaître les termes de ces propositions, mais les objections qu'elles soulevèrent dans la commission. Ces deux récits sont identiques, quant au fond, et presque même dans la forme. Que Las Casas ait emprunté le sien à l'ouvrage de Fernand Colomb, ce qui est évidemment le cas, où qu'il l'ait tiré directement des papiers de Colomb que l'auteur des *Historie* avait lui-même mis à contribution, cela importe peu. Dans l'un, comme dans l'autre cas, les deux récits sont purement d'origine colombienne, et c'est là qu'ont puisé tous ceux qui, depuis, ont traité le sujet (398).

---

(397) Voyez l'introduction.

(398) Nous avons bien une autre source d'informations sur les délibérations

Fernand Colomb et Las Casas ne font connaître les objections qu'ils rapportent que pour montrer que Colomb appuyait ses dires par des arguments scientifiques et théoriques que les conseillers de la couronne ne comprirent pas. Ni l'un ni l'autre, cependant, ne produisent ces arguments ; ils n'en disent même pas un mot, et se bornent à s'étendre sur les raisons qu'on leur aurait opposées ; mais c'est assez pour donner une idée suffisamment exacte de ce qu'étaient les propositions qu'on discutait.

Pour bien se rendre compte de la valeur de ces objections, rappelons encore une fois, afin de bien marquer l'objet de notre recherche, que le grand mérite de Colomb aux yeux de la postérité, ce qui fait qu'on donne à son entreprise un caractère exceptionnel et scientifique, c'est d'être arrivé par des considérations théoriques à la conviction que les extrémités orientales de l'Asie pouvaient être atteintes en naviguant directement à l'ouest, et d'avoir été si pénétré de la vérité de cette conception qu'il a osé entreprendre d'en démontrer pratiquement l'exactitude. C'est lui-même qui a donné, dans des écrits postérieurs à ses découvertes, les sources de cette conception, à savoir les deux astronomes Alfragan et Joseph, plus, ses propres observations, pour la petitesse de la terre; et, pour le peu d'étendue de l'espace maritime à traverser, Esdras et Marin de Tyr. C'est encore lui qui écrit, à la première page du journal de sa mémorable entreprise, que, sur l'ordre des Rois Catholiques, il se rend aux Indes par une route nouvelle et qu'il est porteur de lettres de Leurs Altesses pour le Grand Khan de Cathay.

Il n'y a donc aucune incertitude sur ce qu'était, d'après

---

de cette commission, c'est le témoignage de Maldonado, qui lui-même en faisait partie : mais ce témoignage, fort intéressant à un point de vue, est très sommaire et on n'en peut tirer qu'une indication, importante d'ailleurs, comme on le verra plus loin.

Colomb lui-même, d'après ses biographes attitrés, l'un membre de sa famille, l'autre son historiographe, le grand projet qu'il aurait successivement proposé à plusieurs gouvernements et qu'il eut tant de peine à faire accepter par l'Espagne. Voyons maintenant ce que l'auteur des *Historie* et Las Casas nous disent des objections que les conseillers des Rois Catholiques opposèrent aux propositions qu'il avait faites à ces monarques.

III. — Objections qu'aurait soulevées le projet de Colomb dans la commission royale.

Nous les énumérons brièvement.

1. — Invraisemblance que Colomb pût connaître l'existence de terres que, pendant des milliers d'années, personne avant lui n'avait connues (399).

Il est évident qu'il ne s'agit ni des Indes ni d'une partie quelconque de l'Asie, mais de contrées dont personne n'avait encore eu connaissance, et dont, pour cette raison l'existence était mise en doute. Cette singulière objection aurait été faite à l'époque même où les Portugais ne cessaient de découvrir des îles et des terres que l'on ne connaissait pas auparavant.

2. — Immensité du globe, qui rend impossible de passer même en trois ans de navigation, à l'extrémité de l'Orient (400).

Si nous étions certains que cette objection a été réellement faite, elle indiquerait que Colomb avait parlé d'aller

---

(399) Fernand Colomb, *Historie*, ch. XII, fol. 32, verso. Même argument et presque dans les mêmes termes chez Las Casas, Liv. I, ch. XXIX, Vol. I, p. 229.

(400) F. Colomb, *loc. cit.*, fol. 32, recto. La même chose dans Las Casas, *loc. cit.*, excepté qu'au lieu de trois ans il dit « un grand nombre d'années ». Son texte porte aussi « du côté de l'Occident » au lieu de : « à l'extrémité de l'Orient ».

jusqu'aux limites de l'Asie orientale, mais son absurdité fait soupçonner qu'elle a été inventée après coup pour les besoins de la cause. Si ignorants que l'on suppose les membres de la commission, la plupart d'entre eux, tout au moins, ne pouvaient ignorer que les 360 degrés du grand cercle de la terre mesuraient, d'après l'évaluation la plus élevée, celle d'Eratosthène, 87 milles 1/2 chacun, d'où il suit que la circonférence totale ne dépassait en aucun cas 31.500 milles. Comment donc aurait-on pu objecter à Colomb qu'il faudrait plusieurs années pour franchir l'Océan occidental, alors que les caravelles du temps naviguaient à raison de 200 milles par jour? On est donc fondé à dire que, si cette objection n'a pas été inventée par Fernand, qui, le premier, l'a fait connaître, elle dénature singulièrement celle qui a pu être réellement faite à Colomb sur la grande distance qu'il y aurait à franchir pour arriver aux îles et terres dont il parlait.

3. — Il est douteux que l'Océan soit navigable ; et lors même qu'il le serait, on ne peut supposer qu'il y ait au-delà des terres connues, d'autres terres habitées auxquelles on pourrait arriver, parce qu'il est admis, que dans notre globe composé de terre et d'eau, il n'y a que la petite partie formant notre hémisphère qui soit habitée, le reste étant couvert par la mer, qui n'est navigable qu'en suivant les côtes (401).

Ici encore, il ne s'agit ni de l'Asie, ni des Indes. Ce n'est pas l'existence, bien connue, du royaume du Grand Khan et des îles des épices qui est invraisemblable, c'est celle de terres inconnues, habitables et habitées.

4. — La rotondité de la terre rend impossible le retour en arrière, si l'on dépasse la sphère connue de Ptolémée

(401) F. Colomb, *loc. cit.*, fol. 33, recto. Chez Las Casas, même volume, p. 229, 230, cette argumentation forme deux objections.

pour aller droit à l'ouest comme le voulait Colomb (402).

Comment admettre qu'on ait pu dire qu'en raison de la sphéricité de la terre, les bâtiments qui s'éloigneraient trop ne pourraient revenir en arrière, quand il était à la connaissance de tous que depuis dix ans les Portugais avaient dépassé la ligne et continuaient à s'avancer sans difficulté vers le sud, quand les bâtiments génois et véniciens remontaient constamment vers le nord pour commercer avec les îles anglaises et les pays de Flandre ?

5. — On ne peut passer d'un hémisphère à l'autre ; saint Augustin l'a dit, il n'y a pas d'antipodes (403).

A cette époque la question des antipodes habités n'était pas résolue pratiquement ; mais tous ceux qui croyaient à la sphéricité de la terre — et les objections mêmes attribuées aux membres de la commission montrent qu'ils y croyaient — les admettaient en principe.

6. — L'opinion des savants que, sur les cinq zones, il n'y en avait que trois d'habitables (404).

A la date où la commission royale est supposée avoir opposé cette raison aux assertions de Colomb, les Portugais et les Castillans eux-mêmes avaient déjà constaté que la zone torride était à la fois habitable et habitée.

Telles sont les objections, fidèlement résumées (405)

---

(402) F. Colomb, fol. 33, verso. La même chose chez Las Casas, qui se moque de ce raisonnement.

(403) F. Colomb. fol. 33, verso ; Las Casas, p. 230. D'après Geraldini cette objection aurait aussi été soulevée aux conférences de Santa Fé dont il sera question plus loin.

(404) Cette objection est seulement indiquée chez Fernand Colomb ; elle est nettement formulée dans Las Casas. Ouvrages cités, mêmes pages que ci-dessus.

(405) Ce sont les seules que Fernand Colomb et Las Casas nous font connaître. Le premier parle d'autres menteries — *e di altre menzogne* — qui furent opposées à son père, sans les préciser ; le second dit qu'on souleva d'autres objections, mais ajoute qu'elles ne valent pas la peine d'être rapportées. (F. Colomb, fol. 33, verso, et Las Casas, Vol. I, p. 230.) Dans Washington

que la commission royale, constituée pour examiner le projet de Colomb, aurait opposées à ses arguments, et qui auraient motivé la conclusion à laquelle elle arriva et qu'elle fit prévaloir, que ce projet ne reposait pas sur des bases assez sérieuses pour être pris en considération.

Examinons ces objections d'un peu plus près et voyons ce qu'elles supposent.

IV. — La puérilité et l'insuffisance de ces objections montrent qu'elles ont été dénaturées par une main intéressée.

Il suffit de jeter les yeux sur le résumé qui précède des objections qu'on nous assure avoir été faites à Colomb, pour concevoir quelques doutes sur leur authenticité. Il semble difficile de croire que la commission royale à laquelle les souverains avaient renvoyé l'examen d'un projet aussi important que celui qui leur était soumis ait pu l'écarter pour des motifs aussi puérils et aussi erronés que ceux qui nous sont donnés. Cette commission se composait d'hommes distingués à divers titres, de lettrés pour la plupart, nous dit Las Casas, non sans une nuance d'ironie, mais elle comprenait aussi des savants et des marins, c'est un de ceux qui en faisait partie lui-même, Maldonado, qui le déclare dans une déposition authentique, et son témoignage a ici plus de valeur que ceux de Fernand Colomb et de Las Casas, puisqu'il parle de ce qu'il sait par lui-même et non par ouï-dire ou d'après les notes

---

Irving, ainsi que dans quelques-uns des biographes modernes de Colomb, il est question de plusieurs autres objections qui lui auraient été faites; mais elles ne viennent ni de Fernand Colomb ni de Las Casas, qui sont nos seules sources d'information sur ce point. Les auteurs ont souvent confondu les objections soulevées par la commission royale avec celles qui se seraient produites aux prétendues conférences de Salamanque, ainsi qu'avec celles formulées à Grenade en 1491, sur lesquelles nous aurons à nous expliquer.

d'un autre (406). Comment donc croire qu'elle était assez étrangère aux premiers éléments des connaissances géographiques et cosmographiques, alors, cependant, loin d'être négligées en Espagne, ainsi qu'en témoignent les nombreux ouvrages traitant de ces matières publiés dans ce pays au xv[e] siècle, pour avancer des propositions aussi ridiculement inexactes que celles qu'on lui attribue (407) ?

Il est évident que, dans la forme sous laquelle elles nous sont présentées, ce ne sont là ni les seules ni les véritables objections qui ont été faites à Colomb et qui ont déterminé le rejet de ses offres de services. Ou ces objections ont été imparfaitement connues de Fernand Colomb et de Las Casas, ou elles ont subi sous leur plume, sous celle du premier tout au moins, des altérations qui doivent en avoir modifié le sens.

Il faut ici tenir compte du fait que, pour ces deux premiers biographes de Colomb, son projet consistait à aller aux Indes et que, dans cette conviction, ils ont pu, inconsciemment peut-être, colorer dans ce sens ce qu'ils rapportent des objections qui lui auraient été faites. En ce qui concerne Las Casas, toutefois, on doit le mettre hors de cause, car il ne sait rien par lui-même et emprunte à Fernand Colomb tout ce qu'il dit à ce sujet. Il n'en est pas de même de ce dernier, qui était placé de manière à ne pouvoir être mal renseigné sur cette importante phase de la vie de son père. Il ne fait pas connaître, cependant,

---

(406) « Avec le prieur de Prado [Talavera], qui depuis fut archevêque de Grenade, et d'autres savants, lettrés et marins — *e con otros sabios e letrados e marinos* — ils interrogèrent le dit amiral — *platicaron con el dicho almiral...* (Déposition du D[r] Rodrigo Maldonado, 20 fév. 1515, à Salamanque. *Pleytos de Colon*, Vol. II, pp. 101-102.)

(407) « Les objections que Fernand Colomb place dans la bouche des com-
« missaires, dit M. Altolaguirre, sont si absurdes — *son tan absurdas* — que,
« sans qu'il soit besoin pour cela de raisons scientifiques, il saute aux yeux
« que, quelque ignorants qu'ils aient pu être, ils n'ont pu les faire » — *por ignorantes que fueran no pudieron hacerlas*. (*Cristobal Colon...* p. 350.)

la source de son information. Ce n'était pas, assurément, les papiers de Colomb, car, dans ce cas, il n'aurait pas manqué de le dire et d'en citer quelque passage. Dans ce cas aussi Las Casas, qui eut à sa disposition ces mêmes papiers, les aurait mentionnés, au lieu de se borner à copier Fernand Colomb comme il le fait (408).

C'est donc par l'auteur des *Historie* seul que nous connaissons les raisons pour lesquelles les conseillers des Rois Catholiques auraient fait rejeter le projet de Colomb, raisons dont quelques-unes, tout au moins, sont si singulières, si contraires à ce qu'on devait attendre de ceux auxquels on les attribue, qu'on ne peut se défendre du soupçon que le fils de Colomb s'est autorisé à donner aux véritables objections faites à son père la forme sous laquelle nous les connaissons, forme qui ne laisse pas voir clairement l'objet réel des propositions que la commission avait devant elle et qui prête à la supposition qu'elle n'y comprit rien, ou ne sut y opposer que des raisons absurdes (409).

Nous allons voir, cependant, s'il n'est pas possible de retrouver sous les formes puériles qu'on a données à ces raisons le véritable caractère du projet dont Colomb sollicitait la sanction.

---

(408) Voyez sur ce point, qu'il a démontré péremptoirement, ALTOLAGUIRRE, *op. cit.*, pp. 352-353.

(409) Le soupçon que Fernand Colomb a dû dénaturer le véritable caractère des objections faites à son père a été nettement formulé par M. Altolaguirre, qui croit que le fils de Colomb a été poussé à cela par « ce sentiment d'hostilité qu'il montre dans tout son ouvrage à tout ce qui est espagnol » : *Ese sentimiento de hostilidad que demuestra en toda la obra à todo lo que fuera español.* (*Op. cit.*, p. 360.) Fernand Colomb ne ménage pas ceux qu'il regardait comme les ennemis ou les adversaires de son père, mais on ne saurait dire qu'il fût hostile à tout ce qui était espagnol. C'est, d'ailleurs, prêter à la falsification qu'il semble avoir commise un motif bien puéril. Il avait des raisons autrement sérieuses que celle-là pour agir comme il l'a fait.

V. — Elles n'indiquent pas d'ailleurs qu'il s'agissait d'aller aux Indes.

Il faut tout d'abord remarquer que, dans aucune des objections qui auraient été avancées contre le projet de Colomb, il n'est fait allusion, soit à une route nouvelle pour gagner les côtes orientales de l'Asie ou celles des Indes, soit aux deux principes fondamentaux : la petitesse du globe et le peu d'étendue de l'espace maritime séparant les deux extrémités du monde, qui, selon les explications données par Colomb, après ses découvertes, formaient la base scientifique du grand dessein qu'il aurait soumis aux Rois Catholiques et que, pendant cinq ans, il se serait vainement efforcé de faire comprendre à leurs conseillers.

Cette omission est assez singulière, car si réellement Colomb proposait de passer aux Indes par une voie qu'il assurait être plus courte que les autres, il n'était pas possible d'écarter son projet sans contester l'exactitude des raisons fondamentales sur lesquelles il s'appuyait. Or, loin qu'il en soit ainsi, les membres de la commission parlent comme s'il était admis que le globe terrestre et l'espace maritime s'étendant à l'ouest avaient des dimensions considérables.

Il est bien question, dans des phrases incidentes, de « l'extrémité de l'Orient où Colomb voulait naviguer », et de son intention « d'aller droit à l'ouest » (410) ; mais, c'est Fernand Colomb qui dit cela, c'est lui qui assure que les objections qu'il rapporte étaient dirigées contre le dessein de son père d'aller aux Indes par l'ouest. Rien ne le montre, car ces objections, telles qu'il les formule lui-même,

---

(410) *Al fine dell'Oriente, dove egli volea navigare... Diritto all'Occidente come l'Ammiraglio diceva* (F. Colomb, *Historie*, ch. XII, fol. 33, recto.)

ne supposent pas nécessairement qu'il s'agissait de cela. Elles peuvent en effet se rapporter tout aussi bien à un projet ayant simplement pour objet la découverte de terres nouvelles situées dans une région lointaine de l'ouest dont l'existence était mise en doute. Et tel paraît être plutôt le cas, puisque, en somme, tout ce qu'on objectait à Colomb c'est que personne n'avait connu les terres dont il parlait, qu'il les plaçait dans une région considérée comme inaccessible à cause de son éloignement et de la difficulté de la navigation, et que, lors même qu'elles existeraient et seraient accessibles, elles pourraient être inhabitées.

Il semble donc, à tout prendre, que, même sous la forme qu'on leur a donnée, les objections que paraît avoir soulevées le projet de Colomb autorisent la conclusion qu'il s'agissait, non de se rendre par une route nouvelle, soit aux Indes Orientales, soit aux riches contrées de Mangi et de Cathay, dépendances du Grand Khan, comme on l'a dit plus tard ; mais de la découverte de quelque île ou terre, inconnue jusqu'alors, quoique habitée, et dont Colomb affirmait l'existence à une grande distance dans l'océan occidental. S'il en avait été autrement, s'il s'était agi de passer aux côtes orientales de l'Asie, que l'on savait couvertes de villes peuplées, on n'aurait pas soulevé la difficulté que les terres dont il était question pouvaient être inhabitées.

Une autre critique faite par la commission à Colomb donne lieu à une remarque analogue. Pourquoi lui objecte-t-on que sur les cinq zones il n'y en a que trois d'habitables, si ce qu'il proposait de faire était d'aller directement à l'ouest jusqu'aux Indes ou à Cathay, ce qui ne l'obligeait pas à s'écarter de la zone habitable ?

VI. — Singulière réticence de Colomb relativement à son projet.

Un fait curieux, relevé dans le récit que nous font Fernand Colomb et Las Casas des rapports de Colomb avec la commission chargée de conférer avec lui sur l'exécution de son plan, vient à l'appui des considérations qui précèdent.

« L'amiral, nous dit son fils, ne voulut pas s'expliquer « trop clairement, de crainte qu'il lui arrivât ce qui lui « était arrivé en Portugal (411). » Christophe Colomb, écrit Las Casas, fut souvent appelé à fournir des explications à ces savants... « toutefois il eut soin de leur taire les plus « essentielles, car il ne voulait pas qu'il lui arrivât ce qui « lui était déjà arrivé avec le roi de Portugal (412). »

Cet aveu singulier montre qu'il y avait dans les propositions de Colomb des choses qu'il croyait devoir tenir secrètes, et on se demande ce qu'il pouvait vouloir cacher, si sa proposition était de passer aux Indes par l'ouest au lieu de prendre par l'est. Une telle proposition ne comportait, en effet, rien de secret. Son importance consistait dans les résultats considérables que l'on pouvait attendre de la réussite de l'entreprise. Colomb, en la faisant, s'il l'a faite, se proposait d'accomplir une chose à laquelle on n'avait jamais pensé, qui était extraordinaire par sa nouveauté, par les difficultés qu'elle pouvait soulever et par la hardiesse qu'il fallait avoir pour la tenter ; mais aucune

---

(411) ... *Nè lo Ammiraglio si volea lasciar tanto intendere, che gli avvenisse quel che in Portugallo gli avvenne* ... (*Historie*, ch. XII, fol. 32, verso). Fernand Colomb fait ici allusion à la duplicité attribuée au roi João qui, après avoir obtenu de Colomb des indications sur les terres qu'il voulait découvrir, aurait envoyé secrètement à leur recherche. (Voyez ci-dessus, *IIe Etude*, ch. I, § 13.)

(412) *Aunque callando las mas urgentes, porque no le acaeciese lo que con el rey de Portugal.* (*Historia*, Liv. I. ch. XXIX, Vol. I, p. 229.)

particularité secrète qu'il aurait cachée ne pouvait la rendre plus facile ou plus acceptable. C'était une entreprise qui s'appuyait sur des raisons théoriques bien connues, et loin d'avoir à les dissimuler, Colomb, si c'était de cela qu'il s'agissait, avait intérêt à les développer pour montrer à ses juges qu'elles justifiaient son projet. Ce sont là les seules explications que la nature du projet comportait et elles n'étaient pas de celles qu'il pouvait craindre de donner, au contraire (413).

Une réflexion que fait Las Casas, à ce sujet, prouve que Colomb ne voulait réellement pas communiquer à ses examinateurs les raisons principales sur lesquelles son projet était basé. Après avoir fait connaître le refus de la commission de recommander ce projet, il fait remarquer combien cette décision était pénible pour celui qui avait perdu tant d'années à d'inutiles négociations qu'il allait avoir à recommencer, et ajoute que ce qui l'affecta « par-dessus tout » c'est qu'on « doutait de sa sincérité et de sa personne » (414). Comment la sincérité de Colomb pouvait-elle être mise en doute, s'il n'était question que de convaincre les conseillers de la couronne de la valeur des raisons théoriques qui montraient la possibilité de passer aux Indes en prenant par l'ouest ? Pour qu'on ait douté de sa parole, pour qu'on l'ait soupçonné de ne pas être sincère, il faut qu'il ait affirmé des choses qu'il prétendait

(413) Il est singulier que les critiques, auxquels cette réticence de Colomb n'a pas échappé, y ont seulement vu une raison pour excuser les conclusions négatives de la commission royale. Thacher, Asensio, Lafuente et d'autres en ont jugé ainsi. Du moment, nous disent-ils, que Colomb dissimulait quelque chose à ceux qui étaient chargés d'examiner ses propositions, on ne peut les blâmer de les avoir écartées. Évidemment. Mais s'il avait quelque chose à cacher, c'est qu'il ne s'agissait pas de la route par l'ouest pour aller aux Indes.

(414) *Y sobre todas, ver cuanto de su verdad y persona se dudaba* (Las Casas, Liv. I, ch. XXIX, Vol. I, p. 233.)

seul connaître et auxquelles on refusait de croire. Une théorie sur le peu d'étendue de l'espace maritime qu'il y avait à traverser pour aller aux Indes ne pouvait engager sa bonne foi.

L'auteur des *Historie* et Las Casas assurent que Colomb répondit victorieusement à toutes les objections qu'on lui opposa (415), et, sans nous faire connaître comment il s'y prit pour cela, ils n'hésitent pas à attribuer le mauvais accueil que l'on fit à ses propositions à l'insuffisance de ceux qui étaient appelés à en juger.

« Les gens instruits en cosmographie, dit Las Casas, « n'étaient pas très nombreux en ce moment en Cas- « tille (416). » « Les personnes auxquelles l'affaire fut sou- « mise, ajoute-t-il, ignoraient les sciences mathématiques, « et n'avaient aucune connaissance de l'histoire an- « cienne... (417) ; elle n'avaient lu que fort peu de livres « et encore moins de traités de navigation (418). » « « Comme il y avait alors peu de cosmographes, en Cas- « tille, disent les *Historie*, ceux qui furent réunis ne sa- « vaient pas ce qu'ils auraient dû savoir... et encore que « l'amiral donnât des solutions satisfaisantes à toutes les « objections, néanmoins, plus ses raisons étaient proban-

---

(415) « Colomb leur répondit et leur donna la solution de leurs objections, « et ses raisons auraient dû les convaincre. Mais pour se faire comprendre « d'eux, il aurait eu besoin de les débarrasser d'abord des principes erronés « qu'ils avaient conçus et sur lesquels se fondait leur manière de voir, ce qui « est toujours beaucoup plus difficile que d'enseigner directement une doc- « trine. » (LAS CASAS, *Historia*, Liv. I, ch. XXIX, Vol 1, p. 230.)

(416) Las Casas, après avoir dit que le Prieur de Prado devait réunir pour étudier l'affaire de Colomb les personnes les plus entendues en matière de cosmographie : *las personas que le pareciese mas entender de aquella materia de cosmografia*, ajoute : *de los cuales no sobraban muchos en aquel tiempo en Castilla.* (*Historia*, Liv. I, ch. XXIX, Vol. I, p. 229.)

(417) *Op. cit.*, p. 232. Voyez ci-dessus, notes 161-164.

(418) *Y estos que afirmaban esto, harto pocos libros habian leido y ménos tratado de navigaciones.* (*Op. cit.*, p. 230.)

« tes, moins ils les comprenaient, à cause de leur igno-
« rance (419). »

Il importe de montrer que ces assertions, sur lesquelles Fernand Colomb et Las Casas insistent, sont dénuées de toute vraisemblance.

VII. — Compétence probable des examinateurs de Colomb.

A la fin du xv[e] siècle, l'Espagne était l'un des foyers des lettres et des sciences de l'Europe. L'Université de Salamanque qui, à cette époque, brillait de tout son éclat, était réputée l'une des plus importantes du monde. Plusieurs milliers d'étudiants suivaient ses cours ; ils venaient de très loin; il y en eut jusqu'à sept mille. La ville entière, que Pierre Martyr appelle la Nouvelle-Athènes, était remplie de collèges, agrégés à l'Université, qui formaient, par leur ensemble, un vaste corps enseignant. La théologie et les lettres y étaient surtout en honneur, mais elles n'occupaient pas la place entière ; toutes les branches du savoir y étaient enseignées.

Il y avait à Salamanque des chaires de mathématiques et de philosophie naturelle, où l'on expliquait Ptolémée, Pomponius Méla, Strabon, Alfragan, Sacrobosco et même Regiomontanus, dit Pinilla. Les mathématiques, ajoute-t-il, formaient l'une des principales branches de l'enseignement universitaire et y étaient appliquées à l'astronomie et à la géographie. Nous avons de cette époque un almanach perpétuel d'Abraham Zacuth (420), une méthode pour

(419) *Ma, percioche in quei tempi non vi erano tanti cosmografi, quanti son'hora, coloro, che si ridussero, non intendevano quel che dovevano... Ma, ancor che à tutte queste obiettioni lo Ammiraglio desse conveniente risolutione, nondimeno, quanto piu efficaci erano le sue ragioni, tanto men l'intendevano per la loro ignoranza.* (*Historie*, ch. XII, fol, 32, verso, et 33 verso.)

(420) Sur Zacuth, qui fut professeur d'astronomie à l'Université de Sala-

se servir de l'astrolabe par Aguilera, un commentaire de la sphère de Sacrobosco par Espinosa. Enfin, l'Université de Salamanque, où l'on rédigeait les tables astronomiques d'Alphonse le Sage, fut l'une des premières à adhérer au système de Copernic, ce qui montre qu'elle n'était ni étrangère aux questions cosmographiques ni réfractaire aux idées nouvelles (421).

Ce serait donc, si nous devions nous en rapporter à Fernand Colomb et à Las Casas, dans ce milieu intellectuel où les sciences et les lettres étaient en si grand honneur, et à deux pas de la célèbre université où elles étaient enseignées avec éclat, que Talavera, qui était lui-même un homme instruit et de plus un homme de bien, n'aurait pu trouver des gens assez éclairés en matière de géographie générale et de cosmographie, pour comprendre et juger les propositions de Colomb, — de Colomb, qui n'était ni savant ni instruit et qui, probablement, n'avait même pas alors les connaissances fragmentaires qu'il glana depuis !

Qu'on ne dise pas, avec Las Casas, que Talavera était un esprit étroit, incapable de comprendre la grandeur du projet de Colomb, qu'il s'arrangea de façon à ne pas faire aboutir. Rien n'autorise une pareille supposition. Talavera était, comme le dit Las Casas lui-même, un lettré, c'est-à-dire qu'il était versé dans la connaissance des classiques anciens qui occupaient alors à peu près seuls le domaine des lettres, et qu'on ne peut entendre sans avoir,

---

manque avant la proscription des Juifs, qui l'obligea à passer en Portugal en 1492, voyez ci-dessus, *Étude II*, note 44.

(421) Voyez sur la plupart des faits avancés ici le Mémoire de Doncel y Ordaz sur l'Université de Salamanque, le chapitre V du livre de Pinilla, *Colon en España*, et la partie de l'ouvrage de Prescott, *History of the reign of Ferdinand and Isabella*, consacrée à l'état des lettres et des sciences sous les Rois Catholiques (Vol. II, Part first, ch. XIX). Ceux qui liront ce chapitre seront surpris de voir jusqu'à quel point les arts, les lettres et même les sciences étaient honorées à l'époque qui nous occupe et combien la culture intellectuelle était répandue dans les classes supérieures.

tout au moins, des idées générales sur les différentes branbres du savoir humain. Allez donc lire Homère, Aristote et même Virgile, sans connaître l'histoire, la géographie et le reste. C'était en outre un homme exceptionnellement droit et bon, tout à fait digne d'occuper la position, si redoutable à cette époque, de confesseur des rois, et si peu accessible aux fanatiques préjugés du temps, qu'il mérita d'être inquiété par l'Inquisition, pour sa tolérance envers les Maures. Ce n'est pas un tel homme qu'on peut soupçonner d'avoir voulu étouffer la voix de Colomb (422).

VIII. — Le principe de la sphéricité du globe était généralement professé en Espagne au XV[e] siècle.

On a dit que le dessein de Colomb était si vaste, si nouveau, si en contradiction avec les idées reçues, que même

---

(422) Las Casas, qui était un homme passionné et qui n'aimait pas Talavera, ne parle jamais de lui avec impartialité. Washington Irving, influencé par l'œuvre de l'évêque de Chiapas, qui fut l'une de ses principales sources d'information, et probablement aussi par Pedro Salazar de Mendoza qui, dans sa *Cronica del gran Cardenal de Espana*, Tolède, 1625, in-fol. Liv. I, ch. LXII, parle à peu près comme Las Casas, juge sévèrement Talavera qu'il regarde comme ayant été systématiquement hostile à Colomb. (*Life*... Vol. I, pp. 109, 112 et 144.) Prescott, qui rectifie judicieusement Irving sur nombre de points, et qui a fait un grand éloge de Talavera, croit cependant qu'il ne pouvait comprendre les vastes desseins de Colomb et qu'il semble avoir regardé son projet comme frisant l'hérésie. (*Ferdinand and Isabella*, Vol. II, p. 120.) Rien n'est plus contraire à tout ce que nous savons de ce prélat, qui fut réellement un homme éclairé, animé de nobles sentiments et nullement aveuglé par les préjugés du temps. Sa vie exemplaire se passa à faire le bien et à protéger les faibles. Prescott a constaté lui-même, d'après des documents contemporains, son grand savoir et sa générosité. (*Op. cit.*, Vol. II, pp. 404-405, et Vol. III, p. 259.)

M. Harrisse, qui a fait ressortir, avant nous, combien le rôle prêté à Talavera était injuste, dit avec raison, qu'on doit voir dans l'intervention de ce prélat « une action plutôt favorable que contraire » aux desseins de Colomb. (*Christophe Colomb*, Vol. I, pp. 383, 384 et 385.) Voir sur Talavera le chapitre III, § 5 de cette étude.

les esprits éclairés pouvaient être dans l'impossibilité de le comprendre. Cette assertion n'est pas mieux justifiée que celle relative à l'hostilité systématique de Talavera.

Remarquons, tout d'abord, que cette opinion, comme celle qui attribue à Talavera le soupçon que le projet de Colomb pouvait être entaché d'hérésie, suppose que ce projet consistait à vouloir passer aux Indes par l'ouest, alors que c'est un point qu'il faut réserver, puisqu'il est contesté. Mais si tel était le caractère de ce projet, il ne pouvait avoir d'autre base que le principe de la sphéricité de la terre, et la double hypothèse que l'espace maritime séparant les deux extrémités du monde était peu étendue, parce que l'Asie s'étendait considérablement vers l'est.

Or, le principe de la rotondité de la terre était accepté sans réserve par l'École dominicaine qui régnait souverainement à Salamanque, alors, comme on l'a dit, le centre intellectuel de la péninsule hispanique, et l'hypothèse du rapprochement des Indes de l'Europe était très familière à cette grande École, car, comme le principe de la sphéricité, elle venait d'Aristote, dont elle s'inspirait.

A cette époque la théologie dominait l'enseignement, mais elle n'étouffait pas les autres branches du savoir humain : elle les absorbait. La cosmologie, la cosmographie et tout ce qu'on peut appeler la philosophie naturelle, en faisaient partie et les maîtres dominicains avaient traité ces graves questions avec autant d'érudition que d'ampleur. Les livres d'Aristote, où elles furent posées pour la première fois, — le *Ciel*, notamment, — avaient été longuement commentés et expliqués par Albert le Grand et par saint Thomas d'Aquin. Tous les théologiens, tous les lettrés de Salamanque savaient cela ; ils savaient aussi que saint Thomas d'Aquin — l'ange de leur École, — croyait non seulement à la sphéricité de la terre et aux antipodes, mais aussi à la petitesse du globe terrestre, déduite du fait qu'un léger déplacement sur la terre ame-

nait un changement notable dans l'apparition des astres.

Nous ne voulons pas dire que la sphéricité du globe était admise en Espagne au xve siècle par tout le monde. Nous savons qu'un célèbre et prolixe théologien, Alonso Tostado, qui était évêque d'Avila et qui occupait une grande situation en Castille, niait que la terre fût une sphère (423), et que d'autres professaient les mêmes opinions. Mais ils formaient l'exception, en tous cas ils n'appartenaient pas à l'Université de Salamanque, où les Rois Catholiques durent naturellement chercher des experts, puisqu'il s'agissait d'examiner des propositions ayant un caractère scientifique. Ce qui n'est pas douteux c'est que lorsque Colomb arriva en Espagne la théorie de la sphéricité du globe y était admise par tout le monde (424).

Les deux principes sur lesquels Colomb devait s'appuyer, si dès ce moment il avait conçu l'idée que l'Asie pouvait être atteinte en naviguant à l'ouest et si c'était là ce qui faisait l'objet de ses propositions, n'avaient donc rien de nouveau pour les hommes qui occupaient le premier rang parmi ceux auxquels on aurait pu soumettre son projet et rien même qui répugnât à leurs opinions théologiques. Tout au contraire, les théologiens et les érudits castillans de cette époque, dont l'élite appartenait à l'ordre de Saint-Dominique, étaient précisément ceux que la philosophie des deux grands maîtres de l'École, Albert le Grand et saint Thomas d'Aquin avait préparés à

---

(423) GRAVIER, *La cosmographie avant la découverte de l'Amérique.* (Revue orientale et américaine, tome III, 1879-1880, p. 287.) Si Tostato s'en tenait encore aux vieilles doctrines sur la forme de la terre, un autre cosmographe espagnol tout aussi distingué, Enrique de Aragon, marquis de Villena, qui est l'auteur d'un traité d'astronomie terminé en 1428, parle de la sphéricité du globe comme d'un principe généralement admis. (ALTOLAGUIRRE, *Cristobal Colon*, pp. 37, 38.)

(424) M. Altolaguirre a établi ce point d'une manière péremptoire dans son *Cristobal Colon.* Voyez notamment le chapitre II, pp. 21 à 40.

à accepter toutes les conséquences qui pouvaient se déduire de la rotondité de la terre (425).

Comment admettre, dès lors, l'assertion des *Historie* et de Las Casas, qu'il n'y avait pas en Castille, au moment où Colomb y présenta son projet, des cosmographes capables de le comprendre ?

IX. — Colomb ne proposait de découvrir que ce qu'il a découvert les Antilles ; témoignage de Maldonado.

Il semble que nous soyons maintenant en position d'affirmer que l'examen critique de tout ce que Fernand Colomb et Las Casas nous disent des rapports de Colomb avec la commission à laquelle son projet avait été renvoyé, autorise la conclusion que cette commission n'avait pas devant elle le grand dessein de passer aux Indes et au pays des épices, que le découvreur de l'Amérique a exposé plus tard et qu'il dit avoir toujours été le sien.

S'il s'était agi de cela, on n'aurait soulevé ni l'objection que les contrées dont il était question pouvaient se trouver dans une zone inhabitable, ni celle qu'elles seraient peut-être désertes, puisqu'il n'y avait pas à sortir de la zone tempérée pour s'y rendre et puisque l'on savait qu'elles étaient peuplées. Dans ce cas aussi, la singulière réserve de Colomb vis-à-vis de la commission relativement à ces terres ne s'expliquerait d'aucune manière.

Si, au contraire, Colomb n'entretint la commission que de la découverte de quelque île ou terre lointaine et jusqu'alors inconnue, mais peuplée, dont il connaissait l'existence, tout ce que nous rapportent l'auteur des *Historie*

(425) Sur les doctrines cosmographiques que professait l'École dominicaine et sur son influence à Salamanque, voyez l'excellent petit livre du P. Mandonnet, *Les Dominicains et la Découverte de l'Amérique*, Paris, 1893.

et Las Casas s'explique naturellement. Colomb, s'il en était ainsi, avait un secret qu'il voulait garder, et on conçoit que, dans la crainte qu'on n'abusât de sa confiance, il n'ait voulu donner aucune explication sur la situation des terres ou îles qu'il offrait de découvrir et sur les motifs qu'il avait de croire à leur existence.

Dans ces conditions, la commission, qui ne connaissait de ces terres que ce qu'il avait plu à Colomb d'en dire, a pu se demander si elles ne se trouvaient pas dans une zone inhabitable et si elles n'étaient pas désertes. Le refus de Colomb de s'expliquer plus clairement à ce sujet la mettait dans l'impossibilité de recommander son projet et l'obligeait même à le repousser. Du moment, en effet, qu'il ne s'agissait pas d'une entreprise basée sur une théorie scientifique qu'elle avait à examiner, et sur laquelle elle aurait pu exprimer un avis favorable, mais d'un projet ayant pour objet la découverte d'îles ou de terres dont celui qui proposait de les découvrir connaissait seul l'existence, sans vouloir s'expliquer clairement à ce sujet, la commission ne pouvait agir autrement qu'elle ne l'a fait.

Les conclusions que les considérations qui précèdent suggèrent, sont, comme on le voit, en contradiction directe avec l'assertion formelle de l'auteur des *Historie* et de Las Casas, que les propositions de Colomb consistaient à aller aux Indes, que ce sont ces propositions-là qui furent renvoyées par les Rois Catholiques à une commission par l'intermédiaire de Talavera, celles-là mêmes que cette commission ne comprit pas et auxquelles elle aurait fait les singulières objections qu'ils énumèrent.

A ces conclusions négatives, nous pouvons ajouter un témoignage précis qui contredit non moins formellement ce que disent Fernand Colomb et Las Casas sur ce point, et qui a, en outre, un caractère nettement affirmatif. C'est celui du seul membre de cette fameuse commission qui ait donné des renseignements sur ce qu'elle fit : Maldo-

nado. Appelé à déposer dans une instance judiciaire sur ce qu'il savait relativement aux découvertes de Colomb, qu'il connaissait personnellement, qu'il « avait entretenu « bien des fois à la veille de son premier voyage comme « après » et qui vivait à la cour lorsque celui-ci y apporta ses propositions, ce témoin, oculaire et auriculaire, déclare d'abord qu'il sait que l'amiral découvrit à son premier voyage, — *en el primeiro viaje*, — de nombreuses îles, — *muchas yslas*, — dont il ignore les noms.

Répondant ensuite à une autre question, il dit que lui et ses collègues de la commission qui, comprenait, outre Talavera, d'autres savants lettrés et marins, interrogèrent l'amiral « sur son projet de voyage aux dites îles » —*platicaron con el dicho almirante sobre su hida a las yslas*, — que tous ils s'accordèrent à trouver impossible ce qu'il proposait ; mais que, contrairement à leur avis il persista dans son dessein ; qu'il obtint finalement le concours des souverains et « qu'ainsi il partit pour la découverte des « dites îles », — *e que asy partió el dicho almirante a descobrir las dichas yslas*. Et, « il plut à notre Seigneur, ajoute-« t-il, de le faire réussir dans son entreprise » (426).

Voilà donc un de ceux qui prirent part aux délibérations et à la décision de la commission qui ne dit pas un mot du grand projet de passer aux Indes et à Cathay que Colomb y aurait porté, et qui dit catégoriquement que c'est aux îles qu'il découvrit, c'est-à-dire les Antilles, que Colomb voulait aller, que malgré tout il y alla et qu'il réussit. Que peut-il y avoir de plus clair (427). ?

---

(426) Déposition de Maldonado, *Pleytos de Colon*, Vol. II, pp. 100-103. Nous donnons à l'appendice le texte original des passages de cette déposition relative à notre sujet.

(427) Il faut rappeler que Maldonado était cité par Diego Colomb, de sorte que son témoignage ne saurait être suspecté de partialité contre Colomb. auquel il se montre tout le temps favorable.

Ce précieux témoignage (428), qui complète et précise les indications tirées du récit de Fernand Colomb et de Las Casas, permet de clore ce chapitre par l'assertion qu'il résulte de notre examen critique :

1° Que Colomb n'a parlé, ni aux Rois Catholiques, ni aux membres de la commission à laquelle son projet avait été renvoyé, d'une route nouvelle pour aller aux Indes.

2° Que la seule proposition dont il les ait entretenus, celle vraisemblablement qu'il avait déjà soumise au roi João de Portugal, consistait à découvrir pour la couronne d'Espagne les îles qu'il découvrit en 1492, sur lesquelles il est à croire qu'il avait des indications qu'il jugea prudent de ne pas faire connaître.

Résumé. Conclusion

En résumé, nous croyons que notre analyse critique autorise les propositions suivantes :

Hernando de Talavera, qui composa la commission chargée d'examiner les propositions de Colomb, était un homme éclairé, juste et singulièrement tolérant pour l'époque. Il n'avait aucun parti pris contre les idées de Colomb ; il lui était plutôt favorable.

Bien que nous ne connaissions les noms que de deux de ceux qui faisaient partie de cette commission, on peut avancer qu'elle n'était pas composée d'hommes incapables de comprendre Colomb et de juger de la valeur de ses

---

(428) C'est le seul de ce genre sur les propositions de Colomb qui furent renvoyées à Talavera ; mais on en citera d'autres ayant le même caractère, lorsque nous verrons les propositions revenir devant les Rois Catholiques à Santa Fé.

projets. Les connaissances scientifiques cultivées et professées en Espagne, à la fin du xv° siècle, n'autorisent pas la supposition qu'il en ait été autrement.

Les objections au projet de Colomb attribuées à la commission par Fernand Colomb, auquel Las Casas les a empruntées, dénotent une trop grande ignorance pour être authentiques. Elles ont dû être dénaturées pour donner le change sur le véritable caractère de ce projet et peut-être aussi pour jeter du ridicule sur la commission.

Le grand dessein attribué à Colomb de passer aux Indes et au pays du Grand Khan, en prenant par l'Atlantique, n'a pas été porté devant la commission. Les objections rapportées qui visent un tel dessein sont trop puériles pour avoir été faites.

Les propositions formulées par Colomb en 1486, et renvoyées par les Rois Catholiques à la commission, avaient pour objet la découverte d'îles ou terres dont il affirmait connaître l'existence.

Colomb s'est refusé à donner aucune indication sur ces terres, autre que celle qu'elles étaient inconnues de tout le monde et très éloignées, mais habitées. Sa prétention était d'être cru sur parole pour le reste.

Ce n'est donc pas un projet de passer au pays des épices par une route nouvelle que la commission royale refusa de recommander, parce qu'elle ne l'aurait pas compris, mais un plan pour la découverte d'îles ou de terres dont Colomb se bornait à affirmer l'existence, sans vouloir s'expliquer davantage à ce sujet.

Cette conclusion, qu'autorisent les faits relevés jusqu'ici n'est pas cependant définitive. Les propositions de Colomb vont revenir devant les Rois Catholiques, on va les examiner et les discuter à nouveau, elles vont faire l'objet d'une convention entre les souverains et lui, et nous allons le voir entreprendre de faire ce à quoi il s'engage. Ce n'est qu'après avoir étudié ces dernières et importantes phases

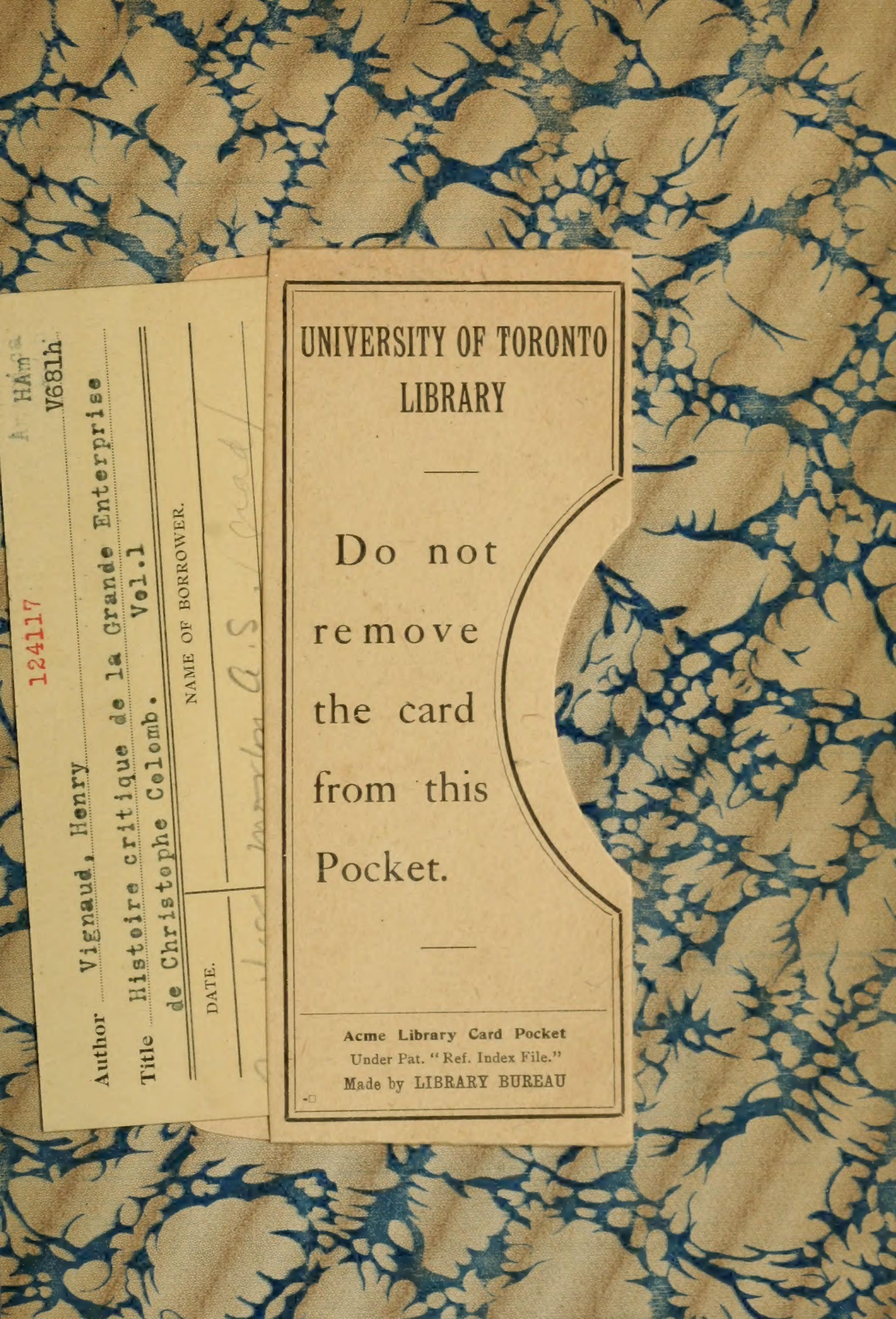
de l'histoire de la grande entreprise de Colomb, et avoir vu comment elle fut exécutée. que nous serons en mesure de déterminer avec certitude quel en était le véritable caractère. Ces questions seront traitées dans le second volume de ces Nouvelles Etudes.

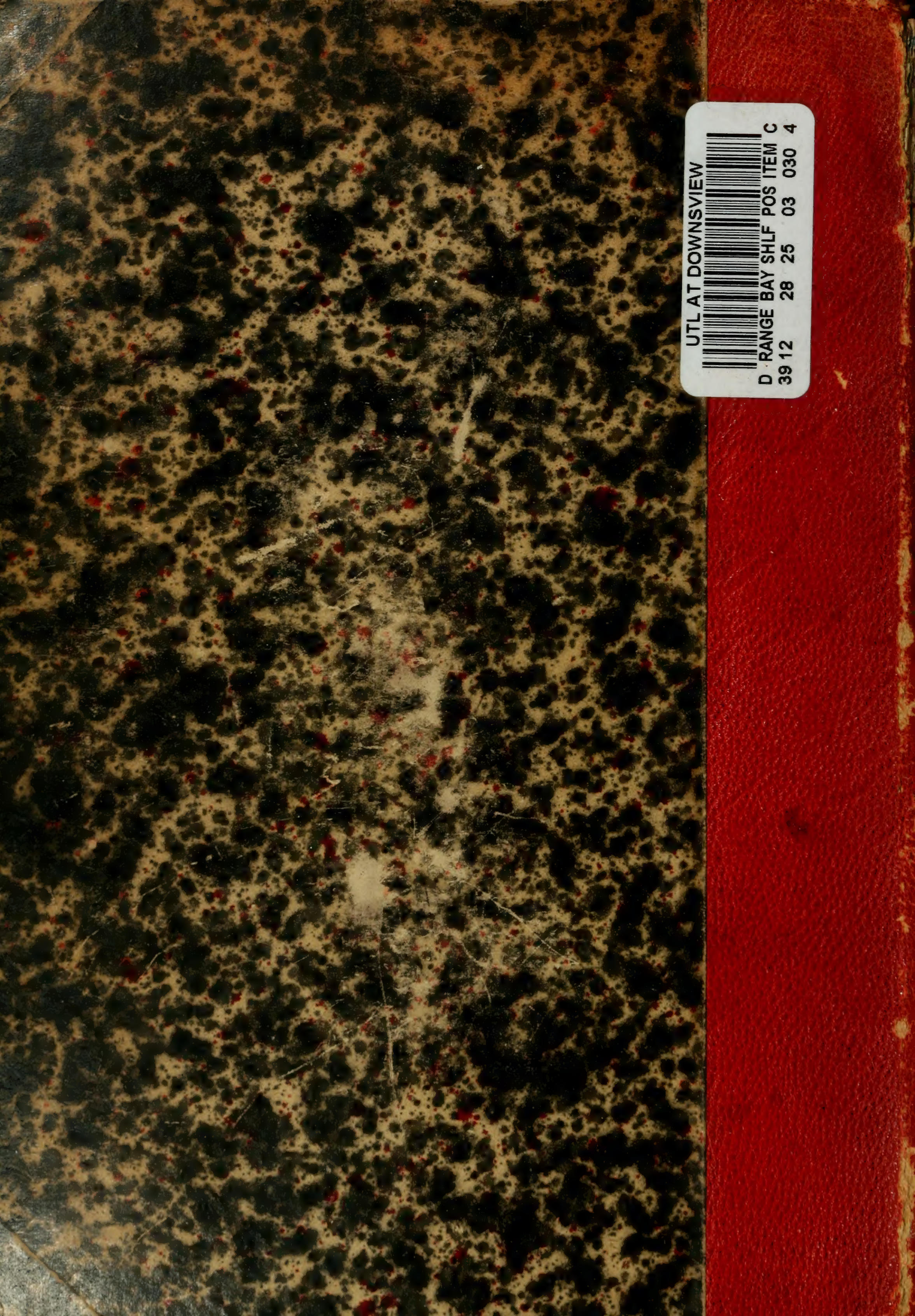
FIN DU TOME PREMIER

Achevé d'imprimer le 15 octobre 1910
sur les presses
de
Ch. COLIN,
Imprimeur à Mayenne
pour
H. WELTER,
Éditeur à Paris.

Tirage à 550 Exemplaires
dont :
500 sur papier Alfa (vélin anglais).
25 — — de Japon, numérotés de 1 à 25.
25 — — de Hollande, numérotés de 26 à 50.




UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY
Do not
remove
the card
from this
Pocket.
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU
HAm
V681h
124117
Author Vignaud, Henry
Title Histoire critique de la Grande Enterprise
de Christophe Colomb. Vol.1
NAME OF BORROWER.
DATE.


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 12 28 25 03 030 4